



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

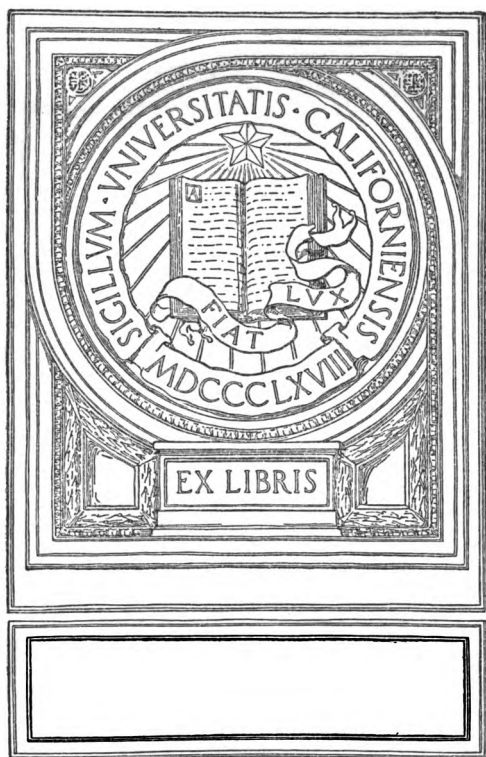
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. Ch. Michel et P. Thomas

AVEC LE CONCOURS DE

MM. F. Cumont, L. Parmentier et H. Pirenne

TOME XLIII

BRUXELLES

H. LAMERTIN, ÉDITEUR, 20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS

PARIS, ALPHONSE PICARD, Libraire-Éditeur, 82, rue Bonaparte.

Gand, impr. Eug. Vander Haeghen, 60, rue des Champs

1900

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME XLIII

L 24
P 4
Sév. 2
v. 43

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
Les origines de l'état liégeois, par A. HANSAY	1, 81
Flaubert jugé par Faguet, par J. FELLER	14
Eschyle, Agamemnon 433 ss. (Kirchhoff), par L. PARMENTIER	19
Les compositions dans les Athénées, par L. PREUD'HOMME	96
Pétrone et le roman grec, par ÉMILE THOMAS	157
Notes critiques sur les manuscrits du Waltharius, par FRIEDRICH NORDEN	165, 245
Un peu de grammaire, par LÉON MARÉCHAL	172
Eschyle, Agamemnon 1207 (Kirchhoff), par L. PARMENTIER	175
De l'authenticité de l'idylle VIII du recueil de Théocrite, par ÉMILE FAIRON	237
Xénophon, Banquet, VI, 7, par L. P.	244
Les recherches récentes sur la question de Tyrtée, par HENRI GRÉGOIRE	309
Le chronicon trunchiniense, par V. FRIS	322
Sur un passage de Diodore relatif à Zoroastre, par F. CUMONT	385
Cicéron, De Domo. Additions et rectifications à la collation du <i>Gem-blacensis</i> par I. G. Baiter, par DANIEL SERRUYS	387
Platon, Phèdre 229 D, par L. P.	394

COMPTES RENDUS.

Cyr. Van Overbergh. Dans le Levant. En Grèce et en Turquie, par L. PARMENTIER	20
O. Riemann et H. Goelzer. Grammaire comparée du grec et du latin, par J. KEELHOFF	23
E. W. Brooks. The Chronological Canon of James of Edessa, par M. A. KUGENER	28
Otto Ribbeck. Reden und Vorträge, par P. THOMAS	30
Oskar Weise. Charakteristik der latein. Sprache, par P. THOMAS	32
H. Vandaele. Fables de Phèdre, par J. HAUST	33
Hubert Demoulin. Les Collegia juvenum dans l'Empire romain. — Le même. Encore les Collegia juvenum dans l'Empire romain, par LÉON HALKIN	35
M. Huisman. Essai sur le règne du prince-évêque de Liège Maximilien-Henri de Bavière, par F. MAGNETTE	36
Frantz Funck-Brentano. Le Drame des poisons, par G. Lacour-Gayet	39
Pierre Robert. Les poètes du XIX ^e siècle. — Période romantique, par J. VAN DOOREN	45

M543049

Eugène Ritter. Notes sur Madame de Staël, par J. V. D.	46
F. Souffret et P. André. Cours théorique de Littérature, par J. FELLER	47
A. Salmon. Les chefs-d'œuvres classiques de la scène expliqués par la comparaison, par A. MARNEFFE.	49
Joseph Taitsch. Grammaire de la Langue Russe, par FERNAND MAL- LIEUX.	51
Emile Faguet. Drame ancien, drame moderne, par L. PARMENTIER	105
A. Corradi et C. Landi. Collezione di classici greci e latini con note italiane, par J. BIDEZ	108
Caletani Curcio. De Ciceronis et Calvi reliquorumque Atticorum arte dicendi quaestiones, par P. THOMAS	108
Ferdinand Hoffmann. C. Sallustius Crispus, par P. THOMAS.	111
O. E. Schmidt. Cicero's Villen, par J. HAUST	112
G. Edet. Narrationes : Tite-Live, Salluste et Tacite, par L. HALKIN	112
Zimmermann. Thèmes de reproduction sur Cicéron, par J. FELLER	113
G. Lacour-Gayet. L'éducation politique de Louis XIV, par E. G.	115
Louis Clément. Henri Estienne et son œuvre français, par H. PERGAMENI	118
Albert Courtaud. La Pédagogie de Rabelais, par J. FELLER.	123
Publications pédagogiques de M. Roland, par ADOLF DE CEULENEER.	124
J. Vercoullie. Algemeene inleiding tot de taalkunde, par C. LECOUTERE	129
J. Bal. Verklarend Woordenboek met platen voor Belgie en Neder- land, par ADOLF DE CEULENEER	131
F. J. Hamilton and E. W. Brooks. The syriac chronicle known as that of Zachariah of Mitylene. — K. Ahrens und G. Krüger. Die so ge- nannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor, par M. A. KUGENER.	176
J. Nicole. Les papyrus de Genève, par J. BIDEZ	180
Adolf Dyroff. Demokritstudien, par L. P.	182
C. Muff. Sophokles Elektra. — L. Bellermand. Sophokles Aias. — J. Sommerbrodt. Lucianus, par L. P.	182
F. George Mohl. Introduction à la chronologie du latin vulgaire, étude de philologie historique, par M. WILMOTTE	183
Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis. — Cyrillus Bailey. Lucreti de rerum natura libri sex. — Henricus Furneaux. Cornelii Taciti opera minora, par P. THOMAS	191
Alfred Gudeman. Latin Literature of the Empire, par P. THOMAS	192
Thomas Dokkum. De constructionis analyticae vice accusativi cum infinitivo fungentis usu apud Augustinum, par P. THOMAS	193
M. Levin. Lehrbuch der jüdischen Geschichte und Litteratur, par II Georges Bardot. La question des dix villes impériales d'Alsace, par H. VANDER LINDEN	195
Henri Vast. Les grands traités du règne de Louis XIV, par MICHEL HUISMAN.	197
David-Sauvageot. Morceaux choisis des classiques français. Prose et vers, par J. VAN DOOREN	198
Fonsny et Waucumont. Leçons de critique littéraire, par J. FOIDART	190
J. Petitjean. Tableau d'analyse logique, par M. GRAINDOR	201
Fr. Blatz. Neuhocho Deutsche Grammatik mit Berücksichtigung der historischen Entwicklung der deutschen Sprache, par HENRI BISCHOFF	202
Dr C. Lecoutere. Middelnederlandsche geestelijke Liederen, par J. VERCOUILLIE	203
O. van den Daele en F. van Veerdeghe. De Roode Roos. Zinne- spelen en andere Tooneelstukken der zestiende eeuw, p. J. VERCOUILLIE	204
O. Gradenwitz. Einführung in die Papyruskunde, par J. BIDEZ	256
Mary Mills Patrick. Sextus Empiricus and greek Scepticism, par J. BIDEZ	258
A.-J. Mason. The five theological orationes of Gregory of Nazian- zus, par CH. MICHEL	259

III

Démosthène. Discours sur la Couronne, par P. ALTENHOVEN . . .	261
H. Oldenberg. Aus Indien und Iran, par CH. MICHEL . . .	262
Luigi Valmaggi. La critica del Dialogo degli oratori nell' ultimo decennio. — Id. Un nuovo frammento di Ennio, par P. THOMAS . . .	263
Gaetano Curcio. Grazio poeta didattico. — Id. Il "Cynegeticon", di M. A. Olimpio Nemesiano, par P. T.	264
C. W. Nauck. Des Q. Horatius Flaccus Oden und Epoden, par P. T. . .	265
Remigio Sabbadini. Il primitivo disegno dell' Eneide e la composi- zione del libri I, II, III, par P. THOMAS	266
Ern. Diehl. De <i>m</i> finali epigraphica, par E. S.	267
Das neue Gymnasium, par L. P.	270
Alfred Rébelliau. Bossuet, par H. PERGAMENI	272
Edme Champion. Introduction aux Essais de Montaigne, par H. PERGAMENI	274
Paul Landormy. Discours de la méthode, par H. PERGAMENI . . .	276
Henri Joly. Les Moralistes français des XVII ^e , XVIII ^e , XIX ^e siècles, par M. HENEN	276
M. Dugard. De l'éducation moderne des jeunes filles, par M. Rose .	277
Publications historiques espagnoles relatives au XVI ^e siècle. — Historia critica y documentada de las Comunidades de Castilla; Balthasar Porreno. Historia del serenissimo señor D. Juan de Austria; Don Alfonso Danvila y Burguero. Diplomáticos españoles Don Cris- tobal de Moura, primer Marqués de Castel Rodrigo (1538-1613); An- tonio Rodríguez Villa. D. Francisco de Mendoza, Almirante de Ara- gon, par ERN. GOSSART	278
J. Garbou. Barthélemy et Méry, étudiés spécialement dans leurs rapports avec la Légende napoléonienne, par F. MAGNETTE	282
J. A. Brutails. L'archéologie du moyen âge et ses méthodes, par L. CLOQUET	285
J. Vander Aa. Ile de Ceylan. Croquis, mœurs et coutumes, par ADOLF DE CEULENEER	287
Willem De Vreese. Gallicismen in het Zuidnederlandsch, par P. TACK .	287
Albert Bielen. Leiddraad tot de studie van de geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde, par O. VAN DEN DAEL	292
Rubens Duval. La littérature syriaque, par M. A. KUGENER	326
Georg Wissowa. Pauly's Realencyclopädie der classischen Alter- tumswissenschaft, par F. C.	328
Clodius Piat. Les grands philosophes. Socrate, par L. PARMENTIER .	330
Dr J. Stender. Klassiker-Ausgaben der griechischen Philosophie . . .	330
IV. Platons Gorgias, par J. BIDEZ	333
Paul Tschernjaew. Terentiana : I. Des traces de Térence dans Ovide, Horace et Tite Live. — II. Apulée. Ausone et Symmaque comme imitateurs de Térence. — III. Ueber die Redeweise des Demea in der Terenzianischen Komödie "Adelphoe". — IV. De sermone Terentii plebeio aut quotidiano, par P. THOMAS	335
E. C. Marchant. Xenophontis opera omnia, par L. PARMENTIER . . .	336
Émile Faguet. Histoire de la littérature française, par J. Feller . .	337
John E. Matzke. Lois de Guillaume le Conquérant, par M. WILMOTTE .	345
Frédéric Lohmann. Die staatliche Regelung der englischen Woll- industrie; vom XV bis zum XVIII Jahrhundert, par L. DESCHESNE . .	348
G. Lang. Vom Rom nach Sardinien, par L. P.	350
Dr Alois Geistbeck. Bilder-Atlas, par EM. DONY	351
H. Logeman. The English Faust-Book of 1592, par M. BASSE . . .	355
Pierre Morane. Finlande et Caucase, par JOS. CHOT	356
F. Antoine. De la parataxe et de l'hypotaxe dans la langue latine, par P. THOMAS	395
H. S. Jones. Thucydidis Historiae, par CH. M.	397
H. DIELS. Aristotelis qui fertur de Melisso Xenophane Gorgia li- bellus, par J. BIDEZ	398

IV

Alfredus Franke. De Pallada Epigrammatographo, par H. GRÉGOIRE	399
Ioannes Burnet. Platonis opera, par L. PARMENTIER	401
Henri Weil. Etudes sur l'antiquité grecque, par L. P.	402
G. Abt et A. Chaumeix. Platon, Ion, par P. GRAINDOR.	404
Kaegi. Griechische Schulgrammatik, par P. GRAINDOR	404
J. Toutain. Nouvelles observations sur l'inscription d'Henchir Met-	
tich, par F. C.	405
Théodore Ruyszen. Kant, par G. R.	405
A. Wernicke. Weltwirtschaft und Nationalerziehung, par P.	
HOFFMANN	407
Alph. Delescluse et D. Brouwers. Catalogue des Actes de Henri de	
Gueldre, prince-évêque de Liège, par H. P.	409
Eug. Lameere. Le Grand Conseil des ducs de Bourgogne de la	
maison de Valois, par F. MAGNETTE	410
Dr Paul Fredericq. Corpus Documentorum Inquisitionis haereticae	
pravitatis Neerlandicae, par V. FRIS	413
Joseph Halkin. L'enseignement de la Géographie en Allemagne et	
la Réforme de l'enseignement géographique dans les Universités	
belges, par F. VAN ORTROY	416
Ferdinand Loise. Le Théâtre et l'éloquence au XIX ^{me} siècle, par	
OSCAR PECQUEUR	323
Boileau Despréaux. Le Lutrin, par O. P.	425
Léon Maréchal. Lexicologie française, par J. CHEVALIER	426
Montesquieu et J. J. Rousseau. Esprit des lois. Livre I. Contrat social.	
Livres I et II, par M. HENEN	429
Bossuet. Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, par M. H.	429
CHRONIQUE	56, 133, 206, 295, 357, 430
ACTES OFFICIELS	65, 146, 220, 301, 368, 449
NOUVELLES ET INFORMATIONS	67, 147, 222, 301, 374, 457
CORRESPONDANCE	223
PÉRIODIQUES	68, 148, 225, 302, 375, 458
NÉCROLOGIE.	79, 301

TABLES DE LA CHRONIQUE

DE LA

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE

1900.

Les chiffres arabes se rapportent aux nos de la Chronique.

I. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

- | | |
|--|--|
| <p><i>Ablaut</i> (<i>Indogermanischer</i>), 41.
Abydos d'Égypte (Fouilles à), 144.
Adam de le Hale, 186.
<i>Afrikaansch</i> (<i>Het</i>), 35.
Agricola, 59.
Agyia (Fouilles à), 6.
Albéric ou Aubéron (<i>Légende d'</i>), 128.
Alexandrin (L') chez Victor Hugo, 192.
Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 3. — Annuaire statistique et biographique du personnel de l'enseignement moyen officiel, 36.
Archéologie du moyen âge et de l'époque moderne (<i>Enseignement de l'</i>), 116, 232.
Archiloque, 165 — Nouveaux fragments, 5.
<i>Archiv für Papyrusforschung</i>, 44.
<i>Aristeae ad Philocratem epistula</i>, 172.</p> | <p>Art (Histoire de l') : chrétien, 115.
— grec, 214. — Art vénitien, 15.
Asie-Mineure (Anciennes populations de l'), 43.
Atlas linguistique de la France, 187.
Aucassin, 128.
Avouerie de Tournai, 68.
Baalbeck (Fouilles à), 146.
Babylone (Fouilles à), 98.
Baldéric d'Utrecht, 69.
Basin (Chanson de), 189.
Bastille (La prise de la), 29.
Bernard de Septimanie, 67.
Bibliographie de la littérature allemande en Belgique, 136. — <i>der deutschen Rezensionen</i>, 39. — des discours de rentrée, 237. — des ouvrages arabes, 184.
<i>Bibliographisches Institut</i> de Leipzig, 239.
<i>Bibliotheca Hagiographica latina antiquae et mediae aetatis</i>, 22. —</p> |
|--|--|

- Bibliothek (Historische)*, 230. — Bibliothèque de bibliographies critiques, 29. — de l'abbaye bénédictine de Trêves, 76. — de la Compagnie de Jésus, 77.
- Biblîque (Revue internationale), 219.
- Biographie allemande universelle, 195, 255.
- Boscœreale (Peintures découvertes à), 223.
- Bossuet, 29.
- Byzantin (Conférence de christianisme) à Paris, 14. — Byzantine (Chaire d'histoire) à Paris, 14.
- Carthage (Fouilles à), 58.
- Cartulaire de la commune de Gand, 181.
- Catalogue des bibliothèques universitaires de France, 74. — des livres parémiologiques d'Ignace Bernstein, 236. — des manuscrits grecs de l'Ambrosienne de Milan, 11. — des mss. hagiographiques grecs du Vatican, 9.
- Celse, 227.
- César, 225.
- Césarée en Cappadoce (Fouilles à), 99.
- Chartes du chapitre de S^{te} Waudru de Mons, 70.
- Chateaubriand (La sincérité religieuse de), 81, 127. — Mémoires d'Outre-Tombe, 127. — en Amérique, 127, 243.
- Chester (Inscription latine à) 59.
- Chrestomathie grecque, 162.
- Chrétienne (Ancienne littérature), 218.
- Christusbilder*, 173.
- Chroniques italiennes du moyen âge, 121.
- Chrysovitsa (Statuettes de), 105.
- Cicéron, *Philippiques*, 113. — *Lettres*, 114.
- Cloaca maxima*, 222.
- Cnosse (Fouilles à), 100, 212.
- Commentaires d'œuvres allem., 197.
- Comptes des indulgences (Les), 71.
- Conférences philologiques pour les professeurs de Gymnases à l'Université de Bonn, 204.
- Congrès archéologique international à Athènes, 50. — des philologues allemands, 140. — des philologues néerlandais, 96.
- Conseils de perfectionnement de l'enseignement, 138.
- Corinthe (Fouilles à), 149.
- Cos (Fouilles dans l'île de), 209.
- Cours publics à l'Université de Liège, 38, 203.
- Coutumes de Beauvaisis, 120.
- Crète (Fouilles en) : à Goulos, 210. — à Cnosse, 100, 212. — La Crète actuelle, 17, 160.
- Cyrène (Fouilles à), 147.
- Delphes (Fouilles de), 8, 210. — Sentences de Delphes, 52.
- Deutsch-Belgien*, 198.
- Deutsche Literaturzeitung*, 2.
- Dialectologie tournaïsienn (Notes de), 134.
- Dictionary of national biography*, 255.
- Diderot, 129.
- Dioclétien (Édit de) sur le maximum, 213.
- Documents faux relatifs aux anciens peintres, sculpteurs et graveurs flamands, 27.
- Dumas (Alex.), 242.
- École française d'Athènes (Section étrangère à l'), 137. — (Élèves belges à l'), 200.

- Économie politique (Études d'Histoire et d'), 179, 230. — Économique (Situation) de la Flandre au XV^e siècle, 176.
- Éditions d'écrivains étrangers en Allemagne, 253.
- Église grecque (Dignités ecclésiastiques dans l'), 56.
- Égyptien (Le verbe), 143.
- Enseignement secondaire en France et à l'étranger (Question de l'), 97. — Enseignement moyen en Belgique, 36, 37, 46, 138, 161, 162, 202, 205, 250.
- Éphèse (Fouilles à), 7, 101.
- Éphialtes, 173.
- Épopée française, 245.
- Épreuve de l'épée (L'), 132.
- Érétrie (Fouilles à), 148, 211.
- Eschyle : *Prométhée*, 55.
- Esculape, 213.
- Évangile de S^t Mathieu (Manuscrit grec de l'), 170.
- Examen de candidat-bibliothécaire, 78.
- Extraits de testaments tournaïsiens, 68.
- Fédération de l'enseignement moyen, 36, 37, 161.
- Forum (Fouilles au), 21, 222.
- France (Histoire de) depuis les origines jusqu'à la Révolution, 228. — La France devant la guerre des langues, 32.
- François d'Assise, 183.
- Franques (Études), 118.
- Frontière linguistique en Belgique, 123.
- Fruin (Biographie de R.), 117.
- Fustel de Coulanges, 228.
- Galop dans l'art antique (Représentation du), 150.
- Gerbert de Montreuil, 180.
- Geschiedenis van de stad Leuven*, 23. — *van het Dordsche Stapelrecht*, 72.
- Gillebert de Berneville, 31, 193.
- Goethe : *fonds-Goethe*, 246. — *le Faust*, 251.
- Grec (Enseignement du) dans les gymnases, 162. — Leçons d'histoire grecque, 109.
- Grégoire (Dialogue de), 128.
- Hérodote : *Morceaux choisis*, 12.
- Hésiode (Nouveaux fragments du *Catalogue d'*), 162.
- Historisch-Geographischer Kalender*, 239.
- Horace : 10^e épode, 5. — *Satires*, 112.
- Humanités anciennes, 202. — modernes, 37, 141, 161.
- Huon de Bordeaux, 128.
- Idiotikon van het Antwerpsch Dialect*, 87.
- Imprimerie (Histoire de l') en France, 235.
- Incubation sacrée, 174.
- Industrie en France avant 1789 (L'), 29.
- Inquisition (Histoire de l') au moyen âge, 229.
- Inscription découverte au Pirée, 164. — à Paros, 165. — Inscription archaïque du Forum romain, 20. — latine à Chester, 59. — Inscriptions de Cos, 209. — Inscriptions dans l'enseignement moyen, 205.
- Institut archéologique autrichien à Athènes, 108. — russe, 216.
- Inventaire des mémoriaux du grand conseil de Malines, 233.
- Italie (Histoire d'), 234.
- Ithaque (Fouilles à), 49, 103.
- Jean d'Antioche (Maitre), 154.

- Joseph II en Belgique, 158, 182.
Keure de Hazebroek, 25.
 Kalyvia Kouvara (Fouilles à), 166.
Lacus Iuturnae, 222.
 Lectures historiques recueillies dans les travaux des principaux historiens, 65.
 Lettre de foire au XIII^e siècle (La), 66.
 Liège et les principautés ecclésiastiques de l'Allemagne occidentale, 122.
Litterarisches Centralblatt, 2.
 Littérature française (Histoire de la), 240. — allemande au 19^e siècle, 254.
 Lysippe (Statues de), 8.
 Macédoniens (Ethnologie des), 145.
 Maerlant (Traduction française des *Martins* de), 188.
 Manuscrit grec de S^t Mathieu, 170.
 — palimpseste de Pline l'Ancien, 60. — Manuscrits grecs (Nombre des), 10, 220. — Manuscrits relatifs à l'histoire du moyen âge, 156.
 Martial, 175.
 Mausolée d'Halicarnasse, 107.
 Médailleur en Belgique (L'art du), 125.
 Mélanges d'Histoire Bénédictine, 26.
 Michel le Syrien : Chronique, 57.
 Michelet : Pages choisies, 33.
 Milet (Fouilles à), 101.
 Minos (Palais de), 100, 212.
 Molière, 242.
 Mouzakion (Bas-relief de), 48.
 Müller (Max) : Biographie, 256.
 Musique dans l'enseignement, 250.
 Mystères inédits du XV^e siècle, 191.
Mysterien von Eleusis (Die), 54.
 Napoléon de Taine, 159.
 Nationalités en Auvergne au VI^e siècle, 155.
 Naucraraes dans la cité homérique, 169.
 Navires antiques découverts à Adria, 163.
 Nippur (Fouilles à), 98.
 Numismatique de l'Asie Mineure, 208.
 Oie (Enfant à l'), 213.
 Orthographe allemande, 249.
 Palimpseste de Pline l'Ancien, 60.
 Papyrus : d'Archiloque, 5. — d'Égypte, 151. — d'Hésiode, 168. d'Oxyrhynchus, 45. — d'Umm el Barakat, 102. — dans l'enseignement moyen, 205.
 Patois de Namur, 133, 193.
 Patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, 18.
 Pays-Bas (Projets d'érection des) en royaume sous Philippe II, 177.
 Peintures murales romaines, 167, 223. — Peintures monumentales de Belgique aux siècles passés, 126.
 Pompéi : peintures murales, 167, 223.
 Porphyre (Nouveau fragment de), 171.
 Prière antique (Le livre de la), 111.
 Quintilien, 153.
 Reboisement en Grèce, 16.
 Religion des Romains, 19. — Religions de l'Inde, 142.
 Révolution française (Histoire politique de la), 119.
 Revue d'histoire ecclésiastique, 63.
 Roman du Comte de Toulouse (Le), 67.
Romanischen Philologie (Beiträge zur), 31.
 Rubens (Autographes de), 238. — Trois pages d'histoire Rubénienne, 124.

- Sainte-Beuve, 243.
Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis, 4, 110.
 Sceings manuels des scribes Yprois au XIII^e siècle, 24.
 Siger de Brabant, 79.
 Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 95, 201.
 Sophocle (Tombeau de), 104.
 Sorcellerie (Persécutions contre la), 230.
 Sources de l'histoire des institutions et du droit français, 75. — Répertoire des sources historiques du moyen âge, 28.
Spielmannsbuch, 244.
 Statistique des livres imprimés en France, 199.
Strena Helbigiana, 53.
 Suchier (*Festgabe* offert à), 190.
 Syntaxe : discussions sur la syntaxe, 135. — Réforme de la syntaxe française, 194.
 Synthèse historique (Revue de), 231.
 Tacite : Histoires, 113. — Annales, 226.
 Tégée (Fouilles à), 210.
 Terres cuites d'Asie Mineure acquises par le Musée de Bruxelles, 206.
 Thermon (Fouilles à), 6.
Thesaurus linguae Latinae, 224.
 Thésée (Temple de) à Athènes, 47.
 Tingad (Fouilles à), 58.
 Thucydide, 217.
 Tombeaux à coupole, 6, 106.
 Tombes belgo-romaines, 152.
 Trajan, 215.
 Tribune du Forum romain, 222.
 Tristan et Iseult (Roman de), 241, 244.
 Tropau (Martin de), 79.
 Vase de Herstal, 221. — Vases anti-ques reproduits en vue de l'enseignement, 46. — Vases peints publiés par Furtwängler et Reichhold, 207.
 Vénitien (Art), 15.
 Vénus de Milo, 213.
 Verbe (Les commencements du), 42.
 Villes flamandes. Leur origine, 66.
 Virgile, 225, 226.
 Waltharius : traduction, 157.
Wörterbuch der altindischen Sprache, 40.
Zeitschrift für deutsche Wortforschung, 82. — *die neutestamentliche Wissenschaft*, 13. — *hoch-deutsche Mundarten*, 83.

II. — TABLE DES AUTEURS.

- Adler, 107.
Anton (H. S.), 54.
Aulard (A.), 119.
Aust, 19.
Awans (R. d'), 65.
Balzani (Ugo), 121.
Banning (E.), 3.
Barth (A.), 142.
Bassi (D.), 153.
Becker (Ph. A.), 31.
Bédier, 127, 241, 243.
Behrens (D.), 31.
Beloch, 62.
Below (von), 230.
Berlière (Ursmer), 26.
Bernstein (J.), 236.
Bertaux (E.), 15.
Bertrin, 81, 127.
Bigwood, 158.
Bikélas, 17.
Biré, 127.
Bischoff, 136, 198.
Blandin, 242.
Block (P. J.), 117.
Bollandistes, 9, 22.
Borgels (A.), 88.
Bouché-Leclercq (A.), 109.
Bréal (M.), 42.
Brialmont, 3.
Brunetière, 194.
Burckhardt, 214.
Cabrol (F.), 111.
Calmet (Dom), 26.
Cartault (A.), 112.
Cauchie (A.), 63.
Chabot (J. B.), 57.
Chalon (R.), 3.
Chatelain (E.), 60.
Chauvin (V.), 184.
Chestret (de), 3.
Chevalier (U.), 28.
Claudin, 235.
Clugnet (L.), 56.
Croce (B.), 135.
Dannheisser, 242.
Delisle (L.), 154.
Delitzsch, 98.
Demarteau (J. E.), 122, 221.
De Pauw (N.), 188.
De Reul, 89.
Des Marez (G.), 24, 66.
Desmons (F.), 68.
Deubner (L.), 174.
Devillers (L.), 70.
Diehl (Ch.), 14.
Discailles (E.), 3.
Dittenberger, 205.
Doerpfeld, 49, 103.
Doutrepont (Ch.), 134.
Dragatsis, 164.
Du Pontet, 225.
Ebeling (G.), 130.
Ebner-Eschenbach (M^{me}), 248.
Edmont (E.), 187.
Ehrhard, 218.
Enmann (E.), 20.
Evans (A.), 100, 212.
Fécamp (Albert), 74.

Fitz-Hugh (Th.), 61.
 Flinders-Petrie, 144.
 Foucart, 54.
 Frédéricq (P.), 71, 229.
 Fris (V.), 176.
 Funck-Brentano (Fr.), 29.
 Furtwängler, 207.
 Gavet (G.), 75.
 Gaillard, 25, 233.
 Ghinio, 159.
 Gilliéron, 187.
 Glotz (G.), 169.
 Gossart (E.), 177.
 Grenfell, 45, 102.
 Gröber (G.), 31, 135.
 Guy (Henri), 186.
 Haas (J.), 242.
 Hamélius, 161.
 Hansay (A.), 179, 230.
 Hansen, 230.
 Hartmann, 234.
 Hatzidakis, 145.
 Hauvette (Am.), 12.
 Helbig, 53.
 Heilig (O.), 83.
 Henrard (P.), 3.
 Héron de Villefosse, 213.
 Hertz (W.), 244.
 Herzog, 205, 209.
 Hesseling, 35.
 Heyse (P.), 247.
 Hiller von Gärtringen, 165.
 Hilprecht, 98.
 Hirt, 41.
 Hirtzel, 225.
 Hohenlohe - Langenburg (Prince
 de), 5.
 Hommel (F.), 43.
 Homolle, 8, 210.
 Hubert (Eug.), 64, 118, 158.
 Huet, 80.
 Hunt, 45, 102.

Imhooff-Blumer, 208.
 Jacobowski, 196.
 Jellinek (A.), 39.
 Kaibel, 151.
 Keuffer, 76.
 Kluge (F.), 82.
 Kollewijn, 86.
 Kourouniotis, 148.
 Krumbacher, 220.
 Kurth (G.), 118, 123, 155, 198.
 Lacomblé, 240.
 Ladeuze (P.), 63.
 La Grange (A. de), 68.
 Lambros (Sp.), 51.
 Lameere (Eug.), 65.
 Langlois (Ch. V.), 97, 156.
 Lavissee, 228.
 Lea (Ch.), 229.
 Lenz (Ph.), 83.
 Leuridan (Th.), 68.
 Levidis (A.), 99.
 Liliencron, 195.
 Loewe (R.), 84.
 Logeman (H.), 93.
 Losseau (L.), 237.
 Lot (F.), 132.
 Luchaire (A.), 156.
 Marchot, 130, 133.
 Martin (S.), 29.
 Mauclair (C.), 32.
 Melon (J.), 94.
 Menghini, 226.
 Meyer (P.), 131.
 Meyer (R.), 254.
 Michel (André), 115.
 Michel (Ch.), 205.
 Milchhoefer, 47.
 Millet (G.), 14.
 Minor (J.), 251.
 Muller (N.), 173.
 Niederländer (J.), 133, 193.
 Norden (F.), 157.

- | | |
|--|--|
| <p> Oltramare (P.), 175.
 Omont, 170.
 Paris (G.), 67, 79, 128, 135, 241.
 Plomp, 90.
 Poewe, 191.
 Preuner (E.), 8.
 Preuschen (E.), 13.
 Prins (Ad.), 202.
 Puchstein, 146.
 Rackam (H.), 55.
 Reichhold, 207.
 Reinach (S.), 150, 213, 229.
 Reitzenstein, 5, 151, 163.
 Rochette, 192.
 Rooses (Max), 124.
 Roscher (W.), 52, 173.
 Sabatier (P.), 183.
 Sabbadini, 226, 227.
 Salmon (A.), 120.
 Schaetzen (P.), 73.
 Schlitter (Hanus), 182.
 Seignobos, 33.
 Sethe (K.) 143.
 Simonis (J.), 125.
 Söhring (O.), 245.
 Sommervogel (Carlos), 77.
 Sotiriadis, 6.
 Steup, 217. </p> | <p> Te Winkel (J.), 85.
 Tilman (Ch.), 34.
 Tobler (A.), 31.
 Toldo, 130.
 Tourneur (V.), 152.
 Tourneux (M.), 185.
 Troubat (J.), 243.
 Tsountas, 6.
 Tulpinck, 126.
 Uhlenbeck, 40.
 Urbain (Ch.), 29.
 Vander Haeghen (F.), 1.
 Vander Haeghen (V.), 27.
 Vanderkindere (L.), 69.
 Vander Linden (H.), 23, 178.
 Van Rijswijk (B.), 72.
 Vising, 30.
 Vossler, 135.
 Vuylsteke (J.), 181.
 Waddington, 208.
 Waitz (Hugo), 193.
 Wendland, 172.
 Wilamowitz (de), 162, 168, 171.
 Wilcken (U.), 44.
 Wilmotte (M.), 180, 190.
 Wittmann (V.), 36, 161.
 Young, 242.
 Zéligzon, 31. </p> |
|--|--|

LES ORIGINES DE L'ÉTAT LIÉGEOIS ¹

La question des origines de la principauté de Liège est trop importante pour n'avoir pas eu ses historiens. Au début de ce siècle déjà, De Villenfagne dans ses " Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liège ² ", en a fait l'objet d'une longue étude. En 1867, Wohlwill y a consacré quelques pages excellentes de sa " Landständische Verfassung des Bisthums Lüttich ³ ". M. Daris a repris la question récemment ⁴; il a rassemblé dans un ordre chronologique la plus grande partie des textes qui peuvent servir à élucider ce problème. Le tableau qu'il a dressé complété par MM. Bormans et Schoolmeesters dans leur " Introduction au Cartulaire de Saint-Lambert ⁵ ", met à la disposition de l'historien un riche matériel de faits.

La principauté de Liège doit l'existence à la fusion de deux éléments: 1° un territoire, 2° des droits de souveraineté. Un mot d'abord sur la formation du territoire. L'église de Tongres dont le siège fut transporté à Maestricht puis plus tard à Liège au temps de Saint Hubert, fut dès l'origine un grand propriétaire. Nous ne pouvons en fournir la preuve directe mais nous savons que dès l'époque romaine, à tout évêché se rattachait un domaine qui fournissait à l'entretien de l'évêque

¹ Je remercie vivement MM. Kurth et Pirenne pour plusieurs indications et conseils dont cette étude a profité.

² Tome I, chap. I à VI.

³ *Landst. Verf.*, pp. 9 et 10, 14 et 15,

⁴ *Notices historiques sur les églises du diocèse de Liège*, t. IX, pp. 39 et suiv.

⁵ T. I, pp. x à XIII.

et de son entourage. L'existence pour Liège en est attestée dès la fin de VII^e siècle par la concession d'un diplôme d'immunité du roi Clovis III (691-695) à l'évêque Saint Lambert. Ici s'ouvre une parenthèse car ce diplôme ne nous est pas parvenu et la première mention qui en soit faite date du XII^e siècle; il convient de voir si cette mention suffit à garantir l'existence et l'authenticité du diplôme.

Le chanoine Nicolas qui écrivit vers 1120 une vie de Saint Lambert, parle à un certain moment des rapports de Clovis III avec notre saint et il s'exprime ainsi: " Non immerito familiariter eo utebatur, ejusque se orationibus commendabat et consilio submittebat Clodoveus rex Francorum, nec quidquam in dispositione regni sui videbatur ei satis validum, quod non erat tanti viri prudentia et autoritate corroboratum. Quantae autem existimationis et auctoritatis beatus Lambertus apud regem fuerit, manifeste patet, cum idem pacificus rex non solum episcopum, sed et patrem et apostolicum virum appelleret in eo privilegio quod promulgavit, ipso sancto praesule petente, pro immunitate et possessionibus ecclesiae sanctae Mariae perpetuae virginis, in cujus nomine et honore, eo tempore, Trajecti vigeat post Tungris, quaedam dignitas pontificalis cathedrae. Quod privilegium usque hodie apud nos conservari non dubium est ¹. „

Ce témoignage du chanoine Nicolas est-il probant? car non seulement le diplôme original nous manque, mais nous n'en possédons aucune copie et Fisen au XVII^e siècle déjà, malgré ses recherches les plus consciencieuses, n'en avait retrouvé aucun vestige ². Bien plus il nous reste plusieurs diplômes de la fin du X^e siècle émanés des empereurs saxons qui rappellent des concessions d'immunité faites à l'église de Liège par différents princes carolingiens. Et aucun d'eux ne parle de la concession d'un roi mérovingien. Pourtant les Ottoniens ne laissaient pas de confirmer des actes royaux mérovingiens et de citer ces rois au nombre de leurs prédécesseurs. Otton le Grand

¹ Cfr. CHAPEAUVILLE, I, Cap. VI, p. 380.

² FISEN, *Historia Leodiensis*, pp. 118-119, parlant du diplôme: " id vero lectori dedissemus, si magno conquisitum studio, usquam potuissemus invenire. „

pour ne citer qu'un exemple, ratifie des concessions du roi Dagobert qu'il appelle son prédécesseur¹. Comment expliquer le silence des diplômes de confirmation? Je répondrai qu'on n'a pas jugé indispensable de produire le diplôme mérovingien, les diplômes carolingiens suffisant, ou bien qu'étant transcrit sur papyrus, on a craint de le transporter². Quoi qu'il en soit, les termes dont se sert le chanoine Nicolas en parlant de la concession de l'immunité prouvent son existence sans contestation possible. Combien grand était le crédit de Saint-Lambert auprès du roi, nous le voyons, dit Nicolas, par un passage du privilège d'immunité où il appelle Saint-Lambert " non solum episcopum sed et patrem et apostolicum virum „. Nicolas se trompe ici; ces titres de " pater „ et d' " apostolicus vir „ ne prouvent en rien les bons sentiments du roi à l'égard du saint, ce ne sont que les termes d'une formule qui se retrouve dans tous les diplômes conférés par les rois aux évêques de l'époque mérovingienne³. Mais ce qu'ils attestent, c'est que le chanoine Nicolas doit avoir eu le diplôme entre les mains pour pouvoir en extraire les termes révélateurs. Ce diplôme périt sans doute dans l'incendie qui en 1185 détruisit l'église de Saint-Lambert, le palais épiscopal, la bibliothèque et les archives⁴. Ainsi donc, au temps de Saint Lambert, l'église de Liège⁵ possédait un domaine immunitaire. Dire son étendue est impossible par suite du silence des textes. Mais nous savons qu'en 1006 notre église fut confirmée dans ses possessions à Tongres, à Maestricht, à Dinant, à Namur, à Celles et à Ciney⁶. Le diplôme de Clovis III me paraît tout au

¹ Cfr. SICKEL, *Diplomata imperii*, t. I, p. 597.

² D'après M. Prou, *Manuel de paléographie*, p. 174, au VII^e siècle la chancellerie des rois mérovingiens se servait surtout de papyrus; on conserve aux Archives Nationales 11 diplômes royaux écrits sur cette matière; le plus récent date de 692.

³ Cfr. Les formules de Marculphe dans ZEUMER, *Formulae Merovingici et Karolini aevi*, pp. 43-44.

⁴ GILLES D'ORVAL, M. G. SS., XXV, p. 111 " cum aliis ecclesiasticis historiis et gestis diversorum pontificum incendio concremata est „.

⁵ En réalité l'église de Tongres; elle ne devint église de Liège que par la translation du siège épiscopal en cette ville par Saint Hubert, vers 726.

⁶ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 26.

moins avoir fait mention des propriétés de Tongres et de Maestricht où fut le siège épiscopal, de celles peut être de Dinant ¹ et je pense aussi de Liège où notre église possédait ce qui fut le quartier de la Sauvenière ².

Il est permis de croire que le domaine de l'église de Liège s'accrut considérablement à l'époque des Carolingiens. Les princes de cette famille se montrèrent généreux envers les églises franques et ne durent pas oublier dans leurs largesses un évêché comme celui de Liège, proche de leurs " palatia ", préférés. Pepin le Bref, Charlemagne, Lothaire et Charles le Chauve confirmèrent à l'église de Liège ses privilèges d'immunité ³. A ces concessions se rattachaient sans doute des donations de propriétés, et il est probable que de cette époque datent les possessions de l'église de Liège à Namur, à Celles et à Ciney.

A la fin du IX^e siècle, s'ouvre une époque nouvelle et très importante dans la formation de l'état liégeois. La Lotharingie apparaît tour à tour comme indépendante, partagée entre la France et l'Allemagne, réunie toute entière à l'Allemagne ou à la France, enfin unie à l'Allemagne ou à la France tout en conservant son autonomie ⁴. En ce qui concerne la politique des souverains vis-à-vis des établissements ecclésiastiques, les rois se réservèrent de nommer les évêques et les abbés ou de confirmer leur élection et ils firent en sorte de ne laisser arriver aux dignités ecclésiastiques que des hommes sur lesquels ils pussent compter. A quelles luttes d'influences donnaient lieu les nominations à un siège épiscopal vacant, nous avons à Liège même l'exemple bien connu des compétitions qui surgirent à la mort de l'évêque Etienne : d'un côté Richier appuyé par Charles le Simple, de l'autre Hilduin soutenu par le duc Gislebert et Henri l'Oiseleur. Une fois consacré l'évêque n'échappait pas à l'influence royale : le roi pouvait lui enlever les possessions de son église, aller même jusqu'à le priver de la dignité épisco-

¹ PIRENNE, *Histoire de la constitution de la ville de Dinant*, p. 3, note 4.

² Cfr. à cet égard la seconde partie de cette étude.

³ Cfr. ci-dessous, p. 5, note 2.

⁴ Cfr. PARISOT, *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens*, passim.

pale, comme fit Charles le Simple avec Hilduin, son ancien protégé. Mais en général le roi et l'église marchaient d'accord. De plus en plus les fonctionnaires actionnaient à leur profit les rouages administratifs, d'autre part, ils usurpaient les terres d'église ou se faisaient nommer comme Renier et Gislebert de Basse Lotharingie, abbés commendataires des riches monastères. L'église avait besoin du roi pour être protégée et celui-ci songea à faire de l'église le défenseur de sa politique. La communauté d'intérêts cimentait l'union du roi avec les évêques et les abbés ¹. Envers le roi, les évêques s'acquittèrent du service personnel de conseil, et du chef de leurs domaines ils payaient des redevances au roi, lui faisaient des dons et surtout lui fournissaient le service militaire de leurs hommes d'armes. En retour les rois leur donnèrent des terres, leur conférèrent les privilèges d'immunité ou même des parcelles des droits comtaux : L'église de Liège obtint d'abord de Lothaire I ou Lothaire II, donc entre les années 840 et 869, une confirmation de ses privilèges d'immunité. Une confirmation nouvelle en fut faite par Charles le Chauve entre les années 869 et 877 ². L'évêque Francon de Liège nous apparaît pendant toute cette époque comme son plus fidèle allié.

En 884, l'empereur Charles le Gros donna le domaine de Madière à l'église de Liège ³ peut-être en reconnaissance des services que l'évêque lui avait rendus lors de son expédition de 883 contre les Normands ⁴. En 889, l'évêque Francon obtenait de l'empereur Arnould de Carinthie la réunion à son évêché de l'abbaye de Lobbes ⁵. Le même évêque auquel Arnould avait confié la mission de défendre la couronne de

¹ Cfr. L'assemblée de l'église allemande à Tribur en 895, dans WAITZ D. Vfg. V, p. 29. — Pour l'ensemble Ibid. VIII, 416 et suiv. Cfr. également PARISOT, ouv. cité, pp. 699 et suiv.

² *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 19 " Praecepta quaedam nostris obtulit obtutibus que ab antecessoribus nostris Pippino, Karolo, Lothario, et item Karolo regibus Francorum collata erant. „

³ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 6.

⁴ Cfr. DARIS, *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège*, I, p. 207.

⁵ MIRAEUS, *Op. diplom.*, I, p. 650.

Charles le Simple contre les entreprises de Eudes ¹ obtint de Charles la restitution d'une partie du fisc d'Arches dans le Porcien enlevé à l'église de Liège ². Mais en 898 sous le règne de Zwentibold, Charles le Simple appelé par Rénier au Long Col ayant envahi la Lotharingie ³, Francon se rangea du côté de son souverain Zwentibold. Le 3 octobre 898 le prélat et ses troupes se trouvaient à Florenge sur la Moselle auprès du roi ⁴. La fidélité de Francon fut récompensée par la donation du domaine royal de Theux (8 octobre 898 ⁵).

L'évêque Étienne obtint de Louis de Germanie en 908 (18 janvier) l'abbaye d'Herbitzheim dans le diocèse de Metz pour prix de sa fidélité " Mansit semper fidelis ", dit le roi dans la charte de donation ⁶. Du même roi, Étienne obtint le tonlieu à Fosses ⁷ et le marché et la monnaie à Maestricht ⁸. De Charles le Simple, Étienne en 915 obtint la ratification d'une donation faite par un comte Wigerus du prieuré d'Hastière et de l'abbaye de Saint-Rombaut à Malines ⁹ ainsi que la cession d'une forêt dépendante de Theux que Zwentibold s'était réservée lors de sa donation de 898 ¹⁰.

Les évêques de Liège reçurent donc de toutes mains de France aussi bien que d'Allemagne. Mais à partir de 925, date

¹ PARISOT, ouv. cité, p. 581.

² *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 7 (894).

³ PARISOT, ouv. cité, p. 547.

⁴ REGINON, *Chronicon* (n° 898), M. G. SS., I, p. 608 et BOEHMER-MUHLBACHER (n° 1926).

⁵ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 8.

⁶ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 13 : " abbatiam de Heribotesheim nomen dictam que de Gerhardo quondam comite proprio jure habita, postea pro culpa infidelitatis contra nostram serenitatem exhibita, nostro cessit donatui versa quam prelibato Stephano ipsius proximo affini, quando quidem mansit semper fidelis dare volentes, tamen sue jamdictæ ecclesie ipsius precatu dedimus. "

⁷ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 10 (907).

⁸ *Ibid.*, I, p. 12 (908).

⁹ *Ibid.*, I, p. 16.

¹⁰ *Ibid.*, I, p. 14 : A noter que ces deux dernières donations furent faites à la demande des comtes lotharingiens Robert et Rénier au Long Col. Les possessions de Rénier étaient, semble-t-il, situées le long de la Meuse et enserraient le domaine de l'église de Liège.

de la réunion définitive de la Lotharingie à l'Allemagne, la politique liégeoise est décidément allemande. Les Ottoniens et les empereurs franconiens nomment les évêques et ils les choisissent fréquemment au sein de leur chancellerie ou chapelle royale. Anselme nous dit en termes exprès qu'en son temps il était bien difficile d'être nommé évêque sans avoir été d'abord chapelain ¹. Généralement aussi ces évêques sortent de familles allemandes non apparentées à celles des grands seigneurs lotharingiens. L'intérêt bien entendu venait en outre renforcer les bonnes dispositions de l'épiscopat à l'égard de la royauté. C'est là seulement qu'il trouvait un appui pour résister aux empiètements des grandes familles lotharingiennes, et ainsi s'explique que le mouvement d'idées clunisiennes ne réussit pas à entamer de façon sérieuse l'alliance intime entre la royauté et l'épiscopat liégeois.

Nos évêques furent les conseillers écoutés des rois, ils furent parfois chargés des missions diplomatiques les plus délicates, enfin, ils leur rendirent les plus grands services dans leurs luttes contre la féodalité laïque, ainsi que lors de leurs expéditions en Italie ². En retour de ce dévouement on voit les rois renouveler en 985, 987, 1006 et 1070 les privilèges d'immunité de l'église de Liège ³; ils leur cèdent de riches abbayes royales ⁴, de vastes domaines royaux ⁵, des châteaux

¹ Cfr. dans ANSELME, II, p. 50, dans les M. G. SS., VII, p. 219, les objections que l'entourage du roi fait valoir contre la candidature de Wazon à l'épiscopat : " ex capellanis potius episcopum constituendum, Wazonem nunquam in curte regia desudasse, ut talem promeretur honorem; quod vero nefas est, talem episcopari, nisi quem constiterit in curte regis evagari. "

² Cfr. pour tout ceci CAUCHIE, *La querelle des Investitures dans les diocèses de Liège et de Cambrai*, 1^{re} partie, pp. xxi et suiv.

³ *Cart. de Saint-Lambert*, I, pp. 21, 23, 25, 34.

⁴ Ibid., I, p. 17 (952) : Donation du monastère d'Aldeneyck par Otton le Grand; Ibid., p. 23 (987) : Donation par Otton III de l'abbaye de Gembloux; Ibid., I, p. 25 (1006) : L'église de Liège apparaît en possession de Saint-Hubert, de Brogne et de Malonne.

⁵ Ibid., I, pp. 28-29 (1008) : Donation par Henri II à Baldéric de la forêt d'Héva (entre Huy et Dinant) et d'un droit de chasse dans les bois situés entre la Nèthe et la Dyle; Ibid., I, p. 30 (1024) : Le roi Conrad rend à l'église de Liège le domaine royal de Heerwaarden qu'Otton III avait donné à l'église de Liège, Ibid., I, p. 24 (997), mais qu'Henri II avait repris.

forts ¹, des comtés entiers ² et tout un ensemble de droits régaliens ³.

Aussi, lorsqu'en 1075, éclate la lutte entre Henri IV et Grégoire VII, l'église liégeoise prend décidément le parti de l'empereur et Henri de Verdun assiste avec les évêques de Trèves, de Metz, de Verdun, de Toul et d'Utrecht au synode de 1076 qui déposa Grégoire VII; avec Otbert surtout, l'église de Liège apparaît comme un des appuis les plus sûrs de la politique de Henri IV.

L'année 1107 qui vit la mort de ce prince devait seulement mettre fin au schisme qui séparait l'église de Liège de la papauté. Certes sous Frédéric Barberousse et sous Henri II, les évêques de Liège Henri de Leyen, Alexandre d'Oeren et Raoul de Zaehringen, allaient prendre le parti de l'empereur et des antipapes Victor IV et Pascal III, mais ces dernières traces d'intervention des empereurs dans les affaires liégeoises n'ayant exercé aucune influence en ce qui concerne l'histoire de la constitution de l'état liégeois, nous n'avons pas à dépasser le règne de Henri IV. C'est de 1070, en effet, que datent les dernières donations impériales qui aient accru le territoire

¹ Le diplôme de confirmation d'Otton II, de 985 (*Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 21) mentionne ceux de Maestricht, Huy, Namur, Dinant. Il semble bien qu'après 986, Otton II ou Otton III donnèrent Chèvremont à Notger. Henri III donna le château d'Argenteau et Henri IV autorisa l'évêque de Liège à rebâtir celui de Dinant (*Ibid.* I, p. 35, 1070). Le même Henri IV, en 1071, approuve la cession faite à l'église de Liège par Richilde des châteaux de Mons et de Beaumont (*Ibid.*, I, p. 37). Et c'est pleinement d'accord avec lui qu'Otbert acquit les châteaux de Bouillon, de Couvin et de Clermont-sur-Meuse et qu'Henri de Verdun avait auparavant acquis celui de Mirwart, cfr. CAUCHIE, ouv. cité, II, pp. 111 et suiv. Le château de Thuin appartenait à Liège dès 908 (*MIRAEUS*, I, p. 650).

² Le comté de Huy, en 985, par Otton III (*Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 21); en 987, celui de Brunengerunz (*Ibid.*, I, p. 23); en 1040, celui de Hesbaye par Henri III (*Ibid.*, I, p. 32); en 1070, celui de Lustin par Henri IV (*Ibid.*, I, p. 34).

³ En 974, le droit de tonlieu, de marché, de monnaie et l'accise sur la bière à Fosses (*Ibid.*, I, p. 18); en 980, confirmation du tonlieu pour les possessions de l'église de Liège (*Ibid.*, I, p. 19); en 983, le tonlieu à Visé (*SICKEL, Dipl. reg. et imp.*, II, p. 365); en 987, à Maestricht : " quicquid regalis jus fisci exigere poterat in moneta, in teloneo tam in navibus et ponte quam foro et vicis, exitibus et redditibus ipsius loci „ (*Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 23.)

liégeois ou développé les droits de souveraineté de l'évêque ¹.

Jusqu'à cette date ce sont les rois et les empereurs qui ont constitué l'état liégeois par leurs donations, leurs privilèges d'immunité, leurs concessions du " comitatus „ et des droits régaliens.

Mais à partir de 1071, encore donc sous le règne de Henri IV, l'état liégeois se développe par ses propres forces. Sous Théoduin, l'inféodation du comté de Hainaut en 1071 ²; sous Henri de Verdun, l'acquisition du château de Mirwart, entre 1078 et 1082; sous Otbert, l'achat de Bouillon, de Clermont-sur-Meuse et de Couvin. Ces acquisitions obtinrent certes l'assentiment du roi, mais ce sont avant tout des faits liégeois, la conséquence de la force d'attraction de la principauté. Il en est de même de l'établissement du Tribunal de la Paix qui attribue à l'évêque un droit de juridiction s'étendant sur tout le diocèse, bien au delà donc des limites de la principauté.

Dès cette époque, aux donations royales qui ont fini, succèdent des cessions d'alleuds non sans importance, entre autres, du comté de Moha ³. Nous assistons en même temps, aux XII^e et XIII^e siècles à l'incorporation d'un grand nombre d'avoueries achetées ou reçues en don ⁴ et surtout à celle de quantité d'alleuds que leurs détenteurs cèdent à l'église de Liège à condition de les reprendre à titre de fiefs ⁵.

L'histoire de la formation de l'état liégeois se divise ainsi en deux périodes. Pendant la première période, la principauté est avant tout une création des rois et des empereurs qui la dotent de territoires, lui confèrent l'immunité, le " comitatus „ et les droits régaliens.

Pendant la seconde période, les évêques s'imposent comme protecteurs de la paix, ils achètent des territoires et des châteaux forts, ils reçoivent des seigneurs lotharingiens des

¹ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 35. De 1103 toutefois date la cession par Henri IV de l'avouerie de Waulsort, cfr. *Bull. Acad. roy.*, 1^e s., II, p. 118.

² *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 37 : où Henri IV ratifie l'inféodation.

³ *Ibid.*, I, p. 151 (1206). Pour les donations en général (*Ibid.*, passim.)

⁴ Bormans et Schoolmeesters en font l'énumération; *Cart. de Saint-Lambert*, Introduction, I, pp. x et xi.

⁵ *Ibid.*, I, p. xii.

dons de terres, des comtés même, ils acquièrent à titre gratuit ou onéreux une multitude d'avoueries, et considérable est le nombre des alleutiers qui se reconnaissent leurs vassaux. Le règne de Henri IV est à cheval sur les deux périodes.

J'aborde donc la première période : Il est de règle de faire commencer l'état liégeois au règne de Notger. Sans nier l'importance capitale du règne de ce prince dans la formation du territoire et de la souveraineté liégeoise, on ne doit pas oublier qu'avant lui il existe un domaine liégeois et que ce domaine est immunitaire depuis la fin du VII^e siècle. Or l'étude de ce domaine immunitaire va nous montrer non seulement une institution économique, mais plusieurs des éléments constitutifs d'une principauté féodale.

Les pages qui suivent sont consacrées à étudier : 1^o l'organisation du domaine de Saint-Lambert, 2^o la signification des privilèges d'immunité conférés par Clovis III et les rois carolingiens, 3^o le sens des immunités conférées aux X^e et XI^e siècles et l'importance qu'il faut accorder à la cession du " comitatus " et des droits régaliens (droits de tonlieu, de marché et de monnaie).

1^o *Le domaine.* — L'église de Liège était tout d'abord un grand propriétaire. Quel était le mode d'organisation et d'exploitation des grands domaines royaux et abbaciaux qu'elle avait acquis? Nos renseignements à cet égard sont fragmentaires, on en trouvera quelques-uns ici en note ¹; ils suffisent

¹ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 10 (898). Donation du domaine de Theux : " cum.... mancipiis utriusque sexus, campis, silvis, pratis.... molendinis, cambis, piscationibus.... "

D'après un polyptique dressé en 867 par Jean, évêque de Cambrai, l'abbaye de Lobbes possédait entre Thuin et Alne environ 150 domaines (villas) (DUVIVIER, *Recherches sur le Hainaut ancien*, p. 307). Une donation de la comtesse Ermengarde à l'église de Liège, le 5 février 1079, nous donne de précieux détails sur l'organisation domaniale en Hesbaye au XI^e siècle : *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 39. " Sic tamen firmetur traditio ut legem quam familie mee posui nullatenus perdant sed ita inconvulsam, immutatamque retineant, ut vir censualis quatuor denarios, mulier duos solvant, mundeburdem et defensionem ab advocato ejusdem possessionis perquirant; cui advocato ne laxius justo aut licentius presumeret, aut injuste quemlibet ex familia supervaderet, ad servitium villam Harteun cum appenditiis destinavi et violentie ejus et potestati terminum posui, scilicet ut potes-

pour nous prouver que l'organisation des propriétés liégeoises était semblable à celle des grands domaines que connurent la Gaule romaine ¹, l'époque carolingienne ² et le moyen âge postérieur ³. Le domaine se répartissait en villications et celles-ci comprenaient une cour domaniale, sorte de ferme à laquelle se rattachaient d'abord des exploitations particulières, moulins, brasseries, fours, pêcheries, puis chose principale, des terres arables. Cette cour domaniale commandait

tatem non habeat super servos ecclesie beneficium tenentes de manu liberali; de tribus generalibus placitis in anno tercium denarium habebit, qui tamen determinati erunt ex consilio villici; de luit autem et de burina tercium denarium habebit, sed non ut habeat protestatem placitandi de ea re nisi aed hoc adducatur voluntate aut proclamatione villici; de latronibus deprehensis similiter tercium denarium. De allodio quod tradidi sunt in Wereme VIII mansi indominicati et VI bonuaria; aspiciunt ibi XX mansi solventes XL porcos in medio maio, non singulis annis sed semper altero anno, unumquemque valentem XII denarios, singulis autem annis XL agnos in festo sancti Johannis unumquemque valentem VI denarios; solvit etiam unusquisque mansus XLIII denarios et XII modios brasii et III pullos et X ova; sunt etiam VIII mansi censum solventes II libras et XIII solidos; sunt et ibi curtilia XLV solventia XIII solidos et XC pullos et VIII modios cervise, C panes et L; preter istos sunt ibi XXIII mansi quos tenent servientes, et habent curtilia XLVII; silva est ibi XX mansos habens; est ibi ecclesia habens mansum I dotis; mercatum solvit thelonei libras II; sunt ibi V molendina solventes D modios et VIII modios, in oblationibus X modios puri frumenti et XX modios brasii et pro vino XLVI denarios et XXX pullos et totidem panes, et in festivitate sancti Remigii XXXIII denarios; et ante natale debent V porcos incrassare per XL dies ant V canes per annum integrum; sunt et ibi VI cambe VI mansos habentes cum molendinis solventes CCC et XVIII modios cervise, in oblationibus XI modios brasii et XXIII pullos, pro vino II solidos et II modios cervise et XXIII panes; ad oblationes dat villicus in natale Domini II bonos porcos, II sextaria vini, VI pullos, VI panes, idipsum in Pascha; presbyter dat isdem terminis I porcum, VI panes, II sextaria vini, III capones; thelonarius eodem modo; forestarius eodem modo; decanus vero I porcum, II pullos, III panes, I sextarium vini „ La suite de la charte renferme pour d'autres „ ville „ des stipulations analogues.

¹ Cfr. FUSTEL DE COULANGES, *L'alleu et la domaine rural*.

² Cfr. *le Capitulaire de Villis* et l'ouvrage récent de GAREIS: *Die Landgüterordnung Kaiser Karls des Grossen*. Berlin, 1895.

³ Cfr. pour l'organisation d'un domaine abbatial voisin de Liège, mon *Étude sur la formation et l'organisation économique du domaine de l'abbaye de Saint-Trond*. Gand, 1899.

à des tenures dépendantes qui étaient grevées de redevances à son profit et auxquelles incombait l'entretien des bâtiments de la cour domaniale et la culture de ses terres. Le maire (villicus) était à la tête de ces exploitations, il en percevait les revenus, et après avoir prélevé ce qu'il fallait pour les besoins de l'administration, faisait parvenir le reste soit à Liège pour les besoins de l'évêque, de son chapitre et de leurs serviteurs, soit dans les greniers des monastères pour la subsistance des religieux.

Dans l'intérêt de notre étude, il conviendrait de savoir les ressources que cette administration mettait à la disposition de l'église de Liège. Nous connaissons ainsi le facteur qui va actionner les rouages de l'état liégeois. Le produit des droits justiciers, des droits régaliens n'a jamais été considérable. Les finances de l'état liégeois consistent essentiellement dans les revenus du domaine. En déterminer le taux nous est impossible, mais comme les possessions de l'église de Liège étaient considérables, comme d'autre part, le X^e et le XI^e siècle, le X^e surtout voient le plein épanouissement de la grande propriété domaniale, nous pouvons affirmer qu'à cette époque les finances liégeoises étaient réellement florissantes.

Mais cette organisation domaniale n'est pas seulement productrice de revenus, elle joue un rôle dans l'histoire constitutionnelle : Le propriétaire en effet exerce des droits non seulement sur les terres, mais aussi sur les hommes qui les occupent. Les uns sont dans un état de servitude, ce sont les " mancipia „ ; la dépendance des autres est moins étroite, ce sont des " censuales „ qui paient le cens capital, des droits de mariage et de mortemain, tous débris de l'ancien esclavage. A l'égard des uns et des autres, le propriétaire exerce un droit de juridiction. Le grand domaine au moyen âge en effet n'est pas uniquement une institution économique, il constitue une seigneurie domaniale (Grundherrschaft). Le droit privé réglait alors des rapports entre personnes qui rentrent maintenant dans la sphère du droit public. Pour bien comprendre cette institution, il convient de dire un mot de son origine. Elle procède de l'action combinée d'influences germaniques et romaines. En droit germanique, le chef de famille répondait de tous ceux qui faisaient partie de sa maison, serfs, demi

libres, libres. Puis quand la grande propriété se constitua à l'époque franque, les tenures dépendantes furent considérées comme une annexe de la cour domaniale du grand propriétaire et, le libre lui-même qui occupait une tenure fut considéré comme faisant partie de la maison du grand propriétaire. Celui-ci répondait pour ses dépendants et parfois, pour obtenir justice, au lieu d'avoir recours aux tribunaux publics, on s'adressait directement à lui. Cette juridiction domaniale acquit une reconnaissance publique, le jour où l'état obligea les tiers à s'adresser d'abord au seigneur domanial pour obtenir justice à l'égard d'un de ses dépendants et ne les autorisa à porter leur plainte devant le tribunal public que si justice ne leur était pas rendue ¹. Quant à l'influence romaine je renvoie à Fustel de Coulanges qui a si bien montré comment les grands propriétaires fonciers laïques ou ecclésiastiques exerçaient à la fin de l'empire romain un droit étendu de juridiction sur les hommes qui occupaient leurs domaines ². L'institution survécut aux invasions et se retrouva à l'époque franque. Les domaines de l'église liégeoise subirent les deux influences, germanique et romaine. Ils se trouvaient en majeure partie éparpillés dans la partie wallonne du pays, là où les invasions n'avaient pas fait disparaître les grands domaines romains et où une classe de paysans libres ne vint pas remplacer les colons de l'empire; tout au plus le Franc qui avait envahi le pays s'installait-il à la place du propriétaire gallo-romain ³. Les conceptions franques en matière de droit familial s'accordaient merveilleusement avec les conceptions du grand propriétaire romain vis-à-vis de ses tenanciers, et de leur fusion inévitable sortit un droit de juridiction domaniale. A cette juridiction comme nous verrons bientôt, la concession de l'immunité allait donner un caractère de juridiction publique. Ainsi s'explique la part qui revient à la juridiction domaniale dans la constitution de l'état féodal, partant dans la constitution de l'état liégeois.

(A suivre.)

A. HANSAY.

¹ Cfr. surtout BRUNNER, *Deutsche Rechtsgeschichte*, II, § 93. *Die Grundherrlichkeit*, pp. 275 et suiv.

² Cfr. FUSTEL DE COULANGES, *L'allen et le domaine rural*.

³ Cfr. PIRENNE, *Geschichte Belgiens*, I, p. 28.

FLAUBERT JUGÉ PAR FAGUET ¹

Flaubert jugé par Faguet, c'est un de ces contrastes dont on se promet un régal. Flaubert haïssait les intelligents, les raisonneurs, les spirituels, les gracieux et les aimables. Or, M. Faguet a tous ces défauts à la fois. Ne rendra-t-il point à Flaubert la monnaie de sa haine?

Quand on a lu le premier chapitre, on est rassuré. L'éminent critique nous y résume la vie de Flaubert d'un ton si digne, si impersonnel, que le grand amateur d'impersonnalité n'y eût rien trouvé à reprendre. Il en aurait aimé jusqu'à la *discretion*. Car M. Faguet n'a pas abusé de la vaste correspondance de Flaubert pour enfler cette biographie. Il s'est visiblement réservé pour le jugement de l'artiste et de l'œuvre. Sinon, il pouvait accumuler bien des détails sur Flaubert enfant et cette singulière précocité de vocation littéraire chez un gamin de neuf ans, sur les amours de Flaubert et de Louise Colet, sur ces crises nerveuses dont Maxime Du Camp a parlé dans ses *Mémoires*, sur les amitiés, les voyages, la famille, les affaires du romancier. J'ai la faiblesse de regretter cette *discretion*, en tant du moins que les actes sont significatifs des sentiments intérieurs.

De même au second chapitre, quand il étudie le caractère de Flaubert, M. Faguet condense et simplifie Flaubert au lieu de céder au désir de le corser et d'en étaler le moi truculent et exclusif. " Flaubert est né timide et orgueilleux, dit-il, et l'on peut ramener, sans trop forcer les choses, tout son caractère à ces deux traits essentiels. „ L'auteur poursuit

¹ FLAUBERT, par Émile Faguet, un volume de la collection des *Grands écrivains français*. Paris, Hachette, 1899.

cette thèse avec une finesse d'analyse très séduisante. Mais l'égoïsme et l'inintelligence qu'on reproche à Flaubert, et d'autre part son génie, ses enthousiasmes et son instinct artistique procèdent-ils de sa timidité et de son orgueil? Avant toute différenciation en qualités étiquetées, j'admire en lui une force irréductible et inconsciente, ce qu'on appelle un *tempérament*, juste quand il n'y a rien de *tempéré*. Que d'autres soient plus frappés de ses moments de doute et de découragement; je vois surtout, dans ses lettres où il a mis toute son âme, un lyrisme, un débordement du moi, qui est comme une de ces grandes énergies primordiales aveugles qu'on accepte sans les discuter. Ses jugements, ses appréciations, ses descriptions même n'hésitent jamais. Pas d'atténuations prudentes, pas de demi-teintes. Seul il voit clair, seul il a raison sur les hommes et la société, sur Dieu et le monde. Son orgueil n'a point sa source dans l'intelligence, mais dans le tempérament. En ce cas l'orgueil change de nom : ce mot de psychologues convient mieux à Bossuet, par exemple, qu'à Flaubert. Et c'est le même égoïsme, haut comme un mur, qui le rend si âpre, si exclusif, si incompréhensif, si obstinément fermé à tout ce qui n'est pas l'activité littéraire qu'il exerce, si ennemi de l'abstraction, de la philosophie, de toute science spéculative, politique, pratique, sauf le cas où il a besoin de science pour *Salamambo* et pour *Bouvard et Pécuchet*.

C'est à ce point de vue que Flaubert amoureux est un spectacle intéressant. En 1846, à vingt-cinq ans, il écrit à Louise Colet des lettres souvent superbes, mais non superbes par le sentiment, l'ardeur de la passion, la timidité, la délicatesse. Il lui parle du moment où il ne l'aimera plus avec une certitude cruelle, une désinvolture qui pourrait être du machiavélisme chez un autre et qui est chez lui de la brutale sincérité. Qu'il ne voulût pas tricher avec le cœur d'autrui, c'était louable; mais qu'il le dit avec aussi peu de ménagement, la vraie cause d'un tel aveu était cet égoïsme absorbant et dur pour qui les amis, les proches, la femme aimée sont comme des chiens fidèles ou des plantes décoratives, cet instinct de se faire centre qui est souvent la condition et la rançon du génie. J'aime mieux le jugement de Louise Colet que celui de M. Faguet, quand elle parle de cette " monstrueuse person-

nalité s'accroissant sans cesse dans la solitude „ Relisez les lettres adressées d'Égypte. Il serait naturel que Maxime Du Camp y occupât une certaine place. Il y apparaît très rarement et pour servir de repoussoir. Le génie est incapable de renoncement sous peine de ne plus exister, incapable de tromper par amour, et de cacher son impuissance de dévouement sous quelque divin mensonge. Flaubert s'acharne donc, en ces singulières lettres d'amour, à bien désespérer le cœur d'une exaltée, et pour le surplus, il dégorge ses projets d'art et ses théories. Les choses aimables sonnent faux, ou elles sont de reconnaissance trop matérielle. Quand cette femme le presse de s'installer à Paris, il s'emporte avec une brusquerie *embêtée*; et je n'oserais pas sonder jusqu'à quel point l'objection qu'il veut se consacrer à sa mère était sincère. La vérité est qu'il ne voulait pas être absorbé.

Voilà l'espèce d'orgueil qui anime Flaubert. Cette *monstrueuse personnalité* est bien le fond de son caractère. Quand à la timidité, ou plutôt à la susceptibilité, elle provient de l'orgueil blessé, elle est acquise et non innée. Elle grandira d'ailleurs, à mesure que le moi hautain de Flaubert se heurtera davantage aux aspérités de la vie. M. Faguet note heureusement la succession des étapes de ce sentiment (p. 23) : “ La susceptibilité devient humeur, l'humeur chagrin, le chagrin misanthropie, et la misanthropie un commencement de méchanceté „.

Un mot sur cette sorte de misanthropie. Qu'est-ce qui fait, au moral, qu'on est misanthrope ? A la façon d'Alceste, c'est la conception d'un idéal de la nature humaine, le chagrin de voir que les hommes s'en éloignent tant, et le désir de les en rapprocher. Mais à la façon de Flaubert et de Stendhal ? C'est toujours la même constatation de la dégradation humaine, mais sans la foi au relèvement. Alceste veut croire à l'amélioration des hommes, et il s'y emploie, encore qu'il ait des moments de découragement et de sarcasme. Sa misanthropie est agissante comme celle d'un apôtre. Celle de Flaubert ou de Stendhal, plus clairvoyante, ou plus découragée, a perdu l'espoir et cessé le bon combat. Par tempérament, par légèreté, comme dit M. Faguet, parce qu'il a été pris dans l'engrenage de la vie mondaine, Stendhal trouve de quoi supporter sa

misanthropie : Flaubert fait macérer la sienne dans la solitude, et la solitude l'exaspère en aigreur et en injustice contre tout. Un mal secret le prédisposait sans doute. On peut être une sorte de *viking* par l'ossature et recéler quelque germe d'une tare physique qui réagisse sur le cerveau et le système nerveux tout entier.

Les chapitres suivants nous font passer de l'homme à l'auteur et à ses œuvres. M. Faguet nous analyse les idées de Flaubert, le romantisme et le réalisme de l'écrivain, les ouvrages, le style, la destinée de ses livres avec une science consommée. Il nous fait pénétrer jusqu'au tréfond de l'œuvre et lui assigne sa place dans l'histoire littéraire et dans l'art.

En une de ces formules qui sont de brillantes synthèses, il dit que " le fond de Flaubert est le romantisme moins l'horreur du réel „. L'idée est très juste si on définit le romantisme par opposition au réalisme, c'est-à-dire comme une sorte de lyrisme ennemi de l'objectivité vulgaire. Mais dans l'histoire, en sa réaction contre l'art classique, le romantisme n'enferme pas l'horreur du réel. Il y a des réalités de divers degrés. Si les romantiques tournaient souvent le dos au réel, s'ils se laissaient emporter par l'imagination au lieu d'observer scientifiquement, c'était par impuissance et non par hostilité. Est-ce que le romantisme du théâtre de V. Hugo ne prétend pas réintégrer la nature dans le drame ? Le drame n'est-il pas une tragédie plus réaliste ? Le romantique n'est-il pas l'ennemi, — en théorie, s'entend, — du compassé, du guindé, des conventions ? Son goût du mystérieux, du fantastique, de l'effroyable, on oublie trop que c'est à *titre de réalité* qu'il est introduit dans la littérature. Seulement voilà : les romantiques commencent à aimer le réel un peu comme les sauvages et les enfants se mettent à aimer la nature : les cornes de la lune les impressionnent plus que le disque solaire et l'orient pailleté des tréteaux de foire plus que la distinction d'une toilette discrète. N'en est-il pas de même de toute étude, c'est-à-dire de toute application de l'esprit à la réalité ? En histoire ce n'est pas l'évolution des institutions et des croyances que l'on étudie d'abord ; on s'éprend naïvement de quelques individualités absorbantes et l'on ne voit pas encore le reste moins fascinateur. Le romantisme devait aboutir au

réalisme, si on prend ces mots dans leur *compréhension*, et non dans leur *extension* comme la somme des œuvres romantiques et réalistes effectuées. Flaubert est un romantique en progrès, quand il veut s'appliquer, un romantique tout court dès qu'il s'abandonne.

L'analyse des œuvres de Flaubert est d'un psychologue très fin et très pénétrant. A chaque pas il nous présente des raccourcis de personnages qui sont proprement de nouvelles créations. Il motive ses jugements avec une habileté, avec une logique indiscutables, en des pages qui sont des modèles de dissertation littéraire. Très sincère dans ses appréciations, jamais il n'hésite non plus à nous dire son impression personnelle sur une œuvre. Il a son sentiment de lecteur amusé ou ennuyé à côté de son opinion plus objective de critique. *Salammbô* ne l'a pas toujours charmé, ni l'*Éducation sentimentale*. Le lecteur lui saura gré de cet aveu, qui justifie son ennui et le venge des fatigues ressenties. Il n'en aura que plus de confiance dans le jugement définitif. Quand on arrive au bout du livre, on a d'ailleurs la sensation très nette qu'il a dit sur l'œuvre de Flaubert le dernier mot, autant qu'on peut dire le dernier mot sur des questions où les points de vue se renouvellent à chaque génération qui se lève.

Le jugement de M. Faguet sur la *Tentation de Saint Antoine* nous suggère une comparaison qui fera peut-être plaisir à quelque lecteur. M. Faguet loue cette idée de Flaubert " d'avoir donné pour dernière tentation à Saint Antoine le spectacle de la matière féconde en plein travail et en pleine ébullition créatrice „. Cela produit un " effet d'élargissement final „ et la vraisemblance s'accorde avec le besoin artistique d'une gradation. " La plus grande tentation de l'esprit, dit-il encore, est le sourd désir du renoncement à la pensée „. Eh bien, cette idée, dont Flaubert n'a peut-être eu qu'une intuition confuse, elle a été réalisée de nos jours par Paul Adam. Une première fois dans le *Mystère des foules*, par le personnage de John Lyrisse qui, après avoir vainement philosophé toute sa vie, trouve un âpre plaisir à quitter le domaine de l'idée et à faire le plongeon dans l'action. Une seconde fois, dans ce long fragment d'épopée napoléonienne qui a pour titre *la Force*, et où je retrouve l'impression de monotonie et

de fatigue que donnent certaines œuvres de Flaubert, mais que donnent aussi les combats de l'Iliade, soit dit à la décharge de Flaubert et de Paul Adam. Dans *la Force* donc, le dégoût de cet onanisme de la pensée et la magnificence de l'action, de la création, de l'absorption en la matière, voilà proprement le sujet du roman. La volte-face du dénouement chez Flaubert (Saint Antoine recevant la grâce), montre que cette idée ne l'avait pas mordu à fond. Flaubert semble avoir été séduit plutôt par la perspective de faire évoluer beaucoup de tableaux à décrire autour de Saint Antoine prisonnier du renoncement, comme autour d'un Prométhée. Il n'a pas su prendre parti, comme Paul Adam, et il n'a fait qu'illustrer gigantesquement une légende chrétienne.

J. FELLER.

ESCHYLE, *Agamemnon* 433 ss. (KIRCHHOFF.)

Οἱ δ' αὐτοῖ περὶ τεῖχος | θήκας Ἰλιάδος γὰρ
εὐμορφοὶ κατέχουσιν· ἐχθρὰ δ' ἔχοντας ἔκρυψεν.

Arès, a dit le chœur des Argiens, nous renvoie d'Ilion les corps de nos guerriers réduits en cendres, et renfermés dans des urnes. " D'autres guerriers possèdent une place funèbre autour des remparts d'Ilion, *εὐμορφοὶ*. „ La plupart des éditeurs corrigent le mot *εὐμορφοὶ*, et ceux qui le conservent ne parviennent pas à l'expliquer. Pour comprendre l'idée, il convient de la rapprocher du passage où Tyrtée (Bergk-Crusius 8,27 ss.) dit du jeune guerrier que tout lui sied bien, et qu'il est beau même après la mort : *καλὸς ἐν προμάχοισι πεσών*. Par antithèse avec la poussière lamentable des urnes, le chœur a la vision des corps jeunes et beaux (cf. v. 428 : *ἐν φοναῖς καλῶς πεσόντ'*) étendus dans la plaine troyenne. Mais la terre ennemie et jalouse cache les corps superbes de ses maîtres. Le *εὐμορφοὶ* explique ce qui a amené Eschyle à enrichir la pensée d'une nuance nouvelle de sentiment, et à écrire *ἔχοντας ἔκρυψεν*, au lieu du simple *δέξυμῶρον· ἔχοντας ἔχει*.

L. PARMENTIER.

COMPTES RENDUS

CYR. VAN OVERBERGH. **Dans le Levant. En Grèce et en Turquie.** Bruxelles, O. Schepens, 1899. 421 pp.

Il y a trois ans, à l'occasion du cinquantenaire de l'École française d'Athènes, la *Revue des Sciences pures et appliquées* de Paris organisa un voyage en Grèce et en Turquie. M. Van Overbergh se fit inscrire parmi les membres de cette croisière artistique. Parti de Marseille la veille de Pâques, il débarquait à Syracuse trois semaines plus tard, après avoir vu Delphes, Olympie, Délos, Argos, Mycènes, Tyrinthe, Athènes, l'Athos, Troie, Constantinople, Brousse. En donnant au public le récit de cette magnifique excursion, M. Van Overbergh est, je pense, le premier Belge qui se risque à décrire la patrie sacrée de l'art et de la beauté, après que les Chateaubriand, les Renan, les About, ont épuisé pour la peindre les teintes variées de leur riche palette. Sans avoir l'idée de rivaliser avec de tels modèles, M. Van Overbergh a cédé, semble-t-il, à un besoin invincible de donner une expression à l'enthousiasme dont il débordait : *fecit admiratio librum*. Un livre écrit ainsi *cum amore et studio* appelle la sympathie du lecteur ; il gagnera, dans notre pays, de nouveaux amis à la Grèce, et c'est là sans doute la meilleure récompense qu'ait pu souhaiter son auteur.

Les renseignements archéologiques et artistiques, les aventures et les sensations personnelles sont jetés sur le papier à profusion, en courant, sans reprendre haleine, et le ton du livre se ressent quelque peu de la fébrilité et de la rapidité avec lesquelles le voyage a dû être conduit. Les conditions d'un pareil récit offrent sans doute certains inconvénients, mais à tout prendre elles sont loin d'être défavorables au conteur ni à l'intérêt de son œuvre. Les premières impressions d'un voyageur sur les hommes et sur les choses ont une netteté, une fraîcheur et une sincérité précieuses. Du premier coup, son regard est frappé avec intensité par les caractères originaux du nouveau milieu où il est transporté. Avec le temps et l'habitude, la curiosité et la

sensibilité se fatiguent et s'émoussent. Je relisais récemment, à trois lustres de distance, les longues lettres que j'avais écrites à un maître regretté pendant mon séjour d'étudiant en Allemagne. Les lettres des premières quinzaines, avec leurs naïvetés et leurs étonnements, étaient en somme plus intéressantes et plus vraies que celles que j'écrivais quelques mois plus tard, lorsque j'avais eu le temps de m'acclimater au pays et de me blaser sur ses curiosités. Le pèlerinage merveilleux de M. Van Overbergh l'a conduit chaque jour devant le spectacle longtemps désiré des lieux classiques les plus célèbres; pendant trois semaines, son esprit a vécu familièrement avec les plus beaux souvenirs. C'a été comme une longue fête dont s'est exaltée son imagination; de là, l'enthousiasme de son livre qui se traduit par un style où d'aucuns trouveront quelque abus du procédé exclamatif. Mais son lyrisme n'étonnera point ceux qui ont eu le bonheur de passer pas les mêmes lieux et d'y éprouver des impressions semblables aux siennes.

M. Van Overbergh s'était préparé à son voyage par la lecture des meilleurs ouvrages français sur la Grèce (cf. la note de la p. 10 de son livre), et il a visité les principaux champs de fouilles sous la conduite des maîtres les plus compétents, MM. Diehl et Homolle. Il est visible qu'il a l'art de s'assimiler les connaissances étrangères, qu'il sait écouter, comprendre et retenir. Les renseignements archéologiques qu'il donne au grand public sont en général aussi exacts qu'ils peuvent l'être en des questions souvent encore très controversées. Je ne lui fais pas un reproche bien grave d'avoir dit encore de la seconde ville de Troie ce qu'aujourd'hui il convient, paraît-il, de dire de la sixième. Au sujet des distinctions entre toutes ces villes superposées, je ne puis me défendre d'accueillir avec méfiance les affirmations trop tranchées. Qui sait si, au moment où j'écris ces lignes, quelqu'un n'est pas en train de modifier encore la dernière théorie de M. Doerpfeld? Il y a par ci par là dans l'ouvrage de ces lapsus et de ces inexactitudes qui doivent inévitablement échapper à quelqu'un qui n'est pas spécialiste en des matières aussi difficiles. Néanmoins, le livre est parfaitement propre à guider les « laïcs » qui entreprendront un voyage archéologique en Orient. Pour le grand public, les critiques que j'aurais à faire ne seraient qu'un étalage de *Schulmeisteri* et de *Besserwissen*. J'aime mieux tenir simplement à la disposition de l'auteur l'indication de certaines corrections, pour le jour où son livre arrivera à une seconde édition.

Signe des temps : un paragraphe de l'ouvrage est intitulé « Les théories économiques de la Grèce antique, » et à un autre endroit (p. 208), sur le sol sacré de l'Acropole où Renan murmura son immortelle prière, l'auteur se prend à discuter les théories de Karl Marx. M. Van Overbergh est connu par des travaux estimés sur les questions

économiques; c'est un sociologue et un sociologue catholique; il n'a pas voulu oublier ses préoccupations ordinaires pour remettre sa pensée pleinement en harmonie avec cette vie antique dont le cadre réapparaissait autour de lui. Dans un ouvrage consacré à la Grèce dont le culte réunit tous les libres esprits, j'aurais préféré ne point lire d'allusion inutile aux questions qui divisent les consciences modernes. Mais je passe, car c'est là un vœu d'une réalisation bien difficile, *ολοι νυν βροτοι εινω*. Au sujet de l'oracle de Delphes, notons que M. Van Overbergh (p. 60) se déclare convaincu de l'intervention diabolique, et refuse de ne voir dans les prédictions antiques que du charlatanisme et de la supercherie. Je trouve également que cette dernière explication, dans sa généralité, est très plate et sent fort son Homais, mais il me paraît qu'il y a place pour une solution intermédiaire. L'autosuggestion a dû amener souvent les prophètes à s'illusionner et à avoir foi eux-mêmes dans la réalité de de leur prescience. Les temps modernes ont encore connu des sorciers qui croyaient parfaitement à leur art.

C'est avec le plus grand plaisir que nous avons vu combien M. Van Overbergh s'était livré à une enquête sérieuse au sujet des établissements scientifiques établis à Athènes par plusieurs nations. Il s'est préoccupé particulièrement de ce qu'il y aurait lieu de faire en Belgique pour entrer dans une voie analogue. Tout d'abord, est-ce à l'École française ou bien à l'Institut archéologique allemand qu'il conviendrait d'adjoindre les élèves belges envoyés à Athènes? Il me paraît, comme M. Van Overbergh semble l'avoir vu très justement, que l'une des deux solutions n'exclut point l'autre. Les professeurs déjà en fonction, et en général ceux qui ne peuvent faire qu'un bref séjour en Orient, auraient tout avantage à se joindre aux excursions de quelques semaines, organisées annuellement par M. Doerpfeld. Ces excursions sont surtout destinées à faire parcourir et étudier en peu de temps par des professeurs de gymnase les lieux classiques de la Grèce et des îles. Des professeurs belges d'élite pourraient en retirer le même profit. Au contraire, pour le séjour prolongé d'un archéologue de carrière, il serait préférable de recourir aux avantages que peut nous offrir l'École française d'Athènes. Les fouilles de Delphes, de Délos et ailleurs ont mis en la possession de cette École un nombre immense d'inscriptions qui attendent leur publication. Les élèves belges pourraient prendre une part honorable à ce grand travail. Notre pays est entré dans une ère d'initiative et d'expansion qu'il convient d'encourager dans tous les domaines. La Belgique ne retirerait pas moins d'honneur des découvertes de ses archéologues en Grèce et en Asie-Mineure, que de l'activité de ses ingénieurs qui sont en train d'y exploiter des mines et d'y construire des chemins de fer. Précisément le ministère français vient d'instituer par décret, à son École d'Athènes, une section étrangère où des

étudiants d'autres pays peuvent être admis avec de grands avantages. Il paraît bien que cette loi a été faite surtout en vue de la Belgique. Notre gouvernement aurait ainsi l'honneur d'avoir enfin réalisé une idée qui est dans les vœux des amis de l'antiquité depuis plus de cinquante ans. M. Stecher, le vénéré doyen actuel de la Faculté de philosophie et lettres de Liège, avait même été déjà désigné comme premier élève belge, lorsque les événements de 1848 vinrent malheureusement rompre des négociations qui ne furent plus reprises pendant un demi siècle.

Ce serait un beau couronnement du voyage de M. Van Overbergh s'il avait pour résultat de faire envoyer en Grèce un ou plusieurs des jeunes docteurs qui, soit comme lauréats du concours universitaire, soit comme boursiers pour la philologie classique, se sont acquis des titres à une telle faveur. En attendant, les hellénistes vont concevoir les meilleures espérances pour l'encouragement de leurs études, en voyant le Directeur général de l'Enseignement supérieur témoigner pour la Grèce antique d'une admiration aussi réfléchie et aussi érudite. Je songe aux vers du poète :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy là qui conquît la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge.

Je fonde un espoir plein de confiance sur *usage et raison*.

L. PARMENTIER.

Grammaire comparée du grec et du latin. *Syntaxe*, par O. RIEMANN et H. GOELZER. Paris. Colin 1899. 893 pages in-8°. Prix : 25.00 frs.

Ce n'est pas sans un certain sentiment de respect et de reconnaissance que l'on ouvre cet énorme volume, fruit d'un labeur considérable, et destiné à rendre d'incontestables services. On aura beau signaler certaines défaillances, presque inséparables d'un pareil travail, ou ne pas partager les opinions des auteurs sur l'une ou l'autre question controversée, leur livre n'en sera pas moins extrêmement utile.

Il est impossible de porter un jugement équitable et complet sur une œuvre d'une telle étendue, avant d'en avoir fait un assez long usage, et, de plus, il est rare qu'on soit également versé dans les deux langues classiques et que les travaux de l'érudition grecque et latine nous soient également familiers. Pour ma part, je me bornerai au plan général de l'ouvrage et à la partie qui concerne la syntaxe grecque.

Un mot d'abord à propos du titre de *Grammaire comparée*. M. Goelzer a fort bien expliqué, dans sa préface, comment il se fait que la méthode comparative n'a pas porté les mêmes fruits en syntaxe que dans l'étude des formes, et, il faut bien le dire, ce qu'on nous offre dans la présente grammaire, n'est en aucune façon ce qu'on entend actuellement par *syntaxe comparée*. Ce n'est malheureusement pas même une syntaxe historique — il s'en faut de beaucoup que les phénomènes soient exposés dans leur développement historique — : c'est une syntaxe *parallèle* du grec et du latin. Ce genre de travail a d'ailleurs son mérite.

Cette réserve faite, abordons l'ouvrage lui-même. Il a été rédigé par M. Goelzer, en grande partie sur les notes de Riemann. Ces notes ont indiqué au rédacteur le plan général de l'ouvrage, qu'il a, dit-il, « scrupuleusement suivi, sauf en ce qui concerne l'emploi des modes dans les propositions subordonnées : sur ce point, j'ai cru bon d'adopter une disposition qui permet de suivre aisément le développement historique des constructions étudiées. » Cette modification du plan primitif ne me paraît pas heureuse et je n'en vois pas l'avantage. Depuis la publication du livre de KÜHNER, *Versuch einer neuen Anordnung der griechischen Syntax*, Hannover, 1829, où le savant allemand appliquait au grec la théorie des propositions de Herling, presque tous les grammairiens ont adopté cette disposition simple et logique, à laquelle actuellement on est habitué. GOODWIN, dans sa *Syntax of the moods and tenses of the greek verbs*, l'une des principales sources de MM. Riemann et Goelzer, qui parfois la transcrivent à la lettre, n'a pas suivi le plan de Kühner, il est vrai ; c'est qu'il n'a pas voulu écrire une syntaxe, mais un chapitre de la syntaxe grecque. Le titre de son livre justifiait son plan. Contrairement à ce que dit M. Goelzer, il n'est pas possible, avec l'ordre que lui-même a adopté, de suivre le développement historique des constructions étudiées. Quand on procède en exposant l'une après l'autre les règles de chaque espèce de propositions subordonnées, rien n'est plus facile que de les prendre à partir d'Homère et d'en poursuivre l'étude jusqu'à Aristote ou Polybe. C'est ainsi p. ex., qu'a procédé WEBER dans son *Entwicklungsgeschichte der Absichtsaetze*, que cite M. Goelzer. Dans le système adopté par ce dernier, la théorie des propositions finales est hachée, une partie se trouvant au § 475, à la conjonction *ὥς*, une autre au § 484 à *ὅπως*, une troisième au § 513, à *ὥνα*, sans compter les renvois au participe etc. Est-ce là une méthode favorisant les vues d'ensemble ? Non, elle rend impossible une exposition suivie. Et l'auteur a dû sentir lui-même ce qu'il y a de décousu dans cette manière d'exposer les faits, car, dans une note donnée à propos de *ὥνα*, il résume les conclusions de tout l'ouvrage de Weber. Mieux eût valu, si l'on tenait à

exposer la théorie de chaque mode, ce qui a son intérêt, combiner les deux méthodes, comme l'ont fait MM. Roersch et Thomas dans leur grammaire grecque.

Les remarques préliminaires sur la méthode dans les recherches syntaxiques méritent toute approbation. Je crains cependant que le rédacteur ne se fasse illusion en assurant que « ne donner aucune règle qui ne soit appuyée sur un assez grand nombre d'exemples sûrs ou, en tout cas, contrôlés... est le plan que nous croyons avoir fidèlement suivi ».

Dès la seconde page de la syntaxe (p. 18 du volume), il est question du *σχῆμα Πινδαρικών*, et ce qui en est dit n'est certainement pas le résultat d'un examen personnel des sources. On nous renvoie, pour cette construction, à la *Revue de philologie*, 1880, pp. 171-72. Je constate ici une trop grave infidélité à la méthode pour ne pas y insister, et je copie ce que nous apprend la *Revue de philologie* à l'endroit cité : « *De Schemate Pindarico* (et Alcmánico) etc., scripsit O. WILPERT. Vratislaviae, 1878. Étude, d'après les grammairiens grecs et les philologues modernes, sur les conditions dans lesquelles on pouvait construire un nominatif au pluriel, masculin ou féminin, avec un verbe au singulier. C'est ce qu'on appelle le *Schema Pindaricum* ». Et c'est tout. Cependant à la page 21, à propos de la phrase *senatus populusque Romanus intellegit*, l'auteur nous renvoie encore à la même page de la *Revue de philologie*. Ceci est d'autant plus regrettable, ou moins excusable, que Haydon a publié, en 1890, dans l'*American Journal of philology*, une étude complète sur le *σχῆμα Πινδαρικών*, dont j'ai résumé les conclusions dans la *Revue des Revues*, 1891, p. 219, l. 4-13. Or, ce qu'il y a de particulier dans le *σχῆμα Πινδαρικών*, c'est qu'on n'est pas sûr de le trouver dans Pindare, ni même autre part. C'est ce qui explique que dans les *Additions et corrections*, les exemples cités à la page 18 ont dû être retirés : ainsi la règle formulée n'est plus étayée d'aucun exemple emprunté à la poésie, où, cependant, son application serait la plus fréquente, à en croire MM. Goelzer et Riemann.

Il est dit dans la préface p. 8 : « L'on peut être sûr qu'en grec *ἄν* avec le futur est un solécisme : c'est une construction inconnue même à Homère ; donc, partout où on le rencontre, on n'hésitera pas à corriger le texte. » C'était bien là, en effet, l'opinion d'un certain nombre de grammairiens, et la phrase « c'est une construction inconnue même à Homère », nous indique que ce jugement a été écrit sous l'influence de l'article publié par Van Herwerden dans la *Revue de philologie* en 1882. Pour corriger ces malencontreuses constructions, on a des formules : les uns changent les futurs en aoristes, ce qui est généralement facile, d'autres, tel Richards dans le *Class. Review*, 1892, pp. 336 sq., écrivent *θή* pour *ἄν* etc. La phrase citée plus haut a été écrite avant la publication de Kühner-Gerth, aussi lisons-nous dans les *Additions* : « La question de *ἄν* avec le futur est ici traitée trop sommairement. Malgré l'opinion de Van Herwerden etc..... voyez Kühner-Gerth, *Ausf. Gramm.*, p. 209 ». Si les auteurs avaient fait une étude personnelle de la question, ils auraient vu que Kühner-Gerth est insuffisant lui-même et que la construction de *ἄν* suivi du futur, qu'on a voulu

supprimer de la langue grecque, est probablement correcte, encore que peu commune. Au fond, l'opinion que *ἄν* et le futur est un solécisme repose sur l'affirmation de l'auteur anonyme du *περὶ συντάξεως* (*Anecd. Bekkeri*, p. 123), qu'on peut résumer ainsi : *ἄν* ne peut régulièrement se construire avec aucun des modes du futur, bien que, chez les Attiques, on en trouve des exemples ¹. Cobet s'en tient strictement à la règle : *μέλλοντι ὁ μὲν τῶν γραμματικῶν κανὼν οὐκ ἐπιτρέπει (τὸ ἄν συντάσσασθαι)*, ce qui fait que Ch. Graux, parlant du livre de Roeder ² dans la *Revue critique*, en a perdu son calme. Or il est incontestable que cette construction est confirmée par les leçons d'excellents manuscrits, tel que l'Urbinas, Isocrate 15,100 : *οὐχ ὡς ἡδέως ἄν τινῶν μου καταψευσομένων*. Si l'on ajoute que c'est-là un des exemples cités par l'Anonyme de Bekker, vol. I, p. 128, l. 23-24, que le Laurentianus a également le futur, il est peut-être téméraire, et trop facile, de lire *καταψευσαμένων*, et de remplacer 15-7 la leçon *ἄν* *διαπραξόμενος* du même Urbinas par *διαπραξάμενος*. Si dans de tels cas on ne respecte pas la leçon d'un manuscrit d'une si grande valeur, de quel droit l'invoquera-t-on pour d'autres points controversés ? La facilité de la correction ne doit pas nous en imposer. On lit dans Isée 5,23 : *ἡγούμενοι γὰρ οὐκ ἄν αὐτὸν βεβαιώσῃν*. Or, manuscrits et textes sont ici d'accord. Et cette construction n'a rien qui doive nous surprendre ; il suffit de se rappeler que le futur est souvent le mode de l'éventualité (cf. Koch, § 105,3 et surtout la remarque), et cette considération écarte l'objection de principe. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question ; ce que j'ai voulu, c'est montrer que l'observation faite par MM. Riemann et Goelzer ne repose pas sur l'examen personnel des sources.

Il en est de même de la construction du verbe *λανθάνω*. Aucune grammaire d'ailleurs n'en expose les multiples constructions, et on ne lit dans la nouvelle syntaxe que ce que l'on trouve partout. Je n'ai vu mentionnés ni *λανθάνω ὅτι*, si fréquent, ni *λανθάνω ὡς*. Dès Homère nous avons

P. 626 οὐδ' ἔλαθ' Αἴαντα μεγαλήτορα καὶ Μενέλαον

Ζεὺς, ὅτε δὴ Τρώεσσι δίδου ἑτεράλκεια νίκην.

où, ainsi que l'a montré Schmitt ³, *ὅτε* n'est pas temporel, mais est pour *ὅτι*.

Ce qui est dit au sujet des temps du participe qui accompagne l'aoriste de *λανθάνω*, § 594. 2. R. I, et de *φθάνω*, R. 5, est aussi insuffisant. Les auteurs n'ont pas eu connaissance du travail publié sur cette question par Weiske, dans les *Neue Jahrb.*, 1884, p. 826. On peut résumer ses conclusions comme suit : 1° après le présent et l'imparfait de *φθάνω* (*λανθάνω*) on trouve le participe présent ; 2° après le futur, l'aoriste et le présent historique, le participe aoriste. Mais l'étude de Weiske elle-même n'est pas tout à fait suffisante. Gildersleeve a montré dans son Pindare, O. V. I., 36, puis

¹ Παρὰ τοῖς ἀρχαίοις δὲ οὐκ ὀλίγα παραδείγματα εὐρίσκεται.

² Beiträge zur Erklärung und Kritik des Isaïos. Iena, 1880. Du même : Über Cobets Emendationen der attischen Redner. Gnesen, 1882. Ce sont des travaux qui ont leur importance, bien que l'auteur manque de critique.

³ Über den Ursprung des Substantivsatzes etc. Wurzbourg, 1889, p. 44.

dans l'*American Journal of Philology*, 1891, p. 76, que l'aoriste accompagné d'une négation peut être traité comme un imparfait, parce que *οὐκ ἔλαθε* = *φανερὸς ἦν*, et que par conséquent le participe qui l'accompagne peut se mettre régulièrement au présent.

P. 676. *ὅν τε καὶ ὑπόθ' ἔοντα πόδας ταχὺς οὐκ ἔλαθε πτωξ*
δάμνῳ ὕπ' ἀμφικόμῳ κατακείμενος.

Bien loin donc d'avoir tout vérifié, les auteurs n'ont pas toujours consulté les meilleurs travaux antérieurs.

C'est ce que nous constatons encore au § 621 traitant de l'accusatif absolu, et qui est fort incomplet. Si les auteurs avaient consulté LELL : *Der absolute Accusativ im Griechischen bis zu Aristoteles*. Würzburg 1892, ils y auraient trouvé leur travail tout préparé. Lell a étudié cette construction dans ses moindres détails et a écrit un excellent chapitre de la syntaxe historique du grec. L'usage diffère d'après les écrivains. Par exemple, l'accusatif absolu de l'adjectif n'apparaît qu'avec Thucydide; on le trouve ensuite chez Andocide, Démosthène, Platon et Xénophon. *Παρόν*, qu'on trouve avec Hérodote, disparaît graduellement, tandis que *ἔξόν*, rare dans Eschyle, Hérodote et Sophocle, devient très fréquent à partir de Lysias et de Platon, etc.

Au § 338, qui s'occupe de l'infinitif remplaçant l'impératif, WAGNER, *Der Gebrauch des imperativischen Infinitifs*, 1890-91, est cité, mais n'a certainement pas été consulté, et c'est regrettable. Quelle différence entre l'impératif et l'infinitif-impératif? Il n'en est pas question, alors que Wagner insiste sur cette question capitale. L'expression "dans le grec homérique", est vague. S'agit-il d'Homère et des hymnes? Que devient alors Hésiode, chez qui on relève 134 exemples de cette construction? "Quelquefois dans le grec classique", est plus vague encore, alors qu'on pouvait avoir les chiffres sous les yeux. Puis, il n'est pas question des poètes lyriques. On en trouve cependant de nombreux exemples dans Théognis et il y en a dans Pindare. Ensuite, "chez les classiques", — disons Attiques — l'infinitif-impératif se trouve encore assez souvent; chez Hérodote il n'est pas rare, et s'il est vrai que cette construction est surtout usitée à la seconde personne, on trouve des exemples de la 3^{me} autre part que dans Homère, seul cité. Jamais d'ailleurs elle n'a disparu de la langue, et on en trouve des exemples même à l'époque Alexandrine.

Il arrive aussi que des questions importantes ne sont pas même indiquées, bien loin d'être exposées avec quelque ampleur. Au § 302-3, il est question du mode irréel, mais la chose n'est désignée de ce nom que dans une note au bas de la page, alors qu'il est employé plus loin d'une manière courante. Mais qu'est-ce que le mode irréel? Est-ce un mode au même titre que l'indicatif? A-t-il une existence propre? Ce seraient des questions intéressantes à discuter dans une syntaxe comparée. Le nom est dû à Aken. Selon lui, *Gr. Gr.*, § 438. b, le sens modal des temps secondaires est *antérieur* au sens temporel. Donc, le *modus irrealis* serait un vrai mode. Et c'est là ce qu'il faudrait discuter, si l'idée de *non-réalité* provient de l'idée de *passé*, ou l'idée de *passé* de celle de *non-réalité*. Les vues de Aken ont été ébranlées,

mais la question ne me paraît pas tranchée. cf. KOPPIN, *Giebt es in der griechischen Sprache einen modus irrealis?* (*Zeitschrift für Gymnasialwesen*, 1878, p. 1-20; 79-131); B. GERTH, *Der Sogenannte modus irrealis*. Dresden, 1878; WILHELMI, *De modo irreali qui vocatur*. Marburgi, 1881.

Et l'optatif n'est-il que le subjonctif des temps secondaires, qui sinon manquerait au grec? c'est ce que voulait Kühner. Il eût été d'autant plus facile de résumer ou d'indiquer la discussion que Goodwin l'a traitée en détail dans un appendice de ses *Moods and Tenses*. Les véritables erreurs ne manquent pas non plus. Ainsi, p. 45, *καλῶς ποιεῖν* est donné comme synonyme de *εὖ ποιεῖν*, bien qu'il soit impossible, je pense, d'en trouver un seul exemple, malgré les grammairiens; cf. *Revue de l'instr. publique*, 1891, p. 379. Les auteurs se trompent aussi lorsqu'ils conseillent § 539. R. III, de sous-entendre un verbe signifiant *empêcher*, pour expliquer la valeur de l'expression *εἰ μὴ διὰ*. Déjà Rost, en 1856, dans la 7^{me} éd. de sa *Gr. Gr.*, p. 64, signalait cette erreur, et plus récemment Gildersleeve y est revenu dans l'*American Journal of Philology*, 1895, p. 396-97, et 1896, p. 128. Ce qu'il faut sous-entendre, c'est la négation de la proposition principale. On trouve dans Galien, *Protrepticus* ed. Kaibel, p. 8 : *τίς γάρ <ἄν> ἦν Σταγίρων λόγος, εἰ μὴ δὲ Ἀριστοτέλην, τίς δ'ἄν Σόλων, εἰ μὴ δὲ Ἀρατόν τε καὶ Χρύσιππον*; où il est impossible de sous-entendre quelque verbe d'empêchement.

Mais insister serait peu gracieux. La perfection n'est pas de ce monde et on ne doit pas s'attendre à trouver sans défauts, dès le premier essai, un ouvrage comme la syntaxe de Riemann et de Goelzer. Mieux que nous, les auteurs ont vu les difficultés inhérentes à une pareille entreprise. Soyons-leur reconnaissants de n'avoir pas reculé devant la grandeur de la tâche et d'avoir eu le courage de faire la part des lacunes et des erreurs.

J. KEELHOFF.

E. W. Brooks. **The Chronological Canon of James of Edessa.** (*Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. Vol. LIII, p. 261 sqq.).

Jacques d'Édesse (633-708 après J.-C.) est un des écrivains syriens les plus illustres. Son nom se rencontre à chaque pas dans l'histoire littéraire de la Syrie chrétienne. Il a touché à toutes les sciences connues de son temps : théologie, philosophie, histoire, exégèse, grammaire, et dans toutes il a excellé. « Il domine, dit M. R. Duval, les auteurs de son époque, autant par l'étendue et la variété de ses connaissances scientifiques que par son talent de littérateur »¹. Il connaissait

¹ *La littérature syriaque*, Paris, Lecoq 1899, p. 376.

admirablement le grec, comme le prouvent ses traductions des œuvres de Sévère, savait l'arabe et l'hébreu, et possédait à fond sa langue maternelle. Personne, dans le monde chrétien, ne peut lui être comparé à la fin du VII^e siècle, et il faut descendre jusqu'au célèbre Bar-Hebraeus († 1286) pour rencontrer chez un écrivain syrien le même savoir encyclopédique.

Nous sommes loin de connaître aujourd'hui toutes les œuvres de ce savant évêque d'Édesse. Un grand nombre attendent toujours au fond des bibliothèques que quelqu'un ait le courage d'en entreprendre une édition. D'autres aussi n'ont pas encore été retrouvées. Au nombre de ces dernières, il faut malheureusement placer la *Chronique* que Jacques d'Édesse écrivit en 692 pour faire suite à celle d'Eusèbe, et à laquelle les auteurs postérieurs se réfèrent souvent. Elle n'est cependant pas complètement perdue. Le ms. *Add.* 14,685 du Musée britannique, qui date du X^e-XI^e siècle, nous a conservé les lambeaux d'une sorte d'abrégé. Ce sont ces lambeaux, d'un aspect fort rébarbatif, que M. E. W. Brooks, un savant orientaliste anglais, vient d'éditer, en les traduisant et en les faisant précéder d'une excellente introduction.

Telle qu'elle nous est parvenue, la *Chronique* de Jacques d'Édesse contient en tête une longue introduction suivie d'une discussion sur une erreur de trois années dans la supputation d'Eusèbe, ainsi que d'une liste des dynasties contemporaines de l'empire romain. M. Brooks a laissé ce début de côté, ne le jugeant pas digne d'être publié. Une partie en a d'ailleurs été donnée par Wright dans son *Catalogue des manuscrits syriaques du Musée britannique*. Après cette espèce d'avant-propos vient la *Chronique* proprement dite, dans laquelle on distingue deux parties : 1^o un canon chronologique qui occupe le milieu de la page du manuscrit, et où les années de l'ère de Jacques (la première année de cette ère correspond à 326) sont mises (equated with) en rapport avec les années des Olympiades et les années des souverains romains, perses et arabes; ex. : L'an 1 = Olympiade 276 = 21^e année de Constantin = 20^e de Schabur; 2^o des notices historiques qui sont placées de chaque côté du canon et quelquefois au-dessus et au-dessous.

L'état lamentable dans lequel se trouve l'*Add.* 14,685, enlève presque toute sa valeur aujourd'hui à la *Chronique* de Jacques d'Édesse. Au lieu d'embrasser les années 326-692, elle s'arrête d'abord en 630, ensuite, elle présente à chaque instant des lacunes. La partie qui manque eût été la plus intéressante. Jacques y aurait parlé d'événements contemporains, notamment de l'invasion arabe. D'autre part, il est impossible de dire aujourd'hui avec certitude à quelle année le scribe a voulu rapporter les notices historiques. La *Chronique* de Jacques d'Édesse n'est cependant pas dépourvue de tout intérêt. Elle jette une certaine lumière sur les œuvres des historiens qui l'ont

utilisée, elle fournit des renseignements nouveaux sur la durée des règnes de trois rois Perses, elle ajoute quelques noms à notre liste des évêques d'Édesse des VI^e et VII^e siècles. Au nombre de ces évêques, figure Paul, qui est vraisemblablement le Paul qui traduisit les hymnes de Sévère en Chypre, vers 624.

M. B. a publié le texte de la Chronique de Jacques d'Édesse avec le plus grand soin. Il a remédié dans la mesure du possible à son état lamentable : nombreuses sont les lettres qu'il a suppléées, et les lacunes assez grandes qu'il a comblées. Les exigences typographiques ne lui ont pas permis d'indiquer le rapport exact du canon avec les notices historiques, mais dans sa traduction il a placé devant chaque notice l'année à laquelle elle semble correspondre. Il a pu de la sorte négliger de traduire le canon proprement dit, et se contenter, de donner en appendice le synchronisme des dates pour le commencement du règne de chaque souverain. Dans sa traduction, excellente en tous points, M. B. fait en marge de nombreux renvois à divers ouvrages historiques. Peut-être aurait-il pu indiquer aussi la page du texte syriaque. Il aurait de la sorte facilité les recherches éventuelles. Peut-être eût-il été également bon de reproduire de nouveau dans la traduction les notes du texte relatives aux marques de référence, c'est-à-dire aux marques qui indiquent dans le manuscrit que telle notice doit être rapportée à telle date.

Disons pour finir que M. Brooks réfute longuement dans son introduction l'argumentation de M. Nau (*Journal asiatique* 1898, t. XII) tendant à établir que Jacques d'Édesse et Jacques « ami du travail » seraient deux personnages différents. Nous n'analyserons pas cette réfutation : il nous suffira de dire que M. Nau a changé lui-même d'avis depuis l'apparition du travail de M. Brooks.

M. A. KUGENER.

OTTO RIBBECK. **Reden und Vorträge.** Leipzig, Teubner, 1899.
vi-308 pp. in-8°. Prix : 6 mk.

O. Ribbeck n'était pas seulement un savant latiniste, habile dans l'art d'éditer des textes et de disserter sur des particularités grammaticales : il était profondément versé dans l'histoire littéraire et morale de l'antiquité ; il savait s'élever des recherches minutieuses aux vues d'ensemble et revêtir sa pensée d'une forme vivante et colorée ; l'application constante de la méthode philologique à des sujets souvent arides n'avait point tari en lui les sources du sentiment ni étouffé l'inspiration. Aussi ses conférences et ses discours académiques sont-ils d'une lecture aussi attrayante qu'instructive, et l'on a bien fait de rassembler

et de rééditer, après la mort de l'auteur, ces morceaux dispersés et pour la plupart devenus introuvables.

Le recueil est divisé en trois groupes.

Le premier, intitulé *Aus dem classischen Alterthum*, comprend six discours académiques prononcés à l'Université de Kiel, de 1864 à 1872. Ces discours, composés sous l'impression des grands événements qui ont préparé et fondé l'unité germanique : la guerre contre le Danemark, la guerre austro-prussienne et la guerre franco-allemande, sont fortement teintés de politique et respirent un ardent patriotisme. Dans son étude sur l'idée que les Grecs se faisaient de l'ὑβρις et de la νέμεσις (*Hybris*, 1864), l'orateur commence par déclarer que l'ὑβρις des Danois oppresseurs du Schleswig et du Holstein a été justement châtiée. Dans *Grèce et Allemagne* (*Griechenland und Deutschland*, 1867), il veut montrer que ce fut un grand malheur pour la Grèce de n'avoir pu réaliser son unité sous l'hégémonie d'Athènes, et que ce sera pour l'Allemagne un grand bonheur de réaliser la sienne sous l'hégémonie de la Prusse. Dans *Démon et Génie* (*Dämon und Genius*, 1868), l'exposé des croyances des anciens sert de prétexte à une allocution patriotique. *Majesté* (*Majestät*, 1869) nous fait connaître ce que les Romains entendaient par le mot *majestas* et se termine par un panégyrique du roi de Prusse. *La Santé d'un État* (*Gesundheit des Staates*, 1871) renferme de fort belles pensées et met en relief les plus nobles côtés de l'âme allemande; on se demande seulement pourquoi cette éloquente harangue figure sous la rubrique *Aus dem classischen Alterthum*. Les *Instructions politiques* (*Politische Anweisungen*, 1872) sont un agréable résumé des Πολιτικὰ παραγγέλματα de Plutarque, non sans allusions au temps présent.

Les pièces qui forment le second groupe sont consacrées à la littérature grecque et romaine (*Aus der Litteratur der Griechen und Römer*). *La tâche et le but d'un historien de la littérature antique, l'éloge des princes et des héros chez les Grecs et les Romains, la poésie de la guerre dans l'épopée grecque, Euripide et son temps, les Idylles de Théocrite, Caton l'Ancien écrivain*, tels sont les sujets qui y sont traités. C'est la partie la plus intéressante du recueil; c'est là que Ribbeck déploie ses brillantes qualités de critique littéraire. Sans doute, ces conférences, œuvre de vulgarisation, n'apprendront pas grand'chose aux savants; mais la finesse des analyses, l'arrangement heureux des détails, la chaleur communicative du sentiment, l'élégance et l'éclat du style, leur prêtent un grand charme, et l'on peut leur appliquer l'épigraphe du *Cours de littérature* de Laharpe : *Indocti discant et ament meminisse periti*.

Sous le titre : *In memoriam*, on a réuni en troisième lieu les éloges funèbres prononcés ou écrits par Ribbeck en différentes circonstances.

L'illustre philologue excellait dans ce genre d'éloquence, et soit qu'il célèbre la mémoire de l'empereur Guillaume I^{er}, soit qu'il dise le dernier adieu à son maître Ritschl, soit qu'il paie son tribut de regrets à un jeune homme prématurément ravi à la science, nous ne pouvons lire sans émotion ces brefs discours, pleins de sensibilité, d'élévation et de mâle mélancolie.

On a reproduit, en guise de supplément, une critique acerbe d'une traduction en vers de Catulle par un certain Stromberg. Elle eût pu, à notre humble avis, être omise sans dommage.

Le volume que nous venons d'analyser mérite de figurer dans la bibliothèque de tous les amis des lettres anciennes. Il est orné d'un beau portrait de Ribbeck. Nous aurions souhaité qu'on y eût joint une notice nécrologique.

P. THOMAS.

OSKAR WEISE. Charakteristik der lateinischen Sprache.

Zweite Auflage. Leipzig, Teubner, 1899. vi-172 pp. pet. in-8°. Prix : 2-40 Mk.

Nous avons rendu compte dans la *Revue critique* (2 mai 1892) de la première édition de cet ouvrage, et dans la *Revue de l'Instruction publique* (année 1897, p. 61) de la traduction française qu'en a faite M. Ferd. Antoine, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse (Paris, Klincksieck, 1896). Tout en rendant justice aux qualités du petit livre de M. W., nous faisons des réserves sur quelques-uns des points fondamentaux qu'il a développés et nous relevons les généralisations téméraires, les déductions forcées, les confusions d'idées, qui se rencontrent notamment dans le premier chapitre. Ces réserves et ces critiques, nous devons encore les maintenir aujourd'hui. Non que la seconde édition soit une pure et simple réimpression de la première; loin de là, M. W. y a introduit beaucoup d'améliorations de détail, a changé l'ordre des paragraphes du premier chapitre, a ajouté tout un chapitre sur la latinité de Cicéron et de César¹, a tenu compte des publications récentes, etc. Mais il n'a point modifié ses vues générales, dont certaines nous paraissent soit fausses, soit sujettes à caution. Nous ne pouvons donc que répéter ce que nous avons dit ailleurs : « M. W. a réuni sous une forme claire et agréable une grande quantité de remarques et de faits intéressants. Mais son ouvrage doit être lu avec précaution. Il ne peut convenir qu'à des esprits déjà mûrs et en état de contrôler les opinions de l'auteur. »

P. THOMAS.

¹ La lecture de ce chapitre est à recommander aux professeurs.

Fables de Phèdre. *Texte latin avec notices et lexique*, par H. VANDAELE. (Collection Cartault; Colin et C^{ie}, Paris, 1899).

Édition remarquable, dont les mérites rappellent ceux de *l'Ovide* de M. Lejay, paru en 1894 dans la même Collection. M. Vandaele possède à merveille son auteur. Il a, sur l'ordre des fables et leur interprétation, des vues propres qu'il a exposées dans sa thèse : *Qua mente Phaeder fabellas scripserit* (Paris, Bouillon, 1897).

L'éditeur a respecté autant que possible le texte des manuscrits. Là où une correction s'imposait, il a presque toujours adopté la leçon proposée par M. L. Havet; il ne s'écarte de ce guide excellent que pour un petit nombre de passages soigneusement indiqués dans un copieux appendice critique (pp. 185-200). Les cinq livres de fables sont suivis d'un appendice renfermant vingt-deux des trente-deux fables nouvelles dont l'authenticité ne paraît plus contestable.

Ce que je me plais surtout à louer dans cette édition classique, ce sont les notices, les notes et le lexique: il serait désirable que les élèves n'eussent entre les mains que des éditions conçues d'après un plan aussi rationnel.

La notice préliminaire est assez étendue. Elle comprend d'abord l'indication des manuscrits, des paraphrases et des éditions critiques: à mon sens, c'est plutôt en tête de l'appendice critique que cette partie, destinée surtout aux maîtres, aurait dû trouver sa place. Dans la vie de Phèdre que nous ne connaissons guère que par le poète lui-même, M. Vandaele fait une revue rapide des cinq livres de fables. N'aurait-il pas mieux fait de détailler davantage cet aperçu de l'œuvre entière et de transporter ici les notices, qui dans son édition, précèdent chaque livre? Il eût ainsi évité certaines répétitions trop visibles. — Les quelques pages sur l'originalité de Phèdre sont particulièrement intéressantes. « La fable est entre ses mains une arme avec laquelle presque toujours il attaque ou se défend » (p. 19). C'est ce caractère personnel, cet égotisme outré que M. Vandaele s'est principalement attaché à mettre en lumière, non seulement dans cette synthèse, mais encore à propos de chaque fable où il trouve à tout instant des allusions satiriques, des attaques passionnées contre ses ennemis. On peut différer d'avis sur la portée de telle ou telle fable, mais il faut reconnaître que M. Vandaele a su déployer la plus pénétrante ingéniosité dans son exégèse, et que de tels commentaires sont bien propres à donner vie et intérêt à la lecture d'un auteur derrière lequel se découvre sans cesse l'homme.

L'introduction se termine par un exposé complet et méthodique de

la versification, de la grammaire et du style de Phèdre. A mes yeux, cette étude n'est pas l'un des moindres mérites du livre. En vue de l'améliorer, si possible, je me permettrai pourtant de soumettre à M. Vandaele les observations suivantes : 1° Une étude de ce genre, destinée à l'élève, devrait noter seulement les particularités qu'il peut rencontrer dans son livre; il conviendrait donc de supprimer les remarques concernant les fables omises (ex., p. 41, *ament*, *amentur*). 2° De même, elle ne devrait contenir que ce qui s'écarte de l'usage ordinaire; les §§ 49 et 56 me paraissent superflus. 3° Une explication suffisamment claire et complète devrait accompagner les faits relevés pour qu'il ne fût plus nécessaire d'y revenir au cours du commentaire. Or, dans ce commentaire — en général excellent — plusieurs notes ne font que répéter les observations préliminaires ou les définitions du lexique ¹.

Les notices sur chaque fable sont d'une lecture très intéressante. Nous en avons plus haut indiqué l'esprit: elles expliquent notamment les moindres allusions aux choses contemporaines. M. Vandaele, non content d'indiquer les comparaisons à faire avec Ésope et Babrius, résume souvent les fables grecques et souligne les différences de détails ou de morale entre les trois fabulistes. N'est ce pas aller un peu loin? Ne faudrait-il par se contenter de « stimuler la curiosité de l'élève, l'exciter à réfléchir et à *trouver par lui-même* », comme le dit excellemment l'auteur dans sa préface?

Enfin le lexique est fait avec un soin et une exactitude qu'il est rare de rencontrer à ce point dans une édition classique.

Ce livre figurera, en somme, parmi les meilleurs d'une collection dont la réputation n'est plus à faire. Nous le recommandons chaudement à nos collègues ².

J. HAUST.

¹ Ex. : p. 54, *calumniari*; 56, *improba*; 67, *surripere*; 91, *nocturnus*; 135, *coturnus*. Des notes se répètent : p. 56 et 64 *fauce*. — Trop de traductions : p. 57, *civitatem muscuit* : troubla l'état. — P. 43 et 87 : *cum peteret canis quem commodasse panem se contenderet*. Le subj. *contenderet* est expliqué par une attraction au mode de *peteret*; pourtant le subj. serait possible même s'il y avait *petebat*. Il s'explique plutôt par une confusion illogique entre *quem... commodasset* et *quem... contendebat*. — P. 29, *ni data possideant aut fruuntur*. L'explication contredit celle de la p. 49. — P. 61, lire *corpora* au lieu de *tempora*. — P. 135, comp. La Fontaine II, 1.

² Nous avons reçu de la maison Colin les *Sept Philippiques* de DÉMOSTHÈNE, éd. Baron, 1894 (collection Croiset); les *Quatre Catilinaires* de CICÉRON, éd. Antoine, 1897; le *Choix de Lettres* de CICÉRON, éd. Hild, 1895 (collection Cartault). Parues depuis quelque temps déjà, ces éditions, également

HUBERT DEMOULIN, **Les Collegia juvenum dans l'Empire romain.** — LE MÊME, **Encore les Collegia juvenum dans l'Empire romain.** (Extraits des tomes I et III du *Musée Belge*). Louvain, Ch. Peeters, in-8°, 44 et 16 pp.

Depuis la publication de l'étude magistrale que M. J. P. Waltzing a consacrée aux collèges professionnels, il est peu de côtés de la vie sociale de l'ancienne Rome qui nous soient aussi bien connus que le régime corporatif. Il restait cependant quelques points obscurs à éclaircir : tel était le cas des *collegia juvenum* dont l'origine et le but n'avaient pas encore été déterminés d'une façon satisfaisante. Cette tâche ardue, un jeune épigraphiste, M. H. Demoulin, vient de l'entreprendre, sans se laisser rebuter par le petit nombre et le laconisme des sources : une centaine d'inscriptions, quelques phrases de Dion Cassius et de Tacite, une loi de Callistrate. Il en a fait une étude minutieuse et, en s'aidant de la comparaison avec les autres corporations, est arrivé à des conclusions qui sont d'une précision suffisante étant donné l'état actuel de nos connaissances.

L'auteur établit d'abord que l'origine de ces associations de la jeunesse fut pour ainsi dire spontanée, qu'Auguste en favorisa seulement la diffusion et qu'elles atteignirent sous Néron leur plus haut degré de développement; ensuite, il expose en détail leur organisation intérieure et le but qu'elles se proposaient. Dans un dernier chapitre, il met en lumière leur double caractère religieux et funéraire, sans toutefois se prononcer catégoriquement sur le rôle militaire qu'elles paraissent avoir joué dans les villes situées aux frontières de l'empire (en Afrique, sur le Rhin et le Danube).

Doué d'un réel talent d'exposition, M. Demoulin a su répandre de l'intérêt sur ces questions d'érudition souvent si arides. Sa critique, généralement sûre, semble parfois hésitante et un peu timide : mais au lieu d'en faire un grief à l'auteur, ne s'agirait-il pas plutôt de le louer d'avoir évité l'écueil des généralisations hâtives et de ne pas s'être trop aventuré sur le terrain des faciles hypothèses?

LÉON HALKIN.

recommandables, surtout la dernière, sont très probablement connues et appréciées à leur valeur par la majorité des lecteurs de la *Revue*. Il nous suffira de les signaler aux autres qu'elles pourraient intéresser.

M. HUISMAN. Essai sur le règne du prince-évêque de Liège Maximilien-Henri de Bavière. Bruxelles, Lamertin, 1899, 196 pp. in-8° (Extrait du tome LIX des Mémoires in-8° de l'Académie royale de Belgique.)

Le règne du prince-évêque de Liège, Maximilien-Henri de Bavière (1650 à 1688) est un de ceux qui ont le plus tristement marqué dans les annales de la cité de Saint-Lambert. Il doit cette notoriété tant au changement profond que subit alors le régime politique à Liège qu'aux événements extérieurs, européens, au milieu desquels il s'écoula. Le nom du prince bavarois évoque en effet des souvenirs peu glorieux : c'est à l'intérieur, l'anéantissement de l'antique régime démocratique, la suppression de l'action politique et des privilèges des métiers, c'est l'instauration d'un régime électoral aristocratique et l'établissement d'une autorité épiscopale sans contrepoids, qui ne sombrera que plus d'un siècle après dans la débâcle de 1789; c'est l'époque, maudite par les vieux « putriotes » liégeois, où désormais les milices bourgeoises et populaires sont tenues en respect par les canons de la citadelle de Sainte-Walburge et ceux du fort des *Dardanelles* érigé au milieu même du pont des Arches; c'est le règne effectif d'ambitieux étrangers, les Furstenberg, la mise en coupe réglée de la Cité, des bonnes villes et des campagnes par la soldatesque à la solde des souverains amis ou ennemis de la France, le mépris complet de la neutralité de l'État liégeois, et en un mot toutes les conséquences désastreuses d'une situation politique peu assurée au point de vue international et d'une position géographique des plus défavorables. Ce sont enfin, à l'extérieur, toutes les complications qu'entraîna pour la principauté le rôle joué par Maximilien-Henri, prince-évêque à Cologne en même temps qu'à Liège, dans les premières guerres du règne de Louis XIV.

Ce règne mérite donc à bon droit d'attirer l'attention des historiens de la jeune école belge, d'autant plus que ceux qui s'en étaient occupés autrefois, les de Villenfagne, les de Crassier, les de Gerlache, les Héniaux, les Daris n'avaient pas su encore faire abstraction totale de leurs opinions politiques ou religieuses pour juger les faits et les hommes avec cette impartialité éclairée sans laquelle l'histoire n'est pas une science.

Cette qualité, produit d'un esprit indépendant, résultat d'un ensemble de recherches préalables approfondies, nous paraît bien être celle qui distingue le livre que nous présentons au lecteur. Le jeune auteur de l'*Essai*, qui prend brillamment sa place dans les rangs des travailleurs sortis de nos Universités depuis une quinzaine d'années, et dont l'érudition semble pleine de promesses, s'était déjà préparé à la publication de son ouvrage par l'édition d'un *Répertoire chronologique des Conclu-*

sions capitulaires du chapitre de Saint-Lambert sous le règne de Maximilien-Henri de Bavière (*Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, 2^e série, t. X). Il avait de plus, pour l'aider à se reconnaître au premier abord dans le fouillis des faits à développer, un guide précieux dans la solide étude que fit paraître, en 1890, M. Lonchay sur *La Principauté de Liège, la France et les Pays-Bas au XVII^e et au XVIII^e siècle*.

Les livres de MM. Huisman et Lonchay se complètent du reste admirablement, et ils demandent à être lus de concert ou à la suite l'un de l'autre. Tous deux se recommandent par les mêmes qualités de fond et d'exposition, et les différences qu'on y trouve inévitablement sont le fait du tempérament particulier à chacun des écrivains et du temps plus ou moins long que nos deux érudits compatriotes ont pu jusqu'ici consacrer aux études historiques.

Le mémoire de M. Huisman a été accueilli et imprimé par la Classe des lettres de l'Académie royale de Belgique. Celle-ci a voulu par là en reconnaître le grand mérite, et on ne peut qu'approuver sa décision. Il constitue en effet l'étude la plus documentée, la plus complète, la plus scientifique, en un mot, que l'on ait tentée jusqu'ici de l'histoire interne et externe à la fois de la principauté de Liège dans la seconde moitié du XVII^e siècle. L'auteur a étendu ses recherches à toutes les parties du domaine politique et diplomatique, et la seule inspection de ses notes et citations révèle un travail préparatoire énorme, qui dès le début inspire une pleine confiance dans la solidité et la véracité de l'exposé méthodique des faits. La mise en valeur des sources multiples auxquelles a puisé le jeune historien témoigne de son côté chez lui de la perspicacité, de l'habileté et une parfaite aisance à se mouvoir au milieu de l'amas des documents. La forme, malgré le fond qu'elle recouvre, reste claire, précise, parfois rapide même. Elle a une autre qualité, c'est qu'elle est très souvent vivante et colorée. L'honorable M. Discailles, un des rapporteurs à l'Académie, y a trouvé de la « redondance » : nous avouons ne pas trouver ce reproche justifié. Certes, le style de l'*Essai* n'a pas la sérénité, le calme ou la nerveuse concision d'un « maître. » Mais est-ce un défaut que de ne pas avoir donné au public un livre d'histoire où, comme en tant d'autres, la forme est pour ainsi dire incolore ou sans relief, où l'on dirait que l'écrivain a peur de laisser aller un peu sa plume sur le papier et de laisser passer dans sa phrase des images dont une culture littéraire soignée et un tempérament encore jeune lui ont meublé l'esprit ?

Une autre critique adressée à l'ouvrage de M. Huisman est, celle-ci, d'un ordre beaucoup plus sérieux. C'est un autre rapporteur, M. H. Pirenne, qui la formule. Il estime « trop étroit » le terrain sur lequel l'auteur s'est placé, et aurait voulu le voir s'occuper moins

exclusivement des « intrigues politiques » et davantage des « grands mouvements sociaux dont elles ne sont que les manifestations éphémères. » Étant donnée la personnalité éminente de celui dont elle émane, cette réserve faite sur la façon dont l'histoire du règne de Maximilien-Henri du Bavière aurait pu — ou dû être — envisagée, ne laissera pas, nous supposons, que d'être sensible à M. Huisman.

Oserons-nous dire, nous qui ne faisons que rendre compte de l'ouvrage dont il est question, que cette critique, dans sa forme bienveillante, nous apparaît un peu sévère. Peut-elle, d'abord, s'appliquer à une bonne moitié de l'*Essai*, celle qui *doit* être constituée par le récit des événements diplomatiques et militaires auxquels la principauté fut mêlée malgré elle sous le règne de son souverain étranger, allié et ennemi de Louis XIV tour à tour ?

Les guerres de cette époque ne sont-elles autre chose que des luttes de suprématie politique et territoriale, où les peuples ne jouent aucun rôle, et où l'on chercherait en vain la conséquence de « mouvements sociaux ? »

Pour ce qui est des luttes intestines au sein de la cité liégeoise, nous n'y voyons, pour notre part, qu'un épisode, entre mille, plus tardif celui-ci que d'autres, de ce conflit inévitable, et commencé ailleurs dès les premiers ducs de Bourgogne, entre des institutions communales autonomes et indépendantes et des tendances absolutistes et centralisatrices. M. Huisman le répète et son œuvre le prouve à satiété : ce qui est en jeu à Liège, c'est uniquement une question de prérogative princière et de souveraineté populaire. Et dans cette lutte, les classes « sociales » et politiques les plus élevées, c'est-à-dire l'État primaire, le Clergé, et la Noblesse sont du même côté que la masse populaire et la bourgeoisie contre le Bavaois et les Fürstenberg. En quoi cette situation pourrait-elle être la manifestation éphémère de grands mouvements sociaux ? L'histoire de la Flandre, du Brabant et de Liège aux siècles précédents s'éclaire elle, d'une façon lumineuse, si on l'envisage comme elle doit l'être, et comme M. Pirenne l'a fait dans sa récente et magistrale *Geschichte Belgiens*. Mais en sera-t-il de même nécessairement pour toute autre période, comme par exemple, celle où se passent les faits étudiés par M. Huisman ? La question peut être discutée. Elle est d'importance, si l'on songe aux discussions qui s'élèvent en tous pays sur le caractère à donner aux causes réelles et profondes des événements du passé et sur la conception que par suite l'on doit avoir de l'histoire des sociétés.

Quoi qu'il en puisse être pour ce qui est le sujet spécial traité au cours de l'*Essai*, celui-ci marque en tout cas l'heureuse tendance qui pousse nos compatriotes à s'occuper d'une façon méthodique et scientifique de l'état interne et externe de nos provinces aux XVII^e et

XVIII^e siècles, les moins ou les plus mal connus de notre histoire nationale. Rien qu'à ce titre, il faut saluer avec satisfaction l'apparition de l'intéressant et copieux mémoire de M. Huisman. Il est à espérer que lui-même nous donnera de nouveaux travaux sur l'histoire moderne, politique — et économique —, du pays de Liège, la plus délaissée jusqu'ici par les érudits, et que le succès de si bon aloi qui accueillit son *Essai* encouragera d'autres initiatives.

F. MAGNETTE.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO. **Le Drame des poisons, études sur la société du XVII^e siècle et plus particulièrement la cour de Louis XIV, d'après les archives de la Bastille.** Ouvrage contenant 8 planches hors texte. Paris, Hachette, 1899. 307 pp. in-16; fr. 3-50.

Historien, juge d'instruction, médecin, critique littéraire, psychologue, sous combien d'aspects ne se montre pas dans ce nouveau volume le talent souple et fécond de l'écrivain à qui l'on doit déjà le très beau livre sur *Les Origines de la guerre de Cent ans, Philippe le Bel en Flandre*, si favorablement accueilli en France et en Belgique, si justement honoré par l'Institut de France de sa plus haute récompense. Ce sont, dit le sous-titre, des *Études sur la société du XVII^e siècle*; il eût été plus juste de dire sur le monde où l'on empoisonne. Car dans ces trois cent pages il n'est guère question que d'arsenic, d'antimoine, de sublimé corrosif, des diverses combinaisons de la poudre à succession et autres gentillesse de même enseigne. Le poison des Borgia était un cliché un peu défraîchi; il doit faire place désormais au poison du Grand Siècle.

Quelques mots d'abord sur la méthode de l'auteur. Rigoureusement scientifique, sans rien de romanesque, dans un sujet qui frise cependant de bien près le roman et l'invraisemblable, elle s'appuie uniquement sur des pièces officielles d'une incontestable authenticité. En tête des diverses études qui composent ce livre, M. Fr. Funck-Brentano a indiqué avec beaucoup de précision les sources manuscrites et imprimées où il a puisé pour chacune d'elles¹ et les travaux des histo-

¹ A propos des procès de la Brinvilliers, aux nombreux documents cités par l'auteur il en faut ajouter un, qu'il a connu d'ailleurs par des copies : c'est l'interrogatoire même de l'accusée, dans le registre du parlement de Paris, exposé au Musée des Archives nationales à Paris. Voir *Musée des Archives nationales*, Paris, 1872. 518 pp. in-4^o, n^o 871, avec un court fac-similé du dernier interrogatoire, celui du 15 juillet 1676, qui ne précéda que d'un jour le dernier supplice.

riens qui l'ont précédé. Les plus importantes de ces sources et les plus neuves proviennent de ce trésor inépuisable qui est formé par les archives de la Bastille. Mieux que personne, le bibliothécaire de l'Arsenal, l'historien si goûté des *Légendes et Archives de la Bastille* sait s'orienter sur les flots de ce *mare magnum*, jeter la sonde au bon endroit et retirer de ses eaux impures le texte précis et probant. Tel lecteur qui prendrait en main *Le Drame des poisons* après avoir lu *Là-Bas* et qui continuerait à lire ces pages avec autant de curiosité que celles de M. Huysmans, pourrait croire par endroits que s'il a changé de siècle, il continue du moins à errer dans un monde à moitié véritable, à moitié imaginaire; mais il doit bien savoir que ceci est un livre d'histoire, composé directement sur les textes et avec les procédés de la vraie critique.

Les documents utilisés par M. Fr. Funck-Brentano sont des pièces de procédure, toutes parfaitement authentiques; mais des documents peuvent être authentiques, sans être en aucune manière paroles d'évangile, surtout s'il s'agit d'accusations venant d'une origine commune, ou formulées dans l'ombre, ou arrachées par la torture, si ces accusations visent des personnes qui n'ont pas eu à y répondre et qui n'y ont jamais répondu. Les exemples ne manquent pas de ces actes d'accusation qui doivent confondre des coupables et que des débats contradictoires réduisent en poussière; car il y a loin souvent du cabinet silencieux et discret du juge d'instruction à la salle d'audience, pleine de vie et de lumière. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il est bien difficile d'admettre la culpabilité de personnes contre lesquelles la procédure n'a gardé d'autres témoignages que les témoignages de l'accusation, et ceux-là seuls puisque la défense n'a jamais eu à présenter ses arguments.

Il y a dans *le Drame des poisons* deux accusés de marque, M^{me} de Montespan et Racine. On doit admettre, semble-t-il, et encore jusqu'à un certain point, la culpabilité du premier; mais pour le second, je demande à M. Fr. Funck-Brentano la permission de n'être pas de l'avis qu'il entrevoit. Et quoi?

Jean Racine, le doux poète,
Le poète aimant et pieux,

déclaré coupable d'avoir empoisonné M^{lle} Du Parc ou soupçonné de l'avoir fait, simplement parce que l'empoisonneuse à gages des gens du grand monde, la sinistre Voisin, est venue rapporter ce conte devant les magistrats de la Chambre ardente onze ans après la mort de la comédienne: j'avoue qu'on est en droit d'exiger d'autres preuves, tant à cause du caractère de la dénonciatrice que de la qualité de l'accusé. Dans les pages qu'il a écrites sur *Racine et l'affaire des poisons*, M. Fr. Funck-Brentano a un peu trop tenu la plume de l'avocat du

diable. Je ne lui reprocherai certes pas de n'avoir pas plaidé la canonisation de l'amant de la Du Parc; mais entre un saint et un empoisonneur il y a place encore pour un honnête homme, au sens mondain du mot, et je persiste à croire, malgré la Voisin et les soi-disant autorités qu'elle invoque dans sa déposition, que ces racontars sont loin de suffire pour charger la mémoire de Racine d'un crime ou même d'un soupçon odieux.

La galerie des empoisonneurs et empoisonneuses du grand siècle s'ouvre par la marquise de Brinvilliers, son amant en titre Sainte-Croix, et d'autres personnes qui fréquentaient chez ce joli couple, parmi lesquelles Briancourt, le précepteur des fils du marquis et l'ami intime de la mère, fut le héros des aventures les plus singulières du monde. Après les pages romanesques d'Alexandre Dumas ou les inexactitudes de Michelet, cette étude a presque la valeur d'une révélation. Avec un vrai talent de psychologue et d'écrivain, l'auteur a raconté les crimes et dessiné le portrait de cette fameuse marquise, dont le caractère offre les contrastes les plus frappants et dont la mort fut presque celle d'une sainte. Grâce à la relation, si intéressante quoique bien verbeuse, que l'abbé Pirot a laissée sur les derniers moments de sa pénitente¹, il a pu descendre dans les derniers replis de cette âme criminelle et repentante. Il n'a pas oublié le marquis de Brinvilliers — car il y avait un mari régulier dans le ménage de la marquise — « tantôt empoisonné, tantôt déempoisonné » suivant les occurrences, très attentif, et pour cause, à la propreté des verres qui lui étaient donnés à table, finissant par échapper aux terribles médecines de son épouse et s'installant tranquillement à la campagne, lors de la fuite de celle-ci, dans les domaines de son beau-père et de ses deux beaux-frères que sa femme avait empoisonnés. Le burlesque et le tragique se succèdent dans ces pages et leur donnent je ne sais quelle saveur de haut goût.

Mais voici Locuste en personne, Catherine Deshayes, femme d'Antoine Monvoisin, mercier-joaillier, pour ses contemporains et pour l'histoire la Voisin. La sorcière, l'empoisonneuse, la faiseuse d'anges — car il fallait bien des métiers au XVII^e siècle pour faire vivre une honnête femme — a les honneurs du *Drame des poisons*; avec les satellites qui se meuvent dans son orbite, cet astre de première grandeur occupe les deux tiers du volume. Comment un monstre pareil était-il possible dans le siècle que Voltaire déclare « le plus éclairé qui fut jamais » ?

¹ Cette relation a été publiée pour la première fois en 1883 par M. Roullier et attribuée à tort par lui au P. Pirot, de la Compagnie de Jésus. M. Fr. Funck-Brentano a reproduit l'attribution erronée du premier éditeur. L'auteur de la relation, l'abbé Edmond (et non Edme) Pirot était un docteur de Sorbonne, qui n'appartenait pas à la Compagnie de Jésus.

Pour l'expliquer, M. Fr. Funck-Brentano commence par mener son lecteur au sabbat, en l'introduisant chez les magiciens et sorcières qui pullulaient à Paris et un peu partout au commencement du XVII^e siècle; c'est comme l'introit à la messe noire dont les rites obscènes et répugnants sont décrits ou plutôt indiqués quelques pages plus loin. Tout ceci est semé d'anecdotes et de portraits enlevés d'une plume légère, spirituelle, qui n'est pas, je le répète, celle d'un romancier, mais d'un critique et d'un historien. François de Chasteuil et Louis de Vanens sont des gaillards qu'on n'oubliera plus après avoir lu leurs exploits, pas plus qu'on n'oubliera l'affreux abbé Guibourg. Quel dommage que Saint-Simon soit né trop tard pour avoir connu le prêtre des messes noires! Quel « crayon » n'eût-il pas laissé de ce vieillard à l'œil louche, à la figure bouffie et sillonnée de veines violacées, comme on représente les alcooliques.

C'est dans ce beau monde, auquel préside la Voisin comme la maîtresse de chœur, que l'on rencontre, non sans quelque surprise, « l'Incomparable », « la Belle Madame », « la Merveille », « la triomphante beauté à faire admirer à tous les ambassadeurs », Françoise-Athénaïs de Rochechouart, marquise de Montespan. La Voisin et ses associés — car ce bureau d'empoisonnement était une administration bien tenue où chacun avait son rôle propre, celui-ci de rabatteur, celui-là de sorcier, un tel de fournisseur de poudres, un autre d'officiant — donnèrent à plusieurs reprises, au cours de leurs interrogatoires, le nom de la favorite comme celui d'une cliente attitrée. M. Fr. Funck-Brentano ne veut pas que la Voisin soit une fanfaronne de crimes; il n'admet pas non plus que ni elle, ni Guibourg, ni les autres aient pu s'entendre pour compromettre devant la Chambre ardente les noms les plus haut placés de France, dans l'espoir très naturel de rendre les poursuites impossibles contre eux-mêmes et d'échapper ainsi à la peine de leurs crimes. Accordons-lui ces deux points, bien que les dépositions d'une bande de gredins soient en elles-mêmes plus que suspectes, car il serait étrange que des êtres souillés de toutes les infamies n'eussent conservé qu'une vertu, le plus rare de toutes, le respect de la pure vérité. Il nous accordera en échange, à propos des messes noires où M^{me} de Montespan aurait offert son propre corps en guise d'autel, que l'abbé Guibourg déclare « qu'il avait toujours cru la dame... être M^{me} de Montespan » (p. 181), et que cette manière de témoignage dans la bouche même du célébrant de la cérémonie lubrique donne assez facilement l'idée d'un calomniateur prêt à se rétracter à la première confrontation; j'avais toujours cru, mais peut-être me suis-je trompé : c'est une porte de sortie par où s'est dérobé plus d'un témoin à charge. Il nous accordera encore que la Filastre, autre sorcière qui avait des clients à la cour, fit, au moment d'aller au supplice, une rétractation à propos du prétendu em-

poisonnement de M^{lle} de Fontanges qu'elle avait imputé à M^{me} de Montespan (p. 226). Il nous permettra de lui demander aussi où pouvait bien être l'intérêt de la marquise quand elle avait parlé à la Voisin, suivant le témoignage de la fille de celle-ci (p. 189), d'empoisonner le roi lui-même à l'époque de la faveur de M^{lle} de Fontanges; car la marquise, toujours « tonnante et triomphante », était trop ambitieuse pour être jalouse à ce point de son royal amant, dont elle avait supporté déjà bien des « passades ».

L'auteur dira peut-être qu'il ne peut se charger de rendre compte de tout, qu'il a d'ailleurs pour sa cause l'opinion de la Reynie, dont il a tracé un portrait plein de vie et de vérité, qu'il a représenté comme le juge d'instruction idéal et incorruptible, défendant pied à pied le terrain de l'accusation contre Louvois, contre le roi lui-même. Mais le très honnête lieutenant de police ne pouvait-il pas être un cerveau étroit, obsédé par les témoignages que lui transmettaient ses agents, mettant sa gloire, pour ainsi dire, à trouver des criminels jusque sur les marches du trône? Le magistrat demandant à la duchesse de Bouillon si elle avait vu réellement le diable chez les sorcières et s'attirant la jolie réponse que l'on sait, n'avait-il pas plus de crédulité qu'il n'en convient à un préfet de police? M. Fr. Funck-Brentano dira encore que le roi, ayant tout appris, fit arrêter la procédure et que plus tard il fit brûler en sa présence par le chancelier Pontchartrain les pièces accusatrices. Cela est vrai; mais cela prouve-t-il en aucune manière que Louis XIV ait cru à la véracité de ces papiers? S'il y avait cru, aurait-il conservé un seul instant à la cour la marquise de Montespan dans ses fonctions de surintendante de la maison de la reine? N'avait-il pas tous les moyens du monde de l'éloigner sans faire éclater un scandale? Quand elle se décida, dix ans environ plus tard, à se retirer tout à fait de la cour, lui aurait-il fait servir jusqu'à sa mort cette pension royale de dix mille pistoles par mois? Si donc il a interrompu le procès en cours, distrait certaines pièces et les a fait brûler ensuite, ce n'est pas qu'il a cru à toutes les dépositions de la femme Voisin et de sa bande; c'est qu'il a voulu prévenir l'éclat scandaleux qu'une accusation, même mensongère, ne manquerait pas de produire, si elle était portée au grand jour. Un siècle plus tard, Louis XVI s'imagina prévenir le scandale en faisant juger au parlement l'affaire du Collier de la reine; Dieu sait s'il y a réussi! Louis XIV s'imagina étouffer une affaire, calomnieuse à ses yeux mais cependant profondément désagréable, en défendant de la poursuivre et en détruisant les documents. Mais il n'avait pas tout détruit et il n'avait pas compté ni avec les archives de la Bastille ni avec le talent de M. Fr. Funck-Brentano.

Que conclure? M^{me} de Montespan a dû être en relations avec la Voisin et son entourage, comme telle femme ambitieuse ou amoureuse

qui s'en va de nos jours consulter la tireuse de cartes et qui même se procure à prix d'or les breuvages magiques capables d'inspirer l'amour. Mais qu'elle ait été en personne l'héroïne des messes noires, qu'elle ait comploté l'empoisonnement du roi et de sa rivale, cela, à mon sens, ne ressort pas nécessairement des documents versés au procès de la Voisin par le dialecticien tenace qu'est l'auteur de cette étude.

Le *Drame des poisons* se termine par une spirituelle analyse de la *Devineresse*. Cette comédie-féerie fut composée par Visé et Thomas Corneille, sur le désir de La Reynie, pour guérir la foule de sa crédulité à l'égard des sorcières, et représentée à Paris en 1679, l'année même du fameux procès. De la Chambre ardente l'affaire passait au théâtre, et la voici qui ressuscite, plus de deux siècles après, sous la plume d'un brillant historien.

Dans ce livre où le poison coule à pleins bords, il y a cependant un chapitre où l'on prouve que le poison n'a rien à faire dans une mort célèbre où bien des gens ont prétendu le trouver, il s'agit de la mort de la malheureuse Henriette d'Angleterre. En quelques pages d'une documentation très nourrie et très serrée l'auteur complète l'enquête médicale de Littré et l'enquête historique de M. de Boislisle; il utilise de nouvelles relations médicales contemporaines de la mort de la duchesse d'Orléans, il rapporte et commente l'opinion médicale du professeur Brouardel et du docteur P. Le Gendre qu'il a consultés sur les circonstances de cette mort, et fort de toutes ces autorités il conclut ainsi : Madame n'a pas pu être empoisonnée, elle ne l'a pas été, sa mort naturelle est due à une perforation de l'estomac, résultat de l'ulcération de cet organe. Laissera-t-on enfin de côté dans le récit du drame de Saint-Cloud et l'eau de chicorée et la tasse empoisonnée et le chevalier de Lorraine et toutes les invraisemblances des récits de la seconde Madame et de Saint-Simon? Et, tandis que je lisais cette démonstration vigoureuse, où chaque phrase est pour ainsi dire un argument, où la conclusion arrive d'elle-même avec une force irrésistible, je me rappelais le plaisir de même nature que j'avais eu il y a quelques années en lisant dans la *Revue historique* l'enquête magistrale du même auteur sur le « Masque de Fer ». Grâce à M. Fr. Funck-Brentano, voilà deux questions, la mort de Madame et l'identité de Mattioli, pour lesquelles on doit dire désormais que la cause est entendue et que l'incident est bien clos.

G. LACOUR-GAYET.

Les poètes du XIX^e siècle. — Période romantique, par
PIERRE ROBERT, ancien élève de l'École normale supérieure,
 agrégé des lettres, docteur ès lettres, professeur au lycée
 Condorcet. Paris, Paul Dupont, éditeur, 1899.

Ce n'est pas une histoire suivie de la littérature qu'a entreprise M. Robert : il s'est borné à étudier les poètes les plus significatifs, les plus caractéristiques, de la première partie du XIX^e siècle. Lui-même en donne la liste dans une excellente *Introduction* où il décrit avec une sympathie qui va parfois jusqu'à l'enthousiasme, la grande révolution romantique.

« *André Chénier*, à qui nous devons la renaissance de la beauté antique; *Népomucène Lemercier*, écrivain original, talent médiocre, précurseur inconscient du romantisme; *Delille*, qui représente avec des succès aussi éclatants que passagers la fin de la poésie classique; *Lamartine*, l'idéal, le souffle, l'inspiration dans une âme de vrai et de grand poète; *M^{me} Desbordes-Valmore*, la naïveté du sentiment et la sincérité de la passion exprimées dans une langue imparfaite; *de Vigny*, le poète philosophe, à la fois idéaliste et pessimiste, avec sa grandeur triste et sa majesté hautaine; *Victor Hugo*, forçant l'admiration par l'ampleur et la variété de son œuvre colossale, éblouissant par la splendeur de la forme et la richesse de l'imagination; *Béranger*, le chansonnier populaire, un peu injustement dédaigné aujourd'hui; *Casimir Delavigne*, homme de transition et de conciliation entre deux écoles rivales, si bien doué pour le théâtre, à qui il n'a manqué qu'un vers plus poétique, une forme plus originale pour être l'égal des plus grands; *Sainte-Beuve*, si oublié aujourd'hui comme poète, quoiqu'il ait été à son heure original avec son vers familier côtoyant la prose, avec son élégie d'analyse, créateur de la poésie des humbles, poésie intime relevée par l'art, « rachetant l'idéal par le vrai des douleurs; » *Musset*, le poète de la jeunesse, le chantre spirituel du plaisir, le chantre inspiré de la passion, mélange d'impertinence et de tendresse, de fantaisie et de sensualité, de raillerie et de passion, de sensibilité et d'ironie; *Barbier*, « âme droite et pure, » qui fut poète pendant quelques mois, comme soulevé par la tempête révolutionnaire, mais à qui font complètement défaut et l'art et la poésie; *Brizeux*, artiste scrupuleux, épris de l'idéal avec cependant le goût de la réalité, amant enthousiaste du bien qu'il ne sépare pas du beau, peintre délicat des sentiments doux, tendres et mélancoliques; *Théophile Gautier*, merveilleux artiste et impeccable ouvrier, ciseleur exquis, épris de la forme et de la beauté, de la ligne et de la couleur, qu'il rend avec une précision pittoresque, émule des peintres et des sculpteurs, apôtre, à la fin de sa vie, de l'art pur,

sorti du romantisme pour acheminer la poésie vers les parnassiens, les « impassibles » et l'école de « l'art pour l'art » — voilà les poètes de la période romantique que M. P. Robert étudie en ce volume.

Nous avons pris plaisir à lire ces études où l'on sent un véritable amour pour ces poètes dont quelques-uns ont été, soit pour la forme, soit pour le fond, d'admirables créateurs et dont les noms resteront parmi les plus grands dont l'humanité s'honore. Certes, à part de légers détails, ce n'est pas par la nouveauté que ce livre se signale à l'attention du lecteur. Et pourtant, le croirait-on, il y a, de nos jours, où chez quelques jeunes surtout, s'étale le goût du paradoxe et du dénigrement, quelque hardiesse à affirmer que Lamartine est un poète, plus que cela, le poète, que Victor Hugo, lui aussi, est un merveilleux et puissant poète. M. P. Robert n'a pas craint de répéter cette vérité banale et nous lui en savons gré. Quoi qu'en disent les amoureux du rare et du subtil, des formes tourmentées et déliquescentes, si même les Vigny, les Lamartine, les Hugo, les Musset, subissent, à de certains moments, comme une éclipse partielle, ils reparaitront toujours plus purs et plus éclatants, plus grands aussi, et notre admiration, mieux justifiée, se fortifiera de toutes les tentatives faites pour les rejeter dans l'ombre.

Nous n'avons qu'un reproche à adresser à l'ouvrage de M. P. Robert. Dans son étude sur Chénier, il revient à deux fois sur la vraie place de ce poète dans la littérature française. Et il est ainsi amené à des répétitions qui choquent. On dirait deux articles, sur le même sujet et qui auraient paru en deux Revues différentes. Il nous semble que les deux chapitres du présent volume eussent pu facilement être fondus et former un tout, mieux composé et plus complet.

A cela près, c'est un bon livre et qui peut rendre de réels services aux élèves et même aux professeurs.

J. VAN DOOREN.

Notes sur Madame de Staël, ses ancêtres et sa famille, sa vie et sa correspondance, par EUGÈNE RITTER, professeur à l'Université de Genève. Genève, librairie H. Georg, 1899, (110 pages).

L'auteur lui-même nous dit dans quel esprit il a écrit ces notes. Quelques-unes ont été prises en vue d'un cours universitaire.

M. Ritter avait été appelé, l'an dernier, à traiter des sources de l'histoire littéraire, à montrer aux étudiants les recherches que doit faire un biographe ou un éditeur de textes, et il avait choisi pour sujet d'étude la famille, la vie et la correspondance de Madame de Staël.

C'est le résultat de ces travaux qu'il publie aujourd'hui.

Il relève dans sa brochure plusieurs erreurs commises par les écrivains qui ont parlé de « *la célèbre* », notamment par Sainte-Beuve, Sismondi, Gibbon, d'Haussonville, Benjamin Constant, et d'autres encore; il précise et rectifie des dates, travail d'érudition patiente dont la critique littéraire doit, dorénavant, tenir compte.

Et c'est là le mérite de ces *Notes* de M. Ritter.

J. V. D.

Cours théorique de Littérature, à l'usage des classes de Rhétorique et des candidats à l'École militaire de Bruxelles, suivi d'un recueil d'Analyses littéraires, par F. SOUFFRET et P. ANDRÉ. Namur, Wesmael, 1899.

L'extrait suivant de la préface indiquera aux intéressés la destination particulière de ce livre.

« Les programmes des examens d'admission aux Écoles supérieures, à l'École militaire de Bruxelles notamment, limitent à certaines parties les connaissances exigées en littérature française.... Il nous a donc paru qu'un livre réunissant l'intégralité de ce qui concerne la théorie de la littérature française devait désorienter l'élève en l'encombrant, et qu'il y aurait facilité et avantage précieux pour lui à se trouver en possession d'un manuel où il serait assuré de rencontrer tout ce dont il pourrait avoir besoin, et où rien ne figurerait de ce qui, dans la préoccupation immédiate de l'examen, lui serait momentanément inutile.... Aussi n'avons-nous retenu que ce qui était strictement nécessaire. Néanmoins, nous le savons *par notre expérience personnelle et par une longue série de succès*, la connaissance de notre *Cours théorique de Littérature* est largement suffisante pour la préparation des examens, de celui d'admission à l'École militaire notamment ».

Nous sommes aussi persuadés que les élèves capables de s'assimiler ce livre ne seraient pas des élèves médiocres. Nous voudrions même pour les futurs officiers des manuels à rédaction plus militaire, où règnerait un ordre immuable dans la disposition de chaque chapitre, une précision impeccable dans les définitions, les démonstrations, les conclusions, où le mot clair, explicatif et vraiment nécessaire dispenserait de l'abondance hasardeuse et trouble, bref une sorte de catéchisme sans les questions. Rien autre chose que le mot à définir, l'étymologie grosse d'éclaircissements, la thèse à prouver et la confirmation sobre, solide, logique, raide même de cette thèse. Il me semble que MM. S. et A. ont encore trop sacrifié aux Grâces pour le but rigoureusement

pratique qu'ils poursuivaient; ils ont voulu éviter les mots propres, les développements obligés, la sécheresse classique par maintes volutes de style Louis XV. On sent que le lyrisme de M. Souffret est mal à l'aise dans le cadre menu d'un livre classique.

Signalons donc certains cas où nous trouvons trop de richesses pour les candidats à l'École militaire.

Nous voudrions que la *rhétorique* fût définie comme une *science*, et l'éloquence comme un *art*. C'est le moment de montrer quelle différence il y a entre science et art, et que tout art repose sur une science. Dire que la rhétorique est l'*art* de bien dire, et l'éloquence le *talent* de persuader, c'est fuir l'opposition instructive et décisive. — Le chapitre relatif aux *facultés de l'âme* n'est pas une mauvaise innovation, mais il contient beaucoup trop de termes philosophiques en trois pages. C'était inévitable. — Plus loin on trouve des notions de logique qui mettent dans tout son jour le raisonnement déductif et le syllogisme. Seulement, après Stuart Mill et Bain, les auteurs auraient dû ne pas être excellents à moitié: il fallait montrer aussi le mécanisme du raisonnement inductif, en faire sentir la fécondité, la hardiesse, les dangers, et lui donner d'ailleurs la première place. — Au chapitre des figures, les auteurs ont visé à être si complets que plus d'un professeur rougira de son ignorance. Ainsi quand on dit: *Rome n'est plus dans Rome*, c'est une *ploque*: et quand on dit *les Deux-Siciles*, c'est un *zeugma*.

Les chapitres relatifs aux genres divers: éloquence, narration et description (pourquoi seulement les ranger après l'éloquence?), art dramatique, épopée, me paraissent supérieurs aux précédents. L'expression y est plus nette, la science moins touffue. Dans les listes qui enseignent à la jeunesse les noms des maîtres de l'éloquence, on trouve des noms belges, et même ceux de nos politiciens contemporains. Voilà MM. Woeste, Bara, Vandervelde et Picard qui font leur entrée dans les classes. Bientôt il sera possible d'y commenter leurs discours, grâce au recueil que vient de publier de M. F. Loise.

Nous ne présenterons d'objections qu'au chapitre de l'épopée. Est-il bien urgent de discuter devant des élèves cette opinion toute métaphorique que le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet est une épopée? (cf. p. 120). — Fallait-il classer les *Lois de Manou* parmi les épopées? MM. S. et A. ne songent pas à y ranger le *Deutéronome*, qui est aussi avant tout un code, œuvre impérative et non narrative. Les *Lois de Manou* n'ont pas plus de droit d'être mises au nombre des œuvres épiques. — Est-ce que les *Niebelungen* sont bien de l'année 1215? — L'épopée finnoise ne s'appelle point *Kalamala*, mais *Kalewala*, et Léouzon le Duc en a donné une traduction très abordable en 1845 (*la Finlande*, 2 vol., Paris, Labitte). — La division en épopées religieuses, philosophiques, héroïques et chevaleresques est-elle bien

pratique? A notre avis beaucoup d'épopées sont à la fois religieuses et philosophiques, religieuses et héroïques, religieuses et chevaleresques. Ce qui s'imposait tout d'abord c'était une division en épopées primitives et épopées savantes. Mais nos auteurs n'ont point voulu donner dans les innovations dangereuses qui règnent depuis Vico. Le premier volume de la littérature grecque de Maurice Croiset leur ferait dresser les cheveux sur la tête. Pour eux ces opinions n'ont pas fait leur stage et ils y touchent seulement après toute théorie et avec toute sorte d'hésitations comme à un bloc enfariné. Nous souhaitons qu'ils se montrent moins prudents dans une seconde édition.

Le dernier tiers de l'ouvrage contient le texte et l'analyse de quinze morceaux appartenant à divers genres. Là nos auteurs ont pu montrer du goût, de la délicatesse, du sentiment, une entente parfaite des mille nuances du style. Cette partie est certainement la meilleure de leur œuvre. C'est d'ailleurs celle dont les élèves qui se préparent isolément ont le plus besoin. Pour l'acquisition des règles, nous conseillons aux candidats l'usage simultané de plusieurs manuels. A leur âge, on doit savoir comparer et choisir. A côté de la *Rhétorique* de Baron, qui est un chef d'œuvre de style sobre, élégant et clair, des ouvrages si suggestifs de Lanson et d'Ajalbert, ils doivent avoir des livres d'allure plus didactique comme la *Rhétorique* de Leclerc, le petit résumé de Hallet, le précis de Léon Chomé fait spécialement pour l'École militaire, ce livre-ci enfin de MM. Souffret et André qui a la même destination. S'ils cherchent des guides pour la pratique, qu'ils prennent les excellentes *Études pratiques de composition française* de Lanson, les *Analyses littéraires* de MM. Fonsny et Waucumont, celles enfin de MM. Souffret et André.

J. FELLER.

Les chefs-d'œuvres classiques de la scène expliqués par la comparaison. *Collection à l'usage des classes*, par A. SALMON, *préfet de l'Athénée de Charleroi. Le Cid de Corneille.* Tournai, Decallonne, f. 0.50.

M. Salmon, le distingué préfet de l'athénée de Charleroi, entreprend la publication d'éditions scolaires des chefs-d'œuvres de la scène classique. Ces éditions auront comme traits distinctifs : « pas de notes, pas d'analyses, pas de résumés, pas de jugements. En revanche, après le texte de la pièce, les sources où l'auteur a puisé, ensuite des documents de tout genre pour l'étude de l'intrigue et des caractères ; enfin d'autres

pièces ou des extraits pour les comparer à l'œuvre étudiée, en dégager mieux encore les qualités ou les défauts ».

L'excellence de la méthode n'est pas à démontrer. Nous voici enfin débarrassés de ces éditions aide-paresse qui dispensent l'élève de toute initiative, de tout effort personnel. Comme le remarque très judicieusement l'auteur, « n'est-ce pas une chose évidente qu'en publiant à l'usage des classes des analyses littéraires toutes faites, on dispense les élèves de les faire? qu'en leur donnant le résumé des pièces ou des passages soumis à leurs études, on ne leur apprend à en rechercher ni l'idée principale, ni ses développements? qu'en leur fournissant, avant ou après le texte, des appréciations ou des jugements, on ne les habitue ni à juger ni à apprécier? La belle avance de faire leur besogne, de mâcher leur nourriture! Les voilà transformés en êtres passifs et réceptifs! Leur intelligence ne travaille pas: elle n'acquiert ni force ni spontanéité ».

Le meilleur moyen de développer le jugement et d'affiner le goût de l'élève n'est-il pas de lui montrer avec quels matériaux, parfois menus, l'auteur a composé un chef-d'œuvre? de lui faire trouver pourquoi, dans ces sources, le poète a pris tel fait, abandonné tel autre? pourquoi il a introduit tel personnage, atténué tels caractères, telles mœurs? de lui faire chercher sous quelle influence, à une autre époque, un même sentiment se trouve modifié?

Le premier volume de cette collection, consacré au Cid, est de tous points excellent. Au reste, nous n'en attendions pas moins, du pédagogue expérimenté et du fin lettré qu'est M. Salmon.

Conformément à son programme, l'auteur donne d'abord le texte du Cid, sans commentaires; ensuite les sources de la tragédie de Corneille (La Jeunesse du Cid Campéador de Guillem de Castro, le Romancero du Cid); enfin des documents pour l'étude de l'intrigue et des caractères (le Bivar de la Légende des Siècles, le dénouement de la Fille de Roland de H. de Bornier, un renvoi au dernier des Abencerrages de Chateaubriand, des fragments de la fille du Cid de C. Delavigne).

Certes, M. Salmon n'a pas donné tous les points de comparaison, il ne l'a pas voulu. N'oublions pas qu'il s'agit d'une édition *scolaire* dont une qualité (principale hélas!) doit être le bon marché. Nous regrettons cependant l'absence du Romancero de Heredia.

Espérons que M. Salmon nous donnera sous peu l'édition de quelque pièce de Racine ou de Molière.

A. MARNEFFE.

Grammaire de la Langue Russe, par JOSEPH TÂITSCH, professeur à l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers. Anvers, librairie Forst, 1898. VII-80 pp. in-8°.

Malgré la promesse du titre, le livre de M. Tâitsch ne contient que la partie lexicographique de la langue russe, la syntaxe étant laissée de côté. Quoi qu'il en soit, il convient d'examiner le livre en lui-même et de le juger d'après ce qu'il veut nous donner. Quelques remarques générales s'imposent : le français n'est pas la langue maternelle de l'auteur, et la rédaction des règles en souffre parfois au point qu'on se demande si le grammairien n'a pas voulu dire juste le contraire de ce qu'il a dit, car il est telle question au sujet de laquelle il serait fou de l'accuser d'ignorance ; je développerai cette observation tout à l'heure. On regrettera ensuite que le texte et les mots russes ne soient pas accentués ; il n'y a guère de lois permettant de fixer *à priori* l'accent primitif d'un mot ; de plus, dans les mots variables, l'accent est mobile ; on ne connaîtra donc l'accentuation que par une longue étude, et l'importance, même pratique, de cette connaissance n'échappera à personne : un mot mal accentué n'est pas compris dans la langue parlée. Dans tout livre d'enseignement, l'accent doit se trouver indiqué. Or l'auteur ne fait pas même allusion à l'existence d'un accent en russe. Je commencerai ce que je veux dire d'un troisième point par des félicitations à M. Joseph Tâitsch : il remarque avec bon sens que les exercices habituellement donnés ne comprennent que des phrases dénuées de toute signification, et il annonce qu'il en donnera d'autres, d'un usage plus ou moins courant. Si l'on parcourt ses exercices, on y trouvera en effet un certain nombre d'expressions relatives au commerce et à l'industrie ; mais la difficulté à vaincre est tournée, non pas surmontée ; il s'agissait de composer des thèmes pour les débutants, et l'on ne nous offre que des versions ; c'est en thème qu'il y a mérite à inventer des phrases très simples pourvues de quelque sens, et seul le thème apprend à manier la langue. La solution, à mon avis, est de commencer par des thèmes d'imitation. Ceci dit, j'entre dans le détail de mon examen.

Les personnes qui aiment la précision se plaindront d'abord du tableau de l'alphabet et des remarques qui l'accompagnent. Pourquoi dire que la lettre *g* se prononce comme « *g* allemand dans le mot *gut* », *e* « comme *je* allemand » (p. 1), *tsé* « comme *z* allemand », *tché* « comme *tsch* allemand ou *c* italien dans le mot *cicerone* » (p. 3), *lou* « comme *you* anglais », *ia* « comme *ja* allemand » (p. 4), alors qu'il faut donner des équivalents français ? Il suffit pour cela de transcrire convenablement les lettres et de donner de bons exemples : *gamin*, *piéd*, *voyage*, *tsar*, etc. Pourquoi dire que la lettre russe *х* s'appelle *cha*, lorsque ce nom

est celui d'une autre lettre, et pourquoi orthographier le nom de celle-ci à l'allemande alors qu'il s'agit d'une grammaire française? Je passe sous silence d'autres critiques de ce genre. Nous ne nous contenterons pas des règles énoncées sur la prononciation des lettres : « *g* = *g*allemand dans *gut* » : inexact; *g* se prononce aussi *h* et *v*, suivant des lois fixes; « *a* se prononce *a* » : inexact, *a* pouvant se prononcer *o*; « *o* se prononce *o* » : inexact, *o* ne se prononçant comme en français que dans les syllabes accentuées, et se prononçant *a* dans les autres cas. « *θ*... (fita) ne s'emploie que dans les noms propres qui ont en français *Th* » (p. 5) : inexact; *θ* (fita) s'emploie aussi dans des noms communs : *èfir*, (*éther*) et il correspond au *θ* grec. Précepte aussi erroné pour la lettre *è* : on la trouve dans le corps des mots étrangers ainsi qu'au commencement, et elle figure dans des mots russes, bien qu'on lise ici le contraire. « Les voyelles douces sont... *e*. La lettre *iat* n'est ni dure ni douce » (p. 6). Mais je lis à la page 5 sur la prononciation de ce *iat*; « *iat*, la même remarque que pour la 6^e lettre (*e*) »; *iat* est donc une voyelle douce; c'est du reste l'avis des grammairiens. Mais abrégeons.

« Le genre des substantifs, dit M. Joseph Tàitsch, se reconnaît à la terminaison... Mais les noms d'êtres mâles sont naturellement du masculin même quand ils se terminent en... » (p. 6). Si je comprends bien, il y a là une règle générale et une dérogation à cette règle. En vérité, le genre des substantifs est fixé par deux règles qui se complètent mutuellement; le sens indique-t-il nettement le genre : le père, la sœur, il le détermine; le sens ne l'indique-t-il pas : la table, le renard, on s'en rapporte à la terminaison. Un doute peut se présenter dans ce dernier cas lorsqu'il s'agit de substantifs terminés par le signe doux, ceux-ci étant masculins ou féminins; je regrette que l'auteur n'ait présenté aucune explication sur ce point; on en trouve d'excellentes dans la grammaire de Reiff-Léger.

« A la première déclinaison, suivant l'auteur, appartiennent les noms masculins terminés en signe dur, signe doux, *i* court et les noms neutres terminés en *o*, *e* (pp. 7, 8). » Cette classification peut paraître bonne à certain point de vue étymologique, les noms en signe dur et signe doux s'étant terminés autrefois en *o* et en *e*; mais on nous la présente comme valable pour la langue moderne, oubliant que ces déclinaisons se sont depuis longtemps modifiées. Ainsi depuis lors, s'est produit le phénomène, particulier aux langues slaves, du genre animé ou génitif-accusatif; au singulier, il se manifeste dans les noms masculins, mais il ne se montre pas dans les neutres, que M. Tàitsch réunit aux premiers. D'autre part, si nous examinons le pluriel des neutres et des masculins, qui formeraient la première déclinaison, nous constatons qu'ils sont différents autant que des pluriels russes peuvent l'être; les désinences caractéristiques sont autres. Où sont les groupements par

analogie promis dans la préface? Il faudrait quelques explications et je n'en vois pas.

Je lis à la page 14: « *les noms de matière* comme sakhar (sucre), tchaï (thé) ont au génitif singulier *ou* et *iou* au lieu de... ». Ce n'est pas exact: il faut encore que ces noms soient pris dans un sens quantitatif; un morceau de sucre: génitif en *ou*, la couleur du sucre: génitif en *a*. La rédaction est vicieuse à un autre point de vue: quels sont les noms de matière comme le sucre et le thé? la règle s'applique-t-elle aux mots poivre et pomme de terre? Sans l'aide d'une autre grammaire, je ne l'aurais jamais su.

Ce tableau d'exceptions est diffus: les n^{os} 3 à 5 doivent être réunis, les n^{os} 9 à 12 se réduisent à un seul, etc.

« La plupart des substantifs qui se terminent au N. sing. en *ok*, *ek*... rejettent *o* et *e* aux autres cas » (p. 12): encore faut-il que cette terminaison soit précédée d'une consonne et d'une seule dans la même syllabe, ce que M. Tâitsch ne dit pas. Les n^{os} 13 et 14 — qui ne présentent qu'un seul cas — doivent être complétés par l'exemple de mots comme *zaemm*, *naemm* dont le *e* devient *i* bref aux cas obliques.

« Les substantifs qui se terminent en *onok* et *yonok*, lesquelles (?) terminaisons désignent des *petits d'animaux*, se déclinent au pluriel comme suit... » (p. 13). Il faut ajouter qu'on applique ce genre de diminutif aux hommes et que tous les substantifs ainsi formés se déclinent de même. Si M. Tâitsch est prolixe pour les masculins, il est concis pour les neutres: il y avait pourtant une série d'observations à présenter sur les irrégularités des neutres au pluriel.

Un paradigme de la page 16 donne la forme inusitée *lochadiami* pour *lochad'ni* (instrumental pluriel): le plus curieux est que le modèle choisi pour la 3^e déclinaison se décline irrégulièrement; mais l'auteur lui octroie des terminaisons régulières; il compense ainsi l'inconvénient de prendre pour type une exception. A la page 17, aux paradigmes, on ne trouve qu'une des formes des mots *mat'* et *dotch'* à l'instrumental pluriel et du mot *ditia* à l'instrumental singulier; le pluriel *diéti*, classé dans la 4^e déclinaison, appartient à la 3^e ¹. L'auteur a rassemblé dans sa 4^e déclinaison tous les thèmes terminés par une consonne, existante encore ou disparue: quant aux terminaisons de ces mots, elles diffèrent autant que possible. L'auteur adopte donc ici un principe de classification historique, sans donner la moindre explication, alors qu'ailleurs, dans la théorie du pronom et de l'adjectif, il ignore franchement le passé de la langue. Or ce principe, assez discutable en lui-même, offre dans le cas présent le désavantage de forcer l'auteur

¹ Cf. Bouslaév, *Outchébnik rousskoï grammatiki*.

à réunir des mots que nous ne déclinons pas identiquement, loin de là. Et nous arrivons au résultat vraiment particulier que, des quatre classes qui subdivisent cette déclinaison, les trois premières comprennent chacune un unique substantif; ce n'est guère.

Je vais abréger; je ne puis m'arrêter à chaque pas. Je ne parviens pas à concilier les passages suivants: « les adjectifs qualificatifs à terminaison abrégée ne se déclinent pas; ils s'emploient seulement au N. S. et au N. P. » (p. 20). Or quand les adjectifs qualificatifs « jouent dans la phrase un rôle d'attribut, ils ont la terminaison abrégée » (p. 19); mais nous savons que l'adjectif attribut se met parfois à l'instrumental: faut-il donc qu'il se décline? on dira en effet: *one stanovits' zadoumtchivyme*, il devient pensif. Les adjectifs possessifs n'ont que la terminaison courte, dit M. Tâitsch: c'est loin d'être exact, comme chacun peut le voir en lisant les modèles de déclinaison. Encore un mot d'une question de méthode: dans les paradigmes des substantifs et des adjectifs féminins, M. Joseph Tâitsch donne partout, à l'instrumental singulier, la terminaison abrégée et la terminaison pleine: mais pourquoi met-il en premier lieu celle qui est tirée de l'autre, l'abrégée? En bonne logique, on donne le mot avant l'abréviation (cf. pp. 14, 20, 21, 22, etc.).

J'ai dit, et je n'y reviens pas, que la théorie du pronom et de l'adjectif s'écarterait ici de la vérité historique; pour la déclinaison au moins, on obtenait plus de clarté en suivant la voie prise par M. Léger.

« Le pronom personnel de la 3^e personne prend au commencement la lettre *n* si le pronom est précédé d'une préposition » (p. 23). Il faut ajouter pour être exact: « et s'il n'est pas employé avec un substantif ».

Dans le chapitre des prépositions, M. Joseph Tâitsch indique les cas qu'elles régissent, et cette fois encore il n'explique rien; l'élève lira entre autres que *na* (sur) régit l'accusatif ou le locatif, mais il devra deviner que l'un indique le changement de lieu, et l'autre le contraire, et il trouvera que c'est user bien hardiment de la méthode socratique.

A la page 50, on trouve exposée en deux lignes la théorie des aspects du verbe russe; Léger, Asboth, von Marniz et les meilleurs grammairiens y consacrent des paragraphes entiers; il s'agit d'une des nuances les plus délicates de la langue russe; c'est la pierre angulaire de la conjugaison; il est très difficile de bien la traiter: l'auteur se borne à en signaler l'existence. Et cela fait, il s'exprime comme suit: « Il n'est pas possible d'établir une règle pour transformer un verbe d'aspect inachevé en un verbe d'aspect achevé, vu que d'un seul verbe de la 1^{re} catégorie, on peut former plusieurs verbes de la seconde catégorie en ajoutant certains préfixes au commencement des verbes, par ex: *bit'*, battre, *razbit'*, casser, briser, *probit'*, percer, *oubit'*, tuer, *zabit'*, enfoncer, *péribit'*, interrompre... » (p. 50). Je prie le lecteur d'ouvrir une bonne grammaire russe au chapitre du verbe: en cinq minutes il en

saura assez pour s'étonner de ce passage. Il y a double confusion dans ces lignes : les aspects du verbe sont des formes d'un *même* verbe, ayant une signification *temporelle* différente. Je ne vois, dans ces exemples de M. Joseph Tâitsch et dans les trois pages de commentaires et d'autres exemples qui suivent, que des verbes suivis de leurs composés, comme qui dirait en français : battre, débattre, abattre, etc. ; je ne vois pas qu'il s'agisse d'aspects spéciaux d'un *même* verbe. De plus, chacun des verbes cités : razbit', probit', etc., *possède les deux aspects* ; il ne peut donc passer pour l'*aspect achevé* du verbe bit'. Je renonce à comprendre pourquoi notre grammairien a formulé pareille hérésie. J'aurais d'autres observations à émettre sur la conjugaison, mais je les passe.

M. Joseph Tâitsch termine ainsi son ouvrage : « Les adverbes, les conjonctions et les interjections russes sont absolument les mêmes qu'en français ». Je crains que cette affirmation ne soit accueillie avec scepticisme. ¹

FERNAND MALLIEUX.

¹ Je n'ai point voulu épuiser le champ de la critique ; la carrière reste ouverte. M. Joseph Tâitsch a-t-il vraiment « rempli une lacune », (p. V), sa brochure rendra-t-elle « plus simple la tâche des personnes appelées à enseigner la langue russe », (p. VI) ? Je ne répondrai pas pour le lecteur. Je me demande si M. Tâitsch a connu, par exemple, la grammaire de M. Louis Léger. Celle-ci est excellente et, s'il m'était permis de donner des conseils, j'engagerais M. Joseph Tâitsch à la consulter pour une future édition de son essai.

CHRONIQUE

1. — Dans sa séance du 29 décembre dernier, l'Académie des Inscriptions a décerné à M. Ferdinand van der Haeghen, le titre de correspondant étranger. La *Revue de l'Instruction publique* présente ses félicitations les plus sincères à l'éminent bibliothécaire de l'Université de Gand.

2. — A partir du commencement de cette année, les deux revues critiques hebdomadaires les plus répandues de l'Allemagne : la *Deutsche Literaturzeitung* (Berlin) et le *Litterarisches Centralblatt* (Leipzig), ont voulu affirmer leur vitalité par d'importantes innovations. La première a considérablement augmenté le volume de ses cahiers; l'autre fournit désormais à ses lecteurs une revue des principales œuvres d'imagination dans les diverses littératures de l'Europe.

3. — L'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique* (1900), qui vient de paraître, renferme plusieurs notices d'un réel intérêt pour nos lecteurs : celle de M. le baron de Chestret sur Renier Chalon, celle du général Brialmont sur Emile Banning, et celle de M. Discailles sur Paul Henrard.

4. — La *Clarendon Press* vient de commencer la publication d'une *Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis* qui sera la bienvenue en Angleterre et même sur le continent. Elle est destinée à faire une concurrence sérieuse à la " Collection Teubner ". Le *Lucrèce* de M. C. Bailey, les *Opera Minora* de Tacite, par H. Furneaux, le 1^{er} vol. de *Thucydide*, par M. H. S. Jones, et le 1^{er} vol. de *Platon*, par M. Burnet viennent de paraître. L'exécution typographique est digne de la célèbre maison d'Oxford, des notes critiques, sobres et précises, sont placées au bas des pages, et l'on constate avec satisfaction que les éditeurs reviennent volontiers aux leçons des bons manuscrits. Nous reparlerons de cette importante collection qui évitera désormais aux philologues anglais l'humiliation de dépendre sans cesse, pour leurs citations, de textes *made in Germany*.

5. — DEUX NOUVEAUX FRAGMENTS DES ÉPODES D'ARCHILOQUE. — Ce sont encore des papyrus égyptiens qui nous rendent ces précieux fragments, seulement cette fois, ce n'est point le chemin de Londres, mais celui de Strasbourg qu'ils ont pris pour venir jusqu'à nous. Ils font partie d'une grande collection de papyrus que le prince de Hohenlohe-Langenburg, gouverneur d'Alsace-Lorraine, a donnée récemment à la bibliothèque de Strasbourg. M. Reitzenstein a eu l'honneur de déchiffrer ces deux fragments et il vient de les publier dans les *Sitz.-Ber.* de l'Académie de Berlin (1899, XLV). Le nom de l'auteur n'est point transmis, mais M. Reitzenstein l'a

établi avec une entière certitude : le dialecte ionien, le vocabulaire, le mètre (trimètre iambique avec tripodie dactylique catalectique), la surexcitation des sentiments, la vigueur et la hardiesse de la langue révèlent la personnalité du grand poète de Paros. Détail important à cause des espérances qu'il autorise pour l'avenir, les nouveaux fragments démontrent qu'au second siècle après J.-C., on faisait et on vendait encore en Égypte des éditions de ces vieux poèmes avec explications, accents, etc. L'un des fragments est évidemment le modèle de la 10^e épode d'Horace (*in Maevium poetam*); c'est en même temps le premier morceau quelque peu étendu que nous possédions d'Archiloque pour ce genre de poésie : on verra que l'original rejette immédiatement dans l'ombre la froide imitation latine. En raison de l'importance capitale de la découverte, nous reproduisons ici les fragments, sans toutefois les accompagner des scholies anciennes.

- A κύμ[ατι] πλαζόμενος
 κἀν Σαλμυδ[ησ]ῶ γυμνὸν εὐφρονέσ[τατα]
 Θρήϊκες ἀκρό[κ]ομοι
 5 λάβοιεν (ἐνθα πόλλ' ἀναπλήσει κακὰ
 δούλιον ἄρτον ἔδων)
 ῥίγει πεπηγότ' αὐτόν· ἐκ δὲ τοῦ [ρό]θου
 φυχία πόλλ' ἐπ[έ]χοι
 κροτέοι δ' ὀδόντας ὡς [κῦ]ων ἐπὶ στόμα
 10 κείμενος ἀκρᾶσι
 ἄκρον παρὰ ῥηγμῖνα κυμάτων [ν] μοῦ.
 ταῦτ' ἐθέλοιμι· ἂν ἰδεῖν,
 ὅς μ' ἠδίκησε, λ[α]ξ δ' ἐφ' ὀρκίοις ἔβη
 14 τὸ πρὶν εἰταῖρος [έ]ων.

Le vers 14 est la fin de l'épode. Voici le second fragment :

- ἡ χλαῖν[α]...
 κύρτον υ-υ φιλεῖς
 ἀγχοῦ καθή[σθ]α[ι]. ταῦτα δ' Ἰππῶνα[ξ] σκαφεὺς
 οἷδεν ἄριστα βροτῶν,
 5 οἷθεν δέ κ' Ἀρίφαντος. ἃ μάκαρ, ὅ[τις]
 οὐ[δ]αμά πως εἶδε
 γ[ρ]άσσου πνέοντα φῶρα. Τῷ χυτρεῖ [δὲ νῦν]
 Αἰσχυλίδη πολεμεῖ.
 Ἐκεῖνος ἡμ[α]ρ [έ]ξελέγχει...
 10 πᾶς δὲ πέφην[ε] δόλος.

Ce second fragment dont le ton est plus vulgaire, ne peut guère avoir appartenu à la même épode que le premier. Voici le sens général que lui donne M. Reitzenstein : Ce que fait l'ennemi d'Archiloque qui s'installe, pour guetter le poisson, auprès des nasses des autres, Hipponax et Aripphantos le font aussi le mieux du monde; le premier est un misérable terrassier, l'autre un voleur qui pue le bouc, et qui a affaire maintenant avec le potier Aischylidès.

Le premier fragment se laisse plus facilement traduire : "... ballotté par le flot, et qu'à Salmydessos, tout nu, les Thraces aux cheveux droits aient

la bienveillance de le prendre (là il devra combler la mesure des maux, mangeant le pain de l'esclavage), tout glacé par le froid; que parmi les vagues des algues innombrables s'attachent à lui; qu'il claque des dents comme un chien étendu sur la gueule, dans l'impuissance, tout au bord des rochers qui brisent les vagues. Voilà comment je voudrais le voir, lui qui m'a offensé et qui a foulé aux pieds ses serments, après avoir été mon camarade ». Notre fragment continue ainsi la débauche des imprécations fougueuses et insatiables après que le navire a été brisé, alors qu'Horace avait arrêté au moment du naufrage ses invectives conventionnelles de littérateur.

6. — M. Tsuntas vient de découvrir deux nouveaux tombeaux à coupole, dans le voisinage d'Agyia, en Thessalie. Ces tombeaux renfermaient de nombreux vases à décoration géométrique, et divers objets en fer. Dans une autre tombe déjà connue, on a trouvé, à une grande profondeur, un squelette avec de nombreuses perles et deux bracelets en bronze.

En même temps, M. Sotiriadis fait à Thermon, en Étolie, des fouilles qui donnent d'heureux résultats. Il a retrouvé l'emplacement du temple d'Apollon, et dans les ruines d'un bâtiment voisin, des fragments d'architecture, et quelques métopes dont l'une représente l'hydre de Lerne. Les inscriptions découvertes appartiennent au 3^e et 2^e siècle avant J.-C., et sont presque toutes des décrets de proxénie; on y retrouve les noms de stratèges connus de la ligue Étolienne, comme Scopas et Dorimachos.

7. — Les fouilles des Autrichiens sur l'emplacement de l'ancienne Éphèse, près d'Ajasolouk sont poursuivies avec succès. Les premiers travaux avaient mis au jour le marché de l'époque romaine et les bâtiments environnants. On s'est attaqué ensuite au théâtre, bien connu par les *Actes des Apôtres*, et qui était un des plus grands de l'Asie. Il pouvait contenir plus de 24,000 personnes, et il est maintenant presque entièrement à découvert. Pendant l'automne de 1899, on a creusé un canal de trois kilomètres pour drainer le sol marécageux qui cache l'emplacement de l'ancien port. Ces travaux ont amené la découverte d'une porte monumentale de l'époque hellénique; elle marquait la fin d'une rue à colonnade qui venait du théâtre. La moisson d'inscriptions et de sculptures a été abondante; elles ont été offertes par le Sultan à l'empereur François-Joseph.

8. — Les fouilles d'Olympie nous ont rendu l'Hermès de Praxitèle, celles de Delphes nous auront peut-être donné six statues originales de Lysippe. En rapprochant une épigramme publiée par M. Homolle de deux débris d'inscription exhumés successivement à Pharsale, M. Erich Preuner (*Ein Delphisches Weihgeschenk*. Leipzig, Teubner, 1900) semble avoir établi que les images du Thessalien Dadoehos et de sa famille qui se dressaient dans les niches d'une sorte d'exèdre non loin du temple d'Apollon, sont de la main du maître ou du moins sortent de son atelier. Les statues de Delphes n'ayant pas encore été publiées, la brillante démonstration de M. Preuner ne peut encore être considérée comme irréfutable. Souhaitons que les heureux auteurs de cette retentissante trouvaille apportent bientôt à l'appui de ses conclusions des preuves décisives.

9. — Le catalogue des manuscrits hagiographiques grecs du Vatican, dont les Bollandistes avaient entrepris la publication, est aujourd'hui terminé (*Bruxellis, apud editores*, 1899). Les divers fonds du Vatican, sans être aussi riches que celui de la Bibliothèque Nationale, précédemment décrits par les mêmes auteurs, renferment cependant une série considérable de volumes importants. On ne possédait de la plupart d'entre eux aucun inventaire imprimé, et en faisant connaître exactement leur contenu, en signalant les pièces publiées et les textes inédits, enfin en terminant leur catalogue par un index soigné, les hagiographes de Bruxelles ont une fois de plus bien mérité de la science.

10. — Nous avons dit (*Chronique*, 1899, n° 143) que le nombre des mss. grecs en France s'élève à près de 5000. Ajoutons qu'ensuite viennent le Vatican avec 3600 manuscrits, la *Hofbibliothek* de Vienne, les divers dépôts d'Oxford, la Laurentienne de Florence et St-Marc de Venise, qui se suivent de près avec environ un millier de manuscrits; le Musée Britannique en comprend 750, l'Escurial et Moscou respectivement 583, et 563. Dans aucune autre bibliothèque, sauf celles des couvents de Jérusalem et du mont Athos, le nombre des mss. grecs n'atteint le chiffre de 500.

11. — MM. Martini et Bassi feront paraître, dans le courant de l'année 1900, un catalogue complet des manuscrits grecs de l'Ambrosienne de Milan. Outre la description des manuscrits, il comprendra l'indication des éditions, et les *incipit* et *desinit* des œuvres inédites en même temps que d'abondants *indices*.

12. — A signaler dans la Collection de classiques grecs éditée chez A. Colin les *Morceaux choisis* d'Hérodote publiés et annotés par M. Am. Hauvette. Ces extraits sont groupés en cinq chapitres : I. Les Grecs d'Asie vassaux et sujets des rois de Lydie et de Perse; II. Les conquêtes de Cambyse et de Darius; III. La révolte de l'Ionie et la première guerre médique; IV. L'expédition de Xerxès : les Thermopyles et la bataille de Salamine; V. Les batailles de Platées et de Mycale. Chacun de ces chapitres comprend des *récits historiques* qui permettent de suivre " le développement progressif de la lutte entre l'empire formidable des Perses et les petites républiques de la Grèce ", et des *récits épisodiques* : observations sur les mœurs de la Perse, de l'Égypte, de l'Inde, de la Libye, anecdotes légendaires, réflexions morales ou religieuses, etc. Ainsi a été atteint le but que s'était proposé l'auteur : " faire connaître, dans des morceaux choisis, l'œuvre entière d'Hérodote, en respectant à la fois la conception grandiose de l'historien et le charme familial du conteur et du moraliste „

M. G.

13. — A partir de février 1900, paraîtra en Allemagne une nouvelle revue d'histoire religieuse : *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde des Urchristentums* herausgegeben von Dr Erwin Preuschen (Verlag von Ricker, à Giessen). Comme son nom l'indique, cette revue étudiera spécialement les origines et l'histoire primitive du christianisme. Parmi les savants qui ont promis leur collaboration, nous remarquons MM. Achelis, Bousset, Deissmann, Harnack, Schürer, Krüger, Wendland, et plusieurs autres dont la compétence est universellement

reconnue. La revue paraîtra en quatre livraisons comprenant chacune 5 à 6 feuilles d'impression. Le prix d'abonnement est de 10 marks par an. Les collaborateurs reçoivent 16 marks d'honoraires par feuille.

14. — Nous avons annoncé dans notre dernière livraison la création d'une chaire d'histoire Byzantine à l'Université de Paris. Le titulaire de ce cours, M. Ch. Diehl, publie dans la *Byzantinische Zeitschrift* un article très intéressant sur l'histoire des études byzantines dans la patrie de Du Cange. Comme complément au nouvel enseignement de M. Diehl à la Sorbonne, M. G. Millet vient d'être chargé, à la section des sciences religieuses de l'École des Hautes-Études d'une " Conférence de christianisme byzantin ". M. Millet, déjà connu par ses études sur les monuments byzantins, étudiera surtout l'archéologie byzantine dans ses rapports avec le culte et la symbolique chrétienne.

15. — A signaler dans " La Quinzaine ", (1899, 16 février) un très intéressant article de M. Émile Bertaux sur l'art vénitien. Il y montre la grande influence des mosaïques de l'église Saint-Marc sur la peinture vénitienne. L'importance de l'Orient pour l'explication du brillant coloris de l'école de Venise est mise en pleine lumière. Le premier coloriste vénitien, Crivelli, est encore un véritable joailler à la manière byzantine.

16. — On sait combien les collines de la Grèce, et en particulier celles de l'Attique, sont dénudées à la suite d'un déboisement qui avait déjà commencé à l'époque de Platon. La princesse Sophie, épouse du prince héritier de Grèce, s'intéresse très activement aux travaux d'une commission de reboisement qui, sous sa haute impulsion, paraît disposée à agir très énergiquement. On va commencer à reboiser les collines qui dominent le stade, les environs de Phalère, et certaines parties de l'Hymette et d'autres montagnes voisines d'Athènes. Il semble d'ailleurs que le royaume grec se relève rapidement de ses récents désastres de 1897. Pendant l'année 1899, le tonnage de la flotte marchande hellénique a presque doublé, et le nombre de ses bâtiments a augmenté d'un quart.

17. — Si bon nombre de Grecs musulmans ont quitté la Crète à la suite de la chute de la domination turque, on annonce, en revanche, que beaucoup de familles grecques établies dans le Caucase abandonnent cette région pour échapper à la russification et sont en train d'émigrer en Crète. L'île grecque libérée a choisi, comme jour de fête nationale, le 9 décembre, anniversaire de l'arrivée du prince Georges dans l'île. On a pu lire dans la *Revue Bleue* (août 1899) un intéressant article de M. Bikélas sur la situation actuelle de la Crète.

18. — Dans ces derniers temps, l'Église grecque a eu à remplacer les titulaires des vieux sièges patriarchaux d'Antioche et d'Alexandrie. Ces élections ont en Orient une grande importance politique parce que les différentes Églises sont les meilleurs agents de propagande nationale. Pour le siège d'Antioche (transféré aujourd'hui à Damas), c'est le candidat de l'influence russe qui l'a emporté, au grand regret des patriotes Hellènes qui voient ainsi pour la première fois cette dignité échapper à leur nation. A Alexandrie au contraire, c'est le candidat des Grecs, Mgr. Photius, qui a été élu.

19. — Nous n'avons point encore d'exposé scientifique de la religion des Romains, aussi l'ouvrage que M. Aust vient de consacrer à ce sujet (*Die Religion der Römer*, Münster 1899, Aschendorff, 268 pp.) ne peut-il manquer d'être accueilli avec faveur. Ce livre, écrit sobrement, se distingue avec avantage des anciennes " mythologies ". D'abord l'auteur, sans essayer de reconstruction hypothétique, a nettement distingué la vieille religion nationale de Rome des éléments grecs et orientaux qui l'ont successivement dénaturée. Ensuite il n'a point cru devoir séparer arbitrairement la théologie du culte et le mythe du rite. Il est regrettable que dans un manuel, qui n'est point un simple œuvre de vulgarisation, on ait cru devoir exclure presque toute référence.

20. — Nous avons déjà signalé dans cette chronique l'intérêt de l'inscription archaïque récemment découverte sur le Forum romain. Dans le *Bull. de l'Acad. imp. des sciences de St-Petersbourg* (5^e sér. XI, n^o 5), M. E. Enmann en donne la restitution la plus complète et la plus intelligible que l'on ait encore tentée. La voici : *Quoi ho[nke terminom exarased] sakros esed. Sor[som popolod veived. Res famil]iasias recei ?[icetod venom dare ad Deivam D]evam. Quos re[x venom dare volt hos per suo]m kalatorem hap[etod et vinkitod soi fou]giod. Iouxmenta kapia : do tau[roi stat]i]m i : ter[am fodia : do. Reom neka : tod keivio]m quoi ha velod nequ[e parikeida]i esod vot]od iovestod [s]oi voviod.*

Ce qui veut dire : *Qui hunc terminum exararit sacer erit. Seorsum a populo vivet. Rem familiarem regi liceto venum dare ad Diam Deam. Quos rex venum dare vult hos per suum kalatorem habeto et vincito si fugiunt. Iumenta capiantur, tauri statim in terram fodiantur. Reum necanto civium qui haec volunt neque parricidae erunt, voto iusto si vovent.*

21. — On vient de décider à Rome la démolition d'un des obstacles modernes qui rendent impossible la complète mise à découvert de l'ancien Forum. L'église Sainte-Marie Libératrice va disparaître. Ainsi la partie postérieure du temple de Castor pourra être explorée, de même que le chemin de communication qui existait entre le Forum et le Palatin.

Les fouilles du Forum viennent encore d'amener une importante découverte, celle de 380 monnaies d'or, près du temple de Vesta. Ce sont toutes pièces de l'époque byzantine, avec les effigies de de Valentinien III, d'Anthemius, de Marcien, de Léon I et d'autres princes du 4^e et du 5^e siècle. Ce trésor aura sans doute été enfoui à l'époque des invasions barbares.

22. — Nous avons reçu le 3^e fascicule (*Franciscus-Sevius*) de l'excellente *Bibliotheca Hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*, publiée par les Bollandistes (Bruxelles, Via dicta " des Ursulines ", 1899). Ce répertoire ne se distingue pas seulement par les qualités de critique, d'exactitude et de clarté qu'on devait en attendre, mais aussi par une rapidité d'avancement qui est bien rare dans les travaux d'érudition.

23. — Notre collaborateur M. H. Vander Linden vient de faire paraître sous le titre de *Geschiedenis van de stad Leuven* (Louvain, 1899) une excellente monographie consacrée à la ville de Louvain depuis le commencement du moyen âge jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. L'ouvrage, bien qu'écrit dans un style très simple et sans étalage d'érudition, repose sur des études person-

nelles et une connaissance complète des sources. L'histoire de la civilisation occupe la place qui lui revient à côté du récit des événements politiques dont la ville a été le théâtre. Les illustrations sont abondantes et très bien choisies.

24. — A signaler, dans le dernier fascicule du *Bulletin de la Commission royale d'Histoire*, la curieuse note de M. G. Des Marez sur *Les seings manuels des scribes Yprois au XIII^e siècle*, qui constitue une intéressante contribution à cette partie de la diplomatie, encore si peu étudiée, qui a pour objet les chancelleries et les greffes urbains.

25. — Le 4^e et dernier volume de l'édition de la keure de Hazebroek de 1336, par M. Edw. Gaillard (Gand, 1899 : publication de l'Académie flamande) est occupé tout entier par un glossaire des termes techniques appelé à rendre aux historiens de notre ancien droit, autant de services que le beau glossaire composé par le même auteur pour l'Inventaire des archives de la ville de Bruges, dont il forme, pour ainsi dire, le complément.

26. — Nous avons reçu de l'infatigable Dom Ursmer Berlière un nouveau volume de *Mélanges d'Histoire Bénédictine* (abbaye de Maredsous, 1899) où, à côté de notes relatives à l'abbaye de Florenne, on lira surtout avec intérêt de nombreuses lettres de bénédictins du XVII^e siècle écrites à Dom Calmet et relatives à ses travaux ou à diverses questions d'érudition.

27. — Le mémoire de M. Victor Van der Haeghen sur les *Documents faux relatifs aux anciens peintres, sculpteurs et graveurs flamands (Mémoires couronnés et autres mémoires de l'Académie de Belgique in-8^o, tome LVIII. 1899)* est appelé à renouveler en bien des points nos connaissances sur les origines de l'art aux Pays-Bas. M. Van der Haeghen a dévoilé, avec une critique aussi sûre que bien informée, les faux introduits au commencement de ce siècle dans le registre de la corporation des peintres conservé actuellement aux archives de la ville de Gand. Ces faux, dont le nombre révèle chez leur auteur une impudence peu commune, peuvent être classés sous quatre rubriques : faux statuts de la corporation des peintres de 1338 et 1339 ; fausse matricule et renseignements apocryphes y intercalés ; fausse relation des rapports entre les peintres de Gand et Charles-Quint après les troubles de 1539 ; confiscation des biens des peintres en 1540. M. Van der Haeghen a minutieusement décrit les procédés employés par le faussaire, les modèles dont il s'est servi, les sources auxquelles il a eu recours etc. L'index général qu'il a tracé des faux noms du registre de Gand ne comprend pas moins de vingt pages. Ce chiffre est éloquent et suffit à montrer, sans autres commentaires, la valeur et l'importance d'un travail qui impose, à bref délai, une refonte considérable des premiers chapitres de l'histoire de notre art national.

28. — Après une interruption de plus de cinq ans, M. Ulysse Chevalier publie la suite de la partie topo-bibliographique de son *Répertoire des sources historiques du moyen âge*. Le troisième fascicule, qui vient de paraître, comprend les lettres E à J. L'auteur fait espérer le prochain achèvement de l'ouvrage qui, malgré tout le mal qu'on en a dit, — et non sans fondement parfois, — n'en reste pas moins un indispensable instrument de travail.

29. — La Société des études historiques de Paris a pris l'initiative de la

publication d'une Bibliothèque de bibliographies critiques, formant un répertoire des ouvrages intéressants et utiles à consulter sur des sujets d'histoire, d'art, de littérature ou de sociologie. Chaque fascicule est consacré à un sujet déterminé, d'un caractère spécial ou général, et s'adresse donc soit aux érudits, soit au grand public. Les trois fascicules parus contiennent les bibliographies suivantes : *La prise de la Bastille*, par M. Fr. Funck-Brentano, *L'Industrie en France avant 1789*, par M. S. Martin et *Bossuet*, par M. Ch. Urbain (Alb. Fontemoing, éditeur).

30. — Un savant Suédois, M. Vising, vient d'essayer de définir, dans une revue de son pays, ce qu'il faut entendre par la beauté d'une langue. Elle réside, selon lui, dans l'effet du langage sur l'ouïe. Par des recherches statistiques sur l'apparition des divers sons dans les langues, M. Vising arrive aux conclusions suivantes : 1° Les langues romanes possèdent en général d'importants avantages esthétiques sur les langues germaniques et slaves ; c'est surtout le cas pour l'italien. 2° Parmi les langues germaniques, c'est le suédois qui l'emporte au point de vue esthétique.

31. — Dans les *Beiträge zur romanischen Philologie* offerts à Gustave Gröber, à l'occasion de ses vingt-cinq années de professorat, M. H. Waitz publie à nouveau les chansons de Gillebert de Berneville, éditées par A. Scheler dans le premier volume des *Trouvères belges*. Son texte offre relativement peu de divergences avec celui-ci, et quand il s'en écarte, ce n'est pas toujours avec bonheur, au jugement de M. Ad. Tobler (*Deutsche Literaturzeitung*, 1^{re} janvier 1900). Le même recueil contient plusieurs autres travaux spécialement intéressants pour les romanistes belges, notamment ceux de MM. D. Behrens, de Ph.-A. Becker et de L. Zéliqzon.

32. — Sous ce titre : *La France devant la guerre des langues*, la Revue des Revues (1^{er} janvier 1900) jette un cri d'alarme au sujet de l'abaissement aussi inquiétant que rapide de la suprématie de la langue française devant le flot toujours montant des langues rivales, l'anglais et l'allemand surtout. Elle met à l'étude la question des remèdes à employer pour essayer de tenir tête aux dangers, et fait appel, pour aider à la résoudre, au concours de tous les amis de la langue française.

La même livraison renferme un article d'une haute élévation de pensée et de direction morale, intitulé : " *L'arrivisme* ", et *la vie intérieure*. Après avoir recherché la genèse et les caractères de cette ambition qui jette la génération actuelle à la poursuite des *moyens de parvenir*, l'auteur, M. Camille Mauclair, expose cette belle conception de la vie, dont l'idée lui paraît appelée à devenir un des fondements de la morale imminente. " La jeunesse tout entière va comprendre une fois pour toutes *qu'on n'arrive pas*, parce qu'il n'y a rien que la conscience. On n'arrive pas, on vit — et on se réalise, et on a la direction de soi-même, hormis laquelle rien n'est... L'autorité de l'œuvre et du caractère est tout... L'essentiel, l'unique arrivisme, est de vivre saintement, c'est-à-dire dans le plein exercice de ses facultés, sans mensonge. "

M. R.

33. — Les *Pages choisies* se succèdent ; la compilation y est plus ou moins heureuse. Entre plusieurs autres, les *Pages choisies de Michelet* (Seignobos) sont à distinguer. L'œuvre entière, combien variée et instructive de Michelet,

a été fouillée; un résumé sobre de chacun des ouvrages en précède les extraits, choisis avec intelligence et goût; des notes au bas des pages facilitent aux jeunes gens, à qui il peut être particulièrement utile, la lecture de ce beau livre.

34. — Dans la dernière livraison de la *Revue des Humanités*, M. Ch. Tilman, inspecteur général, publie une série d'observations pédagogiques, très instructives et intéressantes, sur l'explication des auteurs français. Dans la livraison prochaine paraîtront les observations sur la préparation des auteurs grecs et latins à domicile.

35. — Il n'y a, malheureusement, que trop d'actualité à signaler à nos lecteurs un ouvrage que M. Hesseling, privatdozent à l'Université de Leide, vient de consacrer à l'étude de la langue des républiques de l'Afrique du Sud : *Het Afrikaansch*, Leiden, Brill. 1899. 156 pp. in-8°. Le Hollandais a subi en Afrique de très grands changements, tant au point de vue du vocabulaire qu'à celui de la flexion et de la syntaxe qui sont extrêmement simplifiées. Ces changements, sans analogue dans les autres dialectes germaniques, ne peuvent être spontanés; ils impliquent l'influence d'une langue étrangère: l'Africain serait donc une véritable langue créole, une *Mischsprache*. L'influence linguistique des huguenots français, arrivés en 1688, a été minime, et celle de l'anglais n'entre pas en compte, puisque la domination britannique ne date que de 1795 et que la langue hollandoafricaine était alors formée depuis longtemps. D'après M. Hesseling, les particularités de l'africain sont dues à l'influence du malaio-portugais, sorte de "langue franque", en usage au 17^e et au 18^e siècle sur les côtes de l'Océan Indien, surtout parmi les marins et les esclaves. Il ne semble pas que ces conclusions puissent être dès maintenant admises sans conteste.

ACTES OFFICIELS

DÉCORATIONS CIVIQUES.

Par arrêté royal du 23 décembre 1899, la croix civique de 1^{re} classe est décernée à MM. Marchal (L.), professeur à l'A. R. d'Ixelles et Mabaut (F.-J.), ancien professeur à l'A. R. de Mons; et la médaille civique de 1^{re} classe à MM. Valentin (G.-E.-J.-M.-G.), préfet des études de l'A. R. d'Ixelles; Bellefroid (E.), professeur à l'A. R. de Malines; Bonny (C.), professeur à l'A. R. de Gand; Bosmans (B.), professeur à l'A. R. de Bruxelles; Castin (A.), professeur à l'A. R. de Malines; Coppé (H.-J.), professeur à l'A. R. de Bruges; Defosse (P.), professeur à l'A. R. d'Ostende; Gilet (E.), professeur à l'A. R. de Verviers; Job (E.), professeur à l'A. R. de Bruxelles; Mathieu (P.-A.) professeur à l'A. R. de Liège; Angenot (V.), professeur honoraire de l'A. R. de Gand; England (A.), professeur de gymnastique à l'A. R. d'Ath.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN. — PERSONNEL.

M. Hombert (J.-C.-F.), professeur, à titre provisoire, de 3^e latine à l'A. R. de Gand, est nommé définitivement à ces fonctions.

Sont mis à la pension et autorisés à conserver le titre honorifique de leurs fonctions : MM. Hins (E.-M.-A.-D.), professeur de rhétorique française à l'A. R. de Charleroi; Mahaut (F.-J.), professeur de 7^e latine à l'A. R. de Mons; Lottin (D.-L.), professeur en disponibilité, pour cause de maladie, de l'A. R. de Chimai.

CONFÉRENCES PROFESSORALES INSTITUÉES DANS LES ATHÉNÉES ROYAUX.

Un nouveau règlement organique des conférences professorales instituées dans les athénées royaux a été mis en vigueur par un arrêté royal en date du 12 décembre 1899.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Universités de l'État. — Recrutement du personnel des bibliothèques. — Réglementation.

Un arrêté ministériel en date du 31 janvier 1900 porte :

Art. 1. Nul n'est admis aux emplois de sous-bibliothécaire, d'aide-bibliothécaire ou de commis à la bibliothèque des universités de l'État s'il ne réunit les conditions suivantes :

A. Être porteur d'un diplôme de docteur, d'ingénieur ou de licencié ;
B. Avoir fait un stage satisfaisant, d'une année au moins, soit à la Bibliothèque royale, soit dans une autre bibliothèque publique du pays, reconnue apte à cet effet par le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique ;

C. Avoir subi, avec succès, l'examen de candidat bibliothécaire prévu par l'arrêté ministériel prérappelé du 24 décembre 1897.

Art. 2. Il appartient à l'administrateur-inspecteur de l'université où l'aspirant veut faire son stage, et à son défaut à l'autorité qui en tient lieu, de se prononcer sur l'admission du requérant, le bibliothécaire entendu.

Le nombre des stagiaires peut être limité.

Les admissions sont immédiatement notifiées au Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique.

Art. 3. Pour pouvoir être admis comme stagiaire, il faut :

A. Être porteur de l'un des diplômes entérinés de candidat en philosophie et lettres, de candidat notaire, de candidat en sciences naturelles, de candidat en sciences physiques et mathématiques ou de candidat ingénieur, ou

B. Être porteur d'un diplôme scientifique de docteur ou de licencié, ou

C. Avoir subi, avec succès, devant le jury compétent, l'épreuve orale prévue par l'article 4 de l'arrêté ministériel précité du 24 décembre 1897.

Art. 4. Les stagiaires doivent faire acte de présence à la bibliothèque où ils ont été admis, pendant au moins deux heures par jour.

Le bibliothécaire détermine leurs occupations de telle façon que chacun d'eux puisse acquérir, autant que possible, une idée suffisante des différents services de la bibliothèque. A la fin de l'année, il adresse au Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, par l'intermédiaire de l'administrateur-inspecteur de l'université ou de l'autorité qui en tient lieu, un rapport détaillé sur les travaux de chaque stagiaire.

Art. 5. Les dispositions qui précèdent ne sont pas applicables aux employés actuels des bibliothèques des universités de l'État.

Art. 6. MM. les administrateurs-inspecteurs de ces universités sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

COMMISSION D'ENTÉRINEMENT DES DIPLÔMES ACADÉMIQUES.

NOMINATION DES MEMBRES.

Par arrêté royal du 30 décembre 1899, sont nommés, pour un terme expirant le 1^{er} décembre 1900, membres de la commission d'entérinement des diplômes académiques : MM. Scheyven et Crahay, conseillers à la cour de cassation ; Van den Corput et Van Bastelaer, membres de l'Académie royale de médecine ; chevalier Marchal et Monchamp, membres de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres ; Terby et de Tilly, membres de l'Académie royale de Belgique, classe des sciences.

CONCOURS DÉCENNAL DE PHILOGIE. — PÉRIODE DE 1890 A 1899.
NOMINATION DU JURY.

Par arrêté royal du 29 décembre 1899 sont nommés membres du jury chargé de juger le concours décennal de philologie pour la deuxième période comprenant les années 1890-1899: MM. Forget, professeur à l'université de Louvain; L. de la Vallée Poussin, professeur à l'université de Gand; Thomas, professeur à l'université de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique; Vollgraff, professeur à l'université de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, et Waltzing, professeur à l'université de Liège.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS
DE BELGIQUE.

Par arrêté royal du 19 janvier 1900, M. Mesdach de ter Kiele, directeur de la classe des lettres pour 1900, est nommé président de l'Académie royale de Belgique pour la dite année.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Micheels, surv. à Liège, est nommé prof. de sc. nat. à l'A. R. de Tongres, en remplacement de M. Wasteels. M. Micheels est remplacé à Liège par M. Lardinois, surv. à Mons, et celui-ci par M. Aussems, D^r en phil. romane.

A Ostende, M. Verbruggen, régent d'école moyenne, anc. prof. d'Athénée, anc. prof. à l'Institut Dupuich à Bruxelles, est nommé prof. d'hist. et géogr. en remplacement de M. Frederichs.

A Malines, M. Roger de Goey, prof. de flamand à l'A. R. de Hasselt, est nommé prof. de français.

A Hasselt, M. Loos, D^r en phil. class., D^r en droit, vice-consul à Buenos-Ayres, est nommé prof. de flamand.

A Virton, M. Even, prof. de sc. nat., est nommé préfet des études.

A Nivelles, M. Ney, D^r en phil. cl., est nommé prof. des classes inf.

A Dinant, M. Gross, D^r en phil. germ., est nommé prof. de langues modernes.

A Virton, M. F. Wagner, prof. au coll. de Bouillon, D^r en phil. germ., est nommé régent de langues mod. à l'École moyenne.

A Namur, M. Delvaux, D^r en phil. et lettres, est nommé prof. intérimaire.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XVIII, fasc. IV. — Vita venerabilis Lukardis monialis in superiore Wimaria (fin). — Nota in vitam SS. Davidis, Symeonis et Georgii. — Saints d'Istrie et de Dalmatie (d'après les fouilles de Salone et de Parenzo). — Notes sur la vie de Sainte Menne. — Note sur le livre des miracles de S. Maurille, évêque d'Angers, par Hermer. — Dom G. Morin, S. Wulphy et la chronique d'Hariulf. — Bulletin des publications hagiographiques. — Fin du "Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae".

Byzantinische Zeitschrift, t. IX (1900), 1^{er} Heft. — Les Études byzantines en France (Ch. Diehl). — Der Mönch und Presbyter Georgios, ein unbekannter Schriftsteller des 7. Jahrhunderts (Fr. Diekamp). — Un intrus dans le Panthéon hellénique : le faux dieu Kyropalates (T. Reinach). — *Βουρὸς Αὐξεντίου; Πουφινιαναι; Ναὸς ἀποστόλου Θωμᾶ ἐν τοῖς Βοραινίδιον* (Meliopoulos). — Zu Joh. Kantakuzenos (I. Dräseke). — Synesius und Dio Chrysostomus (J. R. Asmus). — Berbernnamen bei Corippus (F. Skutsch). — Bemerkungen zu den Konstantinschen Sammelwerken (L. Cohn). — Der Codex des Gedichtes über die Eroberung von Konstantinopel (Lambros). — Ancora per la critico del Physiologus Greco (Zuretti).

Revue des Humanités en Belgique, 3^{me} année, n° 4. — Ch. Tilman, Conseils donnés sur l'explication d'un auteur français. — R. Lapaille, Questions grammaticales. — J. Hombert, Des compositions et des récompenses dans l'enseignement moyen. — A. Habets, Les lycées français. — D. Jouniaux, Le genre descriptif.

Revue de l'Université de Bruxelles, 5^e année, n° 4. — Eug. Lameere, L'Institut géographique de Lille.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen. 1899. Dezember. — P. Gross. Eine Verwendung von französischen Schriften, die auf deutsche Litteratur Bezug nehmen, in dem deutschen Unterricht in der Prima. II. — F. Schneider, Ist die Erlernung des Duals in der griechischen Formenlehre wirklich entbehrlich? — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philolog. Vereins (Tacitus, Cicero's Briefe).

1900. Januar. — R. Lehmann, Ist Pädagogik eine Wissenschaft? — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philolog. Vereins (Livius).

COMPTES RENDUS.

AESCHYLUS. *The Prometheus Bound*, ed. by H. RACKHAM. Cambridge, University Press, 1899. xxvii-100 pp. in-16. " Bonne édition pour classes. ", Albert Martin, *Rev. crit.*, 1900, n° 6.

AESCHYL. *Choephoroi*, ed. FR. BLAYDES. Halle, librairie de l'Orphelinat, 1899. vi-196 pp. in-8°. 4 mk. — FR. BLAYDES. *Adversaria critica in Aristophanem*. Ibid., 1899. 128 pp. in-8°. 3 mk. " Dans l'édition des *Choéphores*, quelques bonnes observations se trouvent perdues au milieu de bien des choses inutiles ou déjà connues. — Dans les *Adversaria in Aristophanem*, il est encore plus difficile de découvrir le bon grain au milieu de l'ivraie. ", Albert Martin, *Rev. crit.*, 1900, n° 6.

SANCTI AMBROSII *opera*, rec. CAR. SCHENKL. I, LXXXIV-755 pp.; II, XLIX-573 pp. in-8°. Prague et Vienne, Tempsky; Leipzig, Freytag, 1896-1897. 21 mk. 60 et 16 mk. " Excellente édition, qui apporte beaucoup de neuf. Tous les détails en sont également soignés. ", Paul Lejay, *Rev. crit.*, 1900, n° 6.

Anthologia graeca epigrammatum Palatina cum Planudea, ed. H. STADTMUELLER. II a. Leipzig, Teubner, 1899. 8 mk. " Prolégomènes et appareil critique surchargés, et parfois incomplets. ", F. Spiro, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1900, n° 2.

ARISTOTELIS *Ars rhetorica*, iter. ed. AD. ROEMER. Leipzig, Teubner, 1900. 3 mk. 60. " Introduction importante; hypothèse ingénieuse sur la formation du texte actuel de la *Rhétorique*. ", H. Was, *Museum*, VII, n° 12.

ARISTOTELIS *Πολιτεία Ἀθηναίων*, tertium ed. FR. BLASS. Leipzig, Teubner, 1898. xxxi-126 pp. (*Biblioth. Teubn.*). " Progrès sensibles. ", My, *Rev. crit.*, 1900, n° 6.

H. AUFFROY. *Évolution du testament en France des origines au XIII^e siècle*. Paris, Rousseau, 1899, in-8°. " Conscientieux, bien composé, plein d'idées neuves, mais avec un parti pris d'admiration pour le moyen âge. ", A. Luchaire, *Rev. crit.*, 1900, n° 3.

EMIL AUST. *Die Religion der Römer*. Munster, Aschendorf, 1899. 268 pp. " Livre de vulgarisation, mais composé par un spécialiste qui possède et domine complètement sa matière. Il n'est pas, à l'heure présente, de manuel plus complet et plus utile sur la religion romaine. ", E. Hack, *Muséon*, décembre 1899.

G. D'AVENEL. *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*. Paris, imprimerie nationale, 1894-98. 4 vol. in-8°. " Recueil immense de matériaux, mais aussi contestable pour la méthode que pour les résultats. ", J. A. Sillem, *Museum*, VII, n° 11.

A. VAN BERKUM. *Oude geschiedenis voor de lagere klassen der Gymnasia. — Herhalingsstabellen, Aanhangsel*. Utrecht, Kemink, 1899. 1 fl. 50 et 0 fl. 60. " Ce manuel s'adresse essentiellement à la mémoire de l'élève, mais est bien conçu à ce point de vue. ", W. A. A. Hecker, *Museum*, VII, n° 11.

HENRI BORNECQUE. *La prose métrique dans la correspondance de Cicéron*. Paris, Bouillon, 1898. xviii, 218 et 130 pp. in-8°. — *Id. Quid de structura*

rhetorica praeceperint grammatici atque rhetores latini. Paris, Bouillon, 1898. xi-88 pp. in-8°. " Ces deux ouvrages enrichissent notre connaissance des faits. Les résultats des recherches de M. B. sont très intéressants tant au point de vue littéraire qu'au point de vue de la critique philologique. " Paul Lejay, *Rev. crit.*, 1900, n° 2 — Cf. *Rev. de l'I. P.*, 1899, p. 171.

A. BOURQUIN et J. J. SALVERDA DE GRAVE. *Précis de phonétique française à l'usage des Néerlandais*. Leide, Kapteijn, 1899. 1 f. 25. " Petit manuel clair, exact, précis, destiné surtout à la préparation des examens. " A. G. Van Hamel, *Museum*, VII, n° 12.

E. A. WALLIS BUDGE. *Books on Egypt and Chaldaea*. Vol I. *Egyptian Religion*. Vol. II. *Egyptian Magic*. Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner et C^o, 1899. 198 et 234 pp. in-8°. 3 sh. 6 d. le vol. " Si ces livres apportent peu de faits nouveaux à l'égyptologie, ils ont l'avantage d'initier, d'une manière très nette et très complète, le public aux découvertes récentes de l'égyptologie. " J. C., *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n° 4.

F. W. CHANDLER. *Romances of Roquerry*. I. New-York, Macmillan, 1899. vii-483 pp. in-18. 10 fr. " Livre touffu, mais qui renferme des pages curieuses. " Ch. Bastide, *Rev. crit.*, 1900, n° 4.

W. L. CROSS. *The development of the English novel*. New-York, Macmillan, 1899. xvii-329 pp. in-18. 7 fr. 20. " Bien composé, très clair, très complet, nourri d'idées générales. Rien ne manque à ce livre qu'une conclusion; on en trouve d'ailleurs les éléments éparés dans le volume. " Ch. Bastide, *Rev. crit.*, 1900, n° 4.

Die Çukasaptati, aus dem Sanskrit übersetzt von RICHARD SCHMIDT. Stuttgart, Kohlhammer, 1899. iv-149 pp. in-8°. " Les folkloristes trouveront dans ces contes quelques thèmes nouveaux et matière à rapprochements avec des thèmes déjà connus. " V. H(enry), *Rev. crit.*, 1900, n° 5.

P. H. DAMSTÉ, *Emendandi artis vindicatio lectionibus Vergilianis illustrata*. Leyde, 1899 (Progr.). " Conjectures ingénieuses, mais qui ne sont pas toutes acceptables. " J. S. Speyer, *Museum*, VII, n° 11.

K. DIETERICH. *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache von der hellenistischen Zeit bis zum 10 Jahr n. Chr.* Leipzig, 1898, 326 pp. " Tout en faisant de nombreuses critiques, reconnaît le grand mérite de l'ouvrage. " A. Thumb, *Byz. Zeitschr.*, IX, 231.

W. DEUMANN. *Geschichte Roms in seinem Uebergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung*. II^{te} Auflage, herausg. von P. GROEBE, 1^{ste} Bd. Berlin, Borntraeger, 1899. 10 mk. " Réédition soignée d'un ouvrage qui aurait dû être complètement remanié. " O. E. Schmidt, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 1.

EURIPIDE. *Médée, Iphigénie à Aulis*, recension nouvelle avec un commentaire critique et explicatif par HENRI WEIL. 3^e éd. Paris, Hachette, 1899. " Cette édition a profité de tous les progrès que le texte d'Euripide a faits depuis vingt ans. Corrections et explications nouvelles. Effort très marqué de M. W. pour se rapprocher le plus possible de la tradition manuscrite. " Albert Martin, *Rev. crit.*, 1899, n° 51.

EURIPIDIS *Iphigenia Aulidensis*, ed. N. WECKLEIN. Leipzig, Teubner, 1899. 91 pp. in-8°. " Œuvre de mérite. " Albert Martin, *Rev. crit.*, 1899, n° 51.

ÉMILE FAGUET. *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, 3^e série. Paris, Société d'imprimerie et de librairie, 1900. xxii-379 pp. in-18. 3 fr. 50. " Essai louable de restaurer l'esprit public. Beaucoup de pensées fines et fortes. " Charles Dejob, *Rev. crit.*, 1900, n^o 4.

G. M. FERRARI. *Scritti varj*. Rome, Soc. edit. D. Alighieri, 1899. " Études d'histoire, de philosophie et de pédagogie, qu'on lira avec intérêt. " *Revue de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n^o 4.

G. FLEITER. *Deutschland und die Deutschen, Deutsches Lesebuch*, etc. Munster, Aschendorff, 1899. 3 fr. 75 relié. " Livre de lecture fort intéressant et d'une originalité de bon aloi. Il est composé d'après ce principe que l'enseignement de l'allemand ne doit pas seulement viser à faire connaître la langue, mais aussi donner à l'élève une idée suffisante de l'Allemagne elle-même et du peuple allemand. " X, *Muséon*, décembre 1899.

C. FREDRICH. *Hippokratische Untersuchungen*, Berlin, Weidmann, 1899. vi-236 pp. " Recherches utiles pour l'histoire de l'ancienne médecine grecque. " My, *Rev. crit.*, 1900, n^o 4.

W. FRITZ. *Die Briefe des Bischofs Synesius von Kyrene*, Leipzig, 1898. 230 pp. " Un auteur mal édité, et écrivant comme S. dans un style artificiel, ne convient pas pour une étude historique de la langue. " P. Wendland, *Byzant. Zeitschr.*, IX, 236.

GERMANICI CAESARIS *Aratea*, iter. ed. BREYSIG. *Accedunt epigrammata*. Leipzig, Teubner, 1899. " Soigné; les signes employés dans l'apparat critique auraient pu être mieux choisis. " R. Helm, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1900, n^o 3.

OTTO GILBERT. *Griechische Götterlehre*, Leipzig, Avenarius, 1898. 516 pp. in-8°. " Toute une exposition et une interprétation rigoureusement systématiques de la religion hellénique. Pour M. G., toute la poésie des mythes grecs, non seulement dérive du spectacle du ciel, mais s'explique en particulier par le grand contraste de la lumière et de l'obscurité. On résistera souvent aux explications proposées; mais le livre, malgré la fantaisie qui y abonde, n'est point à dédaigner. " P. D(echarme), *Rev. crit.*, 1900, n^o 1. — Cf. *Rev. de l'Instr. publ.*, 1899, p. 316.

F. GODEFROY. *Complément du dictionnaire de l'ancienne langue française* (lettres N et O), 93^e et 94^e fasc. Paris, Bouillon. Additions et corrections par A. Delboulle, *Rev. crit.*, 1900, n^o 3.

ERNST FRIEDRICH HAUPT (1773-1843). *Goethes Gedichte ins Lateinische übertragen*. Berlin, Weidmann, 1899. 105 pp. in-12. 2 mk. " Version fidèle, facile, presque toujours heureuse, quoiqu'elle ne puisse rendre le charme profond de la lyrique de Goethe. Les poésies latines sont rythmées et rimées comme l'original; le calque est curieux, mais cela ne flatte guère l'oreille. " L. Roustan, *Rev. crit.*, 1900, n^o 2.

RAOUL DE LA GRASSERIE. *Des religions comparées au point de vue sociologique*. Paris, Giard et Brière, 1899. 396 pp. in-8°. " Pour qui ne se laisse pas rebuter par les imperfections de la forme ni par les défauts de détail, il y a là une œuvre puissante, profonde, originale. " G(oblét) d'A(lviella), *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n^o 4.

W. HELBIG. *Führer durch die Sammlungen klassischer Alterthümer in*

Rom. 2^e Aufl. Leipzig, Teubner, 1899. 2 vol. in-8°. " Additions et modifications importantes, qui rendent la nouvelle édition de cet ouvrage devenu classique indispensable aux travailleurs „ J. Toutain, *Rev. crit.*, 1899, n° 51.

KENYON. *The palaeography of Greek Papyri*. Oxford, Clarendon Press, 1899. VI-160 pp. " Cet ouvrage sera un guide bienvenu pour tous ceux qui voudront s'initier aux principes d'une science nouvelle, et il s'imposera de lui-même tant par le nom de son auteur que par la clarté de ses divisions et la netteté de ses analyses „ My, *Rev. crit.*, 1900, n° 1.

CLOVIS LAMARRE. *Étude sur les peuples anciens de l'Italie et sur les cinq premiers siècles de Rome*. Paris, Delagrave, 1899. 326 pp. in-8°. " C'est perdre son temps que de lire ce livre „ Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1900, n° 6.

ÉMILE LEGOUIS. *Shakespeare*. Paris, Colin, 1899. XLVI-396 pp. 4 fr. (*Pages choisies des Grands Écrivains*). " Excellent „ J. Lecoq, *Rev. crit.*, 1900, n° 5.

BRUNO LIEBICH. *Die Wortfamilien der lebenden hochdeutschen Sprache*. I, livr. 1-5. Breslau, Preuss et Jünger, 1899. Gr. in-4° (la 1^e partie comprendra 6 livr. et coûtera 10 mk.). " Entreprise des plus utiles, mais il faudra attendre la publication de la 2^e partie de l'ouvrage pour pouvoir formuler sur sa valeur un jugement définitif „ Alfred Bauer, *Rev. crit.*, 1900, n° 1.

TH. LIPPS. *Die ethischen Grundfragen*. Hambourg, Voss, 1899. 5 mk. " Livre sage et prudent, qui ne peut que faire du bien et répandre des idées saines. Ce qui lui manque peut-être un peu, c'est la flamme intérieure. „ Henri Lichtenberger, *Rev. crit.*, 1900, n° 2.

LIPSIUS et BONNET. *Acta apostolorum apocrypha*. Partis II vol. I. Leipzig, Mendelssohn, 1898. 262 pp. 10 mk. " Édition précieuse et marquant un grand progrès. „ F. Diekamp, *Byzant. Zeitschr.*, IX, p. 189.

T. LIVI *ab urbe condita libri*. W. WEISSENBORN'S erkl. *Ausg. neu bearb.* von H. J. MÜLLER. VI, 2 : Buch XXIX-XXX. Berlin, Weidmann, 1899. VII-199 pp. in-8°. " Bonne revision, mais les épreuves n'ont pas été soigneusement corrigées. „ Émile T(homas), *Rev. crit.*, 1900, n° 3.

A. LUDWICH. *Die Homervulgata als voralexandrinisch erwiesen*. Leipzig, Teubner, 1898. II-204 pp. " On doit approuver, dans son ensemble, la théorie de M. L.; la vulgate d'Homère est antérieure à la période alexandrine, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne doive rien aux travaux des critiques alexandrins. „ My, *Rev. crit.*, 1899, n° 51. — Cf. *Rev. de l'I. P.*, 1899, p. 106.

LYCURGI *oratio in Leocratem*, ed. FR. BLASS. *Editio maior*. Leipzig, Teubner, 1899. XLIV-86 pp. 90 pf. " Texte sensiblement amélioré. „ Albert Martin, *Rev. crit.*, 1900, n° 5. — " Répond entièrement à l'état actuel de la science. „ A. H. G. P. van den Es, *Museum*, VII, n° 11.

JOANNIS LAURENTII LYDI *liber de Mensibus*, ed. R. WUENSCH. Leipzig, Teubner, 1898. xcvi-202 pp. (*Biblioth. Teubner.*). " Cette édition, enrichie de nouveaux fragments et accompagnée d'une préface instructive, sera certainement très appréciée des hellénistes et des mythologues. „ My, *Rev. crit.*, 1900, n° 6.

E. MAASS. *Commentariorum in Aratum reliquiae*. Berlin, Weidmann, 1898. LXXI-749 pp. in-8°. " C'est un véritable monument élevé au poète alexandrin. „ My, *Rev. crit.*, 1900, n° 3.

P. MANDONNET. *Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au XIII^e siècle*. Fribourg, 1899, in-4° (*Collectanea Friburgensia*, n° 8). " Contribution considérable à l'histoire de la philosophie et de la théologie du Moyen Age. „ A. Luchaire, *Rev. crit.*, 1900, n° 5.

E. MARCKS. *Fürst Bismarcks Gedanken und Erinnerungen*. Berlin, 1899, in-12. — M. LENZ. *Zur Kritik der Gedanken und Erinnerungen des Fürsten Bismarck*. Berlin, 1899, in-12. " Montrent les lacunes, inexactitudes, etc., des mémoires de Bismarck, tout en conciliant, surtout le second, une admiration sincère avec le respect le plus entier de la critique, „ L. Roustan, *Rev. crit.*, 1900, n° 1.

B. MAURENBRECHER. *Hiatus und Verschleifung im alten Latein*. Leipzig, Teubner, 1899. 9 mk. " Important pour la critique de Plaute et pour l'histoire de la langue latine. „ J. W. Bierma, *Museum*, VII, n° 12.

ÉMILE MICHEL. *Rubens, sa vie, son œuvre et son temps*. Paris, Hachette, 1 vol. gr. in-8°. 40 fr. " Cette monographie, qui embrasse l'ensemble de la vie de Rubens et de ses productions, mérite les plus grands éloges. „ Henri de Curzon, *Rev. crit.*, 1900, n° 5.

J. B. MISPOULET. *La vie parlementaire à Rome sous la République*. Paris, Fontemoing, 1899. 418 pp. in-8°. " Très attachant. Lire surtout le livre III, où l'auteur essaie de reconstituer les séances historiques du Sénat au VII^e siècle de Rome. Les considérations finales auraient pu être plus développées. „ R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1899, n° 51.

W. MOELLER. *Lehrbuch der Kirchengeschichte. Reformation und Gegenreformation*, t. III, publ. par D. G. KAWERAU. 2^e édit. Freiburg i. B., 1899, in-8°. " Guide commode et sûr fait au point de vue protestant. „ R(euss), *Rev. crit.*, 1900, n° 1.

Musici scriptores Graeci; Melodiarum reliquiae, rec. CAR. JANUS. Leipzig, Teubner, 1899. " Instrument de travail commode et quasi indispensable. „ Jules Combarieu, *Rev. crit.*, 1900, n° 3.

PAULY'S *Realencyclopädie, neue Bearbeitung*, herausg. von G. WISSOWA. VI Halbband. " Il est à regretter, pour la prompté exécution de l'entreprise, que plusieurs articles aient pris autant d'extension qu'une véritable monographie „ F. Harder, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 4.

PHILOPONUS. *De aeternitate mundi*. ed. RABE. Leipzig, Teubner, 1899. " Bonne édition critique „ F. Hirsch, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 4.

J. RAMSAY. *The foundations of England or twelve centuries of British History* (55 av. J. C. — 1154). Londres, Swan, Sonnenschein et C^o, 1898. 2 vol. in-8°. " Cet ouvrage est plutôt une chronique qu'une histoire d'Angleterre et ne peut se comparer à la *Short History* de Green. Mais on y trouvera d'utiles renseignements „ P. L. Muller, *Museum*, fév. 1900.

F. VON REBER und A. BAYERSDORFER. *Klassischer Skulpturenschatz*. München, Bruckmann. 50 pf. la livraison bimensuelle. " Format commode, texte bien conçu, reproductions le plus souvent excellentes, précieux instrument de vulgarisation „ Amelung, *Wochenschr. f. Klass. Philol.* 1900, n° 6.

O. RIBBECK. *Reden und Vorträge*. Leipzig, Teubner, 1899. 6 mk. " Intéressera même le grand public „ A. H. G. P. van den Es, *Museum*, VII, n° 12.

O. RITSCHL. *Nietzsches Welt-und Lebensanschauung in ihrer Entstehung und Entwicklung dargestellt und beurtheilt*. 2^e Aufl. Fribourg, Leipzig et Tubingue, Mohr, 1899. 107 pp. in-8°. "Établit une opposition trop forte entre la période positiviste et la période mystique de Nietzsche, et ne montre pas assez l'essentielle unité de la personnalité du philosophe. Quoique l'auteur s'efforce d'être impartial et équitable, ses jugements semblent reposer sur des impressions subjectives „ Henri Lichtenberger, *Rev. crit.*, 1900, n° 1.

F. DE ROCCA, *Les assemblées politiques de la Russie*. Paris, Larose, 1899, in-8°. "Œuvre posthume restée imparfaite mais qui apprendra au grand public de langue française ce fait trop inconnu que l'autocratie russe est d'origine moderne, et que les Tsars du XV^e au XVII^e siècle furent entourés, comme les monarques occidentaux, de Conseils et d'États „ E. Denis, *Rev. crit.*, 1900, n° 3.

EUGÈNE ROLLAND, *Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le Folk-lore*, II. Paris, 1899. 268 pp. in-8°. 6 fr. "Plein d'attrait et de précieux renseignements „ Ch. J., *Rev. crit.*, 1900, n° 1.

MARTIN SCHANZ. *Geschichte der Roemischen Litteratur*, II, 1: *Die Augusteische Zeit*. 2^e Aufl. Munich, Beck, 1899. 372 pp. gr. in-8°. 7 mk. (*Iwan Müllers Handbuch*, VIII). "L'auteur n'a pas épargné ses peines pour compléter et améliorer son travail. La masse de renseignements qu'il a condensée et analysée est véritablement énorme. La bibliographie est aussi riche qu'on peut le désirer „ Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1900, n° 1. — "Dans cette 2^e édition, l'ouvrage est remanié, amélioré et considérablement augmenté. „ Harder, *Wochenschr. f. Klass. Philolog.*, 1900, n° 5.

L. ANNAEI SENECAE *ad Lucilium epistularum moralium quae supersunt*, ed. OTTO HENSE. Leipzig, Teubner, 1898. 6 mk. 60. "Marque un progrès considérable dans la constitution du texte. „ Le rp. propose un certain nombre de corrections. J. van der Vliet, *Museum*, VII, n° 11.

PAPINII STATII *Silvarum libri*, herausgegeben und erklärt von FR. VOLLMER. Leipzig, Teubner, 1898, 16 mk. "Rendra de très grands services. „ P. Kerckhoff, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 5.

F. STOLZ, J. H. SCHMALZ et F. HEERDEGEN. *Lateinische Grammatik*. 3^e Aufl. Munich, Beck, 1900. xiv-574 pp. in-8°. 11 mk. (*Iwan Müllers Handbuch*, II, 2.) "Ce livre a subi une refonte entière et a été mis au point. La lexicographie et la sémantique auraient pu recevoir plus de développements. „ Paul Lejay, *Rev. crit.*, 1900, n° 6.

HENRY SWEET. *The practical Study of Languages*. Londres, Dent, 1899. xvi-280 pp. in-8°. "Tous ceux qui se destinent à enseigner quelque langue étrangère, morte ou vivante, feront bien de lire M. Sw. — et cependant de ne l'en croire jamais sur parole. On trouve chez lui des aperçus de la plus ingénieuse justesse, présentés sous une forme aussi claire que piquante, mais aussi des idées qui appellent la contradiction. „ V. Henry, *Rev. crit.*, 1900, n° 5.

FRED. H. SYKES. *French elements in Middle English*. Oxford, Hart, 1899. 64 pp. in-8°. "Bonne monographie qui aboutit à cette conclusion qu'il est

impossible de restreindre l'influence de l'ancien français à une simple invasion de mots nouveaux. C'est à l'aide de travaux de ce genre qu'on arrivera peu à peu à établir exactement la part du français dans l'histoire de la langue anglaise. „ Ch. Bastide, *Rev. crit.*, 1900, n° 1.

G. TESTAUD. *Des rapports des puissants et des petits propriétaires ruraux dans l'empire byzantin au X^e siècle*. Bordeaux, 1898. 198 pp. " Œuvre d'un débutant inexpérimenté qui a encore énormément à apprendre. „ Ch. Dichl, *Byzant. Zeitschr.*, IX, p. 200.

ULMANN. *Russisch-Preussische Politik unter Alexander I und Friedrich Wilhelm III, bis 1806*. Leipzig, Duncker et Humblot, 1899, in-8°. " Le plan est un peu flottant, mais bien des points importants sont mis en lumière, surtout à l'aide des sources russes. „ E. Denis, *Rev. crit.*, 1899, n° 52.

U. WILCKEN, *Griechische Ostraka aus Ägypten und Nubien*, 2 vol. Leipzig, Giesecke et Devrient, 1899. 42 mk. " Œuvre magistrale; le t. I contient toute une histoire économique de l'Égypte gréco-romaine; le t. 2^d, une publication admirablement faite de 1624 documents, dont 1300 sont inédits. „ Rostowzew, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1900, n° 5.

J. TE WINKEL. *De Noordnederlandsche Tongvallen. Atlas van Taalkaarten met tekst*. 1^{re} livraison. Leyde, Brill, 1899. " Ouvrage de grande importance. Objections de détail. „ W. de Vries, *Museum*, VII, n° 12.

H. WOELFFLIN. *Die klassische Kunst. Eine Einführung in die italienische Renaissance*, Munich, Bruckmann, 1899. ix-279 pp. in-8° avec 110 grav. " Livre très intelligemment conçu et qui montre que l'étude du développement de la vision esthétique doit être poursuivie pour elle-même, car l'action du milieu ne rend pas compte de ce qui est proprement artistique dans l'œuvre d'art. „ Salomon Reinach, *Rev. crit.*, 1899, n° 52.

G. WOLF. *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*, I. 2 et 3. Berlin, 1899, 2 vol. in-8°. " Consciencieux et savant, mais un peu fatigant et pas assez limpide. „ R(euss), *Rev. crit.*, 1899, n° 51.

DE WOYDE. *Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870*, trad. THIRY. Paris, Chapelot, 1900. 2 vol. in-8°. " Prouve que les victoires allemandes sont dues à l'initiative des chefs en sous-ordre. „ A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1899, n° 52.

XENOPHONTIS *Expositio Cyri*, rec. G. GEMOLL. Ed. maior. Leipzig, Teubner, 1899. viii-305 pp. 1 mk. 20. " Texte révisé d'après le ms de Paris (ancien fonds grec 1640). G. n'a pas connu l'édition de Couvreur, qui aurait pu lui être utile. Aujourd'hui il semble que c'est perdre son temps que de reprocher aux savants allemands d'ignorer les travaux des savants français; nous ne manquerons pas cependant de le faire chaque fois que l'occasion s'en présentera. „ Albert Martin, *Rev. crit.*, 1900, n° 4. — " Rectifie en maint endroit la collation du Parisinus 1640 faite par Hug, et apporte quelques bonnes leçons, mais aussi des conjectures insoutenables. „ J. G. Voegler, *Museum*, VII, n° 11.

XENOPHON. *The Hellenica*, book I and II, ed. by G. M. EDWARDS. Cambridge, University Press, 1899. xlviii-168 pp. in-16. " Édition très suffisante pour les classes. La partie historique est surtout très soignée; mais M. E. s'exagère l'impartialité de Xénophon. „ Albert Martin, *Rev. crit.*, 1900, n° 4.

BIDEZ et CUMONT. *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien*. Bruxelles, Hayez, 1898. 156 pp. (Extrait des *Mémoires in-8° de l'Académie royale de Belgique*). " Pour la première fois, les manuscrits des lettres de Julien sont scientifiquement classés, et l'ordre des lettres rétabli. L'édition ainsi préparée ne peut manquer de constituer un progrès considérable. Ce travail préliminaire, œuvre de patience et de longue méditation, fait le plus grand honneur aux deux savants belges qui ont su le concevoir et l'exécuter; les hellénistes l'accueilleront avec joie, non seulement pour ce qu'il donne, mais aussi pour ce qu'il promet. ", My, Rev. crit., 1900, n° 6.

A. BLEY. *Histoire d'un compte-rendu critique. Supplément*. Annoncé par J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1900, n° 1.

A. BOCQUET. *Principes de phonétique grecque*. Tournai, Decallonne-Liagre. 1899. " Approprié à l'intelligence des élèves, il rendra service aussi aux maîtres. ", V., *Bollettino di filologia classica*, n° 6, déc. 1899. — " Travail sérieux qui rendra le plus grand service aux professeurs et aux élèves. ", J. J. D. S., Rev. bibliogr. Belge, 31 oct. 1899. — " L'auteur se fait illusion sur l'utilité de la phonétique dans l'enseignement du grec. ", L. Goemans, Bull. bibliogr. de la Rev. des Humanités en Belgique, 1900, p. 278.

The ecclesiastical history of Evagrius with the scholia, ed. with introduction, critical notes and indices by J. BIDEZ and L. PARMENTIER. Londres, Methuen, 1898. xiv-285 pp. in-8°. 10 sh. 6 d. " Notre connaissance du texte a réalisé de grands progrès par les soins de MM. B. et P., qui ont pu établir une classification des sources et donner une base solide à leur édition. L'*index graecitatis* est une véritable étude de la langue de l'auteur. ", Paul Lejay, Rev. crit., 1899, n° 52.

P. FREDERICQ. *L'enseignement supérieur de l'histoire*. Gand, Vuylsteke, Paris, Alcan, 1899. 304 pp. in-8°. " Ces études, publiées à diverses époques, gardent tout leur intérêt; elles constituent de précieux documents pour l'histoire de l'enseignement supérieur; elles ont la valeur de *choses vues* et fort bien vues par un observateur sagace. Quand on compare le chemin parcouru dans notre pays depuis vingt-cinq ans, on ne peut que se rallier aux conclusions optimistes de M. F. ", L(éon) L(eclère), Rev. de l'Université de Bruxelles, 5^e année, n° 4.

F. A. GEVAERT et J. C. VOLLGRAFF. *Les problèmes musicaux d'Aristote*, 1^{er} fascicule. Gand, Hoste, 1899. 164 pp. gr. in-8°. " C'est dans le commentaire musical que réside le principal intérêt de l'ouvrage; on y retrouve à chaque page les brillantes facultés, les multiples connaissances, enfin le style souple et coloré de M. Gevaert. M. Vollgraff a proposé plusieurs corrections heureuses au texte des *Problèmes*. Deux critiques : 1^o la constitution et l'interprétation du texte ont été quelquefois pliées aux vues personnelles de M. G.; 2^o les deux savants n'ont pas tracé une ligne de démarcation assez nette entre les énoncés et les solutions des *Problèmes*: les énoncés circulaient dans les écoles indépendamment de toute réponse; les énoncés peuvent donc servir à expliquer des énoncés, et les solutions des solutions, mais il n'est pas légitime d'interpréter les énoncés à l'aide des solutions ou *vice-versa*. ", Théodore Reinach, Rev. crit., 1899, n° 52.

H. GLAESNER. *Les caractères dans la Thébàide de Stace*. Louvain, Peeters, 1899. " Ne contient rien d'intéressant. ", P. Kerckhoff, *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 1900, n° 5.

JULES GUILLIAUME. *Le vers français et les prosodies modernes*, Bruxelles, Castaigne, 1898. 226 pp. " Préconise l'introduction, dans la poésie française, du vers rythmique. Bon traité de métrique, quoique un peu radical. ", G. Doutrepont, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n° 1.

A. HANSAY. *Étude sur la formation et l'organisation économique du domaine de l'abbaye de Saint-Trond depuis les origines jusqu'à la fin du XIII^e siècle* (22^e fascicule du *Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand*). Gand, Engelcke, 1899. In-8°. " Modèle de monographie d'histoire économique qui fait honneur à l'enseignement historique de l'Université de Gand. ", M. P(rou), *Le Moyen Age*, nov.-déc., 1899.

MICHEL HUISMAN. *Inventaire des nouveaux manuscrits concernant l'histoire de Belgique, acquis par la Bibliothèque royale de Berlin* (Extr. du *Bull. de la comm. roy. d'hist.*, IX, 3), Bruxelles, 1899. 68 pp. " Soigné et méthodique. ", L., *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n° 4.

M. HUISMAN. *Essai sur le règne du prince-évêque Maximilien-Henri de Bavière*. Bruxelles, Lamertin, 1899. in-8°. Extr. des *Mémoires de l'Académie*. " Témoigne de recherches approfondies et d'un remarquable talent d'exposition. L'auteur, en certains points, ne s'est pas suffisamment dégagé des idées conventionnelles qui ont longtemps dominé chez nous l'appréciation des choses de l'ancien régime. ", G. Kurth, *Archives Belges*, 25 déc. 1899.

P. LADEUZE. *Étude sur le cénobitisme Pakhômien pendant le IV^e siècle et la première moitié du V^e*. Louvain, Van Linthout; Paris, Fontemoing, 1898. 390 pp. " Travail excellent et qui est un modèle pour la méthode. ", K. Kirch, S. J., *Byzant. Zeitschr.*, IX, 193.

C. LECOUTERE. *Middelnerlandsche geestelijke liederen*. Lierre, 1899, in-8°. Remarques de détail par E. T. Kuiper, *Museum*, VII, n° 11.

Abbé DE PRATERE. *Histoire moderne et contemporaine*. Gand, Siffer, 1898. " Beaucoup d'inexactitudes et aucun progrès sur ses devanciers. ", J. Frederichs, *Bull. bibliogr. de la Rev. des Hum. en Belgique*, 1900, p. 294.

ED. ROMBERG et A. MALET. *Louis XVIII et les Cent-jours à Gand*. *Recueil de documents*. I, Paris, Picard, 1898. In-8°. " Documents aussi peu intéressants que l'épisode auquel ils se rapportent. Le volume ne présente d'agrément que par la préface de M. Romberg. ", J. Mendels, *Museum*, VII, n° 11.

P. THOMAS. *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée*. Bruxelles, Hayez, 1898. " Les conjectures émises sont pour la plupart fort plausibles. ", G. Karlshausen, *Bull. bibliogr. de la Revue des Hum. en Belgique*, 1900, p. 294.

P. THOMAS. *Mœurs Romaines. Extraits d'auteurs latins à l'usage des classes supérieures d'humanités, avec des notices et des notes*, Bruxelles, 1899. " Excellent recueil de versions latines à l'usage des classes supérieures. Le commentaire est concis autant que sûr. ", L. Preud'homme, *Bull. bibliogr. de la Revue des Hum. en Belgique*, 1900, p. 264.

O. VAN DEN DAELE et F. VAN VEERDEGHEM. *De Roode Roos. Zinnespelen*

en andere tooneelstukken der zestiende eeuw. Mons, Dequesne. 277 pp. " Complément important à la littérature dramatique de notre pays. ", O. van Hauwaert. Bull. bibliogr. de la Revue des hum. en Belgique, 1900, p. 301.

J. VAN DER AA. *L'île de Ceylan. Croquis, mœurs et coutumes. Lettres d'un missionnaire*, Louvain, 1899. 271 pp. in-8° avec 10 phototypies. 3 fr. " Spirituel et instructif. ". Ad. De Ceuleneer, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1900, n° 1.

VICTOR VANDER HAEGHEN. *Mémoire sur les documents faux relatifs aux anciens peintres, sculpteurs et graveurs flamands*. Bruxelles, Hayez, 1899. Extr. in-8°. des Mémoires de l'Académie. " Dévoile les faux du Gantois Delbecq qui ont trompé pendant si longtemps les historiens de la peinture flamande, et en explique en détail la fabrication. ", H. Hymans, Archives Belges, 25 déc. 1899.

L. VANDERKINDERE. *Histoire de la formation territoriale des principautés belges au moyen âge*. T. I. Bruxelles, 1899. " Riche en résultats nouveaux; instrument de travail appelé à rendre les plus grands services. ", H. Vanhoutte, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1900, n° 1.

L. VANDER KINDERE. *Richilde et Hermann de Hainaut*. Bruxelles, 1899. In-8°. " Discussion serrée et pénétrante. ", L. L[eclère], Revue de l'Université de Bruxelles, janv. 1900.

H. VAN NEUSS. *Actes et documents anciens concernant Hasselt*. Hasselt, Klock, 1899. 80 pp. " Utile publication de chartes datées de 1203 à 1349. ", Habets, Bull. bibliogr. de la Rev. des Hum. en Belgique, 1900, p. 293.

J. VERCOULLIE. *Algemeene inleiding tot de taalkunde*, 2^e uitg. Gand, Vuylsteke, 1900. " Excellent ouvrage, mais trop concis. La bibliographie aurait pu être plus méthodique. Réserves sur quelques points. ", C. Lecoutere, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1900, n° 1.

VONDEL. *Peter en Pauwels. De Kruisberg*. VOLLENHOVE. *De Kruistriomf*. Heruitgegeven door J. MUYLDERMANS. Roulers, De Meester, 1899. xxxviii-123 pp. " Bonne édition. ", C. Caeymaex, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1900, n° 1.

FÉLIX WAGNER. *La Saga de Gunnlaug Langue de Serpent*, traduite de l'islandais. Gand, A. Siffer; Paris, E. Leroux, 1899, in-8°. " Première traduction française de cette Saga. Si le traducteur ne se montre pas toujours suffisamment au courant des antiquités nordiques, il possède une exacte connaissance de la langue et témoigne d'un goût vif et éclairé pour la littérature scandinave. ", E. Mogk, Deutsche Literaturzeitung, 1900, n° 5.

J. P. WALTZING, *Lexique de Plaute*, I, A-Accipio. Louvain, Peeters, 1900. " Les auteurs ont droit à notre gratitude pour le dévouement avec lequel ils ont entrepris ce travail ingrat. ", O. Plasberg, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1900, n° 3.

NÉCROLOGIE

L'enseignement moyen de l'État vient de faire une perte sensible par la mort d'un jeune professeur de grand mérite, M. Jules Frederichs, décédé le 24 décembre 1899 à Ostende, où il occupait la chaire d'histoire et de géographie à l'athénée royal de cette ville.

M. Frederichs était né à Gand le 13 juin 1867; il n'était donc âgé que de 32 ans et demi. Après de solides études faites à l'athénée, puis à l'université de sa ville natale dans ces sections normales flamandes que venait de créer M. le Ministre Van Humbeeck, sur les indications de M. Wagener, et qui furent l'embryon fécond de la Faculté réorganisée en 1890, M. Frederichs obtint brillamment son diplôme d'agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire et il y ajouta bientôt après celui de docteur en philosophie et lettres. Puis, au concours universitaire de 1895-1896, il fut proclamé premier en sciences historiques avec un mémoire intitulé : *Staatkundige en maatschappelijke toestand der Nederlanden sedert den dood van Karel den Stouten tot aan Philips den Schoone*.

En même temps le jeune lauréat, que les cours pratiques d'histoire avaient initié aux méthodes des recherches scientifiques, s'était fait connaître par des travaux de première main, tels que : *Le Grand Conseil ambulatoire* (*Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 1890), *De Secte der Loïsten of Antwerpsche Libertijnen* (1891), *Robert le Bougre, premier inquisiteur général en France* (*Recueil des Travaux de la Faculté de philosophie de Gand*, 1892), *Un luthérien français devenu libertin spirituel* (*Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*), *De Slag van Kortrijk* (*Nederlandsch Museum*, 1893), *Les derniers travaux sur l'histoire et l'historiographie de la bataille de Courtrai* (*Messenger des sciences historiques*, 1893), *Le cri de guerre des Matines Brugeoises* (*Bulletin de la Commission royale d'Histoire*, 1893), *De Inquisitie in het hertogdom Luxemburg* (1898). Il avait pris aussi une grande part à la préparation des deux premiers volumes du *Corpus doc. Inquisitionis Neerlandicae*, publiés par M. le professeur Paul Fredericq et les élèves de son cours pratique.

Devenu professeur d'histoire à l'athénée d'Ostende, M. Frederichs y conquist d'emblée la sympathie de ses collègues et de ses élèves. Il publia alors une *Géographie du Congo* (avec édition flamande, 1895) et une *Histoire moderne* (1898), à laquelle l'Académie royale de Belgique a accordé l'un des prix du Concours De Keyn.

M. Frederichs a rendu de grands services à la Société pour le progrès des études philologiques et historiques. Il a collaboré à plusieurs revues, telles

que la *Revue de l'Instruction publique*, le *Nederlandsch Museum*, le *Tijdschrift van het Willems-Fonds*. Il a donné à Ostende et à Alost, avec un réel succès, des cours d'extension universitaire et il faisait, chaque hiver, des conférences et des leçons gratuites dans la langue du peuple pour vulgariser les connaissances historiques.

Sa vie a été bien remplie et sa mort a provoqué d'unanimes regrets, parce que ce jeune savant n'avait certes pas dit son dernier mot.

P. F.

Un des anciens collaborateurs de cette *Revue*, le professeur Raymond De Block, est décédé à Liège dans le courant de janvier après une courte maladie à l'âge de cinquante et un ans. Sa vie se résume toute entière dans le cours régulier des études sérieuses qu'accompagne le succès.

Né à Damme-lez-Bruges, De Block fut élève de l'Athénée de cette ville, obtint au concours général plusieurs distinctions, et gradué en lettres fut admis premier à l'École Normale des Humanités, d'où il sortit avec grande distinction en qualité de professeur agrégé en 1870. Six années plus tard, sa thèse *Echemère et sa doctrine* lui valut le grade spécial de docteur en sciences philologiques. Après avoir enseigné successivement aux Athénées de Mons, Liège et Tournai, De Block fut, par arrêté royal du 15 décembre 1883, nommé maître de conférences pour la langue latine et la langue grecque à l'École Normale des Humanités à Liège, et les années qu'il y passa comptèrent parmi les meilleures de sa vie. L'organisation nouvelle prévue par la loi de 1890 le retrouve à l'Université de Liège déjà chargé d'un cours sur l'histoire de la littérature flamande, comme d'un autre sur l'épigraphie latine et grecque. Ces travaux qu'il s'assignait, furent complétés par des études sur les mythes anciens.

Raymond De Block, chargé de cours à la Faculté des lettres de Liège, était de ceux que le succès comme la modestie et le désintéressement, désignaient aux honneurs de la pleine carrière. Si l'on peut dire que les bons philologues sont rares, il faut ajouter que De Block fut du nombre.

J. E. D.

LES ORIGINES DE L'ÉTAT LIÉGEOIS

Suite et fin.

Nous passons à l'immunité :

2° *L'immunité*. — J'ai montré qu'à la fin du VII^e siècle un diplôme d'immunité avait été conféré à Saint-Lambert par le roi Clovis III ¹. Cette concession fut renouvelée par différents princes carolingiens, mais le premier diplôme pour Liège qui nous soit parvenu émane de l'empereur Otton II. Il est daté de 980 ². Il confirme les immunités accordées par Pepin le Bref, Charlemagne, Lothaire, Charles le Chauve ³, et à son tour il fut confirmé par Otton III et Henri II en 985, vers 987 et en 1006 ⁴. Il est à remarquer toutefois que ces diplômes des empereurs saxons ne renferment pas exclusivement des concessions d'immunité, il s'y mêle des cessions de comtés et de droits régaliens. Si nous en dégageons ce qui est de l'essence de l'immunité, nous y trouvons un ensemble de stipulations (les plus importantes) qui leur est commun avec les diplômes mérovingiens et carolingiens. Les stipulations qui suivent valent donc pour la période antérieure aux concessions ottoniennes :

1° La stipulation qui les résume toutes est l'interdiction au fonctionnaire public d'entrer sur les domaines immunitaires

¹ Cfr. ci-dessus, p. 2.

² *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 19.

³ *Ibid.*, I, p. 19 : « Praecepta quaedam nostris obtulit obtutibus que ab antecessoribus nostris Pippino, Karolo, Lothario et item Karolo regibus Francorum collata erant... »

⁴ *Cart. de Saint-Lambert*, I, pp. 21, 23, 25.

liégeois pour y exercer tout acte d'autorité : " ut nullus comes, vel sub comite agens, vel judex aut ex judiciaria potestate... residere audeat, vel ad causas audiendas, aut freda, aut tributa, aut bannos, aut telonea, aut redditum de statione navium, aut aliquod omnino districtum exigendum, aut mansiones vel paratas, aut fidejussores tollendos, aut ullas redibitiones aut illicitas occasiones inquirendas ¹..., aut ad aliqua districtionis negocia super homines tam ingenuos quam servos exercenda ²... „

La " judiciaria potestas „, comme on peut voir, n'est pas seulement le droit de justice. Le " judex „ est le fonctionnaire et ses attributions sont à la fois celles d'un juge et d'un percepteur d'impôts, j'ajoute d'un chef militaire, bien que nos diplômes se taisent sur ce côté de ses attributions. En sa qualité de juge, il lui est interdit d'entrer sur le territoire immunitaire pour tenir les plaids, c'est-à-dire entendre les procès et juger, de prélever les " freda, „ c'est-à-dire la part qui revient au roi des compositions qui frappent le condamné pour la plupart des crimes ou délits, de prélever les " bannos „, amendes prononcées contre ceux qui violent les ordres du roi, de saisir des répondants, des fidejusseurs, c'est-à-dire des personnes qui répondront de la présence d'un accusé au tribunal public, ou de l'exécution du jugement qui le frappe, du paiement de l'amende notamment, d'exercer enfin sur les hommes de l'immunité toute espèce de contrainte, soit par corps, soit par saisie de biens (*distringere*).

En tant que le fonctionnaire public est percepteur d'impôts, il lui est interdit de prélever : 1° les impôts directs, d'abord le " tributum „ dû par les sujets du roi, soit à raison de la personne, soit à raison des biens, puis le droit qui appartient au fonctionnaire en sa qualité d'envoyé du roi de se faire gratuitement loger et héberger avec sa suite (*mansiones et paratas*); 2° les impôts indirects qui frappent la vente ou la circulation des marchandises (*teloneum, redditus de statione navium*.) Bien que le diplôme ne le dise pas expressément, l'exemption

¹ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 21.

² *Ibid.*, I, p. 27.

du tonlieu ne concerne que les marchandises appartenant à l'immuniste ou aux habitants de son immunité; on voit souvent, en effet, le tonlieu continuer à être perçu au profit du roi dans le domaine immunitaire; parfois même le roi crée de nouveaux droits de passage dans l'immunité¹. Le droit de tonlieu, en effet, en tant qu'il affranchit un territoire, suppose une concession royale particulière.

Enfin au fonctionnaire en tant que chef militaire, il est interdit de venir faire des réquisitions d'hommes, de chevaux et de charrois. Cette interdiction manque dans nos diplômes d'immunité, mais il faut remarquer que le plus ancien d'entre eux qui nous ait été conservé ne date que de la fin du X^e siècle. Or, à cette époque, ces stipulations, comme je vais le montrer, n'avaient plus raison d'être par suite de la transformation radicale de l'organisation militaire. Si nous possédions encore les diplômes du 7^e et du 8^e siècle, nous y trouverions sans doute des stipulations analogues à celles du diplôme d'immunité pour Prum en 775 : défense au fonctionnaire d'imposer des charrois et des fournitures de chevaux et de prélever l'impôt militaire².

On voit que le diplôme d'immunité ne confère absolument pas à l'immuniste les droits de souveraineté: il se borne à interdire au fonctionnaire public l'entrée du domaine immunitaire. Mais qu'advient-il alors des obligations militaires, financières et judiciaires du fonctionnaire? D'abord, le système militaire, dès l'époque carolingienne, subit des modifications profondes. De plus en plus les troupes à cheval remplacèrent les troupes de pied. L'équipement devint trop coûteux et de moins en moins les simples hommes libres furent convoqués à l'armée. L'armée devint féodale. Le roi convoqua les "seniores" et ceux-ci appelèrent leurs vassaux. Les établissements ecclésiastiques, afin de remplir leurs obligations militaires, donnèrent des bénéfices à des serfs, à des "ministeriales".

¹ Cfr. LAMPRECHT, *Deutsches Wirtschaftsleben im Mittelalter*, I, p. 1018.

² *Mittelrheinisches Urkundenbuch*, I, 28. "Scarras vel coniectos tam de carris quam etiam de parafredis exactere. Les habitants de l'immunité ne doivent payer "nullum heribannum vel bannum".

moyennant prestation du service de l'ost ¹. Avec le service militaire des hommes libres, disparaissent les impôts militaires qui s'y rattachent, comme la prestation de chevaux et de charrois, ou s'ils persistent, ils se fusionnent avec les impôts proprement dits.

Passons aux impôts : l'immuniste les prélève parfois avec mission de les transmettre au roi, mais nous voyons par les formules de Marculphe qu'au VII^e siècle déjà le roi lui en faisait remise ²; aussi il semble bien qu'il faille considérer comme très ancienne la stipulation du diplôme confirmatif de Henri II qui attribue expressément à l'évêque les revenus du fisc ³. Ces revenus sont le " tributum ", les droits de gîte, les prestations de chevaux et de charrois. En général, ces impôts publics se dénaturèrent, ils furent rachetés ou se transformèrent en charges réelles qui frappaient le sol. Ils furent assimilés aux prestations domaniales. Il en fut ainsi à Liège. Ces anciens impôts publics ne sont plus mentionnés aux XII^e et XIII^e siècles, et ainsi s'explique que la principauté de Liège lorsqu'elle fut constituée, manqua d'une administration financière et ne connut pas de taille publique régulièrement perçue. L'évêque ne prélevait que ses revenus domaniaux, des prestations féodales ou des redevances provenant de l'exercice des droits régaliens.

J'en viens à la justice : un caractère commun à toute concession d'immunité, c'est l'attribution à l'immuniste des amendes (*freda*); or, dit Fustel de Coulanges, " ils ne sont que le côté pécuniaire de l'œuvre judiciaire. De même que toute juridiction donnait droit à la perception de " *freda* ", de même la

¹ C'est avec de tels hommes d'armes que l'évêque de Liège Francon fait avec Regnier au Long Col ses expéditions contre les Normands (Cfr. Folcuin) dans les *G. abb. Lob.* (*M. G. SS.*, V, c. 17) et, qu'en 898, il est aux côtés de Zwentibold assailli par Charles le Simple (Cfr. ci-dessus, p. 6).

² *M. G. FORMULAE*, éd. Zeumer, p. 43 : " sed quicquid exinde aut de ingenuis aut de servientibus ceterisque nationibus, qui sunt commanentes, fiscus aut de freta aut undecumque potuerat sperare, ex nostra indulgentia, pro futura salute, in luminaribus ipsius ecclesiae... proficiat in perpetuum. "

³ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 27 (1006) : " Et quicquid de prefatis rebus ecclesiarum jus fisci exigere poterat, predictae ecclesie esset, ut deinceps ad peragendum Dei servitium augmentum et supplementum fiat. "

perception des "freda", supposait nécessairement la juridiction¹. Faut-il entendre la juridiction au sens le plus large, haute et basse justice? Fustel ne le dit pas. Brunner pense que l'attribution des "freda", a pour conséquence la cession de cette partie de la juridiction publique qui a un caractère financier, c'est-à-dire le droit de basse justice², mais Hegel fait observer avec raison que les délits qui relèvent de la basse justice ne sont pas seuls à entraîner le paiement de la composition (wergeld), et que celle-ci est due pour des délits qui relèvent de la haute justice³. Hegel songe ici, je crois, au meurtre, au brigandage, à la fausse monnaie, au faux témoignage. Si l'attribution des "freda", cependant ne s'explique que par l'abandon du droit de justice, nous sommes alors forcés d'admettre que dès l'époque de Marculphe⁴, donc au milieu du VII^e siècle, l'immuniste exerçait le droit de haute justice sur les habitants libres de l'immunité. Mais nous nous trouvons en présence de l'Édit de Clothaire II de 614 qui réserve expressément les droits du comte et n'accorde à l'immuniste que le droit de présider aux côtés du comte le tribunal public⁵. Ce que la grande partie des érudits s'accorde aujourd'hui à reconnaître, c'est que le privilège d'immunité à l'origine confère à l'immuniste le droit de juger des affaires relevant de la basse justice qui intéressent deux habitants libres de l'immunité, qu'à l'époque de Charlemagne la compétence de l'immuniste a été étendue à toutes les plaintes des tiers contre un habitant de l'immunité, pourvu naturellement que la cause relève toujours de la basse justice. Quant aux affaires criminelles, elles devaient être portées devant le tribunal public. Mais la citation à comparaître devant celui-ci devait se faire par l'intermédiaire de l'immuniste, et c'était lui qui était chargé de l'exécution du jugement.

¹ Cfr. Étude sur l'immunité mérovingienne dans la *Revue historique* t. XXIII.

² Ouv. cité, II, p. 296.

³ *Die Entstehung des deutschen Städtewesens*, p. 46, note 3.

⁴ Cfr. ci-dessus, p. 83, note 3.

⁵ Cfr. BORETIUS, *Capitularia*. I, 20 sqq.

Le IX^e siècle vit s'étendre le droit de l'immuniste; plusieurs établissements ecclésiastiques obtinrent le droit de haute justice, et ce devint la règle avec les Ottoniens ¹. C'est ainsi qu'il faut entendre le passage du diplôme d'immunité concernant les possessions de l'église de Liège en 980: " ut omni publica potestate exclusa in manu episcopi singulariter consistant... Ut nullus comes, judex, nisi cui episcopus commiserit, audeat potestatem exercere super ea loca, neque placitum habere ²... ". De ce texte, il appert que l'évêque exerçait sur son domaine un plein droit de juridiction. Le privilège d'immunité est ici, en ce qui concerne le droit de justice, analogue à une concession des droits de souveraineté, du " comitatus ", dont je parlerai bientôt. Mais l'immunité liégeoise primitive ne comportait pas la cession de la haute justice. La preuve en est, d'après moi, la juridiction propre au quartier de la Sauvenière, compétente pour toutes les causes de justice à l'exception des seules affaires criminelles; je montrerai en effet que le quartier de la Sauvenière et sa juridiction ne sont qu'un débris de l'ancien domaine immunitaire ³. Dans l'exercice de sa juridiction, l'évêque était aidé par son représentant, l'avoué, le " judex ", de l'époque mérovingienne. Nous connaissons pour Liège un " judex ", à la fin du VII^e siècle. Il s'agit du " judex ", Amalgisilus auquel Saint-Lambert apparut quelque temps après sa mort ⁴. C'est un fonctionnaire de l'évêque (judici suo), et le fait qu'il est en même temps " thesaurarius ", me fait croire que c'était un ecclésiastique. Peut-être remplissait-il des fonctions analogues à celles du prévôt qui, dans les monastères, tenait souvent lieu d'avoué ⁵. Il ne nous est rien parvenu concernant les avoués liégeois à l'époque carolingienne, mais par analogie il est permis de croire qu'à Liège comme ailleurs dans son royaume, Charlemagne se réserva la nomination des avoués, et qu'après lui les évêques essayèrent de s'arroger ces nomina-

¹ SCHRÖDER, ouv. cité, p. 560.

² *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 20.

³ Cfr. l'appendice à la fin de cette étude.

⁴ *Gesta S. Lamberti*, par GODESCALC, dans CHAPEAUVILLE, I, 346.

⁵ Cfr. GUÉRARD, *Polyptique de l'abbé Irminon*, p. 436.

tions. C'est un droit qui leur est reconnu par les diplômes ottoniens, comme je viens de le montrer.

En résumé donc, les droits des évêques de Liège ont été fortement accrus par les diplômes d'immunité mérovingiens et carolingiens. L'évêque remplace le comte comme **chef** militaire, il perçoit l'impôt public et exerce sur les **habitants** libres de sa terre d'abord le droit de basse justice et, en ce qui concerne la haute justice, c'est à lui tout au moins qu'appartient l'exécution des jugements **prononcés** par le tribunal public. Certes, l'évêque doit **obéissance** au roi, les habitants de son immunité aussi, **mais** comme l'autorité royale ne s'exerce pour ainsi dire plus que par l'intermédiaire de l'évêque, les **habitants** de l'immunité ne sentent que le pouvoir de l'évêque et sont tentés de le considérer comme le seul maître. D'autre part, comme le dit très bien Fustel, l'immuniste est **soustrait** au pouvoir administratif du fonctionnaire et uni au roi par un lien personnel. Ce lien personnel, conformément aux idées de l'époque, prend une couleur féodale, il devient lien de protection du roi vis à vis de l'immuniste, lien de fidélité de l'immuniste vis à vis du roi ¹. Je conclus : la concession de l'immunité devait rapprocher singulièrement le domaine de l'église de Liège de la forme féodale qu'il allait bientôt revêtir par suite des concessions ottoniennes. On peut donc dire que dès la fin du VII^e siècle, le domaine liégeois a revêtu un caractère semi-public. Ce caractère, au reste, lui est commun avec d'innombrables domaines de cette époque, et comme le dit très bien Lamprecht ², la seconde moitié du VII^e siècle, dans la décomposition de la vie publique, vit se développer les grandes seigneuries domaniales qui, à côté de leur caractère d'institutions économiques, montrent déjà le germe de petits états futurs.

3^o *Le comitatus et les droits régaliens.* — Au moment où nous sommes arrivés (milieu du X^e siècle), nous avons constaté, dans l'organisation du domaine de Saint-Lambert et les privilèges d'immunité, de précieux éléments pour la constitution d'un futur état liégeois. Mais ce domaine immunitaire,

¹ FUSTEL DE COULANGES, ouv. cité.

² *Deutsche Geschichte*, II, p. 90.

tel que nous le connaissons, était bien loin de ressembler à la principauté qui allait surgir : quelques abbayes comme Lobbes, quelques domaines royaux comme Theux, Madières et des " villas ", ou domaines à Liège, Tongres, Namur, Maestricht et Dinant. Et ces possessions comme on voit, loin de former un tout compact étaient éparpillées sur une longueur de plus de vingt lieues. D'autre part, en droit, les concessions d'immunité mérovingienne et carolingienne, ne conféraient pas à l'évêque un pouvoir de nature spéciale, elles étaient avant tout un privilège d'exemption vis à vis de l'autorité publique du fonctionnaire. Leur caractère était plutôt négatif que positif, et quand l'autorité royale était forte comme sous Charlemagne et que le roi nommait lui-même les avoués, la subordination au pouvoir central était étroite. Lorsque les Ottoniens restaurèrent l'autorité publique qui n'avait fait que s'affaiblir après Charlemagne, de deux choses l'une, ou bien ils allaient mettre fin à l'aliénation des droits de souveraineté (tonlieu, marché, monnaie), et l'église de Liège serait restée le domaine immunitaire de l'époque mérovingienne et carolingienne, et le jour où les principautés territoriales allaient surgir en pleine force du milieu de la décadence impériale à la fin du XII^e siècle, l'église de Liège, ses domaines et ses immunités auraient été absorbés et auraient été des éléments dans la constitution des principautés lotharingiennes naissantes. — Ou bien les Ottoniens, aux dépens des comtes lotharingiens et de leurs propres domaines impériaux, allaient constituer une principauté nouvelle. A quoi ils se résolurent, comptant comme je l'ai dit plus haut, avoir tout à fait sous la main cette principauté ecclésiastique dont ils nommaient et renouvelaient les chefs. Des donations royales résulta, je l'ai montré, un territoire qui s'étendit sans solution de continuité depuis Dinant jusqu'à Maestricht. Et sur ce territoire, ils conférèrent, fait d'importance capitale, non seulement l'immunité, mais les droits de souveraineté.

L'évêque de Liège avait déjà reçu des fragments de souveraineté, le tonlieu et la monnaie à Maestricht, le tonlieu, la monnaie et le marché à Fosse et le tonlieu à Visé. Mais les droits du comte dans leur plénitude, il les reçoit sur le comté de Huy en 985, sur le comté de Hesbaye en 1040, et en 1070

sur le comté de Lustin ¹ et la ville de Dinant. Pour ces possessions, il nous est possible de produire des diplômes conférant expressément la souveraineté à l'évêque de Liège. Mais il est d'autres possessions de l'église de Saint-Lambert, à Liège, à Visé, à Maestricht, les domaines de Theux, Lobbes, Gembloux, Saint-Hubert qui dès le XI^e siècle sont connus comme faisant partie intégrante de la principauté. Comment les droits de souveraineté ont-ils passé aux évêques de Liège? J'ai montré que dès 980 la pleine juridiction dans le domaine immunitaire appartient à l'évêque. Or le droit de justice est de beaucoup le plus important des droits qui constituent le "comitatus". Dans la langue du moyen âge, le sens de "judicare", est tout proche de celui de gouverner, administrer ². Il ne restait plus aux comtes que des droits de souveraineté sur les terres qui eussent le domaine immunitaire comme à Liège et à Visé, et seulement des droits de tonlieu, de monnaie et de marché, par exemple, dans les domaines de Lobbes, Saint-Hubert, Theux. Mais tandis que l'empereur était le protecteur des évêques, et que Notger et ses successeurs comptaient parmi les pouvoirs de premier ordre en Lotharingie, les comtes dont les domaines touchaient ceux de Liège, à part ceux de Namur et de Brabant, étaient peu influents et commandaient à des subdivisions d'anciens grands comtés. Par la force des choses, la souveraineté revint aux évêques de Liège. Il s'établit un état de fait que la coutume transforma en état de droit.

Ainsi l'on s'explique que les droits de souveraineté des évêques de Liège, bien que ne leur ayant été explicitement conférés qu'à Huy, en Hesbaye, à Dinant et sur le comté de Lustin, se soient étendus à Liège et à sa banlieue, à Visé et en somme sur l'ensemble des domaines de l'église de Saint-Lambert, et cela sous le règne de Notger, dès la fin du X^e siècle.

¹ Je trouve dans un manuscrit conservé aux archives de l'État à Liège qu'en 1040 un accord entre le comte de Namur et l'Église de Liège mit fin à des dissentiments relatifs à la juridiction dans ce comté : "Concordia inter comitem Namurcensem et capitulum super jurisdictione villarum de Lustin, Mallien, etc.", Archives de la collégiale N. Dame, à Huy, *Notae informatoriae de bonis, documentis et chartis*, p. 96 v^o.

² Cfr. HEGEL, *Lateinische Wörter und deutsche Begriffe*, dans *Neues Archiv*, XVIII, p. 221.

Il faut seulement, me paraît-il, excepter Dinant où, jusqu'en 1070, le comte de Namur conserva les droits de tonlieu, de marché et de monnaie. La raison en est sans doute que ce comte représentait déjà au X^e siècle une force considérable en Lotharingie et ne laissa rien prescrire de ses droits.

L'évêque possède la souveraineté, il est haut justicier, mais il délègue son autorité à des avoués nommés par lui ¹.

Il prélève en outre l'impôt public (tributum) et perçoit les droits régaliens de tonlieu, de marché et de monnaie dont je vais à l'instant parler.

Enfin il possède une armée, il fournit à l'empereur des hommes d'armes pour ses expéditions en Italie ou contre les seigneurs lotharingiens révoltés contre l'autorité impériale; il lui arrive alors souvent de se mettre en personne à la tête de son contingent ².

L'ensemble de ces droits constitue le "comitatus". Les droits de tonlieu, la juridiction des poids et des mesures, le marché et la monnaie s'y rattachent directement ³. Il est à remarquer pourtant que la charte de donation du comté de Hesbaye ne les considère pas comme si naturellement impliqués dans les droits du comte qu'elle ne stipule que le "comitatus" est donné avec le tonlieu et la monnaie ⁴. Le tonlieu, la juridiction des poids et des mesures, le marché et la monnaie veulent être étudiés ensemble, car ils se tiennent

¹ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 18 (974) : Donation de droits régaliens à Fosses. "Et hoc proinde nostre auctoritatis preceptum ei (Notgero) conscribi jussimus per quod precipimus... quatenus in predicto mercato, moneta, theloneoque et cervisie materia ad aliquem nichil pertingat potestativa manu aliquid agere nisi episcopo in prefata sede constituto ipsiusque advocato...". Ibid., I, p. 21 (985) : immunité pour l'ensemble des domaines. Ne peuvent intervenir... "nullus comes, nullus judex, exceptis eis qui ab episcopo suffecti fuerint in loca supradicta."

Ibid., I, p. 23 (987) : Donation de l'abbaye de Gembloux. "Leodiensis episcopi provisioni, ordinationi, advocacioni, tuitioni subjaceat, talemque loco illi Leodiensis episcopus tutorem et advocatum preficiat sub quo res et homines abbatiae defendantur et conserventur."

² Cfr. CAUCHIE, ouv. cité, pp. XXI et suiv.

³ Cfr. PIRENNE, *Constitution de Dinant*, p. 12.

⁴ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 32.

intimement et font souvent l'objet d'une seule et même concession ¹.

La monnaie était nécessaire pour qu'on pût se procurer sur le marché l'argent nécessaire aux échanges, et le revenu du tonlieu dérivait essentiellement du marché. Nous savons, par une concession à l'église de Liège du tonlieu de Visé en 983, que des droits frappaient la vente des animaux, celle des vêtements, du fer et des métaux, etc. ².

Mais c'est surtout dans la nomenclature des droits du comte de Namur à Dinant antérieurement à 1070, époque à laquelle ils passèrent à l'évêque de Liège, que nous trouvons l'explication de ce qu'étaient les droits de marché, de tonlieu et de monnaie: des redevances étaient dues au comte pour le pesage des métaux et la mise en perce du vin, les bateaux étaient soumis à un droit de quai, il existait un droit d'étalage pour la vente du pain aux fenêtres ou sur le marché; les échoppes laissées la nuit sur le marché devaient acquitter une taxe, les brasseurs étaient soumis à des redevances et le comte avait le monopole de la vente du ferment (pigmentum) nécessaire à la fabrication de la bière ³. A Huy, ce monopole appartenait à l'évêque ⁴.

Le marché jouissait d'une paix spéciale; de là résultait une juridiction particulière ⁵. C'est ce qui ressort également d'un passage de la charte de Visé: l'évêque percevra les revenus du marché de sa juridiction: " Quicquid... vel ex jure forali, vel districto judiciali possit provenire. "

La juridiction des poids et mesures dérive du tonlieu et M. Pirenne dans sa *Constitution de la ville de Dinant*, le montre très bien pour cette ville ⁶, mais que penser du passage

¹ En 974 le tonlieu, le marché et la monnaie à Fosse (*Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 18); en 987, la monnaie et le tonlieu à Maestricht (*Ibid.*, I, p. 23); en 1040, le tonlieu et la monnaie dans le comté de Hesbaye, (*Ibid.*, I, p. 32.)

² SICKEL, *Diplomata reg. et imper.*, t. II, p. 365: " quicquid videlicet ex emptione animalium, vel ex omni genere tam vestium quam ferri et metallorum vel ex reditu navium, vel ex omnium commercio vectigalium. "

³ Cfr. PIRENNE, *ouv. cité*, p. 9.

⁴ Cfr. BORMANS et SCHOOLMEESTERS dans *B. C. R. H.* 4^e s. I, n^o 3. a^o 1068.

⁵ WAITZ, *D. Vfg.*, VIII, p. 318.

⁶ P. 7, note 2.

d'Anselme d'après lequel ce fut Saint-Hubert qui, à Liège, régla le système des poids et mesures ¹? Ce fait ne me paraît pas devoir être révoqué en doute, tout au plus peut-on douter qu'il remonte bien à l'épiscopat de Saint-Hubert. Devons-nous supposer ici la concession d'un droit régalien de tonlieu? Je ne le pense pas, car avant l'époque carolingienne on voit les grands seigneurs domaniaux, de leur propre autorité, instituer des marchés, fixer les poids et mesures ². Je me bornerai à faire remarquer que nous possédons un capitulaire de Pepin le Bref de l'an 744, par lequel ce prince ordonne aux évêques de régler les marchés, les poids et mesures ³.

Quant au " jus monetæ, " il consistait dans le droit de battre monnaie ⁴. Le détenteur du droit prélevait une part pour prix de la transformation en numéraire. La frappe se faisait à l'effigie du roi; peu à peu, le détenteur du droit y mit un signe particulier et finit par frapper la pièce à son effigie. En un mot, le caractère féodal de la monnaie va s'accroissant. Nous possédons une monnaie de Notger qui manifeste déjà un caractère épiscopal et liégeois. Sur le revers de la monnaie apparaît déjà la crosse, avec une légende " Sanctus Lambertus ⁵. " Mais c'est seulement avec l'évêque Réginard (1025-37) qu'apparaît une monnaie affranchie, purement liégeoise ⁶, où le nom et le buste de l'évêque ont remplacé ceux de l'empereur.

On voit donc que la fin du X^e siècle et le XI^e siècle ont été les moments décisifs dans la création de la principauté de Liège, bien qu'il faille en chercher l'origine première dans le domaine immunitaire de Saint-Lambert. Avec Notger déjà, la

¹ ANSELME, II, 16; *M. G. SS.*, p. 198 : " Libram panis, libram vini modicumque quæ nobiscum perseverant hodie, sapienter instituit. "

² Cfr. HEGEL. *Die Entstehung des deutschen Städtewesens* p. 51.

³ Cfr. BORETIUS, *Capit. Suessionense*, c. 6, p. 30 : " Et per omnes civitatis legitimus foris et mensuras faciat (unusquisque episcopus) secundum habundantiam temporis, " cité par HEGEL, *ouv. cit.*, p. 51.

⁴ Cfr. les droits du comte de Namur à Dinant dans Wauters, *Libertés communales*, preuves, p. 250. " Malleus et incus, moneta et monetarius et percussura et inscriptio numismatis ad comitem pertinent. "

⁵ Cfr. DE CHESTRET, *Numismatique de la principauté de Liège*, p. 377.

⁶ Ibid., p. 73.

principauté apparaît en Lotharingie comme un facteur politique de premier ordre. Sous Notger, le domaine de Saint-Lambert s'est considérablement accru. J'ai dit les ressources qui furent ainsi mises à la disposition de l'évêque¹. J'ajoute seulement qu'une bonne partie de ces ressources fut consacrée à l'organisation d'une armée féodale², qui devait empêcher l'absorption du domaine de l'église par les principautés territoriales lotharingiennes en formation, et qui, par là même, favorisa le développement de l'état liégeois.

Les donations des empereurs au X^e siècle contribuèrent à développer la principauté et quand l'église de Liège cessa de bénéficier des faveurs impériales, elle était assez forte pour se maintenir par elle même. Comme il est naturel à tout pouvoir politique solidement constitué, elle tâcha de s'agrandir, de se grouper, et les évêques y arrivèrent en achetant et en bâtissant des châteaux forts qui commandaient la contrée, ou en développant considérablement leurs droits de suzeraineté et d'avouerie. Il était naturel aussi que ce pouvoir, en possession des droits de souveraineté et plus puissant que ses voisins, se considérât comme le protecteur de la paix; c'est de là que procède la création du Tribunal de la paix.

En possession des droits du comte, détenteur d'avoueries, suzerain et protecteur de la paix, l'évêque de Liège va maintenant créer les organes nécessaires à l'exercice de ces nombreuses fonctions : les avoués de Liège et de Hesbaye, la juridiction suprême des échevins de Liège, le tribunal de la paix, l'anneau du palais. Mais tout ce développement ultérieur de la principauté nécessite une étude nouvelle.

¹ Cfr. ci-dessus, p. 12.

² Notger, en effet, soumit les possessions de l'église de Liège à une division tripartite; le tiers en fut attribué aux " milites ", pour la défense de l'église, ANSELME, II, 29. *M. G. SS.*, VII, p. 206 : " In tres aequas portiones praedia ecclesiastica divisit, quarum unam sibi suisque successoribus retinuit, alteram ecclesiis et monasteriis impertiit, tertiam militibus qui ecclesiam armis protegerent, habere concessit. " Cfr. des répartitions analogues dans WAITZ, *D. Vfg.*, VII, p. 207, note et PARISOT, ouv. cité, p. 714.

APPENDICE.

Pendant les XII^e et XIII^e siècles, le quartier de la Sauvenière à Liège apparaît en possession d'une juridiction spéciale. Une charte de 1107, émanée de l'empereur Henri V, qui règle le droit propre aux chanoines de Saint-Lambert et à leurs serviteurs, stipule en outre que tout habitant du quartier de la Sauvenière est soustrait à la juridiction publique, sauf pour le délit d'émeute, le vol et la fausse mesure¹. Cette juridiction spéciale ne devait disparaître qu'à la fin du XIII^e siècle devant les attaques répétées de la commune grandissante qui voulait pour toute la cité l'unification du droit². Ce droit spécial n'est donc pas propre uniquement aux gens d'église, il s'applique à tous les habitants d'un quartier, il n'est pas personnel, mais territorial. Le quartier de la Sauvenière est cette partie de la ville de Liège qui, dès l'époque mérovingienne, appartenait en propre à l'église de Saint-Lambert, et sur laquelle elle exerçait un droit entier de propriété. A ce domaine s'étendit le privilège d'immunité que les diplômes mérovingiens et carolingiens accordèrent à l'église de Liège pour toutes ses possessions. Le reste de la ville n'étant pas domaine de l'église continua à relever du pouvoir public du comte. On ne peut admettre en effet que l'évêque y exerçait les droits de souveraineté, le comitatus. Celui-ci ne lui fut conféré que postérieurement. La plus ancienne mention connue de la cession du " comitatus „ à un ecclésiastique étant l'octroi fait par le roi Henri I à l'évêque de Toul du " comitatus „ en cette ville³, ce ne peut être antérieurement à Otton le Grand que les droits de comte furent conférés aux évêques de Liège. On me répondra que les diplômes ottoniens ne parlent de " comitatus „ que pour Huy, mais j'ai montré qu'on doit forcément admettre que la cession du " comitatus „

¹ *Cart. de Saint-Lambert*, I, p. 49 : " Sabulonaria in qua forensis potestas nullum jus nisi in latronibus, in falsis mensuris, in seditionibus quae vulgo stuer et burine dicimus, judicandis. „

² Cfr. art. 25 de la Paix des Clercs (1287) dans POLAIN, *Coutumes liégeoises* I, p. 400.

³ WAITZ, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, VII, 255.

ou des droits de souveraineté était sous-entendue dans les privilèges d'immunité du X^e et du XI^e siècle.

Le fait avéré que Notger enceignit la ville de murs ¹, ne s'explique bien que si l'on voit en lui le représentant de l'autorité publique. Lorsque, par suite des concessions otto-niennes, le pouvoir de l'évêque, non en tant que propriétaire mais en tant que remplaçant du comte, se fut étendu sur toute la ville, et que son détenteur fut l'unique dépositaire de l'autorité publique, le chapitre représentant l'intérêt particulier de l'église de Saint-Lambert réussit à conserver sur ses propriétés à Liège l'ancien droit d'immunité qui affranchissait le domaine de l'église de l'intervention du fonctionnaire public. En résumé, jusqu'au règne des Ottons, l'évêque de Liège en tant qu'immuniste s'opposa au comte; mais du jour où il eut obtenu l'autorité publique, les droits immunitaires qu'il avait exercés jadis passèrent au chapitre.

A. HANSAY.

¹ Cfr. Anselme, *Gesta ep. Leod.* dans les *M. G. H.* t. VII, ch. 25, p. 203.

LES COMPOSITIONS DANS LES ATHÉNÉES

Par une circulaire en date du 19 octobre dernier, M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique a introduit dans les Athénées royaux un nouveau règlement des compositions. En voici la partie essentielle :

“ ART. 1. Pendant l'année scolaire, il y a dans chaque classe trois séries de compositions. Ces compositions portent sur toutes les parties du programme, tant théoriques que pratiques, y compris le dessin et la gymnastique. Chacune des trois séries comprend une partie théorique et une partie pratique.

Quant à la partie théorique, le professeur prélève, de quinze en quinze jours, une demi-heure sur une de ses heures de cours, et, sans avertissement préalable, fait traiter par écrit soit la leçon du jour, soit une ou deux questions se rapportant aux matières vues pendant la dernière quinzaine. La durée de la composition ne peut pas excéder une demi-heure.

Quant à la partie pratique (rédactions, thèmes et versions, cartes de géographie, applications de mathématiques et de sciences commerciales, épreuves graphiques, épreuves de gymnastique), les compositions se feront pendant l'avant-dernière semaine du trimestre. Cette semaine-là, les cours sont suspendus.

Le Préfet des études détermine l'ordre dans lequel les différentes branches de la partie pratique font l'objet de la composition. Dans les cours communs aux diverses sections, la matière de la composition pourra être la même; mais le résultat sera proclamé séparément. „

“ ART. 4. Les places des compositions des deux premières

séries sont données en classe, par le professeur, dans les cinq jours qui suivent la composition. Celles de la dernière série seront consignées dans le bulletin de la fin de l'année scolaire. Dans les cinq jours qui suivent la composition, le professeur remet au Préfet des études la liste des places avec l'indication des points obtenus, ainsi que les travaux des élèves. »

La dépêche ministérielle qui ordonne l'application de ce système, stipule que la première année constituera une période d'essai, et invite le personnel enseignant des athénées à présenter, à la fin du dernier trimestre, ses observations écrites. Comme il est naturel, des critiques se sont fait entendre dès le premier jour, et des journaux très sérieux — preuve que le public s'occupe de la question — ont accepté et publié des correspondances à ce sujet.

Au commencement, l'accueil fut plutôt mauvais. Personne ne pouvait nier que le système eût « du bon », qu'il amènerait plus de régularité et moins de surmenage¹ dans le travail des élèves, mais si ceux-ci étaient déchargés, les maîtres à leur tour seraient accablés de besogne; on perdrait beaucoup de temps; on ne pourrait plus jamais poser de belles questions, etc. Toutefois on peut constater, que, avec le temps, le système gagne en faveur; je pense que la formule suivante résume fort bien le jugement de presque tout le monde aujourd'hui : « Le principe de ce système est excellent, mais l'application laisse quelque peu à désirer. » Je vais examiner les principaux reproches qu'on lui a adressés, puis j'indiquerai un moyen capable, à mon avis, de l'améliorer.

Certaines critiques viennent de ce que le système a été, à certains endroits, mal compris, mal interprété. Les uns par exemple disent : « Puisque les compositions théoriques ont lieu « de quinze en quinze jours », il faudra les placer toujours à intervalles fixes; si j'ai donné ma première composition de l'année un lundi à 10 heures du matin, toutes les autres viendront régulièrement un lundi à 10 heures du matin. » C'est

¹ Je dois dire que, à la stupéfaction générale, quelqu'un trouva que le nouveau système rendait le surmenage perpétuel, et « l'élevait à la hauteur d'une institution ». On sera édifié sur ce point, si l'on consulte les élèves eux-mêmes.

détruire évidemment la base même du règlement, qui ordonne une composition théorique par quinzaine, " sans avertissement préalable „. D'autres donnent tous les quinze jours de longues questions de théorie, et consacrent encore aux compositions pratiques autant de temps qu'ils en avaient auparavant pour le tout. Ils se surchargent volontairement.

" Il faut, dit-on, employer une demi-heure tous les quinze jours à une composition : *c'est une perte de temps*, surtout dans les cours dont le programme est fort long, et qui disposent de peu d'heures, deux ou trois par semaine. „

Je compte revenir sur ce point; mais enfin, est-ce bien une perte de temps? D'abord la circulaire ministérielle du 21 décembre dernier établit que la " demi-heure „ est un maximum, au-dessous duquel on peut fort bien rester. D'autre part, faut-il plus de temps à chaque élève pour écrire sa leçon ou une partie de sa répétition, qu'il n'en faut pour la faire réciter de vive voix à toute la classe? Les professeurs qui se plaignent le plus sur ce point emploient-ils beaucoup moins d'une demi-heure chaque fois qu'ils font dire la leçon?

Non, on ne perdra pas de temps le jour où il y aura composition; on en gagnera au contraire à chacun des autres cours de la quinzaine; car l'élève, toujours tenu en haleine, apprendra ses leçons mieux qu'auparavant, et il faudra, chaque fois, moins de temps au professeur pour s'assurer que tout est su par tout le monde.

Mais nous serons surtout convaincus que nous gagnerons du temps, si nous voulons bien nous rappeler que, pendant les cinq semaines de compositions de l'ancien système, trois fois par année, chaque branche, à tour de rôle, était négligée pendant les quatre cinquièmes du temps par tous les élèves. Le professeur allait peut-être toujours de l'avant, déroulait des pages et des pages; mais l'élève, nous le savons tous, ne s'occupait de chacune des matières que pendant une semaine sur cinq. Cet inconvénient, cette perte de temps, réelle et considérable, est radicalement supprimée.

" *Les professeurs seront surmenés.* „ Il peut être fastidieux de parcourir tant de copies, surtout pour ceux qui, depuis plus de dix ans, étaient habitués à ne plus avoir de devoirs à corriger. Pour nous, qui en avons toujours eu, ne nous rappellerons-nous

pas que, depuis quelques années, plusieurs circulaires ministérielles nous ont engagés — dans l'intérêt des élèves, je le veux bien — à en donner de moins en moins? et nous n'avons pas protesté. Et je pense même que nous pourrions parfois, sans recevoir de blâme, en supprimer un, ou plutôt le considérer comme étant suffisamment remplacé par une composition. Enfin, certains professeurs ne se créent-ils pas, comme je le disais plus haut, de la besogne inutile, en donnant des compositions théoriques et pratiques beaucoup plus développées que ne le comporte le système? Nous avons certainement le droit de ne pas nous imposer plus de travail que n'en exigent les règlements ¹.

“ Impossible de préparer les élèves au concours général, et à l'examen de sortie; pas moyen de poser en littérature, en histoire, en explications d'auteurs, une question quelque peu étendue, dont l'étude demande plusieurs semaines; au contraire, la matière est découpée en minces tranches, d'après un principe de division qui n'est nullement rationnel, puisqu'il est basé sur le temps; les élèves s'empressent d'oublier tout ce qui a précédé la dernière composition; la règle est la même pour tous les cours, qu'ils comportent deux heures ou huit heures de leçons par semaine. „ Il y a une part de vérité dans ces critiques, mais un léger changement apporté au nouveau système couperait court à toutes ces plaintes.

J'ai dit récemment, dans cette Revue ², que les compositions devraient entrer dans le plan des études sans que celui-ci eût à en souffrir le moins du monde. Les compositions ne sont rien d'autre qu'un contrôle, et elles ne doivent nullement entraver la marche régulière des leçons.

Il faut que le professeur puisse, quand il le veut, s'assurer de

¹ Au reste, si l'on voulait faire le compte de bonne foi, on trouverait peut-être que l'on n'est pas plus chargé qu'auparavant. Voyons : il y aura cinq compositions théoriques, donc cinq questions par branche et par trimestre, ce qui fait une ou deux de plus qu'avec l'ancien système; mais par contre la correction de ces cinq questions est espacée sur trois mois entiers, et de plus le nouveau règlement procure à chacun des professeurs, trois fois par année, à l'époque des compositions pratiques, deux ou trois jours de congé.

² Tome XLl, p. 110.

l'application de ses élèves en classe et de leur travail à domicile; mais il ne doit pas être empêché de donner son cours d'une façon normale et méthodique. Or, abstraction faite de compositions, les moyens dont il dispose sont : les devoirs, les préparations, les leçons, les répétitions, enfin les interrogations qu'amène le développement du cours. Laissons le maître user de tous ces moyens suivant les lois d'une saine pédagogie, et de temps en temps, sans nuire en rien à la bonne harmonie de son enseignement, donnons à ceux de ces moyens qui le permettent la consécration officielle d'une composition.

I. Aux *devoirs* correspondent les compositions pratiques. Le nouveau règlement leur assigne l'avant-dernière semaine de chaque trimestre; on pourrait avantageusement, pour les deux premiers trimestres de l'année, les placer à la dernière semaine; car il est à craindre que les élèves ne traitent les huit derniers jours comme du *temps à perdre*. On laisserait aux professeurs, pour la correction, cinq, ou plutôt dix jours après la rentrée des vacances de Noël et de Pâques.

II. Tout ce qui suit est du domaine des compositions théoriques :

1. Les *préparations* constituent un facteur important dans l'enseignement; elles sont commencées en classe sous la direction du professeur, terminées à domicile par l'élève seul; bien dirigées, elles forment un des exercices les plus utiles. Le nouveau règlement comprend sans doute les préparations dans ce texte : " fait traiter par écrit soit la leçon du jour „; il serait bon cependant d'ajouter un mot, et de dire : " la préparation ou la leçon „; dans quelques cours, en mathématiques par exemple, *préparation* et *leçon* ne sont que deux mots pour signifier une seule et même chose; mais dans les cours de langues, il en est tout autrement. Certains pourraient croire que là les préparations sont exclues des compositions.

2. Les *leçons* y sont introduites, à juste titre.

3. Les *répétitions*; c'est ici qu'il serait utile d'apporter un changement. Rappelons les objections, ou du moins la principale : " La matière de chaque cours est trop divisée, trop hachée; en histoire, la première moitié de la guerre du Péloponnèse, des guerres puniques, des réformes religieuses est exposée pendant une première quinzaine, la seconde moitié

pendant la quinzaine suivante; impossible ou tout au moins difficile de revoir la période entière quand elle aura été complètement exposée. S'il me faut deux mois pour l'explication d'un discours de Cicéron ou de Bossuet, d'une tragédie de Racine ou d'une comédie de Molière, quand en ferai-je l'analyse complète? Mes élèves auront eu le droit d'en oublier les trois premiers quarts, au moment où je voudrai reprendre le tout. »

La réponse à tout cela se trouve dans les répétitions. Tout professeur en fait : il faut, de temps en temps, s'arrêter, revoir le chemin parcouru, synthétiser sa matière, la ramener à des règles, à des lois, regarder les faits de haut, en un [large coup d'œil, après que l'on s'est arrêté longtemps aux détails. On répète une période d'histoire, un chapitre de sciences, un ensemble de théorèmes de mathématiques, on analyse une narration de Xénophon ou de Tite Live, un discours de Lysias ou de Cicéron, un acte de tragédie, une pièce entière, on étudie un personnage de théâtre, on reprend un ensemble de règles de syntaxe, etc. On revoit tantôt la matière de quelques semaines, tantôt celle d'un ou de plusieurs mois; à certains moments, on reprend rapidement une répétition faite précédemment pour y joindre la matière d'une seconde répétition, une période de l'histoire d'un pays pour la comparer, par synchronisme, avec la même période dans un ou plusieurs autres pays, un acte de comédie pour en ajouter un second, un troisième, etc.

Toute répétition, quelle qu'elle soit, est préparée par le professeur; le travail important, celui de l'intelligence, se fait en classe sous sa direction; le travail de mémoire se fait à domicile, et pendant le temps qu'exige une leçon ordinaire; si parfois le professeur le juge bon, la répétition remplace un devoir; mais jamais elle n'impose un travail supplémentaire à l'élève. Dans ces conditions, ne serait-il pas avantageux de remplacer, dans le nouveau règlement, les mots : " fait traiter par écrit soit la leçon du jour, soit une ou deux questions se rapportant aux matières vues pendant la dernière quinzaine, " par ce texte : " fait traiter par écrit, en tout ou en partie, la préparation, la leçon ou la répétition du jour „? Toutes les répétitions ne feront pas l'objet d'une composition, mais l'élève, prudent, les étudiera toutes avec soin.

La matière ne sera plus coupée arbitrairement en petites tranches; elle sera divisée rationnellement, logiquement, au gré du professeur, qui d'ailleurs rattachera tous les morceaux entre eux à mesure qu'il avancera dans son cours. La question de composition sera parfois puisée dans la matière d'un ou de plusieurs mois, mais à condition que celle-ci ait été revue en classe et étudiée à domicile; elle devient ainsi, en réalité, tout simplement la matière d'une leçon. On pourra poser des questions aussi belles et aussi longues qu'avec l'ancien système, dont on ne se plaignait pas sous ce rapport.

D'autre part, rien n'empêche plus alors d'espacer davantage les compositions théoriques, et de traiter de façon différente les cours de deux heures et ceux de huit heures par semaine; puisque le professeur fera répéter toute la matière, ou du moins tout ce qu'il y a d'important dans son cours, il peut, s'il le désire, ne donner qu'une composition par mois. Cela lui suffit pour obliger ses élèves à tout étudier, à tout revoir sans jamais être surchargés. Ainsi il pourrait être admis que pour les cours de cinq à huit heures par semaine, il y aura une composition par quinzaine, et pour les autres une ou deux par mois, au gré du professeur.

Les répétitions, telles que je viens de les décrire, prépareront même les élèves au concours général et à l'examen de sortie; car ces deux institutions peuvent être conservées, si toutefois on leur donne, plus encore que maintenant, un caractère essentiellement pratique.

Objectera-t-on que les compositions de répétitions pourraient à certains moments surcharger l'élève, si le hasard en amenait plusieurs en une seule semaine, ou même en un seul jour? Je ne vois pas d'inconvénient, même à ce coup du hasard; car il est entendu qu'une répétition à préparer à domicile remplace toujours une leçon ou un devoir; mais cette coïncidence sera très rare, on pourra l'éviter facilement.

Je trouve au contraire que le nouveau règlement, tel qu'il est, offre précisément cet inconvénient, dont pourtant on ne parle pas : dans un même Athénée, les quinzaines ont naturellement pour toutes les branches, mêmes commencements et mêmes fins; d'autre part, il y a chez nous tous une tendance à attendre la fin de la quinzaine pour donner la composition.

N'y a-t-il pas, à ce moment-là, une sorte d'encombrement de matières dans le cerveau de l'élève? Ne procède-t-il pas à toute une série de répétitions de quinzaine, lui seul, sans guide, sans direction? Ma proposition supprime cedésagrément.

4. Il nous reste les *interrogations* en classe. Il est impossible de les traduire sous forme de compositions. Mais plusieurs professeurs désirent un système dans lequel ces interrogations de tous les jours, telles qu'elles sont pratiquées normalement, entreraient pour une partie. Ils confondent, je crois, une leçon avec un examen : la leçon, pendant laquelle le professeur a le plus souvent la parole, demande à tout instant un détail, un rien, tire de l'un un mot, de l'autre une phrase, appelle la classe entière au secours de l'élève qui reste dans l'embarras, a des questions appropriées à la force de chacun, la leçon où tout le monde est interrogé à la fois, où l'on travaille tous ensemble, et où le maître ne s'occupe de personne en particulier; et l'examen, où l'interrogateur pose une question à un seul élève qui répond — ou bien se tait — pendant quatre ou cinq minutes, tandis que tous les autres, calmes, silencieux, bientôt inattentifs, se désintéressent entièrement du cours. La leçon ne peut pas être convertie en un examen ¹.

Je suis donc d'avis qu'il est impossible de recourir aux réponses orales de tous les jours.

Ainsi nous sommes dotés d'un système de compositions qui nous permettra d'apprécier justement la valeur de nos élèves, et qui les stimulera continuellement au travail sans nuire jamais à la marche régulière des études.

¹ Certains même voudraient pour tout contrôle, pour toutes compositions, les devoirs faits à domicile, et les réponses données en classe. J'ai parlé des devoirs dans le n° de la Revue rappelé plus haut. Les réponses seraient ou bien celles que je viens d'indiquer, ou bien celles qui porteraient sur la préparation ou sur la leçon. Ici encore, le système est presque impraticable. Pour une leçon de mémoire, le professeur ne peut interroger qu'un seul élève à chaque cours; car le second déjà aura l'avantage d'avoir entendu réciter la leçon par son condisciple. Pour une préparation, le maître en prendra deux ou trois au plus; quand aboutira-t-il dans une classe de trente ou quarante élèves, avec deux ou trois heures de cours par semaine? Ajoutez que les derniers interrogés seront encore avertis d'une façon à peu près certaine, et pourront se préparer tout particulièrement.

Comme conclusion des remarques que je viens de présenter, je sou mets aux réflexions et à la critique de tous ceux qui s'intéressent à nos études moyennes, la rédaction suivante pour la partie du règlement que j'ai citée plus haut :

" ART. 1. Pendant l'année scolaire, il y a dans chaque classe trois séries de compositions. Ces compositions portent sur toutes les parties du programme, tant théoriques que pratiques, y compris le dessin et la gymnastique.

Chacune des trois séries comprend une partie théorique et une partie pratique.

Pour la partie théorique, *le professeur, une fois par quinzaine dans les cours de 5 à 8 heures par semaine, une ou deux fois par mois, à son gré, dans les autres cours, fait traiter par écrit, sans avertissement préalable, la préparation, la leçon ou la répétition du jour. La durée de la composition peut varier entre 15 et 45 minutes.*

Pour la partie pratique (rédactions....), les compositions se font *la dernière semaine de chacun des deux premiers trimestres, et l'avant-dernière semaine du mois de juillet. Cette semaine-là....*

ART. 4. Les places des compositions des deux premières séries sont données en classe, par le professeur, *dans les dix jours qui suivent la rentrée des vacances de Noël et de Pâques.*

Celles de la....

Dans les dix jours qui suivent la rentrée des vacances de Noël et de Pâques, et dans les cinq jours qui suivent la dernière composition pratique, le professeur remet au Préfet des études la liste des places avec l'indication des points obtenus, ainsi que les travaux des élèves. „

L. PREUD'HOMME.

COMPTES RENDUS

ÉMILE FAGUET. **Drame ancien, drame moderne.** Paris, Colin.
274 pp. Fr. 3-50.

L'avant-propos de l'ouvrage, *De la nature de l'émotion dramatique*, essaie d'expliquer la tendance que nous avons à trouver au théâtre, avec rire ou avec larmes, du plaisir dans le malheur d'autrui. Saint-Marc-Girardin répondait en disant : « Le fond de l'émotion dramatique, c'est la sympathie de l'homme pour l'homme. » La conclusion de M. Faguet, beaucoup moins optimiste, est celle-ci : « un peu de férocité ou de malignité ; un peu d'amour du vrai ; une préoccupation, invincible, même quand on s'essaie à la vaincre, des choses sérieuses, voilà ce que le spectateur apporte toujours au théâtre. » En somme, une des raisons essentielles de l'intérêt dramatique appartiendrait ainsi au domaine de cette *psychologie de la cruauté* qu'un savant allemand, M. Kurella, analysait récemment dans une étude quelque peu inquiétante (voir *Deutsche Literaturzeitung*, 1900, n° 6, col. 444), et cela prouverait une fois de plus qu'il est dangereux de vouloir trop aller jusqu'au fond triste des choses. Nous allons donc résumer la dramaturgie de M. Faguet, sans tenir compte de la « méchante bête » qui, tout au fond de nous, prête à nos plaisirs esthétiques une base de férocité.

Le chapitre I traite de « La tragédie et l'esprit classique français. » Le fond primitif de l'esprit français est plus littéraire qu'artistique, plus didactique que littéraire, et assez dénué de poésie. Ses traits essentiels sont : clarté, ordre, logique, esprit, mouvement, le tout considéré comme faces diverses d'une faculté principale qui est la raison pratique. A ce fond primitif, l'âme du moyen âge, chrétienne et féodale, est venue ajouter une part d'enthousiasme et de mysticisme, et la Renaissance a apporté, grâce à la connaissance des anciens, un genre nouveau de sensibilité et d'imagination contenues par l'étude du beau. C'est de l'esprit français, ainsi successivement transformé et enrichi, que la tragédie, le genre classique par excellence, est le plus illustre représentant,

Le chapitre II essaie de déterminer ce qu'est en soi la tragédie et quelle est sa place parmi les arts. C'est un chapitre d'esthétique générale, à la Hegel, qui prend les choses théoriquement, non dans la réalité même, qui n'a et ne veut avoir rien d'historique. La division des arts est déduite d'une analyse de leurs moyens d'exécution, et fondée sur les conditions universelles auxquelles chacun d'eux est soumis. La conclusion de cette étude profonde autant que claire est que « l'art dramatique est un art littéraire, ayant pour but de peindre la vie humaine, qui peut appeler à lui, comme auxiliaires, tous les autres arts pour compléter cette peinture. »

Dans la réalité, c'est le drame grec (chapitre III) qui se rapproche le plus de la définition théorique. Il est extrêmement intéressant de noter que M. Faguet, par une analyse purement logique et littéraire, et d'une façon certainement indépendante, aboutit pour le drame attique à la définition même que M. de Wilamowitz-Moellendorf avait déduite de considérations historiques. « La tragédie grecque n'est nullement un drame, au sens où nous l'entendons, c'est un épisode épique jeté sur la scène. »

Parmi les modernes (chapitre IV), les Espagnols et les Anglais, rejetant l'élément musical, plastique et lyrique du théâtre ancien, ont étendu les parties dramatique et épique. « La tragédie grecque est un épisode, la tragédie anglaise est un poème. » Les Français (chapitre V) ont été plus loin que les Anglais dans la diminution des éléments du drame grec. Ils ont supprimé la partie épique, et ont ramassé encore l'action de la tragédie ancienne, déjà si limitée. Ils se sont imposé les trois unités qui ne sont pas dans Aristote, mais qui sont dans l'esprit français, même dans l'esprit français de l'indépendant Diderot. D'autre part, étendant le drame dans le sens de leurs facultés innées, les Français ont développé et fortifié l'intrigue. Celle-ci est dans le drame la part de la logique, cette faculté innée de la race. Un enchaînement solide relie l'exposition au dénouement, comme des conclusions à leurs prémisses. La tragédie n'est pas un poème, c'est un problème dont la solution est ingénieuse, c'est-à-dire en même temps logique et imprévue. L'auteur se plaît à suspendre et à cacher le dénouement, substituant l'intérêt de curiosité aux autres ressorts dramatiques connus des anciens. « L'unité d'action n'est pas autre chose que l'unité de curiosité. »

Pour remplir le cadre de la tragédie ainsi simplifiée, les Français ont porté sur la scène leurs instincts de raison pratique et de philosophie didactique. De là l'emploi de raisonneur, les rôles de personnages, confidents ou autres, qui représentent le bon sens et qui sont des professeurs de morale. Ce que Voltaire admire le plus dans *Britannicus*, c'est le rôle de Burrhus; « il n'y a rien de ce genre dans toute l'anti-

quité. » Dans *Polyeucte*, le caractère le plus intéressant est Sévère, parce qu'il est l'interprète de la raison pratique. De ce goût de l'enseignement moral — lequel, disons le en passant, se manifeste également dans le drame grec beaucoup plus que ne l'indique M. Faguet —, dérive le caractère sentencieux et le caractère oratoire de la tragédie française. Malgré les difficultés résultant des bornes ainsi tracées aux auteurs par l'esprit national, leur génie les a quelquefois entraînés au delà, et alors ils ont fait œuvre de vrais moralistes et de vrais historiens. Quand ils triomphent de ces difficultés, « il n'y a rien dans tous les théâtres qui vaille alors la tragédie française, » par exemple, *Cinna*, *Britannicus*, *Polyeucte*, *Horace*, *Athalie*, *Mithridate*. Mais toutes ces tragédies ont été contestées dans leur nouveauté, ce qui montre le mieux le tour naturel de l'esprit français au théâtre. Pareillement, la comédie qui ose s'attaquer à des caractères complexes et où abonde la vie, n'est pas comprise ni goûtée immédiatement : c'est le sort de *Tartufe*, des *Femmes savantes*, du *Misanthrope*.

Dans un dernier chapitre (Les trois systèmes), M. Faguet illustre les conclusions de sa riche étude, en montrant les trois systèmes aux prises et tirant d'une même matière trois œuvres sublimes, absolument diverses : Antigone et Hémon, Juliette et Roméo, Chimène et Rodrigue. « Pour les Grecs, l'intérêt, c'est la contemplation du beau ; pour les Anglais, c'est la sensation de la vie ; pour les Français, c'est la curiosité satisfaite par la logique. La muse grecque, c'est la Beauté ; la muse anglaise, c'est la Vie ; la muse française, c'est la Raison. »

Cette analyse trop sommaire suffira, je l'espère, pour inspirer aux lettrés le désir de lire l'œuvre fine et solide de M. Faguet. Les recherches d'érudition pure abondent autour des chefs-d'œuvre anciens ; les travaux vraiment artistiques et littéraires sont extrêmement rares. Pour le drame, on a tout dit quand on a cité les trois noms de Patin, Saint-Marc-Girardin et Weil. Quant à l'épopée, il existe des milliers de dissertations spéciales, mais nous n'avons pas une seule bonne étude d'ensemble sur l'art et le style des poèmes homériques. Il y a là tout un domaine où nous sommes heureux de voir s'engager un maître comme M. Faguet. Nous souhaitons de le voir appliquer plus d'une fois encore ses rares qualités de critique à l'étude des poètes anciens. Des livres comme le sien font une percée dans les broussailles où l'érudition se perd et s'accroche hors de l'enceinte du temple.

L. PARMENTIER.

Collezione di classici greci e latini con note italiane.

Senofonte, le memorie socratiches, commentate da A. CORRADI e C. LANDI. Torino, Loescher, 1900 (parte II, Libri III et IV).

Cette édition ressemble assez aux meilleures éditions classiques de chez nous. Le texte est constitué de manière à éviter les difficultés aux élèves; le commentaire est clair et facile, peut-être un peu surabondant. Les résumés des chapitres sont judicieusement composés. L'impression est soignée et réussie. Enfin un appendice critique et des tables (*indice delle persone — delle cose — greco — di luoghi di opere senofontee citati nel commento*) rendront le maniement du volume très commode pour les maîtres et pour les élèves.

Il est clair que cette édition n'ambitionne pas d'être mise dans d'autres mains que celles des étudiants des lycées italiens. Nos professeurs n'y trouveraient rien d'important qui ne se trouve pas dans les meilleures éditions allemandes *für den Schulgebrauch*. On peut le dire d'ailleurs sans risquer d'enlever aux deux éditeurs la moindre illusion. Ils n'ont pas voulu faire un article d'exportation, mais simplement se rendre utiles à l'enseignement dans leur pays. Il est probable que leurs collègues italiens trouveront qu'ils ont pleinement réussi ¹.

J. BIDEZ.

CAIETANI CURCIO. **De Ciceronis et Calvi reliquorumque Atticorum arte dicendi quaestiones.** *Acide prope Catinam [Acireale], ex officina Aetnaea, MDCCCXCIX.* vi-90 pages in-8°.

M. Curcio n'est pas un inconnu pour nos lecteurs : nous avons rendu compte dans cette revue (année 1894, pp. 52-55) de son estimable essai sur Stace. La brochure qu'il vient de publier traite d'un épisode intéressant de l'histoire de l'éloquence romaine. On sait que Cicéron, à l'apogée de sa gloire oratoire, eut à combattre une école rivale, l'école néo-attique, qui le trouvait emphatique et redondant, trop ami des froides plaisanteries, des périodes sonores et des molles cadences; qui recherchait avant tout la simplicité, la finesse et la précision, et qui

¹ Il est resté dans les notes quelques inadvertances, toutes faciles à corriger : par ex. p. 6, l. 29 l'*indefinito tis* — p. 7, l. 1 *τούτου cioè dell' εὖ ἀγωνίῃσιν* pour *εἰ ἀγωνίῃσθαι* — *προεστήχοι, si prendesse cura; chē tale significato può avere προϊστήμαι* au lieu de *προίσταμαι* — etc.

prêchait l'imitation de Lysias, voire de Thucydide et de Xénophon. C'est dans le *Brutus*, l'*Orator* et le *De optimo genere oratorum* que l'illustre consulaire fit sa propre apologie et s'attacha à réfuter les novateurs. Quelle fut l'origine de l'école néo-attique? quels en furent le caractère, les doctrines et les tendances? Ces questions ont déjà donné lieu à bon nombre de travaux, parmi lesquels nous rappellerons l'essai que M. Poirot a inséré dans le *Calvus* de M. Plessis (cf. *Revue*, année 1897, p. 62). M. Curcio les a soumises à un nouvel examen; il a rassemblé tous les textes anciens qui s'y rapportent et discuté les opinions avancées par les savants modernes.

M. Poirot a prétendu que l'école néo-attique avait un caractère essentiellement aristocratique, que ses adeptes, par instinct de patriciens, par habitude de lettrés, par élégance d'hommes du monde, dédaignaient les artifices de la rhétorique, bons pour un parvenu comme Cicéron, et qu'ils se rattachaient à la tradition de Scipion Émilien et des Gracques. M. Curcio rejette cette manière de voir, qui en effet ne nous semble guère fondée. Pour lui, les néo-attiques romains ont simplement suivi l'inspiration d'une école de rhétorique grecque qui a dû se former vers l'an 75 avant J.-C., soit en Asie-Mineure, soit à Athènes, et qui voulait réagir contre l'*asianisme*. Après avoir établi que le néo-atticisme fleurit à Rome entre les années 56 et 46 avant J.-C., l'érudit italien expose, pour autant que les renseignements qui nous sont parvenus le permettent, les doctrines de la nouvelle école en ce qui concerne l'imitation, l'élocution et l'action, et s'applique à comparer l'éloquence de ses principaux représentants avec celle de Cicéron¹. Sa conclusion est : *Atticorum dicendi artem non GENERE a Ciceronis dicendi arte discrepasse, sed SPECIE solum*.

Si soigné, si méthodique et si judicieux que soit le travail de M. Curcio, il ne nous paraît pas avoir épuisé le sujet ni même l'avoir présenté tout à fait sous son vrai jour.

Que les atticistes romains aient emprunté leurs idées à des rhéteurs grecs contemporains, la chose est vraisemblable, quoique les textes n'en disent rien. Mais cette question, que d'aucuns regardent comme capitale, n'est au fond que secondaire.

Ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'apparition de l'école nouvelle tient avant tout à l'évolution générale de la littérature latine, et que le néo-atticisme dans l'éloquence correspond à l'alexandrinisme

¹ Signalons une étude sur les clausules chez Caelius (pp. 55-59) et dans la correspondance de Cicéron et de Brutus (pp. 60-69). M. Curcio ne paraît pas avoir connu le livre de M. H. Bornecque sur *La prose métrique dans la correspondance de Cicéron* (cf. *Revue*, année 1899, pp. 171-173).

dans la poésie romaine et reflète les mêmes aspirations ¹. De part et d'autre, on ne brigue que les suffrages des connaisseurs, des délicats; on fait fi des procédés trop faciles et des moyens de plaire à la multitude ignorante; on évite l'enflure et la prolixité; on polit la forme avec un soin infini, on pèse chaque expression, on cisèle chaque détail, on vise à une élégance soutenue, mais qui se dissimule sous un air de simplicité et d'abandon : c'est un art tout en nuances, qui répugne aux tons criards et aux couleurs tapageuses. Le véritable chef de l'école néo-attique, Calvus, fut en même temps l'un des poètes de la jeune école qui s'inspirait des Alexandrins. Il est clair que nous ne sommes pas en présence d'une simple lutte entre écoles de rhétorique, mais d'un phénomène qui a ses causes profondes dans le développement de la littérature romaine tout entière, prose et poésie. — On a embrouillé comme à plaisir l'étude de ce phénomène si digne d'attention, en rangeant par hypothèse parmi les néo-attiques Calidius, Caelius, Asinius Pollion — et jusqu'à César! et l'on a essayé de dégager des fragments de ces orateurs, ainsi que des jugements que les anciens ont portés sur eux, les traits communs, caractéristiques, du néo-atticisme. En réalité, nous ne connaissons que deux orateurs *ayant fait profession de néo-atticisme*, savoir Calvus et Brutus. Les ressemblances plus ou moins vagues que Calidius et d'autres peuvent offrir avec ce que Cicéron nous apprend des qualités et des défauts de l'école qu'il combat, n'ont rien à voir dans cette affaire. Il s'agit ici d'une école, et qui dit école dit corps de doctrines ou tout au moins principes raisonnés et appliqués avec réflexion, communauté d'idées, autorité reconnue d'un maître. Le maître des néo-attiques fut Calvus ¹. Quels furent, outre Brutus, ses disciples ou, si l'on préfère, ses imitateurs? Nous l'ignorons; mais on voit fort bien que le néo-atticisme avait gagné une partie de l'opinion publique et que, à côté des orateurs qui en appliquaient les théories, il se rencontrait des critiques qui prenaient ces théories pour norme de leurs jugements ². — Le triomphe de Cicéron fut-il complet? la réforme tentée par Calvus et ses adhérents ne fut-elle l'objet que d'un engouement passager et disparut-elle sans laisser de

¹ C'est ce qu'avait fort bien vu O. Jahn (préface de son édition de l'*Orator*, Berlin, Weidmann. Cette préface a été traduite en français par MM. Gache et Piquet, sous le titre : *Cicéron et ses ennemis littéraires*, Paris, Klincksieck, 1886).

² Cic., *Brutus*, 82, 284 : *Atticum se... Calvus noster dici oratorem volebat : inde erut ista exilitas, quam ille de industria consequabatur. — Dicebat, inquam, ita, sed et ipse errabat et alios etiam errare cogebat.*

² Cic., *De opt. gen. orat.*, 4, 11.

traces dans la prose latine? Voilà ce qu'on serait bien aise de savoir.

Nous espérons que M. Curcio reprendra quelque jour son étude en l'élargissant, en rectifiant certaines de ses vues, et en approfondissant les points qu'il a négligés ou qu'il s'est contenté d'indiquer : avec son érudition et sa finesse d'esprit, il s'acquittera avec honneur d'une pareille tâche.

P. THOMAS.

C. Sallustius Crispus für den Schulgebrauch bearbeitet und erklärt von Dr FERDINAND HOFFMANN, Professor am Realgymnasium in Gera. Berlin, Weidmann, 1899. — I. Texte; II. Anmerkungen. xx-136 et 158 pp. petit in-8°.

La maison Weidmann publie une nouvelle collection de classiques grecs et latins, avec notes, qui est mise en rapport avec le programme prussien de 1892. Le plan de ces éditions est uniforme : d'abord vient le texte avec une introduction et des sommaires, puis le commentaire, destiné à faciliter la préparation à domicile et réduit à des explications purement verbales — ou peu s'en faut — et très concises. L'interprétation historique et littéraire est réservée au professeur.

Le *Salluste* de M. Hoffmann se présente à nous avec ce caractère pratique et tout scolaire. Les sommaires sont bien conçus; le texte est celui de la 3^e édition de Jordan, modifié en quelques endroits dans l'intérêt de la clarté; les formes archaïques de nature à dérouter l'élève ou à causer des confusions sont écartées; les notes ne sont, pour la plupart, que des fragments de traduction ou des indications pour la traduction.

Ce livre, d'après la préface, est le fruit de plus de vingt ans d'enseignement. Nous n'y avons pourtant rien remarqué de bien personnel. L'introduction est maigre; sans la grossir notablement, il eût été facile de donner une idée plus nette, plus exacte et plus vivante du génie de Salluste. Le commentaire n'éclaircit aucune difficulté sérieuse. Dans les passages embarrassants, il se borne à reproduire l'une ou l'autre explication traditionnelle, fût-elle erronée, p. ex. *Cat.* 13,3 (sur *ea omnia luxu antecapere*); *Jug.* 3,2 (sur *patriam aut parentes*). M. H. voit partout des hendiadys, même dans *Cat.*, 2,2 (*periculo atque negotiis*, « Hendiadyoin, wobei *periculo* Adjektiv wird, » alors que *periculo* signifie « par l'expérience »), même dans *Cat.* 14,2, où le texte porte cependant *flagitium* AUT *facinus*, etc. *Cat.* 22,2 : *inde* est mal expliqué (« daraus, d. h. aus den Bechern »; entendez : « de ce breuvage »), etc. Nous pourrions multiplier ces critiques de détail, mais nous n'en

voyons pas l'utilité, car l'édition de M. H. ne peut guère rendre de services à l'enseignement belge. Elle semble faite pour dispenser l'élève du travail de la version, auquel on continue chez nous — et avec raison — à attacher beaucoup d'importance.

P. THOMAS.

O. E. SCHMIDT. *Cicero's Villen* (Extrait des *Neue Jahrbücher für das klass. Altertum, Geschichte, und deutsche Litteratur*), gr. in-8° 62 pp. Leipzig, Teubner, 1899.

La maison Teubner vient de publier en une brochure spéciale le remarquable article de M. O. E. Schmidt sur les *Villas de Cicéron*. L'auteur montre d'abord que la *rusticatio* romaine différait de la villégiature grecque autant que le confort luxueux de la *villa* différait du *κηπιον* idyllique des Alexandrins. Ce n'était pas seulement l'économie ou l'hygiène qui poussait les riches Romains à construire d'élégantes habitations sur tous les points les plus gracieux de l'Italie, c'était surtout un besoin esthétique, la nécessité de se soustraire à la foule, de retrouver sa personnalité dans la solitude, de reprendre possession de soi-même. Dans une série de monographies consacrées aux nombreuses villas qui appartinrent à Cicéron, M. Schmidt discute l'emplacement probable de chacune d'elles, décrit minutieusement ce que les siècles nous en ont conservé, essaie enfin d'y faire revivre Cicéron et de découvrir ce qu'allait y chercher le grand orateur fatigué des luttes du forum. Son *Cicero's Villen* n'est pas seulement le travail d'un philologue possédant à merveille la *Correspondance* de Cicéron, d'un archéologue au flair subtil, habile aux reconstructions du passé; c'est aussi l'œuvre d'un homme de goût, qui a pénétré le charme des sites qu'il nous décrit, d'un artiste qui a rêvé sur les ruines où vécut Cicéron. A tous ces titres, son opuscule mérite d'être particulièrement signalé.

J. HAUST.

Narrationes : *Tite-Live, Salluste et Tacite*. Textes choisis et annotés par G. EDET. Paris, A. Colin, 1899, 1 vol. in-18 jésus, relié toile, 348 pp. (*Collection de classiques latins publiés sous la direction de M. A. Cartault*).

Le programme des lycées français prescrit, pour la classe de Troisième, l'emploi d'un *Narrationes* comprenant des récits extraits principalement de Tite-Live. On possédait déjà, entre autres recueils

de ce genre, ceux de Riemann (chez Hachette) et de Fustel de Coulanges (chez Bélin). M. G. Edet vient d'en faire paraître un nouveau qui renferme 40 narrations tirées de Tite-Live, 4 de Salluste et 13 de Tacite. Chacune d'elles est précédée d'une courte notice, d'un sommaire ou d'un plan; les notes littéraires et grammaticales sont abondantes, et l'ouvrage se termine par un *Index* des noms propres et des termes relatifs aux institutions (pp. 327 à 343).

On voit que ce volume diffère assez bien des excellents classiques latins publiés dans la collection Cartault; il mérite cependant d'y figurer par le soin apporté à l'établissement du texte, la solidité du commentaire et la beauté de l'exécution typographique. — Deux légères critiques seulement : l'*Index*, d'ailleurs très exact et suffisamment complet, gagnerait beaucoup en clarté, s'il était accompagné de quelques gravures d'après l'antique; ensuite l'auteur a vraiment trop facilité la tâche de l'élève en marquant les divisions de toutes les narrations et en donnant le plan détaillé de la majeure partie d'entre elles.

LÉON HALKIN.

Thèmes de reproduction sur Cicéron, première catilinaire, et sur Salluste, conjuration de Catilina, par le D^r ZIMMERMANN, traduits et annotés par P. ALTENHOVEN. Namur, Wesmael, 1898.

M. Altenhoven, professeur de rhétorique au Collège de Bouillon, nous est connu par un *petit traité des synonymes latins* (1894), capable de rendre des services aux élèves de nos classes d'humanités anciennes. Continuant à travailler dans le même ordre d'idées, il vient d'adapter à notre usage un autre ouvrage allemand, le cours de thèmes du D^r Zimmermann. Ces thèmes sont de ceux que le programme officiel préconise aujourd'hui. L'ère des discours latins est terminée depuis longtemps chez nous; celle des thèmes d'imitation, qui faisaient pérorer les Normands dans le style de Tite-Live, semble close aussi. Le thème dit de *reproduction* subsiste à peu près seul. Il faut dire pourtant que les précédents exercices n'étaient pas si difficiles qu'on le pense. Pour la fabrication des discours, on avait comme modèles les estimables intermédiaires du *Malade imaginaire*. Quant au thème d'imitation, les Normands parvenaient presque sans peine à s'assimiler le latin abondant et oratoire de Tite-Live, grâce à une copieuse traduction, du même auteur, même librairie.... Les thèmes de reproduction vivront, je l'espère, plus longtemps. Moins ils auront de prétention, plus ils seront efficaces. Il faut qu'ils soient faits oralement, qu'ils portent sur

les derniers passages traduits d'un auteur en prose, qu'ils soient une rétroversion du texte latin de l'auteur sans modification, ou sans autre modification que des virements de discours direct en discours indirect, ou réciproquement, de temps principaux en temps secondaires, et autres analogues. Que le maître, au commencement de certaines heures, au lieu de demander la traduction française du passage latin, procède à l'inverse, qu'il traduise lui-même le passage latin en français par courts membres de phrase, et que les élèves essayent de retrouver aussitôt le texte latin étudié. Ou encore, que les élèves aient en mains un recueil comme celui de M. Altenhoven, pour en traduire les passages en rapport avec la lecture de la semaine. Ce genre de thèmes est nécessaire, c'est un minimum indispensable qui ne pourrait être supprimé sans compromettre les études latines. Espérons qu'on ne rendra pas cet exercice odieux en le comprenant de la façon simpliste dont on a souvent compris les autres, en comptant pour rien chez un élève la connaissance du vocabulaire, l'intelligence des tournures, l'entente en un mot du style latin, et en grossissant outre mesure l'énormité d'une faute de lexicographie plus rarement due à l'ignorance de l'élève qu'échappée à la distraction, ou à une facilité qui ne s'observe plus assez, ou à l'impuissance enfin de synthétiser toujours, à chaque pas, en une forme adéquate tous les problèmes de style, de logique, de syntaxe et de morphologie que contient une phrase.

Qui de nous n'a été victime de cette façon d'entendre le thème latin? Il me revient en mémoire une mauvaise aventure personnelle, qu'on me permettra de conter, parce qu'elle n'est pas à ma louange, et parce qu'elle doit être arrivée à d'autres.

En janvier 1880, après trois mois d'École Normale, la reconnaissance me commanda d'aller faire une visite de nouvel an à mon ancien directeur du Collège de Verviers, le regretté Thil-Lorrain. Les premiers souhaits à peine échangés, Thil-Lorrain m'entreprit âprement sur un ablatif en *e* au lieu de *i* que je devais avoir commis là-bas dans une traduction de Montesquieu. A l'École, mon maître ne m'avait soufflé mot de ce crime. Mais, je ne sais comment, la Critique aux cent yeux, aux cent crayons bleus, la Renommée aux cent langues avaient divulgué mon barbarisme. Et j'appris, stupéfait, la mine allongée, l'oreille basse, penaud et quinaud, toute l'horreur de ma situation. « Je déshonorais le Collège de Verviers par mon ignorance des choses les plus élémentaires. On ne parlait que de cela depuis Arlon jusqu'à Ostende. » La critique aux cent yeux ne disait pas si, à part ce lapsus, j'avais rendu à satisfaction les nuances de mon texte, si la phrase avait l'ampleur souhaitable, et si les sujets, les compléments, les verbes venaient judicieusement se ranger *suo quodque loco*. Non, toute autre qualité s'effaçait devant la faute facile à constater et à souligner.

J'espère que le thème oral, rétroversion pure et simple ou reproduction presque textuelle de l'auteur latin étudié, va maintenant, s'il est réellement oral, orienter la Critique vers d'autres soucis et paralyser un peu la gueule de la Renommée qui me rendit alors si chagrin, ô candeur ! Plus personne ne sera enclin à travailler seulement pour que l'élève ne fasse point de barbarisme, se contentant du médiocre et du pire pour tout le reste, ou enseignant à l'élève, en vue du concours général, l'art dangereux des simplifications habiles et des fuites peu compromettantes par des tangentes insidieuses. Sans pratiquer le vieux thème d'élégance ou le vieux discours vide d'idées, on prendra le temps de faire remarquer, en présence du texte latin avertisseur, la puissance d'un mot mis en sa place, la beauté des expressions, la valeur exacte des termes. N'est-ce point là le but ?

Or, plusieurs voies conduisent à ce but. La plus *simple*, la plus ménagère du temps, consiste à remplacer souvent la version par une rétroversion en latin du texte français formulé séance tenante par le maître. La plus *facile* sera d'adopter un petit livre comme celui de M. Altenhoven. L'auteur, obligé de suivre pas à pas Salluste et Cicéron, n'a pas abusé du droit que se donnent libéralement presque tous les auteurs de thèmes, de compliquer à plaisir les phrases, de les bourrer de difficultés, de dissimuler à chaque tournant des chausse-trapes où le pauvre diable d'écolier doit nécessairement tomber. Au contraire, il trouvera ici des notes nombreuses pour lui servir de garde-fou, des renvois, moins utiles en cas de traduction orale, à tel chapitre de Gantrelle, ou de Maréchal, ou de Krekelberg et Remy. Nous souhaitons à l'auteur que maints professeurs de seconde et de rhétorique inscrivent à leur programme les Catilinaires ou le Catilina, ou les deux, afin de pouvoir utiliser ce consciencieux cahier de thèmes.

J. FELLER.

L'Éducation politique de Louis XIV, par G. LACOUR-GAYET, Docteur ès Lettres, chargé de conférences d'histoire à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Hachette, 1898. 1 volume in-8°, x-472 pages.

Cette étude de M. Lacour-Gayet forme la première partie d'un ensemble de recherches sur l'apprentissage politique de Louis XIV, les conditions dans lesquelles il s'est formé à l'art de gouverner, ses idées personnelles à partir de son émancipation, les opinions de ses contemporains au sujet de ces idées. En général, les historiens ont trop négligé l'examen des causes qui ont agi sur le développement intellectuel des

chefs d'État et déterminé leur rôle. Une enquête approfondie, telle qu'elle est entreprise dans ce volume, est loin cependant de manquer d'importance : elle permet de reconnaître l'influence exercée par les éducateurs des princes, la direction qu'ils ont contribué à imprimer à une époque et, comme conséquence, de faire discerner, la part de responsabilité qui leur revient. Une pareille étude dissiperait dans bien des cas une erreur que le manque de renseignements a souvent accréditée et qui consiste à croire que tel souverain doit à un génie extraordinaire ce qui n'est que le résultat de l'impulsion d'un maître, d'un ministre éclairé. Ne raconte-t-on pas de Charles-Quint qu'il passait pour très borné au moment de son émancipation ? Un ambassadeur anglais va jusqu'à le qualifier d'idiot. Quelques années plus tard, on lui reconnaît une grande force de volonté, alliée à une prudence remarquable ; on vante sa sagesse. Évidemment on ne sait pas assez ce qu'il devait aux enseignements de son premier ministre, le seigneur de Chièvres.

De même pour Louis XIV. Si l'on devait en croire les témoignages contemporains, sa première éducation aurait été très négligée et il se serait formé lui-même. C'est l'impression qui résulte de ses propres mémoires, de ceux de La Porte, de Madame de Motteville, de Saint-Simon, et elle n'est pas détruite par les historiens qui, comme Cheruel, se sont particulièrement occupés de l'époque de sa minorité. Le Père Chérot, dans son livre : *La première jeunesse de Louis XIV*, fait exception ; mais il n'envisage l'éducation du roi qu'au point de vue religieux.

Louis XIV, on le voit par ses mémoires, n'avait pas conservé un souvenir agréable de ses années d'études : il aurait été mal élevé, serait resté ignorant ; il manquait des connaissances nécessaires « à un honnête homme. » Fénelon, Saint-Simon, l'abbé de Choisy, Montausier parlent dans le même sens. Le dernier, en parfait courtisan, observe que le roi est devenu grand par la seule force de son esprit. La Porte soutient que Mazarin, nommé surintendant de l'éducation du roi quand celui-ci passa, à l'âge de huit ans, des mains des femmes dans celles des hommes, se serait uniquement préoccupé de se rendre maître de son esprit ; Madame de Motteville veut qu'il se soit attaché à contrecarrer les bonnes intentions de Villeroi, gouverneur du prince. Assertions inexactes ou jugements erronés, ainsi que le montre M. Lacour-Gayet dans les chapitres où il examine successivement : les études du jeune roi, son entourage, les rapports que Louis XIV eut particulièrement avec Mazarin, les leçons d'histoire qu'il reçut, le caractère du roi jusqu'à sa minorité.

A l'âge de dix ans, le roi faisait des thèmes latins sous la direction de son précepteur, l'abbé Hardouin de Péréfixe, plus tard évêque de Rodez. Il existe à la Bibliothèque nationale un recueil de corrigés écrits de sa propre main. A treize ans, il traduisait César. En 1651 déjà, on publiait

sous son nom la traduction d'une partie du premier livre de la *Guerre des Gaules*. Dans le même temps, Louis XIV étudie l'italien, l'histoire de France dans Mézeray, la géographie d'après les cartes, les mathématiques.

Peu de livres sont employés pour son éducation, qui est surtout due à l'action directe de sa mère et de Mazarin. C'est à sa mère que le roi est redevable de l'habitude des exercices de piété et de la passion du pouvoir absolu, de l'orgueil monarchique qui formera le trait saillant de son caractère. Ce sentiment de la domination, tout son entourage l'éveille et l'entretient chez lui, depuis Anne d'Autriche jusqu'au maître d'écriture, qui donne au roi à copier ce modèle, choisi par M. Lacour-Gayet comme épigraphe de son livre : « L'hommage est dû aux roys, ils font ce qu'il leur plaist. » On a conservé la feuille de papier sur laquelle le prince a écrit huit fois et signé huit fois de son nom : « Ils font ce qu'il leur plaist. »

À côté d'Anne d'Autriche, Villeroi, le gouverneur, est trop courtisan et trop faible pour arrêter le prince sur la voie où on le pousse; Péréfixe, le précepteur, tout en développant chez Louis XIV le goût des exercices pieux, lui propose comme modèle Henri IV, son aïeul. Mais son éducation politique, c'est à Mazarin surtout qu'il la doit. Que n'a-t-on pas dit des funestes conséquences qu'a eues pour la France les enseignements donnés par le surintendant de l'éducation royale? On a prétendu qu'il lui avait inculqué surtout la fourberie et le machiavélisme; il lui a enseigné de mauvais préceptes, dit Fénelon, dans sa *Lettre à Louis XIV*; il a empoisonné le roi par ses pernicieuses maximes, écrit Saint-Simon, juge peu impartial, il est vrai, quand il s'agit de Mazarin et surtout de sa politique, car précisément ce qu'il lui reproche, c'est, ainsi que le remarque M. Lacour-Gayet, de s'être inspiré de l'esprit de traditions plusieurs fois séculaires, c'est la résistance à l'aristocratie et la préférence pour les « gens de rien. » On trouve ainsi présentés sous leur véritable jour plusieurs points que la passion avait dénaturés. Cet exposé de l'apprentissage politique du roi forme un tableau très vivant, où l'on observe avec intérêt le maître s'ingéniant à initier son élève à la pratique des affaires, et celui-ci recevant les leçons du ministre « sans résistance, comme sans contrainte. »

L'étude des influences subies par Louis XIV ne s'arrête pas là. M. Lacour-Gayet passe en revue les écrits nombreux qui ont été publiés en vue de l'éducation du roi, écrits pauvres d'idées, riches en banalités. Le chapitre où ils sont analysés et appréciés n'en renferme pas moins une quantité de renseignements qui intéresseront les historiens de la littérature et même les bibliographes. Un livre entier, ne comprenant pas moins de neuf chapitres est consacré à l'examen des théories du

pouvoir royal chez les contemporains du roi. L'auteur s'attache à bien marquer la distinction qu'il y a lieu d'établir entre la théorie politique dite du droit divin et celle de l'absolutisme monarchique; il montre, contrairement à ce qui est généralement admis, que l'une n'est pas la conséquence de l'autre, que si la doctrine chrétienne fait dériver tout pouvoir de Dieu, elle reconnaît que *la forme* de l'autorité est de droit humain. Un autre point développé ici mérite d'être noté : c'est que la théorie qui faisait du prince le représentant de Dieu sur la terre n'était guère alors contestée. L'avènement de Louis XIV en marque le triomphe.

Cet exposé des théories du pouvoir royal, non moins riche que les chapitres précédents en aperçus nouveaux, constitue une importante contribution à l'histoire des idées politiques au XVII^e siècle. Il aura pour suite un volume qui formera, comme celui que nous venons d'analyser, un tout complet, sous le titre : *Les idées politiques de Louis XIV*.

E. G.

LOUIS CLÉMENT. **Henri Estienne et son œuvre française.**

Paris, Alphonse Picard et fils, 1899. 1 vol. de 540 pages in-8°.

Parmi les encyclopédistes du XVI^e siècle, Henri Estienne est certainement l'un des plus féconds, car son œuvre complète renferme près de 200 volumes en latin, en grec, en hébreu et en français.

C'est de l'écrivain français que M. Louis Clément s'est occupé; il a voulu, comme il nous le dit lui-même, « présenter une étude complète sur l'œuvre française d'Estienne, en la mettant dans son milieu historique à la place qu'elle méritait, en montrant les idées essentielles qui en dominent le détail varié et touffu, la pensée généreuse qui en fait l'unité, c'est-à-dire la défense de la langue et des traditions nationales. »

L'entreprise était difficile; car si les ouvrages français de Henri Estienne contiennent quelques idées essentielles — et j'aurai soin de les signaler plus loin — ces idées, il faut bien le dire, sont mêlées et comme noyées dans une foule de hors-d'œuvre et de digressions inspirées par les passions religieuses et politiques de l'époque. Le mérite de M. Clément n'en est que plus rare et l'on doit admirer la sûreté de méthode et la vaste érudition à l'aide desquelles il est parvenu à dégager les lignes maîtresses de cet ensemble souvent disparate et incohérent.

Dans une introduction assez étendue, M. Clément commence par résumer les phases principales de la vie de Henri Estienne. Il nous explique pourquoi ce Parisien protestant et fils de protestant a été

obligé par le testament de son père à demeurer à Genève, malgré les déboires que lui causaient les tracasseries du Consistoire et du Conseil. C'est que Robert Estienne avait stipulé, d'accord avec Calvin, que l'imprimerie, qu'il léguait à son fils Henri, resterait établie à Genève.

De là des démêlés sans nombre entre Henri Estienne et les autorités genevoises; chacun de ses ouvrages français est frappé de la censure, par exemple, l'*Apologie pour Hérodoté* en 1566, le *Discours sur la vie de Catherine de Médicis* en 1575. Notons à ce propos une intéressante dissertation de M. Clément sur le point de savoir si Estienne est réellement l'auteur de ce pamphlet; M. Clément conclut à une collaboration d'Estienne et d'Innocent Gentillet.

Les *Dialogues du nouveau langage* en 1578 sont l'objet de nouvelles poursuites, et cette fois Estienne se réfugie en France à la cour de Henri III, pour lequel il publie la *Précellence du langage français* en 1579. L'abominable Henri III se piquait de grammaire et s'entendait fort bien avec Estienne qui mena pendant quelques années à Paris la vie d'un courtisan. Le fanatisme croissant de la Ligue l'obligea cependant à regagner Genève; mais ce n'est qu'après l'assassinat de Henri III qu'il quitta définitivement Paris et se mit à mener une vie errante semée de querelles et de déboires jusqu'à sa mort à Lyon en 1598, à l'âge d'environ 67 ans.

Après cette Introduction, M. Clément commence l'examen de l'œuvre française d'Estienne. Il divise son sujet en deux parties : Estienne écrivain et Estienne grammairien. Avouerai-je que je préfère beaucoup la première ? Le sujet en est plus clair, plus précis et mieux délimité. La seconde, malgré l'érudition de l'auteur, n'échappe pas tout à fait au reproche que l'on adresse avec raison à beaucoup de thèses de philologie de ces dernières années, d'abuser de l'analyse et de ne pas dégager la synthèse avec assez de netteté. Reconnaissons toutefois qu'avec un auteur aussi ondoyant et divers que Henri Estienne le danger était peut-être impossible à éviter.

Quoi qu'il en soit, occupons-nous d'abord de l'écrivain. A lire les pages que M. Clément lui consacre, il semble bien que les idées maîtresses d'Estienne sont les suivantes : défendre la langue française contre l'italianisme; montrer la supériorité de la langue et du génie français sur la langue et le génie italiens; proclamer enfin la supériorité du français sur toutes les langues modernes et sur le latin lui-même.

Ces idées se retrouvent un peu pêle-mêle dans tous les écrits français d'Estienne. Dans l'*Apologie pour Hérodoté*, il critique surtout le caractère des Italiens; dans le *Discours merveilleux*, il combat l'italianisme dans la personne de Catherine de Médicis; dans les *Dialogues*, il s'attaque plus particulièrement aux mœurs, aux habitudes, aux manies de langage de la cour de Henri III.

Le retour de ce prince en France avait été, en effet, le signal d'une recrudescence d'italianisme. Avec ce roi falot et bizarre, intelligent et débauché, l'un des types les plus complets et les plus véneneux de la pourriture de la Renaissance, étaient entrés en France une foule d'aventuriers italiens qui servaient de modèles aux nouveaux courtisans dont tout le talent consistait à *s'accommoder* aux goûts du jour et du prince, ainsi que s'efforce de le démontrer Philausone au Celtophile des *Dialogues*. A les entendre discuter, on croirait avoir déjà devant soi le Philinte et l'Alceste de Molière. *S'accommoder*, tout est là, et la dernière *accommodation*, c'est d'être « prêt à changer de religion selon les occurrences et même de savoir n'en avoir pas du tout. »

Tel est le courtisan dont Estienne nous trace ironiquement l'image avec une vigueur de touche qui annonce les portraits à l'eau forte des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné; mais Aubigné sera plus logique que son devancier : il groupera les courtisans autour de leur maître en turpitudes, Henri III; tel maître, tels valets! Estienne ne le dit point, il voit dans les mignons de Henri III des imitateurs de l'Italie, il confond à plaisir les tristes aventuriers de la cour des derniers Valois avec le noble *cortegiano* de Castiglione, ce type si fier et si pur du gentil-homme.

Dans la *Précellence du langage français*, Henri Estienne reprend la lutte contre les Italiens avec une âpreté nouvelle; mais cette fois, à la suite de la Pléiade, il élargit le débat, il combat à la fois les latineurs, les grécianiseurs et les italianistes, en un mot tous ceux qui font profession de mépriser *notre vulgaire*. Seulement, il va trop loin. La Pléiade admettait que la langue française était une belle plante à laquelle il suffisait de donner de bons soins de culture pour la rendre l'égale des langues anciennes; Estienne soutient que la langue française est supérieure au latin et à toutes les langues modernes. « Notre langue française surmonte toutes les vulgaires! » s'écrie-t-il. Épris de cette idée que le français est de toutes les langues latines celle qui se rapproche le plus du latin, il s'efforce de ravalier l'italien au second rang, et ne sait pas garder la mesure de Jean Lemaire de Belges qui, dans sa *Concorde des deux langages*, reconnaît que l'italien reste la langue par excellence de l'amour et de la poésie.

Toutefois, malgré ses exagérations, Henri Estienne a mis en lumière une idée juste que les auteurs de la Pléiade trop préoccupés de littérature avait négligée et qui lui est inspirée par Claude de Seyssel. Celui-ci en adressant à Louis XII en 1510 une traduction de Justin avait indiqué au roi que la langue nationale pourrait être un puissant instrument de politique, capable de répandre l'influence de la France à l'étranger. Estienne reprend ce thème : « notre langage, dit-il, est plus que les autres propre aux affaires d'État. » Il entrevoit l'avenir, le français devenant la langue de la diplomatie et de la politique.

Bien que d'accord avec la Pléiade sur beaucoup de points, Henri Estienne n'a jamais saisi toute l'importance de son rôle, parce qu'il est resté le disciple attardé de Marot, et que, s'il aime l'épigramme et le conte, il ne comprend rien à la grande poésie. C'est un érudit, un grammairien, un pamphlétaire, ce n'est pas un poète. Vis-à-vis de Ronsard, il reste sur une prudente réserve et, bien qu'il aime Du Bellay, il ne laisse pas de le critiquer sans relâche dans des notes inscrites sur les pages d'un exemplaire de la Défense et des poésies qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Lyon et qui date de 1561.

La rime le préoccupe, mais le rythme, cette grande, cette immense réforme de la poésie française, lui échappe. Avec raison il reproche à la Pléiade, son affectation, son lyrisme pseudo-grec et son pétrarquisme, mais il a le grand tort de ne faire aucune distinction entre les œuvres ni entre les hommes.

Après avoir apprécié l'écrivain, M. Clément s'occupe du grammairien et il analyse avec beaucoup de méthode les diverses thèses de Henri Estienne éparpillées dans ses nombreux ouvrages latins ou français.

D'abord la conformité du français avec le grec, 1565. Pour Estienne le grec est le canon des langues, ce qui lui permet de mettre le français qui, dit-il, s'en reproche le plus, au-dessus du latin. Toute cette thèse est remplie d'erreurs énormes; toutefois je serais assez de son avis, quand il prétend que le français est plus propre que le latin à traduire le grec, et sous ce rapport, je ferai observer à M. Clément qu'avant Estienne, Du Bellay avait déjà dit le même chose dans sa Défense de la langue française.

En 1576, Estienne développe une seconde thèse, la conformité du français avec le latin; le français, dit-il, n'est que du latin; mais il ne voit pas qu'il contredit par là sa première thèse. Il émet cependant à ce propos quelques idées justes sur la formation du français par le latin. Mais où il a complètement tort, c'est quand il compare le français à l'italien, qu'il prétend que le français contient plus de mots latins que l'italien et qu'il veut ramener l'italien au provençal qui serait, d'après lui, un dérivé du français. « L'italien doit au français la reconnaissance d'une fille pour sa mère! » dit-il.

Chemin faisant, Estienne a des rencontres ingénieuses. C'est ainsi qu'il s'occupe du sens des mots, de la sémantique comme on dit aujourd'hui; il distingue entre la forme et le sens, il étudie les lois de la restriction et de l'extension des sens et le rôle considérable de la métaphore. Dans le *de Latinitate falso suspecta* de 1576, il examine ainsi avec beaucoup de sagacité la monographie d'une famille métaphorique : *caput* et *tête*.

Malheureusement Estienne n'a aucune idée du latin vulgaire; il croit que le latin littéraire est devenu le *latin barbare* et que de celui-ci est sorti le roman.

Une autre thèse fort discutée de Henri Estienne, est celle qui concerne l'influence de la prononciation italienne sur les mots français. Estienne croit à cette influence. Thurot la nie et ne voit là que des formes dialectales françaises. M. Clément est en partie de l'avis d'Estienne et pense que l'italien est venu corroborer et fortifier certains parlers de Paris.

Il en est de même pour diverses locutions et acceptions. C'est ainsi que Celtophile traduit *révolution* par *retour*, tandis que Philausone lui donne aussi le sens de *changement* de costume; or il est certain que le sens moderne et politique du mot révolution c'est-à-dire de *changement* existait déjà en italien depuis le moyen âge.

Dans la formation des néologismes et l'enrichissement du vocabulaire, Estienne se montre plus réservé que Ronsard et la Pléiade; il admet moins facilement qu'eux les mots archaïques et les dialectismes provinciaux. Mais il donne une grande place aux proverbes et M. Clément nous expose à ce propos une fort intéressante analyse des proverbes d'Estienne.

Il n'a pas non plus pour la langue du peuple le dédain de la Pléiade. Avant Malherbe, il affirme que « si la raison se trouve du côté des crocheteurs et non du côté des courtisans », il faut imiter les crocheteurs.

En somme le français qu'Estienne propose comme modèle, c'est celui de Paris tel que le donnent le bon usage et la raison. C'est à peu près ce que dira Vaugelas trois quarts de siècle plus tard.

Sur la question de l'orthographe, Estienne garde une attitude assez indécise; comme beaucoup de savants de son temps, il est partisan de l'*écriture étymologique*, dangereuse méthode à laquelle nous devons tant de graphies bizarres, par exemple celle de poids avec un d, parce qu'on se figurait que le mot venait de *pondus*!

À la fin de cette longue étude sur l'œuvre française de Henri Estienne, M. Clément a voulu nous donner ses conclusions. D'après lui, Estienne est surtout un polémiste, polémiste âpre et nerveux en même temps que conteur pittoresque, plutôt que philologue dans le sens propre du mot. Malheureusement l'érudition l'embarrasse souvent, il manque d'ordre et de méthode, et mêle la satire religieuse à tout ce qu'il écrit. Néanmoins, en face d'écrivains plus grands que lui tels que Rabelais et Montaigne, il a eu le mérite d'être lui-même et d'avoir contribué pour sa large part à la renaissance des lettres françaises. M. Clément le compare à Érasme: « Henri Estienne, c'est l'Érasme français avec autant d'érudition, avec toutefois moins d'envergure et de hardiesse, moins de liberté souveraine, et, dans l'ironie, moins de sérénité que son devancier. »

H. PERGAMENT.

La Pédagogie de Rabelais, par ALBERT COURTAUD, docteur en droit, avec une préface par G. COMPAYRÉ. Paris, librairie de la France scolaire, 1899.

Le contenu de cet ouvrage, un in-8° de 274 pages, ne répond que pour une minime partie au titre choisi. Le sujet vraiment ne comportait pas un volume de cette envergure. Après ce que Guizot, G. Compayré, P. Stapfer et d'autres en ont dit, le sujet pouvait paraître épuisé, sans avoir été cependant analysé et commenté en plusieurs tomes. En Allemagne, un savant avait ressenti le besoin de populariser le « traité d'éducation » de Rabelais en deux forts volumes, mais aussi c'était un allemand, il avait des droits que M. Courtaud n'a pas. Et de fait, M. Courtaud n'a pu échapper au reproche d'avoir présenté lourdement et fastidieusement remâché quelques pages, d'ailleurs très claires, du grand rieur, qu'en faisant de longues excursions hors de Rabelais et même hors de la pédagogie. De deux maux il a choisi le moindre, et il plaide coupable, ne réclamant que les circonstances atténuantes. Il a trouvé un habile avocat pour présenter sa défense en M. Compayré, dont la préface est un petit chef-d'œuvre d'esprit qui remet les choses au point et fourmille de renseignements sur les idées pédagogiques de Rabelais.

Le procédé de M. Courtaud peut se résumer ainsi : a) Constatation que Gargantua recommande l'étude de la médecine (ou, suivant le chapitre, des sciences naturelles, ou de l'astronomie, ou de l'histoire, de la géographie, de la musique, de la danse). b) Où en était la dite science à l'époque de Rabelais? Histoire de la médecine, (ou des sciences naturelles, ou de l'astronomie, etc.) depuis les Égyptiens ou les Chaldéens ou les Grecs, à travers les Latins, les Arabes, le moyen âge roman, jusqu'au XVI^e siècle. c) Conclusion : eh bien! Rabelais conseille d'étudier cette science. Comme logique et texture de livre, c'est bien un peu mou, mais c'est très intéressant tout de même et plein d'érudition. De sorte qu'on pourrait appliquer exactement à l'auteur la critique qu'il fait lui-même de Rabelais, p. 78 : « tous les familiers de Rabelais ajoutez ici, pour la circonstance, tout le XVI^e siècle savant et tous les siècles précédents) sont ainsi mis à contribution, pour la complète satisfaction du lecteur studieux et érudit, mais pour la plus grande fatigue de celui qui s'attache au *but* du récit ». Ce procédé est poussé aussi loin qu'il est possible. Ainsi, p. 61 : 1° Dans la lettre de Rabelais il est question de *librairies très amples* dont les richesses présentent aux studieux toute *commodité* de travail. 2° *Librairies* qui existaient au temps de Rabelais, pp. 62-66. 3° L'auteur se pose la question : « Gargantua n'a-t-il jamais visité quelque une des bibliothèques publiques de

son temps? » Après cette question insoluble, constatation qu'elles offraient *pourtant* toute « commodité d'étude », et regret que Rabelais ait fait une nomenclature fantaisiste des beaux livres de la bibliothèque de Saint-Victor. Vous croyez que c'est fini après cette maigre chasse? Non, le chasseur achète ailleurs du gibier: « Ces bibliothèques publiques n'avaient pas existé de tout temps. Au moyen âge etc. » Cela dure de la p. 67 à la p. 76. L'auteur a donc tourné sans cesse autour de son sujet et l'a développé sans relâche par l'extérieur. Ma maison est petite, disait un farceur, mais elle est au centre d'un si grand jardin! — Où donc est le jardin? — Vous ne le voyez pas? C'est la terre entière!

Par bonheur, presque tous les morceaux de ce livre ont du bon. Pris à part, chacun d'eux constitue un excellent article de vulgarisation, écrit d'une plume élégante et facile. Et les derniers, dans lesquels M. Courtaud, plus dégagé de son sujet, a pu dissenter à son aise des *femmes au XVI^e siècle* et de la *gaité rabelaisienne*, ne sont pas des plus mal venus. On goûtera beaucoup moins, pensons-nous, le parallèle final entre Rabelais et Renan. Si quiconque a souri et dit « peut-être » doit être comparé à Rabelais, l'auteur a fermé son chapitre beaucoup trop tôt : il pouvait y enclore la moitié de l'humanité.

En somme, livre intéressant, de science aimable, où il y a plus d'abondance que de logique, plus d'érudition et de lecture que de psychologie et de science pédagogique, mais qui fait aimer Rabelais et qui m'a procuré l'occasion de relire quelques-uns des plus charmants chapitres de maître François.

J. FELLER.

Publications pédagogiques de M. Roland. *Cours de géographie à l'usage des Écoles moyennes.* I. L'Europe ; II. Les parties du Monde ; III. La Belgique ; Cosmographie. Namur 1898. 3 petits volumes in-12 de 84, 76, 111 p. avec gravures. 0.80, 0.75 et 1 fr. Les mêmes manuels en flamand sous le titre de *Leerboek der Aardrijkskunde* ; — *Cours d'histoire à l'usage des Écoles moyennes.* I-II Histoire Universelle ; III Histoire de la Belgique. Namur 1898. (*Leergang van geschiedenis vertaald door Delpire*). 3 vol. in-12 les deux premiers à 1 fr., le 3^e à 1.25 ; *Cartes murales* en rapport avec ces deux publications de 1^m30 × 1 m., à 1.50 fr. chacune.

Nous avons eu l'occasion ici même (1897 p. 401—405) d'appeler l'attention de nos lecteurs sur certaines publications pédagogiques de M. Roland destinées aux Écoles normales. Les ouvrages indiqués

ci-dessus sont destinés à l'enseignement de l'histoire et de la géographie dans les Écoles moyennes. Le principe qui domine toutes ces publications, et que nous ne saurions assez approuver, consiste à ne fournir aux élèves que ce qui est essentiel, à ne pas surcharger leur mémoire de détails inutiles qu'ils oublieront bientôt et qui font que c'est à contre-cœur qu'ils étudient l'histoire et la géographie. Le meilleur manuel n'est pas celui qui est le plus complet, mais bien celui qui expose clairement et méthodiquement tout ce que les élèves *doivent* apprendre. On peut naturellement différer sur ce qui est essentiel, on peut même vouloir simplifier outre mesure; et, comme nous aurons l'occasion de le constater, M. Roland donne peut-être prise à la critique en omettant des faits que l'on devait s'attendre à voir mentionner; mais, comme principe pédagogique, la méthode de M. Roland est excellente, ses manuels sont d'une grande clarté, rehaussée encore par de bonnes subdivisions et par une variété d'impression bien adaptée à la matière traitée par l'auteur.

Et d'abord disons quelques mots des cartes murales. L'auteur n'indique que l'échelle kilométrique : il aurait pu y ajouter celle en centimètres afin d'habituer les élèves, dès les classes inférieures, à l'échelle qu'ils rencontreront dans la plupart des atlas. De plus, je ne vois pas pourquoi M. Roland persiste à faire emploi du méridien de Paris, alors que celui de Greenwich est le méridien légal dans notre pays. La carte I (Terres et eaux. Europe) est trop simplifiée, à tel point qu'elle pourrait donner aux élèves une idée fausse de la configuration de l'Europe. J'y trouve bien les Alpes, les Carpathes et les Pyrénées; mais j'y cherche en vain les Balkans, les Apennins, les Cévennes. On n'y voit non plus aucune chaîne de montagnes ni en Espagne, ni en Grèce ni en Scandinavie; ces lacunes pourraient faire croire aux élèves que toutes ces contrées sont des pays de plaines comme la Russie, la Hollande et le nord de la Belgique. Pourquoi aussi ne pas tracer le cours de l'Oder, de la Seine et de la Loire? Les cartes consacrées à notre pays sont excellentes et je ne saurais assez les recommander. Il en est de même des cartes historiques, quoiqu'il serait aisé de présenter quelques critiques de détail sur les limites tracées pour les diverses races humaines; celle de la race blanche pour le Sud de l'Afrique est inexacte; et pour les deux Amériques, M. Roland oublie complètement la race indienne. Pour la carte de la Gaule, il aurait été nécessaire de mentionner l'Aquitaine, le Lyonnaise et la Narbonnaise, et l'on pourrait se demander ce qui a autorisé l'auteur à indiquer sur la carte de la Belgique à l'époque de Clovis les villes d'Anvers, de Gand et de Bruges, alors que l'existence de ces villes au V^e siècle est plus que problématique. J'ai constaté avec un vrai plaisir que M. Roland a essayé de donner à nos côtes un tracé en rapport avec les transforma-

tions que celles-ci ont subies pendant le cours des siècles, car on n'a que trop souvent l'habitude de prendre pour base de cartes historiques la configuration actuelle de notre plaine flamande. Je ne dis pas que le tracé soit toujours exact; du reste, dans l'état actuel de la science, le tracé ne saurait encore être définitif; mais, quelque incorrect qu'il puisse être, l'essai méritait d'être signalé.

Tout en approuvant la méthode de M. Roland, nous devons cependant faire certaines réserves pour ses manuels d'histoire et de géographie à cause des nombreuses erreurs de détails que nous y avons rencontrées. Nous avons déjà fait une remarque analogue pour les manuels que nous avons examinés en 1897; et nous avons dû constater à regret que les mêmes défauts se retrouvent dans ceux que nous examinons ici. Il ne suffit pas en effet qu'un manuel soit clair et méthodique, il faut encore qu'il soit exact en tout point. On peut différer quant à l'appréciation des faits, mais au sujet de l'indication de ceux-ci la discussion n'est guère possible pour tous les faits scientifiquement établis.

Citons quelques points pris dans les divers volumes.

Géographie I. 14: grandes lignes de navigation ayant surtout pour objet le transport des voyageurs et des dépêches... et les marchandises donc n'entrent-elles pas en ligne de compte? Un peu plus bas, il est fait mention des marines de la France, de la Hollande, de l'Espagne..... mais pas de celle de l'Allemagne.

P. 27 le grand-duché de Luxembourg est une *monarchie* (sic) constitutionnelle. p. 29 l'Allemagne renferme..... le mont Carpathes: C'est Sudètes que l'auteur aura voulu dire sans doute.

P. 32 toutes les indications relatives à la population des grandes cités allemandes sont inexactes. J'en fais ici le relevé afin que l'auteur fasse, dans une prochaine édition, la revision de toutes ses statistiques.

L'AUTEUR. LE RECENSEMENT DE 1895.¹

Berlin	1600000	—	1677000	Brême	130000	—	141000
Hanovre	140000	—	209000	Dresde	250000	—	336000
Breslau	300000	—	373000	Leipzig	180000	—	399000
Cologne	170000	—	321000	Munich	270000	—	407000
Königsberg	150000	—	172000	Nuremberg	120000	—	162000
Francfort S/M	160000	—	229000	Strasbourg	120000	—	135000
Stettin	100000	—	140000	Metz	55000	—	59000
Magdebourg	120000	—	214000	Stuttgard	135000	—	158000
Aix-la-Chapelle	100000	—	110000	Heidelberg	25000	—	35000
Hambourg	500000	—	625000				

¹ RICHTER. *Das deutsche Reich*. Leipzig 1897. p. 685; Statistisches Jahrbuch f. d. deutsche Reich. Berlin, 1897, p. 5.

Les différences sont, comme on le voit, trop marquantes pour ne pas être signalées.

P. 39 Autriche-Hongrie : l'allemand est la langue officielle dans l'Autriche, le hongrois au centre et le LATIN au S. E. de l'empire !

P. 43 les indications des grandes lignes internationales sont peu exactes ; l'auteur oublie la voie de Londres-Ostende-Vienne ; la voie de Vienne en Italie n'est pas par le Brenner, mais par le Semmering.

P. 44 Pont Rothschild. Aucun pont de ce nom n'existe à Budapest. Les ponts qui y relient Buda à Pest sont les ponts Marguerite, le pont suspendu, le pont du Serment, celui de François-Joseph et celui du chemin de fer.

Angleterre : langues : M. Roland oublie le Gallois et le Gaélic. Je laisse de côté le Manx et l'Irlandais.

P. 51 le danois a beaucoup d'analogie avec l'allemand. Celle des Islandais..... appartient à la famille des langues scandinaves. Est-ce que le danois n'est pas une langue scandinave ?

P. 54 les langues scandinaves *dérivent* des langues germaniques.

P. 80 langues en Espagne : l'auteur oublie de mentionner le Basque.

II p. 2 le désert de Cobi (sic) n'est pas un désert de sable, vu que l'herbe y pousse.

P. 5 parmi les fleuves du versant de l'Océan Indien, on s'étonne de ne pas trouver mentionné l'Iraouaddy qui n'a pas moins de 3200 kilom. de cours.

P. 47 on parle le français au Canada : c'est inexact car ce n'est que dans *une partie* du Canada que le français est en usage.

P. 69 on cite comme monument de Java le palais de Kalassan, alors qu'on oublie de mentionner les ruines de Boroboedoer qui sont une vraie merveille.

Inutile de multiplier ces exemples. Je crois en avoir dit assez pour engager l'auteur à réviser soigneusement les détails pour une prochaine édition. La grande édition du manuel de *Seydlitz* (Breslau, 1899. 22^e éd. 608 p.) pourrait lui rendre de sérieux services. La troisième partie consacrée à la Belgique est en général plus exacte et constitue un bon petit manuel de classe. L'auteur ayant suivi strictement le programme publié au Moniteur du 12 septembre 1897, il se fait qu'il n'indique pas la religion pratiquée par la majorité des habitants des divers pays, pas plus qu'il ne dit un mot des Juifs dans le cours d'histoire. C'est là une lacune regrettable dans le programme, et je saisis l'occasion de ce compte rendu pour la signaler.

Nous avons des observations analogues à présenter pour le cours d'histoire.

I p. 7 l'inscription de Rosette n'est pas " un fragment de colonne ".

P. 8 il n'y eut pas, à proprement parler de *Castes* en Égypte, comme l'a fort bien établi M. Ampère ¹ ; et plus récemment encore M. Wiedemann a prouvé d'une manière qui nous paraît irréfutable que des castes héréditaires, comme celles des Indes, n'ont jamais existé en Égypte ².

1 J.-J. AMPÈRE. *Voyage en Égypte et en Nubie*. Paris, 1868. ch. X.

2 WIEDEMANN. *Les Castes en Égypte*. Le Muséon 1886. p. 102.

La religion égyptienne est exposée (p. 8) d'une manière erronée, le dieu Rhâ n'est même pas mentionné.

P. 10 les obélisques ne sont pas des colonnes, les pylônes ne sont pas des portails (p. 11); p. 15 l'auteur parle de la fondation plus que légendaire de Carthage par Didon; il cite aussi Pygmalion et Cadmus comme des personnages historiques. Il est inexact de dire que les Phéniciens ont découvert le travail des métaux.

P. 16 les Phéniciens n'ont pas été aux Cassitérides; de plus il n'y a pas d'étain aux Sorlingues, mais bien en face en Cornouailles. Du reste toute la partie consacrée à l'histoire de l'Orient est assez faible, et je recommanderais à l'auteur de consulter quelques manuels spéciaux, tels que ceux de Lenormant, de Maspéro et de Van den Berg. Le labyrinthe de Crète (p. 20) n'a jamais été construit, seulement l'exploitation du calcaire a donné lieu à la formation de carrières dont le labyrinthe de Gortyne était la plus étendue et qu'on pourrait comparer à la carrière de la montagne St-Pierre à Maestricht.

P. 22 on aurait désiré la mention de l'expédition des Argonautes.

P. 31 le chapitre relatif à la mythologie est complètement à refaire: la religion romaine y est confondue avec la religion grecque, au point que l'auteur répète à deux reprises que les Romains adoptèrent la religion des Grecs, ce qui est loin d'être exact; seulement la religion des Grecs eut une grande influence sur le développement de la religion romaine.

P. 42 il est inexact de dire que sous la royauté Rome soumit à ses lois la plus grande partie du Latium, tout autant que de parler des jeux sanglants du cirque à cette époque, car les combats de gladiateurs ne furent introduits à Rome qu'en l'an 264 av. J. C.

P. 45 les tribuns furent créés pour défendre les intérêts de la plèbe et non du peuple, ce qui n'est pas la même chose; la bataille de Cannes (p. 47) est célèbre, mais elle ne fut pas décisive, car elle ne mit pas fin à la seconde guerre punique.

Les noms de Catilina et de Cicéron ne sont pas même mentionnés (p. 50); la maison dorée de Néron ne se trouvait pas sur le Palatin; M. Roland ne parle pas non plus de Dioclétien. J'ai peine à croire que Turin ait été une ville somptueuse du temps de l'empire (p. 62); cela ne résulte pas des quelques petites antiquités qui y ont été découvertes; et je ne sache point que Strabon ait jamais dressé une carte du monde connu des anciens.

La couronne de fer des rois Lombards (p. 70) est encore conservée à Monza.

Il p. 26 Palenqué ne se trouve pas dans l'Yucatan, mais bien dans l'État de Chiapas.

Je crois inutile de multiplier ces critiques; elles me paraissent suffisantes pour prouver que ces manuels devraient être soumis à une revision sérieuse. J'ai reconnu plus haut les qualités de méthode et d'exposition des livres de M. Roland. S'il leur manque la précision et l'exactitude, il est vrai que ces mêmes défauts se rencontrent dans presque tous les manuels d'histoire et de géographie en usage dans nos

établissements d'enseignement moyen; et, chose curieuse, les mêmes erreurs de détails se retrouvent dans la plupart de ces manuels. On doit reconnaître que dans les manuels publiés en France dans ces derniers temps, on constate sous ce rapport un progrès plus sensible que chez nous. En Allemagne il y a des manuels d'histoire excellents, les erreurs de fait y sont rares. Je signalerai entre autres celui de EDELHAAF. *Grundzüge der Geschichte*. Heilborn, 1885, 3 vol., et surtout le *Lehrbuch der Geschichte* du D^r K. SCHENK (Leipzig, Teubner 1899), dont je compte entretenir bientôt les lecteurs de la Revue.

ADOLF DE CEULENEER.

J. VERCOULLIE. *Algemeene inleiding tot de taalkunde*.

Tweede, herziene en vermeerderde uitgave. Gand, J. Vuylsteke, 1900.

Le titre de l'ouvrage de M. Vercoullie ne répond pas tout à fait au contenu. Il y a deux parties dans le livre: la première seule forme à proprement parler l'introduction à la linguistique générale. Ce sont les quatre premiers chapitres, dans lesquels l'auteur, après le chapitre préliminaire définissant la linguistique, son objet, son utilité (pp. 1-2), traite successivement de la vie du langage (pp. 2-16), de la structure des différentes langues (pp. 16-75), de la nature du langage (pp. 75-83). Les cinq chapitres suivants sont plutôt une introduction à l'étude comparée des langues indo-européennes, car tout ce qu'on y trouve exposé touchant la formation (pp. 83-98) et l'utilisation des mots (pp. 99-117), la syntaxe (pp. 117-122), les parties du discours (pp. 123-126) et la sémantique (pp. 127-131), se rapporte — à quelques rares exceptions près — exclusivement à cette famille de langues. En constatant ceci, nous ne formulons pas une critique; nous ne faisons qu'indiquer le contenu de l'ouvrage à titre de renseignement. Aussi bien, étant donné le but et la genèse du livre, tels que M. Vercoullie les a déjà exposés dans la première édition, on aurait plutôt été étonné en n'y trouvant pas cela.

La seconde édition se distingue de la première par deux modifications: elle a été revue et augmentée. Revue d'abord; c'est-à-dire que le texte a été corrigé en bon nombre d'endroits; l'auteur a formulé plus exactement l'exposé de certaines théories; il a multiplié les exemples et expliqué les plus remarquables. Augmentée ensuite, c'est-à-dire que M. Vercoullie y a ajouté des indications bibliographiques et quelques nouveaux paragraphes (à noter spécialement celui qui contient l'histoire sommaire des langues néerlandaise et française). Ainsi cette nouvelle édition constitue un progrès réel; le livre a gagné en valeur et est devenu plus approprié au but indiqué.

Pour le dire en un mot, l'ouvrage de M. Vercoullie est excellent et mérite d'être recommandé. Le plan est bien fait ; rien d'essentiel n'est oublié ; en général, la doctrine est bonne ; l'auteur connaît sa matière et s'est tenu au courant. J'aurais à faire cependant des réserves sur plus d'un point. L'exposé est concis, souvent trop concis. M. Vercoullie a prévu l'objection ; il nous avertit que son manuel suppose l'enseignement oral du professeur, ou du moins le secours du dictionnaire étymologique et de la grammaire historique (lisez plutôt : de la grammaire comparée). Cela ne me fait pas moins regretter que certains paragraphes ne soient pas plus développés, par ex. ceux relatifs à la vie (§ 3) et à la nature et l'origine du langage (§ 20). L'homme cultivé, auquel s'adresse aussi le livre (*Préface*, p. vi), comment saisira-t-il, et de quelle utilité lui sera, pour de telles questions, l'emploi de la grammaire et du dictionnaire susdits ? — Les indications bibliographiques sont très utiles, et les lecteurs sauront gré à l'auteur de leur avoir fourni ces renseignements. Pour ma part, je regrette que la bibliographie n'ait pas été dressée avec plus de méthode et de critique. L'auteur aurait dû indiquer brièvement la valeur et l'importance des ouvrages cités, et sacrifier ceux qui n'ont pas de valeur ou ont vieilli, comme par ex. p. vii, les *Hauptprobleme* de Giesswein et p. 23, l'*Histoire des langues sémitiques* de Renan. Le manque de méthode se fait surtout sentir à la liste générale, pp. vii-viii de la *Préface*. Ainsi le petit ouvrage de R. Meringer (qu'on ne peut recommander sans réserves), se trouve placé entre le *Grundriss* de Fr. Müller et celui de Brugmann¹. Je ne parle pas des omissions ; M. Vercoullie n'a pas voulu être complet ; il a parfaitement raison. Mais son choix surprend quelquefois ; pourquoi les *Etyma latina* de E. Wharton sont-ils cités, tandis qu'on cherche en vain le *Dictionnaire étymologique latin* de M. Bréal ? Pourquoi, à côté de V. Henry, *Grammaire comparée du grec et du latin*, n'a-t-il pas mentionné King et Cookson et le manuel de Giles ? Il y a même des omissions plus étranges. Ainsi le livre de V. Henry, *Antinomies linguistiques*, aurait dû être cité (ou la traduction néerlandaise) aux §§ 3 ou 20 (l'étude de ce livre mène plus loin que celle du petit ouvrage de Zaborowski) ; à la page 28, il convenait de renvoyer à Nöldeke, *Die semitischen Sprachen* (2^e édit. 1899) ; cette seule indication aurait remplacé tout le reste. On m'excusera d'insister : en cette matière, les indications bibliographiques sont d'une importance capitale ; quand on s'adresse à des novices (comme c'est ici le cas), qui ne connaissent pas la valeur des

¹ Dans la bibliographie, il y a aussi quelques erreurs ; ainsi p. viii, l'auteur oublie de dire que la *Germania* n'existe plus.

ouvrages, il ne faut pas leur laisser le choix entre un bon guide et un mauvais. Il vaut mieux n'indiquer que quelques livres, mais de valeur incontestée.

Les nouveaux paragraphes qu'a ajoutés l'auteur méritent des éloges ; c'est une heureuse modification au plan primitif. Plus d'un lecteur aurait été encore plus content si, à côté (ou même à la place) de l'histoire du français, il eût trouvé un coup-d'œil sur celle de l'allemand et de l'anglais (le livre est surtout destiné à des germanistes!). Et quand M. Vercoullie donne tant de renseignements sur les langues du groupe roman, pourquoi se contente-t-il de nommer (p. 32) les langues scandinaves? Est-ce que le groupe germanique tout entier n'est pas plus important que les autres pour la plupart de ceux qui emploieront le livre?

Mais cessons. Nous aurions mauvaise grâce de nous plaindre parce que nous ne trouvons pas dans l'ouvrage de M. Vercoullie tout ce que nous désirons. Montrons-nous plutôt reconnaissants d'obtenir tant de choses excellentes en peu de pages, et souhaitons à cette seconde édition le même succès qu'a eu la première¹.

C. LECOUTERE.

J. BAL. Verklarend Woordenboek met platen voor België en Nederland. Gent, Siffer, 1899. 12° de v-927 et xli pp. 5 fr. 2° édit.

M. Bal s'est proposé de composer à l'usage de la Belgique et de la Hollande une petite encyclopédie dans le genre du petit Larousse français, et il y a si complètement réussi que la première édition, parue en 1893 et tirée à 3000 exemplaires, fut épuisée en peu de temps. La seconde édition qui vient de paraître a été complètement remaniée et considérablement augmentée. Elle compte 200 colonnes de plus. Elle est plus complète pour l'explication de la signification des mots, et l'auteur a eu l'heureuse idée de ranger sous une même rubrique les mots composés avec une même préposition, *aan*, *af*, etc. La partie scientifique a été aussi considérablement augmentée et les notices en sont bien plus précises et plus exactes, ayant été revues par des spécialistes en la matière. A la fin du dictionnaire, l'auteur a placé un certain

¹ Malgré une revision soignée du texte, il y a encore quelques erreurs typographiques. — La transcription de certaines langues semble un peu arbitraire ; ainsi par ex. : p. 29, *Mahâbhârata* à côté de *Sakoentala*, *Prakrit* ; ce n'est pas logique.

nombre de tables qui sont de la plus grande utilité : ainsi table des langues indo-germaniques, croquis généalogiques des anciennes familles régnantes de la Belgique et de la Hollande; on aurait pu y ajouter aussi ceux des deux familles régnantes actuelles. On y rencontre aussi une liste des papes, des communes de la Belgique et de la Hollande, un tableau des poids et des mesures et un excellent tableau d'histoire naturelle. L'éditeur de son côté a orné cette édition d'un bon nombre de jolies photogravures représentant les principaux monuments des deux pays. Dans un ouvrage de ce genre on peut toujours cons'ater de nombreuses lacunes; aussi croyons-nous inutile de les relever. L'essentiel, c'est que les indications soient exactes et nous avons parcouru suffisamment le travail de M. Bal pour pouvoir affirmer qu'en général son ouvrage ne laisse rien à désirer sous ce rapport.

Seulement nous avons constaté que, si l'auteur a développé la partie scientifique, il a supprimé un grand nombre de notices historiques et biographiques. Il eut été désirable que M. Bal eût expliqué dans une préface la méthode qu'il a suivie et qu'il eût justifié les changements introduits dans cette nouvelle édition.

Quoiqu'il en soit, son travail a été sérieusement et notablement amélioré; il rendra de grands services et nous voudrions le voir entre les mains de tous les élèves de nos établissements d'enseignement moyen. Au moins avec le livre de M. Bal, ils auront entre les mains un travail fait au point de vue belge et ne seront plus obligés de se servir de livres analogues écrits par et pour des étrangers.

ADOLF DE CEULENEER.

CHRONIQUE

36. — M. V. Wittmann, le très actif secrétaire-général de la Fédération de l'enseignement moyen officiel, vient de publier, avec le concours des membres du comité et du conseil de la section, un " Annuaire statistique et biographique du personnel de l'enseignement moyen officiel du premier degré au 31 décembre 1899, précédé d'un aperçu général de l'organisation des services de cet enseignement. „ (Tournai, Decallonne, 1900, fr. 2,50).

Cet annuaire, composé avec le plus grand soin, rendra service à tous ceux qui s'intéressent à l'administration du personnel enseignant. Il est plus complet et plus détaillé que les annuaires de l'armée et d'autres administrations. C'est, par exemple, une innovation fort utile que d'avoir signalé les principales étapes fournies dans la carrière par les professeurs actuels. M. Wittmann fait appel à la critique pour l'aider à perfectionner encore son excellent répertoire. Pour notre part, nous n'avons qu'à adresser à l'auteur nos plus vives félicitations.

Signalons en même temps la publication du " Bulletin de la Fédération de l'enseignement moyen officiel de Belgique. Section des athénées royaux et des collèges communaux. Année 1899-1900. „ (Tournai, Decallonne). Le Bulletin débute par le compte-rendu de l'assemblée générale de la fédération tenue à Bruxelles en septembre dernier. Les délibérations, très intéressantes, ont porté sur l'amélioration de la situation du personnel enseignant des athénées, sur l'organisation de véritables humanités modernes, sur les pensions, sur la situation faite aux élèves passant des écoles moyennes dans les athénées, etc. M. F. Descamps a été élu vice-président, M. Pecqueur trésorier, et MM. Angerhausen, Gouder de Beauregard et Lejeune, membres du comité.

La Fédération fait paraître également une brochure sur la " Situation du personnel des athénées, collèges communaux et sections d'athénée au point de vue des traitements. „ L'infériorité du traitement des professeurs vis-à-vis de celui des autres fonctionnaires y est mise en relief d'une façon saisissante. Il y a plus de vingt ans que la réforme des traitements est considérée comme nécessaire, et rien ne se fait. On vient d'augmenter les traitements du clergé; espérons qu'on se montrera bientôt également généreux à l'égard du personnel de l'enseignement public.

37. — La question des humanités modernes a été l'objet principal des délibérations de la Fédération de l'enseignement moyen à l'assemblée

générale du 8 avril dernier, à Bruxelles. Des discours excellents ont été prononcés, notamment par MM. Pecqueur et Descamps. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet important débat, dont la suite a dû être renvoyée à la prochaine assemblée générale.

38. — Pendant l'hiver dernier, un certain nombre de professeurs de l'université de Liège ont organisé une série de cours publics qui ont comporté quatre-vingts leçons sur les sujets les plus variés. Chacun de ces cours, dont plusieurs étaient de six leçons, a été suivi assidûment par des centaines de personnes. Le sommaire de la leçon était vendu cinq centimes aux auditeurs qui signaient dans un registre à l'entrée. Voici l'indication des sujets des leçons : Les grandes époques du roman en France; XII^e au XVIII^e siècle (Wilmotte). — La lutte contre les microbes (Malvoz). — Notions d'anatomie humaine (Brachet). — La machine animale (Frédéricq). — Sociologie criminelle. Le crime et la peine (Thiry). — Économie politique. La production des biens (Mahaim). — Notions d'anatomie comparée. La peau et les organes cutanés des vertébrés (Julin). — Les poèmes d'Homère et la civilisation homérique (Parmentier). — La houille. Le caoutchouc (Prost). — La sculpture grecque au V^e s. av. J.-C. (Michel). — La Russie industrielle (Lequarré). — En raison du succès de l'institution, des cours analogues, et plus nombreux, seront faits l'hiver prochain.

39. — A partir de février 1901, il paraîtra à Leipzig, chez l'éditeur J. Dietrich, sous la direction de A. Jellinek, une *Bibliographie der deutschen Rezensionen*, qui cataloguera tous les comptes-rendus d'ouvrages allemands et étrangers, à la suite du dépouillement d'environ mille revues.

40. — Le *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch der altindischen Sprache*, par C. C. Uhlenbeck, est actuellement complet (Amsterdam, 1899). L'auteur a tâché avant tout de nous renseigner d'une façon exacte sur l'état de la science linguistique par rapport aux étymologies sanscrites.

41. — M. Hirt nous apporte un exposé très complet et très détaillé de l'apophonie indo-européenne (*Der indogermanische Ablaut*, Strasbourg, 1900). C'est un complément indispensable du chapitre correspondant du *Grundriss* de Brugmann.

42. — La *Revue de Paris* du 15 décembre 1899 vient de publier un très intéressant article de M. Michel Bréal sur les *Commencements du Verbe*. D'après M. Bréal, c'est le besoin qui a créé tout l'appareil grammatical et en particulier la conjugaison. Il se demande donc ce qui dans le verbe, en dehors de l'acte pur et simple, était le plus nécessaire à énoncer. Ce ne sont pas d'après lui les *personnes*, ni les *temps*, mais les *modes*, non pas même tous les modes littéraires, mais les modes franchement tranchés, celui du commandement et celui de l'accomplissement ou de l'exécution : Accourez ! — Nous accourons. En d'autres termes, l'ordre, l'avertissement, le souhait, la prière d'une part, et d'autre part le fait, l'état, l'action, l'assentiment. " Ce sont là, dit M. Bréal, les deux pôles autour desquels gravite toute la conjugaison. „ L'impératif, l'optatif, l'injonctif, voilà les premiers modes. Ils représentent une des faces essentielles, une des attitudes maîtresses du

langage. Quant aux modes de l'exécution, ce sont d'abord l'indicatif et les temps qui en sont sortis : parfait, imparfait, aoriste, futur. Enfin, après les modes et les temps sont nées les personnes, c'est-à-dire tout l'ensemble des flexions et des désinences qui forment la conjugaison. En somme, la conclusion de M. Bréal, c'est que la libre volonté de l'homme a eu la plus grande part à la formation des langues et non pas la fatalité. — H. P.

43. — Dans l'ouvrage récent de MM. Oberhummer et Zimmerer (*Durch Syrien und Kleinasien*, Berlin, Reimer, 1899), M. Fritz Hommel a inséré une étude originale sur les plus anciennes populations de l'Asie-Mineure. En se fondant sur les noms propres et sur les sources grecques, hébraïques, assyriennes et égyptiennes, il admet, vers le XIV^e siècle avant J.-C., une invasion iranienne en Arménie, en Asie-Mineure, et dans la Syrie septentrionale. Cette invasion n'a point cependant modifié ni assimilé l'ancienne population de l'Asie-Mineure. Celle-ci n'était ni sémitique ni indo-européenne, et doit être rapprochée de populations primitives de l'Europe qui plus tard y sont restées isolées, comme les Étrusques. M. Hommel cherche à prouver cette thèse en rapprochant de noms propres de l'Asie-Mineure les gentilices romains comme Manlii, Pinarii, Metelli, Tarquinius, Mamili, Papii, Papirii.

44. — La maison Teubner fera paraître prochainement un *Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete* dirigé par Ulrich Wilcken, et avec la collaboration de spécialistes tels que MM. Gradenwitz, Grenfell, Hunt, Kenyon, Mahaffy, Nicole, etc. Chaque fascicule comprendra des articles de fond, des mélanges, une chronique et des comptes rendus, écrits en allemand, en français, en anglais, en italien ou en latin. L'*Archiv* paraîtra en 4 fascicules par an au prix de 20 marks. Parmi les articles annoncés pour le premier fascicule, signalons : Wilcken, Registre général des papyrus grecs et latins d'Égypte, et Crönert, Grammaire des papyrus grecs de l'époque des Ptolémées.

45. — MM. Grenfell et Hunt ont publié leur second volume de papyrus provenant des célèbres fouilles d'Oxyrhynchus. (*The Oxyrhynchus Papyri*. II, Londres, 1899. 358 pp.). Nous donnons brièvement l'indication de quelques-uns des numéros les plus intéressants de cette précieuse collection que nous avons déjà annoncée (Chronique 1899, n° 69). N°s 208-210. Fragments de l'Évangile S^t-Jean, de l'Épître aux Romains, et d'un autre ouvrage chrétien inconnu (III^e et IV^e siècle après J.-C.). — 211 et 212. Fragments de Ménandre, et peut-être d'Aristophane. — 213. Fragments d'une tragédie, peut-être, d'après Blass, de la *Niobé* de Sophocle. — 214. 43 mauvais hexamètres épiques de l'époque Alexandrine. — 215 et 216. Morceaux d'un écrit philosophique et d'un discours d'école, dont l'écriture est du I^{er} siècle avant ou après J.-C. — 219. Vers consacrés à pleurer la mort d'un coq de combat. — 220. Traité de métrique, intéressant par les vers lyriques qui y sont cités comme exemples. Le verso du même papyrus contient un commentaire du 21^e livre de l'Iliade. Récemment M. J. Nicole avait édité, d'après un manuscrit de Genève, un commentaire du même livre. — 222. Liste des vainqueurs

olympiques des années 480-468 et 456-448 avant J.-C. Pour chaque fête, on cite treize concours, avec le nom du vainqueur et sa patrie. — Quant aux auteurs que nous possédons, le volume contient des fragments d'Homère, d'Euripide (*Phéniciennes*), de Thucydide, de Xénophon (*Helléniques* et *Économique*), de Platon (*Lachès* et *Phédon*) et de Démosthène (*Couronne*, *Timocrate*). — Parmi les autres documents, le plus important est de beaucoup le n° 237. C'est une longue pétition qu'une femme, Dionysia, adresse au préfet, en 186 après J.-C. Il s'agit d'un procès que lui fait son père au sujet de sa dot. Les détails offrent un grand intérêt pour l'histoire du droit. — D'autres documents nous font connaître des détails très curieux de la vie provinciale.

46. — A la demande du ministre de l'instruction publique en Autriche, la maison Hauptmann à Teplitz en Bohême a commencé à imiter des vases antiques d'argile, en vue de l'enseignement. Ils sont destinés à servir de modèles de dessin ; ils pourront aussi remplacer dans les classes supérieures des gymnases les vases authentiques dont l'acquisition serait trop coûteuse. S'ils ne reproduisent pas la couleur, ils représentent du moins très exactement la forme des vases dont il importe, pour la lecture des auteurs, d'avoir une idée exacte : cratère, amphore, lécythe, etc. Le prix est très modeste. Une collection de 19 vases avec emballage coûte 28 marks. Il est question de créer une collection plus petite, spécialement pour la *Prima* des gymnases, laquelle ne coûterait que 18 marks. Il y a là une nouvelle et excellente application de l'enseignement intuitif qui mériterait d'appeler l'attention des directeurs de notre enseignement public.

47. — On s'était généralement mis d'accord dans ces derniers temps pour admettre que le temple le mieux conservé de l'antiquité, le prétendu temple de Thésée à Athènes, était en réalité consacré à Héphaestos. C'est en partant de cette idée que tout récemment encore M. Sauer (*Das sogenannte Theseion und sein plastischer Schmuck* 1899) essayait de reconstituer et d'expliquer l'ornementation plastique du monument. En interprétant les restes des mêmes sculptures, M. Milchhoefer (*Berl. philol. Woch.*, 1900, n° 9) vient d'arriver à une conclusion toute différente. Pour lui, le temple de Thésée était dédié à Apollon Patroos dont il reconnaît le type dans le personnage principal de la frise orientale. A côté de lui, se trouvait Ion. Le sujet de la frise était le combat des Athéniens, aidés par Apollon Boédromios, contre Eumolpe et les Thraces Éleusiens. C'est donc à Apollon que l'on aurait donné St-George pour successeur dans le temple devenu chrétien. MM. C. Robert et Furtwängler viennent de se prononcer également pour l'opinion qui fait du Théseion un temple d'Apollon Patroos.

48. — Le musée archéologique d'Athènes s'est enrichi tout récemment d'un bas-relief découvert à Mouzakion. Il représente une scène bien connue de l'Odyssée : Euryclée lave les pieds d'Ulysse et reconnaît sa cicatrice ; derrière elle se trouve Pénélope tenant la quenouille. L'œuvre est du 4^e siècle avant J.-C.

49. — M. Doerpfeld, directeur de l'Institut archéologique allemand d'Athènes, entreprend des fouilles à Ithaque pour retrouver le palais d'Ulysse. On sait que Schliemann a fait autrefois dans l'île des recherches

qui sont demeurées sans résultat. Les frais des fouilles sont couverts par un riche Hollandais, M. Goekoop.

50. — Nous apprenons que l'Université d'Athènes est en train d'essayer d'organiser un congrès archéologique international à Athènes pour le printemps prochain.

51. — L'excellente revue d'Athènes *Ethniki Agogi* a commencé, dans son numéro du 15 février dernier, la publication d'une intéressante étude de M. Spyridion Lambros sur l'histoire et l'état actuel des recherches archéologiques à Alexandrie.

52. — Dans un article récent du *Philologus* (59, p. 21 ss.), M. Roscher étudie le sens du fameux ε delphique et des autres γράμματα Δελφικά. Suivant lui, ε est un impératif : εἰ=ἴθι. L'ensemble des sentences devait former les deux hexamètres suivants : Εἰ. Θεῶ ἦρα. Νόμοις πείθειν φεῖδεν τε χρόνοιο. Γνώθι σεαυτόν. Μηδέν ἄγαν. Ἐγγύα, πάρα δ' ἄτη. * Viens, écoute le dieu et les lois, et profite du temps. Connais-toi toi même, sois modéré, songe que, si tu réponds d'autrui, tu en souffriras. »

53. — A l'occasion du soixantième anniversaire de M. Helbig, ses amis lui offrent, sous le titre de *Strena Helbigiana*, un recueil (348 pp. avec 147 illustrations. Teubner, 40 m.) auquel ont collaboré 57 savants de tous les pays. Pour la France, nous relevons les noms de MM. Boissier (La première Catilinaire), Cagnat (Bas-relief d'Aumale), Collignon (Lion funéraire sur un lécythe blanc d'Athènes), L. Duchesne, Heuzey, Perrot, etc.; pour l'Allemagne, MM. Amelung, Bulle, Dieterich, Furtwängler, Hiller von Gaertringen, Kern, Th. Mommsen, Reisch, Robert, Usener, Wilamowitz, Wissowa, etc. On ne peut qu'applaudir à l'hommage rendu à l'illustre savant, mais le pauvre peuple des philologues aura encore une fois le droit de regretter que les princes de la science lui offrent ainsi leurs travaux dans un ouvrage dont le prix est exorbitant. Il est excessif de devoir donner 40 marks pour un recueil dont le plus souvent deux ou trois articles seuls vous intéressent particulièrement. L'idéal serait, je pense, en de telles circonstances, de dédier au jubilaire un fascicule spécial d'une ou plusieurs revues qui traitent de sa science. C'est ce qu'ont fait autrefois les *Indogermanische Forschungen* en l'honneur de M. Leskien.

54. — Dans un intéressant opusculé intitulé *Die Mysterien von Eleusis* (Naumburg a. S., A. Schirmer, 1899), M. H. S. Anton nous a donné un excellent exposé de ce que l'on peut savoir d'essentiel sur ces fameux mystères. Après un exposé des principales légendes relatives aux divinités honorées à Eleusis, il nous parle du personnel du temple, nous décrit les cérémonies, et fait connaître les étapes de l'initiation. On peut regretter que la mort ait arrêté l'auteur dans ses recherches, car il lui restait à essayer de replacer ces mystères dans l'ensemble de la religion grecque, et à tenter au moins d'en expliquer l'origine. Il aurait alors peut-être mentionné les beaux travaux de M. Foucart, dont le nom n'est pas prononcé au cours de la dissertation.

55. — Par suite probablement des exigences de certains programmes d'examen, les éditions du *Prométhée* d'Eschyle se succèdent en Angleterre, et chaque grande maison de librairie semble vouloir produire la sienne. Celle

de M. H. Rackham (*The Prometheus bound of Aeschylus*, Cambridge, University Press, 1899; 2 sh. 6 d.) tiendra un rang très honorable au milieu de ses pareilles. Préparée avec soin, exécutée avec intelligence, et entente des nécessités de l'enseignement, elle mérite de survivre aux circonstances qui l'ont fait naître. L'introduction très sobre et très précise contient tout ce qu'il faut savoir pour lire la pièce avec fruit. Le texte, assez conservateur, est accompagné d'un excellent commentaire, qui sans présenter de grandes nouveautés, s'attache à élucider les vraies difficultés, et d'un petit commentaire critique, indispensable dans un texte de ce genre.

56. — Dans un intéressant opusculé (*Les offices et les dignités ecclésiastiques dans l'Église grecque*. Paris, Picard, 1899, 31 pages in-8°. Extrait de la *Revue de l'Orient Chrétien*. Prix : 1 franc), M. L. Clugnet passe d'abord en revue, à la suite du patriarche Chrysanthè, les quarante-six offices signalés par Codinus le Curopalate; puis il complète la liste du Curopalate d'après le même Chrysanthè et d'après Goar. On est loin de savoir aujourd'hui en quoi consistaient toutes les dignités de l'ancienne Église grecque; dans bien des cas, on n'a que l'étymologie de leurs noms et quelques textes peu clairs pour s'en faire une idée. M. C. nous semble avoir habilement résumé les commentaires qu'il a consultés. Il a tracé le cadre d'un intéressant travail à faire. Ce travail, il est vrai, serait très pénible; mais celui qui aurait le courage de l'entreprendre " rendrait un très grand service à l'histoire religieuse des Grecs de Byzance, à la science liturgique et à la philologie gréco-latine du moyen âge. " — M. A. KUGENER.

57. — M. J.-B. Chabot, l'éminent orientaliste français, vient de faire paraître, à Paris (Leroux), le premier fascicule de la célèbre *Chronique de Michel le Syrien*, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199). L'ouvrage complet comprendra huit fascicules, formant quatre volumes in-4°, et coûtera cent francs. Il donnera une édition photolithographique du texte, d'après une bonne copie de l'unique manuscrit, conservé dans la bibliothèque de l'église jacobite d'Orfa, l'ancienne Édesse; une traduction française avec des notes critiques; une introduction développée, un index topographique et des tables. La *Chronique de Michel le Syrien* est une histoire universelle allant de la création du monde jusqu'en 1196, époque à laquelle elle a été achevée. La partie qui raconte l'histoire antérieure à l'auteur n'est qu'une vaste compilation, mais cette compilation est précieuse, parce qu'on y trouve des citations textuelles d'ouvrages historiques aujourd'hui à l'état fragmentaire ou complètement perdus. La partie qui parle des faits contemporains de Michel, présentera le plus grand intérêt : elle fournira d'abondants renseignements sur les croisades et sur l'état politique et religieux de la Syrie au XII^e siècle. La publication de M. Chabot fera honneur à la science française et à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres sous le patronage de laquelle elle paraît. Dès maintenant, elle s'annonce comme une œuvre tout à fait magistrale. Le premier fascicule renferme les six premiers livres de la *Chronique de Michel*; il correspond à la *Chronique d'Eusèbe*. Nous en parlerons dans le compte rendu que nous consacrerons au premier volume. — M. A. K.

58. — On sait que les Français ont découvert à Timgad, en Tunisie, un

véritable Pompéi africain. Tout récemment encore, on vient de mettre au jour, au dehors du mur de la ville, un grand établissement de thermes. L'édifice, composé de trois grandes salles, couvre un espace de 4500 mètres carrés, et à la forme d'un double T. Chacune des trois salles, où l'on reconnaît le *frigidarium*, le *tepidarium* et le *caldarium*, était richement ornée de colonnes, et les niches des murailles contenaient autrefois des statues. Les murs et le parquet sont couverts de mosaïques en grande partie excellemment conservées. Les poêles destinés à chauffer l'eau, et les conduites qui amenaient l'eau chaude sous le parquet et dans les murs sont presque intacts. Les bassins ont encore leur revêtement de marbre. A tous égards, ces thermes sont de beaucoup les mieux conservés du monde romain. Sur l'extérieur des murs, on a trouvé des *graffiti* de l'époque byzantine.

Rappelons également que des fouilles récentes, faites sur le site de Carthage, ont amené la découverte de trois belles statues grecques en marbre blanc. On a cru reconnaître en elles une Déméter, une Coré et une Canéphore. Ces statues doivent dater du II^e ou I^{er} siècle avant notre ère ; ce sont des œuvres de l'école néo-attique, inspirées de modèles du V^e et du IV^e siècle.

59. — On a trouvé récemment à Chester une inscription latine intéressante en ce qu'elle est la première qui contienne le nom d'Agriola, le beau-père de Tacite.

60. — M. Émile Chatelain a retrouvé, dans un manuscrit du séminaire d'Autun et dans quatre feuillets de la Bibliothèque nationale, un palimpseste inconnu de Pline l'Ancien, sous le texte des *Institutes* de Cassien. C'était un manuscrit en onciale à deux colonnes, remontant au IV^e ou V^e siècle. D'après quelques passages déchiffrés des livres VIII et IX de l'*Histoire naturelle*, ce manuscrit était l'archétype du Riccardianus de Florence copié à Beauvais au X^e siècle.

61. — Nous venons de recevoir, de M. Thomas Fitz-Hugh, une brochure, intéressante pour les pédagogues, où il expose comment il a dirigé l'enseignement du latin pendant une période de dix années (1889-1899) à l'Université du Texas (*Outlines of a system of classical pedagogy*. Berlin, Mayer et Müller, 1900. 24 pages). Nous y voyons que l'effort principal du maître a consisté dans l'organisation de deux séries parallèles de cours, portant les uns sur le domaine proprement historique, les autres sur la langue et la littérature. La brochure expose en détail un plan, bien conçu et très rationnel, de leçons qui ont été faites pour obtenir ce résultat.

62. — On peut lire dans l'*Historische Zeitschrift*, 84, I, une étude très neuve de M. Beloch sur la décadence de la civilisation antique. Pour l'auteur, la cause n'en est ni dans l'opposition entre le christianisme et le paganisme, ni dans les invasions des Barbares qui n'ont point germanisé le monde romain. C'est la domination romaine qui a démoralisé l'empire. Les Grecs s'étaient élevés à un idéal de liberté politique que le peuple romain, dur et perfide, a anéanti. Le mauvais traitement des esclaves, l'exploitation des provinces caractérisent les conquérants. Polybe est un triste exemple de l'asservissement aux vainqueurs. La décadence morale

eut pour conséquence la décadence intellectuelle et scientifique. La ruine de la culture grecque fut en même temps la ruine de toute culture, parce que les Romains n'étaient aucunement doués pour les choses de l'art et de la science.

63. — On annonce l'apparition prochaine d'une *Revue d'histoire ecclésiastique*, sous la direction de MM. A. Cauchie et P. Ladeuze, professeurs à l'Université de Louvain. " La Revue embrassera l'histoire de tous les peuples chrétiens depuis J.-C. jusqu'à nos jours; elle renseignera sur toutes les manifestations de la vie externe et interne de l'Eglise : les vicissitudes de son expansion à travers les siècles; l'histoire de sa constitution, de sa littérature, de son dogme, de son culte et de sa discipline; l'histoire de ses rapports avec le pouvoir civil et de son action sur la civilisation des nations chrétiennes. Enfin, elle s'occupera des diverses parties de la méthode historique envisagée au point de vue du progrès de l'histoire ecclésiastique. „ Nous souhaitons bien sincèrement aux directeurs de pouvoir recruter un nombre suffisant de collaborateurs capables de réaliser avec compétence les desiderata de cet immense programme.

64. — Le *Bulletin* consacré aux publications historiques belges de 1896 à 1898, que M. Eug. Hubert vient de faire paraître dans la *Revue Historique* (t. LXXI et LXXII), constitue, comme les bulletins antérieurs dus au même savant, le travail bibliographique le plus complet et le plus soigné que les travailleurs puissent consulter sur cette période.

65. — MM. R. d'Awans et Eug. Lameere commencent la publication d'une série de *Lectures historiques recueillies dans les travaux des principaux historiens* (Bruxelles, Castaigne, in-8°). Ces " lectures „ destinées à l'enseignement moyen, sont relatives à l'histoire de Belgique. L'ouvrage complet comprendra au moins 15 fascicules de 80 pages chacun. Les auteurs se proposent de publier des extraits concernant surtout l'histoire de la civilisation. On trouvera dans ce premier fascicule des pages choisies de MM. A. Bertrand, J. Flach, Fustel de Coulanges, Glasson, Kurth, Prou, A. Rambaud, etc. Elles mènent le lecteur depuis les races fossiles jusqu'au baptême de Clovis. Des indications bibliographiques sommaires et de nombreuses vignettes rendront certainement d'utiles services aux commençants.

Nous ferons observer toutefois que la statue romaine de Clovis (p. 74) et la représentation de son baptême d'après une miniature du XIV^e siècle (p. 80) auraient dû être écartées. L'illustration d'un ouvrage destiné aux débutants, pour être utile, ne doit comprendre que des monuments contemporains ou des restitutions dues à des savants modernes. Les deux dessins dont il est question ici nous représentent Clovis tel que le moyen âge se l'est figuré, c'est-à-dire très différent de ce qu'il a été en réalité. Ils seraient de mise dans un chapitre relatif à l'histoire du XII^e ou du XIV^e siècle, non dans un chapitre relatif à l'histoire de l'époque Mérovingienne. Nous souhaitons bon succès à l'entreprise de MM. d'A. et E. L. Nous espérons qu'ils choisiront de plus en plus leurs extraits de manière à donner au lecteur une idée précise de ce que la civilisation belge présente de caractéristique, des côtés par lesquels elle se différencie, aux diverses époques, de l'ensemble de la civilisation européenne,

66. — A signaler à ceux qu'intéresse l'histoire sociale du moyen âge deux brochures de M. G. Des Marez. La première : *Les villes flamandes. Leur origine et leur développement* (Bruxelles, J. H. Moreau, dans la collection de Syllabus de l'extension de l'Université libre de Bruxelles), donne un résumé aussi exact qu'attachant de l'histoire urbaine de la Flandre des origines au XV^e siècle, envisagée dans ses diverses manifestations. Dans la seconde, *La lettre de foire au XIII^e siècle* (*Revue de droit international*, 2^e série, t. I), l'auteur expose les résultats très neufs de ses recherches sur une collection unique de chirographes conservée aux archives de la ville d'Ypres, recherches exposées en détail dans un Mémoire qui paraîtra prochainement parmi les publications de l'Académie royale de Belgique.

67. — La belle étude de M. Gaston Paris, *Le roman du comte de Toulouse* (*Annales du Midi*, t. XII), reprend et précise les conclusions de M. G. Lüdtké sur l'origine, le développement et la diffusion de ce poème, dont la base historique se trouve dans l'aventure du célèbre Bernard de Septimanie et de l'impératrice Judith, la seconde femme de Louis le Pieux. Signalons aux lecteurs belges l'intéressant rapprochement entre un épisode du roman et la légende brabançonne qui nous montre Jean I^{er} s'introduisant, en habit de cordelier, dans la prison de sa sœur, pour se convaincre de son innocence en l'interrogeant.

68. — Le tome IV de la nouvelle série des *Annales de la société historique et archéologique de Tournai* contient un essai sur l'histoire de l'*Avouerie de Tournai* par M. Th. Leuridan et des *Extraits de testaments tournaisiens* de M. A. de la Grange. Ceux-ci font suite au choix si intéressant d'extraits analogues, antérieurs au XVI^e siècle, publiés précédemment par M. de la Grange, et se rapportent aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles; ils abondent encore en détails curieux pour l'histoire des arts et des mœurs, et sont aisés à consulter, grâce à l'excellent index qui les termine. La Société de Tournai a distribué en même temps une Table méthodique des matières contenues dans la première série de ses publications (1845-1895), rédigée par M. F. Desmons. — P. B.

69. — La notice de M. L. Vanderkindere, *A propos d'une charte de Baldéric d'Utrecht* (*Bull. de l'Académie de Belgique*, Classe des lettres, janvier 1900), prouve décidément que Baldéric (918-977) n'appartenait pas à la famille de Régnier au Long Col, et était fils de Riefred, comte de Betuwe.

70. — Les *Chartes du chapitre de Sainte-Waudru de Mons*, publiées par Léopold Devillers (Bruxelles, Kiessling, 1899, in-4^o), pour la Commission royale d'histoire complètent heureusement la collection déjà si riche des cartulaires hennuyers. On y trouvera une foule d'actes du XII^e et du XIII^e siècle, intéressants pour l'histoire et la condition des personnes et des terres et pour celle des institutions.

71. — La récente publication de M. P. Frédéricq, *Les comptes des indulgences en 1488 et en 1517-1519 dans le diocèse d'Utrecht* (Bruxelles, Hayez, Extrait du t. LIX des Mémoires in-8^o de l'Académie royale de Belgique), jette un jour tout nouveau sur la perception des indulgences dans les Pays-Bas : organisation de collectes, comptabilité, propagande, etc.

72. — La thèse doctorale de M. B. Van Rijswijk, *Geschiedenis van het*

Dordsche Stapelrecht, La Haye, 1900, in-8°, est une contribution très intéressante à l'histoire économique de la Hollande de la fin du XIII^e au XVI^e siècle. L'auteur a très clairement montré comment et pourquoi Dordrecht a joui depuis 1299 de privilèges commerciaux de plus en plus exorbitants; il en a très bien analysé le contenu, et il a montré comment, malgré la résistance des autres villes, ils se sont maintenus presque sans changement jusqu'en 1505. On pourrait souhaiter pourtant que l'auteur eût eu recours çà et là à la méthode comparative et se fût moins confiné dans l'histoire locale. Gand, Anvers et Malines eussent fourni, dans les Pays-Bas, d'intéressants rapprochements, et il eût trouvé aussi, par exemple dans l'étude de M. Schmoller, *Die Handelsperre zwischen Brandenburg und Pommern* (*Umriss und Untersuchungen*, p. 72 et suiv.), d'utiles considérations.

73. — M. le chevalier Paul Schaetzen s'est occupé *De la propriété des tumulus et des objets trouvés à la suite de fouilles*, dans une brochure intéressante pour nos archéologues. En ce qui concerne les tumulus, ceux-ci ont perdu leur caractère de *res sacra* et sont rentrés, à son avis, dans le domaine privé, susceptible de propriété *animo domini*. Pour les objets trouvés dans les fouilles, il n'y a pas de règle générale à établir; la question de leur propriété devra faire l'objet d'un examen dans chaque cas particulier.
— P. B.

74. — Le bibliothécaire de l'université de Montpellier, M. Albert Fécamp, esquissa, en 1891, dans la *Revue des bibliothèques*, le projet de publier un catalogue collectif des acquisitions des bibliothèques universitaires de France, qui fut mis en exécution en 1894. Ce premier et modeste essai comprenait six bibliothèques; le troisième fascicule, paru récemment, en comprend douze, et M. Fécamp annonce que pour le cinquième, actuellement en préparation, la collaboration de toutes les universités françaises de province est acquise. Il est à espérer que les diverses bibliothèques de l'université de Paris accorderont également leur concours à cette œuvre éminemment utile, et que nous posséderons bientôt le catalogue collectif de toutes les bibliothèques universitaires de France. — P. B.

75. — Il faut savoir gré à M. G. Gavet, professeur d'histoire du droit à l'université de Nancy, des peines qu'il a prises pour rédiger son manuel de bibliographie historique et critique du droit, intitulé : *Sources de l'histoire des institutions et du droit français*. Après quelques généralités et conseils pratiques, l'auteur s'occupe successivement de l'établissement de la littérature d'un sujet, des recueils de documents, et des principaux ouvrages auxiliaires. L'ouvrage paraît bien conçu et exécuté, et de nature à rendre de réels services. — P. B.

76. — M. le Dr Keuffer publie, dans le *Jahresbericht der Gesellschaft für nützliche Forschungen*, de Trèves (1899, pp. 48-94, avec planche), une étude des plus importantes sur la bibliothèque de l'abbaye bénédictine de Saint-Maximin, à Trèves. Après avoir réimprimé deux anciens catalogues du XII^e et du XIV^e siècle, il donne la liste des ouvrages qu'il a pu retrouver, au nombre de 74, dont 30 à la bibliothèque de Trèves et 26 à celle de l'université de Gand, parmi lesquels un remarquable Saint-Augustin du X^e siècle (ms. 9); ce nombre considérable de manuscrits trévirois s'explique par une

erreur dans la restitution des livres confisqués lors de la révolution française. M. Keuffer s'occupe ensuite de la valeur artistique des manuscrits de Saint-Maximin, qui sont très importants pour l'histoire de l'art au moyen âge, car il semble que Trèves ait été, sous les Othons, un centre important de l'art du livre. — P. B.

77. — Avec le tome IX de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, s'achève la première partie de l'excellente publication du P. Carlos Sommervogel, consacrée à la bibliographie des écrivains appartenant à cet ordre; l'histoire de ce dernier fera l'objet de la seconde partie. Il faut féliciter hautement le travailleur infatigable qui a su mener à bonne fin la refonte de l'œuvre des PP. De Backer, et le remercier d'avoir complété cette bibliographie par un très utile index géographique des écrivains cités dans la *Bibliothèque*. — P. B.

78. — Par un arrêté du 31 janvier 1900, M. le Ministre de l'Intérieur vient de rendre obligatoire, pour les bibliothèques des universités de l'État, l'examen de candidat-bibliothécaire établi le 24 décembre 1897 pour le personnel de la Bibliothèque royale, et qui a été signalé ici-même (1898, p. 68). Il appartient à l'administrateur-inspecteur de l'université où l'aspirant veut faire son stage, de se prononcer sur l'admission de ce dernier, le bibliothécaire entendu. Le nombre des stagiaires peut être limité; les admissions sont immédiatement notifiées au ministre de l'Intérieur (art. 2). Les stagiaires doivent faire acte de présence à la bibliothèque où ils ont été admis, pendant au moins deux heures par jour. Le bibliothécaire détermine leurs occupations de telle façon que chacun d'eux puisse acquérir, autant que possible, une idée suffisante des différents services de la bibliothèque. A la fin de l'année, il fait un rapport détaillé sur les travaux de chaque stagiaire (art. 4). — P. B.

79. — M. Gaston Paris relève dans la *Romania* (1900, pp. 107-112) un passage de la continuation *brabantine* de Martin de Toppau (MGH, *Scriptores*, t. XXIV), qui éclaire d'une façon toute nouvelle la dernière partie de la vie de Siger de Brabant, et explique le tercet consacré au célèbre maître ès-arts par le poète italien Durante, dans sa traduction du *Roman de la rose*. " Ce passage, auquel sa provenance brabançonne donne, en ce qui concerne Siger, une grande autorité ... confirme d'abord que, comme on l'avait raisonnablement supposé, Siger dut quitter Paris à cause de ses opinions suspectes d'hérésie (il s'agit des propositions condamnées en 1277); il nous dit, comme Durante, qu'il se rendit à la cour de Rome (sans doute, comme l'a conjecturé le P. Mandonnet, pour y appeler de la sentence de l'inquisiteur Simon du Val); enfin il nous apprend que " là », c'est-à-dire à Orvieto d'après le témoignage de Durante, il fut, peu après son arrivée, *perfossus*, percé (à coups d'épée) par un sien clerc *quasi dementi*. Ainsi se justifient à la fois le *a ghiado* de Durante et le *miserabiliter* de Jean Peckham. » — P. B.

80. — Dans le n° de janvier 1900 de la *Romania*, M. Huet étudie la traduction française, de valeur littéraire fort mince, des trois *Martins* de Maerlant, qui fut imprimée à Bruges, vers 1480, par Jean Brito, mais dont quelques feuillets seulement nous sont parvenus. De l'examen de la versi-

fication et de la langue, M. Huet croit pouvoir conclure que la traduction n'est pas antérieure au milieu du XV^e siècle, et qu'elle est l'œuvre d'un Brugeois, dont la connaissance de la langue française se bornait au vocabulaire et aux constructions grammaticales les plus simples. — P. B.

81. — M. l'abbé Bertrin, dans un livre vivant, alerte et coloré (*La sincérité religieuse de Chateaubriand*. Paris, Lecoffre, 1900. Un vol. in-12 : fr. 3.50) attaque avec succès une des thèses favorites de Sainte-Beuve, et s'efforce de démontrer que le grand écrivain breton n'était ni un sceptique ni un incrédule. L'ouvrage, présenté comme thèse de doctorat en Sorbonne, y a reçu un accueil très favorable, et l'un des juges les plus compétents a dit " qu'il restera comme une contribution utile non seulement à la mémoire de Chateaubriand, mais à l'histoire des idées religieuses et morale au XIX^e siècle. „

82. — Sur le modèle de l'*Archiv für lateinische Lexikographie* de Wölflin, M. F. Kluge entreprend la publication d'une *Zeitschrift für deutsche Wortforschung* (Strasbourg, Trübner. 10 marks), destinée à préparer un *Thesaurus* de la langue allemande, et dans laquelle seront concentrées toutes les additions et corrections aux dictionnaires existants.

83. — Il a paru récemment à Heidelberg (Carl Winter) le premier fascicule d'une *Zeitschrift für hochdeutsche Mundarten*. La revue, dirigée par les professeurs O. Heilig et Ph. Lenz, paraît tous les deux mois par fascicules de 3 à 5 feuilles pour le prix de 12 marks par an.

84. — *Die ethnische und sprachliche Gliederung der Germanen* (Halle, 1899), est une brochure de R. Loewe, dont les résultats ne sont pas moins importants pour les historiens que pour les germanistes.

85. — M. J. te Winkel vient de commencer un travail très considérable : *De Noordnederlandsche tongvallen : Atlas van taalkaarten met tekst*. La 1^{re} livraison (Leide, 1899) traite de l'*e* germanique et de son umlaut.

86. — M. Kolloewijn a réuni sous le titre de : *Opstellen over Spelling en Verbuiging* (Amsterdam, 1899) ses articles sur la simplification de l'orthographe et de la flexion néerlandaises, dont il est avec quelques autres linguistes hollandais un champion ardent et autorisé.

87. — Signalons la 1^{re} livraison de l'*Idioticon van het Antwerpsch Dialect*, par P. Cornelissen et J. Vervliet (Gand, Académie roy. flam.). Cette 1^{re} livraison contient une grammaire (94 pp.) et une partie du vocabulaire jusque *blokpilaster* (p. 95 à 258).

88. — La langue des Psaumes de Wachtendonck fait l'objet de la dissertation doctorale de M. A. Borgels : *De Oudoostnederfrankische Psalmen, Klank- en Vormleer* (Groningue, 1899). Ce livre toutefois fait en général double emploi avec la *Proeve van oudnederfrankische Grammatica* de P. Tack (Gand, 1897).

89. — Dans *Les lois phonétiques* (Extrait de la *Revue de l'université de Bruxelles*), M. de Reul s'oppose d'une façon très personnelle à l'axiome des néo-grammariens que les lois phonétiques ne souffrent pas d'exception.

90. — M. Plomp, dans sa dissertation doctorale *De Middelnederlandsche bewerking van het gedicht van den VII Vrouden van binnen Romen*,

examine les rapports entre la rédaction néerlandaise et les nombreux manuscrits français de ce roman.

91. — M. J. Stoeff a entrepris une nouvelle édition critique des œuvres poétiques de P. C. Hooft. Le 1^{er} volume a paru (Amsterdam, 1899).

92. — Le professeur W. Mangold a découvert dans les archives royales de Prusse dix poèmes inédits de Frédéric le Grand, comprenant environ 800 vers; ils seront prochainement publiés.

93. — M. H. Logeman vient de rendre un nouveau service aux études Shakespeariniennes par la publication de " *The english Faust-Book of 1592* „. Ce texte soigneusement établi et accompagné d'une introduction étendue et de notes critiques forme le 24^e fascicule du *Recueil des travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand*. La Revue lui consacrera prochainement un compte rendu détaillé.

94. — M. Julien Melon, le distingué professeur de langues vivantes à l'Institut de la Louvière, vient de commencer la publication d'une série d'études sur " La méthode intuitive dans l'enseignement des langues vivantes. „ La première étude, qui vient de paraître en une brochure de 33 pages (Tournai, Decallonne, 0,75), présente l'*historique* de la question. Une seconde brochure traitera des " Avantages de la méthode intuitive, „ une troisième, de " La mise en pratique, „ une quatrième et dernière de " L'analyse critique des ouvrages classiques et pédagogiques portant sur cette méthode. „

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Déprez (J.-A.), dispensé de la condition du diplôme légal par arrêté royal du 18 mai 1883, professeur, à titre provisoire, de mathématiques supérieures à l'A. R. de Bruxelles; Pasteys (F.-F.-G.), docteur en philosophie et lettres, surveillant, à titre provisoire, à l'A. R. de Louvain.

Par arrêté royal du 22 janvier 1900, la démission offerte par M. E. Bellefroid, professeur à l'A. R. de Malines, de ses fonctions, est acceptée. Le pré-nommé est admis à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 31 janvier 1900, M. Hock (G.-A.-H.), professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'A. R. de Mons, est mis à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Enseignement de la géographie dans les Universités de l'État.

Par arrêté royal du 20 février 1900, sont institués, dans les facultés des sciences des Universités de l'État, les grades et diplômes scientifiques de candidat, de licencié et de docteur en géographie.

Application de l'article 29 de la loi du 10 avril 1890.

Un arrêté royal du 27 mars 1900 modifie l'arrêté du 9 avril 1891 portant règlement organique pour l'exécution de l'article 29 de la loi du 10 avril 1890, relatif aux docteurs en philosophie et lettres qui, ayant obtenu leur diplôme après un examen sur les matières comprises dans un des groupes désignés à l'article 14 de la loi, désirent subir un examen sur les matières comprises dans un autre groupe.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATION. — CHANGEMENTS D'ATTRIBUTIONS. — PROMOTION.

Aux termes de quatre arrêtés royaux du 27 février 1900 :

1^o M. Michel (Charles), professeur ordinaire, est chargé de faire le cours d'épigraphie grecque, *partim*;

2^o M. Francotte (Henri), professeur ordinaire, est déchargé, sur sa demande, du cours de notions sur les institutions politiques de Rome.

Le cours d'épigraphie grecque, *partim*, est placé dans ses attributions;

3° M. Waltzing (Jean), professeur ordinaire, est déchargé, sur sa demande, du cours d'exercices philologiques sur la langue latine (candidature), *partim*;

4° M. Halkin (Léon), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur à l'école des cadets, est chargé de faire le cours de notions sur les institutions politiques de Rome, celui d'exercices philologiques sur la langue latine (candidature), *partim*, ainsi que le cours libre de mythologie.

Par arrêté ministériel de la même date, M. Van Veerdeghem (F.), déjà chargé de cours, est désigné pour faire le cours d'histoire de la littérature flamande.

Par arrêté royal du 28 février 1900, M. Doutrepont (A.), professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres, est promu au rang de professeur ordinaire.

Bourses de voyage. — Concours de 1899. — Résultats.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique déclare que les jeunes gens désignés ci-après, ayant subi avec succès les épreuves du concours de 1899 pour la collation des bourses de voyage, ont été classés dans l'ordre suivant :

Docteurs en philosophie et lettres.

1° M. Laenen, Joseph, d'Anvers, reçu docteur par la faculté de l'université de Louvain; 2° M. Bayot, Alphonse, de Chapelle-lez-Herlaimont, reçu docteur par la faculté de l'université de Louvain; 3° *Ex æquo*, MM. Hanquet, Karl, de Liège, et Graindor, Paul, de Liège, reçus docteurs par la faculté de l'université de cette ville.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE

Par arrêté royal du 25 janvier 1900, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande, dans sa séance du 17 janvier dernier, de M. A. De Ceuleneer, professeur à l'université de Gand et membre correspondant, en qualité de membre effectif, en remplacement de M. Guido Gezelle, décédé.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Derie, surv. à Ixelles, est nommé prof. de 5^e latine à l'A. R. d'Ostende. Il est remplacé à Ixelles par M. Louis, surv. à Tournai.

M. Bailleux, D^r en phil., prof. intérimaire, est nommé surveillant à l'A. R. de Tournai.

M. Loots, surv. à l'athénée d'Anvers, passe en la même qualité à Liège.

M. Seligmann, prof. de sciences à l'A. R. de Bruges, passe en la même qualité à Bruxelles, et est remplacé à Bruges par M. Vandendries, prof. de sciences à Chimay, qui est lui-même remplacé par M. Dormal, surv. à Arlon.

A Arlon, M. Mathieu, docteur en philol. romane, est nommé surveillant.

PÉRIODIQUES

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1900, 1^{tes} Heft. — I. W. Amelung, Das sogenannte Theseion. — I. Bruns, Attische Liebestheorien und die zeitliche Folge des Platonischen Phaidros sowie der beiden Symposien. — O. E. Schmidt, Die Krisis in der Auffassung der älteren römischen Geschichte. — E. Brandenburg, Zur Geschichte der deutschen Reformation und Gegenreformation. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. Die Frage der Schulreform auf der 45. Versammlung deutscher Philologen (F. Hornemann, E. Schlee, A. Wernicke). — Anzeigen und Mittheilungen.

2^{tes} Heft. — I. A. Körte, Das Fortleben des Chors im griechischen Drama. — C. Schuchhardt, Römisch-germanische Forschung in Nordwestdeutschland. — A. Vierkandt, Die Arbeitsweise der Naturvölker. — K. Heinemann, Aus dem Goethejahre. — E. Ermatinger, Eine moderne französische Bearbeitung des Euripidischen Ion. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. A. Krüger, Leibniz als Pädagog. — R. Förster, Andreas Dudith und die zwölfte Rede des Themistios. — K. Dziatzko, Die Beziehungen des Bibliothekswesens zum Schulwesen und zur Philologie. — I. Volkelt, Eine Kantische Idealpädagogik. — K. Brandstätter, Die Friedensidee in geschichtlicher Übersicht. — Anzeigen und Mittheilungen.

Revue de l'Université de Bruxelles, 5^e année, n° 5. — Jean Capart, Esquisse d'une histoire du droit pénal égyptien. — Émile Boisacq, Ménandre et le fragment d'Oxyrhynchus. — Armand Kleefeld, Bologne, son Université et ses Étudiants.

N° 6. — George H. Darwin, L'Évolution dans le Vêtement. — Jean Capart, L'égyptologie au XII^e Congrès international des Orientalistes.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, Anno XI. — Carlo Guissani, Note Lucreziane. — Gaetano de Sanctis, Studi sugli arconti ateniesi del secolo III av. Cr. — Paolo Ubaldi, Di due citazioni di Platone in Giovanni Crisostomo. — Oreste Nazari, Spizzico di etimologie latine e greche. — Remigio Sabbadini, Il verso più difficile dell'Eneide (IV, 436). — C. Pascal, A proposito della vita di Plauto. — Gius. Fraccaroli, Bricole dai papiri di Ossirinco. I, Un nuovo frammento di Aristofane. II, Un frammento epico. — Comptes rendus.

COMPTES RENDUS.

ARISTOTELIS *Ars rhetorica*, iter. ed. AD. ROEMER. Leipzig, Teubner, 1899 (*Biblioth. Teubn.*). cii-245 pp. "Préface importante sur la formation du texte que présentent nos mss. ", My, Rev. crit., 1900, n° 11.

Atlas de Finlande, publié par la Société de géographie de Finlande. 32 cartes et 479 pp. de texte. Helsingfors, 1899. " Cette œuvre va de pair avec les meilleures publications géographiques de nos pays occidentaux. ", L. L(eclère), Rev. de l'Université de Bruxelles, 5^e année, n° 6.

SANCTI AURELII AUGUSTINI *De civitate Dei libri XXII*, rec. EMANUEL HOFMANN. Vol. I (libri I-XIII). Vienne et Prague, Tempsky; Leipzig, Freytag (*Corpus script. ecclesiast. Latin.*). xix-660 pp. in-8°. 19 mk. 80. " Un des principaux mérites de cette édition sera d'avoir mis en lumière les plus anciens mss de la *Cité de Dieu*. Mais l'éditeur ne s'est pas occupé de classer ses mss. Il procède d'une façon éclectique en prenant pour règle la *lectio difficilior*. Est-ce là une méthode? ", P. L(ejay), Rev. crit., 1900, n° 9.

F. BALDENSPERGER. *Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres*. Paris, Hachette, 1899. iii-507 pp. gr. in-8°. " Ouvrage sérieux et solide que l'on consultera toujours avec profit, mais trop touffu et surchargé d'analyses. ", Jules Legras, Rev. crit., 1900, n° 10.

J. BAUMANN. *Schulwissenschaften als besondere Fächer auf Universitäten*, Vortrag. Leipzig, Dieterich, 1899. " Caractérise à merveille les défauts de l'organisation actuelle, mais propose des changements qui ne feraient qu'aggraver le mal. ", P. Cauer, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1900, n° 9.

E. BENNETT. *What was ictus in latin prosody?* Baltimore, 1899. " M. B. résout le problème en supprimant l'ictus. ", H. Draheim, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1900, n° 12.

HEINRICH BERGER. *Die Lehnwörter in der französischen Sprache ältester Zeit*. Leipzig, Reisland, 1898. 348 pp. pet. in-8°. " Cette étude sur les mots *savants* dans l'ancien français est la bienvenue. L'auteur traite son sujet avec plus d'ampleur que ses prédécesseurs. Ses dépouillements sont faits avec soin, ses observations sont d'un esprit judicieux, rompu à la saine méthode philologique. Mais sa phonétique n'est pas assez rigoureuse, et son classement des mots donne souvent prise à la critique. ", Antoine Thomas, Rev. crit., 1900, n° 9.

Bulletin Hispanique (4^e série des *Annales des Universités du Midi*). — Tome I, 1899. 268 pp. in-8°. Prix de l'abonnement : 7 fr. 50. " Digne d'encouragement. ", Henri de Curzon, Rev. crit., 1900, n° 10.

EDM. CHAMPION. *Introduction aux Essais de Montaigne*. Paris, A. Colin, 1900. 313 pp. in-12. " C'est par la vie du philosophe que l'auteur entend expliquer sa philosophie. Toute cette discussion est fort bien menée et ouvre des aperçus très nouveaux. Toutefois, pour comprendre Montaigne, il ne suffit pas d'étudier sa vie : ses irrésolutions, ses contradictions, ses impuissances et ses lacunes se retrouvent chez tous les penseurs de son temps. ", Raoul Rosières, Rev. crit., 1900, n° 11.

Classiques espagnols (collection E. Mérimée). Paris, Garnier, 14 vol. in-18. " Bonnes et utiles éditions, dont quelques-unes sont remarquables. ", Henri de Curzon, Rev. crit., 1900, n° 10.

MARY JAMES DARMESTETER. *La Reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême*, trad. de l'anglais par Pierre Mercieux. Paris, Calmann Lévy, 1900, fr. 3,50. " Petit livre plein de talent et des plus attachants. ", A. G. van Hamel, Museum, VIII, n° 2.

D. DETLEFSEN. *Untersuchungen über die Zusammensetzung der Naturgeschichte des Plinius*. Berlin, Weidmann, 1899. 96 pp. in-8°. " Riche en indications précieuses et en vues originales sur le texte de Pline, sur ses sources et sur sa méthode de travail. ", Émile Thomas, Rev. crit., 1900, n° 8.

Deutsche Literaturdenkmale des 18 und 19 Jahrhunderts, begr. v. B. SEUFFERT, fortgef. v. A. SAUER, n° 49-88. Berlin, Behr, 1894-1900. Analysé par A. C(huquet), Rev. crit., 1900, n° 12.

L. DUBOIS et OROZ. *Pièces choisies du Théâtre espagnol*, traductions nouvelles. Paris, Garnier, 476 pp. in-12. " Ces traductions ne méritent que des éloges; mais dans celle de la *Jeunesse du Cid* on voudrait plus de vigueur. ", Henri de Curzon, Rev. crit., 1900, n° 10.

C. ENLART. *L'art gothique de la Renaissance en Chypre*. Paris, Leroux, 1899, in-8°. " Étude neuve et intéressante sur l'art colonial de la France gothique. ", Brutails, Rev. crit., 1900, n° 10.

FRANCESCO FLAMINI. *Compendio di storia della letteratura italiana*. Livourne, Giusti, 1900. vii-297 pp. in-8°. 1 fr. 80. " Science vraie, originale; style simple, rapide et vif; manuel aussi instructif qu'attachant. ", Charles Dejob, Rev. crit., 1900, n° 13.

CHARLES MILLS GAYLEY and FRED. NEWTON SCOTT. *An Introduction to the Methods and Materials of literary Criticism*, vol. I. Boston, Ginn et C^{ie}, 1899. xii-587 pp. in-8°. " Abondance d'informations incontestable, mais il y a bien des choses inutiles à côté de lacunes regrettables; on peut relever aussi des fautes matérielles. ", F. Baldensperger, Rev. crit., 1900, n° 13.

E. GORRA. *Il soggettivismo di Dante*. Bologne, Zanichelli, 1899, in-8°. " A su embrasser d'un coup d'œil l'œuvre entière du poète et caractériser son génie. ", Henri Hauvette, Rev. crit., 1900, n° 9.

The five theological Orations of GREGORY of NAZIANZUS, ed. by A. J. MASON. Cambridge, Imprimerie de l'Université. xxiv-212 et 8 pp. pet. in-8°. 5 sh. " Livre élémentaire, mais utile et pratique. ", P. L(ejay), Rev. crit., 1900, n° 9.

GUILLAUME GUIZOT. *Montaigne, études et fragments*. Paris, Hachette, 1899. 269 pp. in-12. " L'auteur a eu recours uniquement à l'analyse psychologique. Malgré maintes remarques ingénieuses formulées avec un art littéraire exquis, il n'a guère réussi à s'expliquer Montaigne. ", Raoul Rosières, Rev. crit., 1900, n° 11.

KONRAD HAEBLER. *Die Religion der mittleren Amerika*. Munster, Aschendorff, 1899. 154 pp. in-8°. 2 mk. 50. " Réussi. ", V. Henry, Rev. crit., 1900, n° 7.

A. E. HATCH. *The Tragic Drama of the Greeks*. Oxford, Clarendon Press, 1896. 2 sh. 6 d. " Agréablement écrit, mais n'offre rien de saillant et doit être lu avec précaution. ", J. van Leeuwen Jr., Museum, VIII, n° 1.

ALFRED HILLEBRANDT. *Alt-Indien, Kulturgeschichtliche Skizzen*. Breslau, Marcus, 1899. 5 mk. " Cet ouvrage destiné au grand public renferme des chapitres instructifs. ", J. Huizinga, Museum, VIII, n° 2.

KARL HOLL. *Fragmente vornicänischer Kirchenväter aus den Sacra Parallela*. Leipzig, Hinrichs, 1899. xxxix-241 pp. in-8°. 9 mk. "Forme le préliminaire obligé de l'édition berlinoise des Pères grecs. „ P. L(ejay), *Rev. crit.*, 1900, n° 12.

J. IMELMANN. *Donec gratus eram tibi. Nachdichtungen und Nachklänge aus drei Jahrhunderten*. Berlin, Weidmann, 1899. "Montre les progrès réalisés dans l'art de traduire; fait voir aussi la supériorité des reproductions libres et rimées sur les traductions qui imitent les mètres antiques et qui veulent rendre toutes les particularités de la poésie ancienne, même quand la langue moderne y répugne tout à fait. „ Weissenfels, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 12.

J. L. LIEZENBERG. *Studia Flaviania*. Schiedam, H. A. M. Roelants, 1899. "Bon travail critique; conjectures plausibles. „ H. M. van Nes, *Museum*, VIII, n° 2.

LUCIANUS, *rec.* J. SOMMERBRODT, vol. III. Berlin, Weidmann, 1899. "Très méritoire. „ P. Schulze, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 9.

I. DEL LUNGO. *Da Bonifazio VIII ad Arrigo VII, pagine di storia fiorentina per la vita di Dante*. Milan, Hoepli, 1899. viii-474 pp. in-16. "Extrait du volumineux travail du même auteur sur Dino Compagni et sa chronique. On trouve condensées dans ce livre toutes les notions historiques nécessaires à l'étude de la vie et de l'œuvre de Dante. „ Henri Hauvette, *Rev. crit.*, 1900, n° 9.

L. MIROT. *La politique pontificale et le retour du Saint-Siège à Rome en 1376*. Paris, Bouillon, 1899. In-8°. "Exposé neuf et très limpide d'après des documents inédits. „ L. H. Laband, *Rev. crit.*, 1900, n° 6.

P. J. MÖBIUS. *Ueber das Pathologische bei Goethe*. Leipzig, Barth, 1892. 208 pp. in-8°. "Offre un réel intérêt. La critique de l'œuvre de Goethe, au point de vue de la science médicale, est des plus instructives. „ G. Dalmeida, *Rev. crit.*, 1900, n° 7.

EDWARD MOORE. *Studies in Dante*, 2^a serie. Oxford, Typographie de Clarendon, 1899. xvi-386 pp. in-8°. "Études savantes, intéressantes, remarquables par la clarté de l'exposition. „ Henri Hauvette, *Rev. crit.*, 1900, n° 9.

F. MAX MÜLLER. *Beiträge zu einer wissenschaftlichen Mythologie*, aus dem Engl. übers. v. H. Lüders. Leipzig, Engelmann, 1898-1899. 22 mk. "L'auteur se montre trop personnel dans la défense de son système et de ses idées, que, d'après lui, aucune contradiction n'a pu ébranler. Il reste réfractaire aux résultats nouveaux acquis par la science. „ P. D. Chantepie de la Saussaye, *Museum*, VIII, n° 2.

W. MAX MÜLLER. *Die Liebespoesie der alten Aegypter*. Leipzig, Hinrichs, 1899. 46 pp. in-4°. "Livre de première importance pour les égyptologues et d'un grand intérêt pour le public. „ J. C(apt), *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n° 6.

P. L. MÜLLER. *Onze gouden eeuw. De Republiek der Vereenigde Nederlanden in haar bloeitijd geschetst*. Leyde, Sijthoff, 1896-98. "Le meilleur ouvrage de vulgarisation que l'on possède sur l'histoire du XVII^e siècle en Hollande. „ G. W. Kernkamp, *Museum*, VIII, n° 1.

Novum Testamentum Domini nostri Jesu Christi secundum editionem

sancti Hieronymi, rec. JOH. WORDSWORTH et H. J. WHITE. I. Oxford, Typographie de Clarendon, 1889-1898. xxxviii-780 pp. in-4°. 52 sh. 6 d. " Cette édition, monument de science et de conscience, ouvre l'époque des études méthodiques et solides. Mais il reste beaucoup à faire. „ Paul Lejay, *Rev. crit.*, 1900, n° 10.

HERMANN OLDENBERG. *Aus Indien und Iran*. Berlin, W. Herz, 1899. 195 pp. in-8°. " Recueil d'articles importants qui offrent un résumé très complet des résultats obtenus par la science dans l'étude de l'Inde et de l'Iran et qui se distinguent par un rare talent d'exposition. „ J. Vendryès, *Rev. crit.*, 1900, n° 9.

P. OVIDI NASONIS *Heroides*, with the Greek translation of Planudes, ed. by ARTHUR PALMER. Oxford, Clarendon Press, 1898. lx-542 pp. in-8°. 21 sh. " Conjectures dignes d'attention; commentaire très abondant; travail utile. „ P. L., *Rev. crit.*, 1900, n° 7.

ERICH PREUNER. *Ein delphisches Weihgeschenk*. Leipzig, Teubner, 1900. 115 pp. in-8°. " Établit que les fouilles de Delphes ont mis au jour une statue sortie de l'atelier de Lysippe. „ S(alomon) R(einach), *Rev. crit.*, 1900, n° 7.

Die Elegien des SEXTUS PROPERTIUS, erklärt von MAX ROTHSTEIN. Berlin, Weidmann, 1898. 12 mk. " Cette édition a de grandes qualités; le commentaire témoigne d'une profonde érudition et d'une remarquable perspicacité. Mais R. a eu tort d'imiter le travail de Kiessling sur Horace; il reproduit tous les défauts de son modèle: prolixité fatigante, prédilection pour les constructions forcées, les explications subtiles, etc. De plus, il est trop porté à ne voir dans les élégies de Propertius que des productions artificielles, et méconnaît la sincérité des sentiments du poète. „ J. H. Gunning, *Museum*, VIII, n° 2. — Cf. *Rev. de l'Instr. publ.*, 1898, p. 283.

P. RIBBECK. *Senatores Romani qui fuerint idibus Martiis anni U. C. 710*. Berlin, Mayer et Müller, 1899. 104 pp. in-8°. " Cette liste de sénateurs est établie avec soin. De plus, l'auteur a essayé de montrer pourquoi les uns étaient partisans et les autres ennemis de César. Il y a là des pages d'un intérêt piquant, psychologique et moral autant qu'historique. „ J. Toutain, *Rev. crit.*, 1900, n° 11.

ALEXANDRE RIBOT. *La réforme de l'Enseignement secondaire*. Paris, Colin, 1900. xii-308 pp. in-8°. " Témoigne de beaucoup de bonne volonté et d'intelligence, mais ne touche pas à la cause dominante du malaise de l'enseignement secondaire en France. „ Salomon Reinach, *Rev. crit.*, 1900, n° 12.

O. RIEMANN et H. GOELZER. *Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe*. Paris, Armand Colin, 1897. 25 fr. " On peut relever dans ce livre des omissions; la comparaison du grec et du latin présentait des difficultés qui n'ont pas toujours été heureusement surmontées; il y aurait à faire des critiques de détail. Mais, dans l'ensemble, c'est un ouvrage des plus utiles, d'une grande valeur scientifique et didactique. Les règles se distinguent par la clarté et par la concision. Les divisions sont nettes. L'exécution typographique est remarquable. „ J. Woltjer, *Museum*, VIII, n° 1. — Cf. *Rev. de l'Instr. publ.*, 1900, p. 23.

A. W. STRATTON. *History of greek noun-formation*. I. *Stems with -μ*. Chicago, 1899 (Extr. des *Studies in classical philology* de l'Univ. de Chicago).

“ Listes complètes d'exemples; conclusions en général judicieuses. „ A. Meillet, *Rev. crit.*, 1900, n° 13.

JOSEF STRZYGOWSKI. *Der Bilderkreis des griechischen Physiologus, des Kosmas Indikopleustes und Oktateuch*. Leipzig, Teubner, 1899 (Byzant. Archiv, II). VIII-130 pp. in-8°. “ Contribution de premier ordre à l'histoire de l'art et de la culture chrétienne. „ M. D., *Rev. crit.*, 1900, n° 12.

LUDWIG SÜTTERLIN. *Die deutsche Sprache der Gegenwart*. Leipzig, Voigtländer, 1900. “ Méritoire à certains égards. „ G. R. Deelman, *Museum*, VIII, n° 2.

THUCYDIDIS *historiae*, recogn. H. St JONES, t. I. Oxford, Typogr. de Clarendon, in-8°. 3 sh. “ Bref commentaire critique; quelques rectifications aux données de Hude. „ Am. Hauvette, *Rev. crit.*, 1900, n° 13.

F. Tocco. *Dante e l'Eresia*. Bologne, Zanichelli, 1899, in-8°. “ Plein de faits et d'idées. „ Henri Hauvette, *Rev. crit.*, 1900, n° 9.

VITRUVII *de architectura libri X*, iter. ed. VALENTINUS ROSE. Leipzig, Teubner, 1899 (*Biblioth. Teubn.*). xxx-317 pp. in-12. 5 mk. “ L'éditeur a profité des travaux récents et a collationné de nouveaux manuscrits. Il se montre très conservateur et l'est même parfois avec excès. „ E. Thomas), *Rev. crit.*, 1900, n° 9. — “ N'est pas une simple réimpression de l'édition précédente : on trouve des améliorations presque à chaque page. „ Nohl, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 11.

XÉNOPHON. *Le Memorie Socratiche*, comm. da AUG. CORRADI e C. LANDI, II (lib. III-IV). Turin, Loescher, 1900. 188 pp. in-8°. “ L'originalité du travail apparaît surtout dans les notes explicatives. „ Am. Hauvette, *Rev. crit.*, 1900, n° 13.

O. WEISE. *Charakteristik der lateinischen Sprache*. 2^e Aufl. Leipzig, Teubner, 1899. 2 mk. 40. “ Ce petit livre contient beaucoup d'idées et de faits. L'auteur a l'esprit philosophique et possède une connaissance étendue du latin. Certaines de ses assertions sont de nature à provoquer la contradiction, mais cela n'ôte rien à l'intérêt de l'ouvrage. „ J. Van Wageningen, *Museum*, VIII, n° 1. — Cf. *Rev. de l'instr. publ.*, 1900, p. 32.

NICOLAUS WELTER. *Frederi Mistral, der Dichter der Provence*. Marbourg, Elwert, 1899. 4 mk. “ Intéressante monographie. On regrette que l'auteur ait laissé dans l'ombre l'œuvre linguistique de Mistral. „ Salverda de Grave, *Museum*, VIII, n° 2.

ZACHARIAS. *Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias rhetor*, übers. v. K. AHRENS u. G. KRÜGER. Leipzig, Teubner, 1899. XLV-417 pp. in-12. 10 mk. “ On doit être reconnaissant à M. Ahrens d'avoir mis ce texte intéressant à la portée de tous les théologiens et à M. Krüger de l'avoir entouré de renseignements précis. „ Paul Lejay, *Rev. crit.*, 1900, n° 11.

N. ZINGARELLI. *La personalità storica di Folchetto di Marsigli*. Bologne, Zanichelli, 1899, in-8°. “ Commentaire indispensable du chant IX du *Paradis* de Dante. „ Henri Hauvette, 1900, n° 9.

N. ZINGARELLI. *Intorno a due trovatori in Italia*. Florence, Sansoni, 1899. VIII-75 pp. in-8°. “ Deux articles de littérature qui présentent un vif intérêt (sur Uc de Saint-Circ et Aimeric de Péguilhan). „ A. Jeanroy, *Rev. crit.*, 1900, n° 13.

L. BALLET. *Les constitutions oligarchiques d'Athènes sous la révolution de 412-410.* « L'auteur aperçoit bien les difficultés, et les solutions qu'il propose sont généralement satisfaisantes. », Holm, Berliner Philol. Wochenschr., 1900, n° 7.

Bibliotheca hagiographica Latina, ed. SOCII BOLLANDIANI, fasc. III (pp. 465-687), in-8°. 40 fr. en souscription. « Même soin et même précision que dans les volumes précédents. » P. L(ejay), Rev. crit., 1900, n° 9.

J. BIDEZ et FR. CUMONT. *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien.* Bruxelles, Hayez, 1898. 156 pp. in-8°. (Extr. des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. LVII). « C'est la première fois qu'on publie une étude critique sur la manière dont s'est formée la collection des lettres de l'empereur Julien, et cette étude est due à deux représentants de l'école philologique belge, qui depuis dix ans a su prendre une place d'honneur dans le monde érudit. Je ne crois pas qu'il soit possible de contester les conclusions auxquelles sont arrivés MM. Bidez et Cumont. », Camille Jullian, Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi, IV^e série (Revue des Études anciennes), tome II, n° 1 (janvier-mars 1900).

VICTOR CHAUVIN. *Bibliographie des ouvrages arabes, etc.*, III. Liège et Leipzig, 1898. « Travail consciencieux. », M. G. D., Rev. crit., 1900, n° 8.

V. CHAUVIN. *La recension égyptienne des Mille et une Nuits.* Bruxelles, 1900 (Bibl. de la Faculté de philosophie de l'Université de Liège). « Plein d'érudition. », H. N., Rev. bibliogr. belge, févr. 1900.

FR. CUMONT. *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, t. I, Introd., 1^{re} moitié. Bruxelles, Lamertin, 1899. « C'est merveille de voir avec quelle sagacité M. C. retrouve sous les représentations empruntées au panthéon gréco-latin, les vieilles divinités iraniennes ou chaldéennes qui composent le fond du culte de Mithra. », T. R(einach), Rev. des Études grecques, 1899, pp. 405 s.

H. DEMOULIN. *Encore les Collegia iuvenum dans l'Empire romain* (Louvain, 1899). « Ajoute quelques pages intéressantes à l'étude publiée en 1897. », J. T(outain), Rev. crit., 1900, n° 8.

G. DES MAREZ. *Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre.* Gand, 1898 (Recueil de travaux publ. par la Faculté de philosophie de l'Université de Gand). « Ouvrage remarquable et riche en résultats. La méthode de l'auteur consiste à étudier l'évolution du droit dans les documents privés : il aurait dû y réserver une place aux textes de lois. », U. G. Mondolfo, Archivio storico Italiano, 1898, pp. 387-390.

W. DE VREESE. *Galicismen in het Zuidnederlandsch.* Gand, Siffer, 1899. in-8°. « Travail très utile, très consciencieux et généralement très exact. », A. Beets, Museum, VIII, n° 1. — « Très utile, mais abuse un peu des citations. », L. S., Rev. bibliogr. belge, févr. 1900.

E. FAIRON. *La ratio castrensis ou l'intendance du palais impérial.* Louvain, Peeters, 1898. (Extr. du *Musée belge*). « Ne fait pas avancer la question; un pareil travail n'était guère utile. », E. Kornemann, Berliner Philol. Wochenschr., 1900, n° 6.

H. GLAESNER. *Le Bouclier d'Achille et le Bouclier d'Énée.* Liège, Demar-

teau, 1898. " Cette étude très superficielle n'apporte sur aucun point une solution neuve, une conjecture importante. ", R. Harmand, *Revue des Études grecques*, 1899, p. 412 s.

H. PIRENNE. *La nationalité belge* (discours prononcé à la distribution des prix du Concours général). Bruxelles, Guyot, 1899. 27 pp. in-8°. " Mérite d'être médité par tous ceux qu'intéresse l'histoire nationale. ", L. L(eclère), *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n° 6.

REUSENS. *Éléments de paléographie*, II. Louvain, 1899. In-8°. " Au courant de la science et très utile pour les spécialistes à cause des nombreux facsimilés de manuscrits des Pays-Bas qu'il renferme. ", H. Prou, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, nov.-déc., 1899.

E. ROLLAND. *Une copie de la vie de saint Théodose par Théodore*. Gand, Engelcke, 1899 (Recueil de trav. publ. par la Fac. de philos. et lettres de Gand, 23^e fascicule). 40 pp. in-8°. " Lucide et bien ordonné. ", P. L(ejay), *Rev. crit.*, 1900, n° 9. — " M. R., qui donne une description minutieuse du Baroccianus 183, aurait dû prendre parti dans les questions relatives à Métaphraste. ", Dräseke, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 7.

EM. SIGOGNE. *La Réorganisation de la rhétorique*. Bruxelles, Lacomblez, 1899. " D'après l'auteur, la rhétorique devrait être remise plus exactement dans le cadre de la vie réelle et s'adapter mieux aux exigences de l'art de parler, distinct de celui d'écrire. ", P. E., *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n° 6.

P. THOMAS. *Mœurs romaines. Extraits d'auteurs latins, etc.* Bruxelles, Manceaux, 1899. 1 fr. " Très recommandable. ", J. Hemstege, *Museum*, VIII, n° 2.

TOURNEUR (VICTOR). *Les sépultures et rites funéraires en Belgique jusqu'à la fin de l'époque romaine*. Verviers, 1899. 47 pp. in-16. 0 fr. 75. « Réunit en un tableau d'ensemble les résultats les plus saillants des fouilles pratiquées en Belgique depuis plus d'un demi-siècle. », Léon Halkin, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n° 3.

L'Université de Louvain. Coup d'œil sur son histoire et ses institutions (1425-1900). Bruxelles, Ruelens. 3 fr.. — *Université catholique de Louvain. Bibliographie* (1834-1900). Louvain, Peeters. 5 fr. " Ces deux volumes (dus à M. V. Brants) présentent un vif intérêt. ", F. Collard, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n° 2.

O. VAN DEN DAELE et F. VAN VEERDEGHEM. *De Roode Roos. Zinspelen en andere tooneelstukken der XVI^e eeuw*. Mons, Duquesne-Masquelier, 1900. In-8°. " Édition manquée. ", L. Sch., *Rev. bibliogr. belge*, févr. 1900.

L. VANDERKINDERE. *Histoire de la formation des principautés belges au moyen âge*, t. I. Bruxelles, Hayez, 1899. 344 pp. in-8°. " Excellent travail d'ensemble, plein de découvertes de détail. ", J. Cuvelier, *Rev. crit.*, 1900, n° 7.

CYR. VAN OVERBERGH. *Dans le Levant*. Bruxelles, Société belge de librairie, 1899. In-18. 3 fr. 50. " Impressions vives et fraîches. ", Henri Francotte, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n° 3.

F. VAN VEERDEGHEM. *Leven van Sinte Lutgart*. Leyde, Brill, 1900. In-8°. " Édition soignée d'un texte très intéressant par la découverte duquel

l'auteur a bien mérité des lettres flamandes. „ L. Sch., Rev. bibliogr. belge, févr. 1900.

J. VERCOULLIE. *Etymologisch Woordenboek der Nederlandsche taal*. 2^e éd. Gand, Vuylsteke, 1898. 5 fr. 50. " Cette nouvelle édition renferme des additions et des enrichissements essentiels. L'auteur a utilisé largement la littérature sur la matière et il apporte aussi des résultats personnels; le tout est présenté avec concision et simplicité. „ F. Kluge, *Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie*, 1900, III.

J. VEREST S. J. *Manuel de littérature*. Bruxelles, Schepens, 1900. 687 pp. 3 fr. 50. " Travail consciencieux, scientifique, méthodique, d'une érudition sûre. Seulement quelques parties paraissent au-dessus de la portée des jeunes élèves. „ C. Caeymaex, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n^o 2.

J. P. WALTZING. *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains*. T. III : *Recueil des inscriptions grecques et latines relatives aux corporations des Romains*, fasc. I. Louvain, Peeters, 1899. 352 pp. in-8^o. " Les inscriptions sont exactement reproduites et accompagnées d'éclaircissements. „ W. Liebenam, *Berliner Philolog. Wochenschr.*, 1900, n^o 8.

WALTZING. *Lexique de Plaute*. " Beaucoup trop long inutilement. „ *Deutsche Literaturzeitung*, 1900, n^o 12.

PÉTRONE ET LE ROMAN GREC

Quels rapports peut-on établir entre Pétrone et le roman grec, autrement entre le *Satyricon*, tel que nous l'avons, et les fictions des romanciers grecs, ceux du moins que nous avons, quoiqu'ils soient postérieurs à Pétrone d'environ quatre siècles; ceux aussi et ceux-là surtout que nous n'avons plus, je veux dire les auteurs contemporains de Pétrone, qui ont écrit avant lui et qu'il a pu vouloir imiter? Comme pour toute cette dernière partie, on ne procède que par conjecture, la question est des plus controversées. Je voudrais rappeler brièvement quels sont les systèmes en présence et proposer aussi le mien dont je fais juges les lecteurs de la *Revue*.

Pour le critique auquel nous devons le meilleur livre sur le sujet ¹, pour feu Erwin Rohde la réponse est des plus simples: entre Pétrone et le roman grec, il n'y a aucun rapport; les romans grecs, la lecture le prouve assez, étaient écrits suivant d'autres traditions, pour un autre but, en un autre style. Tous ceux que nous avons, sont avant tout des récits d'amour, *μῦθοι ἐρωτικοί* ². Que l'action se passe à la campagne, comme dans Longus, ou en Égypte, en Asie et à travers l'Orient, comme dans la plupart des autres romans, le ton est toujours sérieux, plutôt pathétique et solennel; l'auteur veut captiver l'admiration du lecteur. Il épuise pour cela tout ce que lui fournit son imagination et posément parcourt toute la série

¹ *Der Griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1876. Voir surtout p. 248 au bas de la note.

² Achilles Tatius, I, 2 fin, p. 29 en haut. Je cite les *Erotici Scriptores* d'après l'édition Didot.

des épisodes traditionnels. Jamais l'auteur n'intervient dans le récit et surtout il ne plaisante jamais. Par ce dernier trait sans compter les autres, nous sommes reportés bien loin du *Satyricon*.

M. Rohde a montré d'autre part comment et combien, et par le style et par le choix des développements, les romans grecs se rapprochent des productions de la nouvelle sophistique au second siècle de notre ère, et qu'ils sont pour une partie très importante (qui l'aurait cru d'abord?) des œuvres d'école où les beaux esprits du temps déployaient leur talent.

Voudrait-on retenir l'hypothèse qui se présente à l'esprit, d'après laquelle Pétrone aurait imité des auteurs grecs perdus: il s'agirait alors d'originaux d'un genre dont nous ne savons rien, et qui diffère tellement de ce que nous avons, qu'on peut mettre en doute jusqu'à son existence.

Sous l'influence de ces idées reçues généralement jusqu'ici, les savants renonçaient donc à toute recherche d'originaux grecs de Pétrone; ils prenaient le parti de rester à Rome et l'on s'accordait à voir simplement dans le *Satyricon* " un roman sous forme de Ménippée. „ Il est sûr que cette espèce de satire, par la forme souple et variée de ses développements, et aussi par le ton, se rapproche beaucoup du *Satyricon*, et qu'il suffit d'ouvrir le *Ludus Senecæ* pour que tout lecteur de Pétrone reconnaisse aussitôt la parenté incontestable des deux ouvrages.

Cependant on est revenu sur le point de départ de M. Rohde et l'on en a contesté la justesse. Tout en reconnaissant la haute valeur de son livre, de bons esprits avaient bien vu que sa théorie, au moins en ce qui regarde Pétrone, a plus d'un côté faible: pourquoi, sans nécessité, aggraver le dommage causé par le temps? pourquoi isoler le *Satyricon* des fictions conservées qui, par le nom du genre tout au moins, peuvent s'en rapprocher et qui nous aideront peut-être à nous replacer au point de vue des anciens? Enfin tout récemment nous avons vu se produire, sur ce sujet des originaux grecs de Pétrone, une hypothèse directement opposée à celle de M. Rohde. M. R. Heinze ¹ admet qu'il a dû exister chez les Grecs, à côté

¹ *Hermes*, XXXIV, (1899), pp. 494-519: *Petron und der Griechische Roman*.

du roman d'amour traditionnel bien d'autres genres, notamment des romans satiriques, et parmi ceux-ci des parodies de romans d'amour. C'est à ces derniers romans que se rattacherait naturellement le *Satyricon*. M. Heinze montre, d'une manière fort ingénieuse, que la composition du roman de Pétrone s'explique beaucoup mieux à ce point de vue. Ici sans doute, comme dans le roman traditionnel, les personnages sont engagés dans les pires aventures; ils n'échappent à un danger que pour retomber dans un autre.

Mais, par une modification quelque peu bouffonne aux usages du genre, la divinité qui intervient et se venge, n'est plus ici Vénus ou Cupidon, mais Priape; et, nouveauté plus audacieuse et quelque peu cynique, au lieu du couple habituel d'amants : la jeune fille séduisante comme Vénus, le jeune amant beau comme un dieu, le groupe qui forme le centre de l'œuvre et traverse toutes les infortunes, le groupe sur lequel est appelé avant tout l'intérêt, la pitié du lecteur, est ici formé par deux héros de l'amour grec : c'est Encolpe et Giton : deux personnages qui ont les meilleurs titres au nom proposé récemment d'*anti-héros* ¹.

La passion d'Encolpe parodie partout l'amour transi du héros traditionnel; Encolpe et Giton ont leurs scènes de jalousie qui, contrairement aux règles normales du roman, ne sont ici que trop justifiées. Ainsi, conclut M. Heinze, d'une part le secours du roman grec nous fait mieux comprendre Pétrone; d'autre part on peut tirer de Pétrone des indications précieuses sur l'histoire et la forme d'un genre de romans grecs dont aucun n'a survécu.

Thèse séduisante qui me paraît bien plus solide que celle de M. Rohde; je n'y vois d'autre défaut que de réduire un peu trop, ce semble, la part d'originalité laissée à l'auteur du *Satyricon*; il faut, à mon avis, que cette part soit très grande. Il suffit de lire une page du *Satyricon* pour sentir que celui qui l'a écrit, ne peut être mis au rang des simples imitateurs. Alors que Pétrone a créé tant de mots et de tours, comment croire qu'il n'ait fait que suivre d'autres auteurs pour les

¹ M. W. Chandler; voir la *Revue critique*, 1900, I, p. 69 au bas.

idées et les conceptions générales, et qu'il en soit venu jamais à penser ou railler d'après autrui? N'en doutons pas : tout ce qu'il a emprunté, a dû prendre en son style une couleur nouvelle et s'enrichir d'amples développements. Nature fantasque, si l'on veut, très et trop audacieuse, mais qui a dû transformer ce qu'elle a touché. J'admets que Pétrone ait reçu d'autres écrivains, sans doute des Grecs, ce cadre du roman de parodie; mais ce qu'il y a fait entrer, venait sans doute de lui pour la meilleure part.

Mais l'originalité de l'imitation de Pétrone consisterait ici surtout, suivant moi, dans sa manière de doubler le parodie en la faisant porter avant tout et systématiquement sur le genre même dans lequel il écrivait. Nous relevons partout dans son livre le contraste certainement voulu de formes solennelles couvrant des choses triviales et même basses; le souvenir de formules, de vers célèbres appliqués aux situations où on les attend le moins ¹ : effet dont a de même largement usé notre Rabelais; mais il me semble que partout, dans le détail, et autant et plus encore dans la suite des incidents, dans leur choix, dans la composition générale du roman, on sent un persiflage continu dont le roman d'amour traditionnel fait avant tout les frais. Cervantes, tout en créant les personnages de don Quichotte et de Sancho, a voulu nous offrir une satire suivie des romans de chevalerie, tant admirés des générations précédentes; de même, avec le même dessein et la même suite, Pétrone aurait parodié le roman d'amour des Grecs; aussi revoyons nous ici la suite des incidents qui se déroulent d'habitude dans ces récits : tempête, songes prophétiques, oracle, visite à un temple ou à une pinacothèque, déguisements inutiles et rencontre subite d'ennemis; séparations, enlèvements, captivités; serments vrais et, à l'occasion, faux serments; menaces et tentatives de suicide; d'habitude à la fin reconnaissances, réunion et mariage des amants. Si nous réunissons tout cet ensemble sous le terme de roman d'aventures, dans la forme que concevaient les anciens, on aurait

¹ Par exemple les vers de Virgile cités au ch. CXXXII, pp. 99, 13. Je cite les pages et lignes de Pétrone d'après la troisième édition de Bücheler (1882).

donc, suivant moi, dans le *Satyricon*, comme l'envers du roman d'aventures.

En fait les formes de développements plus ou moins artificiels qui servent à la plupart des auteurs de romans et font pour ainsi dire partie du genre, sont reprises par Pétrone avec l'intention bien claire de railler cette tradition, et il paraît bien avoir choisi ce cadre à dessein; ainsi on trouve dans le *Satyricon*, comme dans les romans, des monologues, des discours pour et contre, analogues à ceux des débats judiciaires (*declamationes* ou *deliberatio in utramque partem*), des lettres spirituelles avec réponses; aussi force descriptions et force *sentences* ¹.

Ai-je besoin de rappeler au lecteur les songes de Lichas et de Tryphène, la description de la tempête, la visite à la pinacothèque; les discussions en règle sur le vaisseau, avant et après qu'Encolpe et Giton sont reconnus ²? On trouvera de même dans Pétrone de ces phrases récapitulatives qui résument toute une suite des incidents traversés antérieurement par les personnages ³ et, comme souvent dans les romans, ces phrases font ici aussi partie de violentes invectives ou de quelque monologue plaintif.

Restons à ce point de vue et poursuivons le parallèle; nous pourrions faire entre les deux groupes bien d'autres rapprochements. On trouvera peut-être forcé de mettre en regard des philtres du roman, qu'on croit philtres d'amour, mais qui causent la folie ⁴, l'usage et l'abus dans Pétrone d'un breuvage aphrodisiaque, le *satureum*; mais il me paraît légitime de rapprocher d'autres incidents. Ainsi dans les folles démonstrations de Giton avec son rasoir émoussé, on ne voit d'abord

¹ Voir M. Heinze, pp. 513 et suiv.

² Cf. dans Chariton, II, à la fin le débat où Callirrhôë oppose à son intérêt propre celui de l'enfant qu'elle porte dans son sein et le discours qu'elle prête à Chéréas absent; et aussi le débat judiciaire sur la moralité de Thersander à la fin du roman de Tatius. Les délibérations dans Pétrone sont aux déclamations habituelles de l'école ce que furent aux plaidoyers du temps les discours des avocats des Plaideurs.

³ Ch. IX, pp. 10, 31 et s.; ch. LXXXI, pp. 55, 9 et s. — Les romans grecs en sont tout parsemés.

⁴ Tatius, IV, 15, p. 75 au bas.

qu'une grosse farce; elles pourraient fort bien n'avoir pas d'autre but que de ridiculiser certains moyens habituels aux romanciers, comme le couteau de théâtre avec lequel, dans Tattius, on tue Leucippe (III, 20, fin, p. 66), couteau dont la lame rentrait dans le manche. L'héroïne frappée ne s'en trouve pas plus mal; mais le but voulu est atteint: Clitiphon témoin de la scène est convaincu que celle qu'il aime a été mise à mort. M. Heinze (p. 506) montre fort bien que toute la scène du vaisseau de Lichas est la parodie audacieuse des récits de combats, thème habituel des romans grecs.

L'ironie ressort suffisamment de certains détails, du tour donné à l'incident, de quelques mots qui empêchent qu'on prenne le change; elle est claire dans les exemples déjà cités, et, dans bien d'autres aussi; ainsi dans ce prétendu jugement de Salomon¹, par lequel Asclyste veut qu'on partage Giton; dans la description de la tempête, qui, dans le texte complet, avait déjà peut-être une brièveté relative et, comme dans nos fragments, tournait court; on ne peut d'ailleurs se méprendre quand, à côté d'Encolpe et Giton qui, de même que les héros de roman, veulent du moins mourir ensemble, on voit sortir du dessous d'un banc Eumolpe qui poursuit en rugissant la fin de son vers. Dans le récit de cette tempête, comme dans la plupart des épisodes du même genre, nous n'avons, suivant le mot employé ailleurs par Pétrone, qu'un véritable *minus*. L'effet est assez gros sans doute; mais ne soyons pas plus délicats que l'auteur. Malgré les fines allusions semées à côté des autres, n'oublions pas que le *mimicus risus* de Quartilla (ch. XIX, p. 15, 13) est un symbole assez exact du roman de Pétrone pris dans son ensemble.

Il en était de même, ce me semble, de bien d'autres scènes dont le caractère véritable nous échappe parce que les originaux visés ont disparu: ainsi je me demande si la consultation chez Œnothée n'est pas la parodie de fameux récits de guérisons dans quelque temple d'Esculape; si le récit de l'orgie avec Quartilla ne raille pas telle prétendue expiation; enfin si la

¹ La peinture célèbre de Pompéi prouve que ce jugement était bien connu des Romains. Voyez Gusman, p. 419.

description du repas chez Trimalcion n'est pas une sorte de contrepartie à des récits sérieux de fêtes et de festins solennels. Voyez encore au commencement du chapitre CXXXIII, le passage où Encolpe veut se rassurer en obtenant de Giton un serment solennel; celui-ci le prononce *conceptissimis verbis*, mais en y introduisant une restriction dont la portée est transparente: n'avons-nous pas là une parodie des assurances de fidélité dans le passé qu'exigent l'un de l'autre les amants des romans grecs, sans parler des épreuves magiques auxquelles ils se soumettent ¹?

Ainsi on résumera assez bien le fonds du Satyricon en disant que la verve de l'auteur s'y exerce sur le sujet habituel des romans grecs, sur l'amour et tout ce qui se rattache à la peinture de l'amour, en insistant d'abord sur les thèmes et sur les incidents, sur les formes et les développements que la tradition du genre a consacrés: raillerie voulue, suivie et systématique.

Avant Pétrone, y avait-il chez les Grecs de telles parodies? Nous l'ignorons ². Le genre semble bien grec cependant et, avant Lucien, d'autres Grecs ont sans doute écrit sinon avec autant de goût, du moins dans le même style, dès le temps de l'empire, peut-être même dès la période alexandrine. Aussi je ne crois pas que Pétrone ait inventé de toutes pièces la parodie du roman d'amour; son mérite serait plutôt d'avoir généralisé et porté au dernier degré ce genre; car il ne semble guère que la parodie puisse aller plus loin.

J'admets que le Satyricon soit comme on l'a voulu, " un roman ancien réaliste "; les portraits de Trimalcion et de son entourage, d'Enothée et de Quartilla, les scènes comme la bataille d'Eumolpe dans l'auberge (XCV), la lutte d'Encolpe contre les oies sacrées (CXXXVI), la chute d'Enothée (ibid.) caractérisent l'œuvre d'une manière assez claire. Ai-je besoin d'ailleurs d'insister là-dessus dans la *Revue* même où a paru

¹ Ainsi dans Tatiüs l'épreuve de " l'eau du Styx " pour l'amante; celle de la Grotte de Pan et de la Syrinx pour l'amant. Pour l'équivoque, comparer la réserve nécessaire insérée dans la formule du serment de Mélite, grâce aux mots de Thersander: *παρ' ὃν ἀπεδήμουν χρόνον* Tatiüs, VIII, 11.

² Voir M. Heinze, p. 518.

le travail de M. P. Thomas ¹? Mais l'appréciation de l'œuvre ne me paraît juste et complète que si l'on ajoute que le Satyricon est tout autant un roman d'ironie et une parodie du roman grec traditionnel ². M. Heinze ³ veut distinguer l'emploi de la parodie de celui de l'ironie; il accorde la première, non la seconde à Pétrone. Je me demande si ce départ n'est pas bien subtil, s'il est toujours possible; enfin s'il y a lieu de le faire à propos d'un auteur qui ne néglige aucune forme de la raillerie.

Je voudrais terminer par une remarque sur ces romans grecs où j'ai cherché l'origine des thèmes raillés par Pétrone. On ne lit plus guère les *Erotici scriptores*, non sans raison; car il faut avouer qu'ils sont fort ennuyeux et qu'ils n'ont pour les modernes qu'un intérêt presque uniquement historique. Ce n'est pourtant pas un fonds aussi stérile qu'on le croit; ainsi je n'ai pu m'empêcher de songer aux beaux vers de Phèdre (IV, 6) :

Hélas du crime affreux, dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

en lisant dans Tattius une phrase exprimant la même idée, avec les mêmes mots, mais il est vrai combien plus plats et plus gauches ⁴! J'imagine que la fameuse anecdote de la vie de Racine ne contient qu'une partie de la vérité, et que ce poète, dont l'imagination était à la fois docile et créatrice, que ce grand liseur de livres grecs avait parcouru, tôt ou tard, d'autres romans que Théagène et Chariclée.

ÉMILE THOMAS.

¹ Voir au t. XXXVI (1893), pp. 225 et suiv. Aux pages excellentes de M. P. Thomas je voudrais seulement ajouter cette réserve que ces scènes ou personnages, pris dans la réalité vulgaire, sont assez mal caractérisés dans le lieu et le temps; d'où tant de discussions sur le temps où a vécu Pétrone, sur le pays de Trimalcion, etc.

² Je regrette de ne connaître que par le résumé de la *Revue des Revues* (XXII, pp. 306, 44 et suiv.) l'article de M. Cocchia dans la *Rivista di Filologia*, de 1897, intitulé: La satire et la parodie dans le Satyricon, étudiées en rapport avec le milieu historique dans lequel a vécu l'auteur.

³ Notamment p. 505 au bas et p. 506 au début de la note.

⁴ V, 25, p. 92 au bas : αἱ μὲν ἄλλαι γυναῖκες, μισθὸν τῆς αἰσχύνης, ἔχουσι τὴν τῆς ἐπιθυμίας ἡδονήν· ἐγὼ δ' ἡ δυστυχεῖς τὴν μὲν αἰσχύνην ἐκάρπωσάμην, τὸ δὲ τῆς ἡδονῆς οὐδαμοῦ.

NOTES CRITIQUES SUR LES MANUSCRITS DU WALTHARIUS

Les travaux dont le texte du *Chant de Walther* a été l'objet, aboutissaient, en 1874, à l'édition critique de Scheffel et de Holder ¹ qui se basait avant tout sur les manuscrits de Carlsruhe et de Stuttgart. Wilhelm Meyer, par contre, avait essayé de faire ressortir la valeur supérieure du *Parisinus*, du *Trevirensis* et du *Bruxellensis*, qui ne formaient que la deuxième classe chez Holder et dans les éditions précédentes ². Cette classe, M. Althof l'a prise récemment pour base de la nouvelle édition savante ³ qu'il vient de publier, et que je me propose d'examiner ici.

Cette grande édition du poème, qui résume d'une façon critique tous les résultats des recherches savantes dont le Waltharius a été l'objet, répond à un besoin, et, hâtons-nous de le dire, l'auteur a, presque à tous les égards, réussi dans sa tâche.

Après avoir donné, dans le chap. I de son introduction, un

¹ WALTHARIUS, *Lateinisches Gedicht des zehnten Jahrhunderts*. Stuttgart, 1874. — Une traduction française du poème vient de paraître (J. Lebègue et C^{ie}, Paris et Bruxelles, 1900).

² *Philologische Bemerkungen zum Waltharius*. Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu München, 1873. — La classe que Meyer estime supérieure aux autres, a été appelée la *classe de Geraldus* à cause de la courte dédicace en vers du moine Geraldus, qui se trouve seulement en tête des trois mss. qui la composent.

³ WALTHARI POESIS. Das Waltharilied Ekkehard's I. von St. Gallen nach den Geraldushandschriften herausgegeben und erläutert. Erster Teil, Leipzig, 1899, in-8°. Prix : 4,80 M.

court aperçu du caractère de la légende héroïque allemande en général, il expose brièvement dans le chap. II les théories les plus importantes sur l'origine et le caractère de la légende de Walther. Dans ce résumé, nous voyons défiler sous nos yeux la série bigarrée d'une quinzaine d'hypothèses sur le prototype de Walther, le héros de notre épopée. Les interprétations vont du vénérable dieu germanique au héros de roman, du brave officier byzantin au barbare d'origine hunique, et ces exégèses, diamétralement opposées, montrent à quelles conclusions singulières on peut arriver, si l'on abandonne le terrain sûr que nous présentent les faits de la légende pour s'avancer dans les régions vagues et illimitées de la spéculation. Althof se place à un point de vue exégétique très sain et très sage. Il ne formule pas une seizième opinion sur l'origine de la légende. D'après lui, elle n'a pas, en tout cas, pour base un mythe divin ou un symbolisme naturaliste, mais des destinées purement humaines. Celles-ci ne présentent pas même un caractère spécialement germanique et païen, mais elles sont l'expression, l'image poétique des premiers siècles du moyen âge chrétien. Il arrive donc, comme je vois, aux mêmes conclusions que Jiriczek ¹.

Au chap. III, Althof résume les différentes sources allemandes et étrangères de la légende de Walther; les chap. IV et V contiennent ce que nous savons par la chronique de Saint-Gall (*Casus Sancti Galli*) sur la vie et les écrits d'Ekkehard, l'auteur du Waltharius, X, XI et XII, une courte appréciation esthétique et littéraire, et un exposé des particularités de la langue et du style du poème latin. Enfin, les chap. IX, XIII à XV sont consacrés à la bibliographie ².

¹ *Deutsche Heldensage*, 2^e édition, p. 128.

² Il n'y a qu'à rectifier les endroits suivants : p. 3, ligne 18 le titre exact est : *Germanische Heldensagen*. — P. 7. Jiriczek, 2^e éd. (1897) p. 174; p. 9. id. p. 128. — P. 38, dans le schéma des mss., les mots *Redaktion Gerald's um 1020* doivent être placés au-dessus des sigles B b T = γ u. H. — P. 45, Althof prend la bataille des cavaliers pour une bataille germanique; W. Meyer a montré, dans un article récent (1899), qu'Althof n'a pas pu avoir sous les yeux, que ce n'est qu'une imitation de Virg. *Én.* liv. XI, v. 577 sq. — P. 49, *vitam et artus* n'est pas la traduction de l'expression *lip und leben* pour laquelle le poète aurait été capable de mettre *vitam et*

Si, d'une façon générale, on peut approuver ce que l'auteur expose dans les paragraphes dont je viens de parler, je ne puis cependant adopter sa manière de voir sur la constitution du texte (chap. VI, VII et VIII). Nous avons vu ci-dessus qu'Althof, d'accord en cela avec Meyer, base son édition sur la classe de *Geraldus* à laquelle il attribue une valeur, à mon avis, imméritée. Il me suffira, pour le prouver, de démontrer la faiblesse des critiques que Wilh. Meyer a adressées aux

corpus. Il est probable qu'il faut entendre cette expression de la façon suivante : Camélon et Gunther considèrent Walther comme un voleur ; or les voleurs, d'après une ancienne coutume barbare, qui se maintint pendant tout le moyen âge dans les codes, étaient mutilés. On leur coupait soit les oreilles et le nez, soit les pieds et les mains, etc. Il semble donc que, par là, Camélon veuille dire : " Si tu rends les trésors que tu as volés à mon roi, tu garderas ta vie et tes membres intacts, sinon la peine des voleurs t'atteindra. „ — P. 50. Althof cite par négligence parmi les germanismes employés dans le poème l'expression *quia talia vixi* ; dans son texte, par contre, il la rejette comme ne datant pas du poète, et adopte la leçon *quia talia novi*. — P. 50. Parmi les germanismes, il faut ajouter *solium*, *quem* (v. 293). — P. 50. Parmi les expressions non-classiques, il faut ajouter *sergia* (v. 147), contraction fautive pour *servitia* (cf. sergent qui vient de *servientem*). Il est vrai qu'Althof rejette cette leçon, mais nous allons voir qu'elle est la plus ancienne et la mieux autorisée. — P. 50. Il faut ajouter parmi les exemples de la substitution de l'infinitif fut. *fore* à l'inf. prés. *esse*, celui du vers 1102 (*fore acerbum*), exemple évident, et par la non observation duquel Althof a abouti dans la traduction du vers à un contresens. — P. 50. Pourquoi Althof n'ajoute-t-il pas le fameux *fames insatiatus* (cf. *der Hunger*) ? On ne peut en aucune façon rapporter, comme Althof le fait dans l'index *Latinitatis*, *insatiatus* à *vortex* (*o vortex mundi famas insatiatus habendi*). — P. 52. *Spei* (v. 874) a été considéré comme formant une synérèse ; cela tient à ce qu'Althof a adopté la leçon *rapta spei* qui ne se trouve que dans le *Bruzellensis*, tandis que tous les autres mss. de la 1^{re} et 2^e classe portent *raptae* (*rapte*). — P. 54. Il faut ajouter le vers 1333 : *nec mora nec requies : bellum ...* qui est incontestablement la traduction de l'expression allitérée : *niht rast, niht ruowe : daz bitter ringen....* — P. 59. Il faut ajouter la traduction de von WINTERFELD. — P. 62. Il faut ajouter : W. Meyer, *der Dichter des Waltharius* dans *Zeitschrift für deutsche Altertumskunde*, XLIII (1899), 2^e livraison. — Winterfeld sur les mss. du Waltharius dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ä. d. Geschichtskunde*, XXII, p. 554 sq. — Karl Strecker, *Probleme der Walthariusforschung* dans les *Neue Jahrbücher* de Ilberg et Richter, 1899. — Althof, *Zur Würdigung der Walthariushandschriften* dans *Zeitschr. f. deutsche Philologie*. Bd. XXXII, p. 173 sq.

mss. de Stuttgart et de Carlsruhe dans ses *Philologische Bemerkungen* de 1873¹.

§ 1. Il est à remarquer que A² n'est pas un ms. original, mais une copie², en sorte qu'il n'est nullement étonnant que son texte, qui est de 200 ans au moins postérieur à l'archétype, contienne bien des fautes résultant de l'inadvertance ou de l'ignorance des copistes. Nous devons même constater que précisément ce ms. a le malheur d'être l'œuvre d'un copiste négligeant entre tous; mais la classe (α) qu'il forme avec C n'en est pas moins bonne. Le latin n'y est pas toujours aussi élégant, aussi classique qu'en γ , mais, comme nous allons le voir, cela ne fait que prouver son ancienneté. Des négligences de copistes ne peuvent pas déterminer la valeur interne du ms. — Nous passerons rapidement en revue la série des *mauvaises* leçons qui amènent Meyer à rejeter la classe α ; nous verrons que la plupart en doivent être imputées aux copistes et qu'alors leur origine est, en général, facile à deviner. Le reste offre les seules leçons véritables auxquelles s'applique, en partie, le jugement porté par Ekkehard IV sur le travail du jeune poète : *scripsit et in scholis... vacillanter quidem... vitam Waltharii*.

Altérations du ms. A : 165 *patriam* (pour *propriam*) est mis à cause du *pater* qui suit immédiatement. — 264 *affero* (pour *assero* = *affero*) résulte d'une confusion de lettres. — 523 *bella moverent*, l'expression plus fréquente et consacrée (pour *cierent*). — 613. *ceterum* qui ne présente aucun sens, est mal lu pour *centum*. — 773 *fidenter protulit ista*, au lieu de *respondit cuspidem*, est la reprise de l'expression du vers 604. — 877 *famose*, mal lu pour *formose*. — 924 *inercia* mal lu pour *marcia* (*martia*). — 941 *fortiter* (pour *forte*) constitue du reste une faute de prosodie. — 992 *coruscas* = *coruscās* (*soruscans*), faute qui devait se trouver déjà en α , a été mis comme membre de l'hexamètre léonin correspondant à *penetrans* : il faut écrire *penetrans*...

¹ Dans sa dernière publication, que M. Althof a été assez aimable de me communiquer en épreuve d'impression, l'auteur cherche à défendre maintenant lui-même sa conception du texte; je me réserve une réponse directe pour plus tard.

² Je me sers des abréviations consacrées par les éditions de Peiper et d'Althof. A (= ms. de Carlsruhe) forme avec C (Stuttgart) la classe α . — B (*Bruzellensis*), b (*Parisinus*) et T (*Trevirensis*) forment la classe de *Geraldus* (γ). — D (*Vindobonensis*) forme avec L (*Lipsiensis*) la classe β .

³ Il date directement de Saint-Gall, cf. *Archiv. der Gesellschaft für ä. d. Geschichtskunde*, I. p. 243; II, p. 371 sq.

coruscat et non pas comme Holder-Scheffel : *penetrat ... coruscans*. — 1001 *sibis* mal lu pour *fibris* pour confusion du f avec f (s) cf. v. 264. — 1212 *exanguemque* comme se rapportant à l'accus. *virum ... sequentem*, au lieu de *exanguis*, mais cf. C. — 1241 *reūti* sans doute mal déchiffré pour *reuelli*. — 1308 *quanquam* pour *quandoquidem*, mais cf. C. — 1316 *pronū* pour *pronus*. — 1455 *nidū*, qui est incompréhensible, pour *nidis*.

Les transpositions de mots en A sont moins nombreuses que dans la classe de *Geraldus* et en β. Il y n'y en a que trois : 374 *dudum jam* pour *jam dudum*. — 816 *quod tanta pondus* pour *pondus quod tanta ...* par oubli. — 827 dans ce vers *non sic nigra sonat percussa securibus ilex*, on a simplement mis *ilex* à la place de *sonat*, et *sonat* à celle de *ilex*. — Par contre dans la classe de *Geraldus*, la série plus nombreuse de ses transpositions a été faite, comme nous allons le voir, pour relever l'énergie et la beauté des vers.

Quant à la conjonction *que* (écrite *q*) ajoutée aux vers 1224 et 1295, c'est évidemment une faute imputable au copiste; par contre W. Meyer a tort, à mon avis, de vouloir rejeter la leçon de α (AC) au vers 513 : en effet, l'archétype de A et C portait *vestigia in pulvere vidit*; c'est tout simplement la traduction littérale de la tournure allemande, et, vu que cette alliance de mots constituait une faute de métrique, les rédacteurs des classes γ et β ont supprimé la préposition.

L'absence du vers 996 en A est compréhensible : le prototype de A et C (α) portait à la fin du vers précédent (995), au lieu de *resedit* du texte, *resultat* du vers suivant (996). C'est pourquoi le copiste de A, s'imaginant avoir déjà écrit le vers 996 qui se termine par *resultat*, l'a laissé de côté. — L'absence du terme *redire* au v. 319, et le manque des vers 975. 1225, 1448, sont également à mettre au compte du scribe.

§ 2. v. 420 n'est qu'une faute de ponctuation telle qu'il s'en trouve même chez les philologues plus prudents que le simple copiste. Ne leur arrive-t-il pas de se méprendre, malgré leur clairvoyance, sur le sens d'un passage? (voir p. ex. les singulières ponctuations du vers 264-265 chez Fischer, Holder-Scheffel, Meyer et Althof : *tunica* n'y peut signifier que "cotte de mailles", et *lorica* n'est autre chose que la cuirasse que l'on portait par-dessus pour protéger la poitrine; qu'on ne m'objecte par le vers 911 où le poète tudesque semble lui-même avoir commis une confusion. — 416 *incolumes* pour *-is*, cf. la même confusion des lettres e et i aux vers 1406 (*tergentes* pour *tergentis*), 931 (*cuspes* pour *cuspis*), 985, 958 (?) — Peut-être l'expression du vers 958 de bello *decedere* résulte-t-elle d'une négligence du même genre (cf. la conjecture de Holder : *decidere*), si toutefois on n'admet pas comme source de cette erreur une confusion du copiste avec l'expression usitée dans le *Waltharius* de *cedere bello* (844), *conflictu* (1115), *in bellis* (163). *Decedere* était incompréhensible au rédacteur de D qui le remplaça par *deducere* et de γ qui le remplaça par *decernere*.

145 *investiganti his α* et D. *His instigandis B*; *his instigandi b*; *hiis instigandi T*. Ces trois leçons d'une même classe (γ) constituent une correction, ou, si l'on veut, un remaniment de l'expression que α et D, c.-à-d. deux classes différentes ont conservée, et qui, loin d'être une altération, donne un sens excellent.

293 *solium, quem*, solécisme qui se trouve en α et H (fragment de *Novalesse*), même en bT (γ) et I (fragments d'*Engelberg*), ce qui prouve que l'auteur lui-même, induit en erreur par la terminaison *-um* prit *solium* pour acc. masculin; ce ne sont que les rédacteurs de B et D (c.-à-d. de mss. présentant souvent un texte plus affiné, plus travaillé) qui corrigèrent cette faute. Geraldus a bien pu faire passer dans son exemplaire dédicatoire le solécisme, en dépit de sa *larga cura*. N'a-t-il pas omis de corriger des fautes telles que le fameux *fames insatiatus* (857), *suamoso* pour *squamoso* (791)?

470 le germanisme *quia talia vixi* qui se retrouve en α , T et O (fragments d'*Innsbruck*) est compréhensible dans l'œuvre d'un jeune latiniste d'origine allemande, tandis que la leçon *novi* des mss B b et D est une correction au point de vue de la langue, mais une trivialité au point de vue du sens. — De même *tandem* semble avoir été substitué par les rédacteurs de γ et D à *inde* (α) au vers 324 comme formant une transition plus appropriée.

548 *dum* pour *tum* en α est une faute de copie. — 922 *vulva* (= *uulua*) pour *ulua* (*ulva*), de même. — 681 *dextra* pour *dextrā* (= *dextram*) en α est une négligence.

710 *proscindere* B, partout ailleurs *praescindere*; il est vrai que ce dernier n'est pas classique dans le sens que le poète veut lui donner; cependant Ekkehard n'hésitait pas à se forger une langue à lui-même, ce que son *Waltherius* démontre bien souvent; mais vu que le rédacteur du *Bruxellensis* cherchait dans sa copie à épurer le sermo latinus de son modèle, il remplaça cette expression originale, mais peu classique, par le plus usité *proscindo*.

787 *desiliens* B, *dissiliens* bTaD *parat ire pedes*. D'après le vers 735 *disilio* signifie " sauter à côté ", sens qui convient admirablement ici. En effet, le héros Hadawart voit qu'un coursier ne saurait franchir l'amas de cadavres qui barre l'étroit sentier; aussi s'avance-t-il à pied (*parat ire pedes*) et passe à côté des cadavres. Or, le rédacteur de B croyant sans doute que Hadawart était à cheval, substitua à *dissiliens* l'expression *desiliens*, et interpréta le passage comme suit : " H. sauta de la selle pour s'avancer à pied. ", — 789 *hadawartum* en α résulte d'une erreur de lecture (pour *hadawart tum*).

816 *deponas* α D (*ne ponas* γ) n'est point une altération, une mauvaise leçon, si l'on remplace le point d'exclamation à la fin du vers par un point d'interrogation (cf. Holder). — 823 *stupunt* en A pour *stupuit* n'est que mal déchiffré cf. 924 (*inercia* pour *marcia*). — 824 *ambo* (α D) est une leçon aussi bonne que *olli* (γ O).

1031 *vulnere lesus* α D n'est pas à rejeter; = " atteint par la blessure, c'est-à-dire, blessé. ". Le rédacteur de γ l'a remplacé par *lassus* qui lui semblait sans doute plus beau. — 1075 *te rogo* (C) pour *deprecor* (dans tous les mss.), mais cf. A. — 1086 *subjecti* α I est une excellente leçon; voir plus loin au § 4 et ma traduction du CHANT DE WALTHER, p. 48, note 1. — 1094 *honore* (α) pour *honorē* (*honorem*). — 1121 *aliquid* (α) pour *aliquod*. — 1123 *subsidiere* (A) au lieu de *subsistere*. — 1271 *valeres* (α D) a été corrigé par γ (*valebās*).

1305 est-ce que *subito* n'est pas une leçon aussi bonne que *frustra* qui ne se trouve qu'en γ ?

1315 *tutum* (α D) semble si bien convenir à cet endroit que M. Althof, tout en adoptant la leçon de γ (*actutum*), suit, dans sa traduction ¹, le texte de α et D, et non celui de γ ! — 1354 *in corpore vires* (A) pour la leçon exacte *ostendito vires* est un simple lapsus. — 1359 *procinctus* (A) pour *praeinctus* résulte d'un déchiffrement erroné.

Nous devons conclure de cette enquête rapide que la majorité des *altérations* de A ne sont que des fautes de copiste telles qu'on en rencontre dans tous les mss., et que le reste fournit des leçons excellentes.

§ 3. W. Meyer dit avec raison que la plupart des mauvaises leçons de A énumérées aux §§ 1 et 2 sont bonnes en γ . Cependant, ce n'est pas seulement γ , mais aussi C (de la même classe que A), et les autres mss. qui fournissent alors la bonne leçon. Les leçons vraiment *mauvaises* sont imputables aux négligences des copistes. Par contre, nous rencontrons tout aussi bien dans les mss. de la classe γ des leçons altérées que Meyer lui-même rejette :

648 *si velis* pour *si vis*. — 722 *dicens* : le vers aurait alors sept pieds. — 200 *dextram sive sinistram* pour *dextra sive sinistra* (? cf. Virg. En. III, 563). — 283 *restringere* (*sitim*) pour l'usuel *restringere*. — 319 *videres* au lieu de *volentes* par répétition de la fin du vers 317. — 331 *uteri* pour *iteri* (= *itineri*). — 866 *ciebis* pour *ciebit*. — 516 *euntem* pour *eundem*. — 1145 *recreate bellum* pour *renovare*.

Le *Bruzellensis* a toujours *kalamo* pour *Kamelo* (643, 664, etc); de même les noms de *Hildgund* et *Herrichus* que le scribe de B ne connaissait pas, sont devenus *Hilgund* et *Henricus* dans le ms. cher à Meyer. Voir en outre les leçons altérées du *Bruzellensis* citées par Wilh. Meyer. 120. 135. 215. 319. 290. 316. 439. 477. 557. 594. 643. 659. 797. 812. 859. 973. 1047. 1057. 1079. 1104. 1146. 1165. 1207. 1242. 1284. 1321. 1346. 1350.

(A suivre.)

FRIEDRICH NORDEN.

¹ *Das Waltharilied*, übersetzt und erläutert von Prof. Althof. Leipzig, Göschen.

UN PEU DE GRAMMAIRE

A PROPOS DE LA LOCUTION *DES PLUS*

Faut-il écrire : *C'est un homme des plus justes* ou *des plus juste*? En d'autres termes, le qualificatif précédé de *des plus* doit-il se mettre au singulier ou au pluriel, lorsqu'il se rapporte à un substantif du singulier? Telle est la question que nous nous proposons d'examiner et dont aucune grammaire, à notre connaissance, ne s'est occupée jusqu'ici. Elle nous semble d'autant plus intéressante que l'emploi susmentionné, resté familier pendant longtemps, s'est fort étendu de nos jours et que, si nous consultons l'usage actuel, nous voyons les uns écrire l'adjectif au singulier, les autres, au pluriel.

Interrogeons d'abord l'histoire de la langue et voyons ce qu'elle nous apprend. Nous n'avons pas rencontré de trace du cas qui nous préoccupe avant la première moitié du 17^e siècle. Voici un exemple emprunté à Scarron, *Roman comique* (1645) : *Le peuple trouve dans la comédie un divertissement des plus innocents*. (2^e partie, chap. VIII). On pourrait citer encore au même siècle des exemples tirés de La Fontaine et de M^{me} de Sévigné; au 18^e, de Lesage et de X. de Maistre; au 19^e, de Verlaine, de Claretie et de Psichari. Tous ces auteurs sont unanimes à employer le qualificatif au pluriel.

Dans notre pays, au contraire, plusieurs périodiques d'expression française se servent couramment du singulier. En voici un exemple entre cent : *On le voit, appliqué à l'état social actuel de l'Europe, le thème symbolique de Sangalla est une trouvaille des plus heureuse*. (*Le Patriote illustré* du 31 déc. 1899).

Que faut-il penser de cette divergence? Évidemment, la

correction demande que l'on se conforme à l'usage établi par les bons écrivains, mais si cet usage, sur certain point, est peu logique, n'est-il pas permis de le redresser? Quant à nous, notre avis est que la règle nouvellement adoptée est la seule raisonnable, et qu'elle constitue, au point de vue de l'analyse, un réel progrès.

Qu'est-ce, en effet, qu'un *homme des plus juste*? L'ellipse va nous en rendre compte. Ce n'est pas un *homme*, (un) *des plus justes*; dans ce cas, le pluriel s'imposerait. C'est un *homme juste*, *des plus* (justes). L'idée d'un homme dont les sentiments de justice sont portés à un point très haut, voilà ce que représente l'expression précitée. *Des plus juste* = *fort juste* : c'est un superlatif absolu. *Des plus* est devenu une locution adverbiale synonyme de *fort* ou de *très*, par exemple. En veut-on la preuve? *Des plus* ne modifie pas seulement les adjectifs, mais encore les adverbes. *Vivre des plus simplement* signifie vivre d'une manière des plus simple ¹. Molière a dit : *Voilà qui va des mieux*. (Femmes savantes, II, 1). Or, *des mieux* = *des plus bien*. Si *des plus* s'emploie adverbialement, il en résulte qu'il n'influe pas sur le nombre de l'adjectif qui le suit. Ajoutons ici que, puisque la locution *des mieux* est correcte, on pourra écrire *des meilleur*, lorsque cette expression équivaldra à *des plus bon*, *très bon*. *Sa conduite est des meilleure*, dira-t-on en parlant d'un élève qui se conduit des mieux.

L'analyse qui précède suffit, nous semble-t-il, à montrer que le singulier est de rigueur dans le cas que nous étudions. Mais il est un argument que nous ne pouvons négliger : c'est l'analogie de la construction française avec les constructions grecque et latine.

Le latin peut traduire un *homme des plus juste* par *vir in primis justus*. Il est clair qu'avec *primis* il faut sous-entendre *justis*. Cicéron a dit : *rhétor in primis nobilis*, un rhéteur *des plus célèbres*. La traduction française est de Quicherat, qui donne l'exemple latin au mot PLUS de son dictionnaire, mais a tort, selon nous, de mettre l'adjectif français au pluriel. Avec le temps, *in primis* est devenu une locution adverbiale, et cela

¹ La Fontaine a écrit : Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc *des plus haut* encornés.

est si vrai qu'on le voit modifier un adverbe, comme il est arrivé en français à *des plus*. Exemple : Atticus *in primis bene* habitavit (Corn. Nepos, *Att.* 13, 3), Atticus fut *des mieux* logé.

La construction grecque est encore plus frappante d'analogie que la construction latine. *Un homme des plus juste* se traduit littéralement en grec Ἀνὴρ ἐν τοῖς μάλιστα δίκαιος. Entendez : Ἀνὴρ δίκαιος ἐν τοῖς μάλιστα (δικαίοις). C'est ainsi qu'on trouve dans Thucydide la phrase suivante : Ἀρίσταρχος ἦν ἀνὴρ ἐν τοῖς μάλιστα ἐναντίος τῷ δήμῳ (VIII, 90), Aristarque était un homme *des plus hostile* au peuple. Ἐν τοῖς μάλιστα était devenu également une expression adverbiale, que l'on employait avec d'autres adverbes. Ex. : Ἄλλοι ἐν τοῖς χαλεπώτατα διηγῶν (Thuc., VII, 71), d'autres vivaient *des plus péniblement*. Dans cette phrase, χαλεπώτατα est mis, par une sorte d'attraction, pour μάλιστα χαλεπῶς, de même que ἐν τοῖς μάλιστα δίκαιος pouvait être remplacé par ἐν τοῖς δικαιοτάτος. Il suit de là que notre locution *des mieux* répond parfaitement au grec ἐν τοῖς ἄριστα et que l'expression ἐν τοῖς ἄριστος se rendra adéquatement en français par *des meilleur*.

De ce qui précède, on peut conclure que *des plus*, servant à former le superlatif absolu, est une locution adverbiale, modifiant aussi bien l'adjectif que l'adverbe. Que l'adjectif soit attribut, ou qu'il soit qualificatif, l'accord reste le même. On dira par conséquent : Ces gens sont *des plus justes*, mais on devra écrire : Cet homme est *des plus juste*. C'est ainsi que je relève dans un article du *Petit Bleu* cette phrase : *La conférence du Dr Calmette sur la peste a initié les Bruxellois aux habitudes et à la tactique de cet ennemi nouveau, dont la visite semble des plus probable* (6 déc. 1899).

Il y a plus. Si l'on écrivait : Cet homme est *des plus justes*, la phrase aurait un sens différent et devrait s'expliquer par l'ellipse de *un* après le verbe. Elle offrirait à l'esprit l'idée d'un homme faisant partie du groupe des hommes justes, *opposé* au groupe des autres. Dans cette acception, mais dans celle-là seule, la phrase serait d'une correction irréprochable. L'analyse nous montrerait aisément que, dans ce cas, le verbe est suivi d'un complément partitif pareil à celui qu'on emploie en disant : *Il est de mes amis; il vint des premiers*. Sous-

entendez *un* devant la préposition. En ce sens, le superlatif est relatif et il précède souvent lui-même un nouveau complément partitif. Ainsi Molière a eu raison d'écrire : *L'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde* (*l'Amour médecin*, III, 3). Et voilà pourquoi sans doute les écrivains des trois derniers siècles ont toujours mis le singulier dans la construction que nous avons examinée : leur orthographe a confondu le superlatif absolu avec le superlatif relatif, l'attribut avec le partitif, *des plus* locution adverbiale avec *de* préposition.

Mais, dira-t-on, les écrivains que vous critiquez ne se sont-ils pas fait admirablement comprendre? Je le reconnais volontiers. S'ensuit-il que la grammaire ne soit plus qu'un vain mot et que la logique ait perdu tous ses droits? Nous pensons donc qu'il y a lieu de modifier l'orthographe traditionnelle sur le point que nous avons indiqué. D'autres ont eu le mérite de donner l'exemple, nous n'avons plus qu'à les suivre.

LÉON MARÉCHAL.

ESCHYLE, *Agamemnon* 1207 (Kirchhoff).

Τοῦ γὰρ τελοῦντος οὐ ξυνήκα μηχανήν.

Parmi les prédictions de Cassandre, le chœur n'a point compris l'allusion au meurtre d'Agamemnon (1196 ss.). Cassandre la lui ayant répétée clairement (1200), il demande quel sera le meurtrier (*τίνας πρὸς ἀνδρὸς*.... 1205). La réponse de Cassandre, que l'on a corrigée diversement, ne peut que signifier : " Tu comprends bien mal mes oracles. „ Les éditeurs corrigent la réponse du chœur au v. 1207, et en général, ils lisent avec Heimsoeth : *τοὺς γὰρ τελοῦντας* dont ils font dépendre *μηχανήν* qu'ils traduisent par *complot*. " Je ne comprends pas (quels sont) les exécuteurs du complot. „ Ce pluriel est malheureux : le chœur ne songe qu'à un seul meurtrier (1205). La solution de la difficulté consiste, je pense, à rattacher *μηχανήν* à *ξυνήκα*, et non à *τελοῦντος*. *Οὐ ξυνήκα μηχανήν* équivaut à *ἀμηχανῶ*, " je ne trouve nul moyen de comprendre, „ que le chœur a employé dans une phrase de sens tout à fait semblable au v. 1131 *τέρμα δ' ἀμηχανῶ* (cf. aussi 1067). La périphrase avec *μηχανήν* a amené nécessairement le complément au génitif. On rendrait à peu près la nuance en traduisant : " c'est (du nom) de l'auteur que je ne comprends pas l'énigme. „

L. PARMENTIER.

COMPTES RENDUS

The syriac chronicle known as that of Zachariah of Mitylene, translated into english by F. J. HAMILTON and E. W. BROOKS. *Byzantine texts edited by J. B. Bury.* Londres, Methuen, 1899; 344 pp. in-8°. Prix : 12 sh. 6.

Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor, in deutscher Uebersetzung herausgegeben von K. AHRENS und G. KRÜGER. *Scriptores sacri et profani. Auspiciis et munificentia serenissimorum nutritorum almae matris Ienensis ediderunt seminarii philogorum Ienensis magistri et qui olim sodales fuere. Fasciculus III.* Leipzig, Teubner, 1899; XLV + *42 + 417 pp. in-8°. Prix : 10 mk.

La compilation historique que ces deux traductions rendent aujourd'hui accessible à tout le monde, a été composée par un Syrien anonyme qui s'est proposé de continuer Eusèbe, Socrate et Théodoret. Elle comprend, au plutôt comprenait, car elle ne nous est pas parvenue dans son entier, douze livres distribués en un certain nombre de chapitres. Le premier livre occupe une place à part : l'auteur syrien veut y compléter ses trois prédécesseurs grecs. Il renferme, après l'introduction, une discussion de la chronologie de la Genèse, l'histoire de Joseph et d'Aseneth, les actes des saints Étienne, Nicodème et Gamaliel, ainsi qu'une courte notice sur les docteurs syriens Isaac et Dâdâ. Le deuxième livre débute par la légende des sept Dormants d'Éphèse, qui se réveillèrent, selon la tradition, dans la trente-huitième année du règne de Théodose II (445-446), après avoir dormi pendant 190 ans. Au deuxième chapitre de ce livre, commence, avec l'histoire de la déposition d'Eutychès, le véritable récit suivi : il descend, au plutôt descendait — la fin du dernier livre est perdue — jusqu'en 569, époque à laquelle la compilation a été achevée.

L'anonyme syrien s'est approprié, dans les livres III-VI de sa compilation, l'Histoire ecclésiastique de Zacharie le Rhéteur, aujourd'hui perdue. Ces quatre livres constituent une bonne adaptation de cette œuvre grecque : ils compensent donc, dans une certaine mesure, la perte de l'original, que l'historien Évagrios est le seul, semble-t-il, avec notre Syrien, à avoir utilisé.

L'adaptation que l'anonyme syrien a faite de l'Histoire ecclésiastique de Zacharie le Rhéteur, a eu une influence fort curieuse sur les destinées de sa compilation. Elle fut citée dans la suite *tout entière*, sous le nom de Zacharie le Rhéteur. Michel le Syrien († 1199) en donne, en effet, sous ce nom, dans sa célèbre *Chronique*, des extraits qui proviennent d'autres livres que les livres III-VI. Est-ce à dire que Michel ait considéré Zacharie comme l'auteur de toute la compilation ? Nous ne le croyons pas. Le nom du véritable auteur de la compilation étant inconnu à Michel comme à nous, il l'a citée toute entière, selon une tradition probablement déjà établie depuis longtemps, sous le nom de l'auteur de l'une de ses parties (le tiers), pour des raisons de commodité.

Mais les Syriens ne se sont pas bornés à mettre sous le nom de l'historien grec, Zacharie le Rhéteur, l'œuvre de l'un de leurs compatriotes ; certains d'entre eux ont encore fait de ce Zacharie un évêque de Mélitène (Arménie). Comme Zacharie le Scolastique (c.-à-d. l'Avocat) est devenu, vers la fin de sa carrière (après 527), évêque de Mitylène (Lesbos), on a cru pouvoir admettre que Zacharie le Rhéteur et Zacharie le Scolastique sont un seul et même personnage, et que les Syriens ont tout simplement confondu Mitylène avec Mélitène. Nous croyons, pour notre part, que les Syriens, qui ont fait de Zacharie le Rhéteur un évêque de Mélitène, ont non seulement confondu Mitylène avec Mélitène, mais encore Zacharie le Scolastique avec Zacharie le Rhéteur. On trouve le titre d'évêque de Mélitène, accolé au nom de Zacharie le Rhéteur, dans le commentaire sur l'Évangile de saint-Jean par Denys bar Salibi († 1171), ainsi que dans la préface de l'épitomé arménien de la chronique de Michel le Syrien.

Nous ferons un reproche commun aux deux traductions de la compilation de Pseudo-Zacharie le Rhéteur : ni l'une ni l'autre ne nous en donnent une version intégrale. Les parties omises existent, il est vrai, soit en grec soit en latin et nous sont même parfois connues par des traductions en langue moderne ; il eût néanmoins été bon de les traduire de nouveau pour éviter au lecteur la peine de recourir à d'autres publications.

La traduction anglaise et la traduction allemande de la compilation se complètent mutuellement : la première se recommande à nous par son interprétation en général fort exacte, ainsi que par ses notes

critiques¹; la seconde par sa longue introduction et son magnifique commentaire.

Land avait édité un peu à la hâte le texte syriaque de la compilation (III^e volume de ses *Anecdota syriaca*). Le devoir de tout traducteur consciencieux était, par conséquent, de collationner son édition avec le manuscrit (*add.* 17202 du British Museum), afin d'en faire disparaître à coup sûr toutes les fautes de copie ou d'impression. MM. Hamilton et Brooks se sont livrés à ce fastidieux mais utile travail; bien plus, M. Brooks est allé examiner à Rome le *Vaticanus* syriaque 146, qui renferme quelques chapitres de la compilation. M. Ahrens n'a vu aucun manuscrit. Il a corrigé l'édition de Land d'après ses propres conjectures et celles de MM. Hoffmann et Noeldeke. Sans doute, plus d'une correction de ces trois savants rétablit la véritable leçon du manuscrit, notamment celles de M. Noeldeke; il va de soi cependant qu'elles ne la rétablissent pas toujours. D'autre part, l'absence de tout contrôle est en grande partie cause que M. Hoffmann a plus ou moins abusé du droit de corriger. Dans bien des cas, il faut rejeter ses conjectures, adoptées par M. Ahrens, et s'en tenir à la leçon du manuscrit.

La traduction allemande de la compilation est entachée d'un très grave défaut, que l'on est tout étonné, pour ne pas dire stupéfait, de constater dans un volume qui figure dans la *Bibliotheca Teubneriana*. M. Ahrens a traduit et M. Hoffmann a corrigé les parties de la compilation qui existent en grec, sans se reporter au texte original. C'est notamment le cas pour la lettre de Proclus aux Arméniens (II, 5), et pour les *χρῆσεις* de la lettre de Timothée Elure relative à Isaïe, évêque d'Hermopolis, et à Théophile, prêtre d'Alexandrie (IV, 12). Le lecteur ne sera donc pas étonné d'apprendre que la traduction de ces parties de la compilation laisse beaucoup à désirer chez M. Ahrens, et qu'il est arrivé à M. Hoffmann de faire des corrections qui sont formellement contredites par les faits. M. Ahrens s'est cependant reporté au texte original de l'Hénotique de l'empereur Zénon; mais, malgré cette bonne précaution, il a commis un contre-sens, parce qu'il n'a pas su faire, dans le texte syriaque, une correction des plus simples, qui était toute indiquée par le texte grec.

La traduction allemande de « Zacharie » présente encore d'autres défauts. M. Ahrens ne tient pas suffisamment compte des particules telles que *dên*, *geir*, *xad*, aussi lui arrive-t-il de mal couper les phrases

¹ Le « Zacharie », anglais n'est qu'une traduction enrichie de notes critiques, et accompagnée d'une courte mais substantielle introduction, ainsi que de deux *index*, dont l'un donne la liste des mots grecs qui apparaissent dans la compilation.

syriaques; il décalque souvent beaucoup plus qu'il ne traduit, laissant en quelque sorte au lecteur le soin de comprendre ce que sa phrase peut bien vouloir dire; il n'a pas vu qu'un certain nombre de passages étaient des citations de l'Écriture; enfin, il ne s'est pas douté que le feuillet 140 n'était pas à sa place, et qu'il manquait un feuillet entre le folio 183 et 184.

M. Ahrens a traduit, à la suite de la compilation de Pseudo-Zacharie, le récit de la mort de Théodose de Jérusalem, qui est dû à l'auteur anonyme de la *Vie de Pierre l'Ibérien* éditée par M. Raabe, et la *Vie de l'ascète Isaïe*, qui est due à Zacharie le Scolastique. Land avait édité ces deux textes, à la fin du III^e volume des *Anecdota syriaca*, d'après l'*add.* 12,174 du British Museum, le seul manuscrit connu qui les renfermât à son époque. Depuis lors, la bibliothèque royale de Berlin avait fait l'acquisition d'un manuscrit qui les contenait également (*Sachau* 321). M. Ahrens aurait dû, pour le moins, examiner ce dernier manuscrit; cela lui eût été très facile, la bibliothèque de Berlin prêtant ses manuscrits avec la plus grande libéralité. M. Ahrens n'a vu aucun manuscrit : il s'est contenté d'adopter les conjectures de M. Hoffmann.

Ces deux textes sont servilement traduits du grec. Pour bien les comprendre, il faut parfois en reconstituer l'original grec. M. Ahrens ne semble pas s'être douté de la nécessité de ce travail; aussi sa traduction est-elle par endroit tout à fait défectueuse.

Ce qui fait la valeur du « Zacharie » allemand, c'est la longue introduction et surtout le riche commentaire dont M. Krüger l'a doté. Certains paragraphes de l'introduction sont cependant à remanier, et quelques notes du commentaire doivent être corrigées. M. Krüger a été plusieurs fois induit en erreur par M. Ahrens; mais il lui est aussi arrivé de soupçonner, avec une rare perspicacité, que quelque chose clochait dans la traduction de son collaborateur.

La traduction allemande de la compilation de Pseudo-Zacharie aurait gagné beaucoup, si M. Ahrens avait pu profiter du commentaire de M. Krüger. Mais il semble bien que ce volume de la bibliothèque Teubner a été fait à la hâte, et que M. Ahrens n'a pas eu le temps de tirer parti des notes du savant professeur de Giessen.

Nous nous sommes abstenu dans ce compte-rendu d'entrer dans aucun détail. Nous renvoyons le lecteur désireux de connaître nos remarques sur l'introduction et les notes de M. Krüger, ainsi que les nombreux faits qui justifient le jugement que nous avons porté sur la traduction de M. Ahrens, à notre article de la *Revue de l'Orient chrétien* (n^{os} 2 et 3 de 1900) intitulé : *La compilation historique de Pseudo-Zacharie le Rhéteur*.

M. A. KUGENER.

Les papyrus de Genève, transcrits et publiés par J. NICOLE.
Vol. I, Papyrus grecs : actes et lettres, fasc. 2. Genève,
 librairie de l'institut, 1900.

La collection des papyrus de Genève comprend environ huit cents numéros. Ce fonds important se forma d'abord de pièces trouvées dans le Fayoum et dans la haute Égypte, et qu'un article du *Journal de Genève* fit acquérir par une souscription publique pour la bibliothèque de la ville. Pendant l'hiver de 1896-1897 encore, M. Nicole achetait à Giseh, au Caire, au Fayoum et à Louqsor un groupe de pièces qui vint s'ajouter à la collection. Il avait d'ailleurs encouragé par son exemple le patriotisme éclairé des Genèveois, en acquérant lui-même une série de papyrus, trouvés dans le Fayoum, sur le site de l'ancienne Philadelphie.

En 1896, M. Nicole édita un premier fascicule d'actes et lettres (n^{os} 1 à 18). Il le fit avec un soin, une science et une exactitude qui lui valurent les éloges de tous les spécialistes. Le fascicule 2 sera certainement tout aussi bien accueilli.

Les pièces les plus curieuses de cette deuxième série, composée de soixante-deux documents, sont les numéros 45 à 63, dix-huit lettres en partie datées (344, 345 et 346 après J.-C.), et appartenant à la correspondance d'un commandant de cavalerie, chef du camp de Dionysiade (Fayoum), Flavius Abinnaeus¹. Trente-sept autres morceaux de la même correspondance se trouvent au British Museum, et ont été déjà publiés (*Greek Papyri in the Br. Mus.*, t. II, pp. 267-307).

Ce sont des lettres écrites à Abinnaeus par des supérieurs hiérarchiques, par des subalternes, par des quémandeurs, par des agents d'affaires; quant aux lettres qu'il écrivit lui-même, on n'en a que quelques copies ou brouillons. Mais l'ensemble des morceaux conservés suffit à donner une idée très nette et très vivante du personnage : administrateur soigneux de ses propres biens, il usa de fonctions très importantes, à une époque où l'autorité militaire accaparait tout le pouvoir, pour exploiter son district sans merci. Plusieurs de ces billets, imprudemment conservés dans les archives secrètes du commandant, nous en disent long sur les passe droits sollicités de sa bienveillance, comme sur la délicatesse des missions qu'il confiait à ses agents.

Les affaires qu'il fit dans le Fayoum ne connurent pas seulement des années de prospérité. Un gouverneur intervint, et envoya à Abin-

¹ Voir dans la *Revue de Philologie*, t. XX (1896), pp. 43-52, un article où M. N. publia, traduisit et commenta d'une façon fort intéressante deux de ces documents (n^{os} 45 et 48).

naeus en 344 sa mise à la retraite (n° 45). Mais ce justicier eut, semble-t-il, un successeur moins rigide que lui. La démission fut révoquée, et dès 346 le camp et les paysans de Dionysiade étaient rendus à la rapacité de Flavius Abinnaeus.

Toutes ces lettres sont curieuses à bien des égards. Par exemple le n° 48 fournit une preuve nouvelle de l'effroyable abaissement de la valeur de la drachme au milieu du IV^me siècle : deux vaches étaient vendues pour 1200 talents ¹.

Celui qui s'intéresserait aux aberrations du style épistolaire et des lettres de sollicitation, aurait grand plaisir à lire le n° 51 ; l'auteur de cette épître commence par invoquer les plus belles paroles de l'Évangile sur la charité et sur l'amour des humbles, pour demander ensuite assez platement que le frère de sa femme soit dispensé d'achever son service militaire : « Si tu peux le laisser aller, écrit-il à Abinnaeus, tu feras une belle action, d'abord pour Dieu, ensuite pour moi. »

A côté de ces lettres, on trouve dans l'importante publication de M. N. des actes de l'époque ptolémaïque — le second (n° 21) est le plus ancien contrat de mariage que les papyrus grecs nous aient fait connaître jusqu'ici, — puis une série d'actes des premiers siècles de l'ère chrétienne. Toutes ces pièces mériteront d'être étudiées de très près, jusqu'à la dernière (n° 81, du II-III^me siècle), où nous voyons un relevé des parcelles du domaine public — communal ou impérial — affermées pour la culture du blé dans le nome d'Arsinoé, avec l'indication des redevances pour chacun des villages.

M. N. publie ces papyrus sans index — c'est à regretter, — et avec les esprits, l'accentuation et la ponctuation, d'après le sens qu'il suppose — système très critiquable —. Il emploie l'autographie, qui présente un sérieux avantage, les signes les plus compliqués pouvant être reproduits.

Voici, pour finir, quelques remarques faites dans le cours d'une lecture assez rapide : n° 47, l. 14, lire *εις τα γραφέντα* — n° 55, l. 13 proposer *ἵνα ζευγηται*? — n° 70, l. 14 il est probable qu'au lieu du *μ*, dont M. N. voudrait tirer *μισθόν*, il faut lire *π*, et proposer *προς ποραν* d'après *εις ποραν* 67, 8-9 et 69, 8 ; l'expression est obscure et peut être fautive, mais je doute que la correction *σποράν* (66, 11) doive être acceptée — n° 43, l. 13-14, je n'ai pas compris pourquoi M. N. renvoie à l'article de la Revue des Études grecques : *Une spéculation à la hausse*. C'est d'ailleurs à peu près le seul endroit où son commentaire m'ait laissé quelque doute. Il est toujours bien conçu, instructif, clair et

¹ Voir Nicole, *article cité*, p. 51, et l'étude de M. Wessely à laquelle il renvoie.

précis. Quant au texte lui-même, M. Nicole l'a reconstitué avec science et circonspection.

J. BIDEZ.

ADOLF DYROFF. **Demokritstudien**. Leipzig, Dieterich. 1899.
188 pp. 3 m. 60.

L'existence de Leucippe, niée par Rohde et par d'autres savants, les différences entre sa doctrine et celle de son disciple Démocrite, l'origine de la philosophie atomistique et ses rapports avec la vieille philosophie ionienne, particulièrement celle d'Anaximandre et d'Anaximène, la critique de la théorie des atomes par Aristote, la valeur de l'éthique et de la philosophie naturelle de Démocrite, leur importance au point de vue des systèmes modernes, telles sont les principales questions traitées tour à tour par M. Dyroff dans un ouvrage clair, bien composé, agréable à lire, et qu'il faut placer au premier rang des travaux provoqués dans ces derniers temps en Allemagne par la vogue des recherches sur les premiers philosophes grecs.

L. P.

C. MUFF. **Sophokles Elektra. Text. kommentar**. 2 volumes.
Leipzig, Velhagen et Klasing. 86 et 85 pp. 1 m. 60.

L. BELLERMANN. **Sophokles Aias**. Leipzig, Teubner. 168 pp.
1 m. 50.

J. SOMMERBRODT. **Lucianus**. Vol. III. Berlin, Weidmann.
306 pp. 6 m.

L'édition de l'*Électre* de M. Muff fait partie d'une collection classique dans laquelle le même savant a déjà publié toutes les autres tragédies de Sophocle, à l'exception des *Trachiniennes*. Le commentaire est en général clair et bien présenté; une attention particulière a été accordée à l'étude du style, de la suite des idées, et de la dramaturgie. Il va de soi qu'avec un poète d'une lecture aussi difficile que Sophocle, nous aurions plus d'une fois à faire des objections aux interprétations de l'auteur. Quelques exemples : au vers 565, le sens de la remarque, méprisante pour Clytemnestre (« il ne t'est pas permis, à toi impure etc. »), n'a pas été compris. Au vers 592, la correction *ταῦτ* est mauvaise; il faut garder le *ταῦτ* des manuscrits, comme l'a bien vu M. Vahlen. Les vers 610-611 doivent s'appliquer à Électre, et non à Clytemnestre, comme je l'ai montré dans les *Mélanges Weil*, p. 347.

L'*Ajax* de M. Bellermann est le cinquième remaniement d'une autre édition scolaire, celle de G. Wolff, qui comprend également toutes les

pièces de Sophocle, sauf les *Trachiniennes*. Les éditions annotées de MM. Muff et Bellermaun-Wolff, sont destinées aux élèves de la *prima* des gymnases. Chez nous, elles méritent d'être particulièrement recommandées aux personnes qui veulent trouver des facilités à la lecture privée de Sophocle.

Terminons cette courte note en signalant également l'apparition du troisième et dernier volume de l'utile édition critique de Lucien commencée par M. Sommerbrodt en 1886.

L. P.

F. GEORGE MOHL. **Introduction à la chronologie du latin vulgaire, étude de philologie historique.** Paris, Émile Bouillon, 1899, XII-339 pp. in-8° (forme le 122° fascicule de la Bibliothèque des Hautes-Études). Prix 10 fr.

L'étude du latin vulgaire ne chôme guère depuis vingt ans; née, en Allemagne, dans un milieu scientifique où l'on se préoccupait beaucoup moins de l'idiôme de Rome que des parlers modernes qu'on savait, enfin, en être dérivés par la voie naturelle, elle a été reprise, et comme reconquise, par ceux qui, semble-t-il, auraient dû nous en révéler l'intérêt.

En Allemagne, c'est M. Wölfflin et ses élèves; en France, ce sont MM. Goelzer, Bonnet et d'autres; en Amérique, MM. Matzke, Cooper et Olcott, pour ne citer que ces trois noms, qui ont largement contribué à renouveler dans ces dernières années un domaine où les romanistes avaient laissé derrière eux quelques jalons et une sorte de campement plutôt que des établissements définitifs. La méthode inductive et de reconstruction ne semble pas, en effet, avoir réussi à ces derniers savants. Elle offre, d'ailleurs, plus d'insécurité que de charme, et pour une bonne fortune comme celle de M. W. Meyer ou de M. Gröber, postulant, par exemple, *anxia*, qu'on découvrit plus tard (*Arch. f. L. L.*, I, 242; 564), que de mots inutilement forgés, que de soi-disant altérations d'une forme latine, jugées indispensables pour nous rendre compte de l'aspect d'un mot roman, qui avait peut-être été mutilé au IX^e ou au X^e siècle, sous des influences analogiques mal démêlées!

J'ai nommé MM. Gröber et W. Meyer, parce qu'ils représentent très fidèlement le « dernier bateau » du romanisme allant à la découverte. La réaction se personnifie non moins excellemment en M. Bonnet, l'auteur de ce beau livre: *Le latin de Grégoire de Tours*, où on sent, à chaque page, la religion et même le fétichisme d'une langue littéraire, une et dominatrice, apprise et respectée encore sous la dynastie mérovingienne

et sur laquelle la rouille des patois et des idiômes barbares n'aurait laissé que de bien faibles traces. Outre-Rhin, M. Sittl, après avoir soutenu des thèses très hardies sur le morcellement dialectal, qui présida à la naissance du roman (*Die lokalen Verschiedenheiten d. L. Spr.*), a mis non moins de vigueur à combattre en sens opposé, et il a, dans de récents travaux, été jusqu'à soutenir qu'il n'y a pas de latin vulgaire, qu'en tout cas nous ne pouvons songer à le reconstituer et que ce qu'on a le tort de prendre pour cela n'est, le plus souvent, que le résultat de préférences individuelles, basées sur l'étude de tel ou tel classique ou sur une interprétation arbitraire des grammairiens et des inscriptions.

Il n'était pas inutile de faire cette rapide revue; le livre de M. Mohl, indépendamment de sa valeur intrinsèque, a, en effet, une valeur de contraste, qui serait inappréciable si l'on ignorait ou omettait les doctrines de ses plus récents devanciers. Au surplus il est, en partie, consacré à ceux-ci, à leurs vues, dont l'examen est fait avec un grand souci de rendre à César ce qui appartient à César. Peut-être même ce souci est-il marqué de quelque exagération, et, pour ne citer qu'un fait, je me demande si M. Mohl n'a pas mis une certaine complaisance à tresser des couronnes au Sittl de la première manière, afin de pouvoir mieux flageller le Sittl de la seconde manière. Pourtant, un scrupule m'arrête; il est chez lui à peine question de ce dernier, et beaucoup de l'autre, dont l'importance m'avait un peu échappé¹.

Admettons donc que cette importance soit réelle et que M. Mohl, en la prônant, n'ait pas simplement voulu se donner d'illustres aïeux. Il accepte donc « sans restriction la théorie polydialectale de Sittl pour « l'Italie » et il regrette « que l'éminent latiniste se soit contenté d'une » esquisse aussi sommaire de ce primitif latin, dont il a si bien compris » la nature, mais dont il paraît n'avoir pas tiré toutes les déductions » désirables au point de vue des langues romanes. » Et l'auteur du livre que j'analyse d'ajouter aussitôt ceci, qui résume sa doctrine : « Pour » notre part nous n'hésitons pas à considérer le latin provincial d'Italie » comme la source presque exclusive de toutes les manifestations linguistiques attribuables au latin vulgaire de l'Empire romain; c'est » là, c'est dans la prononciation sabine, volsque, hernique, pélignienne, » osque, marse, picénienne, falisque, qu'il faut chercher la cause première des langues romanes, et c'est dans ces dialectes qu'il faut » rechercher les premiers germes de cette forme nouvelle de la latinité. » (p. 16).

¹ J'avais encore en mémoire l'amère critique que MM. Schuchardt et G. Meyer firent de cette œuvre de débutant que sont *Die lokalen Verschiedenheiten*, etc., dans la *Zs. f. R. Ph.*, VI.

Il y a donc eu, dès les origines de Rome, un *latin rustique* « porté peu » à peu dans l'Italie entière par les premières conquêtes des légions et » les premiers envois de colonies... Pendant de longs siècles il se déve- » loppe librement, sans contact bien étroit ni bien direct avec la langue » de la métropole, elle-même encore passablement flottante et sujette à » tous les changements; il échappe à la fois à l'influence régulatrice de » l'idiôme littéraire, qui n'existe pas encore ou qui en est à peine à ses » premières ébauches, et en même temps, au prestige d'une langue » officielle et administrative, que la puissance romaine, encore dans » l'enfance, ignore tout autant qu'une langue consacrée par les lettres. »

Mais un moment viendra où cette floraison libre aura son terme; l'influence administrative, dont M. Mohl décrit avec beaucoup de soin les ressorts, aura raison de cette exubérance et de cette luxuriance, et ainsi s'explique que nous rencontrions dans les inscriptions un « latin vulgaire plus ou moins uniforme... à la base du latin provincial et des langues romanes », latin qui a causé tant d'embarras aux philologues, qui les a conduits à des hypothèses hasardeuses (celle d'une *lingua romana* unique, de Raynouard, celle d'un latin uniforme parlé, sous l'Empire, de Carthage au pas de Calais et de Gadès à Cologne). Ce latin « s'est substitué au latin polydialectal de l'ancienne Italie. » Mais comment ? M. Mohl va nous le dire : « ...il faut que les patois latins de » l'époque archaïque se soient insensiblement rapprochés de la langue » littéraire et officielle, à mesure que le prestige de celle-ci grandissait » et que l'administration romaine, plus forte et plus étendue de jour en » jour, faisait plus profondément sentir son influence et son empire. De » même que les langues primitives du Latium et bientôt celles de l'Italie » avaient fini par se fondre dans la *rusticitas* archaïque des premières » colonies, de même, ces dialectes mixtes latino-italiques, s'altérèrent » insensiblement au contact intime et incessant du latin officiel et finalement fusionnèrent avec lui dans une sorte de compromis naturel où » la langue littéraire eut, comme il était juste, la part du lion; une dis- » lution radicale des vieux dialectes s'ensuivit bientôt, et d'année en » année, avec les progrès croissants de la puissance romaine, ce langage » hybride, moitié dialectal et moitié littéraire, s'épura, se perfectionna, » s'unifia jusqu'à se rapprocher de très près du latin purement littéraire. » (p. 89).

On remarquera que jusqu'ici j'ai mis une sorte de coquetterie à faire parler M. Mohl lui-même et à détacher de la première partie de son livre les passages qui m'ont paru les plus significatifs; je me suis permis tout au plus de souligner le ton impératif (*il faut*) avec lequel, comme un magicien qui commande aux éléments, notre auteur détermine l'évolution des langues en Italie; c'est là, dans ce dogmatisme très sûr de lui-même, qu'est le point vulnérable de sa théorie, comme aussi dans

l'accumulation vertigineuse d'hypothèses ¹, comme enfin dans l'insuffisance trop manifeste des preuves directes, tirées du matériel linguistique qu'il avait à sa disposition.

M. Mohl l'a bien compris, et il a surtout demandé à l'histoire ses arguments les plus solides; il l'a fait avec une très réelle érudition et une habileté incontestable; ou je m'abuse, ou il ne s'écrit plus une page sur la civilisation impériale sans que l'on consulte avec profit ce livre, dont le titre repousse plus qu'il n'attire les archéologues et les amateurs d'idées générales. Pour établir comment s'est faite cette uniformisation d'un « vulgaire » en Italie, M. M. cite des faits nombreux, les déportations en masse d'Italiotes après la guerre sociale, la Lex Julia et la lex Plautia, la répression de Sylla, qui ne laisse rien debout dans le Samnium, le dépeuplement, qui fut général dans la péninsule et qui rendit le recrutement des armées si difficile. De là cette politique « italienne » de César et d'Auguste, destinée à reconstituer une unité compacte et forte de la nation. De là aussi cette propagande par l'école sur laquelle (p. 67 s. q.; p. 169) M. M. a réuni de si curieuses notes. Les « patois latins de l'époque archaïque », ce « latin général des paysans du Latium », ont donc remplacé les anciens dialectes italiques, qui, sans cela « eussent infailliblement transmis leurs principales particularités ». Encore très distincts de la langue de Rome à l'époque de la guerre sociale, ils s'en étaient, on l'a dit, sensiblement rapprochés vers la fin de la république, de sorte que « sous Auguste... les vieux dialectes du « Latium et des pays limitrophes avaient partout fait place à une langue « commune de toutes les populations de cette région, qui, malgré une « forte empreinte sabine ou volsque, était déjà tout à fait voisine du « latin littéraire. »

Cette langue s'étendit peu à peu à tout l'Empire, et de plus en plus influencée par le latin littéraire, dont les formes « l'irriguaient continuellement » elle a donné ce latin vulgaire, base des langues romanes, d'une si remarquable unité. Cette « incontestable unité » n'aurait pu se réaliser ni se maintenir autrement, et « les langues romanes fussent nées quatre ou cinq siècles plus tôt. » Elle n'a donc rien de primitif; elle est au contraire « une œuvre tardive, réalisée imparfaitement et « après coup, sous la pression artificielle de la langue écrite et officielle. » (p. 165).

Voilà la doctrine; elle a un puissant attrait; pour la première fois,

¹ Voyez p. 80, à propos du type *domnī* : « ...il pouvait exister dans les « régions celtiques de l'Italie un souvenir des vieux nominatifs en *ī* qui a « fort bien pu aider de même à la propagation du système en *-ī* ..etc. ». Encore ici la forme est-elle prudemment dubitative!

peut-être, on s'essaie à expliquer un fait trop certain, que l'étude des inscriptions tend chaque jour à confirmer; c'est qu'il y a unité du latin jusqu'au IV^e siècle, alors que la variété a dû régner jusqu'à la fin de la république et qu'elle reparait, en traits éclatants, dès le V^e siècle, au seuil des temps barbares. Est-il concevable que pendant 300 ans, et même un peu plus, cette floraison des dialectes ait été interrompue? Ou bien y a-t-il eu, seulement, comme un vernis jeté sur la polymorphie dont les témoignages de Varron et des premiers grammairiens nous attestent la réalité, confirmée par le tome I du C. I. L., l'étude de Plaute, des fragments de Naevius, Lucilius, Ennius, etc.?

Si clairement que M. Mohl nous parle sur cet épineux objet, il ne nous tire pas de tous doutes. Il le pouvait difficilement, à défaut de documents directs et précis. Quand il aborde l'étude des sons et des formes, nos inquiétudes renaissent; ou plutôt il les avait simplement endormies par un habile exposé, où l'histoire tient une large place et qui a, d'ailleurs, bien des vraisemblances. Ainsi s'explique, en même temps la disposition de son livre.

Celui-ci est divisé en six chapitres, dont le premier (1-30) est l'énoncé du « problème du latin vulgaire », tandis que le second (31-86) est consacré à un « coup d'œil général sur les origines et le développement du latin vulgaire ». C'est ici que la doctrine est développée dans son ampleur et que les influences celtiques, ibères, etc. sont étudiées. Dans un troisième chapitre (87-150) nous assistons à la « constitution du latin vulgaire ». Les monuments des autres dialectes italiques et les débris des patois locaux sont signalés; l'histoire des translocations et des perturbations, qui renouvelèrent toute la surface ethnique de l'Italie, est tracée à grands traits. Le quatrième chapitre (151-235) nous montre les « restaurations et influences littéraires ». Pour la première fois, sortant des généralités, d'ailleurs très attrayantes et très topiques, M. Mohl s'applique à nous convaincre par des faits précis auxquels sa méthode trouve une application formelle. Il étudie successivement la diphtongue *au*, la chute et le rétablissement de *s* final; la fusion des thèmes en *-u* et en *-o*; les nom. plur. fém. en *-ās*, les nom. plur. masc. en *-ōs*, en *-ī* et en *-īs*; les fém. en *aes*; les nom. plur. en *-ī* en Transalpine; il conclut par quelques observations sur le gén. pl. et le comparatif, notamment en Gaule (*Francor*, *bellezour*, etc.). Le cinquième chapitre (236-265) est consacré aux provinces de l'Empire. De nouveau les généralités reparaissent, mais étoffées de constatations de fait et de démonstrations, dont plusieurs ont une originalité très attachante, notamment l'histoire de *pro* et de *amb*; l'explication de l'impératif négatif à forme d'infinitif (qui serait simplement un subj. imp. du latin, *ne dicere(s)*, quoiqu'il y ait plus d'une objection à faire); le justification de **plusiore*s par *plusiuri* et celle du roumain *ajuna* à côté des autres formes romanes. En

revanche je fais les plus expresses réserves sur *ebbi* = osque *hipid*, sur *fondefle* anc. franç. rapproché de l'italique *-flo*. Dans son sixième chapitre M. Mohl s'essaie à une « chronologie générale du latin vulgaire. » C'est celui qui offre forcément le plus de lacunes et prête inévitablement le flanc aux discussions les plus vives. Des quatre périodes qu'il distingue, une seule (constitution du latin général d'Italie) forme le sujet de développements concrets; M. Mohl y étudie le vocalisme italique dans ses rapports avec le latin; il fait l'histoire des gutturales (y compris *ng* et le mot *ego*) et parle sommairement des groupes *tr*, *tl*, plus longuement de *ct*, sur quoi il projette de nouvelles lumières. Et c'est tout; car vous ne trouvez pas une opinion, étayée de faits, sur les mots en *-iolu*, sur *muliere(m)*, *pariete(m)* et les analogues; sur l'apparition de *i* prosthétique devant *s* + consonne; sur la réduction de *sc* ou *cs*, étudiée de nouveau, il y a quelques années, par M. Wallensköld, sur d'autres assimilations de consonnes, auxquelles on doit *donna*, l'a. fr. *damage*¹, etc.. Est-ce que le latin italique nous laisserait à court dans ces matières? Ou bien M. Mohl a-t-il voulu se réserver pour le grand ouvrage, dont ce volume n'est que l'introduction? La critique me paraît, en tous cas, prématurée, et je me borne à ces points d'interrogation.

A s'en tenir, d'ailleurs, à ce que M. M. nous donne, on a déjà surabondamment à apprendre et aussi à discuter. Car, je l'ai dit plus haut et dois le répéter ici, la partie dogmatique de son ouvrage est infiniment plus ferme et emporte plus haut la conviction que la partie démonstrative. Celle-ci reste fragmentaire, comme il était certain d'avance, hérissée d'hypothèses et pas toujours concluante dans ses meilleures portions. On y sent un peu le côté tendentiel et d'a-priori.

S'agit-il, par exemple, de la réduction de la diphtongue *au*? Fidèle à ses convictions, M. M. en admet l'antiquité et, d'autre part, le caractère partiel. C'est trop juste. Que *au* > *o* soit un phénomène universel, est douteux avant tout examen; on connaissait le latin classique *sodes*, *oricla* dans l'Appendix Probi; on savait que, de même que pour les consonnes finales, le latin impérial favorise à l'atone la restitution de *au* là où ce phonème avait cédé la place à *o*. Mais M. M. va plus loin; il fait intervenir les anciens dialectes italiques; il croit que l'Ombrie a connu cette tendance à la monophthongaison; l'action officielle ne s'exerça efficacement « que dans la Cisalpine et chez les Vénètes; cf. v. vénit. « *aldir*, *laldare*. v. milan. *oldir*, *volsa*, etc. » et dans la Provence, « grâce sans doute à ses écoles, à son rôle prépondérant dans l'histoire « de la civilisation romaine », tandis que l'Italie centrale et surtout

¹ Il est question de *dommage*, p. 251; mais M. Mohl semble y ignorer l'a. fr. *damage* qui est la bonne forme et lui évitait un doute.

méridionale, la Rhétie et la Dacie, « régions où la colonisation italienne fut prépondérante », conservèrent l'alternance *audio* : *odtre*. C'est fort bien; mais sans vouloir compliquer le problème de la comparaison, pourtant indispensable, avec l'espagnol et le portugais, que nous enseignent les dialectes septentrionaux de la Gaule, c'est-à-dire d'une terre infiniment moins romanisée? La même alternance, et, même à la tonique, un sentiment très net et très prolongé de la distinction entre *o* et *au*, lequel est traité comme *a + u*. A Liège on dit *pō*, *trō* et *klō* (ou *klō*), et cela se maintient à St-Hubert, en Nord-lorrain (*jōw* et *jaw* chez M. Zéliqzon) à Bourberain (*tyaw* = *clavu* de même que *chawz* = *causa*; *praw* = *pauperem*, etc.); à Bournois (*kās* et *fā*); à Lyon (*o* des deux parts); dans la Suisse française et jusqu'à Vionnaz (*dzūta* = *gab(a)ta*, de même que *pū* = *paucu*, *poūri-ra* = *pauperu-ra*, *tsūza* = *causa*; etc.). Le vaudois dit *u* partout. Et à l'Ouest, si on bifurque à l'embouchure de la Sambre (Chatelineau dit *klō ettro*), on retrouve ce parallélisme. Ainsi on dit à Auve (Marne) d'après Tarbé *jeoues* et *chæou(x)* = *caulu* où, à travers les gaucheries de la transcription, l'identité se manifeste dans le traitement; toutefois je serais moins affirmatif pour la Picardie, qui fut cependant, avec les régions voisines, romanisée plus activement que notre Wallonie et le N. E. de la Gaule. Déjà à Maretz, près Busigny, sur le parcours du Nord français, on a *treu* (trou) et *keups* (coup), c'est-à-dire *ou* = *ol*. En somme l'histoire nous laisse ici dans l'incertitude et nous trahit plutôt qu'elle ne nous sert.

Pour chacun des phénomènes étudiés par M. Mohl il y aurait place pour des considérations analogues; mais il n'en est aucun à propos duquel les imperfections de sa méthode, théoriquement si belle et si attrayante, n'apparaissent aussi nettement que dans l'évolution de *c(e, i)*.

On sait sur quel terrain de combat nous transporte la détermination des étapes par où passa le *c* latin avant de s'assimiler. Et non seulement les étapes, mais la date à laquelle elles furent accomplies. Quand on songe que Diez réservait au VII^e siècle de notre ère une progression que M. Mohl considère comme peu postérieure à l'avènement de l'empire, on fait de mélancoliques réflexions sur la lenteur des progrès que peut revendiquer notre science; mais si l'on apprend que les idées de Diez trouvaient hier encore d'éminents défenseurs en France (M. G. Paris) et en Angleterre (Lindsay), le désarroi en est légitimement accru.

Donc M. M. (p. 289 sq.) reporte la palatalisation plus haut que l'introduction des nombreux mots gothiques dans le latin, car, dit-il, ils n'ont pu s'assimiler, ce qu'ils auraient fait si *ke*, *ki* latins avaient été

semblables à *ke, ki* gothiques; or il ne l'étaient pas; ils étaient déjà en train de se palataliser. Ce processus aurait eu lieu dès le I^{er} siècle, à preuve ce qui se passe en Espagne, où le *ç* fut transmis directement, en roumain aussi, c'est-à-dire dans un pays où le fil de la tradition fut tranché de bonne heure.

Tout cela est très discutable. Le gothique fournit des arguments en sens inverse, car on ne peut raisonnablement soutenir que *kerker, kaiser*, etc. remontent au germanique du I^{er} siècle. Le roumain a traité *que, qui*, comme *ce, ci*; M. M. y prend garde, il est vrai, et il répond à l'objection en ces termes : « Des formes de ce genre (*cincî* = *quinque*) « prouvent simplement que *que, qui*, devenus *ke, ki*, ont par la suite « subi en Dacie le même traitement que *ke, ki* ou *ce, ci* primitifs. » En êtes-vous sûr? Et qu'est-ce qui vous autorise à éterniser ici une force agissante que vous refusez au latin d'Italie à l'époque de l'infiltration gothique? L'analogie de *cînz*, de *cûré* picards n'a rien de décisif; c'est un phénomène moderne, dont M. Joret, si je ne m'abuse, a trouvé des traces en Normandie. Au surplus M. Mohl devrait faire un usage plus discret, à mon sens, de ces rapprochements avec le canadien, avec le patois de Dieppe, avec des parlers slaves ou même orientaux. C'est un charme, et un péril, de la philologie comparée, où se reconnaît la méthode spirituelle de son maître, M. Michel Bréal; mais tout pesé, je crois que le péril est encore plus grand que le charme. Ce n'est pas que cette méthode n'ait son piquant; elle contribue à renouveler les points de vue didactiques; mais elle a, je le répète, ses écueils; souvent elle mène à l'à-peu-près et ne force pas la conviction du romaniste. Il n'y a pas, si j'ose ainsi m'exprimer, il n'y a pas adhésion, parce qu'il n'y a point adhérence, les analogies invoquées se heurtant à des difficultés de temps, de lieu et d'appropriation.

Je ne voudrais pas clôre par des critiques, en somme graves, mon appréciation d'une œuvre qui comptera parmi les plus marquantes de ces dix ans et que tout romaniste se doit de lire et de méditer, comme aussi elle intéresse les latinistes, un peu dégagés du vieux harnois scolaire, et les Italistes, dont le nombre s'est fort accru en ces derniers temps. Nul n'aura peut-être, après M. Wölfflin et son école et par de tout autres voies, plus contribué que M. Mohl à rajeunir une science, dont on peut dire qu'elle avait prématurément perdu beaucoup de son intérêt vital, en raison même des excès auxquels se livrèrent ceux qui auraient pu et dû nous attacher à elle. Et ce n'est pas un médiocre titre à notre admiration que celui dont on peut parer ainsi l'auteur de cette *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*.

M. WILMOTTE.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis. Oxonii, e typographeo Clarendoniano. Pet. in-8°. — **Lucreti de rerum natura libri sex**, *recognovit brevique adnotatione critica instruxit* CYRILLUS BAILEY. Prix, broché : 2 sh. 6 d. — **Cornelii Taciti opera minora**, *recognovit brevique adnotatione critica instruxit* HENRICUS FURNEAUX. Prix, broché : 1 sh. 6 d.

Jusque dans ces derniers temps, l'Allemagne avait pour ainsi dire le monopole des collections de classiques grecs et latins à bon marché, fournissant, dans un format commode, des textes revisés et accompagnés soit de préfaces soit de courtes annotations critiques. L'Europe fut longtemps inondée des petits stéréotypes de Karl Tauchnitz, dont beaucoup malheureusement laissaient à désirer au point de vue scientifique. La *Bibliotheca Teubneriana* n'eut point de peine à les supplanter ; elle occupe aujourd'hui le premier rang et par le nombre et par la valeur des volumes édités. Vinrent ensuite les collections de Bernhard Tauchnitz, de Weidmann (*Text-Ausgaben*) et de Tempsky-Freytag ¹. Voici que d'autres pays se mettent à rivaliser avec l'Allemagne et tiennent à honneur de posséder des collections nationales de classiques grecs et latins. Il y a trois ans environ, M. J. B. Wolters, de Groningue, a commencé la publication d'une *Bibliotheca scriptorum Graecorum et Latinorum Batava* ². L'Angleterre, à son tour, entre en lice avec sa *Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis*.

Les deux volumes que nous avons sous les yeux donnent une idée avantageuse de l'entreprise. Le texte est établi d'après les meilleurs manuscrits et avec une grande prudence. Les éditeurs n'ont point cherché à innover, et, parmi les conjectures des savants, ils n'ont admis que celles qui leur paraissaient certaines : ils ont préféré laisser tel quel maint passage altéré plutôt que de risquer d'aggraver le mal en essayant d'y porter remède. Cette réserve est louable, d'autant que les éditions de la *Bibliotheca Oxoniensis* sont destinées, selon toute apparence, aux *scholars* et aux étudiants des universités. Elle se justifierait moins s'il s'agissait d'éditions à l'usage des collèges, car il n'est pas bon, à notre avis, de jeter les jeunes esprits au milieu des perplexités de la science philologique. — L'apparat critique est sobre et clair.

¹ Cette dernière collection est dirigée par des savants autrichiens. Si nous la rangeons parmi les collections allemandes, c'est parce que l'un des deux éditeurs (Freytag) est allemand.

² V. la *Chronique* de la *Revue*, 1897, n^{os} 49 et 116.

Quant à l'exécution typographique, elle est digne de la vieille renommée de la *Clarendon Press* ¹. Caractères, papier, etc., tout a ce cachet de luxe tranquille et solide qui est spécifiquement anglais. Une petite observation : pourquoi les volumes ne sont-ils ni datés ni paginés ?

P. THOMAS.

Latin Literature of the Empire, *selected and edited, with revised texts and with brief introductions*, by ALFRED GUDEMAN, *University of Pennsylvania*. Vol. II. *Poetry*. New-York et Londres, Harper et frères, 1899. X — 493 pp. in-8°.

Nous avons rendu compte l'année dernière ² du 1^{er} volume (*Prose*) de la chrestomathie de M. Gudeman. Le second volume, consacré à la poésie contient le *Culex*, la *Copa*, le *Moretum*, la *Lydia*, le *Pervigilium Veneris*, une partie de l'*Aetna*, et des extraits de Manilius, Phédre, Sénèque le Tragique, Perse, Lucain, Calpurnius, Némésien, Silius Italicus, Valerius Flaccus, Stace, Martial, Juvénal, Ausone et Claudien. On remarquera que M. G. a laissé de côté les poètes chrétiens, tandis que dans le 1^{er} volume il avait mis à contribution Minucius Félix et Boèce.

Nous ne savons s'il est opportun de mettre entre les mains des élèves des textes aussi altérés que le sont le *Culex*, l'*Aetna* et le poème de Manilius. On y rencontre quantité de vers absolument inintelligibles, des non-sens, des constructions barbares. De temps en temps, il est vrai, une croix avertit le lecteur qu'il se trouve en présence d'un passage désespéré; mais, pour être de bon compte, il aurait fallu hérissier mainte page de ces emblèmes funèbres. Que dans une édition savante on reproduise aussi fidèlement que possible le texte des manuscrits, rien de mieux; les fautes qu'on n'a pas réussi à corriger peuvent être signalées dans les notes critiques ou dans le commentaire. Mais dans un livre classique il convient de ne donner aux jeunes gens que des choses qu'ils puissent comprendre, et il est inhumain de les obliger à se casser la tête sur des énigmes insolubles. De deux choses l'une : M. G. devait ou rejeter résolument les morceaux trop défigurés par l'ignorance et l'incurie des copistes, ou bien y introduire toutes les conjectures nécessaires pour fournir un sens acceptable.

¹ Dans le *Lucrèce*, nous avons relevé une faute d'impression, V, 339 : *periisse* pour *perisse*.

² V. *Revue*, t. XLII (1899), 3^e livr., p. 174.

A part ce détail, le choix des extraits nous paraît digne d'éloges. Nous regrettons seulement l'absence de la pièce où Stace engage sa femme Claudia à l'accompagner à Naples (*Silv.*, III, 5), et des *Adieux à Rome* de Rutilius Namatianus.

M. G. s'est servi des éditions les meilleures et les plus récentes. Les endroits où il s'en écarte sont indiqués dans l'appendice critique.

L'impression est beaucoup plus correcte que dans le 1^{er} volume.

P. THOMAS.

THOMAS DOKKUM. **De constructionis analyticae vice accusativi cum infinitivo fungentis usu apud Augustinum.** (*Dissertation inaugurale de l'Université de Groningue*). Sneek, Van Druten, 1900. 104 pp. in-8°.

La substitution de la construction de *quod*, *quoniam*, *quia*, avec le subjonctif ou l'indicatif à celle de l'accusatif avec l'infinitif après les verbes déclaratifs et perceptifs est un des phénomènes les plus dignes d'attention de l'histoire de la langue latine. M. D. s'est proposé de l'étudier dans les œuvres de Saint Augustin, ou plutôt — car la tâche était trop lourde — dans une partie des œuvres de Saint Augustin : il a pris, parmi les ouvrages antérieurs à la conversion du grand évêque, les traités *Contra Academicos* et *De beata vita*, et parmi les ouvrages postérieurs, la *Cité de Dieu*, les *Confessions* et les *Lettres*.

Avant d'aborder l'étude de l'emploi de ce qu'il appelle la *construction analytique* (la construction avec *quod*, *quia*, *quoniam*) chez Saint Augustin, il examine la méthode à suivre dans le choix des exemples : il faut écarter ceux où *quod*, *quia*, *quoniam*, ont une valeur explicative et par conséquent ne tiennent pas simplement lieu de l'accusatif avec l'infinitif.

Entrant ensuite dans le cœur de son sujet, il énumère les exemples qu'il a recueillis, dans les ouvrages cités plus haut, de *quod*, *quia*, *quoniam*, avec le subjonctif ou l'indicatif remplaçant la construction infinitive après les verbes déclaratifs et perceptifs. Il aboutit à cette conclusion intéressante : dans les écrits antérieurs à sa conversion, Saint Augustin fait de la construction analytique un usage beaucoup

1 P. 7 : " Non omnia scripta Augustini perlegendi spatium temporis mihi datum fuit. Tanta, ait Possidius, ab eodem dictata et edita sunt.... ut ea omnia vix quisquam studiosus perlegere et nosse sufficiat. "

plus restreint que dans les écrits postérieurs ¹. Ce fait doit être attribué à ce que, en devenant chrétien, l'auteur de la *Cité de Dieu* a cessé d'être cicéronien; en d'autres termes, l'autorité de la Bible latine, où les constructions analytiques abondent, l'a emporté chez lui sur l'influence de la littérature classique.

Sous forme d'appendice, M. D. traite de l'origine et de la nature de la construction analytique. Avec la majorité des philologues, il estime que l'emploi de *quod* avec le subjonctif ou l'indicatif, au lieu d'une proposition infinitive, n'est pas un hellénisme, mais appartient à la langue archaïque et populaire; c'est ce qu'il établit par une discussion très serrée. Quant à l'emploi de *quia* et de *quoniam*, où presque tous, au contraire, voient un hellénisme (c'est-à-dire une traduction de *διότι* et *ὅτι* = *ὅτι*), il lui attribue une origine purement latine et il l'explique par la confusion qui s'est graduellement produite entre les trois particules *quod*, *quia* et *quoniam*. Son principal argument, qui nous paraît sérieux, c'est que dans la Bible grecque on ne trouve ni *διότι* ni *ὅτι* après les verbes déclaratifs et perceptifs, mais exclusivement *ὅτι* : les traducteurs latins de la Bible, qui ont les premiers employé *quia* et *quoniam* après les verbes déclaratifs et perceptifs n'ont donc pu imiter le grec en cela; ils ont simplement suivi l'usage du latin populaire.

Cette dissertation, conduite avec méthode et avec jugement, fait honneur au jeune savant et à ses maîtres ².

P. THOMAS.

M. LEVIN. Lehrbuch der jüdischen Geschichte und Literatur. Berlin, Calvary, 1900. 390 pp. 3 m. 50.

Ce manuel est destiné à l'enseignement de l'histoire juive dans les écoles israélites d'Allemagne. Il embrasse toute l'histoire du peuple

¹ La proportion des constructions analytiques aux constructions infinitives est de 1 à 80 dans le *Contra Academicos* et de 1 à 25 dans le *De vita beata*, tandis qu'elle est de 1 à 18 dans la *Cité de Dieu*, de 1 à 5 dans les *Confessions* et de 1 à 9 dans les *Lettres*. De plus, dans ses premiers écrits, Saint Augustin n'admet que la construction de *quod* avec le subjonctif, tandis que, dans les ouvrages postérieurs, il emploie *quod*, *quia* et *quoniam*, avec le subjonctif et l'indicatif indistinctement.

² P. 27, il faut rayer l'exemple d'Apulée, *De Plat. et eius dogm.*, II, 17. Ce passage doit être lu ainsi : *Sed nocere longe peius esse ex eo intellegi potest, quod animi bonis eo vitio perniciosius infertur*, etc. V. nos *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée*, dans le *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique*, t. XXXV (1898), p. 1009 = p. 19 du tiré à part.

juif depuis les premiers récits bibliques jusqu'à la période contemporaine. La lecture mérite d'en être recommandée à ceux qui désirent avoir un tableau d'ensemble des destinées du prodigieux petit peuple d'Israël. D'autre part, il est toujours particulièrement intéressant de savoir comment les éducateurs d'un peuple ou d'une communauté humaine lui racontent sa propre histoire, car cet enseignement nous éclaire sur l'état d'esprit et les tendances actuelles du groupe tout entier. En racontant les persécutions subies par son peuple dans les siècles passés, M. Levin a su éviter les déclamations inutiles, et en général, il a traité son sujet avec une sympathie discrète, qui sait gagner le lecteur.

II

GEORGES BARDOT. **La question des dix villes impériales d'Alsace, depuis la paix de Westphalie jusqu'aux arrêts de "réunions" du conseil souverain de Brisach (1648-1680).** (*Annales de l'Université de Lyon, nouvelle série, II. Droit, Lettres. — Fasc. 1^{re}*). Paris, Picard; Lyon, Rey. 1899. 295 pages.

Le fameux traité de Westphalie (1648) a-t-il attribué à la France l'Alsace tout entière ou seulement les territoires que la maison d'Autriche y possédait, soit le quart du pays? La plupart des historiens allemands qui ont étudié la question, soutiennent cette dernière manière de voir; au contraire les savants français prétendent que c'est l'ensemble de la région située entre les Vosges et le Rhin, qui échet à la France. M. Bardot vient de prouver dans un travail consciencieux et documenté qu'aucune de ces deux interprétations ne peut être admise. Il ne s'est pas laissé influencer par des préoccupations d'amour-propre national, qui semblent avoir déterminé en grande partie l'opinion de ses prédécesseurs, et il a examiné le problème à un point de vue purement objectif.

Le traité de Westphalie n'a pas cédé à la France toute l'Alsace en tant qu'expression géographique, mais il lui a donné avec les territoires qui y constituaient les domaines propres de la maison d'Autriche, des droits que les Habsbourgs exerçaient en qualité de Landgraves de Haute et Basse Alsace et de Préfets ou Grands-Baillis de Hagenau. Ce sont ces droits que Louis XIV a pu faire valoir pour incorporer au bout d'un certain temps l'Alsace tout entière. Il est vrai qu'ils n'étaient pas clairement définis par le traité : le roi devait les exercer en toute souveraineté, mais laisser aux territoires qui étaient membres immédiats de l'Empire leur caractère d'immédiateté

vis-à-vis de l'Empire et l'indépendance qu'elle comportait. L'auteur examine particulièrement la situation qui était faite par le traité aux Dix Villes de la Préfecture de Hagenau : Hagenau, Colmar, Schlettstadt, Wissembourg, Landau, Obernay (Eberheim), Rosheim, Münster-au-val-Saint-Grégoire, Kaisersberg et Turckheim. En vertu du traité, elles devaient demeurer dans leur immédieté envers l'Empire, c'est-à-dire qu'elles ne dépendaient en dernière analyse d'aucune autre autorité suprême que de celle de l'Empereur et de la diète. Mais, d'autre part, aux termes du même traité, les droits de la Préfecture, sous la protection de laquelle ces villes étaient groupées, appartenaient au roi en toute souveraineté. L'exercice souverain de ces droits entraînait évidemment pour ces villes une sujétion à un pouvoir autre que celui de l'Empereur et de l'Empire.

L'attitude de Louis XIV à l'égard des Dix Villes a été déterminée par la considération de ses rapports avec l'Empire, et c'est de ce point de vue que l'auteur a étudié le conflit qui a éclaté entre la décapole et le gouvernement du Grand Roi. Les ménagements, dont Louis XIV a usé envers les Dix Villes, s'expliquent par son désir de se concilier les princes allemands, adversaires de la politique absolutiste et centralisatrice des Habsbourgs. Pour contrecarrer l'influence autrichienne en Allemagne, il voulut réintégrer tous ses domaines alsaciens dans l'Empire, ce qui lui eût permis de maintenir l'immédieté des Dix Villes avec la possession de la Préfecture. Il aurait voulu au moins pour le roi de France en Alsace la même situation qu'avait le roi d'Espagne dans les Pays-Bas espagnols et la France-Comté. Mais ses tentatives de réincorporation à l'Empire de ses domaines alsaciens ne réussirent pas par suite de l'indifférence ou de l'hostilité de la majeure partie des princes allemands, qui craignaient l'établissement de la prépondérance française au sein même de l'Allemagne.

A partir de 1658, Louis XIV résolut de revendiquer les prérogatives traditionnelles du Préfet de Hagenau en matières militaire, judiciaire et administrative. Après un essai infructueux d'arbitrage, la question, qui n'avait pu être réglée diplomatiquement, fut résolue en fait par l'occupation des Dix Villes par les troupes françaises en 1673. D'ailleurs la déclaration de guerre de l'Empereur, puis de l'Empire, suivit de près cette occupation, de sorte que l'issue du débat dépendit du sort des armes. Louis XIV fit consacrer sa prise de possession des Dix Villes impériales par un arrêt de la Chambre des réunions de Brisach, qui, en proclamant la souveraineté du roi de France sur les villes dépendant de la Préfecture de Hagenau, interprétait définitivement en faveur de Louis XIV les clauses contradictoires du traité de Westphalie.

L'ouvrage de M. B. est bien ordonné dans son ensemble, mais il présente çà et là quelques longueurs et quelques redites, entre autres

dans l'introduction et dans la conclusion. L'historique des négociations diplomatiques, auxquelles donnèrent lieu toutes les controverses relatives à la question des Dix Villes impériales d'Alsace, est cependant intéressant en ce sens qu'il permet d'apercevoir les rapports qui existèrent entre la France et l'Empire au XVII^e siècle. L'auteur a su les démêler avec sagacité et avec méthode. Il a produit en même temps une œuvre solide, en faisant un choix judicieux parmi les sources si nombreuses qu'il a pu utiliser ¹.

H. VANDER LINDEN.

HENRI VAST. Les grands traités du règne de Louis XIV.
(*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*). Paris, Picard, 1899, in-8° de 220 pages.

La collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire a consacré en 1893 et en 1898 deux fascicules à la publication des principaux traités du règne de Louis XIV (traité de Munster, ligue du Rhin, traités des Pyrénées, d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue et de Ratisbonne, de Turin et de Ryswick).

M. Henri Vast achève aujourd'hui le précieux recueil dont l'édition lui a été confiée, en nous donnant dans un troisième volume les textes commentés des paix d'Utrecht, de Rastadt et de Bade.

On peut louer ce travail sans restrictions : il est d'une ordonnance claire et méthodique, sobre de notes explicatives inutiles, précédé d'une notice condensée sur les négociations qui ont amené la conclusion des différentes chartes diplomatiques de 1713-1714, et d'une bibliographie suffisamment complète ². Enfin une table des noms propres et un index géographique permettent de s'orienter à travers les trois fascicules. Les historiens modernes ont désormais à leur portée un instrument d'études scientifique et commode qui les dispensera de recourir aux antiques in-folio émaillés d'erreurs et difficiles à compulser.

La succession d'Espagne, « ce pivot sur lequel tourna presque tout le règne de Louis XIV, » fut le *grand dessein* de ce monarque, sa pensée maîtresse pendant plus d'un demi-siècle ; la guerre, qui porte

¹ M. B. a utilisé surtout des documents qui se trouvent aux archives du ministère des affaires étrangères à Paris. — Il cite les travaux de ses prédécesseurs sur la question de l'Alsace, mais n'apprécie pas ordinairement les arguments dont ceux-ci se sont servis.

² Nous devons signaler l'omission de l'intéressant ouvrage de M. Ottocar Weber, *der Friede von Utrecht. Verhandlungen zwischen England, Frankreich, dem Kaiser und den Generalstaaten, 1710-1713*. Gotha. 1891.

son nom, dura treize années; elle s'acheva dans le deuil, épuisant les armes et les finances de la France, ruinant son commerce, sa marine, entamant son territoire colonial, lui enlevant son hégémonie de forces et d'idées.

Dans la lutte engagée par l'Europe coalisée contre le cabinet de Versailles, les contemporains ne virent qu'un duel dont le trône espagnol était l'enjeu; les Français se figurèrent avoir vaincu la maison d'Autriche: un Bourbon n'allait-il pas régner au-delà des Pyrénées?

En réalité, les sept pactes conclus à Utrecht entre Louis XIV et ses ennemis (Angleterre, Portugal, Prusse, Savoie, Provinces-Unies) — traités de paix ou de commerce — (M. Vast reproduit les uns in extenso, les autres dans leurs clauses essentielles) imprimèrent à toute la politique une direction nouvelle; ils déplacèrent son axe au profit de la Grande-Bretagne. Cette puissance, qui avait dirigé la coalition, reçut les profits du nouvel état de choses, la prépondérance des mers.

Sur le continent, à la faveur du conflit européen, deux nouvelles maisons trouvèrent le moyen de se créer une place importante: les royautés de Prusse et de Savoie furent reconnues, germes de fécondation pour deux unités puissantes.

On sait que la pacification ne put se faire complètement à Utrecht, l'Autriche s'étant refusée à reconnaître Philippe V et à déposer les armes. La réconciliation de Rastadt n'apaisa même le différend qu'entre Louis XIV et Charles VI (6 mars 1714). Il faut attendre jusqu'en 1725 pour voir s'opérer un rapprochement entre les cours de Vienne et de Madrid.

Nous regrettons que M. Vast se soit borné à signaler dans son introduction, sans en donner le texte, le traité d'Anvers ou de la Barrière, qui régla le 19 novembre 1715 la transmission de nos provinces à l'Autriche. Cette omission volontaire de l'éditeur français nous fournit l'occasion d'insister — après tant d'autres — sur la nécessité de publier, en Belgique, une collection de textes *ad usum scholarum*; tous ceux qui s'intéressent à la vulgarisation scientifique de notre histoire nationale désirent que le vœu émis à ce sujet par la commission royale d'histoire soit bientôt réalisé.

MICHEL HUISMAN.

DAVID-SAUVAGEOT, *professeur de rhétorique au Collège Stanislas.*

Morceaux choisis des classiques français. Prose et vers. *Classe de 6^e.* Paris, Colin et C^{ie} et Lemerre.

Ce recueil, dit l'auteur, a été tout exprès composé pour la classe de sixième. Nous ne savons si tous les morceaux conviendraient bien à nos sixièmes: il en est qui nous paraissent un peu au-dessus de la portée

de ces jeunes intelligences. Il est vrai que les morceaux choisis sont fort nombreux, et l'on a la ressource de faire un triage.

Quant aux extraits eux-mêmes, l'auteur a eu un double but : former le goût littéraire et développer les bons sentiments qui sont en germe dans l'âme des enfants. Peut-être eût-il été préférable de laisser de côté, sans pitié, les emprunts faits aux versificateurs du 18^e siècle. Ducis, Delille, Saint-Lambert, et de faire une place, plus large encore, aux poètes de notre siècle. Les fabricants de vers du 18^e siècle ne nous semblent pas, à beaucoup près, être d'excellents éducateurs du goût.

J'aime beaucoup les courtes notices biographiques, illustrées du portrait des écrivains, que l'auteur a mises en note. Elles ont de la couleur et de la vie — et, par leur sobriété, sont aisées à retenir.

Encore une critique. Je me demande ce qui a guidé l'auteur dans la distribution de ses extraits. Il y a là un pêle-mêle déconcertant : Maxime Du Camp, Florian, Boileau, Laprade, La Fontaine, Ducis, André Lemoyne, etc., voisinent, fort étonnés sans doute, de ce coude à coude inattendu. Et du même auteur, des fragments sont épars à divers endroits du livre. Traduction libre du *disjecti membra poetarum*? Ou bien l'auteur a-t-il voulu, en variant de la sorte, maintenir l'attention toujours éveillée? Mais cette variété présente à nos yeux un inconvénient des plus graves : elle trouble, dans les jeunes esprits, la notion des dates et peut y déposer, pour longtemps, des idées fausses bien difficiles souvent à corriger. Pourquoi n'avoir pas suivi l'ordre chronologique? L'auteur du reste, semble avoir eu conscience de ce défaut de composition : car il ne donne pas, à la table, la liste des morceaux tels qu'ils se présentent dans sa chrestomathie, et par contre, il dresse une table chronologique des auteurs qu'il a cités.

A part ces réserves, nous ne pouvons que louer l'ouvrage de M. David-Sauvageot : son anthologie est très intéressante, très vivante ; le choix des morceaux, en prose surtout, est excellent.

J. VAN DOOREN.

FONSNY ET WAUCOMONT. **Leçons de critique littéraire.**
Namur. Wesmael-Charlier.

Il n'est pas impossible de trouver encore des personnes qui se figurent qu'un cours de français dans les classes inférieures à la quatrième, voire à la troisième de nos athénées et de nos collèges, n'est et ne peut être qu'une gamme peu harmonieuse de numéros de grammaire, de dictées et d'analyses grammaticales, avec accompagnement de morceaux « appris par cœur ». Dieu me garde de médire des dictées et de l'analyse grammaticale : l'analyse est chose très nécessaire,

notamment pour la préparation à l'étude des langues anciennes; la grammaire et les dictées sont indispensables à l'étude de l'orthographe. Et puis, il en est de la méthode du professeur comme de l'outil de l'ouvrier : quel que soit l'instrument, la main intelligente arrive toujours à un certain résultat.

Il n'en est pas moins vrai que jadis l'élève venait frapper à la porte des classes supérieures sans avoir jamais goûté une page de français, ni écrit deux lignes de son cru. Heureusement des professeurs avisés ont trouvé que l'idée littéraire n'avait en soi rien d'exclusif ni de transcendant, et qu'avec du tact on peut donner une leçon de style à l'enfant de douze ans, aussi bien qu'au jeune homme de dix-huit. Seulement, il s'agit de se mettre à la portée des enfants, de faire un choix judicieux des morceaux, de ne jamais oublier qu'une leçon de français doit être tout à la fois une leçon de langue, une leçon de goût, une leçon de saine raison, de critique ou de morale.

Parmi les ouvrages destinés à développer l'enseignement ainsi conçu, nous rangerons en bonne place le nouveau livre de MM. Fonsny et Waucomont. Le but des auteurs a été manifestement d'introduire l'esprit critique dans l'enseignement littéraire, et ils ont bien fait d'appuyer sur ce point généralement négligé. Mais autant il est injuste d'exclure la critique de l'explication des auteurs, autant il serait dangereux, antipédagogique, de la mettre à la base de l'enseignement, et de reprendre dans le fond de l'armoire — mais pour en frapper les auteurs seulement — la vieille fêrule jadis redoutée des mauvais élèves.

Si MM. Fonsny et Waucomont ont introduit dans leur recueil un nombre assez considérable de morceaux médiocres, sujets à critique, si, notamment dans le *Dormeur*, ils dépassent la mesure quant à la recherche du *but* de l'écrivain, il ne faut pas trop leur en vouloir : tout pédagogue qui rappelle notre attention sur un point négligé de la méthode, n'est-il pas trop naturellement tenté d'en exagérer quelque peu l'importance?

MM. Fonsny et Waucomont me permettront aussi de ne pas souscrire à ce jugement, à propos d'*Une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde* : « Cette description est factice. Il suffit de déshabiller toutes ces belles phrases, de disséquer ces périodes majestueuses, de faire table rase de toute la poésie dont Chateaubriand enveloppe les idées pour mettre en doute sa sincérité. » Savoir envelopper les idées de poésie : cela n'est pas si condamnable, me semble-t-il. D'ailleurs, la vieille thèse de Sainte-Beuve contre la sincérité de Chateaubriand est réduite à néant par la critique contemporaine. (Voir *Étude sur Chateaubriand*, par Emm. des Essarts, dans l'*Histoire de la littérature française*, par Petit de Juleville, et Lanson, *Histoire de la littérature*, p. 891, etc.).

Au demeurant, les *Leçons de critique littéraire* méritent amplement de figurer dans la bibliothèque de tout professeur de français qui déteste la routine, et même d'être mises entre les mains des élèves des classes supérieures des athénées et des collèges.

J. FOIDART.

J. PETITJEAN. **Tableau d'Analyse logique**, à l'usage des classes de grammaire, 2^e édition. Paris, Hachette, 1899. 32 pp. Prix : 0 fr. 80 c.

Voici un petit travail tout modeste, mais bien utile. Aussi le signalons-nous volontiers à l'attention des professeurs de grammaire, persuadé qu'il rencontrera chez eux un accueil bienveillant, accueil dont ses qualités le rendent d'ailleurs tout à fait digne.

L'étude qu'il comporte est élémentaire, mais suffisante, étant donnée sa destination. L'analyse logique, envisagée ici au point de vue pratique de l'enseignement des langues mortes, a été ramenée aux notions essentielles, indispensables à quiconque veut entreprendre les études classiques, celles-ci reposant sur la lecture des auteurs.

La classification adoptée est à la fois simple et précise. Pas de distinctions oiseuses ou subtiles : conséquence heureuse du point de vue tout pratique auquel s'est placé l'auteur. Chaque espèce de proposition est appuyée d'une série d'exemples donnés en français d'abord, puis traduits en latin et en grec : ce qui permet de faire, non sans profit, de fréquents rapprochements entre les syntaxes grecque et latine. C'est là un sérieux avantage que possède ce manuel sur d'autres ouvrages similaires, avantage qui ne manquera pas de lui valoir la préférence.

Un appendice sur les propositions coordonnées, les propositions infinitives et les propositions participiales, et un modèle d'analyse logique élémentaire terminent cette plaquette, que résume une table des matières en forme de tableau synoptique.

Écrit pour les élèves des classes de grammaire, ce petit livre sera néanmoins mis avec avantage entre les mains des élèves des cours supérieurs : il leur fournira un résumé des règles les plus essentielles des syntaxes grecque et latine, tout en entretenant chez eux les notions d'analyse logique, trop souvent oubliées, pour avoir été parfois, il est vrai, quelque peu négligées.

Nous inviterons même les professeurs à le consulter, ne fût-ce que pour y trouver la mesure dans laquelle doit se donner, au collège, un cours d'analyse logique.

M. GBAINDOR,

FR. BLATZ. Neuhochdeutsche Grammatik mit Berücksichtigung der historischen Entwicklung der deutschen Sprache. 3. Auflage. Lang, Karlsruhe. 2 volumes de 856 et 1314 pp. Prix 22 m.

M. Blatz, conseiller intime du grand duché de Bade, a fait de la 3^e édition de sa grammaire allemande, destinée primitivement à l'enseignement primaire, une vaste encyclopédie grammaticale de 2170 pages, à base historique. Un livre de ce genre nous manquait, mais quel courage et quelle abnégation il a fallu à l'auteur pour entreprendre de combler semblable lacune ! La tâche était longue, ardue, ingrate ; ingrate, car l'auteur devait bien se dire que son livre fournirait aux philologues de métier, connaissant à fond certains domaines spéciaux de la linguistique, une occasion bienvenue d'étaler leur science à proportions étroites. Il devait s'attendre à ce que, l'œil au guet, ils suivissent ses traces, pour découvrir les faux pas inévitables dans une aussi longue route. Et ils ont eu le plaisir d'en découvrir, et ils les ont durement reprochés à l'auteur, le taxant d'ignorance soit en phonologie, soit en orthoépie, soit en tel ancien dialecte germanique, soit en tel autre.

Faire grand étalage de ces erreurs — concernant en règle générale de minimes points de détail — en méconnaissant l'énorme somme de travail fournie par l'auteur et la précieuse utilité de son riche recueil, n'était pas seulement une injustice, mais aussi une méprise sur le but de l'auteur. Ce but n'était visiblement pas de nous donner une grammaire historique de l'allemand, mais bien plutôt un aide-mémoire grammatical étendu, à tendances éminemment pratiques, devant servir avant tout à tirer d'embarras l'écrivain de la langue hésitant sur la correction de telle ou telle forme. La partie historique et scientifique, dans le sens strict du mot, n'est qu'accessoire ici ; les erreurs philologiques, — d'ailleurs beaucoup moins nombreuses dans la syntaxe (2^{me} volume) que dans la lexicographie (1^{er} volume) — sont évidemment regrettables, mais m'empêchent pas que le but pratique ne soit parfaitement atteint. Ce qui rend surtout le livre précieux est son grand choix d'exemples, qu'on ne trouvera nulle part ailleurs dans cette richesse.

Tous ceux pour qui l'allemand est l'outil intellectuel, tous ceux surtout qui sont chargés de l'enseigner, ont une dette de reconnaissance à l'égard de l'auteur. Son ouvrage, très soigné comme impression, a sa place marquée dans les bibliothèques de nos établissements d'enseignement moyen.

HENRI BISCHOFF.

Middelnederlandsche geestelijke Lieder *naar een Parijsch Handschrift met Inleiding en Aanteekeningen uitgegeven door Dr C. LECOUTERE. Lierre, J. Van In, 1899. iv + 108 pp. in-8°*¹ (Extrait des *Leuvensche Bijdragen III*).

Cette collection de poésies lyriques religieuses (noëls et hymnes au nombre de quarante-trois²) a été trouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris. Elle date de la fin du 15^{me} siècle et provient d'un couvent brabançon de Clarisses. L'éditeur n'a su trouver ni dans son texte, qui n'est qu'une copie, ni ailleurs aucun renseignement pour identifier ces poésies. Elles sont de valeur très inégale, reproduites souvent en leçons corrompues. Cependant il y avait grand intérêt à les publier, vu la partie restreinte qui nous reste d'une littérature mystique incontestablement très abondante.

Les notes sont judicieuses et placées à propos; elles aident beaucoup à l'intelligence du texte. Il est cependant naturel qu'un autre commentateur en aurait présenté quelques-unes autrement, vu la difficulté du texte.

Ainsi l'interprétation proposée p. 43, v. 40-41 n'est pas heureuse. Il suffit de lire *si ontfinc* au lieu de *si ginc* (cf. p. 48, v. 56; p. 54, v. 91-93) et de prendre *ij namen* = Trinité, Dieu.

Il en est de même pour l'arrangement des vers 36-37 proposé dans la note pp. 66. Je ne doute pas qu'il faille corriger :

Die ingel sprac :
Wilt my verstaen;
Des Heren cracht
Sal U omvaen, etc.

Il est en encore de même pour la note p. 95, v. 40. *Waer.... voer* (v. 39) signifie nécessairement *celui pour qui*, et *gecricht* (v. 40) = *il obtient*, le sujet n'étant pas exprimé, puisque le relatif précédent le renferme comme antécédent. Le passage p. 93, v. 19-20 ne confirme pas par analogie de forme l'interprétation que l'éditeur donne du passage v. 39-44, p. 95, à cause du datif *ons* et à cause de *vercrigen* qui est autre chose que *gecrigen* ou *crigen*; mais il confirme par analogie de sens la nôtre; il dit que « Sainte-Barbe obtient pour nous que nous nous confessions et que nous recevions la vie éternelle (c'est-à-

¹ La pagination des *Leuvensche Bijdragen* a été conservée, allant de 23 à 130.

² Une 44^e pièce, placée l'avant-dernière, est une prière en prose à la Vierge, rappelant en beaucoup de points le *Stabat Mater*.

dire la communion) », de même que le passage en question p. 95 dit que « celui pour qui Sainte-Barbe intercède, obtient de pouvoir se repentir de ses péchés et de recevoir la communion, c'est-à-dire la vie éternelle. »

Il manque une note pour expliquer *baniere*, non seulement p. 70, v. 23 et p. 81, v. 9, comme un autre critique l'a déjà fait observer, mais aussi p. 81, v. 32.

D'autres notes ne sont pas très claires : ainsi p. 117, v. 21 : *ombesorgt* ne doit pas étonner, puisque c'est une assimilation très fréquente; p. 101, v. 43 et p. 123, v. 4 : *omvaen* ne doit pas étonner non plus, puisqu'il s'agit bien dans les deux passages de *omvangen*, *envelopper*.

Je suis d'accord avec l'éditeur lorsque p. 44, v. 44 il propose de lire *xxxix* au lieu de *lxxxix*, mais je ne comprends plus lorsqu'il justifie sa leçon par les mots : « en tout cas on obtient par cette modification peu importante un nombre *moins fantaisiste*. » Il sait cependant que du 25 mars au 25 décembre il y a tout juste trente-neuf semaines.

J. VERCOLLIE.

De Roode Roos. Zinnespelen en andere Tooneelstukken der zestiende eeuw voor het eerst naar het Hasseltsch handschrift uitgegeven door O. VAN DEN DAELE en F. VAN VEERDEGHEM. Mons, Dequesne-Masquillier, 1899. 280 pp. in-8° ¹ (Extrait des *Mémoires et Publications de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut*).

Ce titre nous fait espérer que les éditeurs nous donneront le répertoire dramatique de la Chambre de rhétorique hasseltoise *La Rose rouge*. Il n'en est rien cependant. Le registre qu'ils ont consulté, contient : 1^a quatre drames bibliques; 2^a deux moralités; 1^b trois autres drames bibliques; 2^b une troisième moralité; 3. un salut de bienvenue à Ferdinand de Bavière; 4. trois œuvres inédites de J.-B. Houwaert; 5. les comptes de la Chambre de 1611 à 1628. Or les éditeurs ne nous donnent que les trois moralités en édition diplomatique avec un glossaire des mots intéressants (pp. 77-250). Nous voulons admettre avec eux que le reste ne valait pas au point de vue littéraire (aussi au point de vue linguistique?) la peine d'être édité, mais alors ils devaient formuler leur titre autrement.

Dans les 76 premières pages de leur livre ils nous donnent quelques

¹ Depuis p. 81, numérotée 80, la pagination fait jusqu'à la fin erreur d'une unité.

notes sur *La Rose rouge*, sur le manuscrit et ses deux copistes; en décrivent ensuite le contenu dans l'ordre suivant : 5 — 4 — 3 — 1 — 2, et font enfin l'analyse détaillée des sept drames bibliques en l'émaillant de nombreuses citations.

Les dernières pages reproduisent en appendice l'analyse des trois œuvres dramatiques inédites de J.-B. Houwaert, extraite des Bulletins de l'Académie royale de Belgique.

Nous nous contenterons de ce qui nous est offert, et en partant de l'hypothèse qu'on nous donne une reproduction exacte des textes, nous dirons que les éditeurs ont fait œuvre utile. Leur introduction nous fournit tous les renseignements historiques qu'il était possible de réunir, et leurs textes datant de la fin du 16^e siècle, reproduits d'après une copie de 1611 à 1615, sont des sources précieuses pour la connaissance du théâtre et de la langue des rhétoriciens d'alors.

Je terminerai par quelques remarques sur le glossaire.

Arquet (?) doit être lu *acquet* = ruse, insidiae : v. Kil.

Beele (?) = regret : v. Woordenboek der Nederlandsche Taal.

Ontsaeet, R. 616, manque dans le glossaire. Il signifie *renier*, *repousser*, tandis que le contexte exige *attirer* v. s. q. Peut être que le poète lui a attribué ce sens en le prenant comme le contraire de *versaect* qui précède immédiatement.

Operken = cheopina : v. Kil. in voc. *Uperken*. Il faut donc lire R. 564 : *Met dit operken, lieff*, etc.

Pelmetier (?) = parmentier, tailleur.

Traetse (?) = probabl. dragée.

J. VERCOULLIE.

CHRONIQUE

95. — La Société pour le progrès des Études philologiques et historiques a eu sa première réunion annuelle le 13 mai, dans les salles que l'Université libre de Bruxelles avait mises gracieusement à sa disposition. Une cinquantaine de membres étaient présents.

L'ordre du jour des sections portait : A. Section de philologie classique et romane : 1° *Explication des vv. 10-14 de la VI^e Pythique de Pindare et du v. 674 de l'Iphigénie à Aulis d'Euripide* (Alph. Willems); 2° *Remarques sur les Silves de Stace* (P. Thomas); — B. Section de philologie germanique : 1° *De gedachtengang in Da Costa's "Hagar"* (J. Vercoullie); 2° *De etymologie van Go. "augo", Ndl. "oog"* (id.); 3° *Eenheid in de uitspraak van het Nederlandsch* (E. Deneef); — C. Section d'histoire et de géographie : 1° *Comment faut-il procéder pour réduire en francs les monnaies anciennes, notamment les livres parisis de Flandre?* (H. Van Houtte); 2° *Recueil de textes pour servir à l'histoire économique du pays de Liège* (A. Hansay); 3° *L'importance de la Chronique de Van Velthem pour l'histoire de l'Angleterre au XIII^e et au XIV^e siècle* (H. Vander Linden); 4° *De la méthode à employer pour la publication des documents de statistique* (H. Pirenne); — D. Section de pédagogie : 1° *De la valeur morale de l'éducation intellectuelle* (P. Hoffmann); 2° *Publication d'un recueil d'ouvrages pédagogiques* (sujet de discussion proposé par M. Hoffmann). — Les sections sont entrées en séance à dix heures et demie du matin. La plupart des sujets à l'ordre du jour ont été traités et ont donné lieu à des discussions intéressantes.

L'assemblée générale s'est tenue à deux heures et demie de l'après-midi. Les secrétaires des sections ont présenté leurs rapports sur les séances du matin; puis on a procédé à l'élection de nouveaux membres et l'on a décidé que les séances de la section de pédagogie commenceraient à l'avenir à 9 heures du matin, afin de permettre aux membres des autres sections d'y assister.

La prochaine réunion aura lieu le 11 novembre.

La Société publie un *Annuaire* qui contient des comptes-rendus des séances, la liste des membres, la nécrologie, etc. L'*Annuaire* de 1898-1899 a paru et forme un volume in-12 de 150 pages (Gand, Hoste, 1900).

96. — Le deuxième Congrès des Philologues néerlandais s'est tenu à Leyde, les 18 et 19 avril. Deux cents membres environ y assistaient. La Belgique était représentée par MM. Volgraff, de Bruxelles; Logeman et

De Vreese, de Gand. Les discours, les communications et les discussions ont offert un vif intérêt (on peut en voir un résumé dans le *Museum*, VIII, n° 3). Le prochain Congrès aura lieu à Groningue, en 1902. L'activité scientifique dont font preuve nos voisins du Nord devrait nous piquer d'émulation.

97. — M. Ch.-V. Langlois vient de faire paraître en brochure son article de la *Revue de Paris* sur *La question de l'Enseignement secondaire en France et à l'étranger* (Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1900. 137 pp. in-18. 1 fr. 50). Cette question se pose actuellement dans tous les pays civilisés : on sent confusément qu'il y a quelque chose à faire et l'on ne sait que faire; les avis les plus contradictoires se font jour, et l'incertitude crée un état de malaise. Pour tâcher de résoudre le problème, M. L. étudie les origines et la nature de l'enseignement secondaire tel qu'il s'est constitué en Europe sous la Renaissance. Il discute avec une grande indépendance le système des humanités classiques, mais il est loin d'être un utilitaire : il déclare que le but de l'enseignement secondaire est de former l'homme cultivé, que cet enseignement ne prépare pas à un métier, à une profession déterminée, mais se réclame de l'idéal. Pour atteindre son but, le collège doit initier concurremment l'écuyer aux trois méthodes principales que l'esprit humain a inventées : la méthode des mathématiques, celle des sciences physiques et naturelles, et celle de l'histoire et de la philologie. Mais il convient de tenir compte de la diversité infinie qui existe entre les enfants et par conséquent de diversifier autant que possible les cadres de l'enseignement.

Une série de " bifurcations successives, en éventail, sur un tronc commun „ telle est la réforme qui s'impose. M. L. examine d'autres points encore, tous d'une grande importance, mais il nous est impossible de donner ici une analyse complète de sa brochure. Il est à regretter que M. L., d'ailleurs si bien informé, paraisse ignorer ce qui se passe en Belgique. Notre pays est, en matière d'enseignement, un terrain d'expériences fort instructives et profitables..... aux autres. L'auteur aurait pu, par exemple, y voir fonctionner le système de bifurcations qu'il préconise et en apprécier les résultats; il aurait pu se rendre compte de l'influence que la liberté de l'enseignement exerce sur la culture intellectuelle d'une nation, etc. Nous ne savons si les remèdes qu'il propose sont bien efficaces; mais son travail mérite d'être lu et médité : c'est l'œuvre d'un esprit sérieux, réfléchi, sincère, un peu attristé, sans être pessimiste. La forme est nette et incisive; la gravité en est relevée çà et là par des traits d'une ironie mordante.

98. — Les fouilles entreprises depuis de nombreuses années à Nippur (Babylonie) et dirigées par M. Hilprecht, professeur à l'Université de Pennsylvanie, ont abouti dans ces derniers mois à des résultats très importants. On a retrouvé la bibliothèque de l'ancien temple, et tiré de là, depuis le début de cette année, plus de 17,000 tablettes d'argile avec inscriptions cunéiformes. En ajoutant à ce nombre celui des inscriptions trouvées à

d'autres endroits, en arrive au chiffre de 22,000 textes mis au jour en une seule année par l'expédition américaine. La découverte de la bibliothèque du temple est particulièrement précieuse, parce qu'elle ne renferme pas seulement des contrats privés, mais qu'elle contient également des documents historiques, religieux, mathématiques, astronomiques, épistolaires, et surtout lexicographiques et linguistiques. Les trouvailles purement archéologiques sont également très abondantes — l'expédition a exploré plus de 1000 tombeaux —, et elles fourniront de nouvelles lumières sur l'histoire de la religion et de la mythologie babylonienne.

On sait que de leur côté les Allemands font à Babylone des fouilles considérables : elles ont fourni récemment, à Berlin, le sujet d'une conférence de M. le professeur Delitzsch. D'après ce savant, les découvertes récentes ont confirmé les données les plus anciennes des livres bibliques, et réfuté l'opinion des critiques qui voyaient dans Abraham et son époque des créations purement mythiques. Le nom de Jahwe (Jéhova) se trouve sur d'anciennes inscriptions de Babylone. Les fouilles allemandes ont remis au jour les anciens murs de la ville. Ils présentent l'épaisseur colossale de 80 pieds, ce qui confirme le renseignement d'Hérodote (I, 178) d'après lequel plusieurs chars pouvaient y circuler à l'aise en même temps. Une splendide galerie s'étendait des deux côtés des murs, ornée de lions et d'autres décorations. Les fouilles allemandes ont aussi amené la découverte d'inscriptions (par exemple celle d'une inscription Hittite de plus de six lignes) qui paraissent avoir un grand intérêt historique.

99. — M. Anastasios Levidis de Césarée en Cappadoce, auteur d'une Histoire ecclésiastique de la Cappadoce, vient d'annoncer par lettre à un savant allemand, M. Zimmerer (cf. *Chronique* 43) la surprenante nouvelle suivante. Dans une colline près de Césarée, on vient de mettre au jour d'énormes blocs qui semblent être les fondations d'un temple; en même temps on découvrait une foule d'objets, vases, urnes, sceaux, agrafes, tombeaux, inscriptions " cappadociennes ", (hittites?) sur des tablettes d'argile, avec des caractères d'apparence cunéiforme. L'endroit a sans doute été recouvert par une éruption d'un volcan voisin (Erdshiasdagh, Argaeos) que Levidis place en 247 après J.-C. On a trouvé également des inscriptions grecques, mais il n'y a aucun vestige chrétien. Des traces d'un relief semblent représenter un cortège divin, peut-être celui de la déesse cappadocienne *Ma*.

100. — Dans une lettre datée de Cnosse, le 23 avril, et reproduite dans l'*Athenaeum* anglais du 19 mai dernier, M. Arthur Evans, l'heureux explorateur de la Crète, dont la presse quotidienne a signalé les curieuses découvertes, donne des détails assez complets sur ses trouvailles récentes. On sait qu'il y a six ans environ, M. A. Evans a découvert en Crète une série importante de pierres gravées remontant à l'époque mycénienne, et portant des caractères d'écriture d'un système différant complètement de l'ancienne écriture grecque en même temps que de celle des Phéniciens ou des Hittites. Grâce au concours que lui a prêté le gouvernement du prince Georges, l'explorateur a pu reprendre récemment ses recherches et les résultats en sont dès à présent considérables. Un palais de l'époque mycénienne (XIV^e siècle avant J.-C. environ) a été mis au jour. Il contient des

peintures à fresque très curieuses, et surtout une série de tablettes de terre cuite analogues aux tablettes cunéiformes de Babylone, mais recouvertes des caractères anciens que l'on a appelé égéens ou mycéniens. Il serait prématuré, dit M. A. Evans, de s'aventurer dès maintenant à déchiffrer cette nouvelle écriture, les fouilles qui se continuent fournissant chaque jour de nouveaux matériaux. Mais quelques constatations sont permises. Plusieurs signes sont identiques à ceux des pierres gravées et des vases précédemment découverts. Beaucoup d'autres fournissent des rapprochements avec le syllabaire de Chypre et les caractères lyciens et cariens. L'aspect de certains d'entre eux prouve qu'ils doivent être des idéogrammes, tandis que d'autres sont évidemment des caractères numéraux. Une série de formules se répète constamment, en variant légèrement suivant les chambres dans lesquelles se trouvent les tablettes; d'après les formules numérales et les idéogrammes, il semble que beaucoup de ces tablettes se rapportent à des inventaires ou à des comptes. — Ainsi dans une chambre, on trouve une quantité de tablettes avec des images de chars de guerre, de têtes de chevaux, de boucliers et de cuirasses : il s'agit sans doute de l'arsenal. D'autres chambres nous montrent des représentations de vases, de navires, de maisons, de différentes espèces d'animaux, etc. Certains textes surmontés d'un titre assez court et séparé du reste de l'inscription ont l'air d'appartenir à la correspondance des princes et de leurs fonctionnaires. — Ces archives du palais mycénien de Cnossos ne prouvent pas seulement qu'il existait un système d'écriture sur le sol grec plusieurs siècles avant l'introduction de l'alphabet phénicien, mais elles montrent que dès cette époque cette écriture indigène avait atteint un grand développement. Ces inscriptions sont l'œuvre de scribes exercés, suivant des méthodes conventionnelles qui témoignent d'une longue tradition. C'est bien ce qu'on pouvait s'attendre à trouver en Crète où les traditions grecques s'accordaient à retrouver les modèles les plus anciens d'une législation civile.

101. — Nous avons annoncé (*Chronique*, 1898, 88) les fouilles que les Allemands ont entreprises l'automne dernier sur l'emplacement de Milet. M. Kékulé vient de présenter à l'Académie de Berlin un premier rapport sur leurs résultats. Les travaux ont commencé au sud de la ville, là où aboutissait l'ancien chemin de Didyme. De là, on a poursuivi cette route vers l'intérieur de la ville et déterminé l'emplacement des remparts dont on a retrouvé une tour bien conservée, avec un escalier de trois mètres de large et plusieurs chambres. Ces remparts appartiennent à l'époque hellénistique. Ailleurs, près d'une mosquée en ruine, on a découvert un monument ressemblant à un théâtre, et précédé d'une grande cour qui devait être entourée d'une colonnade et avait au centre un autel. Dans le théâtre même, se trouvaient un grand nombre de fragments architectoniques, colonnes, architraves, lions, masques en marbre, morceaux de bas-relief, représentant les uns des armes, les autres des scènes mythologiques. Les inscriptions découvertes sont au nombre de 191, allant du 6^{me} siècle avant jusqu'au 5^{me} siècle après J.-C. Les noms de Trajan et d'Hadrien y sont cités. Une inscription curieuse et bien conservée traite

d'un différent entre Milet et Myonte qui fut tranché par le satrape d'Ionie en faveur des Milésiens. Ce texte ne peut être antérieur à 392 avant J.-C., époque de la restauration de la souveraineté persane en Ionie par Tissapherne.

Les fouilles d'Éphèse dont nous avons parlé récemment (*Chronique*, 7) ont mis au jour une autre inscription des plus intéressantes : c'est la correspondance apocryphe entre le Christ et le roi Abgar d'Édesse, dont le texte nous était déjà connu par Eusèbe. L'inscription, qui était gravée au dessus de la porte d'une maison, présente quelques variantes et additions.

102. — Avec l'appui de l'Université de Californie, les Égyptologues bien connus MM. Grenfell et Hunt ont entrepris des fouilles à Umm el Barakat et découvert un grand nombre de papyrus du 1^{er} au 3^{me} siècle après J.-C. Ils ont également retrouvé les ruines d'une grande ville dont l'existence n'était pas connue. Près de celle-ci, un vaste cimetière de l'époque Ptolémaïque a fourni des documents extrêmement précieux. La plupart des momies étaient placées dans des cartonnages fabriqués au moyen de papyrus appartenant à la première moitié du III^e siècle avant J.-C., et dans un compartiment spécial du cimetière, se trouvaient enterrés des crocodiles sacrés dont le corps était complètement enveloppé de papyrus. Ces animaux, dont quelques-uns ont jusqu'à 13 pieds de long, ont nécessité l'emploi d'une masse énorme de rouleaux couverts d'écriture, et nous rendent maintenant des textes nombreux des deux premiers siècles avant J.-C. Ces fouilles font plus que doubler le nombre actuellement connu des papyrus ptolémaïques.

103. — Nous avons parlé (*Chronique*, n° 49) des fouilles de M. Doerpfeld à Ithaque. Elles n'ont donné aucun résultat, et M. Doerpfeld exprime maintenant l'opinion que ce n'est point à Thiaki, mais à Leucade qu'il faut chercher l'Ithaque homérique.

L'Institut allemand va reprendre les fouilles à Théra.

104. — Nous ne savons jusqu'à quel point il convient d'accorder créance aux nouvelles qui annoncent la récente découverte du tombeau de Sophocle, sur la colline de Colone, près d'Athènes. C'est la seconde fois que l'on fait cette découverte. La première fois, M. Virchow avait même consacré au "crâne de Sophocle", une dissertation académique. Il paraît que cette fois ci, on a lu sur la pierre du tombeau le nom de Σοφοκλῆς quelque peu mutilé. Enfin, on a trouvé les os d'un crâne et 14 lécythes blancs.

105. — Dans le village de Chrysovitsa, près d'Agrinion, un paysan grec vient de découvrir par hasard deux cents idoles d'argile, parmi lesquelles se trouvent cent statuettes d'un excellent travail, représentant des jeunes filles avec des vases sur la tête. Il faut signaler en outre un très beau lécythe avec peinture bien conservée.

106. — A Volo, où Lolling avait déjà découvert un tombeau à coupole, on vient d'en trouver un grand nombre d'autres, dont dix ont été récemment explorés. On y a recueilli neuf vases de l'époque mycénienne, deux bagues en or, et divers autres bijoux.

107. — D'après une restauration récente de M. Adler (*Zeitsch. für Baugesen* 1900, fasc. I), voici quel était le plan du célèbre Mausolée

d'Halicarnasse. Au dessus du tombeau royal, s'élevait le *heroon*, sorte de temple entouré d'une colonnade; au lieu d'avoir un toit de marbre, l'édifice était surmonté d'une pyramide de 24 marches, avec le quadrigé et les statues de Mausole et d'Artémise. Le monument était construit avec du marbre de Paros et décoré d'un grand nombre d'œuvres d'art. Malgré la hardiesse du plan, la construction subsista pendant quinze siècles — les sept derniers sans aucun entretien — et elle ne fut renversée qu'au douzième siècle, par un tremblement de terre. Le Mausolée était le premier édifice où l'architecture monumentale avait appliqué le système des étages, *hyperoa*.

108. — La Chambre des députés de Grèce vient de voter la donation d'un terrain pour la construction d'un Institut archéologique autrichien à Athènes.

109. — M. A. Bouché-Leclercq vient de réunir en volume (*Leçons d'Histoire grecque*. Paris, Hachette, 1900. viii-354 pp., in-12. Fr. 3-50) les "leçons d'ouverture", dans lesquelles au début de chaque hiver, il expose depuis une vingtaine d'années les idées générales et le plan du sujet qu'il se propose d'étudier en détail dans son cours d'Histoire ancienne à la Sorbonne. Le cours de l'éminent professeur portant alternativement sur l'histoire grecque et sur l'histoire romaine, nous n'avons ici qu'un moitié de ces éloquentes conférences. Les *Leçons d'Histoire romaine* paraîtront plus tard. Dans le présent volume, l'auteur parle successivement de la religion grecque, de l'idée de justice dans la démocratie athénienne, des institutions pédagogiques de la Grèce, de la démocratie athénienne au IV^e siècle, de l'agonie de la République athénienne, de la domination macédonienne, des Séleucides et des Lagides, toujours sans appareil d'érudition — les discussions techniques ayant été réservées pour les leçons orales — avec une admirable clarté et dans une langue excellente. C'est une sorte de philosophie de l'histoire grecque que liront avec le plus vif intérêt et avec le plus grand profit tous ceux qui étudient l'histoire ancienne.

110. — Nous avons annoncé déjà (voir *Chronique*, n° 4) la publication par la Clarendon Press d'une nouvelle collection de textes classiques. Quatre nouveaux volumes de ces *Oxford Classical texts* viennent de paraître: un *Eschyle* complet avec les fragments, par M. A. Sidgwick; les *Argonautiques* d'*Apollonius de Rhodes*, par M. R. C. Seaton; le 1^{er} vol. des comédies d'*Aristophane*, par MM. T. W. Hall et W. M. Geldart; et le 1^{er} vol. du *Xénophon*, comprenant les *Helléniques*, par M. E. C. Marchant. — Dans la suite paraîtront: *Démosthène*, par M. S. H. Butcher; *Euripide*, par M. G. G. Murray; *Homère*, par MM. D. B. Monro et T. W. Allen; *Sophocle*, par M. J. M. Starkie; *Catulle*, par M. R. Ellis; *Juvénal*, *Perse* et *Ovide*, par M. S. G. Owen; *Martial* et *Plaute*, par M. W. M. Lindsay; *Térence*, par M. R. Y. Tyrrell; *Tibulle*, par M. J. P. Postgate, etc., etc. Nous ne manquons pas de tenir nos lecteurs au courant des progrès de cette belle publication.

111. — Nous tenons à signaler à tous ceux qui étudient l'histoire religieuse, un ouvrage d'archéologie chrétienne du plus haut intérêt: *Le Livre de la prière antique* (Paris, H. Oudin, 1900, pp. xvii-573, in-12. Fr. 3,75)

par Dom F. Cabrol, ancien professeur à l'Université d'Angers, actuellement prieur de Farnborough (Angleterre), bien connu par sa *Vie du cardinal Pitra* et par ses études sur la littérature et le culte de la primitive Église. Le nouveau travail du savant bénédictin est un vrai manuel d'histoire de la liturgie, plein de recherches personnelles et de vues originales. Il présente, de la façon la plus instructive, le développement, dans la communauté chrétienne, des diverses formes de la prière et des rites. Au cours des chapitres, consacrés à l'assemblée des fidèles, à la genèse des livres liturgiques, à la vie chrétienne, etc., l'auteur a pris soin de nous donner d'excellentes traductions, souvent accompagnées du texte grec ou latin, des plus anciennes formules usitées dans l'Église, depuis les célèbres prières que nous ont conservées les Pères apostoliques (1^{re} épît. de S. Clém., §§ 59-61; *Lettre sur le martyre de S. Polycarpe*, § 14; *Didaché*, § 9 et suiv.). L'ouvrage, qui prend ainsi le caractère d'une anthologie liturgique d'une grande valeur historique et littéraire, est terminé par un eucologe puisé aux sources anciennes, extrêmement précieux. L'érudition, la méthode sévère et le talent d'exposition dont témoignent toutes les parties du livre, nous donnent une haute idée du grand travail que prépare Dom F. Cabrol et dans lequel seront étudiés tous les documents liturgiques des dix premiers siècles de l'Église. — CH. ML.

112. — Nous croyons devoir signaler à l'attention de ceux qui, par goût ou par devoir, s'occupent d'Horace, un très important travail de M. A. Cartault, professeur à la Faculté des Lettres de Paris : *Étude sur les Satires d'Horace* (Paris, Alcan, 1899. 368 pp. gr. in-8°. Prix : 11 fr. — Ce volume fait partie de la *Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*). Tout ce qui regarde les *Satires* (publication, chronologie, composition, style, idées, etc.) y est étudié de la façon la plus complète et la plus minutieuse. Mentionnons surtout les chapitres consacrés à la composition, aux procédés de développement et de raisonnement, aux procédés d'exposition et aux procédés de style : les professeurs pourront y puiser les éléments d'une bonne explication philologique et littéraire des *Satires*.

113. Nous avons reçu :

CICERO'S *erste und zweite Philippische Rede*, herausgg. von H. AD. KOCH und ALFR. EBERHARD. 3^e Aufl. Leipzig, Teubner, 1899. 136 pp. in-8°. Prix : 1 mk. 20.

CORNELII TACITI *Historiarum quae supersunt*. Schulausg. von K. HERAEUS. Zweiter Band : Buch III-V. 4^e Aufl. besorgt von WILHELM HERAEUS. Leipzig, Teubner, 1899. VIII-212 pp. in-8°. Prix : 2 mk.

Ces excellentes éditions ont été soigneusement revues et tenues au courant de la science.

Signalons l'appendice de celle des deux premières *Philippiques*. Le lecteur qui ne se laissera pas rebuter par l'aspect quelque peu touffu et rébarbatif qu'il présente, y trouvera beaucoup d'indications précieuses pour la connaissance de la langue latine.

M. Wilhelm Heraeus a fait des modifications assez considérables au travail de son père. Il a retranché du commentaire mainte citation superflue,

mainte remarque grammaticale ou critique d'une utilité douteuse. En revanche, il a ajouté des observations sur les rapports du style de Tacite avec celui de ses prédécesseurs, des notes historiques et des sommaires des chapitres. Pour le texte, il s'est tenu le plus près possible du *Mediceus*. Ces changements ne peuvent manquer d'être bien accueillis.

114. — Nous avons rendu compte dans la *Revue* (t. XLII, 1899, p. 265-266) des deux premiers fascicules des *Ausgewählte Briefe aus Ciceronis Zeit* de M. C. Bardt (Leipzig, Teubner, 1896 et 1898). Le 3^e fascicule, contenant la fin du commentaire (pp. 237-496), vient de paraître (1900. Prix : 1 mk. 60.) Comme nous l'avons dit, le commentaire de M. B. mérite de grands éloges; on y trouve tous les renseignements nécessaires pour bien comprendre les lettres de Cicéron et de ses correspondants. Nous ne lui reprochons qu'une chose : c'est sa prolixité; les analyses sont, à notre avis, trop détaillées. — P. T.

115. — La librairie A. Colin prépare la publication prochaine d'un ouvrage en plusieurs volumes destiné à rendre de grands services aux études archéologiques. C'est une *Histoire générale de l'art depuis les temps chrétiens*, publiée sous la direction de M. André Michel avec la collaboration de MM. E. Bertaux, Enlart, Leprieur, E. Mâle, G. Millet, Molinier, M. Prou, Pératé, Marcel Reymond, etc. Si elle est exécutée jusqu'au bout dans l'esprit où elle a été conçue, cette œuvre fera grand honneur à la science et à la critique française et complètera heureusement l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de MM. G. Perrot et Ch. Chipiez.

116. — A la suite d'un vœu émis dans l'avant-dernière séance de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques, M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique vient de soumettre aux délibérations des Facultés de philosophie de nos Universités la question de savoir s'il n'y aurait pas lieu de faire, dans l'enseignement supérieur, une place à l'archéologie du moyen âge et de l'époque moderne. L'exécution de ce projet présentera évidemment de sérieuses difficultés. Nous espérons toutefois qu'il lui sera fait bon accueil, car sa réalisation comblerait une lacune très regrettable dont souffrent également jusqu'aujourd'hui les études de philologie moderne et d'histoire dans notre pays.

117. — M. P. J. Block consacre à Robert Fruin dans l'Annuaire de l'Académie d'Amsterdam, une biographie très complète et toute vibrante d'amitié et de reconnaissance pour le vieux maître dont les historiens hollandais déplorent encore la perte. La lecture en inspire une vive et respectueuse sympathie pour le caractère de Fruin. Une bibliographie très complète des œuvres diverses de l'historien — dont nous avons annoncé dernièrement la réimpression — dressée par M. L. P. Petit, a été ajoutée au travail de M. Block.

118. — A signaler aux spécialistes deux travaux bibliographiques récents : *Les Études Franques*, de M. G. Kurth, rapport critique excellent sur la production scientifique dans ce domaine pendant la période décepnale 1888-1898, mais que la lenteur mise à la publication des travaux du Congrès

bibliographique international tenu à Paris en avril 1898 a retardé jusqu'aujourd'hui; et la revue très complète des travaux relatifs à l'Histoire de Belgique en 1898 par M. Eug. Hubert, tirage à part du volume des *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* qui vient de paraître.

119. — M. A. Aulard qui a inauguré en France l'étude critique de la Révolution française et dont les mémoires et les publications de textes relatifs à ce grand événement ne se comptent plus, vient de se décider à consacrer un ouvrage d'ensemble à ce sujet qu'il connaît si bien. Son *Histoire politique de la Révolution française* (Paris, A. Colin, 10 fascicules mensuels à 1 fr.) a surtout pour but d'exposer les origines et le développement de la démocratie et de la république. " Je me propose, dit-il, de montrer comment les principes de la Déclaration des droits furent, de 1789 à 1804, mis en œuvre dans les institutions, ou interprétés dans les discours, dans la presse, dans les actes des partis, dans les diverses manifestations de l'opinion publique. Deux de ces principes, celui de l'égalité des droits et celui de la souveraineté nationale, furent le plus souvent invoqués dans l'élaboration de la nouvelle cité politique. Historiquement, ce sont les principes essentiels de la Révolution. On les conçut et on les appliqua différemment, selon les époques. Le récit de ces vicissitudes, voilà le principal objet de ce livre „. Conformément à ce principe, l'auteur s'est borné à mentionner rapidement les batailles et les actes diplomatiques, pour s'attacher surtout aux faits qui ont exercé une influence évidente et directe sur l'évolution politique : institutions, partis, courants d'opinion, etc. C'est donc à une histoire purement politique que nous avons affaire ici, et l'auteur reconnaît très franchement que " c'est là une abstraction qui peut paraître dangereuse „. Mais il a mieux aimé être incomplet qu'insuffisamment documenté. Comme " l'histoire économique et sociale de la Révolution, par exemple, est dispersée en tant de sources qu'il est actuellement impossible, dans le cours d'une vie d'homme, de les aborder ou même d'en aborder les principales „, il s'est restreint de parti pris aux textes qu'il a eu le temps de lire depuis une vingtaine d'années qu'il a abordé ses études, et, resté " chartiste „, en cela et érudit formé aux méthodes exactes et patientes, il s'est interdit toute incursion en dehors de ses documents, préférant un ouvrage solide et durable aux hypothèses fragiles, quoique fécondes, d'une synthèse prématurée.

120. — Nous devons signaler à nos lecteurs la nouvelle édition des *Coutumes de Beauvaisis* de Ph. de Beaumanoir que M. Am. Salmon vient de publier dans l'excellente collection pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire (Paris, Picard, 2 vol. in-8°, 1899-1900). Elle est destinée à remplacer complètement celle que Beugnot a donnée en 1842, d'après un manuscrit secondaire et très défectueux. Le texte a été établi avec une méthode rigoureuse d'après tous les manuscrits connus. La préface, ainsi que les tables et le glossaire sont aussi sobres qu'exactes.

121. — Le petit livre consacré par M. Ugo Balzani aux chroniques italiennes du moyen âge vient de paraître en seconde édition. (*Le cronache italiane nel medio evo*. Milano, Hoepli, 1900, in 8°). Ce n'est pas un livre de travail bourré de références comme les *Deutschlands Geschichtsquellen*

de Wattenbach et d'O. Lorenz, mais un tableau clair, exact, et d'une lecture facile du développement si riche de l'historiographie italienne de Cassiodore aux Villani.

122. — Sous le titre *Liège et les Principautés ecclésiastiques de l'Allemagne occidentale*, (Liège, L. de Thier et L. Gotbier, 1900, in-8°), M. J. E. Demarteau a réuni les études publiées par lui dans les tomes XXVII et XXVIII du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*. On lira avec intérêt ce beau volume, bien écrit et bien illustré. M. Demarteau y présente une foule d'observations intéressantes sur les analogies qu'offre l'histoire de la principauté de Liège avec celle des principautés analogues de l'Empire, observations recueillies par lui sur place à Cologne, Halberstadt, Osnabruck, Verden, etc. Évidemment l'auteur n'a voulu écrire qu'un essai et signaler en passant les ressemblances qui l'ont frappé. Mais dans un pays où la plupart des historiens étendent trop rarement le champ de leurs recherches au delà des frontières nationales, sa tentative témoigne d'un esprit avisé et curieux, et elle contribuera espérons-le, à hâter le moment où nous posséderons sur l'histoire si instructive de l'ancien pays de Liège un livre moins insuffisant que ceux auxquels en est réduit jusqu'ici le public lettré.

123. — M. le major J.-C. Henry vient de publier une carte de la Belgique au 100,000, pour servir d'annexe au bel ouvrage de M. G. Kurth sur la frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France. (Mém. acad. collect. in-8°, t. XLVIII). On attendait avec impatience ce complément indispensable à un ouvrage du genre de celui de M. K. On peut se demander toutefois si, au lieu de publier une carte de l'ensemble du pays, il n'eût pas été préférable de se borner à la partie du territoire sur laquelle se touchent les deux langues; le procédé, permettant d'augmenter l'échelle, aurait eu l'avantage de fournir la place suffisante pour ajouter aux noms des communes ceux de bon nombre de lieux-dits.

124. — Dans le *Bulletin* n° 4 de la Classe des lettres et de la Classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, M. Max Rooses publie *Trois pages d'histoire rubénienne* : L'homme au costume oriental du Musée de Cassel (est le portrait de Nicolas de Respaigne ou de Respani, négociant anversoïse qui habitait Venise en 1606 et fit un voyage au Levant), — le portrait de Jean Brant à la pinacothèque de Munich (le personnage n'avait pas été identifié jusqu'à présent), — et le donateur du Martyre de Saint-André à l'Hospice des Flamands à Madrid (ce donateur est Jean van Vucht, né à Helmont en Brabant, qui fut à Madrid, de 1622 à 1639, l'agent commercial de l'imprimerie plantinienne).

125. — *L'art du médailleur en Belgique*, par le Dr J. Simonis, est une œuvre des plus intéressantes et qui frappe par la nouveauté des idées qu'on y rencontre. Elle est consacrée à l'histoire des débuts de l'art du médailleur dans nos provinces, soit à la fin du XV^e et à la première moitié du XVI^e siècle. La première période comprend des médailles exécutées par des artistes italiens, tels que André Guazzaloti del Prato et Jean de Candida. La deuxième, correspondant à la première moitié du XVI^e siècle, est qualifiée par M. Simonis de période *littéraire ou poétique*, parce qu'elle

comprend les œuvres d'artistes amateurs, presque tous littérateurs : le peintre Quentin Metsys, l'archéologue Antoine Morillon, le juriste Jacques Zagar, l'érudit Philippe van Winge et surtout le poète Jean Second, l'auteur célèbre des *Baisers*, dont on connaissait quatre médailles, mais auquel M. Simonis en restitue un grand nombre d'autres, en se basant sur des déductions des plus ingénieuses. Quelles que soient les discussions auxquelles donneront lieu les assertions de M. Simonis, son livre n'en est pas moins d'une réelle importance pour l'histoire de la numismatique en Belgique. — P. B.

126. — Jusque maintenant, ce n'était que dans un nombre infini de brochures, de publications périodiques et de mémoires de sociétés savantes que l'on rencontrait la publication de quelques peintures murales conservées dans nos anciens édifices religieux et civils ou de quelques débris découverts sous la chaux monotone de nos temples. Quantité de ces peintures restaient inconnues et un travail d'ensemble n'avait pas encore été entrepris. Un pareil travail était cependant indispensable pour pouvoir juger de la polychromie si généralement en usage dans les siècles passés. M. Tulpinck annonce la publication d'un tel ouvrage : *Les peintures monumentales de Belgique aux siècles passés* (Bruxelles, Lyon-Claessens). A la lecture du prospectus je me réjouis de l'immense service qu'un tel ouvrage pourrait rendre à nos études, et j'espérais qu'on aurait ainsi eu une bonne idée d'ensemble de nos peintures monumentales après la lecture d'un beau volume de quelques deux ou trois cents pages orné de nombreuses reproductions — on les fait si facilement de nos jours, — et qu'on aurait pu se procurer pour une vingtaine de francs. Quel ne fut pas mon désappointement en voyant, après la lecture du prospectus, que cet ouvrage ne pourrait convenir qu'à des Crésus ! L'ouvrage paraîtra en 25 livraisons et coûtera 600 fr. pour les souscripteurs ; aussitôt complet, le prix de l'ouvrage sera porté à 750 fr. ! Je souhaite que M. Tulpinck ait un grand nombre de souscripteurs ; mais j'espère que par après il voudra bien publier un résumé de son grand travail avec de nombreuses illustrations et d'un prix abordable pour le commun des mortels. Il aura ainsi rendu un véritable service à la science, car rariissimi sont les savants qui peuvent se payer des volumes de 750 voire même de 600 fr. M. Tulpinck a du reste des rivaux en ce genre de publications. J'allais terminer cette note lorsque je reçus le prospectus d'un album (*The F. S. Perkins Albums of Antiquities*), d'antiquités américaines dont le prix de souscription est de 1350 fr. Et dire que la science se démocratise ! — AD. DE CEULENEER.

ROMANICA. — 127. — Chateaubriand a été, en ces derniers temps, le sujet de nombreuses publications, où la polémique a eu sa part. On nous a donné les trois premiers volumes d'une nouvelle édition (in-12) de ses *Mémoires d'Outre-Tombe* (chez Garnier), avec préface et notes de M. Biré, si connu par ses livres sur Victor Hugo et sur Balzac ; le père Mollien a publié à Lyon (in-8°, chez Vitte) un abrégé de ce même ouvrage, fait avec intelligence et précédé d'une étude.

Mais le principal intérêt qui s'est attaché au célèbre auteur des *Martyrs* provient d'un débat provoqué par un livre de M. l'abbé Bertrin, *La sincérité religieuse de Chateaubriand* (in-12, chez Lecoffre) où il y a beaucoup d'ingéniosité et de verve dépensée, il faut le reconnaître, en faveur d'une cause difficile. Dans un passage de ce livre, M. Bertrin a eu, sans l'affirmer et avec, en apparence au moins, le désir de le défendre, à se demander si Sainte-Beuve n'avait pas forgé un passage très caractéristique où Chateaubriand confessait qu'il avait de tout autres desseins que la foi et même l'art (s'approvisionner d'images) en allant à Jérusalem. Une polémique s'est engagée dans *La Revue bleue* (nos 1, 2, 10, 13) et elle serait restée, malgré les remarques de MM. Faguet, Troubat et Séché, sans conclusion bien positive, si M. l'abbé Bertrin n'avait retrouvé, avec quelques variantes, le passage incriminé dans un manuscrit des mémoires, qui appartient au libraire Champion.

D'autre part, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (octobre 1899 et janvier 1900), M. Bédier, l'auteur du si spirituel livre sur les *Fabliaux* et le collaborateur apprécié de la *Revue des Deux-Mondes*, a eu l'occasion de nous communiquer les résultats d'une enquête qui tend à prouver que Chateaubriand n'a quasi rien vu, par lui-même, des merveilles de l'Amérique qu'il nous décrit avec tant d'assurance. Le temps lui eût manqué matériellement pour accomplir les immenses pérégrinations dont il se targue; il a, d'ailleurs, trouvé plus commode d'en emprunter les incidents et les descriptions à des voyageurs plus aguerris ou moins pressés que lui, c'est-à-dire au père Charlevoix et à l'anglais Bartram. Les confrontations de texte sont aussi nombreuses que significatives.

128. — Le dernier numéro de la *Romania* (avril) renferme une ingénieuse étude de M. G. Paris sur *Huon de Bordeaux* (p. 209-218), dont plus d'un point intéresse la Belgique. M. P. y signale l'intérêt qu'offrent les versions néerlandaises de l'œuvre et confirme la localisation de la légende d'Albéric ou d'Aubéron (un des éléments constitutifs du poème français du XII^e siècle) dans notre Hainaut (il écrit *Hainau*) où il reste quelques vestiges de sa popularité; une rue de Mons s'appelle encore *rue de la Tour Aubéron*; le puits du château est le *puits Aubéron*, etc. Peut-être *Monmur* du poème n'est-il autre que le moderne chef-lieu du Hainaut; il serait intéressant qu'un érudit local fit des recherches sur les traces de noms de lieux et de personnes pouvant confirmer encore ces vues; M. Paris croit que la légende d'Albéric « remontait elle-même à un ancien poème des Franks, longtemps établis dans la région limitrophe », de celle où fut composé notre *Huon*, qui est de 1200 environ et écrit en dialecte artésien (p. 218).

Dans les comptes rendus, à signaler celui d'*Aucassin*, édition Suchier, que M. Paris croit (pourquoi?) avoir été composé à Arras (p. 291), et que je persiste, d'accord avec l'éditeur, à considérer comme un document du Hainaut wallon; enfin, dans la *Chronique* (p. 319), le même savant accepte la localisation à Orval de la version du *Dialogue de G. Grégoire*, publié en 1876. Je crois avoir prouvé dans le *Festgabe* offert à M. Suchier, qu'il n'en était rien.

129. — Le dernier n^o d'*Euphorien* (VI, 645), nous révèle un détail resté

inconnu de l'itinéraire suivi par Diderot, lorsqu'il se rendit à l'invitation de Catherine de Russie. Une lettre du théologien Zollikofer à Garve (édition de 1804, p. 102) nous atteste sa présence à Leipzig en septembre 1773. Zollikofer eut avec lui un long entretien, dont le récit concorde bien avec tout ce que nous savons du caractère de Diderot, de ses convictions et surtout de ses dons d'improvisateur.

130. — *I' Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* (volume CIV, 1^{er} fascicule), renferme (p. 75-121) le début d'une étude de M. Toldo sur " Le courtisan dans la littérature française et ses rapports avec l'œuvre de Castiglione „ Il serait prématuré de porter un jugement sur cet essai; on peut regretter toutefois que l'auteur ne remonte pas au-delà du XV^e siècle et ne cite même pas Commynes. — Dans ce même fascicule (p. 129-133), M. G. Ebeling revient sur un tour, familier aux Belges de Wallonie et que M. Tobler avait étudié précédemment (*Verm. Beitr.* III, 14, sq.). Il s'agit de cette façon de s'exprimer : *nous chantions avec lui* = *nous chantions, lui et moi*, et de façons analogues, dont il énumère des exemples de plusieurs langues romanes et aussi de l'allemand. — Parmi les comptes rendus une " exécution „ du petit travail de M. Marchot sur *Le roman breton en France* (p. 219).

131. — Dans le 25^e tome (paru fort en retard) du *Bulletin de la Société des Anciens Textes français* (1899), M. P. Meyer décrit (p. 37-63) un manuscrit renfermant la *Bible* d'Herman de Valenciennes; il y est appelé *Hernanz* par erreur. C'est le f. français 25439 de la Bibl. Nat. à Paris.

132. — On ne lira pas sans profit dans la *Revue Celtique* (1^{er} cahier de 1900 p. 1-9) l'article de M. Ferdinand Lot sur *L'Épreuve de l'épée*, dont un texte, conservé par les Henguert MSS, à Pénarth, nous a conservé une version; il l'a empruntée à une source française, comme l'établit M. Lot.

133. — La *Zeitschrift für Romanische Philologie* (XXIV, 1^{er} fasc. paru en janvier) publie le début d'une étude, qui paraît très documentée et bien faite, de M. Johann Niederländer, sur le patois de Namur. L'auteur a étudié le patois " de auditu „ et il connaît toute la bibliographie de son sujet. Nous y reviendrons après achèvement. Dans ce même fasc. (p. 127), M. Marchot propose de voir dans *mitou* (à côté de *matou*) " un compromis entre *mite* et *marcou* „.

134. — M. Ch. Doutrepont a publié dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* (XXII, 1 et 3, p. 66-136) des *Notes de dialectologie tournaisienne*, suivies d'un Lexique et du texte de 26 chartes du XIV^e siècle. C'est un travail méthodique, où le dialecte moderne et la langue du moyen âge sont perpétuellement confrontés; quelques notes ingénieuses dans le vocabulaire, où M. D. s'est abstenu de toute divagation étymologique.

135. — Une intéressante polémique a surgi entre M. Vossler, professeur à l'Université de Heidelberg, et un érudit italien, M. Benedetto Croce, au sujet d'opinions émises par le premier en conformité de vues avec son maître, M. Gröber. Celui-ci (dans le *Grundriss für Romanische Philologie*, I, 212, sq.) a, dans des pages d'ailleurs peu claires, distingué une syntaxe personnelle (*affektive*) et une syntaxe impersonnelle (*affektfreie*); la première, qu'il

appelle aussi *syntaxis figurata*, a recours à l'ellipse, au pléonasme, à l'inversion de façon plus fréquente et plus intensive, précisément parce qu'elle entend traduire les émotions de l'écrivain, tandis que la *syntaxis regularis* est le véhicule commode et banal des pensées impersonnelles. M. Vossler a essayé d'appliquer ces vues et ces distinctions au style de Benvenuto Cellini; à entendre M. Croce, il y aurait lieu d'admettre un troisième aspect des phénomènes syntaxiques, correspondant à ce qu'il nomme *appetizione*, c'est-à-dire à la volonté agissante d'exprimer telle ou telle idée. Au surplus, M. Croce ne croit pas qu'on puisse étendre à l'étude du style toute cette scholastique; pour lui il n'y a qu'à considérer ceci chez un écrivain : est-ce beau, est-ce laid ? (vol. XXIX des *Atti dell' Accademia Pontaniana*); M. Vossler est revenu à la charge dans un article du *Literaturblatt f. G. u. R. Phil.* (1900, col. 25-29) et M. Croce lui a encore répliqué dans *Flegrea* (fascicule du 5 avril 1900, p. 83). Dans cet ordre d'idées, il faut signaler que M. Pellissier a publié dans la *Rue bleue* (n° du 7 avril 1900) un article sur le *cliché* où il y a quelques bonnes observations sur le style, mêlées à beaucoup de verbiage. — M. W.

136. — M. Bischoff, professeur à l'Université de Liège, nous annonce qu'il entreprend une bibliographie de la littérature allemande en Belgique. Il serait reconnaissant de tout renseignement qu'on voudra bien lui fournir sur les traductions et les travaux critiques de tout genre parus en Belgique, tant en français qu'en flamand, concernant les poètes et écrivains de l'Allemagne.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Rutten (Ernest), D^r en phil. et lettres, second prof. de français à l'A. R. d'Anvers; Gorissen (Émile), D^r en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. d'Anvers; Schmidt (Henri), D^r en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. d'Anvers; Mallinger (Léon J.-B.), D^r en phil. et lettres, prof. de 3^e latine à l'A. R. d'Arlon; Brosius (Mathias), D^r en phil. et lettres, prof. de rhétorique latine à l'A. R. d'Arlon; Felsenhart (Camille-J.-B.-C.), prof. de 2^e latine à l'A. R. d'Arlon; Vanden Hove (Antoine), D^r en phil. et lettres, prof. de 6^e latine à l'A. R. de Bruges; Fréson (Jean), D^r en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. de Bruxelles; Lenssens (Zalma), cert. d'ét. humanit. complètes, surveillant à l'A. R. de Bruxelles; Fleuriaux (Joseph), D^r en phil. et lettres, prof. de rhétorique française à l'A. R. de Charleroy; Andrien (Guillaume), D^r en sc. phys. et mathém., prof. de mathématiques supérieures à l'A. R. de Charleroy; Vandenput (Jean-Adhémar), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup. pour les sc. mathém., prof. de physique, chimie et histoire naturelle à l'A. R. de Charleroy; Welter (Nicolas), D^r en phil. et lettres, prof. de langues germaniques à l'A. R. de Charleroy; Merten (Jules-A.-J.-H.), D^r en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. de Chimay; Lamotte (Edmond-Victorien), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup. pour les sc. mathém., prof. de mathématiques inférieures à l'A. R. de Chimay; Cavens (Léon-C.-A.), D^r en phil. et lettres, prof. de 6^e et 7^e latine à l'A. R. de Gand; Du Brulle (Léopold-E.), D^r en sc. phys. et mathém., prof. de mathématiques inférieures à l'A. R. de Hasselt; Ballet (Louis-Pierre), D^r en phil. et lettres, second prof. de français à l'A. R. de Hasselt; Marneffe (Alfred), D^r en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. de Huy; Stals (Auguste), D^r en phil. et lettres, prof. de langues germaniques à l'A. R. de Huy; Stassart (Albert-G.-E.), D^r en phil. et lettres, prof. de 7^e latine à l'A. R. de Huy; Castin (Achille-M.-E.), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., prof. de 3^e latine à l'A. R. de Malines; Tilmant (Jean-J.-B.), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., prof. de 2^e latine à l'A. R. de Malines; Tack (Pierre-L.), D^r en phil. et lettres, prof. de langues germaniques à l'A. R. de Malines; Staes (Émile-M.-L.), cand. en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. de Malines; Vion (Léopold), D^r en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. de Mons; L'Hoir (Camille-Arthur), prof. agr.

de l'ens. moyen du degré sup., prof. de 7^e latine à l'A. R. de Mons; Barbier (Édouard-Joseph), Dr en sc. natur., prof. de physique, chimie et hist. naturelle à l'A. R. de Mons; Bolinne (Guillaume-J.-A.) prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., prof. de 2^e latine à l'A. R. de Namur; Mercken (Denis), Dr en phil. et lettres, prof. de 6^e latine à l'A. R. de Tongres; Dubois (René-Charles-Marie), dipl. de cap. pour l'ens. du dessin dans la sect. des hum. et dans la sect. profess. des athénées et collèges, second prof. de dessin à l'A. R. de Mons; Mathieu (Gustave), Dr en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. d'Arlon; Vandendries (René-François-Prosper), Dr en sc. naturelles, prof. de physique, chimie et sciences natur. à l'A. R. de Bruges; Magnette (Félix-Eugène), Dr en phil. et lettres, prof. de 2^e latine à l'A. R. de Chimay; Sabbe (Maurice-C.-M.-G.), Dr en phil. et lettres, prof. de langues germaniques à l'A. R. de Huy; Harlaux (Hector), Dr en phil. et lettres, second prof. de français à l'A. R. de Tournai; Noïrfalise (Camille-Antoine Justin), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., prof. de 7^e latine à l'A. R. de Tournai; Wibin, (J.-H.-H.-J.), dipl. de cap. pour l'ens. de la gymn. dans les établ. d'instr. moyenne, prof. de gymnastique à l'A. R. d'Arlon.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — NOMINATION.

Par arrêté royal du 25 mai 1900, M. Bischoff (Henri), docteur en philosophie et lettres, actuellement chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres, est nommé professeur extraordinaire dans cette faculté.

ORDRE DE LÉOPOLD. — PROMOTIONS. — NOMINATIONS.

Par arrêté royal du 12 mai 1900 est promu au grade d'officier de l'Ordre de Léopold : M. du Fief (J.-B.), secrétaire-général de la Société royale belge de géographie.

Par arrêté royal de la même date, sont nommés chevaliers du même Ordre : MM. Beernaert (C.), prof. à l'A. R. d'Anvers; Beauvois (J.-E.), ancien prof. de religion à l'A. R. d'Anvers; Demeuse (A.), préf. hon. à l'A. R. d'Arlon; Descamps (L.), prof. à l'A. R. de Mons; Descamps (F.), prof. à l'A. R. d'Ixelles; Dewael (J.), prof. à l'A. R. de Bruxelles; Drumaux (M.-E.-A.), préf. des études à l'A. R. de Liège; Dupont (H.-G.), prof. à l'A. R. de Bruxelles; Florus (M.-L.), prof. à l'A. R. d'Anvers; Francotte (P.), prof. à l'A. R. de Bruxelles; Lallemand (A.), prof. à l'A. R. de Bruxelles; Lambotte (J.-J.-E.-E.), préf. des études à l'A. R. d'Ath; Marchal (F.-J.), préf. des études à l'A. R. de Mons; Matthieu (P.-A.), prof. à l'A. R. de Liège; Nitschké (P.), prof. à l'A. R. d'Anvers; Pîtres (A.), prof. à l'A. R. de Gand; Quoidbach (C.-L.-J.), ancien prof. à l'A. R. de Malines; Willemans (J.-A.), préf. des études à l'A. R. de Bruges.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Wets, préfet des études de l'Athénée et directeur de l'École moyenne de Tongres passe aux établissements correspondants à Verviers; M. Struman, préfet de l'Athénée de Liège remplace M. Wets à Tongres; M. Drumaux, préfet-directeur à Verviers remplace M. Struman à Liège; M. Micheels, surveillant à Liège, est nommé professeur de mathématiques et de sciences naturelles à Tongres en remplacement de M. Wasteels; M. Sabbe, régent à Rœulx est nommé prof. de langues germ. à l'A. R. de Huy; à Chimay, M. Lamotte, surv., est nommé prof. de math. inf. M. Merten, Dr en phil. class., remplace M. Lamotte; ont été nommée prof. intérimaire: à Charleroi, M. Maes Dr en phil. class.; à Gand, M. Rolland, Dr en phil. class.; à Hasselt, M. Delvaux, Dr en phil. class.; à Bruxelles, M. Houben, Dr en phil. class.; à Chimay, M. Rivière, prof. de langues germ. au coll. de Tirlemont.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans le dernier n° de votre estimable *Revue*, M. F. Mallieux a publié, sur ma *Grammaire de la Langue russe*, un compte-rendu que je trouve injuste, et auquel je me crois obligé de faire une courte réponse. Je prévient M. Mallieux que je ne répondrai pas à ses critiques ultérieures de ma grammaire et que même je ne m'arrêterai pas aux détails de sa première critique, pour la simple raison que ni ses remarques, ni mes réponses ne feront voir qui de nous deux a raison, puisque le public auquel nous nous adressons ne connaît pas la langue russe.

Une conclusion dans un sens ou dans l'autre ne pourrait être tirée que d'un débat contradictoire, espèce de *certamen nobile*, en présence de professeurs de langue française pour juger le système de ma grammaire, et en présence de personnes compétentes en langue russe, qui auraient à se prononcer sur la prononciation et sur les règles de grammaire. Si M. Mallieux se charge d'organiser un tel débat, je me fais fort de prouver presque point par point que tout ce qu'il a dit sur ma grammaire est tantôt faux, tantôt absurde.

Comme échantillon d'absurdité et pour montrer la valeur de la critique de M. Mallieux, je citerai le passage suivant : " Le genre des substantifs, dit M. Joseph Tâitsch, se reconnaît à la terminaison..... Mais les noms d'êtres mâles sont naturellement du masculin même quand ils se terminent en..... (page 6). „ " Si je comprends bien (dit M. Mallieux), il y a là une règle générale et une dérogation à cette règle. En vérité (c'est toujours M. Mallieux qui parle) le genre des substantifs est fixé par deux règles qui se complètent mutuellement; le sens indique-t-il nettement le genre : le père, la sœur, il le détermine; le sens ne l'indique-t-il pas : la table, le renard, on s'en rapporte à la terminaison. „

Pour ma part, je ne sais pas si cela s'appelle de la critique. M. Mallieux dit absolument la même chose que moi, mais en d'autres termes, qui n'ont même pas l'excuse d'être plus clairs que les miens. Et même à part cela, il me semble que si, sur mille substantifs russes, il y en a *tout au plus trente* dont le genre ne se reconnaît pas à la terminaison, mais au sens, on peut hardiment considérer ces trente substantifs comme exception vis-à-vis des neuf cent soixante-dix autres qui forment la règle. M. Mallieux me demande

si j'ai connu la grammaire de L. Léger, qui est, dit-il, excellente. Oui, je l'ai connue et je l'ai trouvée mauvaise en général, inadmissible pour la manière dont elle enseigne à prononcer ou plutôt à écorcher les mots russes.

M. Mallieux dit dans sa critique : " M. Joseph Taïtsch a-t-il vraiment " rempli une lacune ", (p. v), sa brochure rendra-t-elle " plus simple la tâche des personnes appelées à enseigner la langue russe (p. vi) ? Je ne répondrai pas pour le lecteur. "

A la première question je répondrai que j'ai certainement rempli une lacune ; en effet, toutes les grammaires faites avant la mienne se sont proposées d'enseigner le russe sans l'aide d'un maître ; pour moi, persuadé qu'il est impossible d'apprendre le russe sans maître, ayant reconnu que les grammaires existantes sont remplies de détails inutiles ou erronés, j'ai fait une grammaire qui, comme je l'ai dit dans la préface, doit être suivie avec l'aide, c'est-à-dire, sous la direction d'un maître. Quant à la deuxième question, je dirai à M. Mallieux que ma grammaire rendra sans doute plus simple la tâche des personnes appelées à enseigner la langue russe, mais à condition que ces personnes connaissent la langue russe comme les Russes instruits doivent la connaître ; c'est une condition *sine qua non*, et je ne m'étonnerai nullement si ma grammaire ne rend aucun service aux professeurs pour lesquels la grammaire de L. Léger était l'unique puits de science en fait de langue russe.

M. Mallieux me reproche à plusieurs reprises de m'être " écarté de la vérité historique ", de la langue russe et à un certain moment il dit que j'ignore le passé de ma langue. Je ne sais d'où M. Mallieux a pu tirer une conclusion sur mes connaissances du passé de la langue russe ; je ne sais pas non plus si M. Mallieux est fort ou faible en histoire de cette langue, mais je sais que les élèves de M. Mallieux profiteraient plus si leur professeur connaissait mieux la langue russe parlée en Russie actuellement, au lieu de connaître la langue ancienne que les Russes parlaient, il y a environ neuf siècles, sous le règne de Vladimir-Krasnoïe-Solnischko (si toutefois il la connaît).

Veuillez agréer, M. le Directeur, l'hommage de ma considération très distinguée.

Anvers, le 5 avril 1900.

J. TAITSCH.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

M. Taïtsch n'a répondu à aucune de mes critiques, et il se trompe sur le sens de la seule qu'il essaie de relever. Je crois donc inutile d'appuyer mon premier jugement par de nouveaux arguments que je tiens en réserve, et je consens bien volontiers, sur votre demande, à ne pas continuer dans la *Revue* une polémique sans intérêt pour la plupart de vos lecteurs.

Je remercie M. Taïtsch de l'honneur qu'il m'a fait en m'associant dans ses dédaîns à l'éminent professeur du Collège de France.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

F. MALLIEUX.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques et de la Classe des Beaux-Arts, 1900, n° 1. — J. Leclercq, Anurádhapura sous les rois cinghalais. — Léon Vander Kindere, A propos d'une charte de Baldéric d'Utrecht; solution de quelques petits problèmes historiques. — N° 2. — Ernest Nys, Un chapitre de l'histoire de la mer, aperçu juridique et politique. — N° 3. — P. Thomas, Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée (troisième série). — Maurice Wilmotte, Gerbert de Montreuil et les écrits qui lui sont attribués. — N° 4. — G. Kurth, Les nationalités en Auvergne au VI^e siècle.

Académie royale de Belgique. Compte-rendu des séances de la Commission royale d'histoire, 1899, n° 4. — Bon de Chestret de Haneffe, Chronique de Gilles Jamain (1468-1492). — J. Gauthier, Lettres de Jean-Gaspard Gevaerts. — G. Des Marex, Les Seings manuels des scribes yprois au XIII^e siècle. — H. Stein, Les conséquences de la bataille de Cassel pour la ville de Bruges et la mort de Guill. De Deken son ancien bourgmestre (1328). — N. de Pauw, L'enquête de Bruges après la bataille de Cassel.

1900, n° 1. — St. Bormans et G. Kurth, Rapport sur la publication d'un inventaire analytique des actes des collégiales liégeoises. — V. Fris, L'historien Jean Villani en Flandre; Note sur Thomas Fin, receveur de Flandre.

Byzantinische Zeitschrift, IX, 2^e et 3^e livraisons. — Haury, Johannes Malalas identisch mit dem Patriarchen Johannes Scholastikos? — Patzig, Die *ἐτέρα ἀρχαιολογία* der Excerpta Salmasiana. — P. Kera-meus, *Θεοφάνης Σικελός*. — Parageorgiu, Eine Aeschyleische Stelle bei Eustathios. — Foerster, Staphidakes. — Kuhn, Zur byzantinischen Erzählungslitteratur. — Thumb, Die griechischen Lehnwörter im Armenischen. — Kirch, Eine neue Ansicht über die Metrik des Romanos. — Kugener, Observations sur la Vie de l'ascète Isaïe et sur les Vies de Pierre l'Ibérien et de Théodore d'Antinoé par Zacharie le Scolastique. — Miliopoulou, Byzantinische Landschaften. — Papageorgiu, Byzantinische Exagia. — Heiberg, Die griechische Grammatik Roger Bacons.

Muséon (Le). Nouvelle série, vol. I, n° 1. — A. Hebbelynck, Les Mystères des lettres grecques. — Raoul de la Grasserie, Du verbe propositionnel.

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1900, 3^{tes} Heft. — I. Möbius et Studnizka, Zum kapitolischen Aischylos. — W. Barth, Die Bestattungsspende bei den Griechen. — Göbel, Die grammatischen Kategorien. — Rietschel, R. Schröders Deutsche Rechtsgeschichte. — Anzeigen und Mitteilungen. — II. A. Kröger, Leibniz als Pädagog. — H. Rick, Der deutsche Aufsatz in Untersekunda. — Dittmar, Grammatische Zukunftsgedanken. — F. Fauth, Zur pädagogischen Psychologie und Physiologie. — Anzeigen und Mitteilungen.

4^{tes} Heft. — I. P. Wendland, Adolf Harnacks Geschichte der Akademie der Wissenschaften. — E. Schwyzer, Die Vulgärsprache der attischen Fluchtafeln. — F. Köpp, Das historische Relief der römischen Kaiserzeit. — F. Keutgen, Der Ursprung der deutschen Stadtverfassung. — Anzeigen und Mitteilungen. — II. C. Fries, Quellenstudien zu George Buchanan. — A. Kröger, Leibniz als Pädagog. — P. Vogel, Auf der Schwelle zweier Jahrhunderte. — Hanncke, Materialien zu einer Repetition über Australien. — Anzeigen und Mitteilungen.

Revue des études anciennes, tome II (1900), n° 1. — A. de Ridder, Aphrodite sur l'Acropole. — Perdrizet, Miscellanea : V. Jupiter Heliopolitaneus. — F. Antoine, De la parataxe et de l'hypotaxe dans la langue latine. — C. Jullian, Notes gallo-romaines. V. — G. Gassies, Poterie romaine à sujet macabre. — P. Paris, Satyre dansant. — P. Ibarra, Découvertes archéologiques à Elche. — L. Blasco, Découvertes archéologiques à Valence. — A. Engel, Nouvelles archéologiques. — Bibliographie.

N° 2. — G. Rodier, Remarques sur le *Philèbe* (1^{er} art.). — Ph.-E. Legrand, L'Arcadie et l'Idylle. — M. Bonnet, Les *Histoires* de Salluste : quels en devaient être le sujet et l'étendue. — Perdrizet, Miscellanea : VI, Sur une épigramme de Martial. — C. Jullian, Notes gallo-romaines, VI. — G. Gassies, Inscription celtique trouvée à Meaux. — E. Hübner, Nouvelles inscriptions latines en Espagne. — Bibliographie.

Revue des Lettres françaises et étrangères, t. II (1900), n° 1. — Ch. Joret, M^{me} de Staël et la cour littéraire de Weimar (2^e art.). — B. de Tannenberg, Emilio Castelar. — Morel-Fatio, Menéndez y Palayo. — Bibliographie.

N° 2. — A. de Tréverret, Idées de Francis Bacon sur l'écriture et sur les langues (2^e art.). — A. Vulliod, Un drame symbolique allemand : *La Cloche engloutie* de M. G. Hauptmann. — G. Michaut, Sur le Romantisme. — Bibliographie.

Revue des Humanités en Belgique, 3^{me} année, n° 4. — Ch. Tilman, Conseils donnés sur la préparation d'auteurs grecs et latins à domicile. — Dutron, Éducation et histoire. — Feytmans, Du rôle des surveillants dans les Athénées. — Gallet, Le théâtre moderne et les études classiques. — Chevalier, La méthode socratique et l'analyse littéraire.

Revue de l'Université de Bruxelles, 5^e année, n° 7. — C^{te} Goblet d'Alviella, Les « Gifford Lectures » et le Cours de M. Tiele, à Édimbourg. — H. Speyer, Le droit pénal anglo-indien.

COMPTES RENDUS.

AELII ARISTIDIS *quae supersunt omnia*, ed. BRUNO KEIL. Vol. II. Berlin, Weidmann, 1898. 20 mk. " Édition critique très soignée; excellente méthode; remarques intéressantes. „ K. Kuiper, Museum, VIII, n° 3.

P. ALLARD, *Les Esclaves chrétiens*, 3^e éd. Paris, Lecoffre, 1900. xvi-494 pp. in-12. " Livre de conscience et de sincérité. „ C(amille) J(ullian), Revue des Études anciennes, 1900, n° 2.

PAUL ALLARD, *Saint Basile*. Paris, Lecoffre, 1899. iii-209 pp. in-12. 2 fr. " On peut reprocher à M. A. d'avoir atténué certains traits de son héros. Mais malgré ce qui reste encore des errements de l'ancienne hagiographie dans ce livre, l'ensemble est excellent et solide. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1900, n° 17.

E. AUDOUIN, *De la déclinaison dans les langues indo-européennes*. Paris, Klincksieck, 1898. " Conclusions hypothétiques; précieux recueil de matériaux. „ Bartholomae, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1900, n° 13.

BARDENHEWER, *Les Pères de l'Église, leur vie et leurs œuvres*. Édit. fr. par P. GODET et C. VERSCHAFFEL. Paris, Blond et Barral, 1898-99. 3 vol. in-8°. 12 fr. " Excellente traduction d'un ouvrage précieux, appelée à rendre de grands services en France. „ G. Cirot, Revue des Études anciennes, 1900, n° 2.

C. E. BENNETT, *Critique of some recent subjunctive theories* (Cornell Studies in Classical philology, n° IX). Londres, Macmillan, 1898. 76 pp. in-8°. " Combat avec raison les théories de M. Elmer sur le prohibitif, etc., et réduit le nombre des subjonctifs dits paratactiques par des considérations fort justes. „ Paul Lejay, 1900, n° 14.

A. BLANC, *Le livre des comptes de Jacme Olivier, marchand narbonnais du XIV^e siècle*, t. II, 1. Paris, Picard, 1899. In-8°. " Des plus importants pour l'histoire économique du Languedoc aux XIII^e et XIV^e siècles. „ L. H. Labande, Rev. crit., 1900, n° 15.

L. BRÉHIER, *Le Schisme oriental du XI^e siècle*. Paris, Leroux, 1899. 312 pp. " Livre d'ingénieuse érudition, mais qui exagère le rôle personnel de Michel Cérulaire, et qui renferme bien des négligences. „ Ch. Diehl, Byz. Zeitschr., IX, 552.

G. CARO, *Genua und die Mächte am Mittelmeer (1257-1311)*. 2 vol. Halle, Niemeyer. " Intéressant pour les relations de Gènes avec Byzance. „ Hirsch-Gereuth, Byz. Zeitschr., IX, 548.

D. DETLEFSEN, *Untersuchungen über die Zusammensetzung der Naturgeschichte des Plinius*. Berlin, Weidmann, 1899. 2 mk. 40 " Détails curieux, tirés de l'examen des *Indices* et des *Summae*. Plinius a voulu mettre en relief les progrès que la science avait faits de son temps. „ U. Ph. Boissvain, Museum, VIII, n° 3.

CHARLES DEJOB, *Les femmes dans la comédie française et italienne au XVIII^e siècle*. Paris, Fontemoing, 1899. 417 pp. in-12. " On voudrait que l'auteur eût condensé davantage le résultat de ses recherches. Mais son travail est très complet et rendra de sérieux services à la psychologie littéraire. „ Raoul Rosières, Rev. crit., 1900, n° 22.

KARL DIETERICH, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache*. Leipzig, 1898. xxiv-326 pp. in-8°. " Statistiques mal dressées; nombreuses inexactitudes; conclusions erronées; méthode insuffisante; ce n'est pas un livre fait, c'est un livre à faire. „ Hubert Pernot, *Rev. crit.*, 1900, n° 15.

MILAN DIMITRIJEVIC, *Studia Hesiodica*. Leipzig, Teubner, 1899. 234 pp. " L'auteur suppose qu'il y a eu dans l'antiquité deux recensions des *Œgys* et recherche ce qui subsiste de la plus ancienne. Son étude des scholies est très intéressante. Les futurs éditeurs d'Hésiode consulteront avec fruit cette dissertation. „ My, *Rev. crit.*, 1900, n° 18.

DIONYSII HALICARNASEI *Opuscula* ed. H. USENER et L. RADERMACHER. Vol. I. Leipzig, Teubner, 1899. xlv-438 pp. (*Bibl. Teubneriana*). " Texte notablement épuré. „ My, *Rev. crit.*, 1900, n° 21.

M. DUBOIS et C. GUY, *Album Géographique*, t. I-III. Paris, Colin, in-8°. 15 fr. " Par le texte, les cartes et les gravures, ouvrage aussi pratique qu'attrayant et excellent pour l'enseignement. „ H. de Curzon, *Rev. crit.*, 1900, n° 14.

L. DUBOIS et F. OROZ, *Pièces choisies du Théâtre espagnol*, trad. nouv. Paris, Garnier, 1899, xi-478 pp. in-8°. " Traductions faites avec conscience, science et goût de pièces de Guillém de Castro, de Alarcón et de Moratin. „ J. Ducamin, *Revue des Lettres françaises et étrangères*, 1900, n° 2.

A. EHRHARD, *Le Théâtre en Autriche : Franz Grillparzer*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1900, 506 pp. in-18. Fr. 3.50. " L'auteur fait connaître, avec sa verve et sa clarté habituelles, un poète illustre qui n'a pas eu jusqu'ici chez nous la réputation dont il jouit ailleurs. „ *Revue des Lettres françaises et étrangères*, 1900, n° 2.

A. ELEUTHEROPOULOS, *Die Philosophie und die Lebensauffassung des Griechentums auf Grund der gesellschaftlichen Zustände*. Berlin, Hofmann, 1900. 322 pp. " Ce livre n'a rien de scientifique. „ J. Bidez, *Rev. crit.*, 1900, n° 22.

GOETHE, *Iphigénie en Tauride*, trad. en vers français par EUG. D'EICHTHAL. Paris, Lemerre, 1900. 68 pp. in-12. " C'est un des spécimens les mieux venus d'un genre dans lequel on compte les réussites. „ T. R., *Rev. crit.*, 1900, n° 19.

TH. GOMPERZ, *Die angebliche Platonische Bibliothek und die Testamente der Philosophen*. Vienne, Gerold, 1899. 11 pp. in-8°. " Soutient qu'il n'y a pas eu d'exemplaire officiel des œuvres de Platon appartenant à son école, et examine la manière dont s'est effectuée la transmission de la maîtrise dans les diverses écoles. Les conclusions sont probables, sinon absolument certaines. „ E. Thouverez, *Revue critique*, 1900, n° 15.

A. GUDEMAN, *Latin Literature of the Empire*. Selected and edited, with revised texts and with brief introductions. Vol. II, Poetry. New-York, American book Company, 1899. " Extraits d'auteurs généralement négligés dans l'enseignement, mais qu'il est indispensable de connaître, au moins par des extraits, pour se faire une idée de l'histoire littéraire de l'époque impériale. Textes intelligemment constitués, bonnes introductions. Le nombre des auteurs et l'étendue des extraits auraient dû être encore augmentés. „ F. Harder, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 16.

H. GUTHE, *Geschichte des Volkes Israél*. Fribourg en Brisgau, Mohr, 1899. XII-326 pp. in-8°. " Livre excellent, clair et méthodique. On peut discuter certaines hypothèses de M. G., mais on ne contestera pas le mérite de son ouvrage. ", J. C., Rev. crit., 1900, n° 19.

RICHARD HEINZEL, *Beschreibung des geistlichen Schauspiels im deutschen Mittelalter*. Hambourg et Leipzig, Voss, 1898. 354 pp. in-8°. 9 mk. " Travail solide et ingénieux. ", F. Piquet, Rev. crit., 1900, n° 22.

HERMAN HIRT, *Der indogermanische Ablaut vornehmlich in seinem Verhältniss zur Betonung*. Strasbourg, Trübner, 1900. 5 mk. 50. " Indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des langues indo-européennes. ", C. C. Uhlenbeek, Museum, VIII, n° 3.

H. HOUSSAYE, 1815, *Waterloo*. Paris, Perrin, 1899. 3 fr. 50. Le rp., dans un fort long article qui sera continué, juge très sévèrement cet ouvrage au point de vue militaire, sans pourtant, semble-t-il, justifier cette critique par le relevé d'erreurs bien graves. Museum, VIII, n° 3.

F. W. KAMPSCHULTE, *Johann Calvin, seine Kirche und sein Staat in Genf*, t. II publ. par W. Goetz. Leipzig, Duncker und Humblot, 1899. 10 fr. " Excellent et beau livre d'histoire qui restera malheureusement inachevé par suite de la mort prématurée de l'auteur. ", R[euss], Rev. crit., 1900, n° 14.

FRANZ KAULEN, *Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen*. 5^e Aufl. Fribourg en Brisgau, Herder, 1899. 318 pp. in-8°. " Guide agréable pour ceux qui désirent connaître les commencements et les progrès de l'assyriologie. Quelques erreurs. ", C. Fosset, Rev. crit., 1900, n° 15.

P. KNAUTH, *Goethes Sprache und Stil im Alter*. Leipzig, Avenarius, 1898. IX-156 pp. in-8°. " Ne nous donne qu'une statistique, d'ailleurs précieuse, des particularités qu'offre dans sa vieillesse la langue poétique de Goethe. Cette étude eût pu être d'un plus grand secours, si elle avait été littéraire en même temps que philologique. ", L. Roustan, Rev. crit., 1900, n° 17.

CARL KRAUS, *Heinrich von Veldeke und die mittelhochdeutsche Dichtersprache*. Halle, Niemeyer, 1899. xv-192 pp. in-8°. " Conclut, contre Braune et Behaghel, que Veldeke a écrit ses œuvres dans une langue qu'il s'est efforcé de rapprocher du haut-allemand. — Dans un appendice, M. Ed. Schröder examine les mots étrangers que contiennent les œuvres de Veldeke et constate le nombre restreint de mots français employés dans l'*Énéide*. ", F. Piquet, Rev. crit., 1900, n° 14.

P. LACOMBE, *Introduction à l'histoire littéraire*. Paris, Hachette, 1898. VIII-420 pp. in-8°. 7 fr. 50. " Intéressant et neuf. On ne saurait trop recommander la lecture de ce livre, d'une grande indépendance et d'une grande sincérité, aux étudiants en lettres que leur éducation fait vivre au milieu des admirations mensongères et des formules conventionnelles. ", Ch. Seignobos, Rev. crit., 1900, n° 16.

LARGENT (Le P.), *Saint-Jérôme*. Paris, Lecoffre, 1898. " Recommandable. ", D.-L. Sanders, Le Muséon, N. S., vol. I, n° 1.

Libri pontificalis pars prior, ed. TH. MOMMSEN (*Monum. Germ. histor.*). Berlin, Weidmann, 1898. cxxxix-294 pp. in-4°. 15 mk. " L'établissement du texte a fait quelques progrès. L'introduction fournit, sous une forme

concise, un grand nombre de renseignements sur les éléments historiques du *Liber pontificalis*. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1900, n° 16.

LONGINUS, *On the Sublime*, ed. by W. RHYS ROBERTS. Cambridge, University Press, 1899. x-288 pp. " Édition qui est une vraie mine de renseignements sur ce traité. „ My, Rev. crit., 1900, n° 17.

LUCRETI *De rerum natura libri VI*, rec. C. BAILEY. Oxford, Clarendon. " Édition critique, où M. B. s'attache à reproduire le texte tel que Lucrèce nous l'a laissé, et non à deviner ce que le poème serait, si l'auteur avait pu y mettre la dernière main. „ Wochenschr. f. Klass. Philol., 1900, n° 15.

T. LUCRETI CARI *De rerum natura libri VI*, ed. ADOLPHUS BRIEGER. Leipzig, Teubner, 1899. LXXXIV-230 pp. in-18. " Cette édition diffère de celle de 1894 par quelques corrections et un appendice, qui se présente comme un errata des prolégomènes : l'usage du livre n'en est pas facilité. „ P. L(ejay), Rev. crit., 1900, n° 15.

RICHARD MEYER, *Die deutsche Litteratur des XIX. Jahrhunderts*. Berlin, Bondi, 966 pp. in-8°. 12 mk. 50. " La division par décennats (*Jahrzehnte*) est le principal défaut du livre, qui en a d'autres encore, mais qui, dans son ensemble, est remarquable; il renferme une quantité incroyable de détails sur l'histoire de l'esprit allemand au XIX^e siècle et est d'une lecture attachante. „ A. Chiquet, Rev. crit., 1900, n° 19.

Le livre des Mille Nuits et une Nuit, trad. par J. C. MARDEUS, t. I-IV. Paris, Éditions de la Revue Blanche, 1899-1900. " Beaucoup d'inexactitudes, d'infidélités et de contresens; style bizarre, mais intéressant. La traduction nouvelle n'est pas assez sûre d'elle-même pour avoir le droit de mépriser celle de Galland, qui garde son charme vieillot et ses grâces décentes. „ M. Gaudefroy-Demombynes, Rev. crit., 1900, n° 21.

K. MÜLLENHOFF, *Deutsche Altertumskunde*. 4 Bd. 2. Hälfte (fin du commentaire de la *Germanie* de Tacite). Berlin, Weidmann, 1900. 10 mk. Analyse de cette importante publication qui est, autant possible, une reproduction des notes mêmes de Müllenhoff. Wochenschr. f. Klass. Philol., 1900, n° 19.

F. MÜNZER, *Beiträge zur Quellenkritik der Naturgeschichte des Plinius*. Berlin, Weidmann, 1897. 12 mk. " Recherches minutieuses et bien conduites. „ U. Ph. Boissevain, Museum, VIII, n° 3.

W. NORDEN, *Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz*. Berlin, R. Behr, 1898. 108 pp. in-8°. " Étude très pénétrante tendant à démontrer que les croisés de 1202 eurent seulement pour but de rétablir à Byzance le souverain légitime, puis furent amenés sans l'avoir voulu à détruire l'Empire grec. „ G. Monod, Rev. crit., 1900, n° 19. — " Contrairement à l'opinion de l'auteur, les Vénitiens sont bien responsables du scandale de la 4^e croisade. „ C. Neumann, Byz. Zeitschr., IX, 546.

A. PATIN, *Parmenides im Kampfe gegen Heraklit* (Extrait du 25^e supplém. aux *Jahrbücher f. Klass. Philologie*, pp. 491-660). Leipzig, Teubner, 1899. " Œuvre d'un esprit réfléchi et amplement informé, mais la lecture en est pénible et rebutante. „ J. Bidez, Rev. crit., 1900, n° 20.

PAUSANIAS *Beschreibung von Griechenland* mit kritischem app. hergg. von H. HIRTZIG, mit erklärenden anmerkungen versehen von H. HIRTZIG und

H. BLÜMNER, *II Halbbd* (livres II et III). Leipzig, Reisland, 1899. " Cet ouvrage — qu'on aurait pu éditer à meilleur marché sans aucun inconvénient — est le produit d'une érudition abondante et d'une critique réfléchie. ", F. Spiro, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 19.

OTTO PNIOWER, *Goethes Faust, Zeugnisse und Excurse zu seiner Entstehungsgeschichte*. Berlin, Weidmann, 1899. x-308 pp. in-8°. 7 mk. " Éclaire singulièrement l'histoire de l'œuvre de Goethe. ", A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1900, n° 22.

The History of Psellus, edited by C. SATHAS. Londres, Methuen. 24 pages de corrections à l'édition de Sathas, déclarée absolument mauvaise. E. Kurtz, *Byz. Zeitschr.*, IX, 492.

M^{me} EDGAR QUINET, *Cinquante ans d'amitié : Michelet et Quinet (1825-1875)*. Paris, Colin. 370 pp. in-12. " On voudrait que les lettres de Michelet et de Quinet fussent reproduites intégralement. ", Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1900, n° 17.

RAOUL DE HOUDENC, *Meraugis de Portlesquez*, altfranz. Abenteuerroman zum ersten Mal herausgg. von MATHIAS FRIEDWAGNER. Halle, Niemeyer, xc-294 pp. in-8°. " Publication méritoire; malheureusement l'éditeur s'est mépris dans la classification des manuscrits; il donne néanmoins un texte très lisible. ", A. Jeanroy, *Rev. crit.*, 1900, n° 17.

ALFRED RÉBELLIAU, *Bossuet*. Paris, Hachette, 1900. 207 pp. in-12. (Collection des *Grands écrivains français*.) " Résumé clair, précis, complet, d'une érudition très sûre. On peut regretter que l'auteur n'ait pas toujours été assez indépendant dans l'appréciation de son écrivain préféré. En somme, Bossuet ne fut qu'un penseur de second ordre. ", Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1900, n° 17.

SALZA, *Delle commedie di Lodovico Dolce*. Melfi, Liccione, 1899. 157 pp. in-8°. 2 fr. " L'auteur s'est surtout appliqué à offrir les données d'une étude sur les divers types de la comédie italienne au XVI^e siècle. ", Charles Dejob, *Rev. crit.*, 1900, n° 15.

O. E. SCHMIDT, *Ciceros Villen* (Extrait des *Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum*. etc.). Leipzig, Teubner, 1899. 62 pp. gr. in-8°. 2 mk. " Bon exposé de ce qu'on sait par les textes et de ce qu'on voit présentement sur place. L'opinion de M. S. sur le Pompeianum est très contestable. Idées générales; fines remarques sur le caractère de Cicéron. ", Émile Thomas, *Rev. crit.*, 1900, n° 19. — " Contribue à faire connaître Cicéron et la vie des Romains à la fin de la république. ", Weissenfels, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 13.

WILHELM SCHMIDT, *Heron von Alexandria*. Leipzig, Teubner, 1899, 16 pp. in-8°. — HERONIS ALEXANDRINI *Opera quae supersunt omnia*. Vol. I. Supplementheft. Leipzig, Teubner, 1899. 182 pp. in-16. Le compte-rendu de Paul Tannery, *Rev. crit.*, 1900, n° 20, expose l'état de la question en ce qui concerne la tradition manuscrite des *Pneumatiques* et des *Automates*.

R. SCHROEDER, *Lehrbuch der Deutschen Rechtsgeschichte*. 3^e édit. Leipzig, Veit, 1898. 20 mk. " Nouvelle édition profondément remaniée du manuel aujourd'hui le plus exact et le plus complet de l'histoire du droit allemand. ", G. Des Marez, *Rev. crit.*, 1900, n° 16.

O. SCHULTHESS, *Die Vormundschaftsrechnung des Demosthenes*. Frauenfeld, Huber, 1899. ii-54 pp. " Apporte beaucoup de nouveau dans cette question embrouillée. ", My, Rev. crit., 1900, n° 17.

OTTO SEEK, *Die Entwickelung der antiken Geschichtschreibung und andere populäre Schriften*. Berlin, Siemenroth, 1898. 339 pp. in-16. " L'étude sur le développement de l'historiographie antique est la plus importante du recueil. C'est un joli travail d'histoire littéraire. ", Ch. Seignobos, Rev. crit., 1900, n° 20.

L. ANNAEI SENECAE *De beneficiis libri VII, De clementia libri II*, rec. C. HOSIUS. Leipzig, Teubner, 1900. 2 mk. 40. (*Bibl. Teubn.*) " Les manuscrits nouveaux cités dans l'apparat critique n'apportent presque rien d'intéressant, mais la recension du texte même est l'œuvre d'un éditeur savant et perspicace. ", W. Gemoll, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1900, n° 22.

SOPHOCLE, *Oedipe Roi*, trad. en vers par PH. MARTINON. Paris. Fontemoing, 1899. 76 pp. " L'ensemble donne bien l'impression du drame antique. Le vers est de bonne facture, mais pourrait être plus élégant. ", My, Rev. crit., 1900, n° 17.

SOPHOKLES *erkl.* von F. W. SCHNEIDEWIN und A. NAUCK. II. *König Oedipus*, 10^e Aufl. Neue Bearb. von EWALD BRUHN. Berlin, Weidmann, 1897. 232 pp. in-8°. — VIII. *Anhang* zusammengestellt von EWALD BRUHN. Berlin, Weidmann, 1899. vi-170 pp. in-8°. " M. B. a procédé à un remaniement complet. C'est surtout pour la partie critique que le changement est profond : Nauck était un adepte convaincu de la critique conjecturale, M. B. est conservateur ; on regrette qu'il ait supprimé ou peu s'en faut les notes critiques réunies par Nauck, qui avaient bien leur intérêt. — Le volume qui porte le titre d'appendice, contient un certain nombre d'observations générales sur le style et la langue de Sophocle et sera très utile. ", Albert Martin, Rev. crit., 1900, n° 20.

THÉOCRITE, *Œuvres complètes*, trad. par FR. BARBIER. Paris, Garnier, 1899. 344 pp. " Cette traduction n'est pas parfaite, mais elle a de grandes qualités : elle suit le texte pas à pas, tout en restant simple et coulante. ", My, Rev. crit., n° 17.

C. VALERII FLACCI *Argonauticon libri VIII*. Enarravit P. LANGEN. Berlin, Calvary, 1896-1897. 572 pp. in-8°. " Cette édition rendra des services non seulement aux lecteurs d'un poème difficile, mais aussi aux historiens de la langue et de la littérature latines. ", Paul Lejay, Rev. crit., 1900, n° 22.

KARL VOSSLER, *Poetische Theorien der italienischen Frührenaissance*. Berlin, Felber, 1900. 88 pp. in-8°. " Sous une forme très concise, on trouvera dans cette brochure beaucoup de réflexions sagaces et de remarques justes. Mais peut-on dire qu'à l'époque de la première Renaissance il y ait eu des théoriciens de la poésie ? ", Louis Delaruelle, Rev. crit., 1900, n° 22.

N. WELTER, *Frederi Mistral, der Dichter der Provence*. Marbourg, Elwert, 1899. 356 pp. in-12. " Livre agréable et adroitement fait, où l'on sent un peu, toutefois, l'information de seconde main. ", A. Jeanroy, Rev. crit., 1900, n° 22.

U. WILCKEN, *Griechische Ostraka aus Aegypten und Nubien*. Leipzig et Berlin, Giesecke et Devrient, 1899. 2 vol. de 860 et 497 pp. in-8°. 46 mk.

" Outre le texte des *Ostraka*, édité avec autant de soin que de compétence, cet ouvrage comprend des dissertations pleines d'érudition et de faits nouveaux. On y trouvera notamment une véritable histoire des finances ptolémaïques et romaines en Égypte. „ R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1900, n° 22.

Zeitschrift für hochdeutsche Mundarten, herausgg. von OTTO HEILIG und PHILIPP LENZ. 1^e année, fasc. 1-2. Heidelberg, Winter, 1900. Prix d'abonnement, à 6 fasc. par an : 12 mk. " Le contenu des fascicules parus est très ample et très varié. „ V. Henry, *Rev. crit.*, 1900, n° 22.

E. ZÉVORT, *Histoire de la troisième République. La Présidence de Jules Grévy*. Paris, Alcan, 1898. 546 pp. in-8°. " Intermédiaire entre une histoire politique et une profession de foi gambettiste. „ Ch. Seignobos, *Rev. crit.*, 1900, n° 13.

J. BAL, *Verklarend woordenboek*. Gand, Siffer, 1899. v-927-xii pp. in-12. 5 fr. " Bonne petite encyclopédie. „ Ad. De Ceuleneer, *Bull. bibliogr. du Musée Belge*, 1900, n° 4.

H. BISCHOFF, *Ludw. Tieck als Dramaturg*. " Joli petit travail. „ Al. von Weilen, *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*. 1900, p. 144.

A. J. BOCQUET, *Principes de Phonétique grecque* Tournai, Decallonne-Liagre, 1899. 1 fr. 25. " Le dessein de l'auteur est louable; son livre peut rendre des services aux professeurs, mais il est diffus et il faudrait élaguer certains détails. „ P. V. Sormani, *Museum*, VIII, n° 3. — " A part quelques détails critiquables, le plan et l'ensemble du livre méritent d'être approuvés. „ F. Müller, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 14.

F. CUMONT, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, tome I. Bruxelles, Lamertin, 1900. " Magistrale étude d'archéologie et d'exégèse religieuse. „ *Revue des Études anciennes*, II, 1900, n° 1.

G. DES MAREZ, *Étude sur la propriété foncière dans les villes du Moyen âge et spécialement en Flandre*. Gand, Engelcke, 1898 (*Travaux de la Faculté de philosophie de Gand*). " Met en œuvre une quantité de sources et rendra de grands services. „ Le rp. trouve cependant les théories générales de l'auteur contestables; celui-ci accorde trop de place, d'après lui, à la critique de travaux vieilliss. Keutgen, *Historische Zeitschrift*, t. 84, pp. 476-78.

G. DES MAREZ, *Les villes flamandes, leur origine et leur développement*. Bruxelles, impr. Moyau, 1900. In-8°. Le rp. espère que des aperçus judicieux contenus dans cette courte brochure naîtra quelque jour un bel et bon volume. R[eu]ss, *Rev. crit.*, 21 mai 1900. — Cf. *Archives belges*, 1900, n° 2; *Histor. Zeitschr.*, t. 85, p. 167.

G. DES MAREZ, *Les seings manuels des scribes yprois au XIII^e siècle*. Bruxelles, Hayez, 1899. In-8°. " Mérite d'attirer tout particulièrement l'attention des diplomatistes et des sigillographes. „ A. V[idi]er, *Le moyen âge*, janv.-févr. 1900. — Cf. *Histor. Zeitschr.*, t. 85, p. 167.

CH. DUVIVIER, *Actes et documents anciens intéressant la Belgique*. Bruxelles, Hayez, 1898. In-8°. " Contient les renseignements les plus divers pour l'histoire du nord de la France et de la Belgique et des documents importants pour les institutions des XI^e et XII^e siècles. „ M. Prou, *Le moyen âge*, janv.-févr. 1900.

P. FREDERICQ, *L'enseignement supérieur de l'histoire*. Gand, Vuylsteke, et Paris, Alcan, 1899. 7 fr. " Intéressante collection d'instantanés de l'enseignement historique supérieur entre 1880 et 1884. ", R[eu]ss, Rev. crit., 1900, n° 14.

M. HUISMAN, *Essai sur le règne du prince-évêque de Liège, Maximilien-Henri de Bavière*. Bruxelles, H. Lamertin, 1899. " Contient nombre de renseignements curieux et nouveaux. ", R[eu]ss, Rev. crit., 30 avril 1900. — " Intéressant surtout pour l'histoire diplomatique; n'a pas suffisamment fait ressortir les défauts de l'ancienne constitution liégeoise en lutte avec l'absolutisme moderne. ", H. Vander Linden, Deutsche Literaturzeitung, 1900, n° 21. — " Par la solidité du fond comme par la sobriété de l'exposé, cette étude peut servir de modèle. ", P. Pouillet, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1900, n° 4.

MAURICE KUFFERATH, *Musiciens et philosophes : Tolstoï — Schopenhauer — Nietzsche — Richard Wagner*. Paris, Alcan, 1899. 376 pp. in-12. " Considérations qui ne manquent pas de justesse, mais qui sont parfois superficielles. ", Jules Combarieu, Rev. crit., 1900, n° 16.

G. KURTH, *Les origines de la civilisation moderne*. 4^e édit. Paris, Retaux, 1898. 2 vol. in-8°. " Œuvre d'un historien de profession dominé par une conception sociale a priori. ", Ch. Seignobos, Rev. crit., 1900, n° 17.

E. LAMEERE, *Le grand conseil des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*. Bruxelles, Castaigne, 1900. In-8°. " Jette une vive lumière sur une des institutions centrales essentielles du pays au XV^e siècle. ", A. Hansay, Archives belges, 1900, n° 5.

FERDINAND LOISE, *Le théâtre et l'éloquence au XIX^e siècle*. III^e vol. (Rhétorique). Bruxelles, Castaigne, 1900. LVIII-450 pp. " Le choix des morceaux semble quelque peu exclusif. L'ouvrage a pourtant une réelle valeur, qui tient à sa disposition méthodique. Une notice littéraire est consacrée à chaque écrivain. ", F. Masoin, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1900, n° 4.

CH. MICHEL, *Recueil d'Inscriptions grecques*. III, IV, 1-2. " Ces fascicules présentent les mêmes qualités que les précédents et justifient l'accueil favorable fait à l'ouvrage. ", A. Wilhelm, Götting. gelehrte Anzeigen, 1900, février. — Fasc. IV (3^e partie). Bruxelles, Lamertin, 1900. " Belle publication, d'ores et déjà classique. ", Revue des Études Anciennes, II, 1900, n° 1.

Middelnederlandsche Geestelijke Liederen, uitgeg. door C. LECOUTERE (Extrait des *Leuvensche Bijdragen*). Lierre, van In, 1899. 39 pp. " Il est regrettable que M. L. ait livré au public les matériaux tels qu'il les a trouvés, sans ajouter d'appréciations personnelles au sujet de leur valeur ou de leur importance au point de vue littéraire. Néanmoins ce livre sera le bienvenu. ", E. De Neef, Rev. crit., 1900, n° 22.

D. G. MORIN, *Anecdota Maredsolana*, III, 2. Oxford, Parker, 1897. Compte-rendu élogieux par D. L. Sanders, dans le Muséon, N. S., vol. I, n° 1.

P.-L. MULLER et A. DIEGERICK, *Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1584)*, t. V. Amsterdam, J. Muller, 1899. " Je ne pense pas que jamais un recueil aussi volumineux ait été consacré

à documenter de façon plus érudite un échec politique aussi lamentable et aussi complet. », R[eu]ss], Rev. crit., 30 avril 1900. — Cf. Archives belges, 1900, n° 2. (Article de H. Lonchay).

H. PIRENNE, *Histoire de Belgique. Des origines au XIV^e siècle*. Bruxelles, Lamertin, 1900. In-8°. 7 fr. 50. " L'édition française de ce beau livre présente sur l'édition allemande l'avantage de donner en appendice la liste chronologique de tous les princes ayant régné sur nos diverses provinces au moyen âge. ", G. Kurth, Archives belges, 1900, n° 4. — Cf. G. Des Marez, Revue de droit international, 1900, n° 2.

H. PIRENNE, *La Hanse flamande de Londres*. " Savant et intéressant travail. ", M. Pagart d'Hermansart, Bulletin historique des Antiquaires de la Morinie, 1899, n° 3, p. 382-384.

H. PIRENNE, *Les Comtes de la Hanse de Saint-Omer*. " Intéressante note. ", J. de Pas, Bulletin historique des Antiquaires de la Morinie, 1899, n° 3, p. 399.

E. ROLLAND, *Une copie de la vie de Saint-Théodose par Théodore*. Gand, Engelcke, 1899 (Recueil de trav. publ. par la Fac. de philos. et lettres de Gand, 23^{me} fasc.). Analyse dans la Byzantinische Zeitschrift, 1900, p. 584.

J.-A. TORFS, *Bilderdijk's treurspel " Willem van Holland "*. Gand, Vanderpoorten, 1899. " Beaucoup de travail, mais il y a, dans le commentaire, à la fois trop et trop peu. ", L. Lecoutere, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1900, n° 4.

J. A. TORFS, *Geschiedenis der stad Leuven*. Louvain, Charpentier, 1899. In-8°. " Ne répond pas aux exigences de la science historique moderne. ", G. Des Marez, Archives Belges, 1900, n° 3.

VICTOR VANDER HAEGHEN, *Mémoire sur des documents faux relatifs aux anciens peintres, sculpteurs et graveurs flamands*. Bruxelles, 1899. " Écrit avec une clarté qui entraîne la conviction et muni de tables excellentes. ", E.-W. Moes, Bulletin uitg. door den nederlandschen oudheidkundigen Bond, n° 5, Amsterdam, mai 1900.

L. VANDERKINDERE, *Histoire de la formation territoriale des principautés belges au moyen âge*. Bruxelles, Hayez, 1899. In-8°. " Se distingue par la sûreté de la critique et l'abondance des résultats nouveaux. ", P.-J. B[lok], Hist. Zeitschrift, t. 85, 169 pp.

L. VANDERKINDERE, *Richilde et Herman de Hainaut*. Bruxelles, Hayez, 1899. In-8°. " Résultats neufs et sûrs. ", A. V[idier], Le moyen âge, janv.-févr. 1900.

H. VANDER LINDEN, *Geschiedenis van de stad Leuven*. Louvain, Fonteyn 1900. In-8°. " Travail de vulgarisation excellent. ", G. Des Marez, Archives Belges, 1900, n° 3.

F. VAN VEERDEGHEM, *Leven van Sinte Lutgart*. Leide, Brill, 1899. In-8°. " Témoigne d'une bonne méthode. ", H. Vanhoutte, Archives Belges, 1900, n° 2.

W. DE VREESE, *Gallicismen in het Zuidnederlandsch*. Gand, 1889. — T. H. de Beer, Noord en Zuid, XXIII, 2.

J. P. WALTZING, *Lexique de Plaute. A-accipio*. Louvain, Peeters, 1900. 99 pp. in-8°. 3 fr. " Beaucoup de place perdue; nombreuses imperfections.

Il faudra procéder avec une meilleure méthode et plus de circonspection pour produire un lexique de Plaute qui réponde aux exigences scientifiques. „ O. Seyffert, *Berliner Philolog. Wochenschrift*, 1900, n° 21.

M. WILMOTTE, *Les Passions allemandes du Rhin*. " L'auteur a négligé des points essentiels de son sujet. Il prétend que les Passions allemandes que nous possédons ont pour source commune un drame rhénan qui remonterait lui-même à un original français : cette hypothèse n'est pas fondée, et il n'est pas exact de dire que le théâtre allemand du moyen âge, à un degré quasi égal à celui de la lyrique et de l'épopée courtoise, était le tributaire de l'art français. „ F. Vogt, *Götting. gelehrte Anzeigen*, 1900, janvier.

A. DE WITTE, *Histoire monétaire des comtes de Louvain, ducs de Brabant et marquis du St Empire*, t. III. Anvers, 1900. In-4°. " Œuvre de patience, d'érudition et de sagacité. Va de 1598 à 1776. „ B^{on} de Chestret de Haneffe, *Archives Belges*, 1900, n° 5.

DE L'AUTHENTICITÉ DE L'IDYLLE VIII DU RECUEIL DE THÉOCRITE

La huitième idylle du recueil de Théocrite suscite depuis longtemps d'interminables controverses parmi les philologues. Son authenticité est tour à tour attaquée et défendue par des arguments qui se renouvellent continuellement, sans qu'une sentence décisive ait clos les débats et amené une entente unanime. La persistance de ce désaccord tient surtout au caractère disparate de la pièce elle-même. En la lisant, il est impossible de ne pas être frappé par la grâce naïve, l'aimable abandon de certains passages, et, en d'autres endroits, par de graves négligences de langue, de métrique, ou par des longueurs inutiles et des répétitions maladroitement. L'esprit du lecteur, livré ainsi successivement à des impressions si différentes, demeure perplexe et, en fin de compte, ne consulte plus pour se décider que ses goûts personnels; il est pour ou contre l'authenticité selon que certains vers l'ont plus particulièrement charmé ou offusqué, ou bien, se tenant dans un juste milieu, il veut retenir certains passages et en condamner d'autres. Il s'est formé ainsi une troisième opinion, la plus répandue, qui cherche une conciliation entre les deux affirmations radicales. Mais dans ce nouveau groupe même, que de divergences! Les uns proposent de conserver ce que d'autres voudraient rejeter; ceux-ci ne gardent de la pièce que quelques rares débris, ceux-là n'élagent au contraire que quelques vers ¹. Nous nous rallions à ces derniers :

¹ Nous citerons parmi ceux qui rejettent toute la pièce : VALCKENAER, MEINEKE et M. C. BRINKER, *De Theocriti vita carminibusque subditiis*,

nous croyons en effet que la huitième idylle est formée de longs fragments d'une œuvre primitive de Théocrite, qu'un grammairien postérieur a reliés par des vers de sa composition.

Pour démontrer cette proposition, notre tâche doit être double : il faut d'abord défendre contre les adversaires de l'authenticité ce que nous croyons être des fragments théocriteens; il nous faut ensuite retrouver quels furent les vers ajoutés postérieurement.

Rappelons d'abord le sujet de l'idylle : le jeune berger Ménalcas provoque le jeune bouvier Daphnis, et se fait fort de le vaincre au concours de chant autant de fois qu'il le voudra. Daphnis relève le défi : on fixe le prix de la victoire, on appelle comme arbitre un chevrier voisin et la lutte commence. Il y a deux engagements successifs : les enfants chantent d'abord en des strophes élégiaques de quatre vers, récitées alternativement par les deux rivaux. Puis Ménalcas termine par un long couplet de quatre fois deux hexamètres, auquel Daphnis répond par un chant de même longueur. C'est ce dernier qui est déclaré vainqueur, au grand désespoir de Ménalcas, dont le défi présomptueux a rendu la défaite encore plus amère.

Certains commentateurs trouvent que ce plan est incohérent. Il est inutile, prétend G. Hermann, de faire lutter les enfants à deux reprises. Il nous semble, au contraire, que ces péripéties, d'ailleurs préparées par la façon dont Ménalcas a lancé son défi¹, sont plutôt une invention originale. Il nous paraît aussi inutile de défendre Théocrite contre le reproche d'avoir mêlé dans une même œuvre des vers élégiaques et des vers héroïques. C'est là une innovation toute naturelle à l'époque alexandrine, qui pour créer du neuf

Diss., Rostock, 1884. G. HERMANN, *Opuscula*, V, p. 84, ainsi que HARTUNG, n'attaquent que les vers élégiaques (v. 31 à 60); AHRENS supprime les 63 premiers vers. Enfin M. LEGRAND, *Étude sur Théocrite*, Paris, 1898, ne veut conserver que les vers 63 à 70 et 72 à 80. FRITZSCHE, BUECHELER, *Jahr. f. klass. phil.*, 1860, p. 349 et KOECHLY regardent l'idylle comme presque toute entière authentique.

¹ *μνητῶν ἐπίουρε βοῶν Δάφνι, λῆς μοι αἰεῖσαι;
φαμί τν νικασεῖν, ὅσπον θέλω, αὐτὸς αἰεῖδων.*

devait nécessairement s'écarter des règles imposées à la littérature par les œuvres classiques. Nous n'avons pas le droit de rejeter ce qui nous paraît une innovation, ni d'imposer des règles fixes à la liberté des poètes Alexandrins. Sinon, on pourrait aussi bien s'étonner de trouver des vers épiques dans l'œuvre dramatique et réaliste du poète sicilien.

Ce qui a fait rejeter les vers élégiaques par presque tous les commentateurs, c'est la contradiction qu'ils présentent, à propos des sentiments amoureux des deux jeunes bergers, avec les vers hexamétriques. Dans les premiers couplets, Daphnis et Ménalcas se révèlent comme des amants très épris, pour qui l'amour n'a plus aucun secret. Dans le second chant, ils se donnent, au contraire, pour de chastes et naïfs enfants, ne songeant qu'à leurs chers troupeaux et que les regards trop admiratifs d'une jeune fille font rougir de pudeur. On pourrait, à la rigueur, répondre, comme Buecheler, que la contradiction provient surtout des lacunes qui séparent les deux morceaux, et que les passages disparus ménageaient une transition entre ces deux sentiments inconciliables. Mais nous ne nierons pas l'opposition qu'il y a entre les deux séries de couplets. Son évidence s'impose à tous, mais ne nous embarrasse nullement, car elle ne prouve rien contre l'authenticité de l'idylle. Nous sommes, en effet, en présence de chants amœbées, dans lesquels le second interlocuteur doit reproduire dans des termes à peu près identiques, la même idée que son adversaire. Mais aucune loi n'oblige le premier chanteur à continuer un même thème dans ses différents couplets. Il peut, nous dirons même il doit varier son improvisation, et plus celle-ci sera capricieuse et inattendue, plus il aura de chances de voir son concurrent, pris au dépourvu, chercher vainement la riposte. Si donc Ménalcas apparaît à la fois comme un amant passionné et comme un chaste éphèbe, c'est par calcul, c'est pour surprendre Daphnis. On peut du reste constater, dans les chants amœbées de la cinquième idylle, les mêmes sauts brusques dans la suite des idées ¹.

¹ Étant donnée cette liberté dans l'improvisation du chant, nous croyons qu'il n'y a aucun motif pour bouleverser complètement, comme le font

A propos des amours des jeunes chanteurs, il n'y a qu'une objection qui puisse compter : sont-ils réellement en âge de connaître l'amour? La leçon *ἔναβος*, au vers 3, rendue fort plausible par une glose du scholiaste, et qui s'applique aux adolescents de quinze ans, nous enlève tout doute à cet égard. On sait d'ailleurs que, chez les méridionaux, la puberté est très précoce.

* * *

Ainsi les contradictions du plan ne démontrent nullement que l'idylle VIII soit une contamination maladroite de deux ou trois morceaux d'auteurs différents. Examinons à présent s'il n'y a pas dans l'expression, le choix des mots, des tournures tellement dissemblables qu'on ne puisse les attribuer à un seul et même écrivain. Les critiques dirigées contre la langue et le style de l'idylle sont innombrables et nous ne nous attarderons pas à leur fastidieuse énumération¹. Elles sont d'ailleurs généralement aussitôt réfutées et réduites à néant par quelqu'autre commentateur partisan du passage incriminé. Ainsi Fritzsche et G. Hermann² ont démontré, contre Meineke et Ahrens, que l'emploi de l'optatif sans *ἄν* (v. 13, 20, 89), dans le sens du potentiel, n'est pas sans

tous les éditeurs, l'ordre des vers de la troisième et de la quatrième strophe du chant élégiaque. Il y a certainement une erreur dans la disposition que donnent les manuscrits, puisqu'elle fait Ménalcas (*χω ποιμήν*) amoureux de la jeune fille (*ἡ καλὰ παῖς*) et Daphnis (*χω τὰς βῶς βόσκων*) du beau Milon (*ὁ καλὸς Μίλων*), alors qu'en réalité c'est Ménalcas qui est épris de ce dernier. Pour faire disparaître cette confusion, il suffit de transposer les deux derniers vers de chaque strophe. Les paroles de Ménalcas sont alors une allusion ironique aux amours de Daphnis, à laquelle ce dernier répond par une pareille boutade. Comme la fin du troisième vers de chaque strophe est identique (*αἱ δ' ἄν ἀφέρπῃ*), on s'explique facilement que le vers 48 ait pu être écrit à la place du vers 44. C'est là une considération qu'on ne peut invoquer en faveur de la correction admise actuellement dont la seule raison d'être est de faire disparaître la contradiction signalée plus haut, mais qui oblige à supposer chez le copiste une étourderie bien inconcevable!

¹ Elles ont été pour la plupart réunies dans la thèse de M. Brinker signalée plus haut.

² *Opuscula*, IV, p. 62.

précédent ¹. Le verbe *νέμω* employé absolument (v. 66) n'est pas non plus sans analogie dans les idylles ². La forme *ἀπεκρίθην*, au lieu d'*ἀπεκρινάμην*, dénoncée comme une grave incorrection par Meineke et Buecheler, est, comme le montrent Fritsche et M. Legrand, d'un usage fréquent à l'époque alexandrine et a son équivalent dans l'emploi d'*ἀμείψθην* (Id. VII, 27) au lieu d'*ἀμειψάμην*.

Ce sont, à notre avis, les trois griefs les plus sérieux qui aient été formulés. Mais à peine un argument est-il rétorqué que surgissent aussitôt de nouvelles listes de prétendues incorrections. Comment ne pas accueillir avec scepticisme ces " fautes ", que des commentateurs plus anciens, fort mal intentionnés cependant, et ayant pâli sur le texte, n'ont pu découvrir? Une œuvre dont l'authenticité est contestée se trouve un peu dans la même situation qu'un individu de réputation douteuse dont la police et le voisinage épient tous les gestes, et dont les moindres mouvements semblent suggérés par des motifs inavouables. De même la pièce signalée comme " *spuria* ", ou " *dubia* ", est retournée sur toutes ses faces, chaque mot en est dépecé, passé au crible, et s'il est quelque peu insolite, il est aussitôt invoqué comme un argument décisif. Mais les pièces les plus authentiques elles-mêmes ne résisteraient pas à pareil examen! Une telle rigueur nous paraît surtout exagérée quand il s'agit d'un auteur comme Théocrite, dont le dialecte est très artificiel et la rigueur syntaxique parfois assez suspecte. Quant à nous, nous aurions du scrupule à condamner, comme le fait M. Legrand ³, les vers élégiaques parce qu'ils présentent une seule fois la forme *ᾠν*, participe présent de *εἰμί*, au lieu de *ῥων*, ainsi que *αἰ ᾄν* et *ῖν* au lieu de *αἰ ᾄα* ou *αἶνε* ⁴. Quant aux singularités

¹ Cf. Id. XXVII, 60. HOMÈRE *ψ*, 494. L'omission de *ᾄν* est très fréquente chez Hérondas.

² Id. VII, 113, XX, 35. MOSCHUS III, 82.

³ *Étude sur Théocrite*, p. 16.

⁴ On trouve toutefois *ῖν* au vers 106 de l'idylle VII. Le troisième argument invoqué par M. Legrand contre les vers élégiaques, à savoir l'emploi du moyen *βόσκεισθαι* dans le sens de mener paître, repose sur une interprétation fautive : *βόσκειν* est la 2^e pers. de l'optatif actif *βόσκειτε* et non l'optatif moyen *βόσκειτο*. Les trois objections de M. Legrand sont emprun-

de la prosodie, c'est plutôt aux partisans de l'authenticité qu'il appartient de les invoquer, car toutes se retrouvent dans les autres poèmes de Théocrite. M. Legrand ¹ cite 18 autres cas d'allongement, au temps fort, d'une voyelle brève devant une autre voyelle, comme celui de *θές* (v. 14), de *χαλεπός* (v. 15), de *κύον* (v. 65) et de *λόγον* (v. 74). La correption attique, c'est-à-dire l'abrègement d'une voyelle devant une muette suivie d'une liquide, qu'on retrouve dans *ὀκνεῖθ'* (v. 67), *ἐκρίθην* (v. 74), et *τὸ πνεῦμα* (v. 76) ne se constate pas moins de 38 fois chez Théocrite ². Même l'hiatus assez étrange *ἰσομάτορα ἀμνόν* peut s'excuser par des précédents homériques ³: Théocrite a commis ici un genre de méprise dont nous avons déjà des exemples chez les aèdes. Il consiste à traiter à tort comme commençant par un digamma un mot qui ne l'a jamais eu ⁴.

Si l'idylle VIII est presque toute entière authentique, elle ne nous est certainement pas parvenue intégralement. On constate, avant le chant hexamétrique, une lacune considérable qui comprenait les vers formant la transition entre les deux parties du concours, ainsi que les trois dernières strophes élégiaques. Nous croyons en effet que la première série de couplets devait avoir les mêmes proportions que la seconde, et comprenait par conséquent en tout huit strophes : de cette façon Ménalcas récitait quatre fois deux distiques, de même que dans la seconde partie il chantait quatre fois deux hexamètres.

tées au travail de M. Brinker et sont, d'après le philologue français, les seules dignes d'être retenues. On peut par là juger combien la démonstration de ce dernier est convaincante!

¹ *Étude sur Théocrite*, p. 316. — ² Ibid., p. 321.

³ HOMÈRE, N. 22 ἄφθιτα αἰεί.

⁴ L'hiatus *ποκα ἀμνόν* du v. 16 a été amené par celui du vers précédent. Il importe, en effet, de remarquer que les deux singularités métriques qui signalent le v. 14, se reproduisent au vers suivant, par lequel Ménalcas répond à la proposition de Daphnis. On y retrouve le même hiatus et le même allongement d'une voyelle brève. Est-ce bien là une simple coïncidence et ces anomalies n'ont-elles pas été voulues par le poète?

Cette lacune paraît très ancienne; elle est peut-être même antérieure à la publication du recueil de bucoliques du grammairien Artémidore, qui vécut pendant le règne d'Auguste, ou bien se place entre l'apparition de cette première collection et la formation du recueil complet des œuvres de Théocrite ¹. Si la perte des strophes du chant élégiaque était irréparable, il était en revanche plus aisé de reconstituer les vers de transition. L'essai fut tenté et les vers ainsi forgés furent, dès l'antiquité, confondus avec les fragments authentiques. Ces vers interpolés (v. 61 et 62) contrastent cependant d'une façon assez vive avec ce qui les entoure par leur tour pédantesque et inélégant. Mais ils se trahissent surtout par l'emploi du mot ῥῥῶν, qu'on ne retrouve qu'ici et dans certains vers de l'idylle IX, qui proviennent de la même source, alors que toujours Théocrite se sert du mot αἰδῶν.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul passage interpolé. Les vers 28 à 32, qui forment encore — la coïncidence est à noter — une transition entre les préliminaires de la lutte et le concours lui-même, sont également contaminés par certains remaniements postérieurs. Notons d'abord que le vers 29 présente un contre-sens : il est absurde de dire que les enfants ont chanté avant que le chevrier ait consenti à être leur arbitre. Ensuite, la quantité différente de α dans αἰδῶν, à la même place et dans deux vers successifs (v. 29 et 30), n'a ici aucune excuse et paraît une grave négligence. Le v. 29 doit donc disparaître. On pourrait toutefois le conserver, en le reportant après le premier chant. A cette place en effet il se comprend fort bien : Le chevrier avait voulu alors exprimer son jugement. Mais le moment n'était pas encore venu, car il fallait plus d'un combat pour décider de la victoire. Nous condamnons aussi le v. 32, qui commence par une cheville et répète inutilement le v. 30, et qui porte bien d'ailleurs la

¹ AHRENS, *Philologus*, 1874, pp. 400 à 417 et 577 à 583, a en effet rendu très vraisemblable qu'il y eut avant le recueil complet, tel que nous l'ont transmis les manuscrits, un recueil qui ne contenait que les pièces bucoliques, et qui se terminait par les idylles VIII et IX, reléguées à la fin peut-être à cause de leur état déjà fragmentaire. Cette collection se terminait par un épilogue que le maladroit compilateur du recueil complet rattacha étourdiment à l'idylle IX.

marque pédantesque et verbeuse de l'auteur des premiers vers de l'idylle IX.

Quant aux deux derniers vers (92 et 93), nous sommes également tentés de les supprimer, sans pouvoir toutefois apporter ici des raisons absolument convaincantes. Ils nous apparaissent comme un épilogue inattendu et sans rapport avec le récit. C'est peut-être l'œuvre du même contaminateur, que le brusque dénouement de la pièce n'aura pas satisfait. Si l'on admet cette suppression, l'idylle finit par une comparaison (οἶτω καὶ νύμφα γαμεθεῖσ' ἀκάχοιτο) qui est assez bien dans le goût des boutades si réalistes qui terminent la première, la quatrième et la cinquième bucolique.

ÉMILE FAIRON.

XÉNOPHON, *Banquet*, VI. 7.

Cette courte note n'a pour objet que de signaler un exemple des nombreuses corrections introduites inutilement dans nos éditions classiques. — Le Syracusain, cherchant querelle à Socrate, lui reproche d'être τῶν μετεώρων φροντιστής. Socrate lui répond en jouant sur le mot μετέωρος : οἴσθα οὖν μετεωρότερόν τι τῶν θεῶν : " Ce n'est pas des dieux que tu t'occupes, répond le Syracusain, mais des choses les plus inutiles τῶν ἀνωφελεστάτων. „ Ce dernier mot n'est choisi que pour permettre à Xénophon de placer dans la bouche de son Socrate ce nouveau calembour : Οὐκοῦν καὶ οὕτως ἂν θεῶν ἐπιμελοίμην. Ἄνωθεν μὲν γε ὄντες ὠφελοῦσιν, ἄνωθεν δὲ φῶς παρέχουσιν. Le jeu consiste évidemment à décomposer ἄνω-ωφελής. Divers éditeurs (Herbst, Dindorf) mettent dans leur texte la correction suivante : ἄνωθεν μὲν γε ὄντες ὠφελοῦσιν. Le *Thesaurus* ne donne pas d'exemple de ce participe ὄντες; au surplus, ce ne sont pas les dieux, mais Ζεὺς seul qui ὕει, et d'autre part, la pluie n'est pas toujours un bienfait. La difficulté que l'on trouve dans ἄνωθεν construit avec ὄντες n'existe aucunement. Il est de règle de n'exprimer qu'une fois le même complément de deux verbes de la proposition, même quand ces verbes le régissent à des cas différents. L'auteur a choisi ἄνωθεν plutôt que ἄνω à cause de ἄνωθεν δέ qui suit. C'est bien assez, dans le premier membre, d'indiquer simplement le calembour, auquel l'idée étrangère de ὄντες enlèverait de sa transparence.

L. P.

NOTES CRITIQUES SUR LES MANUSCRITS DU WALTHARIUS

(Suite et fin).

§ 4. Si le texte de A contient des erreurs d'écriture plus nombreuses que celui de γ , il faut en conclure avec W. Meyer que ce dernier texte est meilleur que celui de A. Il est meilleur, oui, mais d'une façon toute externe. Que le texte de A représente un type plus primitif que celui de γ , cela se voit à la divergence des leçons : nous trouvons toujours en γ et surtout en B, un latin plus élégant, plus fin, plus classique, résultat incontestable d'une correction de l'archétype de α (A C) et de γ , c'est-à-dire du travail le plus primitif. Si le nombre des erreurs de A surpasse celui de γ , cela tient simplement à ce fait que A ou son original est tombé aux mains de copistes plus négligents que ceux de BbT ou leur original γ . Mais la valeur interne, qui fait le prix des leçons de A, n'en souffre aucunement. Les leçons se reconstituent, pour la plupart, sans peine à l'aide de C. Par conséquent, nous devons dire avec Holder et Peiper, en contradiction en cela avec Meyer et Althof, que, malgré l'altération plus profonde du texte de A, il faut lui donner la préférence (ainsi qu'à C) si, à un endroit donné, les différentes leçons sont également admissibles. Prenons quelques exemples ¹.

¹ M. Althof, par contre, conclut à la supériorité absolue de B (*Zeitschr. f. deutsche Philologie* Bd. XXXII, p. 175 sq.). Ce ms. aurait, à lui seul, en un certain nombre de cas, où α et bT présentent des leçons incontestablement fausses, les leçons exactes et bonnes. α et bT, qui dériveraient donc d'un archétype commun interpolé, auraient été, eux aussi, fortement interpolés et dégradés par plusieurs générations de copistes. B seul aurait,

Au vers 147 nous trouvons les leçons suivantes : *segnia B* (= *segniter facta*), *senia bT*, *sergia a*, *seria β*. Au premier aspect, *sergia* (α) paraît incompréhensible. Nous avons déjà fait observer que cette classe (α) donne un latin moins classique que γ et β. Ne trouvons-nous pas ici une preuve nouvelle pour cette assertion ? *sergia* serait, d'après J. Grimm (*Lateinische Gedichte*, p. 71) une contraction inusitée pour *servitia* (cf. le mot sergent qui vient de *servientem*). Les rédacteurs de γ et β ne comprenant pas cette forme bizarre ou la trouvant trop laide, l'un d'eux la remplaça par *segnia* ou *senia* (= *senilia*), un autre (β) par *seria* (cf. Virg. Buc. III, 17).

144 *quod post compleverat actis*] *impleverat γ*. — 303 *escas aD*, *escam γ*; ce dernier est plus latin. — 344 *uncum aD*, remplacé en γ par le terme technique *hamum*, correction évidente. — 549 *et γ pour aut*. — 634 *en γ* pour *haec* prouve une connaissance plus fine du latin. — 677 *sentit γ* au lieu de *sensit*, pour rétablir la concordance des temps si défectueuse dans le poème, cf. 1442 *confert*] *conferet γ*. — 1453 *legis*] *leges γ*.

307 *ut vos imprimis reliquos tunc laetificetis γ* (au lieu de *reliquos nunc laetificetis*), établit une correspondance bien grammaticale. *Nunc*, toutefois, ne se trouve pas seulement partout ailleurs, mais donne un sens plus simple, plus naturel et partant meilleur : " que votre grâce éclate maintenant en donnant aux autres le signal (*imprimis*) de la joie, des réjouissances. ", — 682 *tum A* (cf. *dum*, par erreur, en C), *mox γD*. — 720 il n'y a aucune raison pour donner la préférence à *obisse* (γ) pour *obire* (α et partout ailleurs). — 742 *illi a*, *olli γD*. — 893 *redit in praecordia virtus*, ce que γ remplaça par *redit in praecordia sanguis* (cf. Virg. Én. X, 452). — 940 *hic in*] *idem γ*. — 1050 *iram convertit ad ipsum*] *in ipsum γ*. — 1111 *numquam*] *nusquam γ*. — 1123 *bellare*] *pugnare γ*, comme étant plus usuel. — 1136 *vasta silentia a*, *densa γD*. — 1189 *Lucifer... praeco... lucens*] *dicens γ* ce qui continuerait le rôle du héraut. — 1316 *ipsam*] *illam γ*. — 1356 *illum*] *ipsum γ*. — 1332 *trepidus*] *stupidus γ*. — 1370 *eratum* (= *aeratum*); le correcteur de γ, qui ne le comprenait pas, y substitua la leçon absurde et tautologique *elatum*.

138 *amplificabo quidem ** te rure domique : valde γ1*; *gasis D*; A présente une lacune; C porte *pariter*; son archétype et celui de A (α) a donc, selon toute probabilité, porté *pariter*. En ce cas, *pariter* ne pourrait-il s'être trouvé aussi dans l'archétype commun ? Le copiste du manuscrit, sur lequel le rédacteur de γ fit son édition améliorée, avait lu sans doute au lieu de *pariter fortiter* qui constituait une faute de métrique. Pour éliminer cette erreur, il remplaça *fortiter* par le synonyme *valde*. D'autre part,

presque partout, conservé la pureté de l'original. Mais, malheureusement, les leçons de *abT* qui amènent M. Althof à prononcer ce verdict, ne sont guère incontestablement fausses (p. ex. *quem* 293, *praescindere* 710, *dissiliens* 787, *suamoso* 791 etc.). A part les négligences de copiste, toutes sont explicables et admissibles. Elles ne sont pas toujours aussi classiques et strictement correctes que celles de l'unique *Bruzellensis* (cf. supra p. 172), mais cela ne fait que confirmer notre conclusion.

Ekkehard IV s'occupa de la rédaction de β et y appliqua les règles qu'il avait exposées dans son *ars poetica*. A l'endroit qui nous occupe, il jugea peut-être *pariter* trop simple et y substitua un terme plus noble, un terme grec : *gazis* (cf. *ars poet.* vers 5; *pro iusto gemma!*).

823 *concurrunt, stupuit Vosagus haec fulmina, et ecce*
ambo sublimes animis ac grandibus armis
.... proelia miscent.

C'est le texte que donnent tous les manuscrits. " Les deux guerriers se ruent l'un sur l'autre. Les Vosges s'émerveillent des éclairs (de leurs glaives), et voilà que, tous les deux... luttent...". Le rédacteur de γ , trouvant peut-être l'expression *fulmina* trop simple ou même incompréhensible, substitua à *ecce* le mot *ictus* en sorte que *fulmina et ictus* constituaient une espèce d'hendiadys : " les Vosges s'émerveillent de leurs coups flamboyants. „

1086 *antea quis fuimus subjecti, sibila dantes.... dicent (al)* = "ceux, à qui jadis nous étions soumis, nous accableront désormais de leurs railleries en disant...". Les rédacteurs de γ et β (D) jugèrent cette leçon incompréhensible. Faut-il les blâmer pour cela? N'y a-t-il pas plusieurs *Waltharius-forscher* qui se sont mépris sur le sens de ce passage? Aussi γ remplaça-t-il *subjecti* par *suspecti* (= suspects, odieux, [cf. v. 346, 401, 1384] c'est-à-dire nos ennemis.); D par *praelati* (= les peuples que nous avons vaincus). Cependant, après réflexion, le sens de *subjecti* se dessine nettement. Meyer et Althof ont fait remarquer ailleurs qu'il faut parfois, dans notre poème, savoir lire entre les lignes : En effet, le poète nous a raconté que les Francs avaient été soumis par les Huns, qu'ils leur payaient tribut, mais qu'à l'avènement de Gunther, Hagen, l'un des otages qui résidaient à la cour d'Attila, avait rompu, par sa fuite, ce lien de vassalité. Si les Huns entendent donc que ceux qu'ils avaient jadis soumis (*subjecti*), ont été défaits par un seul homme, ils se moqueront d'eux et ne tarderont pas à envahir leur pays, pour les assujettir à nouveau.

Parlerai-je encore des différences de position des mots (v. 469, 472, 508, 608, 609, 842, 804, 1011, 1298, 1344, 1402 etc.) qui prouvent partout que le rédacteur ou l'auteur de γ (B, b, T) avait une oreille plus exercée à la cadence des vers latins? ¹

¹ Je dirai seulement un mot du vers 917 sur lequel M. Althof a, par lettre, attiré mon attention. Tous les mss. portent *et dum bellipotens resicaret colla jacentis, venit et ancipitem vibravit... bipennem*. Pour quelle raison, se demande-t-on, le rédacteur de γ aurait-il été amené à substituer à *resicaret*, qui est très bon, *recidisset*, et commettre ainsi une faute de métrique? Pour M. Althof ce serait une nouvelle preuve pour la supériorité et l'ancienneté de γ (cf. *vacillanter scripsit in scolis metricae magistro... Waltharium*). Mais dans la latinité postclassique, *dum* était l'équivalent de *cum*. Geraldus voulait sans doute établir ici comme ailleurs (*condisset* 440, *jactasses* 1071, *exeruisset* 1381) une meilleure concordance

De cette série de comparaisons il résulte, en tout cas, 1° que le rédacteur de γ était un meilleur connaisseur du latin que celui de α , 2° que la classe γ est remaniée et, par conséquent, postérieure à la classe α .

§ 5. W. Meyer prétend que la supériorité de la classe γ sur α ainsi que l'infériorité de A sont prouvées par l'absence des vers 1225 et 1448 en A. Cette faute encore est imputable à la rédaction même de ce ms. Il est, de vrai, plus altéré que γ , mais sa valeur interne n'en reste pas moins intacte. Si ces vers font défaut en A, c'est une simple inadvertance, puisqu'ils figurent en C, et, par conséquent, en α .

On ne peut davantage tirer parti de l'absence dans α (A, C) des vers 99, 204, 257 et 661 qui se lisent dans B, b, T (γ). Meyer et d'autres savants y voient la preuve évidente que γ est plus complet que le modèle de A, C. Or, ces quatre vers ne sont pas précisément indispensables au récit; ils ne font que l'arrondir à la manière épique¹. Meyer lui-même reconnaît qu'à la rigueur, on pourrait se passer de 204 et 257, tandis que 99 et 661 sont absolument nécessaires. C'est là, je pense, affaire de goût et d'appréciation, et l'on peut, sans crime, les trouver superflus. Au surplus, dans un ms. de la classe β (D), le seul qui nous donne encore le contexte, ces vers brillent par leur absence! Nous pourrions donc conclure qu'ils ont été ajoutés par l'auteur de γ , c'est-à-dire l'archétype de B, b, T. —

Les recherches de Wilh. Meyer, en 1873, avaient abouti à reconnaître la supériorité de la classe γ sur α (A et C), et dans celle-ci (γ), la prépondérance de B. Pour une nouvelle édition, disait Meyer, on devra prendre B pour base. C'est ce qu'a fait H. Althof dans l'ouvrage qu'il vient de publier. Or, en même temps que ce livre quittait la presse, Meyer, après un espace de temps de 26 ans, faisait paraître un travail où il fait

des temps. Il remplaça donc ici l'imparf. par un plusqueparf. La faute de métrique est explicable, si l'on songe à l'habitude des anciens latinistes de scander les vers d'après l'ouïe. Geraldus, moine d'origine tudesque, et qui a fait passer d'autres négligences dans sa rédaction du *Waltharius* (293, 857, 791 etc.) a bien pu commettre cette faute de métrique. N'a-t-il pas laissé subsister des inégalités de quantité comme celle de *i* en *triplex* (1344 *triplex*; 668 et 983 *triplex*)?

¹ Cf. par exemple, Holder-Scheffel, p. 150.

volte-face¹. Son estime pour la classe de Geraldus n'a pas diminué, mais, savant consciencieux, il avoue franchement la faute qu'il a commise en 1873, contre les règles de la méthode critique : " Comme le *Brux.*, dit-il, m'offrait un grand choix de
 „ leçons excellentes, je prétendis qu'il faudrait se baser plus
 „ sur la classe de Geraldus que sur les autres classes, mais
 „ que le *Brux.* se distinguait tellement dans cette classe qu'il
 „ faudrait regarder les leçons qu'il offre seul, comme les plus
 „ anciennes et comme les véritables. Cette affirmation était
 „ une faute contre les lois de la généalogie des mss.. Lorsqu'en
 „ effet, plusieurs mss. d'une classe ont une leçon commune
 „ avec une autre classe, cette leçon doit s'être trouvée dans le
 „ ms. qui a servi d'archétype à ces deux classes. Au contraire,
 „ une leçon qui ne se trouve que dans un seul ou dans quel-
 „ ques mss. d'une même classe, ne date pas du type primitif.
 „ Si par exemple au v. 290 et 299 le *Brux.* seul nous donne
 „ *Luxurians media* et *per auram*, tandis que les autres mss.
 „ de la classe de Geraldus ainsi que A et C ont *luxuria in*
 „ *media* et *per aurum*, il s'ensuit que, dans l'archétype des
 „ deux mss., se sont trouvées les leçons *luxuria in* et *aurum*
 „ tandis que celles du *Brux.* ne sont que des fautes d'écriture
 „ et des changements de la main du copiste du *Brux.* ou de
 „ son modèle immédiat. Le cas est rarement différent. Quant
 „ à des vers comme 147 où chaque classe nous offre une leçon
 „ différente, chaque leçon peut être exacte... „

Nous pouvons donc, je pense, conclure de la manière suivante :

1^o Nous croyons avoir montré l'insuffisance absolue des critiques adressées par Meyer à la valeur de A ; car les négligences des copistes qui sont faciles à réparer à l'aide de C, ne peuvent pas décider de la valeur interne et véritable du ms..

2^o Nous constatons que A et C (α) présentent un texte qui contient plus de germanismes et est généralement d'une latinité inférieure à celle des mss. de la classe de Geraldus. Améliorer, corriger le style du poème, en rendre le latin plus

¹ *Zeitschrift für deutsche Altertumskunde* XLIII (1899), 2^e livraison : *Der Dichter des Waltharius*.

classique, plus souple, plus élégant, tel en est le caractère particulier.

3° Nous constatons avec Meyer lui-même que B présente, parmi les mss. de sa classe, les corrections les plus nombreuses, que souvent, il ne concorde avec aucun ms. de sa classe ni des autres, qu'il porte la trace d'un remaniment complet et se trouve par suite dépourvu de toute valeur pour la reconstruction de l'archétype. Par conséquent, Althof, entraîné par une grave erreur de critique, a pris pour son édition une base insuffisante.

4° La conclusion s'impose (cf. 2°) : α présente un texte plus ancien, γ un remaniment du texte primitif. Donc, comme l'ont observé Holder-Scheffel et Peiper, la classe α est supérieure à la classe γ . C'est elle qui doit nécessairement servir de base au texte.

*
* *

Comment devons-nous nous expliquer cette divergence des textes ?

Ekkehard I^{er} de Saint-Gall est l'auteur du poème. Il le composa pour son professeur (Cusus St. Galli, cap. 80), comme travail d'école. Peut-être en avait-il choisi lui-même le sujet. Il n'avait guère que vingt ans ¹; c'est ce qui explique les germanismes, les barbarismes et solécismes auxquels la chronique fait allusion par les mots *vacillanter scripsit* ². Le travail plut et servit de livre de lecture à l'école de Saint-Gall.

Or, nous avons conservé trois mss. ³ complets, qui portent tous en tête la dédicace adressée par un moine âgé, du nom de Geraldus, à l'archevêque Erchambold de Strasbourg (965-991). On est d'accord pour voir en Geraldus le moine du même nom, cité à différentes reprises dans la chronique de Saint-Gall comme *scholarum magister* du couvent. Cette dédicace de

¹ 1° Cas. St. Galli : *erat puer*; 2° cf. vers 1455/56; 3° il fit ce travail vers 926, à l'époque où le souvenir des Huns avait été rafraîchi par l'invasion des Hongrois qui pillèrent Saint-Gall (cf. préface de ma traduction du poème, p. x).

² Ebert, *Allgem. Geschichte der Litt. des Mittelalters*, vol. III, p. 275.

³ Classe de Geraldus (γ).

Geraldus a probablement pour cause le vœu exprimé par l'évêque, grand ami des lettres, de posséder, pour sa bibliothèque et pour l'enseignement un exemplaire du *Waltharius*. Geraldus y dit entre autres (v. 9/10) :

nunc accipe munera servi,
quae tibi decrevit de larga promere cura.

On crut pouvoir admettre que Geraldus, qui fut pendant toute sa vie magister scholarum, avait été le maître pour qui Ekkehard avait composé le *Waltharius* et qu'il avait corrigé (*de larga promere cura*) le travail de son élève. Aujourd'hui, Althof cherche à renverser cette hypothèse si plausible par les arguments suivants : Geraldus, dit-il, n'a pas été le magister d'Ekkehard; il n'a pas corrigé son travail.

1° " Car nous voyons dans la chronique de Saint-Gall que Geraldus était du même âge, ou même plus jeune qu'Ekkehard I^{er}. „ Cela ne veut rien dire, je pense. N'arrivait-il pas souvent, au moyen âge surtout où l'enseignement n'était point encore réglé aussi méthodiquement qu'il l'est de nos jours, n'arrivait-il pas, dis-je, que les professeurs n'étaient pas plus âgés, mais étaient même plus jeunes que leurs élèves? Nous avons, sur ce point, des textes positifs. (Je ne rappellerai, à ce sujet, qu'un fameux exemple : aux Universités de Paris, de Bologne etc., au treizième siècle, à côté d'escoliers de treize ou quatorze ans, il n'était pas rare de trouver, couchés sur la même paille, des auditeurs âgés de trente à quarante ans. Ces vétérans de l'école étaient appelés, comme on sait, *galoches*). „

2° " La langue du prologue est obscure et difficile. Donc, Geraldus n'était pas en état de donner au *Waltharius* la forme qu'il présente dans la classe dite de Geraldus. „ — Il ne faut pas oublier que c'est une dédicace, que l'écrivain y travaille toujours davantage son style et essaie de lui donner une allure plus pompeuse. Cela se voit surtout lorsqu'il s'adresse en " humble serviteur „ (*peccator vilis*) à un personnage bien au-dessus de sa condition. Sur 22 vers du prologue, 10 sont consacrés à élever au ciel la grandeur de l'archevêque!

3° " Ekkehard IV, l'auteur de la chronique de Saint-Gall, ne sait rien d'une telle rédaction. Il dit clairement qu'Ekkehard I^{er}

a composé son ouvrage en élève (*in scolis*) et *vacillanter*. C'est pourquoi lui-même, Ekkehard IV, a corrigé le poème. (Cette nouvelle édition constitue la 3^e classe des mss.). Si Geraldus avait déjà revu ce travail, la peine que prit Ekkehard IV aurait été superflue. Si même les corrections de Geraldus lui avaient paru insuffisantes, il n'aurait, certes, pas négligé d'alléguer cette circonstance pour justifier un nouveau remaniement. ,

Geraldus cependant a pu copier, corriger et envoyer ce poème sans que l'on ait attaché à ce cadeau une importance telle que, 30 ou 40 ans plus tard, Ekkehard IV en ait recueilli le souvenir. La dédicace montre pourtant, d'une manière indubitable, qu'un exemplaire fut envoyé à l'évêque. Qu'Ekkehard IV ignore ce fait, on se l'explique aisément. Ces envois de mss. et ces échanges d'ouvrages entre les monastères étaient si fréquents avant l'invention de l'imprimerie que l'on n'y prêtait guère attention et qu'après quarante ans, on pouvait aisément avoir oublié les cadeaux de livres faits par le couvent.

A la rigueur, on peut même admettre que cette revision ait été faite spécialement pour Erchambold sans que le rédacteur ait jugé à propos, sans qu'il ait pris la peine de recopier son travail pour Saint-Gall. Les moines de ce monastère se contentaient du poème qui avait vu le jour entre leurs murs; mais, pour rehausser la gloire du couvent, aux yeux d'un prêtre aussi puissant et aussi fin connaisseur, il fallait un peu soigner la forme de l'œuvre du jeune Ekkehard.

4^o " Les fautes de métrique, de grammaire et autres qu'on rencontre dans les mss. de γ , rendent invraisemblable la correction par la main d'un *magister*. , — Comme il a déjà été dit, γ est plus parfait au point de vue de la langue que α ; il contient un texte remanié. Mais ne serait-ce pas trop demander à un pauvre magister d'écrire dans un style, dans un langage absolument corrects, surtout à une époque où tout le monde estropiait le latin? Cette connaissance médiocre du latin est nettement visible dans les chroniques rédigées pourtant par les meilleurs latinistes du couvent! Au reste, ne peut-on pas être quelque peu sceptique à l'égard de Geraldus quand il affirme qu'il a déployé une si *larga cura*? Un individu qui fait tant de phrases de politesse, qui flatte si humblement un

autre mortel, qui s'appelle lui-même esclave, serviteur, humble pécheur etc. est, à mon avis, capable de dire qu'il a bien et très bien soigné son travail, dans le seul but de montrer du zèle et de plaire à un haut personnage. A part ce côté moral, il faut aussi, dans une bonne mesure, tenir compte du côté psychologique du travail dont G. s'était chargé. Tous les mss. d'auteurs classiques du moyen âge, même les meilleurs, présentent des fautes et des négligences de l'espèce de celles que nous devons imputer à notre magister. Les copistes n'étaient pas des machines, c'étaient des hommes! Et que de fois n'arrivait-il pas que le scribe laissât subsister, sciemment, l'erreur qu'il avait commise, pour ne pas détériorer un beau parchemin, surtout s'il s'agissait d'un exemplaire dédicatoire!

5° “ Les mots vagues *de larga promere cura* ne prouvent aucune participation de Geraldus au poème. Pour corriger des fautes dans un poème si court, il ne fallait pas une *larga cura* telle que G. s'en serait vanté (cf. ma réponse précédente). „ D'après Althof, *de larga promere cura* signifierait plutôt “ le travail difficile et soigné de la copie, ou bien la longue habitude qu'avait Geraldus, comme maître d'école, de feuilleter le poème, ou enfin, le soin jaloux avec lequel les moines gardaient ce trésor qu'ils hésitaient à communiquer à d'autres bibliothèques et que maintenant, pour la première fois, ils envoyaient (*promere*) à quelqu'un!! „ — On pourrait continuer indéfiniment, si l'on voulait trouver des interprétations de ce genre. En tout cas, Althof conclut, en se basant sur ces cinq arguments, que Geraldus n'a pu corriger le poème.

Cependant, si l'on tient rigoureusement et uniquement compte des données qui nous sont fournies, si on les combine simplement, sans rien forcer, on arrive à des conclusions plus plausibles, plus logiques et plus naturelles.

Ekkehard I^{er} est mort en 973, dans un âge très avancé (cf. casus St. Galli : *vitis... bene matura*); Geraldus était, d'après le rapport de la chronique, son ami et son collègue; il avait le même âge ou était moins âgé que lui... Ekk. I^{er} écrivit son œuvre dans sa jeunesse, vers 926 (cf. supra). Son ouvrage était déparé par des germanismes, des fautes de métrique, etc. (*vacillanter scripsit*). C'était un *debitum magistro*. Qui était ce magister? nous n'en savons rien. Il n'importe. Ce travail a-t-il

été corrigé par le magister? Il ne semble pas. Si on lit p. ex. le texte de Holder, qui paraît s'approcher le plus de l'archétype, en tenant compte du latin de cette époque, on ne trouvera guère à retoucher ou à corriger. Du reste, le rapport d'Ekk. IV, qui parle du magister, ne nous dit pas que le texte ait été remanié par celui-ci.

D'autre part, Erchambold, évêque de Strasbourg de 965 à 991, ami des lettres, demande un exemplaire du *Waltharius*. On le lui envoie, précédé d'une dédicace dans le style le plus humble. Geraldus, qui en est l'auteur, s'y nomme un vieillard infirme, caduc et bien âgé. La "chronique", nous le montre du même âge ou plus jeune que son ami Ekk. I^{er}; donc celui-ci devait avoir atteint un degré de vieillesse au moins égal à celui de Geraldus. Or, nous savons qu'il est mort, en 973, dans un âge très avancé. Geraldus, au moment de la dédicace, (entre 965 et 991), était déjà si vieux qu'il commençait à devenir infirme; mais c'est aussi lui qui a envoyé l'œuvre de son ami! Dès lors, ne pouvons-nous pas admettre qu'Ekkhard I^{er} était déjà mort à cette époque? (cf. Althof, *Waltharii Poesis* p. 31). Nous pourrions même accepter le premier des sens qu'Althof attribue à l'expression *largæ cura*.

Reste la revision, en partie systématique, bien que négligente, du travail ancien telle qu'elle se présente en γ. Qui en est l'auteur? Est-ce Geraldus? C'est possible. Il avait exercé depuis assez longtemps déjà sa profession de maître d'école pour être à même d'améliorer sensiblement l'œuvre du jeune Ekkehard et de contribuer par là à la gloire du couvent. Mais si Geraldus n'a fait que copier le *Waltharius*, comme le veut M. Althof, si la revision ne date pas de lui, force nous sera de supposer qu'elle ait été faite à Strasbourg sur l'exemplaire de Geraldus et que le correcteur ou le copiste a fait précéder son travail du prologue de Geraldus comme s'il appartenait au poème ¹.

¹ Le texte du *Waltharius* suit, dans le *Bruzellensis*, immédiatement, sans intervalle, le dernier vers du prologue de Geraldus. Ce ms. porte même comme titre POESIS GERALDI DE WALTHARIO; suivent alors les mots *incipit poesis Geraldî de Gualtario*. C'est pourquoi, pendant un certain temps, on croyait devoir considérer Geraldus comme auteur du *Chant de Walther*!

A cet égard, nous ne pouvons cependant rien dire d'absolument certain. En tout cas, il est infiniment plus probable que Geraldus est l'auteur de la classe qui est précédée de sa dédicace.

Qu'Ekkehard n'ait pas connu cette nouvelle rédaction, il n'est pas possible de le nier. L'ancien texte était resté au monastère de Saint-Gall. Ekkehard IV en vit l'insuffisance comme livre de classe et le corrigea *pro posse et nosse* pour l'école monacale de Mayence (cf. ses propres paroles dans la "chronique"). —

Voilà tout ce que nous pouvons et devons conclure et admettre, sans nous aventurer dans le domaine des spéculations et des hypothèses qui, étant invérifiables et, par conséquent, inutiles, ne pourraient que nous induire en erreur et nuire à la critique du texte.

Bruzelles, Octobre 1899.

FRIEDRICH NORDEN.

COMPTES RENDUS

Einführung in die Papyruskunde, von O. GRADENWITZ.
1 Heft, Erklärung ausgewählter Urkunden. Leipzig, Hirzel,
1900, 5 mk.

Un bon nombre des papyrus que l'on retrouve en Égypte sont des documents juridiques : des actes de vente, de partage, de louage, de prêt, de constitution ou de dissolution de sociétés, etc. La lecture de ces pièces présente d'extraordinaires difficultés. L'écriture, là même où elle est apparente et lisible, prête à de nombreuses erreurs. Les mots sont rarement séparés. L'orthographe nécessite un effort d'attention de tous les instants, η-ει-ι, υ-οι, ε-αι, longues et brèves étant continuellement confondues. Voici, par exemple, ce qu'écrit un scribe à qui des illettrés avaient demandé le secours de sa main : *αξειοθεισυνπαιρατων γραματα μειειδωτων εγραψανπαιρατων* (lire d'après M. Gradenwitz : *αξιωθεις υπό αυτών γραμματα μη ειδότων, εγραφα υπέρ αυτών*) — on ne parlait pourtant pas alors d'une réforme de l'orthographe ! — De plus les formules employées par les hommes de loi à l'époque ptolémaïque et romaine, donnaient lieu à une combinaison de phrases tout aussi enchevêtrées, tortueuses et déroutantes qu'aujourd'hui. Et encore, si l'on possédait chacune de ces phrases au complet ! Mais elles nous arrivent presque toutes en morceaux, et le fil qui devrait les faire tenir ensemble est presque toujours rompu en plusieurs endroits.

Jusqu'à présent, pour sortir d'embarras, celui à qui les exigences de ses études imposaient la lecture d'un de ces actes, devait recourir à une série d'articles, où des documents du même type avaient été analysés, discutés, et reconstitués par pièces et morceaux. Et pour trouver ces articles eux-mêmes, il fallait consulter des revues de philologie, de droit, d'économie politique ou d'autres recueils, dont la seule énumération prendrait plus d'une page de cet article. M. Gradenwitz a voulu rendre plus facile l'accès et le maniement des archives de l'Égypte hellénique et romaine. Il a composé un volume où l'on trouvera réunis tous les éléments nécessaires à la reconstitution, à la tra-

duction et à l'interprétation de la plupart des actes conservés sur papyrus.

Le genre d'exposé qu'il a choisi, consiste à travailler pour ainsi dire sous nos yeux, si bien qu'on a l'impression, en lisant ce livre, d'assister à des exercices pratiques. Ainsi, dans le premier chapitre, qui a pour objet les préceptes généraux du métier d'éditeur de papyrus, M. G. prend un acte particulièrement instructif à cet égard (*Urkunden des Berliner Museums*, n° 613), et il le reconstitue devant nous d'une manière méthodique et raisonnée.

Cette première partie est remplie de remarques et de conseils dont les éditeurs de textes littéraires eux-mêmes peuvent plus d'une fois tirer profit; M. G. énumère les lettres les plus faciles à confondre et qui ont donné lieu le plus souvent à des méprises : Γ et T — A et Γ , A et T — N et Π — Σ et E — M et A — $O\Sigma$ et $A\Sigma$; il recommande un compromis très pratique entre l'édition du texte transcrit à la moderne (méthode de M. Wilcken) et le simple facsimilé : c'est de séparer les mots, mais de ne marquer ni les esprits, ni les accents, ni la ponctuation (procédé de M. Kenyon) : ainsi, la tyrannie de la première reconstitution se fait moins sentir et l'imagination a plus libre jeu pour essayer d'autres groupements de lettres : au lieu d'imprimer par exemple (*Greek Papyri in the British Museum*, II, 215, l. 14) [$\eta\varsigma$ των[...] $\tau\eta\varsigma$ εκ[ε]] $\beta\iota\beta\lambda\iota\sigma\theta\eta\kappa\eta\varsigma$, si vous faites apparaître plus clairement l'hypothèse du premier éditeur en écrivant [$\eta\varsigma$ των[...] $\tau\eta\varsigma$ εκ[ε]] $\beta\iota\beta\lambda\iota\sigma\theta\eta\kappa\eta\varsigma$ vous rendez encore plus difficile au lecteur la découverte de la bonne conjecture :] $\tau\eta\varsigma$ τῶν [ἐγκ]τήσεω[ν] $\beta\iota\beta\lambda\iota\sigma\theta\eta\kappa\eta\varsigma$; — pour compléter les lignes mutilées, il s'agit avant tout de trouver des passages parallèles dans d'autres documents : on les découvrira avec la plus grande facilité, si l'on dispose d'*indices graecitatis* absolument complets des papyrus déjà publiés; imprimer de tels *indices* n'est donc point une prodigalité, c'est épargner pour l'avenir bien des conjectures et des reconstitutions inutiles. Chaque fois d'ailleurs, M. Gr. justifie ses conseils par d'heureuses reconstructions que l'emploi de sa méthode fournit instantanément.

Enfin il a composé au moyen des *indices* des papyrus de Berlin, du *British Museum*, t. II et d'*Oxyrhynchus*, t. I, un vocabulaire qu'il appelle *conträr-index* (index à rebours), où les mots sont rangés d'après l'ordre alphabétique de leurs dernières lettres : $\delta\omicron\gamma\acute{\alpha}$, $\lambda\acute{\alpha}\mu\beta\delta\alpha$, $\sigma\tau\alpha\rho\acute{o}\nu\epsilon\delta\alpha$, etc. De la sorte, quand on tient la fin d'un mot, avec le *conträr-index* et un peu de réflexion, on réussira souvent à le faire réapparaître tout entier, et du même coup peut-être on aura la chance de tomber sur un passage parallèle, chaque mot du *conträr-index* étant accompagné d'un renvoi aux textes qui l'ont fourni.

Le philologue rompu à son métier éprouvera sans doute, devant tout

ce confort offert aux chercheurs, le même dédain qu' « un alpiniste devant le chemin de fer du Gornergrat (p. XIV). » Mais regrettera-t-on sérieusement les efforts de l'esprit et la tension de la mémoire que de tels répertoires vont permettre d'éviter? Et faut-il s'alarmer beaucoup, si cet aspect nouveau de la *Papyruskunde*, à cause de je ne sais quelle ressemblance avec un jeu de société, tentait par ci par là dans la docte Allemagne la fantaisie d'un philologue dilettante?

Les deux dernières parties du volume renferment l'analyse, la traduction et un commentaire très complet d'une série de documents typiques : actes de vente, de prêt, de dissolution de sociétés, quittances, etc. M. Gr. nous fait voir par des exemples bien choisis les différences entre les actes grecs et les actes romains. Il donne ensuite des éclaircissements sur différents éléments de ces actes : par exemple, sur le signalement qui sert à empêcher les fraudes, sur la nature des *διαγραφαι*, etc., le tout parsemé de conjectures et de reconstitutions qui feront faire un progrès considérable à l'exégèse de beaucoup de documents. Il faut recommander particulièrement aux philologues comme aux juristes la table IV « *Behandelte Worte* » ; on y verra la liste des termes obscurs dont M. Gr. a pu découvrir et déterminer le sens exact. Je regrette seulement que cette liste ne soit pas plus développée, car j'ai trouvé dans le cours de l'ouvrage mainte constatation qui n'est pas relevée dans cet *index*, et que cependant les philologues seraient heureux de pouvoir utiliser : *σχεψόμενος* construit absolument (p. 11, note 2), le participe masculin substitué fréquemment au féminin (p. 46), pour citer deux exemples pris au hasard dans mes notes.

Ajoutons, pour achever de caractériser ce livre, que, s'il vaut beaucoup pour le fond, par contre, il est écrit dans un jargon informe : des expressions comme *ein Resumé des Tenors der Urkunde* (p. 28), *dereinquieren* (p. 31), *tralaticisch* (p. 31) se rencontrent à chaque page du volume.

J. BIDEZ.

Sextus Empiricus and greek Scepticism, by MARY MILLS PATRICK. Cambridge, Deighton Bell, 1899.

Cette très estimable dissertation a valu à Miss Mary Mills Patrick, présidente du collège américain à Constantinople, le titre de Docteur en philosophie de l'université de Berne, et tout le monde approuvera la décision des juges qui lui ont conféré son diplôme. On trouve d'abord dans le volume une introduction d'une centaine de pages, traitant une série de questions relatives à Sextus Empiricus et au Pyrrhonisme (*The historical relations of Sextus Empiricus — the position and aim*

of pyrrhonic scepticism — the sceptical tropes — Aenesidemus and the philosophy of Heraclitus — critical examination of Pyrrhonism); l'auteur discute tous ces problèmes difficiles avec beaucoup de jugement et de précision, avec une connaissance parfaite des publications les plus récentes des Allemands et des Français, mais aussi avec des citations d'auteurs anciens qui sont, bien souvent, empruntées aux ouvrages des philologues et des historiens modernes. La deuxième partie du travail est une traduction anglaise soignée du premier livre des *Hypotyposes pyrrhoniennes*.

Evidemment, cette dissertation n'épuise pas tout le sujet qui est indiqué dans le titre du volume. Espérons par contre que l'auteur réalisera tout ce qu'une si honorable thèse de doctorat fait attendre d'elle. Elle possède des aptitudes que la nature ne prodigue pas, et elle doit à Sextus Empiricus de ne pas s'arrêter après un début si plein de promesses.

J. BIDEZ.

A.-J. MASON. **The five theological orationes of Gregory of Nazianzus.** Cambridge, University Press, 1899. 8°, 5 sh. (Cambridge Patristic Texts, I).

L'Université de Cambridge a entrepris de faire pour l'ancienne littérature chrétienne ce que diverses maisons de librairie font depuis longtemps pour les littératures classiques. Elle veut mettre entre les mains des étudiants des textes choisis avec soin, édités avec goût, pourvus de notes précises et claires, terminés enfin par des index copieux et variés. La nouvelle collection, confiée à la direction de M. A. J. Mason, est un essai que l'on ne saurait trop encourager et qui répond trop bien d'ailleurs aux tendances actuelles de nos études pour ne pas réussir.

Ce ne sont pas, en effet, les seuls étudiants en théologie qui trouveront profit à étudier dans le texte les anciens écrivains ecclésiastiques. Cette connaissance est indispensable à tous ceux qui veulent comprendre la Grèce médiévale et le nombre en va croissant. Depuis une dizaine d'années, grâce aux efforts des Rambaud, des Schlumberger, des Krumbacher, des Boor et d'autres, Byzance reprend faveur parmi les historiens et les philologues; on s'aperçoit que négliger cette civilisation chrétienne tout imprégnée de culture classique, cette dépositaire des trésors de l'antiquité, dont la fidélité a rendu possible et fécond le grand mouvement artistique et littéraire de la Renaissance, c'est mutiler à la fois l'histoire du monde ancien et celle du moyen âge. Et, remettant ainsi en honneur les titres des successeurs de Justi-

nien à la reconnaissance des lettrés et des artistes, on rend à nos études toute leur ampleur en renouant la tradition des grands savants français du XVII^e siècle auxquels rien n'était étranger de ce qui faisait partie du legs glorieux des Grecs et des Romains.

Mais il ne faut pas oublier que pour donner tous leurs fruits, ces études doivent remonter, comme le faisaient les Montfaucon et les Mabillon, jusqu'à leurs origines naturelles, à toute l'étonnante littérature suscitée par le christianisme dans sa lutte de plusieurs siècles avec le monde païen. Depuis le Nouveau Testament, les Pères Apostoliques, les premiers apologistes, les grands théologiens qui ont exposé et développé les dogmes, il y a une œuvre immense du plus haut intérêt et dont on ne saurait exagérer l'importance historique, philologique et littéraire. C'est tout cela, trop abandonné depuis plus d'un siècle aux seuls théologiens, qu'il s'agit pour les philologues de reconquérir, et c'est à cette tâche que prépareront des éditions comme celles que nous donne ici M. A. J. Mason.

Les homélies théologiques de S. Grégoire de Nazianze, par lesquelles l'éditeur ouvre la série, occupent la première place dans l'œuvre du grand orateur. Elles sont destinées à défendre contre les Eunomiens et les Macédoniens la doctrine chrétienne sur le mystère de la Trinité, et par la science théologique aussi bien que par l'éclat du style et de l'éloquence, elles méritent la grande réputation dont elles jouissent dans l'Eglise grecque.

L'éditeur a établi le texte avec grand soin, consultant à nouveau quelques-uns des manuscrits les plus importants, il a accompagné chacun des paragraphes de résumés très clairs et très bien faits, et il a éclairci dans les notes les principales difficultés¹ et rapproché les passages de l'Écriture auxquels l'orateur fait allusion, enfin il a ajouté un index grec, un index anglais et une liste des passages cités. Bref, il a donné un excellent modèle à ses collaborateurs, et nous ne pouvons que conseiller à ceux-ci de suivre son exemple. Puissent les volumes suivants nous apporter à côté des œuvres principales de l'éloquence religieuse, quelques-uns des premiers apologistes et les plus importants des pères apostoliques.

CH. MICHEL.

¹ M. A. J. Mason aurait pu tirer l'une ou l'autre note intéressante des *scholies* inédites publiées par M. Norden dans l'*Hermes* (XXVII [1892], pp. 606-42) et dont quelques-unes se rapportent aux *homélies théologiques*.

DÉMOSTHÈNE. Discours sur la Couronne, *nouvelle édition avec des notes historiques et critiques et une introduction par M. l'abbé LE BEL*. Paris, Lecoivre, 1900.

Le Discours sur la Couronne n'est pas précisément l'œuvre de Démosthène qu'on lit le plus dans nos athénées et collèges. Pour plusieurs raisons dont l'étendue de ce plaidoyer n'est pas la moindre, le choix des professeurs se porte plus souvent sur les harangues politiques. Disons-le en passant : il n'existe pas aujourd'hui, en Belgique, une seule édition du grand orateur athénien, depuis que celle de Courtoy, qui datait de 1869, est épuisée.

M. Le Bel a voulu faire une édition « exclusivement classique. » La « Notice historique » se réduit à peu près à la double analyse du discours d'Eschine contre Ctésiphon et de la réfutation de Démosthène. A signaler, dans cette introduction, quelques expressions obscures ou incorrectes comme : (page XIII) ... « puis ensuite que les lois permettent la proclamation des mêmes services devant le peuple. » De quels services s'agit-il ? Et plus loin : « il (Philippe) divisa de plus en plus les peuples les uns contre les autres ». Pas de notes critiques : l'auteur suit le texte de M. Weil. Partant de ce principe qu'« on sait si peu de grec, de nos jours, que plus d'une difficulté où ne s'arrêtait pas l'élève d'autrefois doit être aujourd'hui levée le plus tôt possible », il donne, au bas des pages, de nombreuses traductions de mots ou de membres de phrase, dont il serait souvent intéressant, à notre avis, de laisser le soin à des rhétoriciens. D'autres fois, ce sont des explications syntaxiques d'un caractère trop élémentaire, telles les notes insistant sur le sens causal d'un participe (page 5, notes 5, 7, 11). Plusieurs se trouvent même répétées — on vient de le voir pour le participe — à des intervalles très courts (page 1, note 6 et page 6, note 4; page 89, n. 1 et p. 92, n. 2 et n. 8). Les notes ne sont pas non plus toujours conçues dans un esprit assez scientifique; on en relèverait même un certain nombre qui sont inexactes. Page 4, n. 1 « Le parfait indique une action pleinement accomplie au moment où l'on parle. » En est-il autrement de l'imparfait, de l'aoriste, du plus-que-parfait ? On peut se demander ensuite pourquoi l'auteur a éprouvé le besoin d'expliquer ici le parfait, quand il l'a passé sous silence plusieurs fois dans les pages précédentes.

Page 7, note 1. *Κατεψεύσατό μου* : « ces sortes de verbes se construisent avec le génitif de la personne et l'accusatif de la chose » ; l'expression « ces sortes de verbes » est au moins vague.

Page 8, note 1. Pourquoi traduire *ὑπειλήφατε* sans parler de *γινώσχετε* qui complète l'idée ? L'intérêt, pour le commentateur,

n'était-il pas dans la différence de signification entre ces deux termes intimement liés? D'une part, le parfait *εἰ υπελήφατε* : si votre opinion, votre conviction est... (opinion formée antérieurement, par la renommée publique ou autrement); d'autre part, le présent *εἰ γινώσκετε* : si vous reconnaissez (aujourd'hui et par vous-mêmes).

Mais nous devons nous limiter. Nous n'avons rien dit des fautes d'accentuation qui se sont glissées dans le travail de M. Le Bel : une revision attentive du texte et surtout des notes les fera disparaître lors d'une seconde édition.

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant! Malgré ces critiques de détail, le livre de M. Le Bel a des mérites : il est capable de rendre des services dans nos classes.

P. ALTENHOVEN.

H. OLDENBERG. **Aus Indien und Iran.** *Gesammelte Aufsätze.*
Berlin, W. Hertz, 1899. 4 marcs.

L'auteur de ce très savant et très intéressant volume est bien connu des indianistes par ses beaux travaux sur le Bouddhisme et les Védas. Il s'est fait une place à part parmi les érudits de son pays grâce à un talent d'exposition des plus remarquables, à un style brillant, à un goût littéraire que l'on trouve rarement à ce degré chez ses compatriotes. Aussi, non content de présenter aux savants des synthèses extrêmement soignées de ses études approfondies sur les anciens textes religieux de l'Inde et sur la religion de Bouddha, a-t-il tenté à plusieurs reprises et avec un rare bonheur de renseigner le grand public sur quelques-unes des questions qu'abordent les orientalistes. Ce sont ces articles publiés pour la plupart dans le *Deutsche Rundschau* qu'il réunit maintenant, et leur collection forme un des livres les plus propres à instruire et à intéresser tous ceux que le grand mouvement des études philologiques ne saurait laisser indifférents. Signalons tout particulièrement les chapitres sur *les études sanscrites*, sur *le Vêda et le Bouddhisme*, sur *l'art bouddhique dans l'Inde*, et surtout le plus long et le plus important, sur *Zoroastre et l'ancienne religion de la Perse*. Ce dernier est certainement ce qu'on peut lire de plus complet, de mieux informé et de mieux présenté, sur ce sujet difficile et d'extrême importance. On retrouve partout les qualités littéraires et scientifiques qui font de M. H. Oldenberg un des représentants les plus éminents de l'érudition allemande contemporaine.

CH. MICHEL.

LUIGI VALMAGGI. **La critica del Dialogo degli oratori nell'ultimo decennio** (Extrait de la *Rivista di Filologia et d'Istruzione classica*, XXVII^e année). Turin, Loescher, 1899. 38 pp. in-8°.

10. **Un nuovo frammento di Ennio.** (Extrait des *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*, vol. XXXIV). Turin, Clausen, 1899. 8 pp. in-8°.

I. La partie principale du rapport de M. V. sur les travaux dont le *Dialogue sur les orateurs* a été l'objet de 1890 à 1899, est consacrée à la question d'authenticité.

La majorité des savants attribue aujourd'hui à Tacite la paternité du *Dialogue*. M. V. combat cette opinion avec énergie et avec talent. Déjà dans l'*Introduction* de son édition (Turin, 1890) il avait soutenu que la question ne devait pas être regardée comme résolue et qu'en tout cas il n'y avait pas lieu de se prononcer en faveur de Tacite. Il reprend maintenant sa thèse en la fortifiant de nouveaux arguments.

Les preuves invoquées par les partisans de l'attribution à Tacite se réduisent à trois points fondamentaux : 1^o le témoignage des manuscrits; 2^o la similitude des idées exprimées dans le *Dialogue* et dans les œuvres de Tacite; 3^o une allusion de Pline le Jeune au *Dialogue* dans une lettre à Tacite (IX, 10).

Le témoignage des manuscrits ne semble pas à M. V. une autorité suffisante : l'archétype perdu contenait, outre le *Dialogue*, la *Germanie* de Tacite; rien n'empêche d'admettre que, dans la copie qui en dérivait immédiatement, le *Dialogue* (anonyme) ait été mis sous le nom de l'auteur de la *Germanie*; des cas analogues ne sont pas rares dans les manuscrits. — Si, pour les idées, l'auteur du *Dialogue* se rencontre parfois avec Tacite, il se rencontre aussi avec d'autres écrivains (Quintilien, Pline le Jeune); ces concordances ne prouvent donc rien. — Enfin l'allusion de Pline ne correspond pas exactement à la phrase du *Dialogue* ¹; d'ailleurs l'expression dont il s'agit était monnaie courante. — Ainsi, sur le terrain de l'argumentation positive, la question n'a pas avancé d'un pas.

Passons à l'argumentation négative, c'est-à-dire aux arguments qu'on peut opposer aux partisans de l'authenticité. Ils sont au nombre de

¹ Pline, Ep., IX, 10 : *poëmata.... quae tu inter nemora et lucos commodissime perfici putas*. Dial., 9 : *... poëtis, si modo dignum aliquid elaborare et efficere velint, relinquenda conversatio amicorum et iucunditas urbis, deserenda cetera officia utque ipsi dicunt, in nemora et lucos, id est in solitudinem, secedendum est*.

trois : 1° la chronologie; 2° la différence de la langue et de la grammaire; 3° la différence du style. — La date de la composition et de la publication du *Dialogue* a suscité de vives controverses. Selon M. V., les dernières recherches tendent à établir qu'elle est décidément postérieure à la mort de Domitien, ce qui ébranle fortement la thèse « tacitéenne ». — Pour ce qui concerne les différences de langue, de grammaire et de style, M. V. y attache peu d'importance, ou plutôt il estime que pour le moment on n'en peut rien tirer de certain.

La conclusion de M. V. est que le problème n'a pas encore reçu de solution définitive, mais que la cause de Tacite a plutôt perdu du terrain depuis dix ans.

II. Dans un passage du *De oratore* (III, 42, 167), Cicéron nous a conservé cinq fragments poétiques. Trois de ces fragments (*Africa terribili tremit horrida terra tumultu.* — *Desine, Roma, tuos hostes....* — *Testes sunt campi magni....*) sont certainement d'Ennius, comme il résulte de divers témoignages. Des deux autres (*Mare saxifragis undis* — *Mollitur mare*), le premier a été attribué au vieux poète par Vahlen et par Baehrens ¹, qui le place immédiatement après *Africa terribili, etc.* M. V., s'appuyant sur la manière de citer familière à Cicéron, approuve la conjecture de Baehrens et considère le second fragment comme appartenant aussi à Ennius. Les cinq fragments semblent avoir été extraits d'un épisode de l'expédition de Scipion en Afrique. Cet épisode figurait-il dans les *Satires* (dont un des livres était intitulé *Scipio*) ou dans les *Annales*? M. V. penche pour la seconde hypothèse; c'est dans les *Annales* d'Ennius que Caelius Antipater paraît avoir puisé sa narration de la traversée de Scipion (v. Tite-Live, XXIX, 27).

P. THOMAS.

GAETANO CURCIO. **Grazio poeta didattico.** (Extrait de la *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica*, XXVI^e année).

15 pp. in-8°. — In. II - **Cynegeticon** - di M. A. **Olimpio Nemesiano.** (Extrait de la même revue, XXVII^e année).
18 pp. in-8°. — Turin, Loescher, 1898 et 1899.

Ces deux petites études, très soignées, portent la marque d'un esprit lucide et sage, qui ne se laisse pas séduire par les hypothèses.

Après avoir exposé ce qu'on peut savoir de Grattius ou Grattius (et ce n'est guère), M. C. s'occupe de son poème *sur la Chasse* ou plutôt de ce qui nous en reste. Il ne croit pas que cet ouvrage ait compris plus

¹ L. Müller le classe parmi les fragments d'une authenticité douteuse.

d'un livre. Il en analyse avec finesse la composition, et le compare au *Κυνηγετικός* de Xénophon. De cette comparaison il résulte que Grattius n'a pas imité l'écrivain grec.

Némésien est supérieur comme poète à Grattius. A-t-il imité son prédécesseur, comme l'a prétendu M. Fiegl (*Des Grattius Fal. Cynegetica, seine Vorgänger und seine Nachfolger*, Görz, 1890)? M. C. le nie en se fondant sur un examen minutieux et méthodique des deux poèmes. Il termine son travail par un parallèle intéressant entre Grattius et Némésien. Il se représente le premier comme un chasseur robuste et intrépide, comme une sorte de gentilhomme campagnard, qui, pendant l'hiver, employait ses loisirs à relire ses classiques et s'est trouvé ainsi amené à traiter en vers un sujet qui lui tenait au cœur. Le second est un homme de lettres, un poète lauréat, qui s'exerce tour à tour dans des genres divers et veut montrer par là la souplesse de son talent. Ses vers faciles et sa clarté d'expression contrastent avec le style gauche, empêtré et obscur de Grattius.

P. T.

Des Q. Horatius Flaccus Oden und Epoden. *Für den Schulgebrauch erklärt von C. W. NAUCK, 15^e Auflage von O. WEISSENFELS.* Leipzig, Teubner, 1899. XLVI-244 pp. in-8°. Prix : 2 mk. 25.

L'édition, si connue, de C. W. Nauck, avait besoin, malgré tout son mérite, d'être retouchée et, à certains égards, remaniée. L'auteur étant mort, M. O. Weissenfels s'est chargé de ce soin, et il a rempli sa tâche avec beaucoup d'habileté et de discrétion. Il faut le louer d'avoir ajouté à l'ouvrage une introduction sur la vie, le caractère et les poésies lyriques d'Horace. Cette introduction est bien pensée et bien écrite; elle donne, comme on dit, la note juste ¹. Elle eût été meilleure encore, si M. W. avait tiré parti des travaux de la critique française; nous voulons parler notamment des pages exquises de M. Boissier sur les

¹ P. XXXVI, nous lisons cette singulière appréciation : " Auch in Frankreich dichtete Ronsard (1524-1585), um die Poesie aus dem Rohen herauszuarbeiten, lateinische und griechische Gedichte in französischer Sprache; aber man protestierte gleich so stark gegen eine solche Aufdrängung eines fremden Sprachgenius, dass man in der Folge aus der Nachahmung der Alten doch keinen reinen und reichen Gewinn hat ziehen können. „ Comment une pareille hérésie a-t-elle pu venir sous la plume de M. W., qui est pourtant versé dans la langue et la littérature françaises? Nous espérons que ces lignes malencontreuses disparaîtront de la prochaine édition.

rapports d'Horace avec Mécène (*Nouvelles Promenades archéologiques : la Maison de campagne d'Horace*). La *Kurze Charakteristik der lyrischen Versmasse des Horaz* dont Nauck avait fait précéder son édition, renfermait des idées aventureuses : elle a été remplacée par une étude plus scientifique des mètres d'Horace.

Nous avons soigneusement comparé, pour un certain nombre de pages, la 15^e édition à la 13^e, la dernière qui ait été donnée par Nauck lui-même ; presque tous les changements que nous avons relevés, soit dans le texte, soit dans le commentaire, peuvent être considérés comme des améliorations. Nous souhaitons que le travail de Nauck, rajeuni par M. W., fournisse encore une longue et honorable carrière.

P. T.

REMIGIO SABBADINI. **Il primitivo disegno dell' Eneide e la composizione dei libri I, II, III.** Turin, Loescher, 1900. 52 pp. in-8°.

Cette brochure est un extrait du commentaire de M. S. sur l'*Énéide*, I. I-III (Turin, Loescher, 1900).

M. S. y relève les contradictions, les incohérences, etc., que présentent les trois premiers livres de l'*Énéide*.

Sa critique est subtile et pénétrante, parfois pointilleuse à l'excès. Il dissèque Virgile avec un scalpel impitoyable, mais, qu'on le remarque bien, sans aucune pensée malveillante. Son but est de montrer les phases successives de l'élaboration du poème, de dégager le noyau primitif, d'indiquer les retouches, les remaniements, les surcharges, les intercalations et les sutures. Et l'on ne peut nier qu'il ait fait œuvre utile. A quoi bon, en effet, se dissimuler les difficultés et recourir aux expédients pour excuser des défauts manifestes ? Tout le monde sait que Virgile n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à son poème et qu'il en reconnaissait lui-même les imperfections. Celui qui veut comprendre l'*Énéide*, doit la voir telle qu'elle est et non telle qu'elle devrait être. C'est le mérite de M. S. d'avoir signalé plus d'un passage embarrassant sur lequel on glissait trop légèrement et d'avoir mis à nu des discordances qu'on ne soupçonnait pas. Si, comme nous l'avons dit, il va quelquefois un peu loin dans cette voie et s'il semble exiger d'un poète une exactitude qui n'est point de mise dans un

¹ Nous ne possédons pas la 14^e édition. Dans son *Avant-propos* (p. VIII), M. W. indique les principales différences entre les deux éditions qu'il a publiées.

ouvrage d'imagination, du moins il éveille notre attention et nous invite à réfléchir.

Mais il est moins heureux dans la partie positive que dans la partie négative : nous entendons par là que ses hypothèses sur la forme et le plan primitifs de l'*Énéide* sont souvent fragiles et arbitraires. De ces hypothèses, la plus curieuse est celle qui concerne le III^e livre. D'après M. S., ce livre fut d'abord rédigé par Virgile sous la forme narrative et non sous la forme dramatique, c'est-à-dire que le poète racontait directement les voyages d'Énée au lieu de mettre le récit dans la bouche de son héros. Les indices sur lesquels s'appuie le savant italien nous paraissent pour la plupart extrêmement douteux et quelques-uns même sont sans valeur¹. Cela est d'autant plus grave que M. S. part de l'hypothèse en question pour soutenir que les six premiers livres de l'*Énéide* se succédaient originairement dans l'ordre suivant : III, V, I, II, IV, VI (v. essai de reconstruction, p. 36-47).

Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop recommander aux philologues qui ne se contentent pas d'une vue superficielle des choses, la lecture du travail de M. S. ou, mieux encore, celle de son commentaire complet sur l'*Énéide*. L'exposition est d'une lucidité admirable : on suit sans peine les raisonnements de l'auteur sur ce sujet si épineux et si compliqué.

P. THOMAS.

ERN. DIEHL. *De m finali epigraphica*. Leipzig, Teubner, 1899.

M. Diehl, un élève de M. Bücheler, étudie dans ce travail la conservation ou la disparition de *m* à la fin des mots dans les monuments épigraphiques latins. Faiblement articulée dans la prononciation, elle est souvent omise dans les monuments anciens de la langue (p. ex. Tombeau des Scipions, C. I. L., I, 30). A l'époque classique elle s'écrit; mais

¹ P. ex., p. 32, M. S. prétend que les vers 755-756 du I^{er} livre de l'*Énéide* sont une addition postérieure parce que les mots *nam te iam septima portat* — *aestas* ne sont pas naturels dans la bouche de Didon, qui ne pouvait pas savoir qu'Énée errait depuis autant d'années. C'est une erreur complète : Didon connaissait l'histoire de la guerre de Troie (I, 565-566; cf. 456 et suiv.); elle n'ignorait donc pas combien d'années s'étaient écoulées depuis la prise de la ville. De *omnibus errantem terris et fluctibus* (v. 756) rapproche *ventis maria omnia vecti* (v. 524, discours d'Ilionée) et *terraeque marisque omnibus exhaustos iam casibus* (v. 598-599, discours d'Énée). — L'idée de faire raconter par Énée non seulement la prise de Troie mais encore ses voyages (*errores*) a dû venir dès le principe à Virgile, puisqu'il a emprunté son artifice de composition à l'*Odyssée*.

comme on sait, les finales en *m* se fondent en un seul son avec la voyelle initiale des mots qui suivent. Ces deux faits, à eux seuls, font penser qu'aux temps où la langue vulgaire a reconquis sur la langue littéraire le terrain perdu dans les âges précédents, l'omission de l'*m* dans les mots écrits a reparu. C'est, avec la chute de l'*s* final, une des premières manifestations de l'altération de la langue latine et de la naissance des langues romanes.

L'intérêt qu'offre cette question est plus considérable encore; il est, si je puis parler ainsi, rétroactif. Bien souvent, en effet, on hésite sur l'orthographe suivie par des auteurs, comme Plaute, dans les mots terminés en *m*. Nos manuscrits ne nous donnent pas la garantie qu'ils reflètent avec exactitude l'orthographe originale; à bon droit, on peut souvent se demander s'ils ne nous donnent pas celle des âges postérieurs. L'épigraphie a cet avantage sur eux de nous reporter avec certitude, à moins d'un accident, au temps même de la composition. Cette question est donc intéressante à plus d'un point de vue, et l'on s'explique aisément que des philologues de première valeur en aient fait l'objet de longues recherches : Ritschl, Bücheler, Leo qui a exclusivement porté son étude sur les manuscrits de Plaute (cf. Diehl, p. 6).

Si cette question est intéressante, elle est également hérissée de difficultés que M. Diehl a comprises et qu'il expose. Il s'agit, en effet, en présence d'un cas, de déterminer si la chute de l'*m* ou sa présence représente la prononciation courante et partant l'erreur d'un lapidaire gravant comme il prononçait, ou une erreur de syntaxe : la substitution de l'accusatif à l'ablatif ou vice-versa, ou bien encore un accident dû à l'état matériel de la pierre (p. 6).

M. Diehl, après avoir signalé les principaux essais tentés dans cette matière, indique les règles de critique qu'il va suivre : Il distingue les inscriptions païennes et chrétiennes, et dans chaque catégorie, les documents c'est-à-dire les exemples certains, probables et incertains, de la conservation ou de la chute de l'*m* à la fin des mots; enfin il tient compte de l'époque du monument épigraphique qui lui fournit l'exemple.

M. Diehl traite dans un 1^{er} chapitre (pp. 12 à 116) des prépositions; chacune des prépositions est étudiée dans les divers documents et ceux-ci sont classés d'après leur époque. Les résultats sont ensuite consignés dans cinq tableaux fort intéressants.

Ce n'est pas cependant qu'il s'en dégage des conclusions bien nettes. Il est clair que l'ablatif et l'accusatif sont confondus, mais l'on ne voit pas que ce soit au profit d'un des cas, plutôt que de l'autre. La préférence que M. Diehl trouve pour l'accusatif chez les chrétiens ne me paraît pas justifiée. Les prépositions où cette confusion s'accuse le plus sont *in* et *ad* avant tout, puis *ab*, *cum*, *per*, *pro*, *post*. *In* y était plus

exposée, précisément parce qu'elle servait à deux usages : in(ubi?), in(quo?); on sait que *ad* est devenue la préposition de prédilection des langues romanes.

A un autre point de vue, il faut remarquer que les chiffres fournis par M. Diehl dans ses statistiques n'ont pas une valeur absolue. Si ce sont les inscriptions trouvées à Rome qui ont fourni le plus de cas, c'est qu'elles sont de loin les plus nombreuses. On souhaiterait aussi, bien qu'il ne faille pas abuser des chiffres, voir à côté du nombre d'erreurs comptées pour une préposition, le chiffre total de ses emplois. Enfin, la distinction en inscriptions païennes et chrétiennes ne me paraît pas bien nécessaire. Il est probable que la raison de cette distinction est que, dans les premiers temps, le christianisme s'est recruté surtout dans les petites gens, et qu'ainsi les inscriptions chrétiennes offrent plus de chance de reproduire l'orthographe populaire. Je ne vois pas toutefois, si l'on tient compte que les inscriptions païennes ont dû être plus nombreuses, qu'il y ait une différence appréciable entre ces deux catégories de documents.

Le second chapitre (pp. 117-189) est consacré aux questions difficiles de l'hiatus ou de la synalèphe dans les vers latins. Il est impossible de les passer en revue. Signalons toutefois cette constatation importante, faite par M. Diehl (pp. 117 et 309), que les poèmes épigraphiques ne fournissent pas d'exemples de l'écriture *mst* mais toujours *st* : c'est la confirmation de l'affirmation de Leo (*Plautin. Forsch.*, p. 253).

Le troisième chapitre (pp. 190-242) nous ramène à la grammaire. Ce n'est pas le moins intéressant de tous. Comme dans le premier chapitre, mais avec un peu plus de généralisation, on voit les divers genres d'altérations sous lesquelles la langue latine se défigure, se corrompt pour donner naissance aux langues romanes. Des attractions, inouïes jusque là, appellent le régime de la proposition principale au cas du sujet de la subordonnée; de grossières analogies font de *quinque* et de *septem*, *quinquem* et *septe*, ou donnent aux adjectifs neutres de la 3^e décl. une finale *em* ou *um* (*iter communem*); les mots changent de genre (*monumentus*) et de déclinaison (*consulatu*, *consulato*); les verbes, adjectifs et prépositions régissent un cas irrégulier (*ago vita*, *frui lucem*, etc.); des mots se fusionnent (*curagere* pour *curam agere*).

L'une ou l'autre fois, on hésite à cause du petit nombre de faits cités. C'est le cas pour *ingredior*, *rogo*, *adoro*, *occumbo*, *despondeo* (pp. 202 et 203).

En outre, M. Diehl semble sortir de son cadre (p. 203, n^o 3 et 6^b; p. 207, n^o 7, 9, 10 en partie). Il pouvait se contenter des exemples d'altération qui exigeraient ou qui ont un *m* à la fin du mot qui fait fonction de régime.

Enfin, dans le quatrième et dernier chapitre (pp. 243 à 306), sont réunies les inscriptions dans lesquelles la finale *m* est omise ou ajoutée, sans qu'il soit possible d'en donner la raison. M. Diehl passe en revue un certain nombre d'expressions usuelles que l'on peut considérer comme les pièces de monnaie vulgaires dont un long usage a altéré la netteté des formes. Ce sont *doinu(m)*, *arca(m)*, *menta(m)*, etc. Dans ce même chapitre le sort des diverses finales en *am*, *em*, *um*... est exposé.

Le livre de M. Diehl représente un travail considérable; l'auteur peut se féliciter de n'avoir pas perdu ses peines : son livre est une excellente contribution à la science du latin vulgaire.

E. S.

Das neue Gymnasium. *Lehrplan und Lehraufgaben für die höhere Schule nebst Erläuterungen und Bemerkungen (Nichtamtlich).* Wiesbaden, Kunzes Nachfolger, 1900. 24 p. 0,50 pf.

Cette brochure nous révèle et nous explique le programme du « nouveau gymnase », le gymnase allemand de l'avenir. L'auteur ne donne point son nom; l'anonymat n'est-il pas un caractère inhérent aux pièces du genre officiel? Le style et le ton de ce genre étant les mêmes dans tous les pays, nous pouvons, même dans le pastiche allemand, en goûter la solennité plate et la gravité burlesque. « Une preuve remarquable de la force élémentaire, avec laquelle l'esprit nouveau se fraie son chemin, c'est qu'il se montre de plus en plus agissant chez ceux-là mêmes qui ont été exposés à l'influence contraire des gymnases et des universités. Il suffit de faire observer avec quel sens pratique beaucoup d'avocats et de médecins exercent leur profession; de même, parmi les juristes, les juges et les fonctionnaires, il s'en trouve un bon nombre qu'on est heureux de voir se lancer dans les voies modernes et utilitaires; enfin parmi les ecclésiastiques et les professeurs, il y a progrès dans le nombre de ceux qui arrivent aussi à comprendre leur temps. Veiller à ce que tous ceux qui sortent des hautes écoles possèdent de telles aptitudes, est le devoir de l'administration de l'enseignement.... Il s'agit de prendre au sérieux la vieille devise : ce n'est pas pour l'école, mais pour la vie que nous étudions, et de ne plus enseigner que ce qui est utile dans la vie pratique. » Naturellement la première mesure qui s'impose est la suppression des langues anciennes. « C'est l'enseignement des langues anciennes et des mathématiques faussement comprises qui font qu'à notre époque où l'argent et la situation sociale doivent tout décider, il n'est pas rare de voir les fils d'hommes riches et influents mis dans l'impossibilité d'accomplir une carrière. »

Les instructions du nouveau programme sont rédigées pour chaque branche dans un esprit véritablement moderne. Quelques exemples :

Religion. — « L'enseignement de la religion évangélique a pour but d'apprendre à la jeunesse la parole de Dieu, et de lui inculquer l'opinion qu'il est utile et nécessaire dans le cours de la vie de donner l'exemple de la foi et de la dévotion. — *Remarque.* Le protestantisme allemand s'adapte difficilement aux nécessités modernes, parce qu'il tend à présenter les exigences idéales du christianisme comme des règles pour la vie en général, et non pas seulement pour la vie religieuse. Que cette difficulté ne réside pas dans le protestantisme en soi, c'est ce que montre la forme qu'il a prise en Angleterre où, à côté d'une stricte religiosité, les exigences pratiques et utilitaires de la vie trouvent leur pleine satisfaction. De même en Allemagne, la distinction entre les paroles et les œuvres est suffisamment connue, et elle permettra de découvrir une méthode d'enseignement moderne pour la religion.... »

Langue allemande. — Cet enseignement demande une réforme complète. « On explique des auteurs d'il y a cent ans qui représentent une tendance idéale et humanitaire, étrangère à notre époque. On ne doit faire lire que les auteurs qui fortifient le sentiment patriotique et monarchique, et encore parmi ceux-ci, on choisira les plus modernes. »

Français et Anglais. — « Là où les circonstances le permettent, les directeurs s'efforceront d'attacher à leur établissement un portier expert dans les langues étrangères, lequel aura avec les élèves des entretiens sur tous les domaines de la vie pratique.... Il est absurde qu'un jeune homme ait lu Racine et Molière et soit hors d'état de déchiffrer une carte de restaurant. »

Histoire. — « L'objet de l'école est l'éducation, non la science. La tâche de l'enseignement historique est en particulier de former le sentiment monarchique et patriotique. Il n'est pas nécessaire à cet effet de remonter bien loin dans le passé; la preuve en est l'exemple des États-Unis où malgré la brève durée de la tradition historique, la conscience de la supériorité nationale est si puissamment développée.... Vu l'importance du sujet, la conception historique exacte sera puisée aux sources officielles, par exemple à des discours parlementaires choisis de Moltke, von Miquel, Bülow, etc. »

A l'égard des *mathématiques*, on ne donnera que les formules nécessaires avec des applications. « Il est clair qu'ainsi la mathématique deviendra accessible à tous, et pratiquement il est au plus haut point indifférent que quelqu'un par exemple qui calcule la superficie d'un cercle donné, puisse ou non déduire et expliquer la formule $r^2\pi$. »

Enfin le nouveau programme institue des cours pratiques spéciaux : c'est une honte que des jeunes gens quittent l'école « sans être à même de consulter le livret des chemins de fer ou de comprendre le cours de

la bourse. » Il en est de même pour une foule d'autres connaissances utiles : expédition et transport des objets, emballage et tarifs, tenue des livres, machine à écrire, prix des choses en général, taux des traitements, des salaires, des pourboires; la mode et ses usages changeants, les formes de la politesse selon les titres et les rangs; hypothèques, papiers d'état, chèques, escompte, change, dividende, tantièmes, etc. En particulier, il y aura un cours complet, avec exercices pratiques, sur l'art de la *réclame* qui est le plus grand instrument de succès à notre époque.

Cette spirituelle brochure vient d'atteindre en Allemagne sa seconde édition. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas songé à se donner, outre l'amusement du pastiche, la joie de la mystification? Il a craint sans doute que le jeu ne devînt dangereux; les chefs du mouvement moderne étaient hommes à prendre au sérieux son nouveau plan, et capables de se mettre en devoir de le réaliser.

L. P.

ALFRED RÉBELLIAU. **Bossuet**, *collection des grands écrivains français*. Paris, Hachette et C^{ie}, 1900. 208 pp. 2 fr.

L'intérêt principal de l'ouvrage de M. Rébelliau, c'est de nous montrer comment le génie de Bossuet s'est développé et transformé pendant les diverses phases de sa longue carrière. Cette méthode historique est excellente et nous permet de nous rendre un compte exact des modifications successives que les événements et l'expérience ont apportées aux idées et au style du grand évêque.

Génie complexe, plus robuste que large, pratique et réaliste avant tout, Bossuet nous apparaît d'abord comme un homme de gouvernement, selon l'expression de M. Faguet. Il en a les instincts autoritaires, l'idéal étroit, la combattivité toujours en éveil, le dédain des chimères et des rêves. En d'autres temps il eût pu être un Richelieu, un grand ministre; sous un roi absolu comme Louis XIV, il a été surtout le champion de la foi catholique. Tous ses écrits, depuis les Sermons et les Oraisons funèbres jusqu'au Discours sur l'histoire universelle, sont dominés par cette idée maîtresse : la défense du catholicisme; c'est elle qui donne à son œuvre une unité puissante et grandiose.

Mais cette unité de conception n'exclut point la variété des moyens. Ils ont différé selon les temps et les circonstances, et c'est ce que M. Rébelliau met fort bien en lumière.

Pendant la première partie de sa carrière, Bossuet est surtout un prédicateur et un moraliste. Avec une hardiesse étonnante, il critique les vices des grands, leur ambition, leur sensualité sans frein, leur insensi-

bilité à l'égard des souffrances du peuple. « Ce n'est pas pour vous seuls, ô riches du monde, s'écrie-t-il, que Dieu fait lever son soleil ni qu'il arrose la terre : les pauvres y ont leur part aussi bien que vous.... La nature ou, pour parler plus chrétiennement, Dieu, le père commun des hommes, a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfants à toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. »

Cette rude franchise ne plaisait pas toujours aux contemporains qui préféreraient l'analyse raffinée des Mascaron et des Bourdaloue, habiles à dessiner des portraits à la façon des Précieuses.

En 1670, Bossuet est nommé précepteur du grand dauphin; aussitôt l'orientation de son activité change, il abandonne les prédications et pendant dix ans il se consacre à la grande tâche de former un roi de France. Il n'y réussit point; la matière faisait défaut; peut être aussi la méthode trop sévère, trop abstraite de Bossuet ne convenait-elle pas à un jeune homme indolent et vulgaire qui, selon l'expression de Saint-Simon, « passait des journées entières couché sur son lit, tenant une canne et frappant ses souliers ».

Mais si l'instruction du dauphin fut manquée, elle servit beaucoup à Bossuet lui-même. Elle le mit en rapport avec les hommes de cour et les politiques, et tourna ses idées vers l'histoire et le droit; elle lui inspira deux ouvrages très importants, le *Discours sur l'histoire universelle* et la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. M. Rébelliau analyse ces deux livres avec beaucoup de sagacité; il montre comment l'influence de la science profane modifie lentement les idées religieuses de Bossuet et l'amène, une fois l'éducation du dauphin terminée en 1681, à introduire l'histoire dans la controverse vis-à-vis des protestants, des ultramontains et des quietistes.

À propos de l'*Histoire des Variations*, M. Rébelliau, parlant de la partialité avouée de Bossuet, émet des réflexions fort justes sur l'impartialité en histoire. « Qu'on nous montre, dit-il, l'extraordinaire historien dont l'âme fut vide de toute pensée, nue (comme disaient les mystiques) de tout sentiment autre que l'amour de la vérité? Il serait temps, peut-être, d'en finir avec ce rêve chimérique du sophiste Lucien, repris par Fénelon, d'un narrateur « sans passion, sans patrie, » sans idées propres d'aucune sorte, que nul n'a jamais vu, même en ce XIX^e siècle français, où l'histoire a pris une conscience plus nette de ses devoirs et s'est rangée à la contrainte de méthodes sévères. L'historien est un homme. »

L'ardeur de la controverse amène Bossuet, à partir de 1690, à de violents démêlés avec Jurieu, le père Caffaro et Fénelon, démêlés qui conduisirent l'évêque de Meaux à écrire plusieurs ouvrages importants dont les principaux sont certainement les *Maximes et réflexions sur la*

Comédie et le *Traité de la Concupiscence* dirigés contre la théorie de Caffaro qui avait cru « qu'on pouvait, innocemment, composer, jouer et voir jouer des comédies. »

Ici l'intolérance de Bossuet est absolue ; il parle en janséniste, il prononce le divorce entre le monde et la religion, l'art et la piété, la joie de vivre et l'austérité du chrétien. Science, art, poésie, rien ne trouve grâce à ses yeux.

Désormais Bossuet ne s'arrête plus dans cette voie ; ses dernières polémiques, celles qu'il eut avec Leibnitz, avec Richard Simon surtout, sont d'une âpreté sans limites. Lui qui avait écrit le *Discours sur l'histoire universelle*, il en arrive à anathématiser l'histoire et l'exégèse. « La tradition tient lieu de tout » écrit-il.

Mais le siècle ne le suivait plus ; les idées auxquelles il avait voué sa vie étaient tombées en discrédit, les jésuites et l'ultramontanisme triomphaient, le protestantisme grandissait sans cesse. Cependant il ne désespéra jamais ; jusqu'au dernier jour il resta sur la brèche et, comme le dit Saint-Simon, il mourut « les armes à la main ».

De toutes ces phases de la vie et de la pensée de Bossuet, M. Rébelliau nous donne un tableau fort exact, bien qu'un peu abstrait. On pourrait souhaiter que l'auteur eût serré son personnage de plus près, qu'il l'eût replacé dans son milieu ambiant, qu'il l'eût rendu plus vivant de sa vie réelle, qu'il nous eût mieux montré quelles étaient les préoccupations de l'évêque de Meaux quand il composait ses *Oraisons funèbres* et qu'il poursuivait le quiétisme et les protestants avec un acharnement implacable. Le Bossuet de M. Rébelliau est vraiment trop angélique ; le Bossuet de l'histoire est plus impérieux et plus militant.

H. PERGAMENT.

EDME CHAMPION. **Introduction aux Essais de Montaigne.**

Paris, Colin, 1900. 316 pp., fr. 3,50.

Si Montaigne est un des écrivains les plus amusants à lire, c'est aussi l'un des plus difficiles à comprendre. Sa manière de composer, à bâtons rompus, sans esprit de suite, au hasard du moment ou de l'idée, ses remaniements, ses interpolations, font des *Essais*, comme il le dit lui-même, « une marquerie mal jointe », pleine d'incohérences et de contradictions qui déroutent le lecteur. Quelles sont ses idées maîtresses, quelle est sa philosophie ? Est-il un sceptique, un indifférent, un libre penseur ?

Bien des critiques ont essayé de débrouiller ce chaos, de nous donner, selon l'expression de Sainte-Beuve, « la clé glissante et sorcière » qui ouvrirait toute « l'enfilade de pensées et arrière-pensées de Montaigne ».

Ils n'y ont guère réussi. M. Edme Champion tente à son tour l'aventure, et c'est par l'histoire qu'il veut expliquer Montaigne. Dans la genèse des *Essais*, il distingue trois phases, trois desseins : « Montaigne avait écrit d'abord pour se distraire de cogitations importunes, puis pour se rendre compte de lui-même, il voulut enfin être utile », conseiller, enseigner.

La tentative de M. Champion a-t-elle été plus heureuse que celles de ses devanciers ? Je n'oserais l'affirmer. J'ai lu avec la plus grande attention tous les chapitres de l'*Introduction aux Essais*, et je dois avouer que si, pris à part, ils m'ont vivement intéressé, l'impression d'ensemble est demeurée confuse dans mon esprit.

C'est sans doute qu'à tout prendre, Montaigne reste indéchiffrable, parce qu'il n'a jamais eu lui-même d'opinions précises ni suivies en aucune matière. Et c'est pour cela aussi, qu'en dépit de l'opinion de certains critiques contemporains, l'auteur des *Essais* demeure le type du sceptique, non pas du sceptique dogmatique et atrabilaire, mais du sceptique insoucieux et bon enfant. « Oh ! que c'est un doux et mol chevet et sain, que l'ignorance et l'incuriosité à reposer une tête bien faite. » En ce sens, comme le dit M. Paul Stapfer dans une excellente étude de *La collection des grands écrivains français*, Montaigne est un des pères du dilettantisme.

Ce scepticisme facile qui n'exclut pas, du reste, certaines convictions ou plutôt certains partis-pris, ce dilettantisme charmant, ondoyant et divers, imprègne toute l'œuvre de Montaigne et en explique les multiples contradictions.

Ces contradictions, M. Champion les a bien exposées dans une série de chapitres fort curieux. Tantôt Montaigne se montre égoïste jusqu'au cynisme, sceptique jusqu'au mépris le plus absolu de la raison et de la science, catholique jusqu'au fanatisme, tantôt au contraire il témoigne des sentiments les plus généreux, il exalte « la raison universelle et naturelle », il défend la liberté de conscience et blâme les cruautés de l'inquisition.

Mais, en somme, l'impression qui domine c'est toujours le scepticisme, l'absence de foi dans la raison, la science et le progrès, et, sous ce rapport, l'auteur des *Essais* est bien inférieur, quoiqu'en pense M. Champion, à l'auteur de *Gargantua*.

H. PERGAMENT.

PAUL LANDORMY. **Discours de la méthode.** Librairie Classique, Paul Delaplane. Paris, 1900. 230 pages.

Ce qui distingue cette édition classique du *Discours de la méthode*, c'est que M. Landormy accompagne le texte de Descartes d'un *commentaire perpétuel* très étendu et très intéressant, ainsi qu'une notice biographique et d'une introduction historique. C'est un travail qui sera fort utile aux étudiants.

H. PERGAMENT.

Les Moralistes français des XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles.

Extraits avec introduction et notes, par HENRI JOLY, ancien professeur à la Sorbonne. Paris, V. Lecoffre, 1900. (405 pp.). Prix : fr. 2-50.

Ce n'est à proprement parler qu'un recueil de morceaux empruntés aux écrivains qui ont traité des mœurs; mais la méthode qui a présidé à ce choix, donne à cet excellent livre un cachet d'originalité bien marquée.

L'auteur s'est proposé de nous retracer « la marche des conceptions dominantes des trois derniers siècles. » Il y a donc une certaine unité dans son travail. Il pouvait se borner aux abstractions de la métaphysique et de la science; mais il a préféré prendre « l'homme et la société dans leur réalité vivante, complexe, parlant à l'imagination et au cœur; » et il puise à pleines mains dans les œuvres de tous ceux qui ont parlé de nos aspirations et de l'état de notre âme. La philosophie, la prédication, le journalisme, la controverse politique lui ont fourni tour à tour des documents; et ces documents sont de plus des modèles exquis de littérature.

Pour se rendre compte de la nouveauté du plan et de la variété des extraits, il suffit de jeter un coup d'œil sur la table des matières; on y lira les noms de Saint-François de Sales, Pascal, La Rochefoucauld, Nicole, La Bruyère, Saint-Évremond, Bourdaloue, Malebranche, M^{me} de Maintenon; Vauvenargues, Marivaux, Duclos, J.-J. Rousseau, Chamfort, Rivarol; Jos. de Maistre, de Bonald, Joubert, Bonstetten, M^{me} Swetchine, Frédéric. Le Play et L. Veuillot.

Nous ne nous plaindrons pas de ce que M. Joly a élargi le cadre de son livre en y introduisant un élément intermédiaire entre les lettres pures et les études philosophiques. Nous serions plutôt tenté de le trouver incomplet; et de fait, certaines omissions nous étonneraient, si nous ne savions que l'auteur obéit à des scrupules de conscience.

Ses tendances s'accusent surtout dans ses notices et dans ses

remarques. De courts chapitres servent d'introductions aux fragments cités. Reliés en général les uns aux autres par d'habiles transitions, ils contiennent la doctrine, et caractérisent avec précision et compétence la pensée dominante de chaque écrivain et la signification de son œuvre.

Des notes nombreuses et étudiées complètent ce commentaire général. Elles ne sont pas la partie la moins intéressante du volume. L'auteur veille avec un soin jaloux sur la portée religieuse de ses textes. Il intervient sans se lasser; il appuie, il réfute; tantôt il dénonce les erreurs de l'esprit, tantôt il arrête notre attention sur une pensée juste ou fine. Il déploie dans ces discussions un réel talent d'analyse, et l'on y sent l'homme de foi habitué à débattre les problèmes de la philosophie.

M. HENEN.

De l'éducation moderne des jeunes filles, par M. DUGARD.
(*Questions du temps présent*). Une brochure in-16°. (A. Colin et C^{ie}, éditeurs, Paris). 1 fr.

L'auteur expose que la jeune fille moderne — il limite la question à la classe aisée — reçoit une double éducation, celle de l'école et celle de son milieu. Toutes deux ne concourent pas aux mêmes fins; parents et maîtres ne travaillent pas de concert pour élever les jeunes filles dans l'amour et le respect de la vérité, leur faire sentir tout le prix de l'effort personnel, les rendre capables de cette volonté énergique « qui fait la personne maîtresse d'elle-même, capable de s'orienter et de se tenir ferme alors que tout appui lui manquerait du dehors ». Ce défaut d'unité dans les principes n'aboutit qu'à former des esprits sans équilibre, jugeant sans discernement, parlant de toutes choses sans savoir positif, ayant perdu l'habitude de la docilité sans avoir acquis la maîtrise de soi-même; des femmes incapables du travail de l'esprit et des mains, et qui, brusquement mises en face des réalités de la vie par quelque vicissitude, se trouvent comme désemparées.

Il faudrait — et judicieusement l'auteur conseille d'initier les parents à ces vues et propose des moyens de les associer à l'œuvre commune — insister auprès des jeunes filles sur la grande loi du travail, leur faire comprendre combien illusoire est une culture faite de phrases apprises et de talents d'agrément négligés aussitôt après le mariage, les initier plus réellement aux choses du ménage et à tout ce qui concerne le développement physique et moral de l'enfant.

Ce dernier point est à considérer. Aussi bien est-ce un peu dans tous les plans d'éducation que l'on perd de vue l'initiation aux soins intéressant le développement physique et moral de l'enfant, du tout jeune enfant surtout. Pour ce qui est de la classe aisée, on objectera que la

jeune fille peut en cela compter sur sa famille. Peut-être, mais on oublie que là aussi il y a plus d'empirisme que de science vraie et de méthode rationnelle. Quant aux classes laborieuses, une pareille initiation y serait de nécessité absolue, et c'est l'institutrice qui doit en être rendue capable. Un jour viendra, espérons-le, où dans le programme d'études des écoles normales, qui comporte en l'une de ses pages les *soins à prendre des animaux domestiques*, — essai d'ailleurs louable dans les intentions qui l'ont inspiré —, nous verrons figurer en bonne place ces autres *soins*, incomparablement plus délicats et plus précieux, à prendre des nouveau-nés, des petits, leur hygiène, les conditions multiples auxquelles doit satisfaire *dès le berceau* une éducation pour former un être normal, sain, intelligent et bon. Ce jour-là, quelque chose de véritablement utile aura été fait dans l'école pour la cause populaire.

M. ROSE.

PUBLICATIONS HISTORIQUES ESPAGNOLES RELATIVES AU XVI^e SIÈCLE

Historia crítica y documentada de las Comunidades de Castilla. Madrid, 1897-1900. 6 vol. in-8°. (Tomes XXXV-XL du *Memorial histórico español*, publié par l'Académie royale d'histoire).

Le mouvement révolutionnaire qui éclata en Castille au début du règne de Charles-Quint est un des événements les plus notables de l'histoire d'Espagne par son origine, l'intérêt dramatique qui s'y attache, les conséquences qu'il eut au point de vue des destinées de ce pays. Pour les Belges, il présente un intérêt tout particulier, car il forme la contre-partie, pourrait-on dire, de notre révolution du XVI^e siècle : les Castillans s'insurgent contre Charles-Quint et ses ministres flamands, comme les Flamands plus tard contre Philippe II et ses lieutenants espagnols, au nom des libertés nationales méconnues. D'une part comme de l'autre, l'indignation fermente sous l'action des mêmes causes : le mépris des lois, des privilèges, les impôts arbitraires, la faveur accordée aux étrangers, au détriment des indigènes. Il faut cependant se garder de trop céder au rapprochement en attribuant la révolution des *Comunidades* exclusivement aux fautes de Charles-Quint ou plutôt de ses ministres; d'autres causes y ont concouru : l'incapacité de Jeanne, l'avènement de la maison d'Autriche, le mécontentement qu'avait suscité, en Castille, la régence de Ferdinand d'Aragon, le manque de pouvoir fort au moment précisément où l'unification des royaumes, qui s'accomplissait, réclamait une main

énergique. Du reste, si l'oppression étrangère fut une des raisons déterminantes du soulèvement, quelques années suffirent pour la faire oublier, grâce à la conduite prudente de Charles-Quint, tandis que, dans les Pays-Bas, l'intransigeance de Philippe II devait provoquer une lutte aussi longue que sanglante.

L'*Histoire des Comunidades* comprend les années 1520 à 1526. L'auteur, M. Manuel Danvila, avait publié en 1884 déjà une Histoire du mouvement qui éclata à Valence dans le même temps (*La Germania de Valencia*), ouvrage qui contient, comme celui dont nous parlons, l'analyse et même souvent la reproduction intégrale de tous les documents que l'auteur a pu réunir pour éclairer le sujet qu'il traite. Le nombre des documents originaux utilisés ici dans les cinq premiers volumes ne s'élève pas à moins de 7,500, dont près de 4,000 proviennent des Archives générales de Simancas; le reste est le fruit de recherches faites dans les autres dépôts de l'Espagne. Le tome VI se compose d'une table des noms propres cités, de notices biographiques des personnages qui ont joué un rôle marquant dans la révolution, avec fac-similé de leurs signatures, de cartes, plans, vues et portraits.

M. Danvila reproduit rigoureusement les documents qu'il cite : on ne peut donc lui faire un grief des fréquentes erreurs qu'on y trouve dans l'orthographe des noms propres; mais nous aurions désiré que la rectification fût faite, autant que possible, dans l'exposé historique, par exemple, tome I, page 65, où l'auteur écrit Borrevot pour Gorrevod. Même page, il dit, par inadvertance assurément, que M. de Chièvres était grand chancelier, titre qu'il attribue également à M. de la Chaulx (p. 71), en lui donnant pour successeur Gattinara : c'est à Jean Le Sauvage que Gattinara a succédé. Ces observations n'enlèvent d'ailleurs rien à la valeur de cette publication, une des plus importantes qui aient paru sous les auspices de l'Académie royale d'histoire.

Historia del serenísimo señor D. Juan de Austria, por el Licenciado BALTASAR PORREÑO, cura de las villas de Sacedón y Córcoles. Publicala la Sociedad de Bibliófilos españoles. Madrid, 1899. xvi-596 pages. 1 vol. in-8°. Portrait.

Porreño, l'auteur de cette Vie de don Juan d'Autriche, que M. Rodríguez Villa vient de publier en un beau volume, a écrit, au XVII^e siècle, divers ouvrages, parmi lesquels un Histoire anecdotique de Philippe II (*Dichos y Hechos del Señor Rey Don Felipe segundo*), qui n'a pas grande importance. On peut en dire autant de celui-ci, que l'éditeur lui-même reconnaît n'être l'œuvre ni d'un écrivain élégant ni d'un historien notable : il n'est pas le fruit de recherches originales.

Le volume pourtant présente de l'intérêt grâce aux appendices copieux dont l'éditeur l'a enrichi et qui concernent : la mère de don Juan, les premières années de celui-ci, sa correspondance avec Marguerite d'Autriche, sa sœur, avec doña Juana, sa fille, don Juan en Italie et en Afrique, don Juan dans les Pays-Bas ; 101 lettres, provenant en grande partie des archives de Simancas, figurent sous ce dernier titre.

Si le frère de Philippe II, comme le fait remarquer M. Rodríguez Villa, est le prototype le plus achevé du chevalier espagnol au XVI^e siècle, s'il est l'incarnation du sentiment national, les Belges n'ont pas eu à se louer de son gouvernement : « chargé d'une mission d'apaisement, son inclination à la guerre et son ardeur juvénile le rendaient impropre à cautériser d'anciennes plaies avec la modération et la mesure que donnent les années et l'expérience. » Cette réflexion est juste ; mais l'échec de don Juan dans les Pays-Bas n'est pas dû seulement à son caractère : il faut l'attribuer également à l'irrésolution du roi, à l'abandon dans lequel il laissa son frère pendant une grande partie de son administration. Rien de triste, sous ce rapport, comme les nombreuses lettres dans lesquelles celui-ci exhale ses plaintes et manifeste ses désillusions, d'autant plus vives que le roi l'avait laissé caresser des projets aussi vastes qu'ambitieux.

L'histoire de don Juan est dédiée à Anne d'Autriche, sa fille naturelle, abbesse perpétuelle du monastère de las Huelgas, à Burgos.

Diplomáticos españoles. Don Cristobal de Moura, primer Marqués de Castel Rodrigo (1538-1613), por Don ALFONSO DANVILA Y BURGUEIRO, *Secretario de embajada*. Madrid, 1900. 1 vol. in-8°, 927 pages. Portrait.

On ne reprochera pas à M. Alphonse Danvila d'avoir, comme beaucoup de biographes, attaché trop d'importance aux moindres faits de la vie du personnage dont il s'occupe : son ouvrage est, en effet, moins une biographie qu'une étude de l'époque où Moura a vécu et des événements auxquels il a été mêlé, notamment de la conquête du Portugal. Ambassadeur de Philippe II dans ce royaume, après avoir pris part aux négociations qui précédèrent la conquête, il fut nommé vice-roi de Portugal par Philippe III et travailla à la consolidation de l'union. Cet ouvrage, le premier, croyons-nous, auquel M. Alphonse Danvila attache son nom, constitue une excellente contribution à l'histoire du règne de Philippe II et des premières années du règne de son successeur. Il est basé en grande partie sur des documents inédits recueillis en Espagne et en Portugal et mérite tous les éloges, aussi

bien pour l'intérêt qu'il présente au point de vue de la forme que pour l'érudition qu'il accuse : on remarque notamment, en dehors des pages qui se rattachent directement au sujet indiqué par le titre, un excellent tableau de la cour de Philippe II (Chap. IV).

Dans les appendices, un document inédit (pages 860-862), se rapportant à l'histoire de la révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle, doit être ici particulièrement noté : c'est une lettre des États-Généraux, en date du 13 décembre 1577, au roi de Portugal don Sébastien, sollicitant son intervention pour obtenir du roi catholique l'éloignement de don Juan, la ratification de la Pacification de Gand et la nomination de l'archiduc Mathias en qualité de gouverneur et capitaine général. Les États reprochent à don Juan de ne pas tenir ses promesses et de conspirer avec les ennemis des Provinces; ils déclarent vouloir conserver la religion catholique romaine, rester fidèles au roi et préférer la paix à une guerre intestine; ils ont choisi provisoirement l'archiduc Mathias pour gouverneur sans intention de se soustraire à l'obéissance qu'ils doivent au roi et jusqu'à ce qu'il lui plaise d'en ordonner autrement, avec leur consentement. Il résulte de cette lettre que le roi de Portugal avait témoigné à diverses reprises l'intérêt qu'il portait aux Pays-Bas, à l'occasion de démarches analogues faites antérieurement auprès de lui.

ANTONIO RODRÍGUEZ VILLA. **D. Francisco de Mendoza, Almirante de Aragon.** *Extracto del Homenaje á Menéndez y Pelayo.* Madrid, 1899. 1 vol. in-8°, 126 pages. Portrait.

Francisco de Mendoza, Amirante d'Aragon, avait déjà parcouru une longue carrière quand, en 1595, il vint servir dans les Pays-Bas, avec le titre de grand majordome, l'archiduc Albert, nommé gouverneur et capitaine général. Il prit part, en 1596, aux opérations qui aboutirent à la prise de Calais, puis fut envoyé en mission près de l'empereur Rodolphe. Quand, en 1598, Albert partit pour l'Espagne, où il allait épouser l'infante Isabelle, il confia la charge de gouverneur des armes à Mendoza, dont la correspondance, à cette époque, est remplie des plaintes les plus amères au sujet du cardinal André, qui dirigeait les affaires civiles. Au retour d'Albert, il prit part à la bataille des Dunes et fut fait prisonnier par les Hollandais, qui le retinrent en captivité pendant près de deux ans.

Revenu en Espagne, il se trouva mêlé à un incident dont le récit éclaire d'un nouveau jour l'histoire de la cession des Pays-Bas aux archiducs et les relations d'Albert avec Philippe III. On savait que la portée de cet acte était considérablement réduite par des clauses secrètes, que

Philippe III, après y avoir donné son assentiment, le regrettait, parce qu'il pouvait avoir pour conséquence de priver l'Espagne de son principal point d'appui en Europe, mais on ignorait que, peu après son avènement, le roi avait invité l'archiduc à renoncer aux États de Flandre et qu'Albert s'y était formellement refusé. Déjà en 1893, M. Rodríguez Villa avait mis au jour, dans une étude sur Ambroise Spinola, une très curieuse lettre dans laquelle Philippe III, qui se défiait de son beau-frère, ordonnait, au cas où, Isabelle mourant avant son mari, celui-ci refuserait de reconnaître la souveraineté du roi sur les Pays-Bas, de l'interner dans la citadelle d'Anvers. L'étude du même historien sur Mendoza fournit de nouveaux détails au sujet des relations bien peu cordiales qui existaient entre Philippe III et Albert. L'amirante, mis au courant de l'invitation adressée à celui-ci, le pressa de refuser, fut arrêté en 1609 sous l'inculpation de lèse-majesté et ne fut relâché qu'en 1612. Neuf ans plus tard, la mort de l'archiduc Albert mettait fin aux appréhensions sans doute exagérées, qu'on entretenait à son sujet en Espagne.

ERN. GOSSART.

J. GARSOU. **Barthélémy et Méry, étudiés spécialement dans leurs rapports avec la Légende napoléonienne.** (*Collection des Mémoires in-8° de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, t. LVIII, fasc. de novembre 1899. 219 pages).

M. Garsou, à qui nous devons déjà un opuscule sur *Béranger et la Légende napoléonienne*, signalé naguère par nous dans cette *Revue*, poursuit ses patientes études sur les créateurs, ou plutôt les propagateurs par la plume de cette légende. Il vient de composer un copieux mémoire sur deux hommes de lettres, Barthélémy (1796-1867) et Méry (1797-1866), qui ont dû leur réputation — il y a beau temps de cela! — à la façon dont ils surent exploiter, grâce à une féconde habileté poétique et à un sens peu commun de l'actualité, ce thème presque inépuisable alors : Bonaparte, Napoléon, son génie, ses batailles, sa destinée fantastique, son impérial neveu, etc., et tout ce qui est connexe.

L'Académie royale de Belgique a inséré, dans la collection in-8° de ses Mémoires, cette page d'histoire politico-littéraire, et elle a bien fait, car l'auteur, travailleur assidu, méritait de voir récompensées ses longues et sérieuses recherches dans un domaine peu traité par nos compatriotes et sur une question capable d'intéresser au plus haut point notre public autant que le public français. Qu'on songe au

renouveau qui paraît animer de nos jours chez nos voisins du Midi la légende napoléonienne, à la passion dont on s'est pris à Paris pour tout ce qui rappelle l'épopée impériale, au succès prodigieux qui accueille l'exhumation de tant de récits sur les gigantesques luttes du début du siècle et la publication d'études sur la vie, le caractère, les origines, et en un mot sur les moindres faits et gestes de l'Empereur et de sa famille. Et n'étaient certains travaux de la froide et impartiale histoire, remettant chaque chose en sa place, on serait fort tenté de croire que le Français d'aujourd'hui ne voit plus en lui que le héros, qu'un autre « grand Français » qu'il convient d'opposer, par l'étalage de ses actions et de ses vertus, à la veulerie et à la faiblesse des gouvernements et des hommes de cette fin de siècle. Qui sait si, au fond, la masse ne saluerait pas avec joie l'apparition sur terre d'un nouveau Napoléon ? A considérer la renaissance du culte impérial, à voir le génial despote pris et présenté à la jeunesse française comme modèle d'« énergie » et de « volonté », à entendre certaines déclamations sur la grandeur et la gloire de la France d'alors comparées à la situation politique et internationale actuelle, on a le droit de faire des rapprochements entre ce que nous voyons se produire sous nos yeux et ce que nous savons s'être passé sous la Restauration d'abord, pendant le règne de Louis-Philippe ensuite, aux époques où Hugo, Lamartine, Béranger, Vigny, Delacroix, David d'Angers, Thiers, Barthélémy, Méry et tant d'autres contribuèrent à entretenir par leurs œuvres cet état d'esprit qui est l'origine même de ce que l'on a qualifié de « légende napoléonienne ».

Le livre de M. Garson devait donc emprunter aux circonstances un intérêt d'actualité, pour ainsi dire, ou tout au moins un intérêt rétrospectif des plus puissants.

Mais, devons-nous l'avouer, son contenu ne répond pas tout à fait au secret désir que l'on a de pouvoir pénétrer en quelque sorte, par l'intermédiaire de Barthélémy et Méry, dans l'âme de la France des Bourbons et des Orléans, à la confiance où l'on était que l'auteur s'occuperait surtout, comme on le lui a demandé à l'Académie, de l'« ambiance historique » de son sujet.

Dans quels milieux les deux poètes associés, puis séparés, ont-ils vécu ; dans quelle mesure la légende napoléonienne, existant déjà *sans eux*, a-t-elle été accentuée *par eux*, et eux-mêmes ont-ils été « portés » par elle ; quelles ont été les raisons pour lesquelles leurs vers, d'abord accueillis avec la plus insigne faveur, ont été ensuite négligés, puis oubliés ; quelle place relative ont-ils occupée parmi les « thuriféraires » du culte napoléonien, voilà toutes questions, et d'autres encore, que l'on pouvait s'attendre, à l'examen du titre, à voir élucidées. L'étendue des recherches que prouve la lecture de l'ouvrage de M. Garson, le talent d'exposition du jeune historien, ses études précédentes sur le

sujet étaient autant de raisons de penser que l'on trouverait une réponse à ces questions. Peut-être M. Garson n'a-t-il pas voulu donner actuellement à sa matière pareille ampleur, et se réserve-t-il le soin, quand il aura étudié la Légende napoléonienne chez tous ses propagateurs ¹, de revenir sur ses pas dans un aperçu synthétique et philosophique.

Mais, aujourd'hui nous ne saurions voir dans son livre qu'un simple commentaire historique des poésies de Barthélémy et Méry, qu'un recueil, très consciencieusement et très clairement fait, d'extraits et de citations de leurs compositions lyrico-politiques et satiriques, avec une brève notation de leur valeur littéraire et de leur effet sur le public. Nous avons là un amas respectable de matériaux, de documents, mais dont l'esprit ou la portée générale ne sont pas bien dégagés. C'est une anthologie complète, — trop complète même —, et bien présentée, des œuvres de deux écrivains ayant dû leur succès, non pas tant à la valeur intrinsèque de leurs vers qu'à l'à-propos ordinaire de leur apparition dans les recueils contemporains, mais ce n'est que cela. On ne nous fait grâce ni d'une poésie, ni d'un vers même qui ne soit ou ne contienne une allusion au « napoléonisme ». Or la période de production de nos deux poètes a été longue (de 1825 à 1860), et elle ne fut en somme marquée que par quelques années de réelle célébrité, au temps de la *Némésis* (1830-1831). Cela étant, la matière exposée manque naturellement de proportion, et à mesure qu'on avance dans la lecture du livre, on est presque tenté de tourner de plus en plus vite les pages. L'auteur n'est-il pas forcé lui-même, dans sa conscience d'historien, de nous avouer que dès 1844 Barthélémy en particulier avait complètement perdu la faveur du public (voir pages 80, 99 et passim), à la suite de sa déshonorante « défection » de 1832? Dès lors, fatalement, l'intérêt pour les vers du poète ne peut plus que faiblir singulièrement.

Nous voyons bien dans sa *Conclusion*, que M. Garson a voulu, par une étude nouvelle, complète et méthodique, disputer à un abandon qu'il qualifie d'injuste, mais qui se justifie néanmoins par des raisons sérieuses, les créateurs de la *Némésis*. Répondant aux vœux exprimés par Jacques Arago et J. Autran, il a voulu « recueillir encore quelques feuilles d'un laurier flétri sur la tombe du poète », et tresser un bouquet en leur souvenir. L'intention est délicate, mais ce bouquet nous paraît bien gros, et composé de fleurs de tons et d'odeurs fort disparates. Restera-t-il longtemps vivace ou se fanera-t-il bientôt? *That is the question.*

¹ Il annonce une prochaine étude sur le rôle de *V. Hugo* dans la formation de la Légende napoléonienne.

Manque de profondeur, absence de proportion, intérêt non soutenu, telles nous semblent être les critiques d'ordre général que l'on peut adresser au nouveau travail de M. Garsou. Il est cependant certaines parties de son œuvre qui méritent à juste titre d'être lues et retenues, comme l'*Introduction* où l'auteur étudie avec une réelle perspicacité et hauteur de vues les causes historiques et psychologiques de l'adoration que l'on eut tôt en France pour Napoléon, ainsi que les *Appendices* (p. 153 à 211) qui foisonnent d'inédit sur la personne et les écrits de Barthélémy et de Méry.

F. MAGNETTE.

J. A. BRUTAILS. L'archéologie du moyen âge et ses méthodes.
Étude critique. Paris, Picard, 1900.

Le titre de ce livre semble promettre une synthèse, presque un traité de critique, en une matière où les règles restent encore à fixer : le distingué professeur d'archéologie à la Faculté des lettres de Bordeaux s'est borné à une série de notes et de conseils plutôt négatifs, à quelques chapitres de critique générale, à l'occasion de faits particuliers. Il résulte des observations de ce spécialiste expérimenté et très pénétrant, qu'en plusieurs points, l'archéologie s'est fourvoyée et qu'elle doit revenir en arrière pour reprendre le bon chemin. On s'en est trop tenu aux grands édifices, on a trop généralisé. Quand on aura étudié à fond chaque province, il faudra refondre les traités généraux.

M. Brutails esquisse la philosophie de l'archéologie médiévale; il constate qu'à cette époque l'initiative individuelle dans les arts est étroitement limitée par la précision des programmes liturgiques et les procédés traditionnels d'ateliers. Ce conservatisme est atténué toutefois par le nationalisme de l'époque et les influences locales dues aux matériaux, aux conditions économiques, sociales, ethniques qui déterminent les écoles régionales. La nature des matériaux trouvés sur place, le prix relatif de ceux-ci et de la main d'œuvre n'ont peut-être pas été des générateurs des formes principales autant qu'on l'a prétendu; par contre, l'influence des races n'est pas un mythe comme l'avance M. Lacombe. M. Brutails maintient avec décision le facteur résultant du tempérament régional. Les traînées d'influences artistiques suivent surtout les voies commerciales. En ce qui concerne l'époque romane, il faut repousser également la classification trop superficielle de A. de Caumont, basée sur les caractères décoratifs, comme celle trop absolue de J. Quicherat, qui fait abstraction du point de vue géographique et s'établit sur ce seul élément : le mode de voûtement de la nef

centrale des églises. Ici du moins notre auteur conclut, et il reconnaît qu'on a atteint le but en constituant d'une manière plus ou moins précise, la classification par écoles régionales.

Mais rien n'est compliqué et sujet à erreurs comme l'étude des influences : on confond trop l'analogie avec la filiation, l'apport des immigrants avec l'imitation due aux indigènes ; il faut savoir démêler la part des guerres, des ordres religieux, des courants commerciaux, se garder des analogies fortuites, se défier des dessins peu sincères.... Viollet le Duc et de Verneilh ont beaucoup péché contre ces lois, Quicherat n'échappe pas à la censure, Ruprich-Robert a failli, Courajod a exagéré et forcé ses thèses ; M. Corroyer (dont on connaît la grande querelle au sujet de Saint-Front avec M. Brutails et d'autres), M. Corroyer surtout, sans être nommé, est pris à partie. Derrière l'archéologue apparaît ici le magistrat. On pourra ne pas accepter toutes ses sentences ; ainsi nous ne nous rendons pas à ses considérants contre Ruprich-Robert et l'origine ligneuse de certain chapiteau que nous appellerons « sphérico-cubique ». Mais en général il faut reconnaître en M. Brutails un juge autorisé.

Il faut signaler surtout ses objections contre une partie des séduisantes théories de feu Louis Courajod, celle qui a trait aux influences orientales sur l'art de l'Occident et le rôle des Wisigoths dans la genèse de celui-ci ; il y a fait état de la préférence des populations pour les Goths et de sa répulsion à l'égard des Romains. Dans une dissertation brillante, M. Brutails renverse cette thèse et il établit au contraire que les Goths n'ont eu aucune action sur l'art, auquel ils étaient étrangers. L'auteur conteste aussi l'origine byzantine et du plan trifolié, et de la tour-lanterne, et de certains types du décor, et même de la coupole sur pendentifs (?). Apprécient dans son ensemble l'œuvre de Courajod, il se rallie au jugement de M. de Lasteyrie : « Si jusqu'à présent on n'a pas, dans l'étude de l'art du moyen âge, fait une place suffisante aux origines barbares et orientales, il ne faut pas pour cela réduire à rien l'influence de l'antiquité classique, dont les arts du moyen âge, comme la langue française, dérivent incontestablement. »

Instructif est le dernier chapitre, qui traite de la chronologie monumentale. Il s'agit de contrôler les dates fournies par les textes, dates de fondations, de consécration ou autres, avec les indications matérielles des monuments, les caractères synchroniques, le style, les signes lapidaires, en tenant compte du processus de la structure, des causes locales, des circonstances accidentelles, des remaniements et réédifications, de la valeur des dates initiales et finales, du retard d'une époque sur une autre, etc. : M. Brutails nous donne ici des avis fondés sur une expérience éprouvée, une clairvoyance notoire et une science étendue. Il termine par cet avis fort judicieux : Architectes et archéologues ont

mieux à faire que de se quereller, c'est de s'unir pour un effort commun vers la vérité.

L. CLOQUET.

J. VANDER AA. Ile de Ceylan. Croquis, mœurs et coutumes.

Lettre d'un missionnaire. Louvain, 1899, in-8°, 271 pp. et 10 phototypies. 3 fr.

Voici un livre intéressant et instructif que l'on ne fermera point avant d'en avoir achevé complètement la lecture. Il se lit comme un roman et détonne heureusement sur ces descriptions de touristes dont le moindre défaut est l'inexactitude, et qui répandent les notions les plus fausses sur les pays qu'ils ont parcouru à la hâte, qu'ils ne connaissent point et dont ils ignorent la langue, l'histoire et les mœurs. Le livre du P. Vander Aa est la publication d'un certain nombre de lettres dans lesquelles il consigne ses impressions, et qui nous font mieux connaître la vie des Cingalais que les plus gros volumes. Il n'y a peut-être pas de livre sur le monde hindou où l'on se rend mieux compte de l'influence prédominante que l'existence des castes exerce sur toute la vie du peuple. Ces lettres sont écrites par un homme d'esprit et ayant un humour véritable et du meilleur aloi. Nous ne saurions assez en recommander la lecture. De la manière la plus agréable on y apprendra beaucoup de choses, alors surtout que l'on peut être certain que l'auteur ne nous dit que ce qui est. On rencontre rarement des livres d'une aussi grande exactitude.

ADOLF DE CEULENEER.

Galicismen in het Zuidnederlandsch. Proeve van taalzuivering, door WILLEM DE VREESE, door de Koninklijke Vlaamsche Academie met goud bekroond. Gand, A. Siffer, 1899.

Le livre de M. De Vreese complète les ouvrages parus depuis quelques années sur les gallicismes, notamment les publications *Onkruid onder de Tarwe* et *Distels*, de M. Meert, *Het Nederlandsch in de Zuidnederlandsche Dagbladpers*, de M. Arnold, ainsi que plusieurs polémiques très vives parues dans la revue *Het Belfort*. Cet ouvrage est la synthèse d'une activité scientifique de plusieurs années. Il fut couronné par l'Académie royale flamande en 1894, mais depuis il a été remanié, complété et modifié par l'auteur, qui a fait de l'étude des gallicismes l'objet d'une préoccupation constante.

L'introduction est double : à celle qui figurait dans l'ouvrage tel qu'il

fut présenté à l'Académie, M. De Vreese en a ajouté une nouvelle. Il en est résulté des redites qui nuisent à la clarté de l'exposé; celui-ci aurait beaucoup gagné si l'auteur s'était contenté de compléter l'introduction originale.

Dans cette double introduction, l'auteur expose qu'il est de son devoir de démontrer par des citations que les gallicismes incriminés sont bien en usage. Il déclare qu'il s'est borné à l'examen de la littérature flamande, parce que, dans les livres hollandais, les gallicismes sont relativement peu nombreux. Il a écarté autant que possible les expressions vicieuses des journaux et des pièces officielles, ceux-là étant rédigés par des personnes ayant reçu peu d'instruction, celles-ci étant surtout œuvre de traduction. Le seul critérium qui ait guidé l'auteur est l'usage établi.

L'ouvrage compte deux grandes divisions : les gallicismes dans la lexicographie et dans la syntaxe. M. D. V. a dû se borner : ainsi ne sont qu'incomplètement traités ou même complètement laissés de côté, les mots absurdes, les gallicismes appartenant au passé, ceux qui sont dus à la confusion évidente avec un mot français ou à la traduction littérale d'un texte français, enfin les gallicismes péchant contre l'orthographe et la stylistique. Le besoin de concision a déterminé l'auteur à ne pas appuyer par des exemples les bonnes expressions, et pour justifier celles-ci, il se fonde sur son autorité en matière de langue néerlandaise.

Dans son travail, c'est la langue flamande, telle qu'elle est parlée et écrite actuellement, qu'il étudie au point de vue des gallicismes, et il croit prouver que le sentiment de la langue est affaibli chez les auteurs flamands, et même qu'il est nul. Pour remédier à ce défaut capital qu'il dit avoir rencontré chez la plupart de nos auteurs, il recommande l'étude du néerlandais du Nord, la lecture des classiques et la société de personnes parlant correctement leur langue. De plus, l'enseignement du néerlandais devra surtout avoir en vue la pureté de la langue.

Dans les dernières pages de l'introduction, M. De Vreese se défend avec force d'avoir voulu dénigrer systématiquement les écrits des auteurs contemporains. Il a été glaner chez eux des expressions fautives dans le seul but de fournir au lecteur des exemples. Le désir de rendre service à la langue et au peuple flamand l'a seul poussé à publier son livre.

Après avoir donné la liste bibliographique et celle des *errata*, l'auteur aborde les gallicismes.

Une première question donnant lieu à controverse est celle des citations d'écrivains contemporains. Celles-ci donnent à l'ouvrage un caractère très personnel, agressif et invitant à la polémique. La plupart des exemples sont puisés dans les ouvrages des membres de l'Académie royale flamande, et incontestablement cela produit un singulier effet, quand on voit que le livre de M. De Vreese est couronné par celle-ci.

Nous savons bien que l'auteur a eu les plus pures intentions en prenant l'exemple où il le trouvait; d'un autre côté c'est un mérite pour l'Académie de s'être élevée au-dessus de personnalités mesquines. Cependant, ces citations me paraissent faire partie du *Vorarbeit* du livre, et elles n'auraient dû être produites que dans les cas où il y aurait eu discussion. D'ailleurs, comme l'auteur nous impose son autorité pour le néerlandais pur, il aurait pu tout aussi bien le faire pour les gallicismes. Mais donner des exemples pour les expressions vicieuses et les omettre pour les bonnes, voilà ce qui constitue un défaut de méthode.

La liste des expressions vicieuses est extrêmement longue. Elle se compose en grande partie de gallicismes particuliers à tel ou tel auteur; elle en comprend d'autres qui sont d'un usage courant. Chacun peut donc y prendre sa part.

Dans ses recherches, M. De Vreese, par une raison psychologique facile à saisir, est devenu trop exclusif. Il a fini par noter comme gallicismes dans la langue parlée et écrite des Flandres, des expressions ne ressemblant que fortuitement aux expressions françaises adéquates, et trouvant leur origine dans l'histoire du flamand lui-même. L'histoire de la langue joue donc un rôle trop effacé dans ce livre. Il ne suffit pas de prendre comme point de départ la langue actuelle. Il faut remonter plus haut et examiner si l'expression n'est pas due à une cause linguistique autre que l'influence française, comme la tendance à l'analogie, à la construction analytique, à l'uniformité, la confusion, l'extension, le sens figuré, le style poétique.

Ainsi il est facile de reconnaître que c'est la tendance à l'uniformité qui a agi dans la plupart des cas où est employée la préposition *van* au lieu d'une autre préposition. On écrit et on dit : *bevreesd van* (voor); *bewaren van* (voor); *denken van* (over); *rekening houden van* (met); *ophouden van* (met); *spreken van* (over). Puisque la langue populaire est restée très pure — M. De Vreese le dit lui-même — il aurait dû en tenir compte davantage et ne pas classer parmi les gallicismes toutes ces expressions. De même que dans la langue populaire la conjonction *dat* a supplanté toutes les autres, de même la préposition *van* s'est généralisée. Ce qui semble pouvoir appuyer ce fait, c'est que dans la langue populaire elle-même, à côté de l'expression critiquée, on emploie celle que l'auteur préconise.

L'emploi de *gekend* pour *bekend* (p. 50), de *herkennen* pour *erkennen* (p. 82), de *noemen* pour *benoemen* (p. 122), de *doen* pour *laten* (p. 311), doit être attribué à la confusion. Le composé *aantoonen*, le verbe *her-vallen*, et la conjonction *toen* sont tombés en désuétude. Nous ne voyons pas d'influence française dans le fait que *aantoonen* est remplacé par le simple *toon*, *hervallen* par *hernemen*, et *toen* par *als* ou *wanneer* (pp. 196, 129, 629). De même l'usage de *ondervragen* avec le sens de

onderzoeken (p. 129), de *ontplooiën* avec celui de *verdeelen*, *ten toon spreiden* (p. 136), et de *toelaten* avec celui de *mogelijk maken* (p. 194), s'explique par le développement de la signification sans avoir recours au français. On peut voir une personnification dans l'usage de *zich voegen* dans le sens de *bij iets komen* (p. 335). Les pluriels *diepten* (339), *met handen en tanden* (465), *haten* (405), *oogsten* (413), *prooien* (414), *smarten* (415), *vreugden* (422), peuvent être considérés comme des pluriels poétiques. De même *noodwendigheden* (412), *onvolmaakheden* (413), *oproeren*, *opstanden* (414), *strekkingen*, *winsten* (424), sont parfaitement acceptables.

A propos de doublets, M. De Vreese oublie assez souvent de mentionner qu'à côté de la locution fautive la bonne est concurremment employée. On dit aussi bien *in het oog vallen* que... *springen*; *er is daar iets van* que... *van aan*; *bewaren van* que... *voor*; *denken van* que... *over*; *rekening houden van* que... *met*; *ophouden van* que... *met*; *spreken van* que... *over*.

Une série d'autres expressions que M. De Vreese a notées comme gallicismes ont acquis dans notre langue droit de cité. L'auteur en fait parfois la remarque, et de temps à autre il déclare qu'il est impossible de les écarter. Il aurait dû exprimer cette dernière idée d'une manière plus générale; il aurait même pu dire qu'elles ne doivent pas être rejetées. Il existera en effet toujours et fatalement une influence d'une langue sur une autre. La langue complètement pure est un idéal irréalisable. De plus, des influences étrangères venues par les canaux naturels n'appauvrissent point une langue; elles la fortifient en lui infusant un nouveau sang; elles fécondent et donnent naissance à des formes nouvelles. Il est donc tout à fait inutile de condamner les expressions de provenance française qui sont devenues complètement flamandes. Il faut au contraire les admettre. Ce n'est pas une raison de les condamner parce que la Hollande ne les emploie pas. Il y aura toujours une différence entre le néerlandais du Nord et celui du Sud, et ce n'est évidemment pas une quarantaine d'expressions qui fera que le Hollandais ne comprendra pas le flamand, et qu'on viendra déclarer que le hollandais et le flamand sont deux langues différentes.

Pour les trois catégories d'expressions dont nous avons parlé, le jugement de M. De Vreese a été trop catégorique. Chez nous ni le Dictionnaire ni l'Académie n'ont réglé l'usage comme en France, et dès lors, il ne s'agit pas d'appliquer sans pitié le critérium que l'auteur a adopté.

Viennent maintenant une foule de gallicismes individuels, appartenant à la langue écrite et parlée de quelques écrivains du pays flamand. Ceux-ci, ayant reçu une éducation et une instruction entièrement ou en partie française, il est naturel que cette éducation se manifeste dans leurs écrits par de nombreux gallicismes.

Voilà les gallicismes qu'on doit combattre. Et cela, par l'enseignement, dit l'auteur. Certainement; mais de plus, nous devons nous rapprocher davantage du langage populaire, et écrire et parler d'une façon plus naturelle. En effet, une conclusion que nous pouvons déduire de ce livre, c'est que la langue flamande est restée remarquablement pure et intacte, malgré l'indifférence coupable des autorités et malgré le long sommeil de la vie intellectuelle dans les Flandres. M. De Vreese le déclare lui-même : « De gallicismen die tot het geheele volk reeds zijn doorgedrongen zijn gelukkig gering in aantal » (pg. XIII). « Het volk en de kleine burgerij hebben hun taal, zij het dan ook hun dialect, op weinige uitzonderingen na, van vreemde smetten vrij kunnen houden » (pg. 41). « De nog gave volkstaal » (pg. 41).

Encore quelques observations de détail.

M. De Vreese note comme gallicismes les expressions flamandes : *acht ellen, duimen, meters, jaren, maanden, uren, kwartieren* (pg. 425); les Hollandais dans cette espèce de locutions emploient généralement le substantif au singulier. Le pluriel, usité dans quelques cas même en Hollande, nous semble devoir être attribué, non à l'influence française, mais à l'analogie, due au grand nombre de pluriels néerlandais en *s* et en *en*.

De même l'emploi de *het* sujet au lieu d'un pronom personnel dans les phrases dont l'attribut est substantif, (pg. 432), et celui de *het* au lieu de *er* avec un verbe passif, peuvent être attribués à l'analogie due à l'emploi fréquent de *het* avec les verbes unipersonnels.

Nous ferons observer encore que l'usage de *waar*, adverbe, se rapportant à des personnes (pg. 631), n'est pas du tout à considérer comme un gallicisme. Dans cette construction se manifeste clairement la tendance analytique de la langue néerlandaise. L'usage des formes comme *waarvan* etc., admis depuis longtemps pour les choses, a été étendu chez le peuple et les écrivains aux personnes, et le grammairien n'a dès lors qu'à s'incliner devant ce fait accompli.

La prononciation de *jenever* comme *tsenuiver*, de *jezuske* comme *tziezeke*, de *jent* comme *dzent*, de *generaal* comme *zeneraal* n'est pas aussi répandue dans les dialectes que l'auteur paraît le croire (p. XXXV).

En donnant l'expression consacrée, l'auteur aurait pu en plusieurs cas citer des expressions synonymes¹.

¹ Pg. 90 : à côté de : *het kort maken : bondig zijn*. — 101 : *men kan het hem niet gebeteren : het laatste woord is gezegd, nu kan men niets meer zeggen, nu moet men zwijgen*. Le peuple dit dans ce cas : *Nu gij!* — 117 : *over aller tong gaan : het ligt in ieders mond, het ligt op ieders tong*. — 119 : *gebruiken : nuttigen*. — 125 : *doorluchtige : aanzienlijke*. — 130 : *ondervragen : polsen*. — 139 : *aannemen : uitroepen, opnemen*. — 145 : *zijn toilet*

Voilà les remarques que nous avons à faire à propos de ce livre. C'est un dictionnaire, et comme tel, il sera toujours susceptible d'être amélioré et complété. Le titre qui lui conviendrait le mieux, serait celui-ci : *Les gallicismes dans la langue écrite des Pays-Bas du Sud*. C'est en somme un ouvrage on ne peut plus documenté. Il sera surtout utile à tous ceux qui se servent en Flandre du néerlandais comme langue écrite. Pour qu'il rende de réels services à l'enseignement moyen, il faudrait le résumer en un manuel pratique, où il y aurait deux listes en regard, l'une contenant l'expression fautive, l'autre contenant la locution consacrée.

Ce livre, qui aura certainement du succès, a été préparé de longue main et avec une activité incessante. L'auteur y travaillait déjà lorsqu'il fréquentait les cours de philologie germanique à l'université de Gand, où M. le professeur Vercoullie a formé une école s'occupant surtout de linguistique et de lexicographie.

M. De Vreese, qui étudie principalement les langues par rapport à la forme, est amené, dans l'introduction, à exagérer l'importance de son œuvre. Il oublie que l'idée primera toujours la forme. La situation est d'ailleurs loin d'être aussi critique qu'il la dépeint. La langue néerlandaise en Flandre, pour la forme, passe à cette époque-ci par une crise que nous pouvons comparer à la situation de l'allemand sous le règne du Grand Frédéric. L'allemand fut sauvé par sa littérature, symbolisée par Goethe et par Schiller. En Flandre, la nouvelle génération soigne déjà davantage la forme. Il se fait un travail d'épuration qui s'achèvera dans les œuvres du grand écrivain dont la venue est préparée par l'évolution de la littérature néerlandaise en Flandre.

P. TACK.

Leiddraad tot de studie van de geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde, door ALBERT BIELEN, leeraar aan 't koninklijk Athenaeum te Antwerpen, met eene voorrede van Prof. J. VERCOULLIE. Tongeren, Demarteau; Antwerpen, de Nederlandsche Boekhandel. Prijs : 2 fr.

Nous avons eu l'occasion jadis, quand parut la première édition de

maken : zich schoon maken. — 203 : niet ruchtbaar maken : smooeren, stil laten, blauw blauw laten, niet achtervolgen. — 231 : bekoorlijkheid : liefstaligheid. — 245 : aan 't werk gaan : de hand aan 't werk slaan. — 247 : dat kunt ge begrijpen : dat kunt ge pakken. Iets in den geest van : iets in den aard van. — 264 : willen hebben : willen weten van. — 372 : er kwam verandering in zijne zienswijze : eene verandering werd in hem teweeggebracht. — 382 : gedropen : er door gevallen.

l'excellent travail de M. Bielen, de dire, dans la Revue défunte : « *L'Enseignement des Langues modernes* » tout le bien que nous en pensons. C'est un résumé succinct et substantiel, destiné surtout aux classes supérieures des Athénées et des Collèges, mais que consulteront aussi avec fruit ceux qui s'occupent de littérature néerlandaise; il n'est pas sans utilité non plus pour les autres classes de nos Athénées par les courtes biographies et les appréciations caractéristiques des auteurs qu'il contient.

Ainsi que l'indique le titre (*Leidraad*), c'est une esquisse à grands traits, que le professeur pourra utiliser comme thème à développer dans ses leçons. Les notes marginales qu'il contient résument la matière et sont d'excellents points de repère; elles facilitent la compréhension et sont un aide-mémoire utile pour les répétitions.

Certes, nous possédions, avant l'apparition de ce livre, des résumés d'Histoire de la littérature : Snellaert, Minnaert, Everts et de Winkel pour ne citer que ceux-là. Mais en nous plaçant spécialement au point de vue des lettres néerlandaises en Belgique — la littérature belge d'expression néerlandaise, dirait notre jargon contemporain — nous ne possédions point d'ouvrage aussi complet. Le savant professeur de l'Université de Gand, M. J. Vercoullie, qui a remarquablement « préfacé » l'ouvrage, le fait observer à juste titre dans son avant-propos.

L'originalité du travail réside surtout dans la condensation et l'exposition. Comme il le déclare dans sa préface, l'auteur n'a pas cru devoir s'écarter des jugements formulés par les autorités en matière d'histoire de la littérature. Il a bien fait et il restait une part de travail personnel encore assez grande dans la façon de les présenter aux élèves, de les leur rendre clairs et abordables, pour que l'entreprise méritât d'être tentée. M. Bielen y a pleinement réussi.

Il ne s'est pas contenté, du reste, des périodes anciennes et modernes de la littérature néerlandaise. Il a passé en revue les contemporains : Vosmaer, Emants, Couperus, Lapidath, Netscher, de Mont; poètes ou prosateurs, esthètes, historiens, linguistes, tous les représentants de la littérature « vivante » ont trouvé place dans le petit volume.

Certes, il est dangereux de juger les œuvres qui naissent autour de nous, pour lesquelles nous n'avons pas le recul nécessaire à l'histoire, œuvres toutes fumantes encore de la poudre des luttes littéraires. M. Bielen s'est tiré de ce pas difficile avec tact et discrétion et il faut lui savoir gré de ne pas avoir fermé son livre au moment où, pour beaucoup, il n'aurait que commencé. Cette dernière partie — la période contemporaine — est la plus originale et, certes, la plus indépendante de son livre.

La deuxième édition comme la première a été à juste titre honorée de l'approbation du Conseil de Perfectionnement. Une comparaison

entre les deux éditions montre que les modifications apportées à la deuxième ont été heureuses.

L'auteur a ajouté des résumés courts et clairs de : Hildebrandslied, Nevelingen, Goedroen, Caerle ende Elegast, Floris ende Blancefloer (rangé avec raison dans une division nouvelle : le cycle des Oostersche Romans), Beutrijs, etc. Dans le même ordre d'idées, une courte analyse de Reinaert de Vos eût été la bienvenue.

L'auteur n'a pas modifié, avec raison, ses appréciations sur la période didactique et les Rhétoriciens. Par contre, pour différents jugements sur des auteurs modernes ou contemporains, il s'est inspiré des dernières recherches de la critique ou des changements nécessités par l'apparition d'œuvres nouvelles. Nous ne chicanerons pas l'auteur sur quelques appréciations dont nous ne partageons pas l'enthousiasme et d'autres que nous voudrions plus élogieuses : ce sont là questions de préférences personnelles. Qu'il nous suffise de dire que toutes sont judicieuses et suffisamment caractéristiques pour permettre de se former des auteurs une idée claire et nette.

D'excellentes notes aux bas des pages contiennent sur les sources à consulter des renseignements bibliographiques copieux.

L'auteur termine par un tableau chronologique de la littérature néerlandaise en rapport avec l'histoire. Cet appendice est une innovation heureuse. Il permet d'embrasser d'un seul coup d'œil toute la littérature, dans ses différentes périodes et ses représentants principaux : hommes et faits rangés selon les différentes phases de l'histoire des Pays-Bas. C'est le complément logique des résumés en marge.

Ici nous nous permettrons d'exprimer — pour la troisième édition! — un désir : que M. Bielen complète ce tableau en mettant en regard les œuvres flamandes et celles des littératures anglaise et allemande aux mêmes époques. Les élèves auront ainsi d'excellents points de comparaison entre les différentes littératures germaniques; d'autre part le volume de l'ouvrage n'en sera pas augmenté. Et ce dernier point nous paraît essentiel : la première édition comptait 85 pages; la deuxième en a 100. Comme l'auteur n'a pas voulu faire une histoire développée, mais un résumé, qu'il ne dépasse pas ces limites et son « fil d'Ariane » conservera, pour le professeur et pour l'élève, les qualités qui en font un manuel de tout premier ordre.

O. VAN DEN DAELE.

CHRONIQUE

137. — Le Ministre de l'instruction publique en France vient de faire signer un décret portant modification à celui du 20 janvier 1900, instituant une section étrangère à l'École française d'Athènes.

Voici quelles sont les dispositions nouvelles :

Les membres de la section étrangère devront être agréés par le gouvernement français, représenté par le ministre de l'instruction publique.

Les candidats seront présentés à l'agrément du gouvernement français soit directement par leurs gouvernements, soit par l'intermédiaire du comité de patronage des étudiants étrangers de Paris.

Les membres de la section étrangère seront logés gratuitement dans un immeuble mis à la disposition de l'École par le comité de patronage des étudiants étrangers de Paris.

Les gouvernements étrangers ou le comité de patronage devront s'engager à payer pour chacun d'eux, à titre de frais de service, une redevance annuelle déterminée par le ministre de l'instruction publique.

138. — L'abondance des matières nous oblige à n'indiquer que dans la Chronique une question importante à laquelle nous consacrerons, s'il en est besoin, un article de fond. Il s'agit des conseils de perfectionnement de l'enseignement moyen et primaire, et de leur rôle dans l'adoption des livres classiques. En choisissant, entre tous les autres, les livres à autoriser, ces conseils jouent, en somme, le rôle d'un jury de concours. Or dans tous les concours, l'opinion peut exercer un certain contrôle, soit par la publicité des séances (par ex. concours des bourses, etc.), soit par la publication des rapports (prix de l'Académie, etc.). Aucune de ces garanties n'existe pour les conseils de perfectionnement. Invisibles censeurs, ils délibèrent toutes portes closes, jugent sans appel, et ils ne font connaître à personne les motifs de leurs décisions. L'an dernier, un ouvrage classique, comblé d'éloges par la critique, honoré par l'Académie d'un de ses prix les plus importants, n'a pas été jugé digne, par le conseil de perfectionnement de l'enseignement primaire, d'être autorisé dans les écoles publiques, et ce qui est particulièrement caractéristique, il a été impossible aux intéressés eux-mêmes de connaître les motifs de cette proscription. Ne conviendrait-il pas de donner à l'opinion publique les moyens de comprendre et de contrôler les décisions des conseils de perfectionnement ?

139. — Nous apprenons avec plaisir que notre jeune collaborateur,

M. Émile Fairon, vient d'être proclamé premier au concours universitaire pour la philologie classique.

140. — Nous avons signalé (*Chronique*, 1898, n° 52) le compte-rendu du 44^e congrès des philologues allemands. Nous tenons à annoncer l'apparition d'un nouveau volume qui résume les travaux du 45^e de ces congrès (*Verhandlungen der XLV^{en} Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Bremen, vom 26 bis 29 sept. 1899, zusammengestellt von H. Soltmann*. Leipzig, Teubner, 1900. 6 marks. 1 vol. 8°. viii-189 pp.). A chacune des dix sections du congrès, on a présenté des travaux très intéressants. Nous mentionnons un peu au hasard, car nous ne pouvons tout citer : Schreiber, *Ueber die neuesten Fortschritte der alexandrinischen Forschung*; Reitzenstein, *Griechische Bibliotheken im Orient*; Duhn, *Die neuesten Ausgrabungen auf dem römischen Forum*; Lichtwark, *Kunstgeschichte und Kunstanschauung*; Strack, *Die Titulentwicklung bei den Ptolemäern*; Reich, *Der antike Stadtstaat und die Persönlichkeit*; Kahle, *Das Christentum in der altwestnordischen Dichtung*; Betz, *Edgar Poe in Frankreich*; Grimm, *Heimat und Kultur der Ursemiten*; Fritsch, *Zur Konstituierung des Herodotischen Dialekts*, etc. etc.

141. — La *Deutsche Juristenzeitung* a récemment organisé une enquête auprès des professeurs de droit et des juristes allemands pour savoir s'il convient de rendre l'étude du droit accessible aux élèves des *Realgymnasien* (humanités modernes). Toutes les réponses se sont accordées unanimement à déclarer que les études classiques sont la meilleure préparation pour les juristes.

142. — On sait que M. A. Barth, l'auteur du beau livre sur les *Religions de l'Inde*, publie régulièrement un Bulletin des religions de l'Inde dans la *Revue de l'histoire des religions*. Le dernier Bulletin renferme des détails particulièrement intéressants sur les récentes découvertes archéologiques qui éclairent l'histoire primitive du bouddhisme, et permettent de déterminer l'emplacement de Kapilavastou, le lieu de naissance du Bouddha. M. Barth rend compte également, avec sa compétence habituelle, des discussions relatives à l'origine de l'écriture dans l'Inde, dont la provenance sémitique lui paraît hors de doute. Enfin, il traite des influences multiples exercées dans l'Inde par l'hellénisme. Pour le bouddhisme, elles n'ont guère porté que sur les dehors; mais là elles ont été intenses. C'est d'elles que relève toute son iconographie ancienne.

143. — D'après le jugement de l'éminent Égyptologue M. A. Erman, l'ouvrage récent de M. Kurth Sethe sur le *Verbe Égyptien* (Leipzig, 1899) arrive au résultat très important de faire disparaître les différences fondamentales que l'on croyait encore exister entre le vieil-égyptien et les langues sémitiques.

144. — Pendant l'hiver dernier, M. Flinders-Petrie a découvert une série d'objets d'ivoire à Abydos (Abtu), ville d'Égypte qui passait pour le berceau de la plus ancienne dynastie des Pharaons. Certaines inscriptions de ces objets portent des noms que Manéthon et la table des rois d'Abydos attri-

buent à des rois de la première dynastie. C'est donc la démonstration de la réalité historique de la première dynastie Égyptienne que l'on considérait comme fabuleuse.

145. — La question tant discutée de l'ethnologie des anciens Macédoniens vient d'être traitée une fois encore par M. Hatzidakis (*Indog. Forschungen* XI, 313 ss.). En se fondant particulièrement sur le traitement des gutturales et sur celui des spirantes *s, j, F*, il montre que le macédonien s'oppose aux langues du nord, illyrien, thrace, phrygien, slave, et se trouve en rapport étroit avec le grec dont il doit être considéré comme un dialecte. Une autre démonstration intéressante est celle-ci : on sait que les douces aspirées primitives *bh, dh, gh* (*φ, θ, χ* en grec) sont représentées en macédonien par *β, δ*, etc. (*κεβαλά* = *κεφαλή*). M. Hatzidakis montre que les douces macédoniennes ne viennent pas directement des douces aspirées primitives, mais qu'elles sont sorties des sourdes aspirées *ph, th, kh*, conservées en grec.

146. — Une expédition prussienne va partir pour Baalbeck, sous la direction de M. Puchstein, afin d'y étudier les temples et les autres ruines.

147. — Une expédition archéologique danoise, sous la direction du Dr Kinck, vient de partir de Copenhague pour le nord de l'Afrique, afin d'entreprendre des fouilles sur l'emplacement de l'ancienne Cyrène.

148. — La Société archéologique grecque fait actuellement des fouilles à Érétrie sous la direction de l'Ephore Kourouniotis. Elle a découvert le temple d'Apollon Daphnéphoros, qui était le sanctuaire le plus important d'Érétrie. C'était un temple dorique péritère, bâti au cinquième siècle. Parmi les objets découverts, on signale deux têtes archaïques d'Apollon, un relief représentant Apollon et Artémis aux deux côtés d'un omphalos, et plusieurs inscriptions importantes.

149. — Les fouilles américaines à Corinthe ont récemment fait découvrir la fontaine du marché que mentionnait Pausanias II 2, 8. Mais ce sont deux têtes de lion en bronze qui servaient à lancer l'eau, et non point un dauphin, comme il est dit chez Pausanias. La fontaine a été retrouvée intacte. Sous les têtes de lion, on voit encore les cavités où étaient placées les cruches à remplir d'eau. La fontaine était à 24 1/2 pieds au dessous de la surface actuelle du sol. Elle avait la forme d'une grotte carrée creusée dans le roc. On y accédait par un escalier de dix marches. — On annonce de plus que l'on a trouvé sur l'*agora* de Corinthe des parties d'un grand bâtiment, entr'autres des blocs massifs d'architrave richement décorés, et une série de statues colossales dont les têtes même sont conservées, et qui supportaient le toit de l'édifice. Le toit était tout entier en marbre. Il reste encore à débayer une grande partie de la colline. Peut-être pourra-t-on retrouver ensuite la grande rue qui conduisait au port et où il avait des statues et des temples nombreux. L'École américaine a interrompu les fouilles jusqu'à l'année prochaine.

On annonce comme étant sous presse un grand ouvrage sur les fouilles américaines à l'Héraion d'Argos.

150. — Dans un curieux article de la *Revue archéologique* (1900 pp. 216-251), M. S. Reinach étudie la représentation du galop dans l'art antique et

moderne. La photographie instantanée a montré que les représentations artistiques de chevaux galopants sont toutes fausses, à l'exception de celles de l'art attique du V^e siècle. Celui-ci seul représente les chevaux dans une de leurs positions véritables. L'étude de l'emploi des attitudes fausses a une grande importance pour l'archéologie. M. S. Reinach en tire une preuve nouvelle de l'indépendance de l'art mycénien vis-à-vis de l'art égyptien, assyrien et chaldéen, et un argument en faveur de l'influence de cet art sur celui de l'Asie centrale (Bactriane, Chine).

151. — M. Kaibel vient de publier (*Nachr. d. Kön. Gesells. d. Wissens. zu Göttingen*) une feuille de papyrus récemment rapportée d'Égypte par Reitzenstein, et qui contient le prologue d'une comédie grecque. A part le commencement qui manque, le morceau est conservé intact et sans lacune. Il ne nous renseigne d'ailleurs que très incomplètement sur la pièce. Le personnage qui dit le prologue est un dieu, sans doute Dionysos lui-même. Il ne raconte pas seulement ce qui est nécessaire à l'intelligence de la pièce, mais il se fait l'interprète de l'auteur, et se moque des autres poètes dont les prologues trop longs et confus embrouillent les auditeurs au lieu de les éclairer. On ne peut déterminer avec certitude le nom de l'auteur de la comédie.

152. — M. Victor Tourneur publie, dans le *Bulletin de la Société Vervétoise d'archéologie et d'histoire*, une étude, minutieuse et bien conduite, sur quatre tombes belgo-romaines récemment découvertes à Stemberg, près de Verviers. A signaler particulièrement parmi les objets découverts, une patelle avec l'inscription *Q(uintus) Nia[r]us f(ecit)*, une monnaie d'Antonin, et une statuette de femme assise, sans doute une Abondance. Les tombes seraient ainsi de la deuxième moitié du II^e siècle.

153. — *Il libro decimo della Instituzione oratoria di M. Fabio Quintiliano*, commentato da DOMENICO BASSI. 2^a edizione. Turin, Loescher, 1899. xxxii-138 pp. in-8°. Prix : 1 fr. 50. — La seconde édition de ce livre diffère notablement de la première (1884). M. B. a soumis son travail à une refonte complète. L'introduction a été corrigée et augmentée, le texte, revu et amélioré d'après les recherches les plus récentes; le commentaire est beaucoup plus développé, et un appendice critique très soigné (p. 117-136) sert à orienter le lecteur désireux d'approfondir les questions relatives aux passages difficiles et controversés. M. B. a fait de nombreux emprunts à ses prédécesseurs, notamment à MM. Hild et Peterson; mais son ouvrage n'a point pour cela le caractère d'une simple compilation : il porte la marque d'études personnelles. Dans l'appendice critique, M. B. donne les variantes d'un manuscrit non encore classifié, l'*Ambrosianus 3*, qui, à vrai dire, est de peu de valeur. Sous sa forme actuelle, cette édition nous paraît de tout point recommandable.

154. — LÉOPOLD DELISLE. *Notice sur la Rhétorique de Cicéron traduite par Maître Jean d'Antioche*, ms. 590 du Musée Condé (Tirés des *Notices et Extraits des manuscrits, etc.*, t. XXXVI). Paris, Klincksieck, 1899. 63 pp. in-4° avec deux planches. — On connaît la vogue dont jouissaient au moyen âge le *De Inventione* de Cicéron et la *Rhétorique à Hérennius*. Les deux traités furent traduits en français, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, par

Maître Jean d'Antioche, " que l'on apele de Harens, „ à la requête d'un chevalier de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, frère Guillaume de Saint-Étienne. Le seul manuscrit jusqu'ici connu de cette traduction est conservé à Chantilly, dans le Musée Condé, sous le n° 590. M. D. le considère comme un exemplaire original. Il le décrit avec un soin scrupuleux et en donne de copieux extraits. A en juger par les échantillons de son savoir-faire, Maître Jean d'Antioche est un candide, mais médiocre traducteur, et l'on peut lui appliquer ses propres paroles : " Qui a males lanternes sovent se trabuche en voie. „ La publication de M. D. n'en est pas moins fort intéressante pour l'histoire des lettres et de la langue française au moyen âge.

155. — L'étude de M. G. Kurth sur *Les nationalités en Auvergne au VI^e siècle* (Bullet. de l'Académie de Belgique, 1900. N° 4) établit par des recherches statistiques finement conduites et portant sur les noms d'hommes du pays, que l'invasion franque n'eût pas d'influence sur la constitution ethnographique de cette région. Les *Barbari* mentionnés en Auvergne par Grégoire de Tours sont non des barbares germaniques, mais, suivant une curieuse découverte d'Ewald, des *soldats*. Mais ces soldats, tous d'origine étrangère et fixés dans la contrée au moins à la fin de l'Empire, n'ont-ils pas dû y exercer quelque action sur la population, et si l'Auvergne n'a pas été germanisée au VI^e siècle par les Francs, ne l'a-t-elle pas été au V^e dans quelque mesure, par les mercenaires barbares de l'Empire?

156. — Les fascicules VII et VIII de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris* (Paris, Alcan, 1899) sont consacrés tous deux à des études sur des manuscrits relatifs à l'histoire du moyen âge. Dans le premier, MM. J. Petit, Gavrilovitch, Maury et Teodoru, sous la direction de M. Ch. V. Langlois, reconstituent avec autant d'habileté que de patience les plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris; dans le second, M. A. Luchaire communique les résultats de ses recherches à la Bibliothèque Vaticane et dans les Bibliothèques parisiennes sur l'histoire des X-XIII^e siècles. Il a réussi à retrouver plusieurs manuscrits que l'on croyait perdus, en a soigneusement analysé et critiqué plusieurs autres, et publie en appendice bon nombre de documents inédits d'un vif intérêt, parmi lesquels on remarquera surtout une belle série de lettres historiques. Nous signalerons encore spécialement (p. 151 et suiv.) l'indication sommaire des manuscrits du fonds de la reine Christine (Bibl. du Vatican), qui intéressent l'histoire de France et l'historiographie française aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles.

157. — Notre collaborateur M. Friedrich Norden, en même temps qu'il écrivait son étude détaillée parue ici-même sur les manuscrits du Waltharius, rédigeait une traduction française du célèbre poème d'Ekkehard, laquelle vient d'être mise en vente (*Chant de Walther par Ekkehard de Saint-Gall*. Bruxelles, Lebègue, 1900. 1 fr. 50). Cette traduction est la seconde qui existe en français. Jusqu'ici on ne possédait que le travail très défectueux et d'ailleurs peu répandu de Reiffenberg (*Annuaire de la*

Bibliothèque Royale de Belgique, 1841-44). Celui de M. Norden nous a paru fort exact et rend parfaitement l'accent héroïque du poème auquel nous souhaitons qu'il gagne de nombreux lecteurs.

158. — Nous ne pouvons aujourd'hui que signaler à nos lecteurs deux travaux approfondis sur l'histoire du XVIII^e siècle auxquels nous espérons pouvoir consacrer plus tard des comptes rendus détaillés. Ce sont : E. Hubert, *Le Voyage de l'Empereur Joseph II dans les Pays-Bas* (Mémoires in-4^o de l'Académie de Belgique, t. LVIII), et G. Bigwood, *Les impôts généraux dans les Pays-Bas autrichiens*. Louvain, 1900, in-8^o.

159. — Nous signalons volontiers l'« essai » d'un débutant, élève de l'Université de Liège, M. M. Ghinio, intitulé « *Le Napoléon d'H. Taine* », (Liège, Poncelet. 39 pp. in-8^o). C'est une étude critique de l'œuvre du célèbre historien-philosophe français, et spécialement du portrait que celui-ci a laissé du grand empereur. L'auteur examine la réponse que fit à Taine le prince Napoléon dans une brochure retentissante, et en relève toutes les erreurs et les exagérations; puis — c'est la partie personnelle de son travail — il montre ce qu'il faut prendre et rejeter des conclusions des deux antagonistes, et termine en essayant de dessiner lui-même une figure de Napoléon I, telle qu'elle ressort de l'étude impartiale des faits et des dernières acquisitions de la science historique. Voilà pour le fond. Le jeune écrivain, on ne peut le méconnaître, y fait preuve d'un indéniable talent d'exposition et de discussion, ainsi que d'un esprit critique fort délié. Quant à la forme, le style est animé, clair et révèle une pensée sûre d'elle-même. Pourquoi faut-il qu'il soit déparé par des métaphores aussi risquées que vulgaires, telle que la suivante : « A », présent la grosseur du cerveau de Bonaparte est à son maximum, le », terme est arrivé, et l'enfantement a lieu sans effort après le 18 brumaire....! », — FÉLIX M.

160. — D'après un recensement fait le 4 juin dernier, la population de l'île de Crète est de 301,577 habitants, dont 286,146 chrétiens et 83,432 musulmans. Le nombre des musulmans qui ont quitté l'île depuis l'arrivée du prince George est de 42,775. Depuis 1881, date du dernier recensement antérieur, la population chrétienne de la Crète a augmenté de 25 %, malgré les fréquentes insurrections.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Sont nommés définitivement à leurs fonctions : MM. Micheels (H.), professeur de sciences naturelles et de mathématiques inférieures à l'athénée royal de Tongres, et Vossen (B.), surveillant au même établissement.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE GAND. — FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES. COURS FACULTATIF.

Un arrêté ministériel du 11 juin 1900 autorise, sur sa demande, M. L. de la Vallée Poussin, professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres, à faire, dans cette faculté, un cours facultatif de sanscrit-tibétain.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

Par arrêté royal du 26 mai 1900 est approuvée l'élection faite par la classe des lettres et des sciences morales et politiques, dans sa séance du 7 du même mois, de MM. Charles De Smedt et Alphonse Willems, déjà correspondants de l'Académie, en qualité de membres titulaires de la dite classe.

ARCHIVES DE L'ÉTAT.

Par arrêté royal du 15 mai 1900, M. Van Nerus (Jules), employé au dépôt d'archives de l'État à Mons, est nommé conservateur adjoint, à titre personnel, du dépôt d'Anvers.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer la mort de deux des plus distingués et des plus estimés préfets des Athénées royaux, M. Grégoire, préfet à l'Athénée de Huy, et M. Salmon, préfet à l'Athénée de Charleroi. M. Salmon s'était fait connaître par d'excellents ouvrages sur l'enseignement du français. Il est douloureux de voir briser ainsi prématurément une carrière qui promettait d'être si utile à notre enseignement public.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques et de la Classe des Beaux-Arts, 1900, n° 5. — Ch. Mesdach de ter Kiele, De l'obligation, pour la loi, de régler l'instruction publique donnée aux frais de l'État. — P. Thomas, Sénèque et J.-J. Rousseau. — D. Mercier, La psychologie expérimentale et la philosophie spiritualiste. — M. Wilmotte, Rapport du jury chargé de décerner le prix Joseph DeKeyn (10^e concours, 2^e période, 1898-1899 : Enseignement moyen et Art industriel).

Revue des Humanités en Belgique, 4^e année, n° 1. — J. Melon, La méthode intuitive dans l'enseignement des langues vivantes. — J. Dessart, L'emploi du subjonctif en français. — J. Chot, L'histoire en rhétorique. — A. Masson, A propos du latin en septième. — H. van de Weerd, Quelques mots sur la métrique dans les fins de phrases de Cicéron.

Revue de l'Université de Bruxelles, 5^e année, n° 8. — H. Pergameni, Le sens de l'histoire. — Albert François, Michel Bakounine et la Philosophie de l'Anarchie.

N° 9. — C^{te} Goblet d'Alviella, Les Mystères de Mithra dans l'Empire romain. — G. Des Marez, Les Luites sociales en Flandre au moyen âge. — Albert François, Michel Bakounine et la Philosophie de l'Anarchie (suite et fin).

N° 10. — Paul Heger, Plus de liberté dans l'Enseignement. — G. Des Marez, Les luites sociales en Flandre au moyen âge (suite et fin).

Zeitschrift für das Gymnasialwesen. 1900. Februar-März. — F. Schneider, Die deutsche Rechtschreibung. — H. Ziemer, Ueber syntaktische Ausgleichungen. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Tite-Live, Horace, Hérodote).

April. — Sorgenfrey, Zur Pflege der Beziehungen von Hochschule und Gymnasium. — Hermann, Schulreden. — K. Hirzel, Schulorthographie und Staatsverwaltung. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Hérodote, Germania de Tacite).

Mai. — Bückelmann, Die schriftlichen Arbeiten im Französischen und die Reifeprüfung auf den Gymnasien. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Tacite, Discours de Cicéron).

Juni. — Stutzer, Ueber die Verteilung des geschichtlichen Lehrstoffes. — Weissenfels, Der Bildungswert der Poesie, I. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Discours de Cicéron. Archéologie).

domaine de l'histoire de la religion dans l'antiquité, on ne possède un travail aussi complet, aussi approfondi, témoignant d'autant de critique, d'érudition, de sobriété et d'ingéniosité. Ce grand ouvrage restera la base de toutes les recherches ultérieures sur la fin du paganisme. », G. Wissowa, *Deutsche Literaturzeitung*, 1900, n° 27. — « Comble d'une façon remarquable une lacune qui se faisait vivement sentir. », Schürer, *Theol. Lit. Zeitung*, 1900, n° 13. — Analyse détaillée par le C^e Goblet d'Alviella dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n° 9.

P. FREDERICQ, *La question des indulgences dans les Pays-Bas au commencement du XVI^e siècle. — Les comptes des indulgences en 1488 et en 1517-19 dans le diocèse d'Utrecht.* (*Bullet. Acad. Belg.* 3^e série, t. XXXVII, et *Mémoires in-8^o*, t. LIX. 1899). — « Très instructif. », H. Haupt, *Deutsche Literaturzeitung*, 1900, n° 25.

P. FREDERICQ, *L'enseignement supérieur de l'histoire.* Gand - Paris, 1899, in-8^o. « D'autant plus intéressant que l'auteur a pris lui-même une large part à la réforme qui a porté les études historiques en Belgique, si négligées à l'origine, au niveau élevé qu'elles occupent aujourd'hui. L'école historique belge, qui s'est développée surtout sous l'influence de l'Allemagne, témoigne maintenant de son originalité et de son indépendance. », E. Bernheim, *Deutsche Literaturzeitung*, 1900, n° 27.

C^e GOBLET D'ALVIELLA, *Les Rites de la Moisson et les Commencements de l'Agriculture.* Bruxelles, 1899. (Extr. de la *Revue de l'histoire des Religions*). « Critique de l'ouvrage de Grant Allen, *The evolution of the idea of God*. L'auteur expose en passant ses vues personnelles. », H. R., *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n° 8.

M. HUISMAN, *Essai sur le règne du prince-évêque de Liège Maximilien Henri de Bavière.* Bruxelles, 1899, in-8^o. « Soigneusement fait. », F. Kramer, *Museum*, VIII, n° 5.

J. JACOBS, *De verouderde woorden bij Kiliaen.* Gand, Siffer, 1899. 3 fr. « Étude très instructive et qui mérite des éloges; mais il y a assez bien d'erreurs de détail, spécialement dans les citations. », C. Lecoutere, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n° 5.

F. LOISE, *Le théâtre et l'éloquence du XIX^e siècle.* « Mérite un grand succès. », G. Gérard, *Rev. des Hum. en Belg.*, IV, 14.

L. MARÉCHAL, *Lexicologie française à l'usage des classes de 6^e et de 5^e.* Liège, Dessain, 1900. 104 pp. « S'adresse trop exclusivement à la mémoire. », R. Gallet, *Revue des Hum. en Belg.* IV, 10. — « Soigné et utile. », J. P. Waltzing, *Bull. bibliogr. du Musée belgo*, 1900, n° 5.

J. MELON, *La Méthode intuitive dans l'enseignement des langues vivantes, I: Historique.* Tournai, Decallonne-Liagre. 33 pp. 0 fr. 75. « La valeur de ce travail réside avant tout dans les indications bibliographiques. », Félix Wagner, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n° 5.

P. L. MULLER et A. DIEGERICK, *Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas*, t. I. Amsterdam, 1899, in-8^o. « Annotation critique excellente. », P. K., *Literarisches Centralblatt*, 1900, n° 23.

H. PIRENNE, *Geschichte Belgiens*. I. Gotha, 1899, in-8^o. « Ne tient pas compte suffisamment des différences ethnographiques et exagère le rôle

des Pays-Bas comme intermédiaire entre la civilisation allemande et la civilisation française. D'ailleurs, hautement original et instructif. „ K. Uhrlirz, *Mittheilungen des Instituts für oesterreichische Geschichtsforschung*, 1900, t. XXI.

H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*. I. Bruxelles, 1900, in-8°. " Œuvre remarquable, mais dont la thèse fondamentale, c'est-à-dire l'existence d'une civilisation commune aux divers territoires de la Belgique au moyen âge, n'est pas suffisamment prouvée. „ H. Vanhoutte, *Le mouvement sociologique*, n° 1.

A. SALMON, *Le Cid de Corneille*. Tournai, Decallonne-Liagre. 86 pp. " L'auteur fournit aux élèves les matériaux d'une étude comparative qu'ils devront faire par eux-mêmes. L'essai est louable, mais ne pourra porter ses fruits qu'avec l'aide d'un bon maître. „ G. Doutrepont, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n° 5. — Cf. *Rev. de l'Instr. publ.*, 1900, p. 49-50.

RENÉ VAUTHIER, *Le Congo belge. Notes et impressions*. Bruxelles, Leblague, 1900. 237 pp. " Petit livre à la fois solide et fin, pittoresque et précis. „ P. de R., *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n° 8.

J. VEREST, *Manuel de littérature*. Bruxelles, Schepens, 1900. xviii-690 pp. " Ouvrage écrit avec méthode et clarté. Mais, à côté d'observations intéressantes, l'auteur accorde trop de place à la dogmatique de la littérature. „ C. P., *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 5^e année, n° 8.

A. VERMEYLEN, *Leven en werken van Jonker Jan Van der Noot*. Anvers, Nederlandsche Boekhandel, 1899. " Contribution importante à l'histoire littéraire du XVI^e siècle. „ C. Lecoutere, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n° 6.

F. WAGNER, *La Saga de Gunnlaug Langue de Serpent*. Paris, 1899, in-8°. " Cette traduction, pour laquelle l'auteur semble n'avoir guère connu la bibliographie postérieure à Mogk, se lit facilement. „ Mu, *Literarisches Centralblatt*, 1900, n° 22.

M. WILMOTTE, *Les Passions allemandes du Rhin*. Paris, Bouillon, 1898. 114 pp. in-8°. Montre l'influence du théâtre religieux français sur les Passions allemandes du groupe rhénan. L'ensemble de la démonstration paraît très satisfaisant. „ G. P(aris), *Romania*, 1899, p. 158. — " Certains points de détail pourront être contestés, mais la conclusion (influence du drame français) ne s'en trouverait en rien infirmée. „ Ernest Langlois, *Biblioth. de l'École des Chartes*, 1899, pp. 104-105.

LES RECHERCHES RÉCENTES SUR LA QUESTION DE TYRTÉE

Divers articles de revue ont rappelé dans ces derniers temps l'attention sur le problème de Tyrtée. Où Tyrtée est-il né? Où a-t-il vécu? Dans quel siècle faut-il le placer? Autant de questions auxquelles jamais, peut-être, il ne sera répondu avec une entière certitude.

Les renseignements que l'antiquité nous fournit sur Tyrtée sont rares et suspects. Les premiers auteurs qui en parlent sont l'orateur Lycurgue (*contre Léocrate*, c. 28) et Platon (*Lois*, I, 629a), deux Athéniens du IV^e siècle. D'après eux, les Spartiates, serrés de près par les Messéniens révoltés, auraient imploré, sur le conseil de l'oracle de Delphes, le secours des Athéniens; ceux-ci auraient envoyé à Lacédémone un certain Tyrtaios du dème d'Aphidnai; ce Tyrtée, à la fois poète de génie et tacticien habile, aurait relevé le courage et la fortune des Lacédémoniens. Telle est la tradition, l'histoire populaire de Tyrtée, qui par la suite fut encore enjolivée d'un trait piquant. On raconta (Pausanias; Scholies de Platon) que Tyrtée était un grammatiste, un maître d'école boiteux; on vit dans le choix de ce singulier stratège une ironie des Athéniens. Cette légende jouit d'une vogue générale. Nous la retrouvons chez Diodore (XV, 67), chez Pausanias (IV, 15), chez Justin (III, 6) et chez divers autres écrivains. Elle ne doit pas être fort ancienne, car Hérodote l'ignore. Bien plus, s'il connaît Tyrtée — ce que nous ne pouvons savoir, car il n'en parle pas —, il ne le considère certainement pas comme un étranger devenu Spartiate, car il dit (9, 35) des Iamides Tisamène et Hagias que ce sont les seuls hommes ayant obtenu le droit de cité chez les Lacédémoniens.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que, malgré sa vogue, cette histoire fût acceptée par tous les érudits de l'antiquité. Apollodore (dans Strabon VIII, 362) rejetait la tradition, blâmant Philochore d'avoir appelé Tyrtée un Athénien du dème d'Aphidnai, et Callisthène et plusieurs autres d'avoir dit qu'il avait été appelé d'Athènes par les Lacédémoniens. Il s'appuyait sur le fait que Tyrtée dit *nos pères* en parlant des ancêtres des Spartiates :

... ἐμάχοντο ...
νωλεμέως αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες
αἰχμηταὶ πατέρων ἡμετέρων πατέρες.

Et plus loin, à propos de l'arrivée des Doriens dans le Péloponèse :

αὐτὸς γὰρ Κρονίων, καλλιστέφανος πόσις Ἥρης
Ζεὺς Ἡρακλείδης τήνδε δέδωκε πόλιν,
οἷσιν ἅμα προλιπόντες Ἑρίνεον ἡγεμόεντα
εὐρεῖαν Πέλοπος νῆσον ἀφικόμεθα.

Nous voici donc en présence d'un premier problème posé dès l'antiquité. Tyrtée était-il Athénien ou Spartiate? Nous venons de voir l'avis d'Apollodore. Parmi les critiques modernes, les uns ont adopté l'opinion traditionnelle, les autres se sont rangés du côté d'Apollodore, et ont vu dans Tyrtée un pur Lacédémonien. Il faut avouer qu'à ces derniers, divers traits de la légende fournissent des arguments. Quoi de plus suspect que cette moqueuse histoire, qui montre Sparte à la merci d'Athènes, ne pouvant l'emporter que grâce à l'aide d'un Athénien? Ne fait-elle pas penser tout de suite à cette autre guerre messénienne, la troisième, où intervint aussi un stratège athénien, Cimon? On connaît le renvoi blessant de Cimon par les éphores, la colère qui, dans Athènes, accueillit cet affront; et l'on ne peut s'empêcher de croire que la légende de Tyrtée semble faite tout exprès pour consoler l'amour-propre athénien de la déconvenue de 464.

De plus, quand on lit les fragments de Tyrtée, on ne trouve pas un vers, pas un mot qui ne se place tout naturellement dans la bouche d'un Lacédémonien. Au contraire, si l'on suppose ces élégies composées par un Athénien émigré, on ne peut assez s'étonner que le poète ait su se faire une âme à ce

point spartiate et doriennne. Comment expliquer chez un citoyen d'une ville rivale, envoyé à Sparte à contre-cœur, par dérision, un ardent patriotisme spartiate comme celui de Tyrtée; comment expliquer l'amour du poète pour les antiques institutions doriennes¹? Comment expliquer que les Spartiates aient pu admettre un étranger dans leur cité si fermée, et lui donner le commandement de leur armée? Remarquons enfin les dorismes de Tyrtée; deux fois (Bergk fr. II, 7; V, 1) il traite comme brève la syllabe *ας* de l'accusatif pluriel de la première déclinaison : *δημότᾱς ἄνδρας, δεσπότης οἰμώζοντες*; il scande *καλός*, alors que les poètes attiques ont toujours *καλός* (fr. II, 9; VII, 1; VII, 30).

On peut se demander comment la légende athénienne prévalut contre la vérité historique. Il est probable qu'une équivoque géographique y aida puissamment. Tyrtée est toujours présenté comme venant du dème d'Aphidnai. Or nous savons par Étienne de Byzance (s. v. "*Αφιδνα*") qu'il y avait deux "*Αφιδνα* : l'"*Αφιδνα* athénienne et l'"*Αφιδνα* laconienne. Les Athéniens se seront servis de cette similitude de nom pour accréditer leur légende, qui, propagée par la littérature, fut acceptée partout et finit par s'imposer aux Spartiates eux-mêmes, lorsque la vie de Tyrtée ne fut plus chez eux qu'un vague souvenir, incapable de lutter contre les témoignages formels de Lycurgue et de Platon, consécrateurs de la tradition populaire attique.

*
* *

Si cette étude eût été écrite il y a un an, nous aurions pu, du problème de la nationalité, passer immédiatement à celui de la chronologie. Mais nous avons une autre question à examiner, depuis qu'on a révoqué en doute l'authenticité des fragments de Tyrtée. Un savant allemand, M. Schwartz, a tenté de prouver² que Tyrtée n'a jamais existé. "Après avoir soumis les traditions et les renseignements relatifs aux guerres messéniennes à un examen critique des plus remar-

¹ Voyez par exemple l'épigramme *Εὐνομία*, où Tyrtée commente la célèbre *Ῥήτρα*.

² *Hermes*, 34, pp. 429-468.

quable „ (H. Weil), il aboutit à cette conclusion que l'auteur des fragments que nous possédons est un Athénien du V^e siècle, un „ laconisant „ épris des mœurs et de la politique spartiates, qui aurait, sous le pseudonyme de Tyrtée, vanté dans ses vers la rivale d'Athènes.

Cette opinion a été réfutée, péremptoirement à ce qu'il nous semble, par M. Henri Weil ¹.

À l'appui de sa thèse, M. E. Schwartz invoquait le manque de traits précis, l'absence de couleur locale, qui sont d'après lui la caractéristique des élégies. M. Weil répond en faisant remarquer que si cela était, le fait s'expliquerait facilement : Lycurgue et Stobée, qui citent les grands fragments d'élégie, ne voulaient prendre chez Tyrtée que ce qu'il y avait de plus général. Si l'on jugeait les tragiques grecs par les citations de Stobée et d'Athénée, on pourrait ranger Euripide et Sophocle parmi les parémiographes ou les gnomiques, car le *Florilège* et les *Dipnosophistes* ne contiennent guère d'eux que des sentences, des maximes générales. D'ailleurs nos fragments de Tyrtée, surtout les plus courts, sont pleins de détails très précis. L'élégie *Eὐνομία* est un commentaire des institutions doriennes; un autre fragment cite, comme chef des Spartiates contre les Messéniens, le roi Théopompe; on connaît les vers célèbres qui décrivent pittoresquement la misère des Messéniens vaincus : ὥσπερ ὄνοι μεγάλοις ἄχθεσι τειρόμενοι κτλ.; ailleurs, il y a des détails sur la Messénie qui ne peuvent guère émaner que d'un homme du pays : Μεσσήνην ἀγαθὴν μὲν ἀροῦν, ἀγαθὴν δὲ φυτεύειν. Lisons attentivement les grands morceaux : nous y trouverons des traits très caractéristiques pour l'histoire de la deuxième guerre de Messénie :

... γῆς περὶ τῆσδε μαχώμεθα καὶ περὶ παίδων
 θνήσκωμεν ψυχῶν μηκέτι φειδόμενοι (10, v. 13-14).
 εὖ δ' ὀργὴν ἐδάγτ' ἀργαλέον πολέμου
 καὶ πρὸς φευγόντων τε διωκόντων τ' ἐγένεσθε
 ὧ̃ νεοί, ἀμφοτέρων δ' ἔς κόρον ἡλάσατε (11, v. 8-10).

Ce sont là des allusions directes aux multiples péripéties de la guerre à laquelle Tyrtée prit part. M. Schwartz a fait

¹ JOURNAL DES SAVANTS, Septembre 1899. *Les Élégiés de Tyrtée*.

grand état de l'élégie " *Οὐτ' ἄν μνησαίμην* „ (fr. 12) pour prétendre que les œuvres de Tyrtée n'ont pu être composées avant le V^e siècle. " Je n'honorerais personne „, dit en substance le poète au commencement de l'élégie, " à cause de la rapidité de ses pieds, ni à cause de son habileté à la lutte, ni s'il avait la force des Cyclopes, la vitesse de Borée, la beauté de Tithon, la richesse de Midas, la puissance de Pélops, l'éloquence d'Adraste, enfin toutes les supériorités.... à moins qu'il n'eût en même temps la valeur impétueuse du guerrier :

οὐδ' εἰ πᾶσαν ἔχοι δόξαν πλὴν θούριδος ἀλκῆς.

Là-dessus, M. Schwartz écrit : " Mais cette élégie n'a rien de dorien! Elle méprise les exercices corporels! Visiblement, l'influence de Xénophane et d'Euripide s'est exercée sur le poète. „ C'est faute d'avoir bien compris le passage que M. Schwartz en peut faire un argument pour sa thèse. Tyrtée ne montre aucun mépris pour les exercices du corps, non plus que pour la richesse, la beauté, l'éloquence et toutes les autres qualités qu'il énumère. Il leur préfère seulement le courage guerrier, ce qui est bien naturel, car nous ne pensons pas que jamais, dans l'antiquité, on ait mis les *ἀγῶνες* et les triomphes du stade au-dessus de la valeur militaire et de la gloire des armes! — Deux autres arguments de M. Schwartz ont à peine besoin d'une réfutation : on trouve chez Tyrtée des syllogismes qui sentent les rhéteurs attiques; on y trouve aussi la mention de l'immortalité, ce qui ferait penser aux épitaphes de Simonide et aux oraisons funèbres du V^e siècle ¹. M. Weil répond, sur un point en citant dans Homère de véritables enthymèmes, sur le second point en démontrant que l'idée de l'immortalité est courante chez les Grecs dès une haute antiquité. Les héros d'Homère sont parfaitement convaincus qu'ils vivront toujours dans la mémoire des hommes. Que si M. Schwartz entend par immortalité la vie future, nous ajouterons que précisément cette idée est absente des oraisons funèbres attiques.

¹ Le vers visé par le second argument est : *ἀλλ' ὑπὸ γῆς περ ἐὼν γίγνεται ἀθάνατος.*

Enfin M. Schwartz assure que Tyrtée n'aurait pu, à l'époque où on le place généralement (VII^e siècle), faire comprendre des Spartiates ses poésies ioniennes.

Cette assertion étonne pour Sparte où les poèmes homériques furent de bonne heure populaires. De plus, une simple comparaison avec Alcman suffit à la détruire. Nous savons qu'Alcman employait des formes tout ioniennes comme *εἶαρος* dans ses hexamètres (fr. 26, *ἀλιπύροφυρος εἶαρος ὄρνις*), tandis qu'on trouve dans ses Parthénées la forme vraiment dorienne *Ἔῖρ*. Force est donc de croire que le dialecte ionien était compris à Sparte à l'époque de Tyrtée. Conformément à l'origine du genre, la langue obligatoire de l'élégie était dès cette époque l'ionien. Les quelques dorismes signalés au commencement de ce travail ne serviront qu'à donner plus de vraisemblance à l'origine spartiate du poète : ces dorismes indiqueraient qu'il ne s'était pas assimilé d'une manière complète une langue qui après tout n'était pas la sienne, — ou que, pour faciliter son travail, il prenait quelques libertés prosodiques, incapables de blesser l'oreille de ses compatriotes, puisqu'elles étaient empruntées au dialecte dorien.

Remarquons en passant le respect de M. Weil pour la tradition, qu'il ne discute même pas. Tout en protestant contre la théorie de M. Schwartz, qui veut faire de Tyrtée un faussaire athénien du V^e siècle, il continue à croire au grammaticiste athénien du VII^e, devenu tout à coup poète et général spartiate. Mais nous n'avons pas à revenir sur cette question. Retournons au faux Tyrtée de M. Schwartz, auquel nous ferons encore deux objections.

Comment les *λακωνισταί*, les oligarques du V^e siècle finissant, auraient-ils pu engager Athènes à céder devant Sparte, en lui faisant un sinistre tableau des Messéniens sous la domination lacédémonienne? En second lieu, comment la fraude n'aurait-elle été découverte, ou du moins soupçonnée par personne? Comment Platon pourrait-il croire à l'authenticité, bien plus, à l'antiquité de poèmes fabriqués de toutes pièces pendant sa jeunesse? Il me semble qu'en voilà assez pour réduire à néant la théorie du pseudo-Tyrtée.

Nous avons à examiner maintenant le problème ardu de la chronologie tyrtéenne.

Ni l'antiquité, ni les modernes, n'ont douté un seul instant que Tyrtée ait vécu à l'époque de la seconde guerre messénienne. Ses chants, en effet, sont directement inspirés par cette terrible lutte qui menaça l'existence même de Lacédémone : le poète dit très clairement qu'une première fois déjà les Messéniens furent vaincus :

*εἰκοστῇ δ' [sc. ἔτει] οἱ μὲν κατὰ πύονα ἔργα λιπόντες
φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων*

qu'ils furent soumis à un dur esclavage : ὥσπερ ὄνοι μεγάλοις ἄχθεσι τειρόμενοι. Nous avons déjà cité les vers où le poète parle des alternatives de succès et de revers par lesquelles passèrent les Spartiates.

Si nous parvenons à fixer la date de la seconde guerre messénienne, nous aurons l'époque à laquelle vivait Tyrtée. Mais la chronologie des premières guerres messéniennes est assez incertaine. Ainsi, des calculs basés sur les indications de Pausanias, de Suidas, d'Eusèbe, d'Apollodore, de Tyrtée lui-même, placent la fin de la première guerre en 724, en 738, en 723, en 734. Pour la seconde guerre, l'accord existe encore moins. D'après Pausanias, les Messéniens se révoltèrent trente-neuf ans après la prise d'Ithôme; d'après la majorité des savants anciens, l'intervalle entre les deux luttes aurait été de quatre-vingts ans (Strabon 8, 362). Cette opinion se fonde sur les vers de Tyrtée, importants à divers titres :

*ἀμφ' ἀντὶ δ' ἐμάχοντ' ἐννεακαίδεκα ἔτη
..... αἰχμηταὶ πατέρων ἡμετέρων πατέρες.*

Quatre-vingts ans, c'est d'après les idées anciennes l'intervalle entre l'ἀκμὴ du grand-père et celle du petit-fils. Comme on le voit, c'est sur les trois mots πατέρων ἡμετέρων πατέρες que se base cette chronologie, d'après laquelle on plaçait approximativement la seconde guerre messénienne et Tyrtée vers le milieu du VII^e siècle. Or, depuis quatre ans, cette opinion adoptée dès l'antiquité a été attaquée par deux savants. M. Verall (*Classical Review*, X, 1897) croit que Tyrtée était un Spartiate du V^e siècle, et M. Schwartz (article cité) estime que la seconde guerre de Messénie doit être placée à la fin du VI^e siècle ou même au commencement

du V^e. Pour se débarrasser du vers, gênant pour leur thèse, *πατέρων ἡμετέρων πατέρες*, MM. Verall et Schwartz traduisent ces mots par le terme vague de " nos aïeux „. Mais, d'après M. Weil, *πατέρων ἡμετέρων πατέρες* est une expression très précise qui ne peut signifier rien d'autre que " les pères de nos pères, nos grands-pères „. Les arguments de M. Schwartz n'en sont pas moins intéressants; résumons-les rapidement :

L'historien des guerres messéniennes est comme on sait, le voyageur Pausanias. Or, Pausanias suivait, comme source principale de la seconde guerre, le poème, aujourd'hui perdu, consacré à ces événements par le Crétois Rhianos. Seulement, divers indices permettent à M. Schwartz de croire que Pausanias n'a pas eu directement connaissance du poème de Rhianos : ce qui explique comment Pausanias ne s'est pas aperçu que Rhianos plaçait l'action de son poème au commencement du V^e siècle. La source immédiate de Pausanias devait être un résumé de Rhianos, fait d'une façon peu intelligente, un recueil de noms et de faits, sans la moindre critique. Et pourtant, continue M. Schwartz, il est certain que Rhianos chantait les exploits de héros du V^e siècle; nous savons par Pausanias que, dans son poème, le général spartiate était le roi Léotychide¹. Or, Léotychide régna de 498-7 à 476-5. Pausanias parle encore (4, 23, 6) d'un certain Anaxilas, quatrième successeur d'Alkidamidas de Rhégion, qui, avec les débris des Messéniens, aurait pris Zancle. Or, depuis Bentley, il est démontré que cet Anaxilas est tout simplement le tyran de Rhégion (494-476) qui prit Zancle-Messine occupée alors par les Samiens. Anaxilas et Léotychide sont donc contemporains. Il est tout naturel qu'ils aient joué un rôle dans le poème de Rhianos, si l'hypothèse de M. Schwartz est vraie; il est tout naturel aussi que Pausanias, n'ayant pas Rhianos tout entier sous les yeux, ait vieilli de deux cents ans ces deux personnages.

Tel est l'argument principal de M. Schwartz. En voici un

¹ " 'Ριανὸς ἐποίησεν ἐν τοῖς ἔπεσι Λεωτυχίδην βασιλέα ἐπὶ τοῦδε τοῦ πολέμου (ἢ τοῖ τοῦ δευτέρου). 'Ριανῷ μὲν οὖν ἔγωγε οὐδαμῶς κατὰ γε τοῦτο συνθήσομαι... " (4, 15, 2).

autre. Platon (*Lois*, 3, 619^d-698^c) cherche à justifier les Lacédémoniens de ne pas avoir efficacement soutenu Athènes en 490. Le passage finit ainsi : " Les Athéniens envoyèrent partout des ambassades pour implorer du secours; mais personne ne voulait les aider, excepté les Lacédémoniens. Ceux-ci, à cause de la guerre qu'ils soutenaient alors contre la Messénie (nous ignorons s'ils avaient quelque autre empêchement, bien qu'on le dise¹) arrivèrent après la bataille de Marathon, un jour trop tard „. Platon croyait donc, lui aussi, à un soulèvement des Messéniens vers 490.

M. H. Weil, séduit par la thèse de M. Schwartz, mais ne voulant pas, à cause du *πατέρων ἡμετέρων πατέρες*, admettre un intervalle de plus de deux siècles entre les deux premières guerres messéniennes, a choisi une opinion moyenne. S'il place la seconde guerre et Tyrtée au VII^e siècle, il croit à une troisième guerre (celle de M. Schwartz, au commencement du V^e siècle) qui serait la lutte célébrée par Rhianos. En ajoutant la dernière révolte, celle de 464-454, nous arrivons à un total de quatre guerres, d'ailleurs admis par Apollodore (Strabon, 8, 362): " *ἐπὶ μὲν οὖν τοῦ Τυρταίου ὁ δεύτερος ὑπῆρξε πόλεμος· τρίτον δὲ καὶ τέταρτον συστήναί φασιν ἐν ᾧ κατελύθησαν οἱ Μεσσήνιοι.* „

De la troisième guerre (la seconde guerre de M. Schwartz), M. Weil trouve une nouvelle confirmation chez Hérodote (V, 49). Aristagore de Milet, voulant engager les Lacédémoniens à secourir leurs frères d'Asie, leur représente qu'une guerre en Asie leur serait bien plus profitable que les luttes sanglantes dans lesquelles ils s'engagent contre les Messéniens, les Arcadiens, les Argiens, luttes qui ne procurent aux vainqueurs que des territoires exigus et peu fertiles.

Malheureusement, M. Weil a négligé un petit détail qui fait crouler son compromis par la base. Pausanias nous dit² que Rhianos a raconté la révolte des Messéniens, non toute entière, mais depuis la bataille dite du Grand Fossé. N'oublions pas que, pour M. Weil, la guerre racontée par Rhianos est celle du commencement du V^e siècle.

¹ Allusion au motif superstitieux que donne Hérodote à la tardive mise en campagne des Spartiates.

² 4, 6, 1. 3.

Or voici comment s'exprime le commentaire d'Aristote sur un passage du philosophe (*Eth. Γ*, 11-p. 1116^a 36) où il est question de cette tactique qui consiste à adosser les troupes à un fossé : “ τοῦτο περὶ Λακεδαιμονίων λέγεται ἂν τοιαύτην γὰρ τινα μάχην ὅτε πρὸς Μεσσηνίους ἐμαχέσαντο, ἐπολέμουν, ἕως καὶ ὁ Τύρταιος μνημονεύει. ” “ Ceci pourrait bien être une allusion aux Lacédémoniens; car ils employèrent cette tactique dans certain combat qu'ils livrèrent aux Messéniens, combat dont Tyrtée fait mention. ” Ainsi Tyrtée parlait, lui aussi, du combat du Grand Fossé. Comme M. Weil place au V^e siècle la guerre de Léotychide et du Grand Fossé, il doit admettre que Tyrtée est un poète de cette époque. Le savant français est donc ici en désaccord avec lui-même, puisqu'il a placé Tyrtée quatre-vingts ans après la première guerre de Messénie, c'est-à-dire au milieu du VII^e siècle.

La tentative de conciliation de M. Weil aboutit ainsi à une contradiction flagrante. Ou nous devons admettre que Tyrtée et la seconde guerre sont du V^e siècle; ou nous devons nous en tenir à l'opinion traditionnelle qui place la seconde guerre messénienne et Tyrtée au VII^e siècle. La théorie de M. Schwartz sur la chronologie des guerres messéniennes nous paraît inacceptable; nous rejetons avec M. Weil sa fausse interprétation du vers décisif *πατέρων ἡμετέρων πατέρες*¹; nous déclarons ne pas comprendre comment l'histoire aurait passé sous silence une guerre de l'importance de celle que M. Schwartz veut mettre au commencement du V^e siècle, c'est-à-dire vers l'époque de Marathon. N'est-il pas hautement invraisemblable qu'Hérodote eût négligé de nous parler de cette lutte sanglante, contemporaine des guerres médiques qu'il a si longuement racontées?

Les textes, cités plus haut, de Platon et d'Hérodote sont, en effet, tellement vagues, que toute personne non prévenue aura peine à les prendre pour une attestation en faveur de la date du V^e siècle donnée à la guerre qui nous occupe. Les libertés

¹ Nous admettons que *ἡμετέροι πατέρες* puisse signifier nos ancêtres, mais c'est justement pour cela que *πατέρων ἡμετέρων πατέρες* ne peut avoir qu'une signification : les pères de nos pères, nos grands-pères.

historiques de Platon sont connues¹; rien n'empêche de croire que dans le passage en question, le philosophe pense à la troisième guerre messénienne, qui éclata 26 ans après Marathon (464). Il est très possible d'ailleurs que Platon fasse allusion à un de ces soulèvements d'Hilotes, si fréquents dans la Laconie, dont il exagère l'importance pour justifier ses amis les Lacédémoniens. Peut-être est-ce aussi en comptant un soulèvement d'Hilotes non enregistré par les historiens que nous possédons, que l'érudit Apollodore trouvait quatre guerres messéniennes au lieu de trois. Quant au passage d'Hérodote cité par M. Weil, nous croyons qu'il prouve moins encore que celui de Platon. L'envoyé d'Aristagore, voulant faire comprendre aux Spartiates le peu d'utilité de leurs guerres, rappelle toutes leurs campagnes du Péloponèse. " Il vous faut, dit-il, pour gagner une terre médiocrement fertile et de maigres impôts, combattre contre les Messéniens, les Arcadiens, les Argiens... „ Peut-on inférer de là que les Spartiates étaient précisément alors en guerre avec les Messéniens? Nullement. L'ambassadeur ionien se borne à énumérer les adversaires passés et futurs de Sparte; il ne dit pas que les Spartiates sont en guerre avec la Messénie au moment où il parle, comme le veut M. Weil. Tout au plus pourrait-on voir ici une nouvelle allusion aux fréquents soulèvements des Hilotes.

L'argument tiré par M. Schwartz du nom de Léotychide est plus spécieux. Si Rhianos, dans son poème, faisait de Léotychide le chef des Spartiates, et si ce Léotychide vivait réellement au commencement du V^e siècle, la cause du professeur allemand est gagnée. Mais si tous les savants sont d'accord sur le premier point, le second est moins bien établi. M. Beloch vient même de démontrer qu'il est faux².

Le Léotychide du V^e siècle, le vainqueur de Mycale, était roi de Sparte, de la dynastie des Eurypontides. D'après Hérodote (VIII, 131) son père, son grand-père, son bisaïeul et son trisaïeul s'appelaient respectivement Ménarée, Agésilas, Hip-

¹ Par exemple, sur la date de l'arrivée d'Épiménide à Athènes, *Lois I*, 642 D; cf. aussi *Banquet* 201 D, etc.

² *Hermès*, 35, 2.

pocratidas et *Léotychide*. Et l'historien ajoute que ces personnages avaient été rois de Sparte " *πλήν τῶν θυῶν μετὰ Λευτιχίδην πρώτων καταλεχθέντων* ", c'est-à-dire sauf Ménarée et Agésilas. Ainsi donc le premier Léotychide était roi de Sparte! Dès lors il devient tout naturel que le héros de Rhianos soit Léotychide l'Ancien.

On se demandera comment M. Schwartz a pu ne tenir aucun compte de l'ancêtre-homonyme du vainqueur de Mycale. C'est que, chose curieuse, la plupart des éditeurs d'Hérodote remplacent dans la phrase qu'on vient de lire *θυῶν* par *ἐπτά*, afin de mettre d'accord la liste d'Hérodote avec celle de Pausanias (III, 7, 6-7). Avouons-le, il y a là un étrange procédé critique. Une correction aussi grave, qui supprime cinq Eurypontides (dont Léotychide I^{er}) de la liste des rois de Sparte, devrait, ce nous semble, s'appuyer sur un fondement plus solide que les indications suspectes de Pausanias. D'ailleurs, si Rhianos avait eu réellement en vue Léotychide II, il aurait parlé de son collègue, Cléomène ou Léonidas. Or Pausanias, dans les chapitres où il suit et cite Rhianos, nomme Anaxandros comme étant le roi Agide de cette époque. Précisément, d'après Hérodote (VII, 204. VIII, 130), l'Agide Anaxandros correspond à l'Eurypontide Léotychide I^{er}, puisqu'il est le onzième roi après Eurysthène, comme Léotychide le onzième après Proclès, et le quatrième avant Cléomène et Léonidas, comme Léotychide I^{er} le quatrième avant son homonyme, le fils de Ménarée.

Il nous reste à rencontrer un dernier argument : M. Schwartz prétend que l'Anaxilas dont Pausanias parle (4, 23,6) et qui est identifié par Bentley à un tyran de Rhégion du V^e siècle (494), jouait un rôle dans le poème de Rhianos. Mais qu'est-ce qui autorise M. Schwartz à croire que Rhianos était la source unique de Pausanias? Que Léotychide ait été cité par le poète crétois, cela est certain, puisque Pausanias l'affirme expressément; il n'en est pas de même pour Anaxilas. Bien plus, il est hautement probable que le savant Rhianos n'est en rien responsable de l'erreur commise au sujet d'Anaxilas par Pausanias. D'après M. Schwartz lui-même, Rhianos est un de ces poètes auxquels s'applique le " *ἀμάρτυρον οὐδὲν αἰεῖει* ". D'autre part il est maintenant

prouvé, comme nous l'avons vu, que Rhianos faisait de Léotychide I^{er} le chef des Spartiates dans la deuxième guerre; or, Léotychide I^{er}, trisaïeul de Léotychide II, se place approximativement au milieu du VII^e siècle, date traditionnelle de la deuxième guerre messénienne. Concluons : Rhianos était bien persuadé que la guerre qu'il chantait s'était passée au VII^e siècle; ce serait l'accuser d'une bévue un peu forte que de lui attribuer l'anachronisme consistant à faire intervenir Anaxilas, tyran du V^e siècle, dans la guerre du VII^e.

* * *

Nous avons achevé la discussion des trois points principaux de la question tyrtéenne.

Résumons ici nos conclusions. Sur le point de la nationalité du Tyrtée, nous avons conclu à l'origine spartiate du poète; sur le point de l'authenticité des fragments, nous avons avec M. Weil rejeté l'hypothèse du faux Tyrtée; enfin, sur le point de la chronologie, nous avons, contre M. Schwartz, maintenu l'opinion traditionnelle et laissé le vieux lyrique, comme la grande lutte à laquelle se rapportent ses chants, au milieu du VII^e siècle.

HENRI GRÉGOIRE.

LE CHRONICON TRUNCHINIENSE

Cette chronique a été insérée par le chanoine J.J. de Smet dans son *Corpus Chronicorum Flandriae*, t. I (1837), pp. 591 et suiv. Elle contient l'histoire de l'abbaye de S^{te} Marie à Tronchiennes, ancien monastère de l'ordre de Prémontré, près de Gand, et, dit l'éditeur, " mérite beaucoup mieux le nom de compilation que de chronique. On sait que cette abbaye fut dévastée d'abord par les Normands, détruite au XVI^e siècle par les Calvinistes et en partie brûlée par le feu du ciel en 1727¹ „. Il ajoute que " l'auteur anonyme a sans doute écrit avant ce dernier événement, car il rapporte comme témoin des faits antérieurs de trois quarts de siècle : il consulte les écrivains anciens qu'il cite souvent et ajoute à leurs récits les circonstances qu'il a trouvées dans les comptes et les notes qu'il a découverts dans la maison „ (de Smet, *Introduction*, p. XXX).

Quand on a lu la *Descriptio de origine conventus, postea abbatiæ Trunchiniensis* (que nous avons appelée *Chronicon Trunchiniense* pour la brièveté), et qu'on relit ces quelques lignes de la préface de de Smet, on en arrive à se demander si réellement l'éditeur a jeté un regard sur la copie du manuscrit qu'É. Gachet avait faite pour lui.

En effet, l'auteur du *Chronicon* a signé le manuscrit de ses noms et qualités à la fin de l'ouvrage : "J.Guilielmus Groeninx, præpositus Tusschenbeken „. De Smet ou son copiste ont regardé cette signature, à juste titre d'ailleurs, comme celle du souscripteur du dernier acte, ajouté en appendice, mais c'est aussi celle du chroniqueur. Pour le prouver, nous n'avons qu'à signaler

¹ Elle fut supprimée en 1797 par les Français.

la modestie avec laquelle est rapportée la nomination de Groeninx comme prévôt du couvent de Tusschenbeke entre Schellebelle et Cherscamp (dépendance de Tronchiennes) en juillet 1625 : “ *Altera Magdalenae, D. Augustinus Morbesius, deserta praepositura, pastorum suscepit in Vosselaere, et octiduo post, fit praepositus cum nullum R. D. e suis inducere posset ad eam suscipiendam. J. Guilielmus Groeninx Niniensis* „.

Groeninx écrivait déjà en janvier 1625, comme le prouve un passage de la page 683. On sait que Lievin vander Meulen, abbé de Tronchiennes, devenu fou lors de l'incendie de la tour de Saint Nicolas à Gand en 1624, se noya le 7 janvier de l'année suivante; comme le courant de l'eau était très fort, le cadavre ne put être retrouvé que le 9 février près de Wetteren, de sorte que le peuple de Gand accusa les moines de Tronchiennes de cacher la dépouille du malheureux (*Chronicon Trunchiniense*, pp. 682-687). C'est à ces circonstances qu'il est fait allusion à l'endroit où le compilateur nous permet de fixer une date à son travail : “ *Septimo mensis januarii, altera videlicet Epiphaniae, ad medium quintae matutinae, R. D. noster e lecto infirmitatis consurgens, dum in phrenesi aquas incautus perlustrat, in easdem incidit, ac statim absorptus suffocatusque obiit, corpusque ejus mox, vehementi aquarum fluxu, ita subito ex oculis nostris raptum est, ut etiam nunc hodie, viscesimo septimo mensis Januarii, post omnem possibilem navatam operam, adhuc ejus frustremur corpusculo* „.

C'est donc entre 1625 au plus tard et 1640 que le compilateur a rédigé sa chronique. Il est très probable que notre Ninovite était déjà au monastère de Tronchiennes en 1585, du moins si l'on en peut croire cette phrase que l'on rencontre sous cette date, et qui est relative à la dévastation du nord de la Flandre : “ *Vidimus vastissimos agros prorsus desertos, incultos, squalidos, etc.* „

Au cours de son travail, l'auteur cite les *Annales Flandriae* de J. de Meyere (Antv., 1561), la *Flandria* de Marchantius (Antv., 1596), l'*Historia Ecclesiastica* de Guilielmus Gazeus (Valenciennes, 1614), les *Gandavi primitiae* de Gramaye (Antv., 1611), enfin la *Generale Kerkelyke Historie tot in 1624, vermeerderd met die van Nederland* de

Denis Mudzaert (Antv., 1624). La date de publication de cette dernière œuvre prouve la vérité de notre assertion que l'auteur a écrit après 1624. D'autre part une note tirée des *Antiquités de Flandre* de Ph. de l'Espinoy (Douai, 1631) prouve qu'il écrivait encore en 1631¹.

Certes si notre compilateur n'eût tiré son récit que de ces écrits du XVI^e siècle, il ne vaudrait guère la peine de parler de son ouvrage; mais il nous a conservé des extraits de manuscrits appartenant à son couvent, manuscrits qui auront très probablement péri dans l'incendie de 1727.

Nous lisons à l'année DCCCLXXX (p. 593) à propos des ravages des Normands : " Nostra scripta habent : monasterium sanctae Mariae, quod dicitur Trunchinium, destruxerunt incenderuntque. „ Ceci est une preuve que, outre la liste des abbés de Tronchiennes, que Groeninx a pieusement transcrite, les manuscrits du monastère renfermaient encore des détails assez nombreux sur des faits locaux. Il cite également un " catalogum benefactorum nostrorum „ (p. 617), qui d'après le contexte (un anniversaire de la femme de Sohier le Courtraisien), doit avoir été un obituaire de Tronchiennes (cf. p. 640). Ailleurs il se sert également d'épithaphes inscrites sur les tombes de son église (pp. 626, 647).

D'ailleurs de l'an 606 à 1564 (pp. 591 à 650), le texte est assez pauvre en renseignements originaux, et l'on peut dire que toute sa valeur dépend d'extraits des comptes de l'abbaye (pp. 627, 628, 632, 638, etc. : " sie in computu hujus anni „) ou d'emprunts au cartulaire, dont le compilateur a eu le bon esprit d'extraire une cinquantaine d'actes qu'il donne en appendice.

Si à partir de l'an 1566, " l'annus tribulationis „ comme Groeninx l'appelle, la chronique acquiert une valeur plus grande, ce n'est pas seulement parce que l'on se rapproche du XVII^e siècle, époque où elle fut rédigée, mais parce qu'elle puise dans un ouvrage contemporain des événements et que nous ne possédons plus.

Déjà Groeninx nous avait fait connaître les poèmes de

¹ Il cite aussi la *Bibliotheca Praemonstratensis ordinis* de Jean Le Paige (Paris, 1633).

Guillaume Huygs, abbé de Tronchiennes de 1489 à 1514, dont le livre d'épigrammes seul avait échappé à la destruction de la bibliothèque de l'abbaye par les Iconoclastes en 1566 (p. 636); mais ici il s'agit d'un ouvrage historique perdu qui s'étendait probablement de 1566 à 1585.

C'est l'œuvre de Gerulphus Borluut, "circator" de l'abbaye en 1564 (p. 650), sous-prieur en 1569 (p. 656), curé de Nevele en 1572 (p. 657), et qui dut, avec d'autres frères de l'abbaye, chercher un refuge à Bruges durant les persécutions de la faction calviniste de Gand (p. 662) en 1578. Après la reddition de Gand à Alexandre Farnèse (p. 669), il revint au monastère, et c'est seulement quatre ans après qu'il put, à cause des dangers que les prêtres couraient à la campagne, aller résider dans sa paroisse de Nevele (p. 673). Il y mourut en qualité de curé le 21 novembre 1603, à l'âge de 67 ans, n'ayant pu enlever à la fureur des Iconoclastes qu'un très petit nombre d'écrits (p. 677). Les extraits de son ouvrage, sur les malheurs de l'abbaye durant la période calviniste, sont éparpillés dans les pp. 650 à 676 de la chronique. Sans avoir de loin l'importance des récits de Marcus van Vaernewijck ou des frères de Kempenaere, qui traitent de la même période, ces extraits complètent heureusement sur quelques points les données de ces écrits. D'ailleurs, Borluut écrivit après 1569, comme on le voit sous l'an 1566 où il fait allusion à l'exécution du meneur gantois Jan Onghenae, qui eut bien le 30 juin 1569 (p. 654; cf. *Memorieboek der stad Ghendt*, t. II, p. 365).

Quant aux vingt-trois dernières pages du *Chronicon Trunchiniense* (1603 à 1640), elles sont l'œuvre de Groeninx, et n'ont qu'une importance purement locale.

V. FRIS.

COMPTES RENDUS

RUBENS DUVAL. **La littérature syriaque**. Deuxième édition. Paris, Lecoffre, 1900, in-8°. Prix : 3 fr. 50.

Avant l'apparition de ce livre, pour avoir une vue d'ensemble de la littérature syriaque, on devait s'adresser à un article de W. Wright dans le XXII^e volume de l'*Encyclopaedia britannica*. Bien que rédigé avec une rare compétence et un soin minutieux, cet article ne pouvait plus donner aujourd'hui qu'un aperçu forcément incomplet du sujet, en raison de la découverte et de la publication de beaucoup d'œuvres inédites. Désormais, la *Littérature syriaque* de M. R. Duval fournira, dans un format commode et accessible à tous, un excellent guide, au courant des dernières découvertes et de l'état actuel des principales questions.

La littérature syriaque est avant tout une littérature ecclésiastique. « Elle germa comme un rejeton de la littérature sacrée de la Palestine sur lequel se greffèrent les rameaux de la culture grecque. » Tous les auteurs syriens étaient versés dans la théologie; bien plus, la plupart d'entre eux ont été des membres du clergé. Le plus ancien monument littéraire en langue syriaque est la version de l'Ancien Testament désignée sous le nom de *Peschitto* (la simple). Elle remonte au II^e siècle après J.-C. Le dernier monument important est constitué par les œuvres de Barhébraeus, un savant encyclopédiste du XIII^e siècle.

Toute cette littérature, dont la durée est de dix siècles, est écrite, peut-on dire, dans une seule et même langue. Ce phénomène, à première vue extraordinaire, s'explique très aisément. Après la conquête musulmane, le syriaque céda aussitôt le pas, dans l'usage courant, à l'arabe, et passa à l'état de langue savante. A partir du VIII^e siècle, on n'écrivit et on ne parla plus guère le syriaque en Orient, que comme on écrivait et on parlait au moyen âge le latin en Occident. D'autre part, le syriaque avait déjà le caractère d'une langue littéraire, réglée et consacrée par l'usage, à l'époque où remontent les premières œuvres que nous avons conservées. De la langue antérieure au christianisme, et des ouvrages païens que les Syro-Chaldéens ont pu écrire, il ne

nous est rien resté. Mais dès l'époque chrétienne, l'orthographe du syriaque était archaïque, notant des sons déjà disparus de la prononciation. Toutes les œuvres littéraires des Syriens ne sont pas encore connues aujourd'hui. Bon nombre n'ont pas été retrouvées ou restent à publier. Les textes édités jusqu'à ce jour forment cependant déjà une bibliothèque de plus de deux cents volumes.

L'intérêt de cette littérature est surtout historique. Les chroniques syriaques renferment des documents de premier ordre pour la connaissance de l'histoire de l'Asie antérieure sous les Romains, les Perses, les Arabes, les Mongols et les Turcs. Citons la *Chronique de Josué le Stylite* (du commencement du VI^e siècle), qui est la source capitale pour les guerres d'Anastase I et de Cawad; l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Asie (seconde moitié du VI^e siècle), qui s'étendait depuis Jules César jusqu'à l'année 585, et dont les parties conservées donnent une haute idée du talent de leur auteur; la compilation historique connue sous le nom d'*Histoire ecclésiastique de Pseudo-Zacharie le Rhéteur*, qui renferme notamment une bonne adaptation de l'histoire ecclésiastique de Zacharie le Rhéteur, aujourd'hui perdue en grec; la *Chronique* de Michel le Syrien, actuellement en cours de publication, qui va de la création du monde jusqu'à l'an 1196, et qui fournit pour les temps antérieurs à l'auteur de nombreux extraits d'historiens aujourd'hui perdus en totalité ou en partie; pour l'époque contemporaine, Michel abonde en renseignements précieux sur l'histoire des croisades et sur l'état politique et religieux de la Syrie au XII^e siècle; enfin les deux chroniques de Barhébraeus bien connues des historiens de l'Orient.

Après ses chroniques, la littérature syriaque est intéressante par ses traductions d'œuvres grecques, religieuses et profanes. Ces traductions sont en général fort bien faites, les plus anciennes d'une exactitude d'ordinaire tout à fait littérale, et elles nous sont parvenues dans des manuscrits d'une remarquable antiquité. Pour l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe nous avons un manuscrit syriaque daté de 462 (à Saint-Pétersbourg). Les versions syriaques ont souvent pour la constitution du texte grec la valeur d'un bon manuscrit. Parfois aussi, c'est le cas pour toute la littérature monophysite, elles nous ont conservé des œuvres dont les originaux grecs sont aujourd'hui perdus, par exemple les œuvres de Sévère, le célèbre patriarche monophysite d'Antioche (512-518).

Le livre de M. Duval fournira de précieuses références et un excellent instrument de travail à ceux qui veulent tirer du domaine syriaque de nouveaux renseignements sur l'histoire et le mouvement des idées en Orient pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne.

Pour ceux qui possèdent déjà la première édition, ajoutons en termi-

nant que les améliorations introduites dans la seconde ont été réunies dans un tirage à part, qui est mis à la disposition des premiers lecteurs de la *Littérature syriaque*.

M. A. KUGENER.

Pauly's Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft herausg. von GEORG WISSOWA, *sechster Halbband, (Campanus ager-Claudius)*. Stuttgart, Metzlersche, 1899, coll. 1442-2907.

En rendant compte des volumes précédents de cette grande publication, nous avons suffisamment insisté sur les qualités qui la distinguent et les services qu'elle est appelée à rendre, pour qu'il soit inutile d'y revenir encore ¹. Aussi bien, sa valeur est aujourd'hui universellement reconnue et proclamée. Cet ouvrage ne nous donne pas seulement ce qu'on est en droit d'attendre de toute encyclopédie, un résumé des recherches les plus récentes sur les diverses questions. Une quantité d'articles sont le résultat d'une étude directe des sources, et ils ont tout le prix de travaux scientifiques originaux, que seuls des spécialistes seraient à même de critiquer. Nous avons remarqué en parcourant le livre que les zincogravures étaient moins rares dans ce tome que dans les autres. Nous souhaitons qu'on les multiplie encore — on les exécute aujourd'hui si aisément! — et qu'on n'épargne pas non plus les renvois à la rubrique sous laquelle tel ou tel sujet particulier est traité. On ne songera pas immédiatement à chercher une biographie des empereurs Lucius Verus à *Ceionius*, Postume à *Cassianus* et Tacite à *Claudius*.

La suite des lettres de l'alphabet a divisé fortuitement ce volume en trois parties, d'un contenu assez différent : l'une (*Chaa-Chytros*) est consacrée presque exclusivement au monde hellénique, *Ch* remplaçant le *X*; les deux autres *Ca-Ceu* et *Ci-Cla* sont réservées aux choses romaines, le *x* grec devant être rendu par *K* et non par *C*. Elles offrent un intérêt égal, et il est impossible de faire apprécier ici tout ce qu'elles condensent de résultats nouveaux. Il faut nous borner à énumérer quelques-uns des principaux articles, sans prétendre aucunement donner à notre silence l'apparence d'une condamnation.

Les pages que M. Reisch a écrites sur le chœur (*Chor*), complétées par celles relatives à la chorégie et aux χοροὶ ἀγῶνες, sont un véritable chapitre d'histoire littéraire. Dans le même ordre d'idées, on remarque les notices de M. Schmid sur le rhéteur Chorikios de Gaza, dont la

¹ Cf. *Revue de l'Instruction publique* t. XL p. 111; t. XLII p. 105.

plupart des œuvres n'ont été éditées que durant ces vingt-cinq dernières années, — de M. von Arnim sur le philosophe Chrysippe, — de M. Cohn sur le grammairien Choïroboskos, — de M. Schwartz sur la Chronique Paschale, avec d'importantes observations chronologiques, et sur Dion Cassius [*Cassius* n° 40], certainement le meilleur exposé que nous possédions de la vie et de l'œuvre du grand annaliste. La littérature latine ne compte point de représentants aussi illustres. Il faut pourtant mentionner le *Claudianus* de M. Vollmer, fruit d'un long commerce avec le poète ¹, et le *Cassiodorus* de M. Hartmann, qui a mis à profit les derniers travaux de Mommsen sur le panégyriste des Goths.

Cassiodore et Dion ont été, en même temps que des écrivains, des hommes politiques. C'est à ceux-ci que revient dans ce tome la part du lion. La place principale est accordée, comme il convient, à quatre empereurs, Claude (Groag et Graheis), Lucius Verus (Stein d'après les notes de von Rohden), Postume et Tacite (Stein). La biographie de Claude n'occupe pas moins de trente pages compactes. La Grèce ne peut opposer à ces souverains que des personnages de second rang comme Chabrias ou Charondas [Kirchner]. Mais la géographie se confond souvent avec l'histoire locale, et, à cet égard, d'importantes contributions ont été fournies par MM. Burchner (*Chalkis, Chalkidike, Chersonnesos Thracica, Chios*) qui a dressé un tableau des cités de la Chersonnèse et de la Chalcidique; Brandis (*Chersonnesos Taurica*); Weissbach (*Charakene*, avec une liste des rois du pays). M. Baumstark, au mot *Chaldaïoi*, a donné un abrégé de l'histoire de cette nation orientale ². Parmi les peuples et les villes d'Occident, on notera surtout *Celtiberi* de Hübner, *Cimbri* de Ihm, *Capua* de Hülsen, *Carthago nova* de Hübner, *Carnuntum* de Kubitschek, qui résume les résultats de fouilles poursuivies depuis plusieurs années. M. Hülsen nous a fait profiter de sa connaissance précise de la topographie romaine en nous parlant du Capitole et des cirques (*Circus*). Le droit privé et public de Rome ont obtenu dans cette partie de l'ouvrage une place presque prépondérante : nous citerons, entre autres, les rubriques *Capitatio* (Seeck), *Canaba* (Schulten), *Cautio* (Leonhard), *Censores* et *Census* (Kubitschek), *Centumviri* (Wlassack), *Centuria* (Kübler), *Cessio*

¹ Col. 2656 lisez *hds. aus Gembloux* au lieu de *Gemblours*.

² Ce qui est dit p. 2059 ss. des *Chaldaei* dans l'empire romain, est insuffisant. Il y aurait eu avantage, nous semble-t-il, à consacrer un article spécial à ces devins, qui appartiennent, bien plus que leurs prétendus ancêtres des bords de l'Euphrate, à l'antiquité classique. Les *Χαλδαῖα λόγια*, traités séparément, se seraient naturellement rattachés au sujet.

bonorum (Wlassack), *Cessio in iure* (Kipp), *Classis* (Kubler et Fiebiger). La mythologie au contraire n'est représentée que par des dieux de second ordre —, sauf cependant *Ceres* (Wissowa) — mais on consultera avec profit les notices consacrées aux *Charites* et à *Chiron* (Escher) ¹. Les antiquités privées sont redevables à M. Amelung d'une série d'études sur le vêtement hellénique, auxquelles une connaissance étendue des monuments figurés donne une précision extrême (*Cheiridotos*, *Chiton*, *Chlaina*, *Chlamys*). On peut en rapprocher celles de M. Mau sur le *Cinctus Gabinus* et sur la *Cista*. L'histoire du papier dans l'antiquité est bien résumée par M. Wünsch (*Charta*). Enfin ceux qui voudront s'initier à la botanique et à la pharmacologie antiques trouveront un guide fort érudit en M. Olck, qui nous parle de la cannelle (*Cassia*) et du citron.

Toute la fin du volume (coll. 2660-2900) est remplie par l'énumération de quatre cent cinquante et un personnages ayant porté le nom Claudius ou Claudia. La place qu'ils occupent, est en rapport avec l'importance du rôle joué par la *gens Claudia* dans l'histoire romaine. L'empereur Claude, dont nous avons parlé, est entouré de toute une galerie d'hommes illustres, comme le censeur Appius Claudius Caecus (Münzer); Marcellus, le conquérant de Syracuse (Münzer); Marcellus, le beau-fils d'Auguste (Gaheis); Drusus, le frère de Tibère (Stein); Britannicus, le fils de Claude (Groag); Octavie, la femme de Néron (Brassloff). On est presque effrayé de la somme de travail que la rédaction et le classement de toutes ces biographies ont dû coûter.

F. C.

Les grands philosophes. Socrate par CLODIUS PIAT. Paris, Alcan, 1900. 270 pp. 5 fr.

Si M. Clodius Piat avait intitulé son livre *Le Socrate de Xénophon*, il aurait échappé à un reproche essentiel : celui d'avoir tout simplement identifié le Socrate historique avec le Socrate de Xénophon. Il n'y a pas très longtemps encore, cette identification était assez généralement admise. Aujourd'hui, M. Piat ne peut l'ignorer, elle est rejetée par beaucoup de savants, et ils fondent leur opinion sur des arguments que l'on n'a pas réfutés. On a donc le droit de demander à l'auteur les raisons qui lui font maintenir l'ancienne thèse. Or, il n'en donne point; la doctrine de Socrate est reconstruite à l'aide des œuvres de Xénophon,

¹ Ce qu'on trouve au mot *Chronos* (col. 2481) sur l'*Alwv* mithriaque est peu exact.

comme s'il allait de soi que ces œuvres représentent fidèlement l'enseignement du maître.

Il y a une question de Socrate. Les lecteurs de M. Piat, n'étant pas spécialistes, auraient dû être avertis de son existence et de son extrême difficulté. Devons nous voir dans Xénophon le peintre le plus sincère du maître et lui donner raison contre Platon en cas de désaccord? C'était un peu l'ancienne théorie : l'esprit simple, naïf et assez borné de Xénophon avait dû, croyait-on, garder la pensée de Socrate plus fidèlement que le génie créateur et original de Platon. On a longtemps admis ce sophisme faute de l'avoir scruté avec un peu de réflexion, et il a fallu le livre remarquable de M. Joël ¹ pour en montrer toute la fausseté. Il est un mot caractéristique de Xénophon lui-même qu'il convient de citer ici; il dit de Socrate : *οὐ τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον ἐπὶ πάντας ἤει*. Ce grand séducteur, ce prodigieux ironiste savait prendre des tons différents selon les personnes avec qui il se trouvait. Il se faisait suivre, avec le même dévouement, aussi bien par Alcibiade que par Antisthène. Dès lors, faut-il demander à qui, de Xénophon ou de Platon, il ouvrit le plus intimement le fond de son âme? Évidemment, c'est à l'esprit subtil et enthousiaste de Platon qui, dès la première rencontre, brisant avec ses rêves juvénils de poète et avec son existence aristocratique, se laissa prendre tout entier et se voua pour la vie à la recherche scientifique et à l'idéal que lui découvrait son maître.

Aucune métamorphose semblable chez la nature pratique, simple et robuste qu'est Xénophon. Avec une naïveté touchante, il explique dans l'*Anabase* comment l'influence de Socrate ne put triompher de ses tendances vers la vie aventureuse et militante. Ce n'est qu'après avoir satisfait ses besoins d'homme d'action qu'il reviendra sur le tard à ses premières velléités d'intellectuel. Sans essayer de le retenir, Socrate permit ironiquement au disciple infidèle de partir à la suite d'une armée de mercenaires. Bientôt le même homme qui crut plus tard avoir compris Socrate, s'éprend d'un idéal d'hoplite, le chef spartiate Agésilas. A Socrate, « les paysages et les arbres ne savaient rien apprendre, mais bien les hommes dans les villes » (Platon, *Phèdre* 230 d). Xénophon, lorsqu'il prend sa retraite, va vivre à la campagne en soldat-laboureur, en *gentleman-farmer*, bon père, bon mari, bon cavalier, bon chasseur, agronome, éleveur, planteur, économiste, toutes vertus excellentes, mais dont Socrate ne se piquait guère. Avec cela, il est

¹ *Der echte und der Xenophontische Sokrates*. Berlin, 1893. M. Piat ne paraît pas avoir eu connaissance de ce livre, auquel la critique d'ailleurs n'a pas assez accordé d'attention.

dévoit, pratiquant, bigot même, bigot autant que Méléty, théologien, moralisateur, prédicant, qualités qui, avec son goût pour les sports, le firent jadis fort apprécié à Rome et lui valent encore aujourd'hui de grandes sympathies en Angleterre; elles s'allient très bien à son métier de soldat, mais à mon sens du moins, elles n'ont rien de socratique, ni même de véritablement attique.

Xénophon ne s'est avisé qu'assez tard d'écrire des œuvres socratiques, et je doute qu'il eût jamais songé à 'héroïser', son premier maître sans l'exemple de Platon et des autres disciples plus intimes, desquels, disons le en passant, M. Piat aurait dû également s'occuper avec quelques détails. Les concordances de Platon et de Xénophon ne nous fournissent même pas toujours un double témoignage relatif à Socrate. Il me paraît qu'en beaucoup de cas, Xénophon ne fait qu'imiter, « démarquer » Platon, et l'adapter à ses propres idées. Par exemple, il est incontestable à mon sens que le *Banquet* de Xénophon est postérieur à celui de Platon et occasionné par lui. Puisqu'il faut choisir entre les Socrates très différents de ces deux œuvres, on ne devrait pas hésiter entre l'ennuyeux et banal prédicateur de Xénophon et le prestigieux héros de Platon. Dans la société la plus fine et la plus spirituelle qui fut jamais, le premier n'aurait point trouvé d'auditeurs. C'est l'art de Platon qui nous donne l'impression de la réalité historique, et nous fait comprendre l'attraction invincible et le charme magique que Socrate exerçait sur les esprits les plus divers.

La question de Socrate, négligée par M. Piat, ne consiste pas seulement à se décider entre les témoignages de Platon et de Xénophon. On a dit qu'un grand homme, c'était plusieurs hommes en un seul. A aucun grand homme, cette parole ne s'applique avec autant de vérité qu'à Platon. Il fallait distinguer parmi les différents aspects de son génie celui où se retrouve avec le plus de fidélité l'influence de son maître. Depuis K. F. Hermann, on place avec raison au début de l'activité littéraire de Platon une période purement socratique. Il est naturel que le disciple suive pendant un certain temps la route tracée par le maître, avant de dégager sa pleine individualité et de se frayer des voies nouvelles. Aristote qui vécut pendant vingt ans aux côtés de Platon nous apprend que la théorie des idées fut une innovation et était étrangère à Socrate. Les écrits de Platon antérieurs à cette théorie se rattachent donc de plus près que les autres à l'enseignement socratique. Il n'est point permis de citer, ainsi que le fait M. Piat, pêle-mêle et comme ayant la même valeur, des passages du *Philèbe* et du *Protagoras*. Le problème capital de la chronologie des écrits de Platon, étudié avec tant de passion depuis quelques années et déjà résolu définitivement pour certaines parties, est absolument passé sous silence et comme ignoré par M. Piat. Que l'on ne dise pas que les néces-

sités de la vulgarisation l'obligeaient de rester à ce point superficiel. L'ouvrage admirable de M. Gomperz, *Griechische Denker*, est écrit en très beau style, ne cite pas un seul mot grec, et s'adresse au grand public. Or les quelques pages qu'il consacre à Socrate fournissent aux lecteurs des vues plus justes et des idées plus substantielles que tout le gros volume de M. Piat.

C'est que, pour parler avec compétence des philosophes grecs, il est indispensable d'avoir une solide formation philologique. Sans doute, il faut avant tout avoir un esprit généralisateur et philosophique, capable de s'élever au dessus de la ' micrologie, où s'empêtrant souvent les purs philologues. Mais les aptitudes philosophiques, que je suis loin de refuser à l'esprit très distingué qu'est M. Piat, s'exercent en quelque sorte en pure perte et sans fruit, quand elles ne s'alimentent pas aux vraies sources de l'érudition.

Ce que j'ai dit plus haut montre assez que M. Piat n'est point au courant des grandes discussions philologiques qui sont à la base même de son sujet. J'aime mieux lui éviter ici l'énumération des autres preuves de son inexpérience philologique, et je me borne à signaler, à titre d'exemple, le fait qu'il parle à plusieurs reprises des *Olympiades* de Pindare. La liste de ses ouvrages, imprimée au dos du présent volume, comprend neuf titres, tous relatifs à la philosophie moderne. J'imagine que l'auteur n'a voulu faire qu'une excursion momentanée dans le domaine de l'antiquité, et qu'il ne prendra pas le temps de suspendre sa productivité pour refaire l'éducation philologique qui lui serait nécessaire, s'il voulait rester dans les études grecques.

L. PARMENTIER.

Klassiker-Ausgaben der griechischen Philosophie. IV.

Platons Gorgias, von Dr J. STENDER, Halle s.S., imprimerie de l'orphelinat, 1900.

Cette nouvelle édition classique du *Gorgias* a une destination toute particulière. Les plus récents des programmes allemands tendent à favoriser l'établissement, dans les classes supérieures des gymnases, d'un enseignement élémentaire des sciences philosophiques. C'est en vue de faire servir à cet enseignement les lectures d'auteurs grecs, qu'on a commencé une collection de *Klassiker-Ausgaben der griechischen Philosophie*. M. Stender y avait déjà fait paraître une édition du *Phédon*. Par cette édition du *Gorgias*, il continue sa collaboration de manière à mériter les éloges de tous ceux qui s'intéressent au succès de l'entreprise.

Le dialogue est bien choisi. Même parmi les œuvres de Platon, il en est peu qui pourraient mieux que le *Gorgias* apprendre à penser avec conscience, méthode et clarté, et donner le goût des recherches philosophiques; il n'en est pas peut être qui réponde aussi bien au vœu des *Lehrpläne* recommandant qu'on tienne compte surtout, dans le choix des lectures, de leur valeur morale et éducatrice.

Le texte grec (p. 1 à 137) adopté par M. Stender est celui de Schanz, sauf quelques corrections de cet éditeur dont M. St. a cru pouvoir se passer, et une conjecture nouvelle (*καὶ* ajouté devant *κοιμή* 501 A) à laquelle il a pensé devoir recourir. Il supprime toute note sur l'établissement du texte, son édition ne devant nullement fournir des thèmes à des exercices philologiques.

Le commentaire (p. 138 à 188) aide l'élève à sortir des passages les plus embarrassants; il appelle son attention sur les difficultés cachées, il l'empêche de se contenter d'une interprétation superficielle, lui donne à tout instant l'occasion d'appliquer ses connaissances philosophiques et le fait réfléchir sur la portée de chacun des détails de l'argumentation.

Le volume se termine par un tableau de la suite des idées, puis par une table fournissant des sujets à des répétitions variées; l'élève est invité par exemple à résumer « l'appréciation de Socrate sur la sophistique et la rhétorique » — « comment il faut juger l'enseignement salarié » — « les caractères de la dialectique : méthode sophistique; méthode de Socrate, » etc., et à chacune de ces rubriques et de leurs subdivisions, il trouve les renvois aux passages correspondants du texte.

Ces indications suffiront sans doute pour montrer dans quel cas cette édition pourra être consultée utilement chez nous. C'est un guide excellent à recommander à ceux qui se prépareraient à expliquer le *Gorgias* de Platon, et qui voudraient faire voir très nettement l'enchaînement des idées, et montrer la saisissante actualité des problèmes qui sont discutés dans ce dialogue. Défaut très excusable dans un commentaire avant tout philosophique, les notes grammaticales ont quelques défaillances. Si l'ouvrage devait avoir une réédition, c'est surtout sur ce point, semble-t-il, que la revision devrait porter ¹.

J. BIDEZ.

¹ Il y a aussi bien des remarques qui paraissent superflues pour des élèves de l'*Oberprima*. Toutefois sous ce rapport, le commentaire du *Gorgias* est en progrès sur celui du *Phédon*.

PAUL TSCHERNJAEW. *Terentiana* : I. Des traces de Térence dans Ovide, Horace et Tite Live. 16 pp. in-8°. — II. Apulée, Ausone et Symmaque comme imitateurs de Térence. 16 pp. in-8°. — III. Ueber die Redeweise des Demea in der Terenzianischen Komödie " *Adelphoe* ". 18 pp. in-8°. — IV. De sermone Terentii plebeio aut quotidiano. 78 pp. in-8°. — Kazan, Kidalinsky, 1900.

M. Tsch. poursuit avec ardeur ses études sur Térence, dont il avait donné un spécimen en 1897 dans sa dissertation *De Ciceronis studiis Terentianis* ¹.

I et II. Il a réuni les passages d'Ovide, Horace, Tite-Live, Apulée, Ausone et Symmaque qui renferment des imitations ou des réminiscences de Térence. Ces listes sont dressées avec soin et témoignent de beaucoup de lecture; elles complètent les travaux du même genre qui avaient paru antérieurement ². Il s'en dégage plus d'une observation intéressante pour l'histoire littéraire.

III. Après avoir analysé le caractère du vieux Démée dans les *Adelphes*, M. Tsch. montre que Térence lui prête un langage en harmonie avec sa rusticité: tournures et expressions vulgaires, etc. Peut-être pousse-t-il un peu trop sa démonstration; mais la plupart de ses remarques sont justes et contribuent à mettre en lumière l'art de Térence.

IV. M. Tsch. recherche quels sont les éléments du *sermo plebeius* et du *sermo cotidianus* que présentent les comédies de Térence. Il examine successivement les mots, les locutions et les tournures, et le caractère général du style. Ce travail est très consciencieusement fait. Seulement l'auteur aurait dû, à notre avis, tracer une ligne de démarcation plus rigoureuse entre la langue *vulgaire* et le langage *familier* ³. On pourrait faire aussi des critiques de détail ⁴.

¹ V. *Revue*, t. XLI (1898), 2^e livr., p. 134.

² Du *laudator temporis acti* d'Horace il y aurait lieu de rapprocher encore *Adelph.*, 440 sqq. (cité n° III, p. 9) et *Heaut.*, 523-524. L'expression *factum velle* (citée à propos de Symmaque, n° II) est aussi dans Apulée, *De mag.*, 61, *De Plat. et eius dogm.*, II, 14, et probablement aussi II, 24 (v. *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée*, 2^e série, *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique*, Classe des lettres 1899, p. 480 = p. 13 du tiré à part).

³ Cf. RIEMANN, *Syntaxe latine*, Introduction, § 3.

⁴ P. ex., il est inexact de dire que *autumo* est composé de la préposition *ab* et que *quid ni* est pour *quid nisi*. *Ineptire* figure à tort parmi les verbes composés, comme s'il était formé de *in* + *eptire*: c'est un dérivé de *ineptus*.

En résumé, les brochures de M. Tsch. seront utiles à tous les philologues qui s'occupent de Térence.

P. THOMAS.

Xenophontis opera omnia recognovit brevique adnotatione critica instruxit E. C. MARCHANT. TOMUS I. **Historia Graeca.** Oxonii, Clarendon. 1900. 3 sh.

Ce premier volume d'une édition complète de Xénophon fait partie de l'élégante *Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis* qui a déjà été annoncée dans la *Revue*. Pour l'*Histoire grecque*, on possède depuis 1890, avec l'édition d'Otto Keller, un appareil critique très complet qui a servi de base au travail de M. Marchant. Comme ressources nouvelles, il a utilisé les débris très mutilés (III, 1 3-7) que MM. Grenfell et Hunt ont édités dans le premier volume des *Oxyrrhynchus papyri*. Plus importants sont les fragments sur papyrus (I, 11 2-I, v 8) publiés par M. R. Wessely. Ils sont du début du III^e siècle, et montrent qu'à cette époque le texte ne différerait guère de celui de nos manuscrits.

L'éditeur a emprunté à ce papyrus, qu'il désigne par II, bon nombre de leçons; beaucoup sont indifférentes : déplacements de mots, termes synonymes, variantes de mode etc. I, 11 13, l'éditeur conserve avec raison la leçon *κατέλευσεν*, attestée par II, que l'on corrigeait généralement en *ἀπέλυσεν*. I, 111 13 le nom propre *Φιλοκύδης* est une correction à laquelle des éditeurs préférèrent *Φιλοδίκης*; l'appareil critique de M. Marchant ne nous permet pas de voir quelle est ici la leçon de II. Parmi les bonnes leçons judicieusement empruntées à II, signalons I, 111 19 *ἀπολογούμενος ὅτι*; *ibid.* *προδοιοίη* (*προδοίη* cet.); I, 1v 12 *αὐτὸν ἡρημένον*; I, v 3 *ἐπὶ λίπῃ* (*ἐκλίπῃ* cet.). I, 1v 7 M. Marchant écrit avec II *ὡς μὴδὲν μέμψησθε* au lieu de *μέμψηται* des manuscrits et des éditions (*πέμψηται* B). Ni l'une ni l'autre de ces leçons ne peut satisfaire, et le texte est certainement corrompu.

D'une façon générale, il faut louer M. Marchant d'avoir suivi de près, dans l'établissement de son édition, le texte des meilleurs manuscrits dont depuis Cobet on s'était trop écarté. L'appareil critique est sobre et clair; il a été débarrassé avec raison d'une foule de conjectures sans valeur qui n'auraient fait que l'encombrer.

L. PARMENTIER.

ÉMILE FAGUET. **Histoire de la littérature française, illustrée d'après les manuscrits et les estampes conservés à la Bibliothèque nationale.** Paris, Plon-Nourrit, 2 vol. in-8°, 1900. 12 fr.

La plus vivante, la plus alerte, la plus séduisante, la plus légère, la plus française en un mot des quatre ou cinq *Histoires de la littérature française* qui se disputent en ce moment la faveur du public, c'est la dernière venue, c'est celle de M. Faguet. Ce livre doit prendre place à côté des manuels de Lanson et de Brunetière, à côté de l'ouvrage plus considérable de Petit de Julleville et ses collaborateurs, refoulant les Nisard, les Gérusez, les Demogeot qui exerçaient jadis notre ferveur d'étudiants.

A moins qu'on ne veuille faire de la critique une science exacte, ce dont nous sommes encore assez loin, M. Faguet, à coup sûr, est un de nos critiques « qui ne sont pas de trop ». Son ouvrage a sa physionomie particulière. Il semble avoir été fait moins pour l'Université que pour le grand public, c'est-à-dire pour des gens du monde instruits, très raffinés, curieux de belle littérature, plus hommes de goût qu'affamés d'érudition. C'est pourquoi l'auteur a supprimé toutes références, s'est donné la peine de traduire ses citations latines, de rajeunir les textes qu'il cite d'œuvres romanes, d'enchâsser de remarquables joyaux de poésie dans ses analyses. C'est aussi pour cela que ces deux volumes se présentent coquettement illustrés de miniatures, de peintures anciennes, de portraits authentiques, de pages de manuscrits et de fac-simile d'autographes, tout cela reproduit avec une grande finesse et formant un ensemble très charmant et très distingué.

Est-ce aussi par opportunisme, ou est-ce par tempérament que l'auteur n'a pas offert au public une nouvelle méthode critique? En tout cas il se contente fort bien de nous livrer ses impressions réelles et non celles qu'il *aurait dû* avoir, mais ces impressions sont celles d'une intelligence très ouverte, d'une mémoire très érudite, d'une raison très saine, d'une tête philosophique enfin. Ce n'est pas M. Faguet qui acceptera jamais qu'« on n'écrit pas une *histoire de la littérature française* pour y exprimer des opinions à soi¹ », ni qui en limitera toute l'étendue à la recherche des origines et à l'évolution des genres. La critique de Brunetière, admirable en sa raideur hautaine et puissante, d'allure toute scientifique, n'est point du tout son fait. Il se refuse à traiter les auteurs et les œuvres comme des accidents d'une histoire dont l'action serait l'évolution même de quelque magnifique

¹ BRUNETIÈRE, *Manuel*, p. VI.

entité, comme la nationalisation de la littérature, la formation et déformation de l'idéal classique, la socialisation de l'art. A M. Faguet les auteurs sont chers pour eux-mêmes, par leurs qualités et autant par leurs vices, et chers leurs ouvrages, et c'est l'infinie variété des hommes et des œuvres qu'il se plaît à faire défiler en une étourdissante kaléidoscopie. Il ne fait point fi des divisions par siècles, ni par tiers ou quarts de siècles, ni des divisions par genres dans chaque siècle. Ne faut-il pas caser tout son monde? Ce n'est pas à dire que M. Faguet n'ait pas des principes; — qui est-ce qui n'a pas des principes? — mais souvent il en change, ou s'en passe; et souvent il pense avec ses principes sans les étaler. Même il se permet d'être un philosophe assez informé, et les conclusions qu'il formule au tournant de chaque siècle contiennent des vues d'ensemble assez hautes. Néanmoins son *Histoire de la littérature française* est avant tout l'œuvre d'un homme de goût, très distingué, très mondain dans ses appréciations, dans le choix de ses textes, dont tous ne sont point pour des écoliers, dans son style pétulant et jusque dans certaines tournures lâchées très à la mode¹, dans l'étourderie même qu'il met à adopter certaines nouveautés, vieilles déjà et de mauvais aloi, comme d'écrire *mistère* et *fableau*².

Cette façon d'envisager l'histoire d'une littérature a ses défauts, mais elle a des qualités qu'il serait plus courtois de rechercher d'abord.

La première et la plus grande, c'est que, l'auteur et son œuvre demeurant ainsi le principal objectif, la critique fait plus d'effort pour comprendre et aimer l'artiste et l'œuvre d'art. M. Faguet sait encore admirer et aimer, ce qui devient une qualité rare. Il ne condamnera pas en bloc, par une comparaison méprisante et trop peu justifiée, comme le fait Brunetière³, toute la littérature épique du moyen âge, et, encore qu'il y ait visiblement peu d'entrée, il est charmé de ce qu'il y découvre. Il est bienveillant et sympathique aux auteurs des siècles passés. On sent en lui l'homme qui s'est énormément amusé de ses lectures et qui en garde reconnaissance aux écrivains. Il y a une

¹ Par exemple l'emploi multiplié à satiété d'un *comme* restrictif ou limitatif : œuvre très forte et solide *comme* composition.... — *comme* entente du théâtre.... — *comme* hauteur de pensée.... etc.

² On n'a pas réussi à démontrer que *mystère* au sens de pièce de théâtre est un autre mot que *mystère* au sens de merveille surnaturelle et cachée. Et quant à *fabliau*, il est vrai que, si ce mot avait continué à vivre, il serait devenu *fableau* en deux syllabes, comme *siau*, *se-au* s'est contracté en *seau*. Mais *fabliau* n'a pas vécu, et le mot *fableau* n'est qu'une formation analogique et un anachronisme.

³ Brunetière, *Manuel*.... p. 7. La *Romania* n'a pas manqué de reprocher ce mot à M. Brunetière (année 1898, pp. 170-171).

différence appréciable entre le ton de sa critique et celui de M. Lanson. L'analyse infatigable de Lanson, souvent trop clairvoyante, laisse percer l'ironie. M. Faguet a un air de bonne humeur et de souple sympathie qui se répand sur beaucoup, et non seulement sur les très grands, mais aussi sur d'aimables esprits de second ordre. Au lieu de les immoler à la gloire des premiers, il fait valoir leur talent encore très réel. Et il ne le fait point avec une complaisance dédaigneuse et par concession, mais avec une évidente et communicative sympathie.

Ce don de bienveillance, qu'il ait sa source dans le caractère de l'homme ou dans un scepticisme assez optimiste, est une des qualités qu'il faut admirer en M. Faguet, qualité heureuse, capable de conquérir de nouveaux adeptes à l'étude de la littérature. Il n'est pas bon en effet de dénigrer les auteurs de second ordre, car il y a aussi des esprits de second ordre auxquels ils plairont plus que les premiers. Pourquoi les convier à un festin dont on les dégoûterait d'avance en en ridiculisant le menu? Un chacun n'est pas fait pour se nourrir de la substance de Bossuet, de Corneille ou de Montesquieu, mais d'ouvrages plus aimables et en quelque sorte plus humains. Or on lit une histoire de la littérature plus souvent encore pour s'orienter dans ses lectures, avant de lire, que pour synthétiser, après, ses impressions, ou par la curiosité de savoir ce que pense tel critique de tel écrivain. Faguet ne manque pas à ce devoir d'initiateur. Le mot de Sainte-Beuve : *ne despicias minores*, pourrait être donné en épigraphe à cet ouvrage-ci. L'auteur a pour eux un écrin d'épithètes dont il fait chatoyer les reflets. Le mot *distingué* revient plus souvent que tout autre sous sa plume, et *exquis*, *délicieux*, *très-joli*, *étonnant*; et la gentillesse de ces appréciations fait naître aussitôt le désir de lire des œuvres qu'on se trouve ne pas avoir lues; et c'est tout profit pour la littérature; et c'est tout profit même, par comparaison, pour l'étude des plus grands, quand on y revient.

Toutefois cette bienveillance ne se répand pas uniformément et béatement sur tout, comme une bénédiction indifférente ou sceptique. Elle sait choisir. Elle va d'abord et en général aux auteurs gens d'esprit. M. Faguet pardonne beaucoup à ceux qui ont eu de l'esprit, comme Chamfort, Rivarol, Arnault, — et c'est pourquoi il lui sera beaucoup pardonné aussi. Ensuite il aime la grâce quasi autant que l'esprit, les poètes tendres ou gentiment maniérés, comme Eustache Descamps, Froissart, Gresset. Il ne résiste pas à la tentation de réhabiliter les victimes, les dédaignés, les oubliés (Tristan l'Hermite). Les grotesques et les irréguliers ne le gênent pas; il les chérit, il met leur originalité en valeur, il est partisan de leurs audaces et de leurs excentricités dans la mesure d'un homme de goût. « C'est une pleine anarchie, » dit-il quelque part en manière de conclusion (II, 29), « mais l'anarchie n'a

rien qui doive répugner en littérature, et *elle ne fait autre chose que rendre l'histoire littéraire plus intéressante* ». Il rafraîchit des réputations un peu déteintes comme celle de Ducis. Sa bonté va jusqu'à lénifier les fautes des criminels. *Voleur, assassin, malfaiteur*, dit Lanson (p. 172) à propos de Villon; *gueux, meurtrier, filou*, ajoute-t-il plus bas; *ce gibier de potence*, dit Brunetière; *ce truand*, dira Faguet (I, 192), alliant dans un joli mot pittoresque l'accusation et l'excuse, sans sacrifier une saine appréciation morale.

Si maintenant on voulait examiner une à une toutes les parties de ce grand travail, il va de soi qu'on ne les trouverait pas d'égale valeur. Les régions les plus vulnérables sont au commencement et à la fin.

Moins hautement dédaigneux que Brunetière pour la longue enfance du moyen âge, il se préoccupe cependant trop peu de tous les problèmes d'origines et de filiation. Il regarde l'immense production épique des premiers siècles sans point de vue bien déterminé, en amateur plus amusé qu'entendu. Sa théorie sur l'origine des chants épiques est bien vieille : « Les plus anciennes chansons de gestes *ne sont guère qu'un développement de la cantilène primitive* » (p. 7); et plus loin (p. 10) « c'est de ces chants primitifs que sortit d'abord la cantilène, puis la chanson de geste, *qui n'est que le développement de la cantilène* ». Voilà des formules bien infidèles, et l'on pouvait certes indiquer la genèse de l'épopée d'une façon plus précise après les discussions déjà anciennes qui eurent lieu entre Léon Gautier et Gaston Paris sur ce point d'histoire littéraire.

En fait de classification des épopées, il se contente de l'ancienne division en trois cycles, qui laisse entière, comme un bloc, l'immense *matière de France*. Du cycle français, à part la *chanson de Roland*, il cite trois ou quatre poèmes à cause d'imitations partielles de Victor Hugo et de Henri de Bornier, mais pas pour des raisons de filiation ou de valeur intrinsèque des œuvres.

Quand il traite de la poésie lyrique en langue d'oc (chose peut-être superflue, mais qui ne gâte rien), il en traite seulement après avoir parlé de ceux des poètes du nord qui ont subi de son propre aveu l'influence du midi. Le point de vue de la filiation des genres et de la genèse des talents reste sacrifié. Dans les lyriques du Nord, si Gaston Paris est bon juge, il aurait fallu citer Gilbert de Berneville, « celui dont la forme est peut-être la plus achevée », et Gontier de Soignies, « dont les gracieuses chansons ont une allure libre et vive parfois presque populaire »¹.

¹ G. PARIS, *La littérature française au moyen âge*, § 128.

Dans le détail on rencontre des erreurs assez fortes ¹, heureusement faciles à faire disparaître à la seconde édition. L'auteur se trompe sur la langue de plusieurs poèmes; il confond les *pastourelles*, les *chansons à danser* et les *chansons de toile*; il n'a pas sur le *lai* des idées très précises. De même que les épopées ne sont que des cantilènes, « les *Renart* ne sont que des fables développées et étendues selon le goût d'un temps qui aimait la prolixité ». D'après cette définition, qui ne croirait que le *roman du renard* est un recueil de fables prolixes? C'est écarter de la définition justement ce qui fait que le *roman du renard* n'est pas un simple *Ysopet*, l'ordonnance, la mise en relation de

¹ Le dialecte de *Gérard de Roussillon* était intermédiaire entre ceux du nord et ceux du midi. M. Paul Meyer l'a démontré en 1869. Léon Gautier a épousé tout à fait son opinion : *Epopée* I^{er}, 134-135 et G. Paris a reproduit la conclusion de P. Meyer dans son manuel d'ancien français, § 25. — On a un *Fierabras* en traduction provençale imparfaite et un *Betonnet* composé en provençal de réminiscences d'œuvres du nord. — Comment peut-on ranger la chantefable d'*Aucassin et Nicolette* dans les poèmes de langue provençale et l'appeler un roman d'aventures? — La *Chanson des Albigeois* est faite de deux parties de dialectes différents.

— « Avec les *pastourelles* se confondent à peu près les *chansons à danser* ou *chansons de toile*, » I, p. 39. C'est à peu près mêler tout au lieu de différencier les genres.

— L'auteur parle des *lais* p. 17, p. 36, p. 56 et p. 120. La première fois il cite convenablement les *lais lyriques des harpeurs bretons*. Mais plus loin il nous apprend que les poèmes du cycle breton « sont devenus de *simples* *lais*, c'est-à-dire des *romans très longs* et d'une *fantaisie fastidieuse* »; et enfin, dernière manière, il range dans la poésie *didactique* les *lais* de Marie de France qui sont alors définis de *petits romans en vers*. Il y a là dedans, tout au moins, un peu d'incohérence. *Lai* est d'abord le nom des vraies chansons lyriques bretonnes. Après la conquête, s'étant répandus dans les cours d'Angleterre et de France, chanteurs et conteurs bretons firent pénétrer les fictions celtiques dans le monde roman. Ils donnaient d'abord une explication narrative du sujet, puis chantaient en s'accompagnant de la *rote* (harpe) les aventures ou les infortunes de leurs héros. Chant et récit s'appellent également *lais*, et voilà deux nouveaux sens du mot *lai*. Bientôt les sujets les plus goûtés furent racontés en *petits poèmes* français, qui reçurent aussi le nom de *lai*, et ce fut le quatrième sens. Nous possédons encore une vingtaine de ces *lais*, dont quinze de Marie de France. Plusieurs des romans bretons et des romans d'aventures postérieurs ne sont que des *lais* agrandis (G. Paris, § 55), c'est-à-dire des agrandissements de *lais* primitifs et courts. Mais ces romans ne portent point le nom de *lais*. — M. Faguet se corrige lui-même en partie p. 120, en traitant du *lai* et du *virelai* à stances.

fables se rapportant à un même personnage, leur union et enchevêtrement intime, l'âme enfin qu'y insufflait peu à peu la satire des mœurs féodales. C'est y ajouter d'autre part, sous le nom de prolixité, un caractère qui n'est pas celui de la première époque du Renart, ni même de la seconde.

De ces objections il résulte que l'étude du moyen âge doit se faire en compagnie des spécialistes, parce que la littérature très touffue et très compliquée dont l'histoire doit rendre compte ne peut être jugée au point de vue de l'art qu'après avoir été comprise et analysée scientifiquement. Quittons donc cette aile de l'édifice où le châtelain ne fréquente que par exception, et pénétrons enfin dans son vrai domaine.

Là, M. Faguet, armé par ses études antérieures sur les grandes époques de notre littérature, juge en maître et des hommes et des choses. Il dit les mots décisifs et qui emportent la conviction. Il excelle à ramasser en formule courte un paragraphe d'analyse. Ses développements d'ailleurs ne semblent jamais longs, tant le style est vivant et primesautier, tant l'auteur a l'art de condenser beaucoup de sens en des comparaisons suggestives. Gerson est le Bossuet du XIV^e siècle; *Ami*, du *Roman de la Rose*, est quelque chose comme le Don Juan ou le Desgenais de l'époque; Ramus est un premier Descartes; Bernardin de Saint-Pierre est le premier des Pierre Loti. Sans doute il y a toujours quelque chose à rabattre de ces comparaisons brillantes. D'abord elles notent des ressemblances là où l'analyste un peu délicat désirerait des différences. Mais, loin d'être isolées, comme elles ne sont introduites qu'en guise de synthèses initiales ou finales, elles illuminent comme des éclairs dans la clarté continue de l'exposition. Il y en a même qui sont émouvantes. Quand Alfred de Vigny est dénommé tout à coup un Leopardi français, l'imagination croit sentir les génies qui s'aimaient par delà les monts, et croit entendre vibrer sympathiquement ces deux grands cœurs désabusés. J'en conclus que ce système d'analogies est très suggestif, excellent pour les lecteurs d'élite avec lesquels on ne court pas le risque d'expliquer l'inconnu par l'inconnu.

On trouve non seulement les personnes comparées aux personnes, mais aussi les genres aux genres, ce qui n'est pas moins piquant. « Les *moralités* ne sont autre chose que des *revues*. Il n'y a rien de nouveau sous le lustre » (I, 225). — « Si l'on veut, la *sotie* était la première page du journal, et la *moralité* la troisième » (I, 226), l'une s'occupant des questions du temps présent, l'autre des personnes et faits divers. — Au fond la *sotie* est une *satire* dialoguée » (I, 225). — « La moralité était un petit mélodrame populaire » (I, 226). En voilà maints exemples en deux pages.

Pour pouvoir sauter ainsi d'un temps à un autre, d'un auteur à un autre, d'un genre ou d'un type à un autre type, à un autre genre, il

faut de l'étendue d'esprit et de l'imagination, une curiosité et une affectivité naturelles toujours en action. A ces qualités que personne ne lui refusera, M. Faguet joint beaucoup de malice. Au rebours des graves historiens, souvent il fait de l'histoire à nos dépens, car il ne manque guère l'occasion de relever le goût des choses anciennes par des allusions piquantes aux questions actuelles. A propos des *puy*s ou *chambres de rhétorique*, il n'oublie pas de décocher un trait aux petits cénacles, aux sociétés littéraires et académies de province (I, 130). Les idées de Du Perron lui donnent occasion de lancer son mot contre la trop grande diffusion des études classiques (I, 314). Les passions du présent lui servent à galvaniser le passé mort. Au reste, point d'amertume dans la plaisanterie : en signalant le ridicule de nos petites coteries remuantes et prétentieuses, il les déclare en même temps honorables et très utiles. Et n'aime-t-il pas en les taquinant ces professeurs du moyen âge que d'emphatiques surnoms comme celui de *docteur invincible* faisaient ressembler de loin à quelque vaisseau de guerre? Les lecteurs prévenus sentiront bien ce que recèle telle affirmation de fait, tel aphorisme d'allure purement théorique : contre qui affirme-t-il que les lettres de Madame de Sévigné furent presque autant lues manuscrites qu'elles le furent imprimées un siècle environ plus tard? et contre quel système insinue-t-il, à propos de l'*Esprit des lois*, qu'il est hasardeux de juger des œuvres par la façon dont elles sont accueillies et par l'influence qu'elles ont exercée?

Beaucoup trop passionné et trop vivant pour que l'objectivité absolue règle tous ses jugements, M. Faguet a ses préférences. Il préfère les fougueux et les passionnés, tel Rousseau, tel Maupassant, comme aussi d'autre part les compliqués et les raffinés, c'est-à-dire ceux dont le talent n'est pas tout en surface, mais en profondeur, avec des arrières-plans et des coins d'ombre délicieux à pénétrer, tel Racine, tel Lafontaine. Avec quelle finesse il définira la charmante sagesse de Montaigne? Avec quelle justesse il mettra en parallèle Montaigne et saint François de Sales? Quelle page splendide sur le livre de l'*Imitation* (I, 235), à laquelle je ne trouve pas d'équivalent dans les autres Manuels? Chose étrange, ou plutôt chose trop naturelle, il m'a semblé que la bienveillance de l'auteur diminue quand il aborde le XIX^e siècle. Il se défie trop de la philosophie et de la littérature qui se font, même de celles qui sont faites. On ne trouve pas Stendhal, Auguste Comte, Renan, Taine, Bourget, Anatole France, ni Sainte-Beuve romancier et poète, ni les Goncourt, Verlaine, Leconte de Lisle traités d'une façon aussi avantageuse, ni, pour tout dire, aussi équitable, que Charles Nodier, Fran-

1 Vol. II, p. 96. — Comparez Brunetière, *Manuel*, p. V.

çois Coppée, Guy de Maupassant, Eugène Fromentin. Certes on ne mesure pas la valeur d'un homme ni son influence au nombre de lignes qui lui est consacré dans un manuel ; mais quand la restriction domine, quand le mot cruel ou seulement sévère s'étale au premier plan, le portrait déformé tourne à la caricature. Il y a moins de parti pris, plus de sérénité dans les pages correspondantes de Lanson ¹. Si on veut louer M. Faguet d'être très personnel, c'est à condition d'accepter que cette personnalité a son revers. Je ne rechercherai pas si cette qualité a sa raison d'être dans un manuel : elle a sa raison d'être partout, puisqu'aussi bien elle ne pourrait ne pas exister. C'est aux lecteurs à corriger un livre par un autre, et à se faire, eux aussi, une opinion (qui sera entachée de personnalité aussi), par la méditation des œuvres originales.

Il faudrait encore, pour rendre justice à cet ouvrage, l'examiner à bien d'autres points de vue. On y rencontre à chaque pas des poignées de vérités morales, de préceptes littéraires, d'aperçus ingénieux ou profonds. C'est tantôt sur la vraie valeur de la philosophie (I, 157); tantôt sur la mode dans l'expression des divers sentiments (I, 187); sur l'importance des règles négatives, à propos de Sarcey (II, 447); ou bien il lance des boutades contre la critique elle-même, ou, passant de Molière à Racine, il raille les variations du goût français, qui, d'une génération à l'autre, se fait le dévot de Corneille ou de Racine, comme au temps de Madame de Sévigné, et se croit obligé de mépriser l'un des deux.

Ainsi, à chaque page, il y a des trouvailles à faire. Ce serait un travail qui dépasserait les bornes du compte-rendu que de les coordonner en un corps de doctrine. Au surplus, il répugnerait sans doute à cet esprit ingénieux et ondoyant d'être emprisonné dans des formules qui éteindraient les nuances, résoudraient les contradictions, écraseraient sous de prétentieux vocables des jugements de moraliste, de philosophe et de littérateur qu'il tient comme en suspens pour les colorer, les réformer, les coordonner à nouveau. Ce serait le trahir que de l'engager à fond; et certes il ne veut s'engager à fond ni, comme philosophe, dans le positivisme étroit de Comte, ou dans la méthode de conciliation de Fouillée, ou dans la métaphysique flottante de Renan, ou dans la doctrine de l'évolution universelle, ni, comme critique, dans les voies de Sainte-Beuve ou de Taine ou de Brunetière. C'est un éclectique, à qui

¹ Le tableau d'ailleurs y est plus complet et ne ressemble pas à une revue. Lanson consacre 234 pages au XIX^e siècle; Faguet 148, dont il faut défalquer environ 25 pages occupées par des gravures, et les pages du début consacrées à des attardés du XVIII^e siècle.

l'occasion suggère la méthode, qui s'inspire des contingences et qui préfère voler d'un système à l'autre avec l'intention bien arrêtée de ne se laisser choir dans les mailles d'aucun.

J. FELLER.

Lois de Guillaume le Conquérant, en français et en latin, textes et étude critique publiés par JOHN E. MATZKE, avec une préface historique par CH. BÉMONT. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire). Paris, Alphonse Picard et fils.

Voilà une publication embarrassante pour la critique. Elle relève, en effet, de plusieurs juridictions, et, à bien considérer, un juriste y trouverait plus ample matière à dissertation que moi. La préface historique de M. Bémont s'adresse, d'autre part, à une compétence qui me manque; je ne l'analyserai donc point. On est, d'ailleurs, bien d'accord pour assigner un haut prix au texte des lois *dites* de Guillaume le Conquérant; on y trouve des dispositions, un état de mœurs, une terminologie qui prêtent à d'innombrables commentaires. Sont-elles, ces lois, contemporaines du Conquérant, ou bien y a-t-il eu usurpation de titre? Autre question, que la critique s'est essayée à résoudre et qui, après le dernier effort de MM. Bémont et Matzke, semble définitivement tranchée dans le second sens.

M. Matzke, en philologue consciencieux et érudit qu'il est, a laissé à son collaborateur le soin de grouper les données de l'histoire; il s'est satisfait de moins, ou, si l'on veut, d'autre chose. Reprenant la thèse de MM. Liebermann et Maitland, l'accentuant encore, il rajeunit considérablement le texte des lois; il le croit du milieu du XII^e siècle, ou, pour mieux reproduire ses termes et sa pensée, il croit que l'original perdu du seul manuscrit conservé a été composé « entre 1150 et 1170 ». Enfin il est d'accord avec M. Liebermann pour soutenir « que le texte français des *Lois de Guillaume* est l'original d'après lequel a été écrit le « texte latin. »

Ce sont là les principales démonstrations qui occupent M. Matzke et qui donnent une certaine ampleur à cette publication, dans laquelle le texte (en gros caractères) occupe 32 pages et la préface LIV. J'attendais une troisième partie, qui manque et vraiment nous prive fort; je veux parler d'un commentaire de ce texte, hérissé de difficultés exégétiques et de termes barbares; un glossaire eût été aussi le bienvenu; mais peut-être le caractère pédagogique de la collection est-il tel qu'il exclut ces commodités pour le lecteur.

Au début de son introduction, M. Matzke nous renseigne sur le manuscrit, qui ne renferme que les 28 premiers titres et sur les manuscrits perdus, dont nous avons d'assez médiocres reproductions dans quelques recueils de lois des XVII^e et XVIII^e siècles; ç'a été de sa part une tentative ingénieuse que de retrouver, sous l'imprimé, d'antiques versions trop souvent mutilées, de les classer et d'établir leur rapport avec le codex conservé à Holkham en Norfolk. Il admet, entre l'original perdu et les versions reproduites dans l'imprimé, trois intermédiaires, deux communs à toutes ces versions (Y et X) et un troisième auquel remontent seulement trois d'entre elles (X'). Le codex unique (Hk) se rattacherait directement à O(riginal). J'en doute pour une raison au moins et la voici : Le dernier titre que Hk possède est donc le 28^e, particulièrement avarié. Voici comment il débute « *De chascuns X hides del hundred un hume dedenz la feste Seint Michel e la seint Martin*, ce que le latin rend ainsi : *De qualibet hida in hundredo. iiij. homines ad stretwarde invenientur a festo Sancti Michaelis usque ad festum Sancti Martini.* » Les divergences sont soulignées; elles sont toutes en faveur du latin; mais il en est une particulièrement caractéristique; c'est le 3^e mot du texte français : X = dis, et ce *dis* figurait dans le prototype de Hk; seulement il y représentait maladroitement *des* (de les). non *dix*; on voit par quelle grossière méprise nous avons ici le chiffre romain X; or à moins d'admettre que l'original eut *dis* et non *des* (X' avait *des* ou il l'a restitué), il faut bien supposer que cette forme se trouvait dans un intermédiaire perdu (appelons le O') d'où elle a passé également dans M. Cet O' avait déjà omis *seint trovez* où un tour analogue, que réclame le contexte, qui figure dans le latin et dont il n'y a pas trace dans les manuscrits et imprimés; peut-être même y avait-il *iiii humes*, conformément au latin *iiii homines* d'où on a fait *un* (*hume*), ce qui n'aurait rien d'exorbitant, car il y a quatre jambages des deux parts; enfin rien ne prouve que *e la seint Martin* pour *a* (latin *usque ad*) la S. M. ne soit pas une altération de O', aucune version n'offrant *a*. Un examen minutieux des 27 autres titres, que renferme Hk, donnerait peut-être lieu à des observations analogues.

Le second point traité par M. Matzke est le rapport du texte latin avec le texte français. J'ai déjà fait connaître sa conclusion, qui est aussi celle de M. Bémont. Elle me paraît fondée, quoique tous ses arguments n'aient pas une égale valeur. Il est très exact que le traducteur a opéré avec intelligence et même qu'il montre de l'érudition; il glose son texte, il le complète et l'éclaire (voyez not. § 21,2 le mot *calumpniator*); il ne se fait pas scrupule non plus d'ajouter des titres, il bouleverse même l'ordre de ceux-ci dans un intérêt très louable. Il convient cependant de dire — et l'éditeur ne le dit pas assez — qu'il pêche quelquefois par omission; ainsi § 21,1, il laisse de côté un passage

important; § 30, il n'a pu traduire complètement par *nec querant ingenium* les termes obscurs, que l'éditeur, aidé de M. Thomas, a essayé de débrouiller *cartre faire n'avurie quere* (?); § 5 la restriction importante *mes qu'il n i ouüst cent almaille* n'est pas dans le latin; § 10,1 s'il a omis tout un passage, ce n'est pas pour les raisons que donne l'éditeur, mais simplement parceque le copiste qu'il a suivi, trompé par la répétition des mêmes mots *al pouz tuteveies*, avait probablement omis ce même passage. M. Matzke invoque aussi les « titres » ou plutôt les intitulés des lois, qui sont d'usage constant chez le traducteur et qui, dans Y, d'où il semble dériver, figurent assez rarement. Moins rarement qu'il ne le pense, car pourquoi ne pas reconnaître ce caractère d'intitulé aux tournures, parfois singulières, dont s'est servi le rédacteur anglo-normand pour introduire les titres 1, 6, 20 et 21 ? Il n'y a qu'à répéter les premiers mots, ou à les détacher suffisamment, pour qu'ils fassent fonction d'intitulé. J'ajouterai que les passages allégués en faveur de la conformité plus grande de Y et du latin ne sont pas tous également heureux; § 15 c'est au contraire *Hk* et ce dernier qui coïncident quant au nombre des *homines*; § 3-2, 3-3 et 3-4 il ne s'agit que d'un *e* retranché ou ajouté; § 20,1, l'accord est en sens inverse de ce qu'on promet; § 21,2, il faut remarquer que le 2^e et le 3^e passages cités se suivent dans le texte (M. Matzke les isole) et qu'il suffit de lire *et in* dans le latin, qui seul diffère; Y a, il est vrai *e* (encore une fois) omis dans *Hk*; mais le reste du texte rapproche les deux versions françaises et les éloigne du latin. Au surplus, ce sont là des bagatelles, et l'ensemble de la démonstration est satisfaisant.

J'aurais aussi plus d'une remarque à faire, si je ne craignais d'allonger exagérément ce compte rendu, sur le chapitre suivant de la préface de M. Matzke. Celui-ci s'efforce d'y établir l'âge du ms. *Hk*, et, par ricochet, celui de l'original. Que celui-ci soit plus ancien, cela semble hors de doute, et, en admettant un intermédiaire O', je penche à le reculer encore de quelques années vers le début du XII^e siècle. Je reprocherai même à M. M. de ne pas attacher assez d'importance aux archaïsmes qui surnagent dans *Hk*, dont il proclame, d'ailleurs, le caractère « conservateur »; la forme *fiede* § 15, la conservation de la dentale finale après *a* (-*ed*, -*et* a souvent fait place à *e* et je renvoie ici à Mall, *Li Cumpoz*, pp. 84, plutôt qu'à Suchier, *Reimpredigt XXIII*, dont les objections ne m'ont pas convaincu); *li* prédominant au nom. sg., l'antiquité des formes du présent du subj. de la 1^{re} conjugaison, tout cela plaide en faveur d'une date plutôt antérieure à 1150; quand M. M. écrit que « le copiste de *Hk* doit avoir rendu l'orthographe de son original, » il oublie que nous sommes en Angleterre, en pleine corruption du français, et qu'il s'agit d'un texte où fourmillent les termes du droit germanique. Où il a tout à fait tort, à mon sens, c'est lorsqu'il argumente de *ocist* § 7

pour nous montrer *s* ébranlé ou même en train de s'amuir : *ocist* est bel et bien un parfait à sens de passé indéfini; quant à *meimes*, c'est un cas tout à part; dans Crestien il joue un cavalier seul qui lui a valu tous les soupçons; je ne tirerais jamais de preuve de *meimes* : -*imes* contre le maintien de la sifflante. En somme, à la différence de ce qui se passerait sur le continent, je n'oserais me prononcer ici sur la date du texte original avec la précision relative (1150-70) de M. M., bien que j'apprécie la valeur de plusieurs de ses arguments.

Du texte lui-même si souvent publié et critiqué, il y a peu à dire. Dans les 28 premiers titres, la critique conjecturale n'avait pas grand espace pour se mouvoir; M. Matzke ayant renoncé à uniformiser l'orthographe et à rectifier la déclinaison, sa tâche était de minutie plutôt que d'ingéniosité; il s'en est bien acquitté: *left* § 4 est évidemment la bonne forme; *lieve li cris* est d'usage courant en a. fr. En revanche après le § 28 (si mutilé et dont j'ai parlé plus haut), l'ingéniosité pouvait se donner carrière; M. M. m'a paru avoir été bien inspiré, en général, dans ses retouches; § 37 je lirais *meslez* (*mesceez* dans des éditions) et non *vietlez*; le sens est bien : chercher noise; § 44 au lieu de *l'en asete* des vieilles impressions je postulerais *ase(n)te* avec *n* suscrit dans les mss. perdus; enfin § 49 *plenere* a beau être appuyé par S. W. Wh.; je crois que *plevere*, quoique altéré, est la bonne leçon; *plevir fei* répond à « juramento »; il y a aussi, dans les anciennes coutumes normandes un certain mot *plevine*, écrit *plevene* (voyez Godefroy s. v.) et qui devait être pris en considération.

M. WILMOTTE.

FRÉDÉRIC LOHMANN. *Die staatliche Regelung der englischen Wollindustrie; vom XV bis zum XVIII Jahrhundert.*

(*La réglementation de l'industrie de la laine par l'État en Angleterre, depuis le XV^e jusqu'au XVIII^e siècle*). Collection des Staats und socialwissenschaftliche Forschungen de Schmoller. Leipzig, 1900. 100 pp.

La commission académique chargée de la publication des *Acta Borussica* désirait, afin d'éclairer la politique industrielle de la Prusse pendant la période mercantiliste, pouvoir la comparer avec celle des autres pays; d'où, l'étude de M. Lohmann.

La politique mercantiliste se caractérise, ainsi que celui-ci le rappelle au début de son travail, par l'élargissement du marché local, qui s'étend à tout le pays, par la réunion entre les mains de l'État des fonctions directrices de la vie économique, par la lutte commerciale et

politique de la nation en voie de formation contre les autres nations voisines concurrentes, enfin, par le développement de la division sociale de la production, les progrès des transactions et des moyens d'échange, et la tendance à favoriser par un excédent d'exportations l'afflux du numéraire.

L'avènement de cette politique nouvelle marque le passage de l'organisation économique locale à l'organisation rationnelle, et en même temps, celui de l'industrie de métier à l'industrie à domicile. L'élargissement du marché donne aux échanges et au commerce une complexité et une importance plus grandes, et impose à l'industrie des exigences auxquelles les aptitudes des anciens artisans ne peuvent suffire; la nécessité d'une forme capitaliste de production se fait sentir, et d'un autre côté, l'accroissement du capital la rend possible. Cette forme nouvelle de production est l'industrie à domicile : le commerçant capitaliste assume les risques commerciaux de l'entreprise, fournit des commandes, avance souvent la matière première et, plus rarement, les moyens de production (outils et ateliers), et dans ce dernier cas, il prend une part assez active à la direction de la fabrication.

Le passage de la petite industrie de métier à la moyenne ou grande industrie à domicile s'opéra généralement à la fin du moyen âge, ouvrant, avec le XVI^e et surtout le XVII^e siècles, la période de la politique mercantiliste. Tel fut le cas en Allemagne. Mais le développement économique de l'Angleterre se présente sous un aspect quelque peu différent : l'organisation locale fut loin d'y atteindre une vitalité aussi forte que sur le continent, tandis que, d'autre part, l'organisation nationale s'affermir beaucoup plus tôt.

Ici, ces deux stades du développement historique se succèdent moins, si je puis m'exprimer ainsi, et s'entrecroisent davantage, les origines de l'époque mercantiliste moderne remontant beaucoup plus avant dans la période de la petite industrie de métier qui, ainsi que l'organisation locale, ne parvint pas à un épanouissement aussi complet. C'est le cas de recourir à cette comparaison frappante, que j'entendis formuler pour la première fois par l'éminent professeur de Leipzig, M. Lamprecht : les grands phénomènes historiques, disait-il, au lieu de se succéder brusquement, l'un excluant l'autre, coexistent au contraire, mais à des degrés différents de leur épanouissement, le phénomène prochain prenant par exemple naissance au sein même du phénomène actuel, et se développant ensuite peu à peu pendant que l'autre décline de plus en plus — telles, ajoutait-il, les vagues de la mer, qui, tout en s'affaissant, renferment déjà en formation, la masse de liquide qui, en se gonflant, va donner naissance à la vague nouvelle. — La façon dont se succédèrent l'organisation économique locale avec sa petite industrie de métier, et l'organisation nationale ou mercantiliste avec sa forme de

production à domicile, en offrent un exemple remarquable. Or ceci est vrai surtout de l'Angleterre, au point qu'on peut dire que les deux stades d'organisation économique y apparurent presque simultanément, ainsi que je me suis efforcé de le démontrer dans mon travail sur l'industrie de la laine de ce pays¹. Ici, la politique dite mercantiliste s'étend sur une période plus longue qu'ailleurs, embrassant tout le XV^e siècle, ainsi que l'admet M. Lohmann; peut-être même pourrait-on la faire remonter à une date encore plus reculée.

L'industrie de la laine était digne d'attirer l'attention de l'observateur : très ancienne, ayant atteint de bonne heure un développement technique relativement avancé, industrie très importante, autrefois surtout (alors qu'elle subvenait seule à la satisfaction du besoin de vêtement), elle touchait aussi, par la production de sa matière première (l'élevage du mouton), à d'autres intérêts considérables; enfin, les tissus, les fils et la laine brute, aisément transportables, donnèrent lieu de bonne heure à un commerce actif. Aussi cette industrie est-elle vraisemblablement celle qui, en Angleterre, fut l'objet de la réglementation la plus touffue; elle présente par conséquent un champ d'observation des plus riches à celui qui étudie la politique mercantiliste. L'étude de M. Lohmann constitue donc une contribution scientifique très utile.

Je ne crois pas opportun cependant d'en donner un résumé, car, par sa concision il risquerait fort d'être sec, peu intéressant et d'ailleurs peu instructif. Je me borne donc à indiquer de quelle manière l'auteur a groupé le résultat de ses recherches; son exposé aborde successivement les points suivants : la naissance et l'organisation de l'industrie à domicile, la réglementation de la concurrence, celles des rapports entre patron et ouvriers, les prescriptions concernant la production et la qualité des étoffes, le contrôle de la fabrication, la réglementation du commerce de la laine et des fils, et enfin les mesures protectrices de l'industrie.

LAURENT DECHESNE.

G. LANG. **Von Rom nach Sardes.** *Reisebilder aus klassischen Landen.* 2^e édition. Stuttgart, Steinkopf. 1900. 307 pp. 3 mk.

L'auteur de ce livre raconte les impressions d'un voyage qu'il a fait en 1894 dans les pays classiques, Italie, Sicile, Grèce et Asie Mineure.

¹ L'évolution économique et sociale de l'industrie de la laine en Angleterre. Paris, Larose, 1900.

Plusieurs chapitres ont ~~paru~~ d'abord comme feuilletons dans un journal allemand; le récit s'adresse donc au grand public plutôt qu'aux archéologues de métier, et il a bien le ton et le style de la vulgarisation allemande. En bon Luthérien, l'auteur s'irrite en Italie contre la superstition catholique; homme du Nord, il se scandalise au spectacle de la paresse méridionale, et sujet de l'empire du monde le mieux ordonné, « il se demande vainement, à Naples, où se trouve la police pour le protéger contre l'effronterie des mendiants. » Le lecteur allemand sent ainsi flatté le sentiment de la supériorité germanique, et l'on comprend que l'ouvrage soit déjà arrivé à sa seconde édition. D'autre part, l'auteur — Frau Wilhelmine Buchholz n'est-elle pas parmi ses lectrices? — a su introduire aux bons endroits quelques anecdotes classiques et pittoresques, et les raconter avec conviction et humour.

Si la personne et les sentiments du narrateur apparaissent dans leur pleine sincérité, c'est pour le lecteur un intérêt de plus; en même temps que les pays décrits, il voit devant lui, bien vivant, le voyageur qui les parcourt. Hâtons-nous d'ajouter que l'auteur possède à un haut degré une autre qualité bien allemande, le sérieux et l'exactitude; le lecteur peut se fier en toute assurance aux faits qu'il raconte. Les descriptions sont sobres et intéressantes; les renseignements archéologiques, clairs et bien choisis, disent l'essentiel qu'il faut connaître. Ce n'est qu'à propos d'Ithaque que l'auteur entre dans quelques détails érudits; il le fait avec une réelle compétence, et l'on est tenté, après sa description, de continuer à voir avec lui dans Ithaque l'île d'Ulysse, malgré l'opinion contraire émise récemment par M. Dörpfeld.

Le récit sympathique de M. Lang mérite d'être lu, même en dehors de l'Allemagne, par tous ceux que charment les souvenirs et les lieux classiques.

L. P.

Dr ALOIS GEISTBECK. **Bilder-Atlas zur Geographie von Europa.** — **Bilder-Atlas zur Geographie der aussereuropäischen Erdteile.** (Édités par le *Bibliographisches Institut*). Leipzig et Vienne, 1897 et 1898. 2 vol. texte descriptif; 233 et 314 gravures; 184 et 240 pp. 2 m. 25 et 2 m. 75.

On sait avec quelle activité et avec quel succès le *Bibliographisches Institut* se consacre à l'œuvre de la vulgarisation scientifique dans les pays de langue allemande. A côté de ses multiples éditions populaires à

10 pf. (les *Meyers Volksbücher*)¹, son catalogue de librairie offre un choix copieux et des plus variés d'ouvrages de littérature allemande et étrangère, d'histoire littéraire, de géographie et d'histoire naturelle².

Ces ouvrages s'adressent pour la plupart au grand public. D'autres sont spécialement destinés à la jeunesse des écoles. Dans ce nombre figurent les *Albums d'images* (*Bilder-Atlas*) : quatre sont consacrés à la zoologie (leur auteur est le P^r D^r W. Marshall), deux à la géographie (D^r Al. Geistbeck). C'est de ces deux derniers que nous voudrions entretenir les lecteurs de la Revue.

Fournir aux élèves des *écoles élémentaires et moyennes*, c'est-à-dire dans un cadre restreint et sous un format pratique — celui des cahiers d'écoliers —, une collection d'*images* géographiques qui puissent compléter les notions recueillies dans l'Atlas-Manuel et le livre classique : tel est le but des B. A. Quand, sous la direction du maître, l'élève aura tracé le croquis d'un pays, il trouvera dans le B. A. une série de gravures — des scènes de la nature le plus souvent, — susceptibles de l'impressionner vivement, de lui rendre concrètes les données de la carte géographique, de lui faire saisir, dans leurs traits les plus décisifs, les particularités de chaque région dont il aura, sur son album de cartes, fixé les contours.

Les deux parties dont se composent les B. A. (texte explicatif et gravures) se présentent à lui dans une toilette irréprochable : c'est l'usage traditionnel de cette puissante maison d'éditions qu'est le B. I. Si des maîtres dans l'art du dessin et de la gravure ont été chargés de l'imagerie, le D^r Al. G. a fortement aidé au succès des deux B. A. par le grand soin qu'il a mis à la rédaction du texte³. Les collégiens allemands ont en lui un excellent guide, qui a le souci constant du mot décisif, de l'expression faisant image par elle-même. La lecture du texte est à la fois attrayante et instructive. Le D^r G. a, au reste, puisé aux meilleures sources d'information : l'abondante géographie du D^r W. Sievers, les ouvrages de Supan et de Ule, des relations estimées de voyages, des rapports des meilleurs explorateurs.

¹ A la fin de 1899, 1250 numéros avaient paru.

² Tandis que le grand *Meyers Konversations-Lexikon* (19 vol. avec les suppl.) arrivait à sa 5^e édition, et sa réduction, le *Kleines K.-L.* (3 vol.) à son 6^e tirage, en novembre dernier paraissait la 2^e édition du *Meyers Hand-Atlas* (13 m. 50), enrichi de 13 nouvelles cartes, dont 3 spécialement consacrées aux colonies allemandes d'Afrique et d'Océanie — et d'un registre de 75,000 noms géographiques, indépendant des tables consacrées aux plans des plus grandes villes du monde.

³ Une 2^e édition du B. A. (1^{er} vol. *Europe*) a paru en 1898 ; c'est celle que nous avons examinée.

Plan et méthode nous paraissent très heureux. Mais pourquoi avoir rejeté toutes les gravures à la suite du texte et publié celui-ci d'un seul jet? Ils nous semble que, si les gravures eussent été intercalées, chacune à sa place, dans le texte, le but visé eût été bien plus sûrement atteint. La plupart des illustrations, représentant des « *scènes de la nature* », ne peuvent être entièrement saisies qu'à l'aide du texte même, qui n'en est que le commentaire obligé et qu'il coordonne entre elles.

Les B. A. sont plutôt « une promenade à travers le monde » qu'une géographie universelle ou « un globe illustré »; sans doute, l'orographie, l'hydrographie, le climat, la faune, la flore, les ressources naturelles et industrielles, les éléments ethnographiques sont tour à tour passés en revue, mais seulement dans leurs traits les plus marquants et avec sobriété.

Dans le volume consacré à l'Europe, il est vrai, une part très copieuse est faite aux régions de langue allemande : près de la moitié du texte et des gravures leur est consacrée. On ne s'en étonnera pas, les B. A. s'adressant en particulier à la jeunesse des écoles allemandes. Il est au reste, très visible qu'on s'est proposé de faire aimer la patrie à ces jeunes gens, de leur en décrire toutes les beautés pour la leur faire aimer davantage. Peut-être cette préoccupation entraîne-t-elle de ci de là le rédacteur du texte à l'abandon, plutôt conscient qu'involontaire, de cette objectivité que, partout ailleurs, il a su garder. Peut-être aussi les petits pays sont-ils, par le fait, sacrifiés outre mesure aux plus grands. Le Portugal (p. 40), l'Irlande et l'Écosse (pp. 47 et 48) obtiennent à peine les honneurs d'une mention. Notre petit pays, en dépit de la grande situation économique qu'il s'est faite dans le monde ¹, n'est guère mieux partagé. Quelques lignes pour encadrer deux vues d'Anvers et Bruxelles ²; rien de plus (pp. 29-30).

Le choix des gravures a été particulièrement heureux pour les contrées alpestres, l'Italie, la péninsule Balkanique, la Russie et les régions polaires. Un grand nombre d'entre elles, reproduites d'après des photographies, donnent l'illusion de « l'instantané ».

Dans le second volume, les descriptions sont conçues sous forme d'esquisses de voyages. Partant de la rive asiatique du Bosphore, le D^r G. promène ses collégiens à travers l'Asie, l'Afrique, le nouveau

¹ Cf. le remarquable rapport soumis à notre *Chambre des Représentants* (*budget extraordinaire*. 1899), dans lequel sont groupés, en un tableau comparatif, des documents de statistique commerciale.

² Nous y relevons une double erreur d'information : ni l'*hôtel de ville*, ni la *maison de la Hanse* d'Anvers — cette dernière d'ailleurs disparue — n'appartiennent « au moyen âge », par la date de leur édification (fin du 16^e siècle).

continent et l'Océanie. Montagnes et vallées, plateaux et plaines, déserts, fleuves et côtes maritimes sont tour à tour visités. Le voyageur s'arrête çà et là devant les espèces les plus marquantes de la flore et de la faune, étudie en passant chaque groupe d'habitants, s'informe de leurs mœurs, de leur manière de vivre. Tantôt une analogie, tantôt un contraste permettent d'évoquer la patrie lointaine, dont on observe, en toute occasion propice, l'œuvre d'expansion extra-européenne. Maintes fois, le guide cède la parole à un professionnel de l'exploration : Von Richthofen et Bretschneider l'aideront ainsi à faire voir la Chine, Brehm la Sibérie, Przewalsky le Thibet et les steppes mongoles, H. Barth et Zittel le Sahara, F. Ratzel les Alleghanis et le Niagara; Burmeister décrira la *pampa* argentine et Wilkes un atoll océanien.

Exactitude, vie et couleur : telles sont, ici encore, les qualités qui dominent dans le texte descriptif.

Nous nous permettons pourtant de signaler, comme insuffisamment documentés, les deux chapitres relatifs au bassin du Congo et à l'Afrique australe (exception faite du *Sud-Ouest* allemand qui, lui, est copieusement traité) ¹. La même observation s'applique aux terres antarctiques (15 lignes) et aux îles de la Malaisie, à peine mentionnées ².

L'abondante imagerie de ce 2^e volume (314 gravures) constitue une collection des plus intéressantes et des plus variées : dessins d'après Reclus, Dieulafoy, Roskoschny, Nordenskjold, Barth, Cameron etc.; types les plus divers (Turcs d'Asie-Mineure, marchands hindous, Samoyèdes, Papous, Fuégiens, Gauchos, Dakotas, Boschmens, nègres du Soudan etc.); scènes prises sur le vif (une rue hindoue, Chinois à table, Nord-Australien en chasse, groupe d'Esquimaux) etc.

Nous ne nous étonnons point que les B. A. du D^r Geistbeck aient reçu de multiples et précieux encouragements des gouvernements prussien, saxon, badois etc.³, et qu'ils aient accès dans les écoles suisses et autrichiennes comme dans les allemandes.

Des publications similaires recevraient, nous n'en doutons pas, le meilleur accueil dans nos Athénées, où les professeurs depuis si longtemps se plaignent de l'insuffisance de l'outillage géographique et du caractère si peu « intuitif » des manuels *nationaux* dont ils disposent ⁴.

EM. DONY.

¹ Pp. 42-43 et 45-46. — ² p. 72 et p. 30. — ³ Voir les références en tête de l'ouvrage. — ⁴ Signalons pourtant, dans cet ordre d'idées, l'heureuse initiative de M. A. VERMAST, directeur de l'École moyenne de Menin, auteur de deux cours de géographie (I. *Europe*. II. *Parties du monde*) qui ont récemment obtenu le patronage du Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen.

The English Faust-Book of 1592, *edited with an introduction and notes by H. LOGEMAN*. (Recueil de Travaux publiés par la Faculté de Philosophie et Lettres de Gand, fascicule 24). Gand, Engelcke et Amsterdam, Gebr. Schröder, 1900. XXIV-175 pages in-8°.

Comme M. Logeman l'a montré récemment dans ses *Faustus-Notes*, dont cette *Revue* a donné un compte rendu (tome XLII, p. 321), le *Faust* de Marlowe est basé exclusivement sur la traduction anglaise du *Faustbuch*. Malheureusement, l'édition que Thoms a donnée de celle-ci en 1858, et dont les commentateurs de Marlowe se sont généralement servis, présente de grands désavantages. D'abord, il est devenu difficile de se la procurer; ensuite elle ne reproduit pas le texte le plus ancien, de sorte qu'il lui manque un chapitre entier et qu'elle contient nombre d'erreurs.

M. Logeman a donc fourni un complément utile de ses *Faustus-Notes* en publiant une reproduction scrupuleusement fidèle de la plus ancienne édition connue, celle de 1592, dont un seul exemplaire existe encore au British Museum. Les variantes données au bas de la page permettent de comparer avec Thoms. Le texte est précédé d'une introduction dans laquelle l'auteur fait l'historique de sa publication; en outre il y prouve qu'il a dû exister une édition plus ancienne encore que celle de 1592; il examine aussi les hypothèses possibles quant au nom et à la personnalité du traducteur, dont on ne connaît que les initiales P. F. L'auteur a fait tirer de son « reprint » un nombre restreint d'exemplaires ornés d'illustrations reproduisant des gravures et dessins anciens qui ont trait à la légende de Faust. L'édition ordinaire contient une liste descriptive de ces illustrations.

Enfin M. Logeman fait suivre son texte de notes critiques, dont une grande partie concerne les détails géographiques donnés par le *Faustbuch* ou P. F. sur à peu près tous les pays d'Europe. L'auteur avait espéré en déduire des indications sur l'identité du traducteur, mais son attente a été trompée. Chaque fois que P. F. donne des renseignements géographiques de son cru, ceux-ci sont ou bien erronés, ou bien de pure fantaisie. Certains noms de pays et de villes sont rendus méconnaissables. M. Logeman a déchiffré bon nombre de ces énigmes; je crois avoir déchiffré une de celles qu'il a abandonnées: P. 67, les mots *Shede, Ingratz*, qui suivent immédiatement *Hungaria, Transilvania* veulent probablement dire Szegedin, Gratz.

Une seule observation: Les notes n'auraient-elles pas gagné en valeur pratique si l'auteur les avait chaque fois annoncées par un renvoi quelconque dans le texte même?

Tongres.

M. BASSE.

Finlande et Caucase, par PIERRE MORANE. Libr. Plon. Paris.

Cet ouvrage est d'un observateur profond, d'un poète délicat, d'un peintre émotionnant par la fraîcheur et l'allure superbe des tableaux et des scènes dans lesquelles il nous transporte, nous fait vivre. Il comble une lacune manifeste puisque, à côté des quantités de volumes parus sur la Russie, aucun encore ne traite d'une façon complète de la situation politique de la Finlande et du Caucase, pays formant pour ainsi dire le seuil de l'Europe. L'auteur a voyagé, vécu dans ces contrées; il en a étudié les peuples, leurs mœurs, leurs obligations vis-à-vis de l'immense empire dont ils dépendent; il y a trouvé des aspirations grandes vers la liberté qu'ils perdent de plus en plus, écrasés qu'ils sont sous les mains de fer du colosse qui les tient. Pierre Morane a écrit ces pages émues parce qu'il trouve qu'on se désintéresse par trop en Europe de la condition du peuple Finlandais que l'ukase de 1899 vient de blesser profondément dans sa constitution, dans son unité nationale, bien indépendante de celle de la Russie, et dans son autonomie dont il était si fier! Désormais le service militaire se fera en Russie; la langue russe devient officielle et obligatoire. Ce fait ne va-t-il point tuer cette jeune littérature finlandaise, célèbre déjà depuis le jour où Lönrot recueillit les vieilles poésies et en forma le *Kalevala*? Les égards des tzars précédents avaient eu comme grand résultat de permettre au peuple scandinave de marcher de l'avant, libre et heureux; la civilisation moderne, insufflée des côtes de la Suède, y brillait avec éclat. Tout cela va s'arrêter.

Les mêmes sentiments patriotiques caractérisent l'esprit des milliers d'individus peuplant les vallées mystérieuses et sauvages qui s'étendent au pied du Kasbek et de l'Elbrouz, ces deux géants éternellement blancs du Caucase. Chez les Arméniens russes surtout, l'idée de l'indépendance veille sans cesse en les esprits, malgré la censure de la presse et les mesures sévères prises contre ceux qui exalteraient le sentiment national.

Les Géorgiens sont, parmi les populations du Caucase, celle qui est la plus barbare, la plus indifférente et partant la plus misérable. On trouve chez eux des sectes dissidentes de la religion orthodoxe qui ne reconnaissent pas l'autorité spirituelle du tzar. Celui-ci menace aujourd'hui ces sectaires de les exiler tous dans les immenses territoires déserts à l'Est de la Caspienne, où ils seront moins à craindre ne pouvant plus dès lors prêcher la révolte en l'esprit des autres habitants pacifiés du Caucase.

Jos. CHOT.

CHRONIQUE

161. — La Fédération de l'Enseignement moyen s'est réunie à Bruxelles le 23 septembre dernier en assemblée générale annuelle. La section des athénées a d'abord renouvelé les pouvoirs des membres sortants de son comité: MM. Discailles, président, Wittmann, secrétaire, Claes et Dewalque, membres. Puis elle a entendu lecture du rapport annuel. M. Wittmann, l'actif et dévoué secrétaire général, constate d'abord la prospérité croissante de la Fédération qui compte à ce jour près de 600 membres; il se félicite du succès obtenu par les démarches du comité qui ont valu à certaines catégories de professeurs les nombreuses augmentations que l'on sait; de plus la commission instituée par M. le Ministre pour préparer la réforme des traitements, et au sein de laquelle il représente la Fédération, a décidé de prendre pour bases les propositions mêmes de la Fédération; de ce côté encore on peut espérer qu'à bref délai satisfaction complète sera accordée à nos revendications.

Sur cette question des traitements et minerval, M. Descamps exprime un double vœu: c'est, au cas où la suppression du minerval serait impossible, de le voir porter pour tous les athénées à un minimum de 1000 francs; en second lieu, de voir créer de nouvelles classes de traitements qui constitueraient un avancement régulier de fin de carrière.

Une discussion animée s'engage ensuite sur une proposition de M. Claes concernant le recrutement des professeurs d'athénée; finalement la proposition est votée dans les termes suivants: *La Fédération émet le vœu que les professeurs d'athénée soient choisis parmi les candidats diplômés ayant acquis des titres soit comme professeurs dans les collèges communaux soit comme surveillants dans les athénées, sauf les exceptions justifiées par des titres scientifiques spéciaux.*

On passe ensuite à la question des *Humanités modernes*. M. Hamelius entre dans des considérations très intéressantes sur leur organisation dans les classes inférieures. D'après lui, l'enseignement de la langue maternelle et de la première langue étrangère en septième devrait être confié à un seul professeur, qui serait le titulaire de la classe. Il y ferait trois cours: deux d'enseignement direct, le troisième réservé à la comparaison des deux langues, à la théorie grammaticale, et à la traduction. En sixième, la troisième langue serait enseignée de la même façon, en raccord avec la langue maternelle et par comparaison avec la seconde langue étrangère. Enfin la théorie grammaticale de la quatrième langue serait toujours

confiée au même professeur qui pourrait s'aider pour cette tâche d'un manuel de grammaire comparative des quatre langues.

Une discussion touffue s'engage sur ces propositions, mais l'heure avancée ne permet pas de terminer le débat; on en remet la suite à la prochaine réunion pour laquelle M. Hamelius et le comité prépareront des conclusions précises.

L'après-dîner s'est tenue la séance plénière des athénées et des écoles moyennes. Sur la question des pensions, MM. Degeynst et Descamps demandent le retrait de l'arrêté royal de décembre 1898 et émettent le vœu que l'administration de la Caisse des veuves et orphelins soit, au moins en partie, confiée à ceux qui la remplissent et qui ne parviennent qu'à grand peine à obtenir des redditions de comptes. Une commission est nommée pour étudier les réformes qui pourraient être apportées à l'organisation de cette caisse.

Après avoir remis à une séance ultérieure l'élaboration d'un plan général d'études moyennes, l'assemblée, sur la proposition de M. Descamps, se prononce en faveur de la création d'un *Conseil général de l'Instruction publique*, composé de trois sections correspondant aux trois degrés de l'enseignement, et renfermant dans son sein des élus *directs* des trois corps enseignants intéressés.

L'on se sépare sur les félicitations — ratifiées par les applaudissements de l'assemblée — que M. Peltzer adresse au comité général de la Fédération pour le zèle et la vaillance qu'il met à défendre les intérêts de l'enseignement moyen et de ses professeurs. — O. P.

162. — En vue d'une conférence scolaire qui a eu lieu à Berlin en juin dernier, M. de Wilamowitz-Moellendorff a écrit une brochure intitulée : *Die griechische Unterricht auf dem Gymnasium. Als Manuscript gedruckt.* 15 p. L'éminent professeur de l'Université de Berlin, alarmé par la décadence des études classiques, semble avoir renoncé au dédain qu'il proclamait en 1892 dans un discours de Goettingue (*Philologie und Schulreform*) à l'égard des préoccupations pédagogiques dans son enseignement universitaire. Naturellement, il formule ses critiques et ses projets de réforme avec l'assurance souveraine qui caractérise sa manière. Ici, le style dictatorial ne pouvait manquer de provoquer des répliques; M. P. Cauer, un directeur de gymnase et pédagogue très distingué, reproche avec amertume au savant helléniste de juger témérement un enseignement qu'il n'a jamais pratiqué et des hommes qu'il n'a jamais vus à l'œuvre (*Woch. f. kl. Philol.* 1900, n° 33), et plusieurs des critiques adressées par cet homme de métier aux plans de M. de W. paraissent justifiées par de nombreuses années d'intelligente expérience. Pour notre part, c'est avec une véritable stupeur que nous voyons M. de W. prôner la suppression de l'enseignement de l'accentuation grecque, et proposer de débiter dans l'étude du grec par cette langue composite, artificielle et controversée des poèmes homériques dont l'explication est un problème ardu pour les linguistes eux-mêmes. — Signalons cependant une idée de M. de W. qui pourrait être féconde. Il propose de faire lire dans les classes supérieures un recueil de morceaux empruntés aux divers domaines de la littérature et des sciences, " qui mon-

treraient à l'élève que tous les éléments de la pensée moderne remontent directement à la Grèce. Cette chrestomathie succéderait à la lecture d'Homère et d'Hérodote et conduirait jusqu'à la dernière année d'étude qui serait consacrée à Platon, Sophocle, et St-Paul. Elle remplacerait donc ce qu'on lit maintenant de Xénophon, Thucydide, Lysias, Isocrate, Démosthène. Les deux historiens sont représentés dans le recueil par des extraits. Les orateurs sont laissés de côté, le style oratoire offrant suffisamment de modèles en latin et en français. Comme morceaux poétiques, rien que la description de la bataille de Salamine dans les *Perses* d'Eschyle, et des fragments de Solon.

Les 50 numéros de la chrestomathie sont groupés sous dix rubriques : 1. *Novellen* (Contes). — 2. Histoire. — 3. Théorie politique. — 4. Géographie et sciences naturelles. — 5. Mathématique, physique et technique. — 6. Hygiène. — 7. Philosophie. — 8. Christianisme primitif. — 9. Esthétique et critique. — 10. Varia. — Parmi les auteurs, des emprunts sont faits à Polybe, Plutarque, Arrien, Platon, Aristote, Lucien, Diodore, Strabon, Athénée, Euclide, Hippocrate, au Pseudo-Longin, à Denys le Thrace, Clément d'Alexandrie, Apollodore, etc. Chaque morceau serait accompagné de remarques et d'une introduction. Des cours de vacances habitueraient les professeurs à se servir du recueil.

163. — Les *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Erdkunde*, 1900, p. 290, annoncent que l'on a découvert à Adria, à 31 km. de la côte et à 3,5 m. de profondeur dans le sol, les restes de deux navires antiques, avec des vases, armes, bronzes, etc. L'un des navires est très bien conservé; il a 5 m. de large et 20 m. de long; les clous sont en fer. L'éloignement de la côte s'explique par le retrait de la mer qui est très considérable en cette région.

164. — Une inscription importante vient d'être découverte au Pirée; c'est un long décret relatif à l'entretien des murs du Pirée et de Munychie, qui renferme de très utiles renseignements topographiques. L'inscription vient d'être publiée par M. Dragatsis dans l'*Éphéméris Archaeologiké*.

165. — M. Hiller von Gärtringen publie dans les *Athenische Mittheilungen* l'inscription, récemment découverte à Paros, qui contient un récit de la vie d'Archiloque et qui a pour auteur Demeas (vers le 3^e siècle av. J.-C.). La pierre est malheureusement très mutilée.

166. — Le gouvernement hellénique a saisi, dans le magasin d'un brocanteur du nom de Margaritis, une très belle statue du type bien connu de l'Apollon de Ténée. Des fouilles commencées dans le village attique de Kalyvia Kouvara où l'on avait découvert cette statue, ont mis au jour des tombeaux antiques très bien conservés.

167. — Les dernières fouilles de Pompéi ont fait découvrir deux intéressantes peintures murales. L'un des tableaux (55 cent. de long sur 47 de large) représente Pero en train d'allaiter son père. Les personnages sont ici appelés Pero et Micon, tandis que chez Valère Maxime le père porte le nom de Cimon. L'autre tableau (un mètre de long sur 89 cent. de large) représente le sacrifice de Néoptolème à l'autel d'Apollon Delphien. Le

jeune héros est penché sur l'autel, recevant du prêtre la blessure mortelle. Sur un plan plus élevé, une femme contemple la scène avec terreur. Le groupement des personnages est excellent.

168. — M. de Wilamowitz-Moellendorff a fait récemment, à l'Académie de Berlin, une lecture sur des nouveaux fragments du *Catalogue* d'Hésiode. Ils sont tirés d'un papyrus de Berlin qui renferment des restes de cinq colonnes d'un beau manuscrit, en tout 50 vers; ils énumèrent les prétendants d'Hélène. En même temps que ce fragment, est publié en photographie (Berlin, Reimer) le papyrus d'Hésiode de Strasbourg que M. Reitzenstein a fait connaître le premier dans l'*Hermès*, t. 35.

169. — La dernière livraison de la *Revue des Études grecques* (XIII, 137) nous apporte un article intéressant de M. G. Glotz sur " Les Naucrars et les prytaes des naucrars dans la cité homérique. ", D'une façon très ingénieuse, il se sert des institutions homériques pour éclairer les origines de l'administration maritime dans les cités historiques de la Grèce, et en particulier l'organisation des naucrars à Athènes.

170. — La Bibliothèque nationale de Paris a acquis récemment un manuscrit grec de l'Évangile de S^t-Mathieu, écrit en onciales dorées sur parchemin couleur de pourpre. Il avait été acheté à Sinope par le capitaine de la Taillade. Il contient environ le tiers de l'évangile sur 43 feuilles. C'est le plus ancien manuscrit écrit en lettres d'or. Il renferme des miniatures dont quatre surtout sont très bien conservées; elles représentent : Hérodiade et la décapitation de Jean, la multiplication des pains, les deux aveugles de Jéricho, et le figuier stérile. M. Omont date le manuscrit des dernières années du règne de Justinien.

171. — Dans un article du premier fascicule de la nouvelle *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, M. de Wilamowitz croit pouvoir indiquer un fragment ignoré de l'ouvrage de Porphyre contre les Chrétiens. C'est à ce philosophe que, dans sa *Préparation évangélique*, Eusèbe aurait emprunté les reproches adressés par les païens aux chrétiens.

172. — M. Mendelsohn avait laissé en mourant les matériaux d'une édition nouvelle très nécessaire de la lettre apocryphe d'Aristeas, dont l'auteur, sous prétexte de raconter comment la Bible a été traduite en grec, fait en réalité un panégyrique de la loi Juive. M. Wendland que ses études sur Philon et le judaïsme alexandrin désignaient pour cette tâche, a terminé l'œuvre commencée par le professeur de Dorpat. Il nous a donné une excellente édition critique de l'épître à Philocrate et a réuni en appendice tous les témoignages antiques sur la version des Septante (*Aristeas ad Philocratem epistula*, Teubner). Les copieux index seront particulièrement appréciés des philologues.

173. — M. N. Müller a publié dans la *Real-Encyclopädie für Theologie und Kirche* (3^e éd. T. IV, 63-82) une étude sur les *Christusbilder* qui a été très-remarquée. Les premières représentations du Christ en font un adolescent imberbe et aux cheveux courts; les secondes, un jeune homme avec une longue barbe; les troisièmes (depuis le IV^e et le V^e siècle) un homme barbu; les suivantes un homme déjà assez âgé, tout cela dans une succession chronologique. M. Müller voit dans ces modes diverses l'expres-

sion de changements successifs dans le sentiment et l'imagination populaire des premiers siècles chrétiens. Dans l'idéal d'un Christ juvénile, l'époque primitive se représentait inconsciemment elle-même. Lorsque l'Église fut devenue impériale, le type prit l'aspect de l'âge viril. Semblablement pour le Christ d'âge mûr, on trouve un parallèle dans l'histoire contemporaine. La raie de la chevelure est un signe qui servit plus tard à marquer l'origine juive. M. Müller refuse ainsi de rattacher la figure du Christ soit à la tradition historique, soit à des types de l'art antique, comme celui du bon Pasteur pour le type sans barbe, et celui d'Asklépios pour le type barbu.

174. — Deux dissertations nouvelles, également érudites, nous transportent dans le royaume des songes. C'était une pratique païenne très répandue que celle de se coucher dans les temples afin que le dieu apparaissant à ses dévots pendant leur sommeil les guérit de leur maux ou leur révélât l'avenir. Cette " incubation ", sacrée a été l'objet de recherches détaillées de la part d'un élève de M. Dieterich, M. L. Deubner (*De incubatione*, Teubner, 131 pp.) Il a réuni une quantité de renseignements sur les songes divins chez les anciens, sur les rites et les sacrifices usités pour les obtenir. Un chapitre très développé montre la persistance de cet usage dans le christianisme : on conserva la coutume d'aller dormir dans les églises des Saints ou près des tombeaux des martyrs pour recevoir d'eux la guérison. Les miracles de S^t-Thérapon, dont un appendice donne un texte fort amélioré, sont particulièrement instructifs à cet égard.

Les rêves malfaisants n'ont pas été étudiés avec moins de science par M. W. Roscher dans un très curieux mémoire de l'Académie de Saxe (*Ephialtes*, Teubner, 131 pp.). L'auteur expose d'abord quelles sont d'après les observations modernes les causes et les caractères pathologiques du cauchemar, et il montre ensuite que la médecine antique était déjà arrivée à des conclusions fort semblables. Mais, en dépit de toutes les théories scientifiques, la croyance populaire ne cessa jamais de considérer l'angoisse qui nous saisit durant le sommeil, — angoisse accompagnée parfois de phénomènes si étranges — comme étant produite par des démons qui sautaient sur la poitrine des dormeurs ou des dormeuses, se plaisaient à les opprimer, et prenaient parfois avec eux ou avec elles d'autres libertés. On appelait d'ordinaire le Cauchemar Ephialtes (de ἐπὶ ἄλλομαι), mais il portait une série d'autres noms caractéristiques (*Τῖφος*, *Πνιγάλιον*, *Βαρυχναῖς*, Inuus, Incubo), et on l'attribuait souvent à Pan, aux Satyres, aux Faunes, à Silvain, les divinités des hallucinations, des terreurs et du délire. — Un premier appendice défend une étymologie nouvelle de Méphistophélès (= *μεγιστωφέλης*), et un second reproduit en les corrigeant une série de textes de médecins antiques sur le cauchemar. — F. C.

175. — Dans la séance générale du 21 mars de l'Institut National Genevois, M. Paul Oltramare, professeur à l'Université de Genève, a fait une élégante lecture sur les *Épigrammes de Martial et le témoignage qu'elles apportent sur la société romaine*. Cette étude vient de paraître en brochure (Genève, Eggimann et C^{ie}, 1900; 26 pp. in-8°).

176. — Négligées pendant longtemps dans notre pays, les études d'histoire économique s'y multiplient depuis quelque temps de la façon la

plus encourageante. Après l'histoire de la propriété foncière dans les titres du moyen âge de M. G. Des Marez, l'étude sur l'organisation économique du domaine de St-Trond au moyen âge de M. A. Hansay, M. V. Fris nous donne aujourd'hui de la situation économique de la Flandre au milieu du XV^e siècle, un tableau très neuf et aussi complet qu'il est possible dans l'état actuel des sources. (V. Fris. *Schets van den economischen toestand van Vlaanderen in het midden der XV^e eeuw*, Gand, Siffer, 1900, publication de l'Académie flamande). L'auteur y décrit successivement les relations commerciales avec l'Angleterre et avec la Hanse, la famine et la peste de 1431-38, la décadence d'Ypres, la situation de Bruges et de Gand et enfin le rôle économique du prince. On verra avec plaisir, dans ce dernier chapitre, que les idées traditionnelles sur la tyrannie bourguignonne, en Belgique, semblent enfin faire place à une conception plus équitable et plus vraie du gouvernement des premiers souverains " modernes ", qu'aient eus les Pays-Bas.

177. — Dans une intéressante dissertation sur les *Projets d'érection des Pays-Bas en royaume sous Philippe II*. (Bulletin de l'Académie, 1900, pp. 558 et suiv.), M. E. Gossart prouve que ni en 1570, comme l'avait cru Kervyn de Lettenhove, ni plus tard, le roi n'a songé à faire des provinces belges un État à part. Certes, il en a été sollicité à diverses reprises, mais " c'est grâce aux Pays-Bas que l'Espagne maintenait sa suprématie; on peut même dire que toute l'histoire de la domination espagnole en Belgique n'est que l'histoire des efforts soutenus par cette puissance pour retenir sous le joug un pays sans la possession duquel il lui eût été impossible de garder cette situation prépondérante. Y renoncer, c'eût été pour Philippe II se priver de son point d'appui et abandonner le rôle qu'il remplissait comme chef de la maison d'Autriche et champion du catholicisme en Europe. "

178. — Nous sommes heureux d'apprendre que le prix A. Bergmann vient d'être attribué par l'Académie à notre collaborateur M. H. Vander Linden pour sa *Geschiedenis van Leuven*.

179. — Nous avons déjà signalé à cette place l'intérêt que présentent, tant pour l'historien que pour l'économiste, les belles études que M. K. Bücher a consacrées dans *Die Entstehung der Volkswirtschaft* au développement de l'organisation économique et à l'évolution du travail. On sera heureux d'apprendre que M. A. Hansay vient d'en donner une traduction française (K. Bücher. *Études d'histoire et d'économie politique* traduites par A. Hansay. Bruxelles, Lamertin et Paris, Alcan, in-8° de xii-356 pp., 6 fr.) que nous ne pouvons trop recommander à nos lecteurs.

180. — Dans le Bulletin de l'Académie royale (1900, pp. 166 et suiv.), notre distingué collaborateur M. M. Wilmotte étudie avec sagacité les œuvres attribuées à Gerbert de Montreuil et conclut qu'il faut renoncer à lui attribuer la composition d'un *Tristan* (aujourd'hui perdu), et qu'il n'est pas l'auteur du serventois *De Goingnet et de Petit*.

181. — La commission des archives de la ville de Gand a décidé la publication d'un cartulaire général de la commune conçu sur le plan des grands *Urkundenbücher* que tant de villes allemandes ont fait paraître dans les derniers temps. Le t. I de cette importante publication, confié aux soins de M. J. Vuylsteke, vient de paraître. Il comprend les comptes de

la ville et ceux des traités de 1280 à 1336. On pourra apprécier la valeur de ce recueil si on le compare à la collection des comptes communaux gantois de 1336 à 1349, publiés il y a quelques années par la société *De Taal is gansch het Volk*.

182. — C'est une bonne fortune pour les études d'histoire nationale que l'apparition du premier volume du beau travail que M. Hanus Schlitter consacre au règne de Joseph II en Belgique (*Die Regierung Josefs II in den Oesterreichischen Nederlanden*. Wien, A. Holzhausen). Tout entier puisé aux sources et presque toujours à des documents inédits, écrit d'un style clair, composé avec art, cet ouvrage, sur lequel nous reviendrons en détail, est appelé, nous semble-t-il, non seulement à enrichir nos connaissances, mais encore à modifier en bien des points des idées courantes sur les causes d'un événement aussi important à tous égards, que la Révolution brabançonne. M. Schlitter a publié, en même temps, un recueil précieux de lettres et de mémoires se rapportant au même sujet. (*Briefe und Denkschriften zur Vorgeschichte der Belgischen Revolution*.) Ibid.

183. — M. Paul Sabatier dont nous avons déjà annoncé à plusieurs reprises les belles études sur S. François vient de publier un nouveau volume de sa collection de documents pour l'histoire littéraire et religieuse du moyen âge : *Fratris Francisci Bartholi de Assisio tractatus de indulgentia S. Mariae de Portiuncula etc.*, Paris, Fischbacher, CCXXXIV-204 pp. in-8°. Dans de longs préambules qui épuisent le sujet, l'éditeur critique et analyse les divers témoignages relatifs à l'octroi de la célèbre indulgence, et il conclut à sa réalité, après avoir soigneusement éloigné toute une végétation parasite de légendes. Une édition critique du traité de François Bartholi sur cet événement, deux lettres inédites de S. François et la description des mss. des travaux historiques de Fr. Mariano de Florence, telles sont les précieuses contributions que M. Sabatier apporte dans ce nouveau travail à l'histoire religieuse du moyen âge.

184. — Le 4^e fascicule de la *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*, de M. V. Chauvin, est consacré aux Mille et une nuits et se distingue par la minutieuse précision que les fascicules précédents avaient déjà fait apprécier. Les éditions et traductions des célèbres contes sont décrites et analysées en détail, avec l'indication des comptes-rendus qui leur ont été consacrés. L'ouvrage paraît fort complet et classé avec beaucoup de méthode. Mais pourquoi M. Chauvin établit-il une distinction entre les traductions en *hollandais* et en *flamand*, au lieu de les grouper en un seul chapitre consacré aux traductions en *néerlandais*? — P. B.

185. — M. Maurice Tourneux a fait avec grand soin une table analytique générale des cinq premières années de la *Revue d'histoire littéraire de la France* (1894-1898).

186. — La société des études historiques publie une bonne bibliographie critique d'Adam de le Hale, par M. Henry Guy qui consacra naguère au trouvère artésien une thèse remarquée; insérée dans le n° 3 du t. II de la *Revue des études historiques*, elle a aussi été publiée à part. — P. B.

ROMANICA. — 187. — MM. J. Gilliéron et E. Edmont vont publier un *Atlas linguistique de la France* (Champion éditeur) dont le prospectus, accompagné de deux spécimens a paru. L'atlas comprendra 1700 à 1800 feuilles, dont chacune portera toutes les formes d'un même mot, recueillies sur le territoire gallo-roman, c'est-à-dire en France, dans la Belgique et la Suisse française, l'Alsace, les Iles Normandes et quelques vallées du Piémont parlant un dialecte plus étroitement apparenté à notre langue qu'à l'italien. Les auteurs ont eu l'ingénieuse pensée de ne pas se borner aux mots isolés, mais de communiquer aussi "des formes extraites de petites phrases usuelles", c'est-à-dire de tenir compte de la phonétique syntactique; toutes ces formes sont recueillies de la bouche de personnes consultées sur place et dont les nom, âge, qualités et particularités de toute sorte seront consignés dans un volume supplémentaire, qui renfermera également tous les éclaircissements désirables sur cette vaste enquête.

188. — Dans le n° de janvier 1900 de la *Romania*, M. Gedéon Huet s'était occupé de la traduction française des *Martins* de Maerlant, dont les fragments ont été publiés par M. Paul Frédéricq et M. Gilliodts van Severen; il y faisait entendre que d'autres fragments, restés inédits, étaient en possession de M. N. de Pauw, premier avocat général à Gand. Celui-ci a écrit à M. Huet une longue lettre dont la *Romania* (n° de juillet) donne quelques extraits et d'où il ressort que la copie, prise par lui à Bruges des fragments aujourd'hui publiés, est tout ce qu'il connaît de cette version, sur la date et le lieu d'origine de laquelle il est d'accord avec son correspondant. Il est, d'ailleurs, certain que dès 1870 on ne conservait à Bruges que ces débris de l'œuvre en question; le reste se retrouvera peut-être, comme l'a écrit M. Paul Frédéricq "dans quelque pupitre non exploré".

189. — Tous ceux qui ont étudié le moyen âge néerlandais connaissent la chanson de *Basin*, dont l'original français est perdu et dont la version flamande a été l'objet d'études nombreuses. Un témoignage nouveau est apporté dans le n° de juillet de la *Romania* en faveur de l'existence, d'ailleurs assurée, du prototype français. M. Ch. Bonnier a trouvé dans le *Restor du Paon*, composé par Jean Brisebare de Douai vers 1330, une allusion détaillée aux aventures du larron et sorcier Basin et à son compagnonnage d'un moment avec Charlemagne; il y a même là un détail inédit et qui a son prix, celui du gant rempli par Basin du sang de la femme du traître.

190. — Les élèves et anciens élèves de M. Hermann Suchier lui ont offert, le 15 mars dernier, un *Festgabe* qui a dû le toucher particulièrement. Il consistait, en effet, en un volume (de 646 pages in-8°; plus xxxvi pages d'appendices) renfermant un certain nombre de travaux dont les auteurs sont tous d'anciens disciples du maître de Halle. Parmi eux figurent un Roumain, M. Alexandre Phillipide, de Jassy, qui a écrit une étude *Ueber den lateinischen und rumänischen Wortaccent* (28-44); deux Français, M. Joseph Bédier, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, à Paris, qui a donné le *Spécimen d'un essai de reconstruction conjecturale du Tristan de Thomas* (73-114) et M. Charles Bonnier, actuellement à Oxford, dont on peut lire, avec une intéressante préface (1-27), des *Proverbes de Templeuve* (arrondissement de Lille, à la frontière belge); enfin un Belge, M. Maurice Wilmotte, qui publie un travail (47-74) sur *Le dialecte du ms. fr. 24764*

de la Bibl. nat. à Paris (version française des Dialogues du pape Grégoire et de moralités sur Job; on l'a cru lorraine, bourguignonne ou du Sud de la Wallonie; elle serait liégeoise). Parmi les mémoires allemands de langue et d'origine, deux sont de véritables livres et en ont l'importance; l'un est de M. Karl Warnke, l'éditeur des *lais* de Marie de France et a pour titre *Die Quellen des Esope der Marie de France* (161-284); l'autre offre un intérêt plus général, *Giebt es Lautgesetze* (349-538) et a pour auteur un docteur de Halle de grand mérite, M. Eduard Wechssler. Les autres contributions sont dues à MM. Georg Schläger (musique et construction strophique des *romances* français, avec notation), Berthold Wiese (légende de St Cristophe), Carl Weber (des contes populaires toscans), Franz Saran (le rythme des vers français), Carl Voretzsch (Diphthongaison en ancien provençal). Venant après les recueils similaires offerts à MM. Tobler (1895) et Gröber (1899), le *Festgabe* Suchier atteste la vogue grandissante et heureuse d'un usage, qu'à l'instar de l'Italie, la science française a aidé fortement à populariser depuis quelques années.

191. — Un élève de M. Suchier, M. Poewe, vient de publier sa thèse de doctorat; elle est intitulée *Sprache und Verskunst der "mystères inédits du XV^e siècle"*. Il s'agit des deux volumes, devenus très rares, dans lesquels M. Jubinal fit connaître un certain nombre de mystères et de miracles, sans grande valeur littéraire, qu'il avait extraits d'un ms. de la bibliothèque St^e-Geneviève, à Paris (1837). M. Poewe s'est donné la peine de faire une collation du ms. qui paraît soignée; son travail est divisé en 3 parties : 1^o langue des textes, 2^o versification, 3^o corrections.

192. — *L'Université catholique* a publié une étude de M. Rochette, professeur aux Minimes de Lyon, sur *L'alexandrin chez Victor Hugo* (tiré-à-part, Lyon, Vitte). Écrite sur un ton de causerie aimable, cette étude renferme de bonnes observations sur la rime, le rythme, et l'harmonie dans les longs vers du poète. On peut lui reprocher de n'être pas assez méthodique et documentée, sans doute par crainte du pédantisme, et de révéler ceci delà un parti pris, sur lequel il est inutile d'insister, puisqu'on en devine la source. L'auteur n'a pas reconnu quelle était la véritable portée des innovations romantiques en fait de rythme; on peut le renvoyer utilement, à cet égard, à certaines pages du gros traité que M. de la Grasserie a récemment publié *Des principes de la versification française* (voyez p. 79, 85 et 93 du traité où il est expliqué avec beaucoup de pertinence en quoi l'enjambement et la rime riche s'accordent merveilleusement chez Victor Hugo et ses disciples).

193. — Le dernier n^o (t. XXIV, 2^e et 3^e fasc.) de la *Zeitschrift für romanische Philologie* renferme deux études qui intéressent la philologie de nos patois romans. L'une (251-309) est de M. Johann Niederländer et le début en a déjà été signalé ici (*Chronique*, n^o 133). Le patois de Namur a été l'objet d'une enquête soignée de la part de M. N. qui nous communique, cette fois, ses observations sur les voyelles *u* et *au*, sur les consonnes et sur la flexion, et qui a dressé un glossaire assez étendu. En général l'information de l'auteur est précise et exacte; je ne vois pas de monographie qui lui ait échappé; il va de soi que je ne suis pas toujours d'accord avec lui, notamment dans son essai d'explication des 2 plur. verbales en -o(z), et de la

forme *z-els*. L'autre étude, renfermée dans ce cahier de la *Zeitschrift*, n'a qu'un intérêt plus indirect pour nous; c'est un complément que donne (310-18) M. Hugo Waitz à son édition des poésies de Gillebert de Berneville, insérée dans le *Festgabe Gröber* (39-118). M. Waitz a rassemblé ici les observations sur la langue de son auteur, qui n'avaient pu trouver place dans le recueil offert à son maître. Signalons ce que disait récemment de ce recueil, dans lequel le wallon a une part (149-70 et 507-31), et particulièrement de l'œuvre de M. W. le critique de la *Zeitschrift für französische Sprache u. Litteratur*, M. Schultz-Gora (XXII, 72). A son avis le progrès sur l'édition Scheler est assez mince. Nous en reparlerons.

194. — Dans le n° du 1^{er} septembre de la *Revue des deux Mondes* (135-52), M. Brunetière s'est occupé de " la réforme de la syntaxe ", c'est-à-dire, plus exactement, de l'arrêt ministériel du 13 juillet dernier, par lequel, sur avis du conseil supérieur de l'instruction publique, M. le ministre de ce département, en France, a apporté un certain nombre de simplifications à la grammaire française, ou du moins a prescrit aux examinateurs des divers concours gouvernementaux des tolérances nouvelles sur un certain nombre de points. L'étude de M. Brunetière, d'ailleurs très intéressante comme tout ce qui émane de ce haut et ingénieux esprit, dénote beaucoup de parti pris et moins de logique. L'auteur s'y plaint de ce que les modifications dont il s'agit aient " été proposées, sans droit, par une assemblée qui „ n'avait aucun titre pour cela „ en quoi il se trompe puisque M. Gaston Paris la présidait et que M. Clairin en fut le rapporteur; c'est dire à mots couverts que l'Académie devait être consultée. M. Brunetière reconnaît que parmi les tolérances proposées il en est " d'insignifiantes „ et particulièrement en ce qui concerne la participe passé il confesse que les règles d'accord de ce mode sont " quelque peu compliquées „; mais il soutient que toutes ces modifications se feront au dépens de la beauté extérieure de notre langue et défie les autorités administratives de " dire, où, à quel point *elles* s'arrêteront... et pourquoi dans cette voie de transformation. „ C'est une question qu'il conviendrait plutôt d'adresser à l'Académie, qui depuis 200 ans, s'y est reprise à sept fois pour simplifier le français. — M. W.

195. — Le 45^e et dernier volume de la *Biographie allemande universelle* (Allgemeine deutsche Biographie) vient de paraître juste vingt-cinq ans après l'apparition du premier. L'ouvrage contient environ 28,000 biographies; plus de 1400 savants allemands y ont collaboré; c'est un monument superbe de la science allemande. Chose rare, le directeur de l'entreprise — qui a exigé cinq ans de préparation — en a vu la fin et a pu écrire la préface du dernier volume comme il avait écrit celle du premier. Ce directeur est le vénérable prévôt octogénaire R. Liliencron à Schleswig, le célèbre éditeur des chants historiques allemands. L'idée première est venue de Ranke, qui y intéressa son élève le roi Maximilien II de Bavière. En 1868 la commission historique de l'académie de Munich décida l'entreprise et l'année suivante Liliencron fut appelé à la diriger. Il fallait comme directeur un savant doublé d'un diplomate, qu'on trouvait précisément en lui. Il avait été professeur à Bonn et à Iéna, ambassadeur du Schleswig-

Holstein à Berlin, conseiller de cabinet à Meiningen etc., et s'était brillamment distingué dans les deux carrières.

196. — Une tentative qui mérite tous les encouragements est celle de M. L. Jacobowski, un poète allemand distingué, qui entreprend de répandre la poésie dans le peuple. Sous le titre de " *Deutsche Dichter in Auswahl für das Volk* ", il publie chez Kitzier à Berlin à 10 pfennig le volume, une collection d'extraits des meilleurs poètes allemands, avec portrait et notice biographique. Jusqu'ici ont paru Goethe et Heine. — Le même Jacobowski a publié chez Liemann à Berlin une anthologie lyrique des poètes allemands contemporains : " *Neue Lieder der besten neueren Dichter für's Volk* ", également au prix de 10 pfennig.

197. — Dans la " *Bibliothèque universelle Reclam* ", à Leipzig paraissent maintenant des biographies de poètes allemands et des commentaires des œuvres marquantes de la littérature allemande. Les commentaires parus, à 25 pf. chacun, ont tous pour auteur M. Zipper et portent sur Minna von Barnhelm, Iphigénie, Jungfrau von Orléans, W. Tell, Braut von Messina, Hermann und Dorothea, Cid, Obéron. Un commentaire du " *Faust* ", traduit de l'anglais du professeur américain Boyesen a paru précédemment (40 pf.). Les quatre biographies parues sont celles de Goethe par Haarhaus (60 pf.), celle de Schiller par Gottschall (40 pf.), celle de Hebbel par Barthels (20 pf.) et celle de Koerner par Zipper (20 pf.). Notons aussi dans la même collection l'intéressant recueil des discours de Guillaume II par Penzler (60 pf.).

198. — Vient de paraître le second volume de la publication " *Deutsch-Belgien* ", organe de l'association allemande d'Arlon, fondée en 1892 par M. G. Kurth, dans le but de maintenir et de relever la langue allemande en Belgique. Nous y trouvons un rapport sur les travaux de l'association, une étude populaire sur la poésie gnomique allemande par M. Bischoff, et enfin une histoire de l'église d'Arlon par M. Kurth. La brochure est en commission à l'association belge de librairie et se vend 2,50 fr.

199. — D'après une statistique du " *Cercle de la librairie* ", 12985 livres ont été imprimés en France en 1899. Voici comment ils se subdivisent : 1959 littérature française, 1697 pédagogie, 1444 histoire, 1290 médecine, 764 théologie, 583 droit, 222 littérature étrangère, 62 littérature ancienne. Parmi les ouvrages classiques, les manuels pour l'étude de l'anglais ont pris une grande extension; ils sont aussi nombreux que les ouvrages classiques latins. Dans la littérature politique, les livres et brochures sur l'affaire Dreyfus l'emportent de beaucoup en nombre. Parmi les ouvrages historiques il n'y a pas moins de 14 biographies de Jeanne d'Arc, tandis que la littérature napoléonienne décroît. Les 1959 ouvrages littéraires français comprennent 565 romans et contes, 443 drames, 370 épopées et recueils lyriques, 539 mémoires, correspondances, essais, traités littéraires, 42 poèmes en dialecte. — L'Allemagne produit généralement le double; une statistique suivra prochainement. — H. B.

200. — M. Laurent, Dr en phil. de l'Un. de Liège, et M. De Mot, de Bruxelles, viennent d'être désignés comme élèves belges de l'École française d'Athènes.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives : MM. Seligmann (Maximilien-David), prof. agr. de l'enseign. moy. du degré sup. pour les sciences, prof. de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'A. R. de Bruxelles; Derie (Louis), dr en phil. et lettres, prof. de 5^e lat. à l'A. R. d'Ostende; Bailleux (Léon), dr en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. de Tournai.

Par arrêté royal du 30 juin 1900, la démission offerte par M. Dekryger (R.), prof. de gymnastique, en disponibilité pour cause de maladie, de l'A. R. de Gand, est acceptée. Le prénommé est autorisé à faire valoir ses droits à la pension du chef d'infirmité.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

CONCOURS UNIVERSITAIRE POUR 1900-1902 (DÉLAI DIX-HUIT MOIS).

QUESTIONS A TRAITER A DOMICILE.

Faculté de philosophie et lettres.

1^{er} GROUPE. — *Philologie classique.*

- 1^o Étudier les principaux caractères du style de Juvénal;
- 2^o Syntaxe des propositions interrogatives dans Plaute;
- 3^o Faire l'histoire du mime dans l'antiquité classique;
- 4^o Étude sur la latinité de Victor Vitensis.

2^e GROUPE. — *Philologie orientale.*

- 1^o Traduire et commenter, le cas échéant, l'histoire de Nami (Jacobi, *Ausgewählte Erzählungen in Mähārāstri*, pp. 41 et suiv.);
- 2^o Exposer et expliquer la théorie des pluriels rompus en arabe;
- 3^o Étudier l'influence des idées helléniques sur la littérature hindoue;
- 4^o Étude comparative du Yama védique et de Yima dans l'Avesta.

3^e GROUPE. — *Philologie romane.*

- 1^o Apprécier l'œuvre d'Émile Zola;
- 2^o Étudier la langue (vocabulaire, syntaxe et style) d'Honoré de Balzac;
- 3^o Faire l'histoire de la poésie satirique en France depuis 1830;
- 4^o Exposer la situation du latin épigraphique d'Espagne et montrer jusqu'à quel point il rend compte de l'évolution des langues romanes dans la péninsule hispanique.

4^e GROUPE. — *Philologie germanique.*

1^o Étudier les chansons populaires flamandes d'une région déterminée; recueillir, le cas échéant, d'après la tradition orale ou manuscrite, des chansons populaires encore inédites ou des versions nouvelles de chansons connues appartenant à cette région;

2^o On demande une étude sur Thomas Otway et le *later Stuart drama*;

3^o Étude critique et littéraire des œuvres de Constantin Huygens;

4^o Histoire des lettres néerlandaises en Belgique de la fin du 18^e siècle à 1815.

5^e GROUPE. — *Philosophie et droit naturel.*

1^o Exposer la doctrine de Leibnitz sur l'espace et le temps;

2^o Faire une étude critique sur les travaux philosophiques de Francisque Bouillier;

3^o Étude dogmatique, historique et critique sur le pouvoir de synthèse de la conscience;

4^o Exposer la sociologie d'Auguste Comte et en faire la critique.

6^e GROUPE. — *Histoire.*

1^o Exposer et critiquer, d'après les sources, les récentes théories relatives à l'origine et à la nature des corporations de métier;

2^o Faire une étude sur le *domesticus* dans le royaume franc;

3^o Étude critique sur Godefroid le Bossu;

4^o Étude sur les *Visites* de l'université de Louvain au XVII^e siècle.

CONCOURS UNIVERSITAIRE POUR 1898-1900. — RÉSULTATS DÉFINITIFS.

A. — *Question de philologie classique.*

M. *Fairon, Émile-Louis-Julien*, né à Pepinster, ancien élève de l'université de Liège, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie classique) le 18 juillet 1898, ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 75 points sur 100 et au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a été proclamé premier en *philologie classique*.

B. — *Question de philologie romane.*

M. *Liégeois, Camille*, né à Battice, ancien élève de l'université de Louvain, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie romane) le 18 juillet 1898, ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 70 points sur 100 et au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a été proclamé premier en *philologie romane*.

C. — *Question d'histoire.*

M. *Mees, Jules-Louis*, né à Hingene, ancien élève de l'université de Gand, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : histoire) le 19 juillet 1899, ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 90 points sur 100 et au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a été proclamé premier en *histoire*.

Le jury a proposé l'impression, aux frais de l'État, du mémoire rédigé à domicile.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT. — SECRÉTAIRES DES CONSEILS ACADÉMIQUES.
ANNÉE ACADÉMIQUE 1900-1901.

Aux termes d'un arrêté royal du 9 juillet 1900, MM. de Senarclens (A.), professeur ordinaire à la faculté de droit, et Discailles (E.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, sont respectivement nommés secrétaires du conseil académique des universités de Liège et de Gand, pour l'année académique 1900-1901.

CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.
NOMINATION DE DEUX MEMBRES.

Aux termes d'un arrêté ministériel du 14 juillet 1900, sont nommés membres du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur : MM. Dwelshauvers-Dery (V.), professeur ordinaire à la faculté technique de l'université de Liège, et Depermentier (L.), ingénieur en chef, directeur des ponts et chaussées, détaché à l'université de Gand avec le rang de professeur ordinaire dans la faculté des sciences, inspecteur des études à l'école spéciale du génie civil et des arts et manufactures.

PRIX DÉCENNAL DE PHILOLOGIE.

Par arrêté royal du 16 juillet 1900, le prix décennal de philologie, pour la période de 1890 à 1899, est décerné à feu Mgr de Harlez, pour ses travaux sur le Yi-King.

PRIX TRIENNAL DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE EN LANGUE FRANÇAISE.

Par arrêté royal du 19 juillet 1900, le prix triennal de littérature dramatique en langue française, pour la période 1897-1899, est accordé à M. Émile Verhaeren, pour sa pièce intitulée " Le Cloître „

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 25 juin 1900, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande, dans sa séance du 12 juin dernier :

A. Des membres correspondants dont les noms suivent :

1^o M. Waltman van Spilbeeck, historien à Tongerlo, en remplacement de M. De Ceuleneer, nommé membre effectif ;

2^o M. J. Mac-Leod, professeur à l'université de Gand, en remplacement de M. A. Prayon, nommé membre effectif ;

3^o M. le chevalier de Corswarem, à Hasselt, rédacteur en chef du *Vlaamsch Bestuur*, en remplacement de M. Ch. de Gheldere, nommé membre effectif ;

4^o M. Isid. Teirlinck, littérateur à Bruxelles, en remplacement de M. Simons, nommé membre effectif ;

B. Des membres honoraires étrangers dont les noms suivent :

1^o M. le révérend Baumgartner, S. J., à Luxembourg, en remplacement du Dr Klaus Groth, décédé ;

2^o M. le Dr A. Beets, collaborateur à la rédaction du *Woordenboek der Nederlandsche Taal*, à Leiden, en remplacement de feu le Dr Burgersdijk ;

3° M. le Dr J.-W. Muller, à Leiden, collaborateur à la rédaction du *Woor-denboek der Nederlandsche Taal*, en remplacement de feu le Dr P.-J. Cosyn;

4° M. le Dr Boekenooen, à Leiden, collaborateur à la rédaction du *Woor-denboek der Nederlandsche Taal*, en remplacement de M. Bonvarlet, décédé.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — CLASSE DES LETTRES ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

CONCOURS POUR LES ANNÉES 1901, 1902 ET 1903 ET PRIX PERPÉTUELS.
PROGRAMME DU CONCOURS DE L'ANNÉE 1901.

Section d'histoire et des lettres.

Première question.

On demande une étude critique sur les Vies des saints de l'époque carlovingienne (depuis Pepin le Bref jusqu'à la fin du X^e siècle). — Prix : huit cents francs.

L'auteur ne s'attachera qu'aux Vies présentant un intérêt historique.

Deuxième question.

On demande une étude, d'après les découvertes des dernières années, sur les croyances et les cultes de l'île de Crète dans l'antiquité. — Prix : huit cents francs.

Troisième question.

On demande une étude critique sur les sources de l'histoire du pays de Liège pendant le moyen âge. — Prix : huit cents francs.

Quatrième question.

Faire l'histoire de la littérature française en Belgique, de 1815 à 1830. — Prix : huit cents francs.

PROGRAMME DU CONCOURS DE L'ANNÉE 1902.

Section d'histoire et des lettres.

Première question.

Faire l'histoire du style périodique français aux XV^e et XVI^e siècles. — Prix : huit cents francs.

Deuxième question.

Apprécier le mérite littéraire des principaux rhétoriciens néerlandais du XV^e et du XVI^e siècle, notamment Jan Van Hulst, Anthonis de Roovere, Cornelis Everaert, Mathijs de Casteleyn, Édouard de Dene et Jean-Baptiste Houwaert. — Prix : huit cents francs.

Troisième question.

Établir, d'après les récentes découvertes, le synchronisme des faits relatifs à l'histoire de l'Égypte et à celle de la Chaldée, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Hyksos. Discuter les hypothèses relatives aux origines des civilisations égyptienne et chaldéenne. — Prix : six cents francs.

Quatrième question.

Tournai et le Tournaisis au XVI^e siècle, au point de vue social et politique. — Prix : six cents francs.

PROGRAMME DU CONCOURS DE L'ANNÉE 1903.

Section d'histoire et des lettres.

Première question.

On demande une étude sur l'exotisme dans la littérature française du XVIII^e siècle. — Prix : huit cents francs.

Deuxième question.

Faire la classification des parlers wallons de Belgique au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire. — Prix : huit cents francs.

Troisième question.

Faire l'histoire des invasions en Belgique au moyen de l'étude systématique des dates fournies par les trouvailles de monnaies dans les ruines de villas, dans les tombeaux et dans les trésors enfouis. — Prix : huit cents francs.

Quatrième question.

On demande une étude littéraire et philologique sur les œuvres du poète dunkerquois Michel De Swaen. — Prix : huit cents francs.

**Conditions réglementaires communes aux concours annuels
de la Classe.**

Les mémoires devront être écrits lisiblement et peuvent être rédigés en français, en néerlandais ou en latin.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; elle demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citent.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Il est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne pourra être accordé.

Les ouvrages remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que les mémoires soumis à son jugement sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre des copies, à leurs frais, en s'adressant à cet effet au Secrétaire perpétuel.

PRIX PERPÉTUELS.

PRIX DE STASSART

FONDÉ POUR UNE QUESTION D'HISTOIRE NATIONALE.

(Septième période : 1895-1900, prorogée jusqu'au 1^{er} novembre 1904.)

Conformément aux intentions du fondateur, un prix de *trois mille francs* sera décerné à l'auteur du meilleur travail en français, en néerlandais ou en latin, en réponse à la question suivante :

Étude sur l'origine et le rôle social des béguinages dans les Pays-Bas (ou tout au moins en Belgique) jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

Les manuscrits devront être adressés franco de port, avant le 1^{er} novembre 1904, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours annuels de la Classe.

PRIX DE STASSART

POUR UNE NOTICE SUR UN BELGE CÉLÈBRE.

(Neuvième période : 1899-1904.)

Conformément aux intentions du fondateur, un prix de *six cents francs* sera décerné à l'auteur de la meilleure notice, en français, en néerlandais ou en latin, consacrée à *la vie et à l'œuvre d'Antoine Van Dyck*.

Les manuscrits devront être adressés, franc de port, avant le 1^{er} novembre 1904, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de la Classe.

PRIX DE SAINT-GENOIS

POUR UNE QUESTION D'HISTOIRE OU DE LITTÉRATURE EN LANGUE FLAMANDE.

(Quatrième période : 1898-1907.)

Un prix de *mille francs* sera décerné à l'auteur du meilleur travail, rédigé en néerlandais, en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire de la période calviniste à Gand (1576-1584).

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} novembre 1907.

Les concurrents devront se conformer aux conditions réglementaires ci-dessus des concours de l'Académie.

PRIX TEIRLINCK.

LITTÉRATURE FLAMANDE.

(Quatrième période : 1892-1896.)

Un prix de *mille francs* sera accordé au meilleur ouvrage en réponse à la question suivante :

Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant l'influence bourguignonne, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la réunion de nos provinces sous Philippe de Bourgogne, vers 1430.

Le délai pour la remise des manuscrits, qui peuvent être rédigés en français, en néerlandais ou en latin, est prorogé jusqu'au 1^{er} novembre 1900. Ils seront adressés, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents se conformeront aux conditions réglementaires ci-dessus des concours annuels de la Classe.

PRIX JOSEPH GANTRELLE FONDÉ POUR LA PHILOGIE CLASSIQUE.

(Cinquième période : 1899-1900).

Exposer les origines et l'histoire de la chancellerie impériale de l'Empire romain.

(Sixième période : 1901-1902).

Exposer, dans un ordre systématique, avec indication perpétuelle des sources, les résultats acquis dans le domaine de l'étymologie grecque depuis la dernière édition des GRUNDZÜGE de G. Curtius (1879).

Un prix de trois mille francs est attribué à la solution de chacune de ces questions.

Ne seront admis à concourir que des auteurs belges; les membres et les correspondants de l'Académie sont exclus du concours.

Le délai pour la remise des manuscrits de la cinquième période expirera le 31 décembre 1900; celui de la sixième, le 31 décembre 1902.

Les mémoires peuvent être rédigés en français, en néerlandais ou en latin.

Ils devront être adressés, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Les concurrents se conformeront aux conditions réglementaires ci-dessus des concours annuels de la Classe.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Van Hauwaert, prof. de l. germ. à Bouillon, est nommé en la même qualité à Tirlemont, et remplacé par M. Reynders, rég. de l. germ.; M. M. Graindor, D^r en phil. cl., est nommé surv. intér. à l'A. R. de Mons; M. Mathieu, prof. de rhét. à Liège, est nommé préfet des études à Tournai; M. Caprasse, prof. de rhét. fr. à Ixelles, est nommé préfet à Namur; M. Gérard, prof. de rhét. fr. à l'École des Cadets à Namur, est nommé préfet à Arlon; M. Tumelaire, prof. de 4^e à Charleroi, est nommé préfet à Ath; MM. Lambotte et Gaye, respectivement préfets à Ath et Arlon, passent au même titre à Charleroi et à Huy; M. Monet, prof. de rhét. fr. à Bruges, passe en la même qualité à Ixelles, et est remplacé par M. Daxhelet, prof. de 2^e lat. à Bruges; M. Sosset, surv. à Ixelles, est nommé 2^e prof. de fr. à Bruges; M. Pelzer, cand. en phil. et let., prof. d'hist. et géogr. à Malines, passe en la même qualité à Bruxelles, et est remplacé à Malines par M. D'Awans, surv. à Ixelles; M. Boyens, D^r en phil. cl., est nommé surv. à l'A. R. d'Arlon en remplacement de M. Mathieu qui passe aux mêmes fonctions à Ixelles; MM. Bernard, Molitor et Haust, respectivement prof. de 2^e, 3^e et 4^e latine à l'A. R. de Liège, y sont nommés prof. de rhét., 2^e et 3^e latine; M. L. Maréchal, prof. de 3^e latine à Hasselt, est nommé prof. de 4^e latine à l'A. R. de Liège, et est remplacé par M. Pourbaix, du coll. com. de Tirlemont, auquel succède M. Melon.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques et de la Classe des Beaux-Arts, 1900, n° 6. — H. Denis, Sur l'histoire contemporaine des prix agricoles et l'évolution de l'agriculture et du système agraire, 1^{re} partie. — P. Thomas, Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée, 4^e série. — V. Brants, L'état de la petite industrie en France d'après les statistiques récentes.

N° 7. — H. Denis, Sur l'histoire contemporaine des prix agricoles et l'évolution de l'agriculture et du système agraire, 2^e partie. — Jules Leclercq, Un arbre de vingt-deux siècles. — E. Gossart, Projets d'érection des Pays-Bas en royaume sous Philippe II. — J. Bidez, Description d'un manuscrit hagiographique grec palimpseste, avec des fragments d'un panégyrique de Saint Polycarpe, attribué à Saint Jean Chrysostome.

N° 8. — H. Hymans, Deux nouveaux autographes de Rubens. — L. Solvay, L'art d'aujourd'hui et l'art de demain, à propos de l'Exposition de Paris.

Analecta Bollandiana, t. XIX, fasc. 1. — Les deux Saints Babylas. — F. Nau, Les martyres de St-Léonce de Tripoli et de St-Pierre d'Alexandrie d'après les sources syriaques. — De Vita prima et miraculis B. Benedicti papae XI auctore Bernardo Guidonis. — Bulletin des publications hagiographiques. — Catalogus codd. graecorum bibliothecae Barberiniana de urbe.

Fasc. 2. — Suite et fin du même catalogue. — La légende de St-François d'Assise dite *Legenda trium sociorum*. — De miraculis S. Autbersi Cameracensis episcopi libelli duo saec. XI et XII. — Bulletin des publications hagiographiques. — Suite du Repertorium hymnologicum de Ul. Chevalier.

Byzantinische Zeitschrift, IX, 4^e livraison. — K. Praechter, Zum Maischen Anonymus *περὶ πολιτικῆς ἐπιστήμης*. — C. de Boor, Die Lebenszeit des Dichters Romanos. — R. Foerster, Eine Monodie auf Theodoros Palaiologos. — G. Cereteli, Wo ist das Tetraevangelium von Porphyrius Uspenskij aus dem Jahre 835 entstanden? — E. Brooks, On the date of the death of Constantine the son of Irene. — J. Psichari, Ἐποικα. — Meliopoulos, *Μονὴ Γαλακκηγῶν*. — Papadopoulos-Kerameus, *Δύο βυζαντινὰ σταθμια*.

Revue des études anciennes, tome II, n° 3. — Rodier, Remarques sur le Philèbe. — H. Lechat, L'Agias de Lysippe. — de la Ville de Mirmont, Le poète Laevius. — M. Pottier, Sur un vers d'Horace (A. P. 97). — C. Jullian, Notes gallo-romaines VII : Deux topiques dans la vallée de Trets.

— Bulletin Hispanique : (E. Hübner). — G. Foucart, Notes de mythologie égyptienne : la déesse Chronique. — Antiquités d'Ionie. — Le déplacement du littoral atlantique. — Bibliographie.

Revue des Humanités en Belgique, 4^e année, n° 2. — P. Gregorius, Du caractère essentiel de l'enseignement commercial. Éléments de culture générale qu'il renferme. — J. Dessart, L'emploi du subjonctif en français. — P. Altenhoven, A propos d'un passage d'Horace. — A. Habets, Les lycées français. — M. Brants, Un essai de correspondance interscolaire. — L. Tilmant, Notes sur le manuel de Littérature du P. Verest.

Rivista di filologia, XXVIII, fasc. 2. — Guissani, Noterelle Lucreziane, — Olivieri, Dell' "Oreste", di Euripide e del verso omerico II 365. — Caccialanza, Sulla prima orazione di Iseo "Per l'eredità di Cleonimo.", — Nazari, Spizzico di etimologie latine e greche. — Nazari, Origine del genitivo singolare in *t* nel latino e nel celtico. — Camozzi, De Granio Liciniano eiusque reliquiis. — Soldati, Un emistichio di Manilio e quattro lacune di Tibullo. — Amatucci, L'epigramma di Porcio Licino. — Sabbadini, Per la biografia di Plauto. — Due varianti della Consolatio ad Liviam.

XXVIII, fasc. 3. — Zuretti, La percezione visiva in Omero. — De Sanctis, Il lapis niger et l'iscrizione archaica del foro Romano. — Olivieri, A proposito dei due frammenti del *Τρωγός* e della *Περικλειομένη* di Menandro recentemente scoperti. — Cima, Observationes criticae in Cic. lib. I de Oratore. — Rasi, A proposito della recente editio maior dei Carmina di Orazio Kellerman. — Giov. Setti, Simonide di Ceo e l'autenticità dei suoi epigrammi.

COMPTES RENDUS.

ERN. BABELON, *Guide illustré du Cabinet des Médailles et des Antiques de la Bibliothèque Nationale*. Paris, Leroux, 1900. xv-368 pp. in-12. "Ce petit catalogue général est un modèle du genre.", R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1900, n° 34.

BACCHYLIDIS *Carmina*, iter. ed. FR. BLASS. Leipzig, Teubner., 1900. LXXV-207 pp. (*Biblioth. Teubn.*). "Modifications peu importantes. Malgré les progrès accomplis, il reste encore beaucoup à faire.", My., *Rev. crit.*, 1900, n° 36.

G. BARDOT, *La question des villes impériales d'Alsace depuis le traité de Westphalie jusqu'en 1680*. Paris, 1899, in-8°. "Excellente contribution à l'histoire de la question d'Alsace à laquelle on ne peut reprocher que de se tenir trop exclusivement sur le terrain strictement diplomatique.", R[euss], *Rev. crit.* 1900, n° 30. — Cf. *Rev. de l'I. P.*, XLIII, p. 195-197.

GEORGES BERTRIN (Abbé), *La Sincérité religieuse de Chateaubriand*. Paris, Lecoffre, 1900. 410 pp. in-12. "L'auteur use d'une dialectique fort étrange. Il a plutôt compromis la cause qu'il voulait défendre.", Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1900, n° 29.

LOUIS P. BETZ, *La Littérature comparée, essai bibliographique*. Strasbourg, Trübner, 1900. xxiv-123 pp. in-8°. "Précieux, malgré quelques desiderata.", F. Baldensperger, *Rev. crit.*, 1900, n° 31.

Bibliothèque de Bibliographies critiques publiée par la Société des Études

historiques. Paris, Fontemoing. " Cette entreprise vient à son heure. Précautions à prendre pour lui assurer toute son utilité. ", Alfred Rébelliau, *Rev. crit.*, 1900, n° 28.

P. J. BLOK, *History of the people of the Netherlands*, trad. R. Putnam. II. New-York et Londres, 1899. in-8°. " Très sérieux et consciencieux travail. ", R[eu]ss, *Rev. crit.*, 1900, n° 30.

BOUCHÉ-LECLERCQ, *Leçons d'histoire grecque*. Paris, Hachette, 1900. 352 pp. in-12. " Bien que ces leçons aient un caractère très général, elles reposent sur des faits précis et puisés à la source même. L'auteur est surtout attiré par les idées morales, et il excelle à en suivre l'évolution. ", Paul Guiraud, *Rev. crit.*, 1900, n° 32.

K. BRANDI, *Die Renaissance in Florenz und Rome*. Leipzig, Teubner, 1900, in-8°. " Exposé populaire, aimable et bien informé. ", H. H[auvette], *Rev. crit.*, 1900, n° 39.

BRUGMANN, *Griechische Grammatik*. 3^e éd. (Extr. du *Handbuch d. Klass. Alterthumswiss.* d'Iwan Müller). Munich, Beck, 1900. xix-632 pp. " Le livre a reçu, dans cette 3^e éd., des développements considérables. Il est fait pour initier les hellénistes aux études linguistiques. La théorie des fonctions primitives des formes grecques prédomine trop peut-être dans l'explication des faits de syntaxe. — M. Léop. Cohn a ajouté un utile appendice sur la lexicographie grecque. ", My, *Rev. crit.*, 1900, n° 31.

K. BRUGMANN et B. DELBRÜCK, *Grammatik der Indogermanischen Sprachen*. V : *Syntax*, von B. DELBRÜCK, 3^e partie et tables. Strasbourg, Trübner, 1900, xx-608 pp. 15 mk. " C'est avec le siècle que s'achève cet imposant résumé des conquêtes scientifiques du siècle dans un domaine à peu près inconnu avant lui. Il s'achève heureusement, ainsi qu'il a débuté... il se ferme sur l'exposé des données de syntaxe les mieux connues, les plus fermes, celles qui se prêtent le moins aux reconstructions arbitraires et hypothétiques, et le moins les exigent. Ces données, l'auteur les a poursuivies et analysées, dans toutes les branches de l'indo-européen, sauf le celtique, avec un si minutieux souci de parfaite exactitude, que cette partie de son œuvre peut être considérée dans l'ensemble comme définitive. ", V. Henry, *Rev. crit.*, 1900, n° 33.

PIERRE BRUN, *Henry Beyle-Stendhal*. Grenoble, Gratier, 1900. 150 pp. gr. in-8°. " Ce livre a le rare mérite d'être écrit sans parti-pris d'aucune sorte. Avec quelques sérieuses retouches et quelques importantes rectifications, il sera tout à fait recommandable. ", Casimir Stryiensky, *Rev. crit.*, 1900, n° 29.

HEINRICH BRUNN's *Kleine Schriften gesamm. von HERMANN BRUNN und HEINRICH BULLE*. 1 : *Römische Denkmäler, Altitalische und etruskische Denkmäler*. Leipzig, Teubner, 1898. 10 mk. " Ce recueil des opuscules du maître de l'archéologie classique est indispensable aux spécialistes. ", A. E. J. Holwerda, *Museum*, VIII, n° 6-7.

KARL BURESCH, *Aus Lydien, Epigraphisch-geographische Reisefrüchte...* herausgg. v. O. RIBBECK. Leipzig, Teubner. 1898, 14 mk. " Porte un témoignage éloquent des aptitudes de ce savant plein d'avenir, mort à 34 ans. ", A. E. J. Holwerda, *Museum*, VIII, n° 6-7.

A. CARTELLIERI, *Philipp II August, König von Frankreich III (1186-1189)*, Leipzig, 1900, in-8°. "Excellent. ", N. Jorga, Rev. crit., 1900, n° 35.

R. CHÉLARD, *La civilisation française dans le développement de l'Allemagne (moyen âge)*, Paris, Société du Mercure de France, 1900, in-8°. "Écrit avec verve, mais de seconde main, et exagère au delà de toute mesure l'originalité de la civilisation française du haut moyen âge et son influence sur l'Allemagne. ", R[euss], Rev. crit., 1900, n° 38.

L. CLÉMENT, *Henri Estienne et son œuvre française*. Paris, Picard, 1899. x-540 pp. gr. in-8°. "Livre solide et à peu près définitif. Un des chapitres les plus intéressants de la 1^e partie est celui où se trouve appréciée et expliquée la critique qu'a faite H. Estienne des poètes de la Pléiade. La seconde partie donne une idée complète des théories lexicographiques ou grammaticales d'Estienne. ", E. Bourciez, Rev. crit., 1900, n° 33.

F. DAMÉ, *Histoire de la Roumanie contemporaine*. Paris, Alcan, 1900, in-8°. "C'est la première histoire contemporaine de la Roumanie que l'on possède jusqu'ici. Mais la légèreté, la négligence et la partialité de son auteur lui enlèvent toute valeur sérieuse. ", N. Jorga, Rev. crit., 1900, n° 35.

DARESTE, HAUSSOULLIER ET REINACH, *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, 2^e série, 1^{er} fasc. Paris, Leroux, 1898. "Se distingue par les mêmes qualités d'interprétation que le 1^{er} fasc. ", Paul Guiraud, Rev. crit., 1900, n° 31.

DANIEL DEENEY, *Peasant Lore from Gaelic Ireland*. Londres, Nutt, 1899. 80 pp. 1 sh. "Possède une réelle valeur documentaire. ", Léon Pineau, Rev. crit., 1900, n° 35.

GAETANO DE SANCTIS, *ATΘΙΣ, Storia della repubblica Ateniese dalle origini alle riforme di Clistene*. Roma, 1898. Chaudement recommandé par Vincenzo Costanzi, Rivista di filologia, 1900. -- Cf. Rev. de l'I. P., XLII, pp. 107-109.

W. DITTENBERGER, *Sylloge inscriptionum Graecarum*. 2^e éd., vol. II. Leipzig, Hirzel, 1900. v-825 pp. in-8°. "Cette 2^e éd. compte le double de n°. Plus on étudie le recueil, plus on rend justice à la science et à la sagacité dont l'auteur a fait preuve, dans l'établissement du texte non moins que dans les notes qui l'encadrent. ", B. Haussoullier, Rev. crit., 1900, n° 28 (le rp. présente bon nombre d'observations et de rectifications).—Compte rendu très élogieux avec nombreuses observations de détail de Paul Perdrizet, Rev. des Ét. anciennes, t. II.

DRUMANN, *Geschichte Roms in seinem Ubergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung*. 2^e éd. publiée par P. GROEBE. Vol. I. Berlin, Bornträger, 1899. 10 mk. "M. Groebe s'est interdit toute modification dans le texte de D.; il n'a révisé que les notes, et s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup de soin. Ainsi rajeuni, l'ouvrage de D. rendra encore des services. ", P. Guiraud, Rev. crit., 1900, n° 31.

L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II. "Précieux répertoire, saine critique, résultats pour la plupart définitifs. ", Analecta Bollandiana, XIX.

A. ECKEL, *Charles le Simple*. Paris, Bouillon, 1899, in-8°. "Œuvre sérieuse et solide, témoignant d'un excellent esprit critique. ", R. Parisot, Rev. crit., 1900, n° 33.

CHARLES ENGEL, *L'École latine et l'ancienne Académie de Strasbourg (1538-1621)*. Strasbourg, Schweickhardt et Schlesier; Paris, Fischbacher, 1900. xvii-318 pp. in-8°. 5 fr. "Tableau fidèle et détaillé, qui intéressera également les historiens, les humanistes et les pédagogues." R[eu]ss, *Rev. crit.*, 1900, n° 31.

RICHARD ENGELMANN, *Archäologische Studien zu den Tragikern*. Berlin, Weidmann, 1900. 90 pp. avec grav. 6 mk. "L'auteur essaie de retrouver, dans des peintures de vases, des sujets de tragédies perdues. Ses conjectures sont généralement ingénieuses et séduisantes." Salomon Reinach, *Rev. crit.*, 1900, n° 32.

Die vier Evangelien im berichtigten Text, von B. WEISS. Leipzig, Hinrichs, 1900. x-604 pp. in-8°. "Introduction substantielle; texte un peu trop "corrigé"; explication grammaticale et littérale utile." A. L., *Rev. crit.*, 1900, n° 34.

ÉMILE FAGUET, *Histoire de la littérature française*. Paris, Plon. 2 vol. in-12 de 481 et 475 pp. 8 fr. "Œuvre claire, nette, extrêmement informée, parfaitement indépendante, et essentiellement personnelle. C'est, au fond, une causerie. De là, parfois, un certain manque de proportions; de là aussi, en revanche, une foule de vues ingénieuses et vives, de jugements éloquentes en leur brièveté, de mots heureux et originaux." Henri de Curzon, *Rev. crit.*, 1900, n° 29.

JOSEPH FÜHRER, *Forschungen zur Sicilia sotterranea*. Munich, 1897. "Œuvre fondamentale sur les catacombes de la Sicile. Observations de détail." Rizzo, *Rivista di filologia*, 1900.

AD. FURTWAENGLER, *Die antiken Gemmen*. Leipzig et Berlin, Giesecke et Devrient, 1900. 3 vol. in-4°. 250 mk. "Ouvrage fondamental, dont le prix est malheureusement peu abordable, mais qui fait l'équivalent d'une bibliothèque." Salomon Reinach, *Rev. crit.*, 1900, n° 32.

VICTOR GIRAUD, *Pascal, l'homme, l'œuvre, l'influence*. Paris, Fontemoing, 1900, in-18. "L'auteur est parfaitement au courant de son sujet, et il l'aime, première condition pour en bien parler. Mais cet amour l'entraîne à certaines exagérations." A. Molinier, *Rev. crit.*, 1900, n° 28.

JOHN GOWER, *Complete works* ed. by G. C. MACAULAY: *The french works*. Oxford, Clarendon Press, 1899. LXXXVII-564 pp. in-8°. "L'éditeur a eu l'heureuse chance de retrouver, dissimulé sous le titre de *Mirour de l'homme*, le *Speculum meditantis* de Gower, qu'on croyait perdu. Ce poème de 30000 vers est très curieux. L'édition est soignée; l'*Introduction*, intéressante, mais présente des lacunes." A. Jeanroy, *Rev. crit.*, 1900, n° 36.

O. GRADENWITZ, *Einführung in die Papyruskunde*, fasc. I. Leipzig, Hirzel, 1900. xv-197 pp. "Publication très utile au philologue comme au juriste." My, *Rev. crit.*, 1900, n° 36.

VICTOR HENRY, *Lexique étymologique des termes les plus usuels du breton moderne*. Rennes, Pichon et Hervé, 1900. xxix-350 pp. gr. in-8°. "Tout en témoignant de louables efforts, ce lexique est venu trop tôt pour pouvoir être une œuvre définitive dans son ensemble." Émile Ernault, *Rev. crit.*, 1900, n° 38.

ALFRED HOLDER, *Altceltischer Sprachschatz*, 12° livr. (Norici-Poeninus).

Leipzig, Teubner. 1900. Col. 769-1023. gr. in-8°. Articles importants, qui suggèrent quelques remarques à G. Dottin, *Rev. crit.*, 1900., n° 37.

HOMER, *Odyssey, book XI*, ed. by J. A. NAIRN. Cambridge, University Press, 1900. xxxvi-92 pp. " Les notes, bonnes en général, sont peut-être trop sobres. ", *My, Rev. crit.*, 1900, n° 31.

VON INAMA-STERNEGG, *Deutsche Wirtschaftsgeschichte in den letzten Jahrhunderten des Mittelalters*. I. Leipzig, Duncker et Humblot, 1899, in-8°. " Tableau d'une belle et sévère ordonnance de la vie économique de l'Allemagne à la fin du Moyen âge. ", *R[euss]*, *Rev. crit.*, 1900, n° 38.

E. JOVY, *François Tissard et Jérôme Aléandre*, 1^{er} fasc. Vitry-le-François, Denis, 1899. 143 pp. in-8°. " Bien au courant. ", *Henri Hauvette, Rev. crit.*, 1900, n° 37.

R. KRON, *Die Methode Gouin oder das Serien-System in Theorie und Praxis*. Marbourg, Elwert, 1900. 181 pp. in-8°, 2 mk 80. " Ce nouveau système d'enseignement des langues (division du vocabulaire en séries, chaque série comprenant 50 exercices environ, qui représentent un acte analysé dans ses éléments composants, etc.), ce système contient une part de vérité, mais, dans le détail, il est plein d'exagérations et il est plus mécanique que psychologique. ", *L. R[oustan]*, *Rev. crit.*, 1900, n° 33.

KRUMBACHER, *Umarbeitungen bei Romanos*, etc. (Extr. des *Sitzungsber. der philos.-philol. und histor. Classe der K. bayer. Akad. von Wiss.*, 1899), 156 pp. " Recherches et discussions intéressantes pour la littérature byzantine. ", *My, Rev. crit.*, 1900, n° 34.

CH. V. LANGLOIS, *La question de l'enseignement secondaire en France et à l'étranger*. Paris, Bellais, 1900. 138 pp. in-12, 1 fr. 50. " Parfaitement renseigné, hostile à toute phraséologie vaine, M. L. a su condenser tout ce qu'il y a d'essentiel à dire sur ces problèmes complexes. ", *Salomon Reinach, Rev. crit.*, 1900, n° 28.

EVALD LIDÉN, *Studien zur altindischen und vergleichenden Sprachgeschichte*. Upsal et Leipzig, Harrassowitz, 1900. " Étymologies qui attestent une méthode rigoureuse et beaucoup de pénétration, mais qui ne sont pas toujours acceptables. ", *C. C. Uhlenbeck. Museum*, VIII, n° 6-7.

BERNH. LINDMEYR, *Der Wortschatz in Luthers, Emser und Eks Uebersetzung des Neuen Testaments*. Strasbourg, Trübner, 1899. 106 pp. in-8°. 2 mk 50. " Sera bien recueilli de tous ceux qu'intéresse l'histoire des origines du haut-allemand moderne. ", *F. Piquet, Rev. crit.*, 1900, n° 38.

THEOD. LIPPS, *Komik und Humor*. Hambourg et Leipzig, Woss, 1898. viii-264 pp. in-8°. " Analyses ingénieuses; parfois trop de subtilité. ", *F. Baldensperger, Rev. crit.*, 1900, n° 31.

LUCIANUS, *recogn. J. SOMMERBRODT*, vol. III. Berlin, Weidmann, 1899. x-306 pp. 6 mk. " Le texte est souvent amélioré soit par de nouvelles leçons des mss., soit par conjecture. Mais, quoique M. S. semble avoir été beaucoup plus prudent dans ce volume que dans les précédents, il a parfois introduit dans le texte des changements inadmissibles. ", *My, Rev. crit.*, 1900, n° 31. — " Travail méritoire. Dans plusieurs passages altérés, S. a le tort de ne pas tenir compte des corrections déjà proposées. ", *H. O. de Jong, Museum*, VIII, n° 6-7.

J. MARCHAND, *l'Université d'Avignon aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Picard, 1900. xiii-327 pp. in-8°. "Très complet et très instructif." L.-H. L., *Rev. crit.*, 1900, n° 37.

MARIGNAN, *Études sur la civilisation française*. T. I : *La civilisation Mérovingienne*. T. II : *Le culte des saints sous les Mérovingiens*. "Plein de choses et d'idées, mais mal ordonné et produisant une impression, somme toute, inexacte." *Analecta Bollandiana*, XIX.

A. MAU, *Pompeii, its life and art*. Londres, Macmillan, 1899. 501 pp. in-8°. "Écrit spécialement en vue du public anglais, ce livre résume tout ce qu'on sait sur Pompéi. La nouveauté est dans la façon toute personnelle dont les faits sont présentés." R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1900, n° 36.

F. G. MOHL, *Introduction à la chronologie du Latin vulgaire* (122^e fasc. de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*). Paris, Bouillon, 1899. xii-339 pp. in-8°. "Ce livre est le plus important qui ait été publié depuis plusieurs années sur les origines romanes. Sur beaucoup de points fondamentaux, l'auteur vient proposer des solutions nouvelles. Il part de cette idée qu'on a généralement jusqu'ici cherché les origines du latin vulgaire à une époque infiniment trop récente et qu'il faut remonter à la fusion du *sermo rusticus* du Latium avec les dialectes locaux de l'Italie : osque, ombrien, etc. A noter deux points traités avec ampleur : la palatalisation des gutturales latines et la déclinaison du latin vulgaire. L'ouvrage a des lacunes et des imperfections, mais il témoigne d'un esprit mûr, hardi et vigoureux." E. Bourciez, *Rev. crit.*, 1900, n° 30.

F. G. MOHL, *Le couple roman lui : lei*. Prague, 1899. vi-124 pp. in-8° (en tchèque, avec résumé en français). "Monographie conçue d'une façon rigoureuse ; solution vraisemblable." E. Bourciez, *Rev. crit.*, 1900, n° 30.

NAZARI, *I dialetti italici : Grammatica, iscrizioni, versione, lessico*. Milan, 1900. 364 pp. "Excellent ouvrage de vulgarisation qui manquait à l'Italie." Mariani, *Rivista di filologia*, 1900.

J. NICOLE et CH. MOREL, *Archives militaires du 1^{er} siècle*. Genève, Kündig, et Paris, Leroux, 1900. 34 pp. in-fol. avec pl. "Ce papyrus du Fayoum contient cinq pièces relatives à la vie militaire du 1^{er} siècle de l'Empire romain. Il est commenté avec beaucoup de science et d'ingéniosité, mais la plupart des solutions proposées sont tout à fait provisoires." R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1900, n° 33.

A. OERI, *De Herodoti fonte Delphico*. Bâle, Birkhaeuser, 1899. "Oeri est le premier qui ait embrassé la question dans son ensemble et l'ait traitée à fond et méthodiquement. Si les résultats sont maigres, la faute en est, non à l'auteur, mais au sujet. La latinité de cette dissertation est pitoyable : tel est le résultat de la scission entre les études historiques et les études grammaticales à l'université !" H. van Gelder, *Museum*, VIII, n° 6-7.

C. G. OSGOOD, *The classical mythology of Milton's English poems*. New-York, Holt, 1900. lxxxv-111 pp. in-8°. "Préface intéressante. L'auteur a omis de remarquer que Milton attribuait aux mythes une valeur réelle et voyait des démons dans les divinités païennes. C'est pourquoi celles-ci sont si vivantes chez lui." Ch. Bastide, *Rev. crit.*, 1900, n° 39.

L. PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature*

françaises. Tomes VII et VIII. Paris, Colin, 1899-1900. 2 vol. gr. in-8° de xi-873 et 928 pp. " Ces deux volumes sont consacrés au XIX^e siècle : ils sont pleins d'attrait et d'intérêt et terminent dignement cette histoire importante à la fois par ses vastes dimensions, la variété de ton des chapitres, les références bien choisies contenues dans la partie bibliographique. " E. Bourciez, *Rev. crit.*, 1900, n° 30.

M. FABIO QUINTILIANO, *Il libro decimo della istituzione oratoria commentato da D. BASSI*. 2^e éd. Turin, 1900. " Un des meilleurs volumes de la collection Loescher. " Amatucci, *Rivista di filologia*, 1900.

PIO RAJNA, *Le fonti dell' Orlando furioso*, 2^e éd. Florence, Sansoni, 1900. xiv-631 pp. 10 fr. " La 2^e éd. de ce livre excellent et devenu classique renferme de nombreuses additions. C'est un arsenal incomparable de renseignements sur tout ce qui concerne les légendes chevaleresques. " Henri Hauvette, *Rev. crit.*, 1900, n° 35.

SALOMON REINACH, *Répertoire des vases peints grecs et étrusques*, tome II. Paris, Leroux, 1900. 424 pp. in-12. 5 fr. " Ce répertoire est appelé à rendre de sérieux services aux archéologues. Un copieux index en double la valeur pratique. " Henri Lechat, *Rev. crit.*, 1900, n° 32.

CH. RENOUVIER, *Victor Hugo, le philosophe*. Paris, Colin, 1900. 378 pp. in-12. " Exagère la puissance philosophique d'Hugo, mais a le mérite de résumer très nettement les différentes théories philosophiques du poète et de montrer les facultés méditatives de son génie. " Raoul Rosières, *Rev. crit.*, 1900, n° 32.

C. CRISPO SALLUSTIO, *La Catilinaria et la Giugurtina illustrate da F. RAMORINO*, 3^e éd. — M. TULLIO CICERONE, *il Catone maggiore ill. da F. RAMORINO*, 2^e éd. — M. TULLIO CICERONE, *L'orazione in favore del poeta L. Archia per cura di R. CORNALI*. Turin. " Éloge de ces éditions commentées, dont la première est la meilleure que loue l'Italie. " Marchesa-Rossi, *Rivista di filologia*, 1900.

A. SCHULTEN, *Das roemische Afrika*. Leipzig, Dieterich, 1899. vi-116 pp. in-8°. " Œuvre de vulgarisation ; exposé rapide et clair. " Maurice Besnier, *Rev. crit.*, 1900, n° 36.

SCHWEIZER, *Grammatik der Pergamenischen Inschriften*. Berlin, 1888. Loué par Rizzo, *Rivista di filologia*, 1900.

SOPHOCLE, *Antigone*, trad. en vers par PH. MARTINON, Paris, Fontemoing, 1900. 55 pp. " Traduction fidèle et qui se lit avec intérêt. Quelques-unes des coupures pratiquées par M. ne sont pas heureuses. " My, *Rev. crit.*, 1900, n° 36.

Strena Helbigiana sexagenario obtulerunt amici. Leipzig, Teubner, 1900. 348 pp. in-4°, avec pl. " 57 petits mémoires archéologiques qui apportent tous quelque chose de nouveau. " Résumé par S. Reinach, *Rev. crit.*, 1900, n° 38.

P. CORNELI TACITI *Historiae*, rec. J. VAN DER VLIET (*Bibliotheca Batava Script. Graec. et Roman.*), Groningue, Wolters, 1900, 1 fl. 75. " Édition soignée, qui donne exactement les leçons du Mediceus, avec les principales conjectures. Des appendices et deux cartes en augmentent la valeur. V. d. V. se tient le plus près possible du ms. ; toutefois il adopte ou introduit un certain nombre de corrections plus ou moins probables. " H. T. Karsten, *Museum*, VIII, n° 6-7.

H. THÉDENAT, *Le forum romain et les forums impériaux*, 2^e éd.. Paris, Hachette, 1900. " Cette 2^e éd. ne diffère pas essentiellement de la précédente. Les fouilles entreprises par M. Baccelli amèneront un remaniement plus profond. ", R. Cagnat, *Rev. crit.*, 1900, n^o 36.

TOUTÉE, *Du Dahomé au Sahara. La Nature et l'Homme*, Paris, Colin, 1899. xii-272 pp. " Renseignements originaux; observations à méditer. ", B. Auerbach, *Rev. crit.*, 1900, n^o 37.

Veröffentlichungen zur Geschichte des gelehrten Schulwesens im Albertinischen Sachsen. I : *Uebersicht über die geschichtliche Entwicklung der Gymnasien*. Leipzig, Teubner, 1900, 248 pp. in-4^o. " D'un grand intérêt pour l'enseignement secondaire classique. ", L. Roustan, *Rev. crit.*, 1900, n^o 33.

K. WALISEWSKI, *Littérature russe*. Paris, Colin, 1900, x-447 pp. in-8^o. 5 fr. " Sans valeur. ", Jules Legras, *Rev. crit.*, 1900, n^o 28.

FR. WIELAND, *Ein Ausflug ins altchristliche Afrika*. Stuttgart et Vienne, Roth, 1900. 196 pp. in-8^o. " Sans prétention. ", Mourier Besnier, *Rev. crit.* 1900, n^o 36.

J. BIDEZ et L. PARMENTIER, *The ecclesiastical history of Evagrius*. Londres, Methuen, 1898, in-8^o. " Excellente édition. ", T. Hirsch, *Mittheilungen aus der Historischen Litteratur*, 1900, n^o 3.

J. BIDEZ et L. PARMENTIER, *Un séjour à Patmos*. Gand, Engelcke. " Charmante relation de voyage. Le gouvernement devrait accorder aux professeurs d'humanités des subsides pour un voyage en Grèce. ", J. Feller, *Bull. Bibliogr. de la Revue des Humanités en Belg.*, 1900, p. 80.

A. J. BOCQUET et P. CLERCX, *De l'Éducation morale dans l'enseignement moyen*. Tournai, Decallonne-Liagre, 1900. iv-106 pp. 1 fr. 75. " Bon livre, qu'on peut et qu'on doit recommander vivement. ", *Revue bibliogr. belge*, juillet 1900.

Expédition antarctique belge. Conférences faites par G. LECOINTE, H. ARCTOWSKI et E. RACOVITZA. (Extr. du *Bull. de la Soc. roy. belge de Géographie*). Bruxelles, 1900. 234 pp. in-8^o avec cartes et figg. 5 fr. " Quoique le fond de ces causeries soit essentiellement scientifique, la forme en est des plus attrayantes. ", *Fr. L.*, *Rev. bibliogr. belge*, juillet 1900.

EM. FAIRON, *La Ratio castrensis ou l'Intendance du palais impérial*. Louvain, 1898, in-8^o. " Travail consciencieux destiné à défendre la théorie de Hirschfeld sur la ratio castrensis. ", C. Jullian, *Revue Historique*, juillet-août 1900.

GOBLET D'ALVIELLA, *Ce que l'Inde doit à la Grèce*. Paris, 1897, in-8^o. — E. MONSEUR, *L'Inde et l'Occident*. Bruxelles, 1898, in-8^o. " Exposit avec une sagacité et une érudition pareilles le problème de l'influence grecque et même des influences étrangères, sur la civilisation indienne. ", L. Finot, *Revue Historique*, septembre-octobre, 1900.

EUGÈNE HUBERT, *Le voyage de l'empereur Joseph II dans les Pays-Bas*. Bruxelles, Lebegue, 1900. 484 pp. in-4^o. 10 fr. " Cette dissertation, si bien documentée, si nouvelle, rencontrera de nombreux lecteurs. ", *Rev. bibliogr. belge*, juillet 1900.

C. LECOUTERE, *Middelnederlandsche geestelijke liederen*. Lierre, 1899,

in-8°. " Intéressant pour l'histoire littéraire et religieuse. ", J. Heinsius, Deutsche Literaturzeitung, 1900, n° 34. — Cf. Rev. de l'I. P., XLIII, p. 203-204.

H. LOGEMAN, *The English Faustbook of 1592*. Gand, 1900, in-8°. (Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie de l'Université de Gand). " Sera accueilli avec reconnaissance par les anglicistes, en dépit de certaines déféctuosités de détail. ", C. Stoffel, Museum, VIII, n° 6-7.

PAUL MARCHOT, *Essais d'explication pour trois questions de philologie romane*. Turin, Loescher, 1900. 8 pp. in-8°. (Extr. des *Studi di filologia romanza*). " Articles intéressants et qui méritent d'être pris en sérieuse considération. Le plus important est celui qui reprend la question de l'énigmatique verbe roman *andare*. ", E. Bourciez, Rev. crit., 1900, n° 38.

CH. MICHEL, *Recueil d'inscriptions grecques*. Bruxelles, Lamertin, 1900. " Excellent ouvrage qu'on ne saurait trop recommander. ", Radet, Rev. des études anciennes.

G. MONCHAMP, *Une lettre " perdue ", de Descartes*. (Extr. du *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique*, 1899, n° 8). 13 pp. in-8°. " Reproduit le texte d'une lettre de Descartes à Mersenne (13 déc. 1647), que l'abbé Emery avait fait connaître et dont l'original, volé par Libri, n'a pas encore été retrouvé. Cette lettre soulève une question intéressante pour l'histoire de la physique. ", Paul Tannery, Rev. crit., 1900, n° 36.

P. L. MULLER et A. DIEGERICK, *Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas*. V. Amsterdam, 1899, in-8°. " Annotation excellente. ", Th. Bussemaker, Museum, VIII, n° 6-7.

H. PIRENNE, *La Hanse flamande de Londres*. Bruxelles, 1899, in-8°. " Résultats certains et de grande importance pour l'histoire du commerce au haut moyen âge. ", C. Koehne, Zeitschrift für das gesammte Handelsrecht, 1900.

H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*. I. Bruxelles, 1900, in-8°. " Nul ne pourra désormais écrire sur l'histoire de Belgique sans tenir le plus grand compte des principes posés dans ce livre. ", A. Lefranc, Bibl. de l'École des Chartes, mars-avril 1900.

J. TH. DE RAADT, *Sceaux armoriés des Pays-Bas et des pays avoisinants*. Bruxelles, 2 vol., 1898-1899, in-8°. " Ouvrage recommandable malgré certaines imperfections. ", A. d'Herbomez, Bibl. de l'École des Chartes, mars-avril 1900.

L. VANDERKINDERE, *Histoire de la formation territoriale des principautés belges au moyen âge*. Bruxelles, 1899, in-8°. " Œuvre substantielle et pleine d'aperçus nouveaux. ", R. Parisot, Revue Historique, juillet-août 1900.

HERMANN VANDER LINDEN, *Geschiedenis van de stad van Leuven*. Louvain, Fonteyn, 1900. iv-328 pp. avec gravv. 7 fr. 50. " Tient le milieu entre une œuvre de haute vulgarisation et une étude scientifique originale. On regrette que l'auteur ait passé si rapidement sur la période des origines et qu'il ait réduit à la portion congrue le mouvement intellectuel représenté par l'ancienne université. A part ces réserves, son ouvrage peut être considéré comme la meilleure et la plus complète des monographies consacrées à l'histoire de Louvain. ", H. v. H., Rev. bibliogr. belge, juillet 1900.

SUR UN PASSAGE DE DIODORE RELATIF A ZOROASTRE

Diodore, venant à parler des législateurs de l'Égypte (I, 94), énumère une série de personnages, qui, chez d'autres nations, imposèrent des lois que la divinité elle-même leur aurait dictées, et il cite, entre autres, Zoroastre :

Παρά μὲν γὰρ τοῖς Ἀχαιοῖς Ζαθρανύστην ἱστοροῦσι τὸν ἀγαθὸν δαίμονα προσποιήσασθαι τοὺς νόμους αὐτῷ διδόναι.

Ce passage n'a pas seulement le mérite d'être parmi les plus anciens qui mentionnent le réformateur religieux des Perses¹; sa valeur singulière ressort de ce que seul il a conservé la forme *Ζαθρανύστης*, plus rapprochée de Zarathushtra que le nom vulgaire *Ζωροάστρης*. D'ailleurs, l'affirmation que le prophète " fit semblant d'avoir reçu ses lois du Génie du Bien " est rigoureusement exacte, et son auteur semble vraiment avoir eu connaissance des formules usitées dans le Vendidad : " Ahura-Mazda dit à Spitama Zarathushtra „ ou " Zarathushtra demanda à Ahura-Mazda ... Ahura-Mazda répondit „.

On voudrait savoir à qui Diodore doit une information si précise et si véridique. Il l'a probablement empruntée à quelque compilateur alexandrin², dont il serait difficile de

¹ On ne trouve à une date antérieure le nom de Zoroastre que chez Xanthos le Lydien (FHG I p. 42, fr. 19), chez Aristote (*cf. infra*) et dans le premier Alcibiade attribué à Platon, 121 E (*cf. Jackson, Zoroaster, 1899, p. 231 ss.*).

² Il abandonne dans les chapitres 94 ss. sa source ordinaire, qui est Hécátée d'Abdère; *cf. Susemihl, Griech. Literatur in der Alexandrinerzeit, I, p. 312 n. 17.*

déterminer la date, mais ce compilateur lui-même a certainement puisé ses renseignements à une source plus ancienne.

Or, un fragment d'Eudème de Rhodes, le disciple d'Aristote, fragment conservé par Damascius ¹, expose comme suit les principes des Mages : *Μάγοι δὲ καὶ πᾶν τὸ Ἄρειον γένος οἱ μὲν Τόπον οἱ δὲ Χρόνον καλοῦσι τὸ νοητὸν ἅπαν καὶ τὸ ἡγνόμενον, ἐξ οὗ διακριθῆναι θεὸν ἀγαθὸν καὶ δαίμονα κακόν.....* κ.τ.λ.

Il me paraît indubitable que les Ἄρειοι nommés dans ce texte sont identiques aux Ἀρειανοί de Diodore ². Leur pays est l'Airyana-Vaejah, où, suivant la tradition iranienne, Zoroastre serait né ³. Si, comme je le pense, l'accord des deux seuls passages qui localisent la prédication de Zoroastre, non pas chez les Perses en général ou chez les Chaldéens, mais chez les habitants de l'Ariane, n'est pas dû à une rencontre fortuite mais à une communauté de source, on sera amené à chercher l'origine des données que résume Diodore, dans l'entourage d'Aristote ou plutôt chez Aristote lui-même ⁴. On songe immédiatement en effet à ce grand recueil des *Νόμιμα βαρβαρικά*, auquel je croirais volontiers que remonte, en dernière analyse, toute la digression de Diodore sur les législateurs étrangers.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, on peut conclure, me semble-t-il, des textes rapprochés par nous, que dès l'époque alexandrine les Grecs connaissaient l'existence d'un code de lois attribuées à Zoroastre, et que ces lois passaient pour être celles des Ἀρειανοί ou Ἄρειοι, habitant l'Est de l'Iran. Ces deux points ne sont pas sans importance pour résoudre la question controversée de l'origine de l'Avesta.

F. CUMONT.

¹ Damascius, *De princip.*, § 125^{bis}, p. 322 Ruelle; cf. Zeller, *Philos. Gr.*, II, 2^e partie, p. 870 note.

² On trouve de même Σούσιοι et Σουσιανοί, Βάκτροι et Βακτριανοί, Σόγδιοι et Σογδιανοί, Αραγγή et Αραγγιανή, etc. Les géographes distinguent à la vérité l'*Areia* et l'*Ariana*, celle-ci étant beaucoup plus vaste que celle-là, " mais les frontières des deux territoires paraissent parfois se confondre ". Cf. Tomaschek dans Pauly-Wissowa, *Realenc.* t. I, p. 619 et 814.

³ Boundahish, XX, 32; cf. Jackson *l. c.* p. 193, qui me paraît placer à tort ce pays dans l'Atropatène.

⁴ Aristote connaissait la légende de Zoroastre; cf. fr. 27 ss., p. 1479 Bekker.

CICÉRON, DE DOMO.

Additions et rectifications à la collation du *Gemblacensis*
par I. G. BAITER (*M. T. Ciceronis opera ed.* BAITER et
HALM. Zurich, 1856, tome II, 2^e partie, pages 859 et suiv.).

Bien que Baiter ait déclaré donner, pour le texte du *de Domo*, une collation intégrale du *Gemblacensis* (= *Bruzellensis*, n° 5345, XII^e s.), il a négligé parfois de mentionner les leçons de ce manuscrit, même aux endroits où le texte est spécialement difficile (cf. p. 872, l. 31). J'ai cru qu'il n'était pas inutile de combler les lacunes de la collation de Baiter, d'autant que l'on attribue d'ordinaire au *Gemblacensis* une réelle autorité. En effet, parmi les sources qui nous ont conservé le *De domo*, le *Gemblacensis* ne le cède, pour l'âge, qu'au seul *Parisinus* n° 7794, et il représente d'ailleurs une tradition complètement différente.

Je me suis proposé de noter toutes les leçons de ce manuscrit, même celles qui n'ont en apparence qu'un intérêt minime. Toutes ont en réalité une importance quelconque, qu'il s'agisse de classer les sources, d'établir le texte ou seulement d'appuyer sur les usages orthographiques des copistes les restitutions conjecturales. Je me suis aussi attaché à faire le départ entre les différentes mains de copistes et de correcteurs qui apparaissent dans ce manuscrit.

Le texte du *De domo* a été écrit par cinq copistes, sans doute contemporains, mais qui n'ont pas travaillé simultanément. En effet, la seconde main seule commence au début d'un quaternion, tandis que les autres commencent au milieu d'une page ou même d'une ligne. La pluralité des mains n'est donc pas un indice de la pluralité des sources. J'ai désigné ces

maines successives par les signes G₁, G₂, G₃, G₄, G₅. J'en ai indiqué plus bas les caractères saillants.

Le texte présente également des corrections de plusieurs mains. G¹ désigne les corrections faites de première main, c'est-à-dire les retouches opérées par le scribe au cours de la copie. G² désigne les corrections faites par un reviseur qui se servait d'une encre très pâle. G³ représente une seconde révision. L'écriture de G³ est un peu grêle et d'une encre très noire. La dernière correction de G² apparaît p. 900, l. 4, la première de G³ se trouve p. 882, l. 11. Les deux reviseurs ont sans doute comparé le texte avec son archétype. Les leçons qu'ils restituent ne représentent pas une tradition différente de celle à laquelle le manuscrit appartient par l'ensemble de ses variantes, et elles ne proviennent pas non plus de restitutions conjecturales. — C'est à la conjecture au contraire qu'il faut attribuer sans doute les corrections d'ailleurs rares de G⁴ (cf. p. 871, l. 27, et p. 879, l. 22).

G₁. 859. 5, interpretando sapienter, avec signes de transp. — 9, potestati sapientiae fidei avec signes de transp. sur les 2 premiers mots.

860. 5, et : ac pr. m. corrigé en et (sigle de et) de pr. m. — 6, cerimoniae. — 18, uesano. — 20, speciae (a exp.). — 24, inquit (t dans un gratt.). — 24, sed quoniam etiam (avec sign. de transp. sur les 2 derniers mots). — 30, inquit ille (avec sign. de transp.). — 32, adueniens *.

861. 10, uenire G, uenisse G² (encre très pâle). — 23/24, Capitoli - - [Capitolinum om., restitué en interl. de pr. m. — 28, noni G (?), boni corr. G¹. — 28, semper ajouté en interl. pr. m.

862. 7/8, sum reprehendendus : sunt. reprehendes nos. — 14, quam : quā (hampe du q et second jambage de u retouchés). — 15, superioribus erat. (avec sign. de transp. pr. m.). — 16, denique eam. om. — 23, senatus consulto : . sc. — 25, noui consilii (en fin de ligne) capiendi ajouté dans les 2 marges. — 27, seditio, s sur c. — 29/30, les 24 lettres que Halm avait déterminées comme mesure de la lacune dans G, ne correspondent pas seulement au texte manquant mais aussi à l'espace laissé dans le manuscrit. 24 lettres de la ligne précédente pourraient être placées sans difficulté dans l'espace vide. — 30, partis G, partim G¹ (a exp.; tilde sur i).

863. 4, ingrauasceret. — 6, consule ; cōs. — 10, utrunque. — 19, utrunque. — 22, arreptu ** gratt. — 26/27, tribuno pl. : TR. PL.

864. 1, prouidendum. (abrév. de pro faite avec les restes d'une s). — 18, pene. — 20, * ictabant G, dictabant G¹. — 25, . Rogatus sententiam dixi. (ponctué ainsi).

865. 14, poenitere. — 22, bellum extraordinem (avec sign. de transp.).

— 27, populumque romanum : P. q; R^{um} (q; et um pr. m.?). — 31, Dices quem ~ Virum sanctissimum.

866. 3, quenquam. — 6, caeterisque. — 14, plebis. — 16, nunquam. — 16, litteras ille (*avec sign. de transp.*). — 27/8, teterrimo.

867. 2, prouintiae. — 3, prouintias. — 8, pene. — 9/10, praefecimus (*prae exp.*). — 19, animi : animo. — 20, abiecto G, abiecta G¹. — 25, prouintias. — 31, se et : se st G, se et G¹.

868. 9, < publicam > sententiam. — 13, isdem. — 15, unquam. — 27, exulera^t usque (c ajouté en interl. entre l et e; un trait relie les 2 mots. pr. m.). — 31, clarissimo : claris. — 34, iisdem.

869. 1, pene. — 22, cerimoniarum. — 34, quibus : quae G, quibus G² (ae barrés par un i; b; en interl.).

870. 4, cuius : eius. — 18, < uel > cum. — 34, ut et is : et is G, ut is G¹.

871. 8, iccirco. — 12, non om. G, ajouté en interl. G¹. — 18, curatorum, i en interl. — 19, sint : sit G, n ajouté en interl. G². — 21, collegi. — 23, totum dans un gratt. — 27, cum de : cum om. G, ajouté en interl. G¹ (?). — 31/2, uiri fortissimi om. — 32, enim, e sur n.

872. 1/2, a te interrogati : te interrogante. — 9, amentiam; — 13, * ortasse G, * fortasse G¹. — 17, caeteris. — 29, eas : as, e en interl. pr. m. ? — 31, tam iure quam lege.

873. 4, . Idenim priuilegium nemo unquam tulit. — 6, syllani. — 12, alⁱs G, aliis G¹. — 16, ***** G, odio G¹. — 23, ***** G, ut ter G¹.

874. 5, *axime G, maxime G¹, m en interl. G². — 6, tribunitiam. — G². 12, ~ ut interdictum sit oceanum ~. — 13 (*avec les mots tibi legem commence le cinquième quaternion qui est d'une écriture plus forte, plus écrasée et d'une encre plus noire*). — 16, confirmari : **firmari G, ĕfirmari G¹. — 21, mo^{*}estiae G, modestiae G¹. — 23, ceteri G, caeteri G². 23, architect* G, architectū G². — 26, quenquam. — 29, etiam : et (sigle) una. — 31, nouitius.

875. 1, Propertii : propesti. — 1, dominationes dominae (*avec sign. de transp. m. rec.*). — 4, quocunque. — 16, Rome. — 25, te om. G, ajouté en interl. G¹. — 26, tul^{*}sti G, tulisti G¹. — 28, aocii G, socii G¹. — 31, Romē. — 32/3, prouintiam.

876. 1, ciprio. — 5, quicquam. — 7, iccirco. — 14, possit G, posset G². 20, uisani G, uesani G².

877. 9, reuocatam : renouatum. — 15, manus : uis. — 21, caeterorum. — 22, quandiu. — 24, discessum meum (*avec sign. de transp.*). — 24, prouintia. — 25, eius : ei. — 31, locupletium discessu omnium (c. bis pr. m.). — 31, prouintiarum.

878. 1, Greciam. — 2, babilonem. — 9, in quos : iniquos. — 23, hunc farorem - - - 23 adhaeserunt (*écriture plus serrée, et qui semble ajoutée après coup*). — 25, compresso G, compressa G². — 27, tribunitiis.

879. 5, impetu faciebat (*avec sign. de transp.*). — 18, eius : ei. — 20, iisdem. — 22, consulibus : cōs G, b; en interl. G¹ (?). — 32, caeterisque.

880. 5, utrunque. — 9, hoc : autem (*dans cette partie du ms. hoc = h.*

autem = h^r). — 14, iudicio populi (avec sign. de transp.). — 18, religionum om G, ajouté en marge avec sign. de renvoi G¹. — 19, quotiens cunque. — 27, unquam.

881. 2, quotienscunque. — 14, ~ in re iudicata peccatio ~ iam. — 20, commune om. G, ajouté en interl. G¹. — 23, uelint G, i changé en e, l en interl. G².

882. 4, prouintiarum. — 12, propulsanda : propu***anda G, propul*sanda G³. — 17, nullum mihi (avec sign. de transp.). — 22, omnis. — 28, potes : potest. — 29, cuius . r . . — 31, legit*me G, legitime G¹.

883. 4/5, quotienscunque. — 10, uertendi (et non uertandi). — 11, faciendum G, faciundum G². — 21, Fidulio : Fiduli. — 22, Rome. — 25, quod : quid.

884. 3, menullae : meni ille. — 7, unquam. — 24, unquam. — 25, appellauit dans un gratt. G¹. — 28, nunquam (his). — 30, perscripta est.

885. 2, se illis < ipsis >. — 7, ***** ere G, recipere G¹ (?). — 14, Quintus. — 17/18, *** cata G, placata G³. — 18, Quod si --- 19 [calamitas, (écriture plus serrée, 3 lettres dans la marge; quodsi abrégé (Qⁿⁱ), passage sans doute restitué postérieurement). — 22, nunquam. — 32, tribunitiis. — 34/5, cu r p dicam (= cu(m) re publica d. et non cur p. d.).

886. 25, ciuitatis : cuius G, i exp. tati en interl. G¹ (?). — 32, re putabatur : r < p > putabatur.

887. 13, unquam. — 18, unquam. — 23, entre retinere et praesertim espace de 17 ou 18 lettres; parchemin fendu par le trait de la rectrice. — 36, unquam.

888. 16, iccirco. — 22, dolores animi (avec sign. de transp.). — 25, après ipsam espace de 17 ou 18 lettres (cf. 887. 23). — 34, *aritati G (dans le grattage lettre à haste), caritati G¹.

889. 18, seuatorem G, r en interl. G³. — 21, nunquam.

890. 7, aliquanto (q traversé d'une barre). — 12, patres conscripti : p. c. — 14, tribunitii. — 15, iudicium G, indicium G³. — 22, huncine. — 23, cerimoniarum. — 27, as (intervalle de 10 ou 11 lettres, déchirure du parch.) sunt. — 30, teterimmeque. — 32, entre esse et religionis espace de 6 lettres, déchirure du parch. — 37, nunquam.

891. 5, cerimonias polluit. — 6, paena. — 7/8, non commoueri pontifices (avec sign. de transp.). — 13, tribunitiae. — 22, cui : cū G tilde gratté; i ajouté en interl. G². — 23, efflagrasset. — 26, cuius : cur. — 27, cuius : cur. — 27, do (interv. de 10 ou 11 lettres, cf. 890. 27) mum. désormais les espaces correspondants à des déchirures du parchemin ne sont plus notés. — 29, immigrasse G, immigrare G³.

892. 6, tanquam. — 9, cerimoniae. — 33, superioris.

G₃. 893. 3, avec le mot aeditatem (peut-être avec les 3 dernières lettres du mot) la main change (les caractéristiques sont l'H majuscule, l'emploi de la sigle et pour la finale des verbes, et la négligence dans le tracé de la cédille). — 6, publicae : p. — 8, sublatum. — 12, Q. Catule : Q* G; en interl. catule G². — 13, cum meis : cū eis G, m en interl. G³. — 20/1 Q. Catule, M. Fulvii : Q* M. Q. fului G, Q. C. M. Q. fuluii G³, en mg. Q. Catule, M. Quinti G² (?). — 24, di*ceret. — 25, his G, i en interl. G³. — 27, distur-

bare euertere G, disturbaret euertere G³. — 27, eius : ei G, 'ajouté en interl. G³. — 31, unquam : quam G, un en interl. G³. — 31, iste, i et e retouchés G³. — 34, caedis om.

894. 1, eius esse om. G (en fin de ligne), eius dans une marge, esse dans l'autre G³. — 6, pertinet : ptinet G (p barré par G³). — 8, Tanagrea. — 14, me gentem. — 15, cui imbris : q inbris G, 'après q G. — 16, edis G, aedis G³. — Palacio. — nobilissimis G, nobilissimas G³. — 16/17, edium G, aedium G³. — 17, Clodiae, ae en surcharge G³. — 22, affuit (intervalle entre les deux f, G³ les relie). — 22/3, pontifices om. G, ajouté en mg. G². — 23, affuisse. — 24, presertim G, praesertim G³. — denunciare G, denuntiare G³. — 25, affuit. — 27, erat om. en fin de ligne G, ajouté en mg. G³. — 27, scientiam G, m exp. G³. — 29, affuit.

895. 3, appellas, s retouchée par G³. — 6, si, s retouchée par G³. — 16, per ui* m G, i et m reliés G³. — 21, pauc* G, pauca G³. — 21, edes G, aedes G³. — dicare G, de en interl. G³. — 18, cerimoniiis. — 23, <scis> meme G, si sur i en interl. G³. — 28, nemouit qua tenuit G, e et m séparés; s sur a G³.

G₄. 896. 2, avec les mots an tum commence une nouvelle écriture très bien caractérisée par la forme des N et des V majuscules, comme par la forme des s minuscules. — 4, teterimmo. — 5, rei. p. G, m sur i G³. — 7, dedicasset G, s sur et G³. — 10, pernitiem. — 12, poene. — 13, cum : cū G, c changé en e G³. — 25, erarii. — 29, oporterei G, i et r exp., re sur r en interl. G¹. — 31, profanum tuis G, profanū in tuis G³, par surcharge.

897. 4, quicquid. — 7, paenam. — 8, homo : * G, ho G¹. — 13, tota* effecisti. — 18, quid : qd (c'est-à-dire quod) i en interl. G³. — 19, et om. der. quomodo. — queritur G, quaeritur G³. — 22, reip. R. praefecerunt (= rei publicae Romani praefecerunt). — 23, tribunitiam. — uetet iniussu plebis : te unius *u plebis G, premier jambage du premier u gratté, s dans le gratt. G³ (= te iniussu plebis). — 24, ille Q. : illeq' (= illequei G, ille . q G³. — 28, uideretur : uideatur.

898. 6, sanae, a exp. — 13, faedera. — prouintiarum. — 15, caelebrabatur, tilde gratté sur le 3^e a. — 17, **terficiendo G, interficiendo G¹, dans le gratt. — 19, captares G, le mot est séparé par G³. — tribunitia. — 20, tante G, a sur e et q; en interl. G³. — 22, inretali G, mots séparés G³. — 23, plenam : paenam G, cédille grattée, l en interl. G³. — 23, Q. : que.

G₅. 23, martius. — 29, audatia. — 29, avec le mot censor commence une autre écriture. — 33, mores G, ai en interl. G³. — 33, iuditium. — 34, concoudia G, n exp., r en interl. G³.

899. 2, discessionis G, sen en interl. G³. — 4, cum metu : metu cum (avec sign. de transp.). — 4, edictis : additis G, c sur i G³. — 6, faedere. — 7, impud**tiae G (impudicitiae ?), impudentiae G³. — 9, **ciuis G, in ciuis G³. — 9, pene. — 11, adque, tilde sur e G³. — 13, instituto en fin de ligne, suivi d'un trait (G³), même trait au début de la ligne suivante devant ceterorum. — 16, nemo ne G, les deux mots reliés par G³. — 18, tum G, tilde gratté. — 21, rem om. G, restitué en interl. G³. — 23, deinde ciuis : de ciuis G, in ajouté en interl. G³. — 23, deinde : dein

de G, les mots sont reliés par G³. — 27, estu G, les deux mots sont séparés par G³. — 27, auditia ^ti, i changé en a, c sur t G³. — 29, austoritatē G, c sur s G¹.

900. 4, Hercule : Her. (cule om. en fin de ligne, restitué par G³). — 5, erumnis G, aerumnis G³. — 6, et spirantis : si irantis. — 12, comuni* G (communib; ?), communis G³. — 12, inditia. — 19, paenas. — 24, emilium. — 27, praedita, T. : praedica *** G, praedita T G³. — 28, flaminioq. metallo G, flaminio. q. metello G³. — 28, ediculam G, aediculam G³.

901. 1, retulit. — sceuolo. — 4, S. C. om. G, ajouté en interl. G³. — 9, autem : hoc G, autem G³ (cf. 880, 9). — 16, collocaris G, collocares G³. — 17, incideris G, incideres G³. — 18, sim*1 G, simul G³. — maenibus. — 21, attinet (gratt. sur t final, attinetur ?).

902. 1, invidia G, inuidiam G³. — 7, inpurus. — 8, sepe. — 12, hesitans. — 15, auditiae G, audatae G¹. — 16, inmanis. — 17, littore G, le premier t exponctué G³. — 23, audatia. — 24, sepe. — 26, immortalium. — 27, inmortalēs. — 28, *edes G, aedes G³. — 29, uecordissimi. — 32, me seque petebat G, me seque repetebat G³. — 33, cerimonias. — 34, sollempne.

903. 4, uo** G (uob; ?), uos G³. — 7/8, arbitrabantur G, u sur le 3^e a G¹. — 8, dii inmortalēs. — 9, tueantur G, a exp. G³. — iuditiūque. — 13, **aris G (maris ?), in aris G³. — dis G, diis G³. — 14, recuperandi*s. — 18, Capitoli nequē. — 25, flammam : ****am G, famam G¹. — 25, *teque. — 25, ueste G, uesta G³. — 28, pene. — 28, fa*to (facto ?). — 29, cerimoniis. — 33, inconsultu G, consulatu G³ (a en interl.).

904. 2, autem : hoc. — 5, < de > domo G, de exponctué G³. — 12/3, crudelissim* G, crudelissime G¹. — 14, fortune G, fortunae G³. — 17, autem : hoc G, autem G³ (cf. 880, 9). — 19, relinque** G, relinquemus G³. — 22, diis inmortalibus. — 23, prouintiis. — 26, restituitis G, restituistis G³.

Les variantes nouvelles que j'ai notées dans le *Gemblacensis* sont de nature à amoindrir son autorité.

On sait que la tradition la plus autorisée pour le *De domo* est représentée par le manuscrit de Paris n° 7794, IX^e s., et par un manuscrit de Wolfenbüttel n° 205, XV^e s., dont la collation (d'ailleurs très médiocrement faite) a été publiée par Wrampelmeyer. A ce groupe il faut ajouter le *Parisinus* n° 6369, du XIV^e s. Une seconde classe comprend notre *Gemblacensis*, ainsi que le *Vaticanus* 1525 et le *Mediceus* XLVIII, 8. Ces deux manuscrits récents, dont Baiter ne donne pas la collation complète, remontent à une tradition très voisine mais cependant indépendante du *Gemblacensis*. Enfin il y a lieu de signaler une troisième tradition, que Baiter et ses

successeurs ont négligée ou ignorée. Elle forme la base de la première édition d'Orelli. Beaucoup des leçons propres à cette classe ne sont que des conjectures et des interpolations, mais quelques-unes toutefois ont un caractère nettement traditionnel. Les manuscrits n^{os} 7774 et 7779 de Paris appartiennent à ce groupe.

Si l'on examine les leçons que Baiter avait omises dans sa collation du *Gemblacensis*, on trouvera certes un grand nombre de variantes orthographiques qui semblent rapprocher ce manuscrit de l'excellent *Parisinus* 7794. Mais d'autres variantes plus significatives justifient au contraire la place que je viens de lui assigner dans la seconde classe.

Il présente quelques leçons communes à d'autres représentants de cette famille, exemple : p. 862, l. 7-8, *reprehendes nos* GMV; p. 872, l. 1-2, *te interrogante* GM; p. 870, 18, *uel cum* GM; p. 878, 9, *iniquos* GM, PW. Mais il a, en outre, un certain nombre de variantes qui lui sont propres et qui sont dénuées de valeur.

Il est difficile de se prononcer sur deux additions, qui présentent un sens satisfaisant, mais qui ne peuvent être admises dans le texte, à cause du peu d'autorité de leur source : cf. p. 868, l. 9, *sententiam* < *publicam* > et p. 885, l. 2, *se illis* < *ipsis* >. Au contraire les omissions que nous avons notées représentent toutes des altérations évidentes du texte : cf. p. 862, l. 16, *eam* om.; p. 871, l. 31-2, *uiri fortissimi* om.; p. 893, l. 34, *caedis* om.

Les variantes aussi constituent des corruptions pures et simples du texte (cf. p. 891, l. 23, *efflagrasset*; p. 897, l. 27, *uideatur*) ou bien de mauvais essais de restitution; p. 871, l. 29, *et una* est sans doute une mauvaise conjecture faite d'après *etima* (P) pour *etiam* (MVW); p. 877, l. 9, *renouatum* est une restitution insuffisante, dans un passage qui semble avoir beaucoup souffert dans les archétypes de la seconde classe; p. 897, l. 22, *rei p. R. praefecerunt* (= *rei publicae Romani praefecerunt*), pour *rei populus Romanus praefecerat*, est une altération nouvelle ajoutée à une première corruption que nous trouvons seule dans MV. Enfin, p. 872, l. 31, *tam iure quam lege*, l'emporte certes sur la leçon traditionnelle dans toutes les classes de manuscrits (*tam in iure quam lege*), mais

cette variante même a bien le caractère d'une conjecture. G a unifié ici la construction des deux compléments à l'ablatif, en supprimant la préposition *in*, comme W l'a unifiée en ajoutant cette même préposition devant le second terme : *tam in iure quam in lege*¹.

DANIEL SERRUYS.

PLATON, *Phèdre*, 229 D.

Dans un passage fameux du *Phèdre*, après avoir rapporté qu'Orithye fut enlevée par Borée sur les bords de l'Ilisus, près d'Agrai, Socrate ajoute : *ἡ ἐξ Ἀρείου πάγου λέγεται γὰρ αὐτὴ καὶ οὗτος ὁ λόγος ὡς ἐκείθεν ἀλλ' οὐκ ἐνθ' ἐνδεῖ ἡρπιάσθη*. Après Bast et d'autres critiques, le dernier éditeur, M. Schanz, note ce passage comme interpolé. C'est à tort, croyons-nous. La liaison avec ce qui précède (il faut en tirer l'idée de *ἀρπιάσαι*) est assez lâche, il est vrai ; mais cette négligence est du ton familier, et d'autant plus voulue que Socrate ici entend traiter négligemment le sujet lui-même. Considérant les interprétations mythiques comme un jeu de sophiste, il veut faire voir leur vanité, en indiquant, à propos de la légende de Borée, qu'elles se heurtent tout de suite à des localisations différentes. De même plus loin, il leur opposera des complications d'une autre sorte. D'autre part, les indications *ἐκείθεν ἀλλ' οὐκ ἐνθ' ἐνδεῖ* n'auraient jamais été écrites sous cette forme par un glossateur. On ne peut tirer aucune conclusion du silence d'Hermias, dans son commentaire, sur ce passage. D'ailleurs le scoliaste de Platon lui a consacré une note. — Un autre argument en faveur du passage est celui-ci : nulle part ailleurs, on ne trouve trace de cette localisation de la légende sur l'Aréopage. Où donc le glossateur aurait-il été prendre son renseignement ? Platon au contraire a pu le puiser soit dans la tradition vivante, soit dans quelque œuvre perdue pour les âges suivants. Il nous apporte ainsi un détail précieux qu'il n'est pas permis de supprimer sans raisons graves. Le malheur est que de telles suppressions passent des éditions dans la science " sans autre forme de procès ". Si j'ai signalé le cas présent, c'est que je vois que tout récemment (Pauly-Wissowa s. v. Boreas, col. 724) Wernicke, à l'exemple de Schanz, a attribué à un glossateur le passage de Platon.

L. P.

¹ La *Revue* fait connaître à ses lecteurs et à ses collaborateurs qu'elle ne publiera plus désormais de collation de manuscrits, comme elle croyait devoir le faire quand elle était le seul recueil où des travaux de ce genre pouvaient trouver place en Belgique.

COMPTES RENDUS

F. ANTOINE, *Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse. De la parataxe et de l'hypotaxe dans la langue latine* (Extrait de la *Revue des Études anciennes*, années 1899 et 1900). Bordeaux, Feret, et Paris, Fontemoing. 84 pp. in-8°.

Les langues, primitivement, n'ont connu que la coordination (parataxe) des propositions. C'est par un lent processus et une série de transitions que la subordination (hypotaxe) s'est dégagée de la coordination. Dans les idiomes complètement développés, elle a fini par prendre le dessus, sans parvenir pourtant à déposséder tout à fait sa rivale. M. A. a voulu montrer que l'ancienne langue latine, celle des comiques en particulier, s'en tenait souvent encore à la parataxe primitive, dont il est resté des traces nombreuses même dans la langue classique et dans la latinité postérieure; que cette parataxe donnait au style du dialogue et au parler populaire une allure plus légère, plus vive et plus rapide, et enfin qu'elle était particulièrement affectée des poètes, parce qu'elle laisse à chaque coup de pinceau, à chaque fait et à chaque détail sa valeur propre. Il étudie le passage de la parataxe à l'hypotaxe, l'usage simultané des deux formes et la persistance de la parataxe: 1° dans les propositions subordonnées complétives, c'est-à-dire dans les propositions finales, interrogatives et infinitives; 2° dans les propositions subordonnées non complétives, c'est-à-dire dans les propositions consécutives, conditionnelles, concessives et temporelles.

Ce travail solide, bien documenté, bien ordonné, clairement écrit, mérite d'être recommandé à tous les latinistes. Nous aurions, il est vrai, des réserves à faire sur tel ou tel point de doctrine; mais ces controverses grammaticales, si épineuses, nous entraîneraient trop loin. Bornons-nous à quelques remarques de détail.

Nous regrettons l'omission de la parataxe des propositions comparatives. Après avoir annoncé qu'il s'en occuperait (p. 8), M. A. se ravise et déclare (p. 81) que ce complément n'est nullement indispensable. Tel

n'est pas notre avis : la syntaxe des propositions comparatives offre des particularités curieuses et qui rentraient dans le cadre de l'étude de M. A.; nous voulons parler notamment de l'emploi de *ita* et de *sic* avec le subjonctif de souhait ou le futur dans les phrases comme : *ita vivam, ita me di ament* ou *amabunt, sic te... ventorum... regat pater* (Horace, *Od.*, I, 3, 1 sqq.; v. la note de Kiessling), etc. — P. 8-9, pour l'emploi de l'indicatif futur (coordination) ou du subjonctif (subordination) avec *faxo*, cf. *Syntaxe du futur passé dans Térence* (*Rev. de l'I. P.*, t. XIX, p. 370-372 = p. 6-8 du tiré à part). — P. 42 : « Il n'y a pas d'exemples avec *opinor* employé en parataxe. » Il aurait fallu dire plus clairement : « d'exemples avec *opinor ego*. » — P. 44, dans Plaute, *Stich.*, 25, *Novi ego illum : ioculo istaec dicit* n'est pas pour : *Novi ego illum ioculo istaec dicere*. Le sens est évidemment : « Je connais son caractère (et j'en conclus ceci) : il ne parle pas sérieusement. » C'est une conclusion du général au particulier. — Ibid., dans Térence, *Heaut.*, 588, *Recte dicit, censeo* n'est pas pour : *Eum recte dicere censeo*, « je suis d'avis qu'il a raison, » mais nous devons entendre : « Il a raison; je suis d'avis (que tu fasses ce qu'il dit, que tu suives son conseil). » — P. 49-50, M. A. aurait bien fait de noter que *ego tibi dico* (en parataxe) s'est conservé dans le langage populaire. V., p. ex., Sénèque, *Apocol.*, 6 : *Ego tibi dico, quae cum illo tot annis vixi : Luguduni natus est*; cf. l'article de M. J. Deltombe dans la *Rev. de l'I. P.*, t. XXXV, p. 393-394. De même, *dicebam tibi*, « je te le disais bien, » Sén., *Apocol.*, 12. — P. 51, *narro tibi* est une locution familière; cf. Pétrone, 129 : *Narrabo tibi, adulescens, paralysin cave*. — P. 52, dans Térence, *Ad.*, 225, il n'est pas sûr que *hoc* soit le complément de *scio*; plusieurs éditeurs ponctuent : *hoc, scio, animus tibi pendet*. — P. 56-57, dans les exemples de Térence (*Andr.*, 853 : *Quid illum censes?* et *Heaut.*, 554 : *Quo quicquam illum senserim*), il y a une ellipse, et nous ne pensons pas que *illum* soit le complément de *censes*, ni de *senserim*. — P. 58, il n'est pas exact de dire que la tournure *sentio quod is male fecit* est bien postérieure à la naissance de la construction infinitive : selon toute apparence, cette tournure est ARCHAÏQUE et populaire; seulement elle ne se répandit dans les OUVRAGES LITTÉRAIRES que dans les derniers siècles de l'Empire. — P. 68, M. A. ne parle pas de l'emploi de *et* après une proposition conditionnelle en parataxe, p. ex., Sénèque, *Apocol.*, 11 : *Tria verba cito dicat, et servum me ducat*; Junéval, VI, 56-57 : *Vivat Gabiis, ut vixit in agro, Vivat Fidenis, et agello cedo paterno*. Ce tour est particulièrement usité dans les par. — P. 70, dans Térence, *Heaut.*, 487, *denegaris* n'est pas, comme le prétend M. A., un subjonctif parfait, mais un futur passé. Cf. *Syntaxe du futur passé dans Térence*, *Rev. de l'I. P.*, t. XIX, p. 377 = p. 13 du tirage à part. D'ailleurs M. A. se contredit quelques lignes plus loin : « Cet emploi du subjonctif con-

ditionnel n'est pas dans Térence. » — P. 72, la parataxe conditionnelle avec interrogation *réelle* est fréquente chez Sénèque, dans la tournure *Vis scire... ?* p. ex., ep. 88, 4 : *Vis scire quam non ad docendam virtutem consederint ? Adspice quam dissimilia inter se omniū studia sint.* — P. 74, M. A. aurait dû signaler les tournures comme : *velit nolit, necesse est illi omnia videre quae in caelo aguntur* (Sén., *Apocol.*, 1); *scias ista nescias, fient* (Sén., *Ep. ad Lucil.*, 88, 15), etc. — P. 74-75, nous ne comprenons pas l'explication que M. A. donne de Plaute, *Asin.*, 408. — P. 79, la parataxe avec *et*, dans des cas comme : *Vix primos inopina quies laxaverat artus, Et... proiecit in undas praecipitem*, paraît être un hellénisme. Cf. Brenous, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, Paris, Klincksieck, 1895, p. 435; W. Kroll, *Rhein. Museum*, t. LXI, p. 579.

P. THOMAS.

Thucydidis Historiae, recognovit H. S. JONES. I (Livres I-IV).
Oxford, Clarendon Press [1899]. (Scriptorum Classicorum
Bibliotheca Oxoniensis.) Prix : 3 sh.

La nouvelle collection de textes classiques, publiée par l'université d'Oxford, dont nous avons parlé déjà à diverses reprises, a fait paraître la 1^{re} partie d'un *Thucydide* qui comptera certainement parmi les meilleurs volumes de la série. L'éditeur, M. H. S. Jones, a procédé, en effet, avec la plus grande prudence et avec un soin tout particulier. Tout en se servant, comme il est naturel, des précieux matériaux réunis dans l'édition récente de M. C. Hude (voir *Revue*, T. XLII [1899], p. 29 et suiv.), il a tenu à collationner à nouveau certains mss. importants, comme le *Britannicus* M et le *Laurentianus* C et la peine qu'il a prise nous fournit plusieurs corrections au travail, si soigné cependant de M. Hude : tant il est vrai qu'il n'est pas de collation absolument parfaite.

Pour la constitution du texte, le nouvel éditeur a procédé avec plus de retenue que son prédécesseur et nous devons l'en féliciter. Suivant en général les mss. de la première classe (*Laurentianus* C. et *Monaecensis* G), il n'a eu que rarement recours aux autres sources du texte, dont l'autorité, en effet, est ici bien moins grande dans d'autres cas, et presque jamais il n'adopte les corrections des éditeurs modernes, dont il se contente de donner en note les trouvailles les plus ingénieuses.

Quand l'édition de M. H. S. Jones sera terminée, nous aurons à notre disposition un texte extrêmement commode, en général très sûr, et se prêtant tout particulièrement à servir de base à l'explication de Thucydide, comme on peut la faire à l'université. Aussi attendons-nous le second volume avec impatience.

CH. M.

Aristotelis qui fertur de Melisso Xenophane Gorgia libellus ed. H. DIELS. *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1900.

Pour reconstituer les doctrines éléates, les plus importantes peut-être des philosophies présocratiques, nous ne disposons que de quelques fragments authentiques et d'une doxographie parcimonieuse. Différents manuscrits ont conservé sous le nom d'Aristote, un traité sur les systèmes de Mélissus, de Xénophane et de Gorgias. On voit immédiatement combien il importe de fixer le texte de cet écrit, et de déterminer quand et comment il a été composé.

L'édition la plus récente de cet opusculé, et de beaucoup aussi la meilleure, était celle d'Otto Apelt (*Bibliotheca Teubneriana*, 1888). On ne pouvait toutefois s'y fier sans réserve. O. Apelt n'avait que très imparfaitement déchiffré et décrit le *Lipsiensis* L, le manuscrit le plus important, et il avait surfait la valeur d'une traduction latine de Felicianus, rédigée en réalité au moyen d'un *codex deterior* et de quelques bonnes conjectures. M. Diels a collationné lui-même le *Lipsiensis*; il a pris les leçons de Felicianus pour ce qu'elles sont, et M. Graeven lui a fourni une collation du précieux *Vaticanus* R. Nous obtenons ainsi une édition qui, semble-t-il, ne laissera plus rien à désirer.

La préface n'est pas moins instructive que l'apparat critique ¹. M. Diels y ramène à des types nettement caractérisés les altérations dont notre texte est rempli : lacunes, abréviations et signes mal interprétés (par exemple : *āros* pour *πρώτος* : *αὐτός* *cod.*), notes explicatives introduites dans le texte, variantes interlinéaires ayant donné lieu à des méprises : aussi, cette édition suggérera-t-elle sans doute aux lecteurs du XX^e siècle autant de bonnes conjectures qu'elle en renferme déjà elle-même ².

Plus personne ne prend au sérieux aujourd'hui l'attribution à Aristote du *De Melisso Xenophane Gorgia*. Certains le tiennent pour une œuvre de Théophraste, mais M. Kaibel a montré l'inanité de cette opinion. M. Diels lui-même (*Doxographi Graeci*, p. 113), le considérait autrefois comme une production antérieure au II^e siècle avant J.-C.

¹ Cette préface devrait être lue par tous les éditeurs de textes grecs : ils y trouveraient plus d'une remarque à utiliser; par ex. que *ā* a fini par être employé dans les manuscrits à la place de *πρὸ* : *āσωπον* pour *πρόσωπον*, *āεστως* pour *προεστώς*.

² La correction *θεοῦ φύσιν, ὃν δεῖν* 977^a 32 avait déjà été proposée par M. P. Hoffmann, *Revue de l'Instruction Publique en Belgique*, t. XXVII (1884), p. 24.

L'étude nouvelle qu'il vient de faire l'amène à se déjuger. Les trois chapitres du *De Melisso Xenophane Gorgia* sont trop courts pour coïncider avec les trois volumes *πρὸς τὰ Μελίσσου α*, ... *πρὸς τὰ Γοργίου α*, *πρὸς τὰ Ξενοφάνους α*, cités par Hermippe (Diog. La., V, 25). Mais ces trois volumes mêmes auront été sans doute la source principale des trois chapitres qui nous sont conservés. Quant au reste de son érudition, l'auteur du *De Melisso Xenophane Gorgia* l'a puisé dans divers écrits d'Aristote et de Platon. Il use d'ailleurs à la légère des renseignements qu'Aristote lui fournit, il abuse de sa terminologie, il a des ignorances et des hésitations significatives vis-à-vis de faits qui étaient parfaitement établis pour le péripatétisme ancien. Bref notre opuscule doit être l'œuvre de quelque éclectique appartenant à l'époque qui sépare Andronicus et Alexandre d'Aphrodisiade. Je ne puis reproduire ici tous les arguments qui appuient cette conclusion. Ils ne sont pas infrangibles si on les prend un à un; réunis, ils forment un faisceau solide. Les spécialistes iront les juger dans l'exposé méthodique et concis de M. Diels; les autres se diront que cette thèse est l'opinion du savant le mieux informé, peut-être même du seul qui dispose d'assez de données pour aborder le problème.

J. BIDEZ.

ALFREDUS FRANKE, *De Pallada Epigrammatographo. Diss. inaug.* Leipzig, E. Gräfe, 1899. Un vol. in-8° de 101 pp.

Palladas est un des nombreux poètes figurant dans l'Anthologie grecque. Son nom est assez peu connu, malgré le nombre relativement grand des épigrammes qui lui sont attribuées, et l'élégance de quelques-unes. Dans son intéressante et claire dissertation, M. Franke vient de faire sur Palladas lumière aussi complète que possible. Toutes les questions se rattachant au poète sont traitées à fond; tour à tour, M. Franke examine au point de vue de l'authenticité les épigrammes de Palladas, détermine l'époque à laquelle il vivait, réunit les témoignages sur l'homme et sur l'œuvre, se prononce sur l'hypothèse d'une *Sylloge Palladana*, apprécie le talent du poète, étudie sa métrique. Nous nous bornerons ici à donner les résultats obtenus par M. Franke dans ses recherches. Il attribue à Palladas 144 épigrammes dont l'authenticité, selon lui, ne peut être contestée; 28 autres, tout en présentant certains caractères communs aux épigrammes authentiques, sont suspectes à divers titres.

La manière dont M. Franke parvient à déterminer l'*ἄκμῃ* de Palladas est trop ingénieuse pour ne pas être au moins indiquée ici, d'autant

plus que M. Stadtmüller ¹, le savant éditeur de l'Anthologie Palatine, a déclaré la date obtenue absolument certaine. L'auteur part de l'épigramme A. P. XI, 292, constituant une attaque contre un philosophe descendu des hautes sphères de la spéculation pour accepter une fonction publique. Avec la moitié des *lemmes* ou notes des divers commentateurs anciens, M. Franke attribue l'épigramme à Palladas; il admet aussi, comme le disent presque tous les commentateurs, qu'elle est dirigée contre un certain Themistios. Mais, alors que les lemmes voient dans Themistios un préfet de Constantinople sous Valentinien, Valens ou Julien, M. Franke prouve par les discours du rhéteur Themistios que ce personnage fut préfet sous Théodose. D'autres renseignements provenant des mêmes discours permettent de fixer le *terminus post quem* de la préfecture à l'automne de 383 et le *terminus ante quem* à septembre 384. Bref, M. Franke finit par indiquer avec une rigoureuse exactitude les mois de janvier, février et mars 384 comme étant ceux de la préfecture de Themistios, et par conséquent, l'époque où naquit l'épigramme (XI, 292) de Palladas. — Si nous joignons à ces renseignements d'autres indices tirés d'épigrammes à Hypatie (IX, 400) et des indications fournies par Palladas lui-même (X, 97), nous arriverons à cette conclusion que Palladas vivait à la fin du IV^e siècle et au commencement du V^e.

On sait très peu de chose sur la vie de Palladas. Il est rarement cité par les Byzantins. Les épigrammes et leurs lemmes nous apprennent qu'il était d'Alexandrie, qu'il exerçait la profession de *γραμματικός*, qu'il haïssait les femmes. Il nous dit quelque part qu'il quitta son ingrat métier d'instituteur, et qu'une vie plus heureuse suivit ce changement (*ἤλυθον εἰς λιμένα*). Enfin, plusieurs épigrammes montrent dans Palladas un païen, un *Ἕλληνα*, un ennemi des chrétiens; même, son polythéisme paraît être surtout littéraire, et parfois Palladas se révèle athée et matérialiste. Il traite de rêveries les idées de Platon relatives à l'immortalité de l'âme, et croit que les choses humaines sont régies par une aveugle *τύχη*. D'autre part, Palladas mérite des éloges pour n'avoir point écrit d'épigrammes obscènes. Il semble avoir fait d'Homère une étude approfondie; il connaît aussi Hésiode, Pindare, Ménandre, Euripide, Aristophane, Callimaque, Phocylide.

La question qui a le plus longuement occupé M. Franke est d'un ordre trop spécial pour que nous puissions faire autre chose que l'indiquer brièvement. Il s'agit de la *Sylloge Palladana*. On sait que l'Anthologie Palatine, sous sa forme actuelle, est le résultat de plusieurs compilations; que, successivement, des grammairiens et des poètes avaient

¹ *Wochenschrift für klassische Philologie*, n° du 25 juillet 1900.

publié des recueils d'épigrammes, en y insérant leurs œuvres à eux, lorsqu'enfin ces diverses *Sylogae* furent réunies et refondues par Constantin Céphalas. M. Franke examine le point de savoir si les épigrammes de Palladas formaient, elles aussi, une *Sylloge*, ou si elles n'ont pénétré dans l'Anthologie qu'englobées dans le recueil nommé le Cycle d'Agathias.

Un minutieux examen des séries d'épigrammes conduit M. Franke à affirmer que les épigrammes de Palladas ne font pas partie du cycle d'Agathias, et que celui-ci n'a ni connu ni utilisé notre poète. L'auteur s'attache ensuite à démontrer l'existence d'une *Sylloge Palladana*, où les œuvres du *γραμματικός* alexandrin auraient figuré à côté d'épigrammes de Lucien, de Lucillius et d'autres. Remarquons cependant que M. Stadtmüller continue à croire qu'Agathias a mis à profit, pour son « Cycle », cette *Sylloge Palladana*.

M. Franke insiste vivement sur l'originalité et le mérite littéraire de Palladas. Les épigrammes de ce poète sont rarement insignifiantes; presque toujours, la pensée est exprimée avec énergie et concision. Ces petites pièces sont parfois sympotiques, souvent didactiques ou « épédictiques », jamais érotiques. Les attaques contre des personnes déterminées sont peu nombreuses. Palladas n'imité guère ses devanciers grecs et latins; son originalité et son indépendance se montrent même dans sa métrique. En effet, il n'observe pas les règles multiples et rigoureuses inventées pour l'hexamètre et le pentamètre par les Alexandrins. Il viole à chaque instant les lois reconnues par Meyer. Son modèle est évidemment le vers homérique.

On le voit, Palladas l'épigrammatiste est une figure littéraire assez intéressante. Nous devons être reconnaissants à M. Franke de nous l'avoir fait connaître et apprécier.

HENRI GRÉGOIRE.

Platonis opera recognovit brevique adnotatione critica instruxit

IOANNES BURNET. Tomus I, tetralogias I-II continens. Oxford, Clarendon Press. 1899. Prix : 3 sh.

La nouvelle édition de Platon de la *Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis* dispose, comme l'édition Teubner, les dialogues suivant les tétralogies de Thrasylos; le premier volume, seul paru jusqu'à présent, contient les deux premières tétralogies, c'est-à-dire l'Euthyphron, l'Apologie, le Criton, le Phédon, le Cratyle, le Théétète, le Sophiste et le Politique. Au point de vue de la constitution du texte, le grand mérite du nouvel éditeur est d'avoir partout tenu compte de la seconde classe des manuscrits que l'on a négligée pendant trop

longtemps. Il a donné pour fondement à son édition non seulement l'excellent *Clarkianus* de la Bodléienne, mais encore le *Venetus* (T) dans lequel Schanz a reconnu le meilleur représentant de la seconde famille. On sait que Schanz n'a découvert que peu à peu, et au courant de son travail, la valeur de ce manuscrit. Il n'en avait pas encore profité pour l'édition du *Phédon*. M. Burnet est ainsi le premier à fournir, pour ce dialogue, les variantes du *Venetus*; il en est de même pour le *Politique*, non encore publié par Schanz. Pour ce dernier dialogue, M. Burnet supplée en outre l'absence du texte de Schanz en donnant une collation complète du *Clarkianus*. A l'égard des autres manuscrits, par exemple le *Vindobonensis* W, l'éditeur ne fournit que des renseignements incomplets; peut-être est-ce seulement à l'aide d'éditions critiques très complètes de dialogues séparés, en procédant comme on a commencé à le faire pour Plutarque, que l'on parviendra peu à peu à obtenir la lumière entière sur ces manuscrits. Il va de soi que l'éditeur a eu soin de noter également les variantes des fragments sur papyrus du *Phédon*, récemment découverts en Égypte par M. Flinders Petrie, et qui ont été écrits environ un siècle après la mort de Platon. Leur intérêt est surtout de confirmer l'importance de la seconde classe, avec laquelle ils sont assez souvent d'accord contre le *Clarkianus*.

L'éditeur a fait preuve, dans l'indication et le choix des conjectures, d'un goût et d'une sobriété qui méritent tous les éloges. Des critiques de détail seraient prématurées, car M. Burnet nous promet pour bientôt un *Commentariolus criticus* où il exposera et justifiera les principes qui le guident dans son édition.

Ajoutons que ce volume est un modèle au point de vue de la clarté et de l'élégance de la disposition typographique. Chaque fois qu'il y a un changement d'interlocuteur, l'éditeur a placé un alinéa, et cette heureuse disposition, surtout dans les dialogues rapides comme le *Phédon*, anime en quelque sorte le texte même, y met de la lumière et est déjà une espèce de commentaire; elle épargne de la fatigue à l'œil et à la pensée, et nous repose agréablement des pages massives et compactes des éditions allemandes.

L. PARMENTIER.

HENRI WEIL. *Études sur l'antiquité grecque*. Paris, Hachette, 1900. 327 pp. 3 fr. 50.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent certainement M. Weil et ses travaux sur l'antiquité. Il a consacré sa vie à l'étude de la philologie grecque, et il a montré par ses œuvres qu'il sait appliquer en maître la méthode des recherches scientifiques; ses éditions critiques et ses

commentaires sont considérés comme des modèles par les gens de métier. Mais M. Weil ne travaille pas seulement pour les spécialistes; cet helléniste consommé est aussi un écrivain, et il possède l'art difficile de composer des œuvres qui s'adressent à tous les esprits instruits et éclairés. Le livre que nous annonçons en est une nouvelle preuve.

Les différentes études contenues dans le volume ont déjà paru dans des revues françaises, la plupart dans le *Journal des Savants*. Ces périodiques étant en général plus estimés que répandus, M. Weil a rendu service au grand public en lui présentant ses articles sous la forme commode du livre.

Les sujets traités par M. Weil sont les grandes questions qui ont le plus occupé les hellénistes éminents pendant ces dix dernières années. L'occasion des articles est d'ordinaire un grand ouvrage qui a fait époque, par exemple le livre d'Erwin Rhode, *Psyché, Culte des âmes et croyance à l'immortalité chez les Grecs*, les *Penseurs grecs* de M. Gomperz, *L'Éducation athénienne au V^e et au IV^e siècle* de M. Paul Girard, la *Vie de Dion Chrysostome* de M. d'Arnim. Peu de personnes ont assez de préparation et de loisir pour prendre, aux sources mêmes, connaissance des recherches capitales consignées dans ces grands ouvrages. Avec M. Weil, on peut, rapidement et sans fatigue, parcourir les matières traitées par les maîtres de la science et connaître les principaux résultats auxquels ils sont arrivés; enfin on se confie à un guide en état de discuter les résultats obtenus, et d'y ajouter les observations que lui suggère sa propre science.

Outre ces sujets choisis parmi les plus dignes d'être médités par tous les esprits cultivés, le livre de M. Weil s'occupe de diverses matières plus spéciales que la clarté et le charme de l'exposition rendent cependant intéressantes pour tous les lecteurs : Phérécyde de Syros. — L'Iliade et le droit des gens dans la vieille Grèce. — Les élégies de Tyrtée. — Les odes de Bacchylide. — L'origine du mot « poète ». — Antigone chez Sophocle. — Deux comédies de Ménandre, scènes récemment découvertes. — Les Hermocopides et le peuple d'Athènes. — Le discours d'Hypéride contre Athénogène. — Démosthène et l'épuration des textes. — Plusieurs de ces articles ont été écrits à l'occasion de la découverte de textes nouveaux sur papyrus, et ils disent au grand public tout ce qu'il peut être désireux de savoir sur le sujet.

Nous ne pouvons songer à donner une analyse suivie et complète d'un livre dont le contenu offre tant de richesse et de variété. Moins encore notre résumé pourrait-il donner une idée de l'agrément du style et de l'art de l'exposition. Pour goûter ces qualités littéraires, en même temps que pour trouver des informations sûres, tous les amis de l'antiquité voudront lire le beau livre de M. Weil.

L. P.

Platon. Ion, texte revu et annoté, par G. ABT et A. CHAUMEIX.
Paris, Delagrave, 1900. 1 fr.

L'*Ion* n'est pas un dialogue dont l'interprétation générale soit facile. Aussi les éditeurs ont-ils donné au texte une introduction assez longue et très claire sur les rhapsodes, la science d'après Platon et l'enthousiasme, trois points à élucider pour essayer de pénétrer le but de l'*Ion*. Conclusion : « il est difficile de résumer la discussion et nous ne devons pas enfermer le problème dans une formule trop étroite. » Très juste ! Mais alors pourquoi ne pas s'en tenir sagement là sans prétendre trouver dans ce dialogue une recherche destinée à préciser la distinction entre la science et l'opinion vraie ? Nous n'insisterons pas sur une solution à laquelle les éditeurs eux-mêmes paraissent n'attacher que peu d'importance. Socrate attaque les rhapsodes comme les sophistes et ses sorties contre ces deux espèces de faux savants contribuent à l'élaboration du concept science.

Si l'ensemble de l'œuvre s'interprète difficilement, le détail en est clair : aussi plusieurs notes s'élagueraient aisément, par exemple : *μῶν*, p. 28; *ὀρχοῦνται*, p. 38; *φθέγγεται*, p. 40; *ἐρμηνεῖς*, p. 41, etc. Nous ignorons pourquoi les éditeurs veulent que *κεκόσμηκα*, p. 30, signifie : je fais valoir par la déclamation. *Κοσμήσαι* a le sens bien précis de louer, cf. *Ménex.*, 237 c; *Symp.*, 177 c.

MM. Abt et Chaumeix ont été plus heureux dans la constitution du texte en se montrant plus conservateurs que Schanz en cinq passages. En somme, édition classique très recommandable ¹.

P. GRAINDOR.

KAEGI. Griechische Schulgrammatik. Fünfte Auflage. Berlin, Weidmann. 1900.

La grammaire de Kaegi est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire d'en faire un nouvel éloge à propos de sa cinquième édition. Celle-ci a reçu encore plusieurs améliorations, l'auteur ayant profité en particulier des remarques de Cauver dans sa *Grammatica militans*. Des modifications ont été ainsi apportées aux paragraphes concernant les verbes déponents, la valeur des temps, les propositions finales et conditionnelles. Les parties consacrées aux principales irrégularités de la prose attique et à la langue d'Hérodote ont été étendues. Les tables et index sont devenus plus complets. Bref, l'auteur montre

¹ Signalons une erreur d'impression, p. 532 B : *περὶ ἄλλου τοῦ ποιητοῦ* au lieu de *τοῦ* enclitique.

le plus grand souci de mettre sa grammaire au courant des progrès de la science.

P. GRAINDOR.

J. TOUTAIN. Nouvelles observations sur l'inscription d'Henchir Mettich (Extrait de la nouvelle Revue historique du droit français et étranger). Paris, 1899, 74 pp.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de l'inscription d'Henchir Mettich relative à l'exploitation d'un grand domaine africain ¹. Depuis sa publication par M. Toutain, ce document a fait l'objet d'une série d'études que lui ont consacrées philologues et juristes, MM. Schulten, Cuq, Beaudouin, Seeck, etc.

Le premier éditeur reprend aujourd'hui la parole pour défendre ses conclusions contestées surtout par M. Schulten. Cette *lex* est-elle une véritable loi ou un simple règlement? le fonds auquel elle s'applique est-il un domaine impérial ou une propriété privée? tels sont les points capitaux sur lesquels porte surtout la discussion. M. Toutain soutient la seconde opinion, et il invoque en sa faveur des arguments sérieux. Il examine ensuite paragraphe par paragraphe les explications qui ont été données du texte, et essaie d'en fixer la véritable portée. Ce commentaire souvent convaincant, aura-t-il clos le débat? Ce serait beaucoup présumer que de l'espérer. Le monument africain est trop mutilé pour ne pas laisser place à des divergences d'interprétation. Il faut être d'autant plus reconnaissant à l'auteur d'avoir, par un nouvel et minutieux examen de la pierre, écarté certaines restitutions, sources d'autant de théories erronées.

F. C.

Kant, par THÉODORE RUYSSSEN, *agrégé de philosophie, professeur au Lycée Gay-Lussac (Limoges)*. 1 vol. in-8°. XII-391 pp. Paris, 1900. Félix Alcan, éditeur. (Collection *Les Grands Philosophes*). Prix : 5 francs.

« Ce livre, lit-on dans l'Avant-propos (p. X), est avant tout une histoire intérieure de la philosophie Kantienne ». La critique n'y joue qu'un rôle insignifiant : encore a-t-elle surtout pour but « d'atténuer quelques contradictions apparentes ou de mettre en lumière certaines transitions peu visibles entre les parties d'un système essentiellement continu et progressif ». Et, en effet, l'auteur s'abstient de juger le sys-

¹ *Rev. de l'instr. publ.*, t. XLI, 1898, p. 138.

tème ou quelque partie du système ; s'il laisse parfois — très rarement — transparaître sa pensée, il ne lui accorde que quelques lignes, la question fût-elle capitale : sa critique, par exemple, de la conciliation tentée par Kant entre la liberté et le déterminisme interrompt à peine, et comme furtivement, l'exposé purement objectif des idées.

L'on peut donc dire que le but *exclusif* de l'ouvrage est de faire connaître la doctrine de Kant. A l'auteur d'une œuvre de ce caractère, l'on peut demander trois choses : la fidélité, la méthode et la clarté. Nous sommes heureux de pouvoir reconnaître que le livre de M. Ruyszen a ces qualités, et même à un degré éminent. Écrit d'un bon style, net et précis, bien ordonné dans ses parties, il donne un exposé complet et exact de la philosophie de Kant.

Un premier chapitre, très intéressant, est consacré à « Kant et son temps ». Puis vient l'étude des grandes œuvres, introduite par celle de la période antécritique. Car non seulement l'auteur n'a pas négligé cette période, mais il l'expose même avec plus de détails — et les détails sont bien choisis — qu'on n'a coutume de le faire. A la période critique proprement dite six chapitres sont consacrés (Ch. III. Critique de la Raison pure spéculative. Ch. IV. Métaphysique de la Nature. Ch. V. Critique de la Raison pratique. Ch. VI. Métaphysique des Mœurs. Ch. VII. Critique de la faculté de juger. Ch. VIII. Philosophie religieuse). Forcés de nous borner, nous signalerons tout spécialement les chapitres III, IV, VII et VIII.

Le chapitre III résume fidèlement, en moins de cent pages, le contenu des deux volumes compacts de la *Critique de la Raison pure*. Tout l'essentiel y est : et c'est presque un tour de force. Dans le chapitre IV, M. Ruyszen, mettant à profit trois sources indirectes de renseignements (les *Leçons* de Kant, d'après des cahiers d'élèves, des données éparses dans les grandes œuvres critiques, et quelques opuscules postérieurs à la *Critique de la Raison pure*), tonte, et très heureusement, de dégager la métaphysique proprement dite de Kant, cette métaphysique qu'il se proposait d'écrire, mais qu'il n'a pas écrite : ce ne sont que quelques pages, mais d'un grand intérêt, sur l'ontologie, la psychologie rationnelle, la cosmologie rationnelle et la théologie rationnelle. L'exposé de la physique rationnelle est plus abondant : ici la tâche était d'ailleurs beaucoup moins ardue, Kant ayant consacré à cet objet un ouvrage spécial.

Le chapitre VII est un court résumé de la troisième Critique (*Critique de la faculté de juger*), mais c'est un modèle de clarté. Le lien intime des trois Critiques, dans la pensée de Kant, y est très bien mis en lumière, et ce chapitre pourra certainement aider ceux qui débutent dans l'étude du Kantisme, à mieux pénétrer l'esprit des deux premières Critiques.

Bourgogne entrer en lutte avec la « politique médiévale », c'est-à-dire avec le système de décentralisation administrative et de particularisme provincial. Période capitale pour les destinées de la Belgique! Sans doute ni l'esprit public, ni les mœurs, ni les aspirations ne se trouvèrent modifiés au sein de la masse par l'organisation nouvelle dont fut définitivement doté notre pays à partir de Charles-Quint, mais celle-ci, tout en donnant à nos provinces un aspect nouveau, en fit également un *corps* politique nouveau, qui bientôt devint un facteur des plus importants dans le jeu des événements internationaux. Étudier l'origine et les développements successifs du Grand Conseil des Pays-Bas, c'est nous révéler en quelque sorte le conflit de deux grandes forces sociales entre lesquelles se sont toujours partagées les nations sous l'ancien régime : l'esprit d'indépendance locale, d'autonomie particulariste et de liberté traditionnelle, et celui de régularisation et d'unification administratives, d'absorption politique, d'absolutisme gouvernemental. Or, l'on sait combien ce conflit fut toujours à l'état aigu aux Pays-Bas. Le livre de M. Huisman nous faisait assister aux dernières convulsions d'une cité restée libre et se débattant contre le despotisme intérieur et extérieur; celui de M. Lameere nous permet d'observer, en le suivant pas à pas, le progrès des tentatives faites par les princes bourguignons, premiers représentants chez nous d'une politique nettement absolutiste, pour unifier, centraliser et absorber à leur profit exclusif les pouvoirs publics au sein des provinces que d'heureuses circonstances firent tomber en leur possession.

Tel est l'intérêt général qui s'attache à la lecture de la thèse de M. Lameere, voilà ce qu'il convient d'extraire des faits d'ordre plus restreint faisant l'objet particulier de son étude.

Le cadre et le caractère de cette *Revue* ne nous permettent pas un examen détaillé des 200 pages dont se compose l'excellent ouvrage qui nous occupe : la matière en est un peu spéciale pour l'ensemble des lecteurs. Il importe ici de montrer succinctement en quoi cet ouvrage constitue un progrès sur les travaux précédents relatifs au Grand Conseil des ducs de Bourgogne.

Celui-ci, avant M. Lameere, avait été l'objet des recherches de MM. Gaillard, Brabant et du tant regretté J. Frederichs. M. Lameere revise la tâche de ces érudits, la rectifie et la précise, en la complétant à la lumière de documents presque exclusivement *inédits* d'archives. De là une œuvre forcément sèche de forme, mais où l'on avance à pas mesurés et sûrs, et où aussi, à l'occasion, et très scrupuleusement, le jeune auteur sait avouer qu'il en est réduit à l'hypothèse ou au doute (p. 103-104).

Jusqu'ici on s'était accordé à faire remonter l'origine du Grand Conseil des ducs de Bourgogne à l'année 1454 (d'après Wielant); puis,

gagnant quelques années encore, à 1446 (Gaillard, Brabant, Frederichs). Or, il résulte des recherches minutieuses et méthodiques de M. Lameere, que sous Philippe le Hardi et Jean sans Peur il existait déjà un conseil aulique du prince, ayant des attributions administratives, judiciaires et financières, sur lesquelles notre auteur donne d'abondants détails; que sous Philippe le Bon, en l'an 1426, une ordonnance ducale organise l'« hôtel », la *curia ducis*, sans que cependant ce conseil soit permanent ni régulièrement ordonné, mais que, dès 1433, un règlement nouveau, dont l'importance est capitale, déclare l'auteur, prouve « d'une façon irréfutable » que le prince bourguignon avait désormais, donc 13 ans plus tôt qu'on ne le pensait, un conseil aulique parfaitement bien organisé, régulièrement constitué et portant déjà fréquemment le nom de « grand conseil ». Voilà une des principales nouveautés du livre que nous analysons.

Cela étant, quand il en arrive à l'ordonnance du 6 août 1446, M. Lameere n'a pas de peine à montrer que ce document ne doit plus être considéré désormais comme la charte de fondation du Grand Conseil. Il ne peut l'être que « comme une ordonnance de réforme du conseil aulique préexistant », devant servir tout simplement à renforcer et à renouveler un organisme déjà vivant, mais qu'il importait de raffermir et de rafraîchir.

L'auteur combat aussi résolument l'opinion qui admet l'existence depuis 1446, auprès de la personne de Philippe le Bon, d'un grand conseil doublé d'un conseil aulique. Ses raisons, il faut le reconnaître, sont établies très solidement, et elles nous semblent devoir être difficilement réfutées.

D'autres résultats sont à enregistrer : c'est qu'à partir de 1438 certains membres du conseil aulique reçoivent déjà la mission de s'occuper plus particulièrement de l'administration des finances; qu'en 1443 un acte formel exige la présence d'un conseiller à l'expédition des lettres et mandements de finances; qu'en 1447 enfin, le duc décide que trois de ses conseillers deviendront commissaires de ses finances. La création de cette commission marque une séparation bien nette entre les diverses attributions des membres du grand conseil : les uns sont des magistrats, des administrateurs et des législateurs, les autres des financiers.

Dès cette époque donc se dessine clairement la formation au sein du conseil ducal d'une section de finances, laquelle finira par devenir indépendante et constituera plus tard le Conseil des Finances de la période espagnole et autrichienne.

Il est un autre point qui doit requérir un instant encore notre attention. A lire certains actes émanés de Philippe le Bon (en 1462), il faudrait admettre l'existence d'un « secret et privé conseil ». Quel

pouvait bien être ce conseil? Était-ce ou non un organisme nouveau? M. Lameere avoue sa perplexité, et il déclare fort prudemment ne pouvoir émettre à ce sujet que des conjectures : il ne voit dans ce conseil secret que « la réunion exclusivement temporaire de quelques hauts personnages connaissant tous les secrets d'État du prince » (p. 104). La question reste donc ouverte. Espérons qu'armé comme il l'est, l'auteur pourra la résoudre un jour.

Nous ne prolongerons pas cet examen détaillé du livre de M. Lameere. Nous avons tenu à signaler uniquement ce qui nous paraissait être nouveau dans cette étude si fouillée des institutions centrales de notre pays au XV^e siècle.

Une fois le terrain des origines déblayé, nous passons en revue le personnel du Grand Conseil de Philippe le Bon (livre V), les attributions judiciaires et administratives de celui-ci (livre VI), celles plus spéciales de la section financière (livre VII), et le livre s'achève par l'étude des transformations, dans un sens de plus en plus centralisateur, que subirent les unes et les autres sous le règne de Charles le Téméraire. Un dernier chapitre s'occupe du Grand Privilège de Marie de Bourgogne. Des conclusions résument excellemment l'ensemble de l'ouvrage.

Nous sommes donc, grâce au récent mémoire de M. Lameere, en possession d'une œuvre qu'il sera indispensable désormais d'utiliser de très près pour l'élaboration future d'une histoire politique interne de la Belgique sous les ducs de Bourgogne. C'est le meilleur éloge qu'on puisse en faire.

F. MAGNETTE.

Dr PAUL FREDERICQ. **Corpus Documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae**, *verzameling van stukken betreffende de Pauselijke en Bisschoppelijke Inquisitie in de Nederlanden, D. IV, tijdvak der Hervorming in de zestiende eeuw (1514-23 September 1525)*. Gent, Vuylsteke, 1900. xxxviii-553 pages in-8°.

On sait que depuis tantôt vingt ans le savant professeur de l'Université de Gand s'occupe, avec ses élèves du Cours pratique d'histoire nationale, de l'Inquisition aux Pays-Bas. Déjà en 1889, il nous avait donné un volumineux recueil de documents concernant l'inquisition papale et épiscopale dans nos contrées jusqu'à sa réorganisation par Charles-Quint en 1520, qu'un premier supplément vint compléter en 1896; la préface du t. IV du *Corpus*, dont nous avons un exemplaire devant nous, promet pour bientôt un second supplément qui formera

le neuvième volume des travaux publiés par le séminaire historique de M. Fredericq et le t. III de cette série.

C'est surtout par la lecture de la *Geschiedenis der Inquisitie in de Nederlanden* (2 vol., 1892 et 1897, du XI^e au XIV^e siècle), basée sur les deux premiers *Corpus*, qu'on a pu juger de l'importance que cette masse énorme de documents présentait pour l'histoire religieuse des Pays-Bas avant la Réforme. Spécialement à cette dernière période se rapportent les 390 pièces publiées dans le volume qui vient de paraître. Dans sa préface (p. XII), M. F. raconte comment cette grande quantité d'actes et d'extraits de toute espèce concernant le XVI^e siècle était préparée pour l'impression depuis 1885-1886; mais, à mesure qu'ils continuaient leur étude, « il devint de plus en plus clair au professeur et aux élèves que pour bien comprendre le fonctionnement de l'Inquisition réorganisée par Charles-Quint, il fallait connaître sérieusement l'organisation de l'Inquisition médiévale des Papes et des évêques » (P. Fredericq, *L'enseignement supérieur de l'histoire*, p. 247. Gand, 1899). Ainsi furent élaborés successivement les t. I et II du *Corpus* que le public savant dans toute l'Europe et en Amérique a accueilli avec tant de bienveillance.

Ce nouveau recueil, qui embrasse une période d'une dizaine d'années, ne le cède en rien à ses deux aînés, pour le choix des documents, pour leur classement, pour le soin avec lequel M. F. a accompli sa tâche. Pas moins de 73 bibliothèques et dépôts d'archives ont été fouillés, et pour juger des efforts de patience et de persévérance qu'a nécessités un tel travail de la part de l'auteur, il suffit de parcourir la longue liste des grandes collections, des revues, des manuscrits et des livres imprimés, souvent rarissimes, qui se trouve à la fin du volume.

Une liste chronologique des hérétiques des Pays-Bas et une autre des inquisiteurs papaux et épiscopaux de 1514 à 1525, une troisième liste des bulles, placards et ordonnances des pouvoirs laïcs et ecclésiastiques durant la même période, précèdent les divers documents.

Nous ne pouvons évidemment pas passer en revue tout ce que ce volume révèle de neuf et d'inconnu, entr'autres au sujet des relations de Luther avec ses adhérents d'Outre-Rhin, le procès des Augustins d'Anvers, l'installation d'un grand nombre d'inquisiteurs papaux dans nos provinces, la déposition de l'inquisiteur général F. Van der Hulst, sur la plainte des États de Hollande, par la gouvernante Marguerite, etc.; tout ceci nous promet pour le volume de l'Histoire de l'Inquisition de M. F. qui traitera des débuts de la Réforme en Belgique, mainte page aussi intéressante qu'instructive; ces nouvelles recherches permettront de combler les lacunes de l'esquisse que l'auteur a tracée dans les chapitres IV, V et VI de son livre *De Nederlanden onder Keizer Karel* (Gent, 1885).

Parmi les plus importantes des pièces inédites, formant au moins le tiers du t. IV du *Corpus*, nous citerons les extraits de la *Correspondance du Conseil de Brabant* et de celle de *Charles V avec Marguerite d'Autriche* (pp. 177, 178, 181, 183, 229, 235, etc., les n^{os} 123, 124, 126, 131, 162, 169, etc.), des *Acquits de la Chambre des Comptes* (pp. 173, 192, etc., n^{os} 118, 119, 140, etc.), aux Archives Nationales, à Bruxelles; de la *Correspondance du Conseil de Flandre*, aux Archives provinciales, à Gand (pp. 41 et 43, n^{os} 39 et 42, etc.), qui entr'autres nous fait connaître des placards de Charles V contre les blasphémateurs d'abord (1517), contre les Luthériens ensuite (1521); des copies des *Hallegheboden*, des Archives de la ville de Bruges; les nombreux extraits inédits des riches Archives de la ville de Gand (pp. 101, 110, 135, n^{os} 71, 75, 93, etc.); les documents innombrables, qui avaient échappé même à de Hoop-Scheffer dans sa *Geschiedenis der Kerkhervorming in Nederland*, rapportés des différents dépôts d'archives du royaume des Pays-Bas (pp. 178, 184-85, 190, 206, 215, 216, 218, 221, 228, 231, 232, 233, 167, etc., n^{os} 125, 132, 133, 134, 137, 147, 151, 152, 153, 157, 161, 163, 164, 166, 167, 168, etc.); enfin pour couronner le tout, les pièces révélatrices contenues dans le fameux *Registre sur le fait des hérésies et inquisition*, que Gachard avait, par un soin jaloux, si longtemps soustrait à la curiosité du monde savant et que, grâce à l'intervention de M. Rolin-Jacquemyns, alors ministre, M. F. put copier tout entier en 1884 (658 folios!).

Ce dont nous devons remercier spécialement l'auteur, c'est de la reproduction de huit opuscules imprimés excessivement rares, dont cinq se rapportent au supplice des premiers martyrs de la Réforme, les deux Augustins d'Anvers (pp. 193, 199, 202, 207, 223, n^{os} 141, 142, 143, 148, 158), un sixième constitue un manifeste de Luther contre la secte des Loïstes d'Anvers (p. 236, n^o 270), et surtout les deux derniers, deux relations, l'une en latin, l'autre en flamand, de la vie, du procès et du martyre de Jean de Backer (Pistorius) de Woerden (15 septembre 1525), écrites par son compagnon de captivité Guillaume Gnapheus (pp. 406 à 495, n^{os} 378 et 379).

Ce qui nous frappe déjà dans ce dédale de documents, où la chronologie nous sert de seul fil conducteur, c'est la merveilleuse rapidité avec laquelle le luthéranisme a fait tâche d'huile dans les Pays-Bas, particulièrement en Brabant et dans les principautés du Nord; cela ne doit pas nous étonner dans un pays où le peuple, avide d'une réformation religieuse, accueillait déjà en 1451, avec des cris d'allégresse, le cardinal Nicolas de Cuse, qui s'était posé au concile de Bâle comme le rénovateur des mœurs ecclésiastiques, mais dont les efforts, ici comme en Allemagne, devaient échouer devant l'hostilité des prêtres et des

moines ¹. Si la parole semée a germé si vite, c'est que le terrain était préparé.

Avec une réelle impatience, nous attendons les troisième et quatrième volumes de la *Geschiedenis der Inquisitie* de M. F., traitant du XV^e et du commencement du XVI^e siècle, pour être définitivement éclairés sur l'action, dans notre pays, de cette institution de l'Eglise, dont les rapports avec les pouvoirs laïcs sont encore si mal définis.

L'activité de M. F. ne semble pas devoir se borner là; non seulement il nous annonce pour bientôt le tome V du *Corpus* qui s'étendra de 1523 à 1531, mais il prépare un énorme *Codex documentorum sacratissimarum Indulgentiarum Neerlandicarum*, un recueil de pièces relatives à la vente des indulgences papales dans nos contrées: d'après les deux articles récents que l'auteur a publié sur ce sujet dans les *Bulletins* et dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique, nous pouvons prévoir l'intérêt de cette nouvelle publication.

M. F. avec sa modestie accoutumée indique au titre, comme collaborateurs de ce volume, les élèves de son cours pratique; nous pouvons affirmer qu'à part le concours du regretté J. Frederichs, de MM. Van der Linden et Van Renterghem, et de M. Blyau qui a dressé la liste chronologique des documents, presque tout le travail est retombé sur le savant professeur, surtout pour ce qui regarde le dépouillement des différents dépôts d'archives de la Belgique, de la Hollande et du Nord de la France.

V. FRIS.

L'enseignement de la Géographie en Allemagne et la Réforme de l'enseignement géographique dans les Universités belges, par JOSEPH HALKIN, docteur en philosophie et lettres. Bruxelles, Société belge de librairie, 1900, in-8°, 171 pp. (*Fasc. IX de la Bibl. de la Fac. de phil. et lettres de l'Université de Liège*).

Ce consciencieux travail est le fruit de deux séjours faits en Allemagne en 1897 et 1899. Pour qu'on puisse mieux se rendre compte de l'état de l'enseignement géographique chez nos voisins de l'Est, l'auteur ébauche dans ses grandes lignes, l'organisation et les programmes des

¹ V^r BOXHOORN, *Nederlandsche Historiën* (Leyde, 1644-49) et son biographe et contemporain BASILIUS, dans son *Sulpitius Belgicus* (Leyde, 1656), à l'année 1451, d'après la chronique perdue de Frederik van Heylo, qui vivait alors dans la principauté d'Utrecht; pour Liège, v^r ALTMAYER, *Les Précurseurs de la Réforme aux Pays-Bas*, t. I.

cours aux degrés moyen et supérieur. Il prend l'enfant sur les bancs de l'école primaire « *Vorschule*, » et le montre, se préparant l'accès de l'Université, dans les « *Gymnasium*, » les « *Realgymnasium* » et les « *Oberrealschulen*. » A l'université, l'étudiant suit les cours de la faculté de philosophie et lettres, à laquelle est rattaché l'enseignement de la géographie. Les études durent trois ans et ont pour couronnement l'examen de docteur en philosophie ou l'examen d'état « *Staats-examen*. » Le premier de ces examens confère le titre de docteur en philosophie; il n'est requis que des aspirants au professorat universitaire. Le « *Staatsexamen*, » divisé en examen général et en examen sur les matières spéciales choisies par le candidat, ouvre, entre autres carrières, celle de professeur « *Oberlehrer* » dans un établissement d'enseignement moyen. Pour être admis à cet examen, les intéressés doivent posséder un diplôme de sortie « *Reifezeugnis* », d'un gymnase, et justifier de la fréquentation de cours universitaires pendant six semestres.

Après avoir montré dans son introduction, avec indication sommaire des branches enseignées, les diverses étapes de la carrière scolaire en Allemagne, M. H. s'occupe, dans le chap. I (pp. 25-46), des programmes des cours de géographie dans les établissements du degré moyen en Prusse, en Saxe, en Bavière et en Alsace-Lorraine. Il dit les matières enseignées, le nombre d'heures qui leur est consacré chaque semaine, enfin les efforts faits par le corps professoral et les congrès des géographes allemands, pour que les cours soient donnés dans toutes les classes par les seuls « *Oberlehrer* » diplômés pour l'enseignement géographique, et pour que la géographie, considérée à l'avenir comme branche principale et non comme branche secondaire dans l'enseignement moyen, fasse partie de l'examen de sortie des gymnases, etc.

Le chap. II (pp. 47-117) est consacré à l'étude de l'enseignement de la géographie dans les universités de l'empire allemand. M. E. de Martonne, géographe français d'avenir, a publié récemment ¹ ses impressions sur les cours de géographie qu'il a suivis en Allemagne et en Autriche. C'est d'après ce travail, qu'il a contrôlé, et d'après ses observations personnelles, que M. H. fait connaître, dans ses généralités (pp. 48-49), l'enseignement géographique dans les universités allemandes; dans chaque université, dit-il, on trouve un professeur distingué dont la réputation et le savoir attirent les étudiants... et « une école différente, un milieu autre où l'on s'inspire d'autres méthodes, où l'on s'intéresse plus particulièrement à d'autres idées et à d'autres problèmes : à Berlin, la géographie physique; à Munich et depuis peu à Leipzig,

¹ *Rev. intern. de l'enseignement supérieur*. Paris, Chevalier-Marescq, 1898, t. XXXV, pp. 251-262.

la géographie historique; à Göttingen, la cartographie; à Leipzig, dans les cours et les exercices de M. Ratzel, la variété la plus grande dans l'enseignement géographique; à Strasbourg, la géophysique, etc. » Après ces généralités, l'auteur s'occupe en ordre principal des universités de Berlin (pp. 50-74), et de Leipzig (pp. 74-93), et accessoirement des séminaires de géographie de Göttingen (pp. 93-98), de Halle-a-Saale (pp. 98-104), et d'autres villes allemandes (pp. 104-109).

Comment M. H. remplit-il son programme ? Il dit à propos des cours de M. von Richthofen, professeur de géographie physique à l'Université de Berlin : « Nous montrerions trop de présomption en voulant critiquer les cours de ce savant et nous nous bornerons, comme d'ailleurs aussi pour d'autres professeurs, à faire connaître le sujet de ses leçons pendant ces dernières années; par là on pourra se faire une idée de la matière enseignée. L'activité, la méthode et la valeur d'un professeur sont bien mieux mises en lumière dans les exercices pratiques que dans les grands cours théoriques, aussi nous arrêterons-nous plus longtemps à la description de la partie pratique de son enseignement. » Partant de cette base, M. H. mentionne les diverses matières enseignées par feu Kiepert, professeur de géographie historique, et par M. von Richthofen; après avoir dit quelques mots du « *geographischer Apparat*, » annexé à l'université, et nous avoir entretenu plus longuement de l'Institut géographique qui fonctionne dans un bâtiment séparé, et a pour but « de fournir, soit aux étudiants qui veulent faire des études de géographie, soit aux jeunes savants qui ont terminé leur séjour à l'université, soit à d'autres qui préparent un voyage d'exploration ou qui veulent rédiger un rapport sur leurs découvertes, les moyens de se livrer à des travaux scientifiques, » après nous avoir ainsi renseigné, disons-nous, l'auteur s'occupe (pp. 61-63) du colloquium de géographie, c'est-à-dire de la *partie pratique du cours* : le colloquium se réunit toutes les semaines, et chaque élève, à tour de rôle, donne une conférence sur un sujet choisi par lui; la conférence est suivie d'une discussion, à laquelle se mêlent le professeur et les auditeurs. A côté des cours de M. von Richthofen, M. H. cite, avec raison, non-seulement les leçons de géographie des privat-docenten, surtout de MM. Dove, von Drygalski et von Luschan (actuellement tous trois professeurs), mais aussi celles du séminaire pour l'étude des langues orientales, qui a ses auditoires en dehors des locaux de l'université.

Leipzig fait l'objet d'une étude approfondie comme Berlin. La chaire de géographie est occupée par M. Ratzel, à qui l'on doit, entre autres travaux, une « géographie politique » et une « anthropogéographie, » objets de vives polémiques. Nous apprenons à connaître ses cours, et son séminaire, dont on nous dit le règlement, le nombre de salles et leur destination, la bibliothèque, avec l'ordre de classement des livres,

les principaux périodiques, et les plus importants ouvrages de géographie physique. Puis viennent les exercices pratiques, auxquels président le directeur du séminaire et ses deux assistants : MM. Fischer et Eckert. Les exercices de M. Ratzel ressemblent à des cours ; mais ils sont moins solennels, moins dogmatiques, et ils sont caractérisés par des interrogations faites pendant la conférence, dont les élèves ont eu largement le loisir d'étudier le sujet.

En 1898, M. Sieglin a inauguré à Leipzig des cours et un séminaire de géographie historique(?); M. H. nous en dit quelques mots (pp. 87-90), puis il passe à l'Université de Göttingen, où M. le professeur Wagner a toute la charge du cours de géographie. Laissant de côté la partie théorique des leçons, l'auteur montre l'importance des exercices pratiques : cartographie et colloquium. Retenons au surplus que la collection de cartes de Göttingen est une des plus riches de l'Allemagne, et qu'elle s'accroît annuellement par des achats, des échanges, et par les « *Wagnersche Umrisskarte*, » grandes planches muettes, publiées chez J. Perthes, ne donnant que les méridiens et les parallèles, les côtes et les fleuves principaux, mais pouvant servir de canevas pour toute une série de cartes ou de travaux particuliers.

A Halle-a-Saale, où professe M. Kirchhoff, et les deux assistants, MM. Ule et Schenck, il n'y a rien de particulier à signaler.

La première partie du travail que nous analysons se termine par des données sur les séminaires géographiques de plusieurs universités allemandes : Bonn, Breslau, Fribourg-en-Brisgau, Greifswald, Kiel, Königsberg, Marbourg, Strasbourg, Munich, Munster, et par la liste des principaux cours professés dans les établissements d'enseignement supérieur (pp. 104-117).

Sous forme de conclusions, M. H. examine, dans la seconde partie de son étude (pp. 119-167), ce qu'il convient de faire pour donner à la géographie, dans les universités belges, la place qui lui revient, et il trouve que le meilleur moyen est la création d'un doctorat en sciences géographiques. Puis il passe en revue les cours de la licence, tels que l'A. R. du 20 février 1900 les a organisés, et donne en annexe divers documents : avant-projet d'A. R. élaboré par M. Cyr. van Overbergh ; note relative aux décisions prises par le conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur au sujet de cet avant-projet ; texte de l'A. R. du 20 février susdit, précédé du rapport présenté à S. M. Enfin l'auteur patronne, avec raison, l'institution de séminaires de géographie dans les universités belges.

Nous avons donné jusqu'ici une analyse détaillée, dégagée de tous

1 D'après le *Geogr. Jahrb.* de H. WAGNER, t. XIV.

commentaires, de l'ouvrage de M. H. Voyons si aucune réserve n'est à formuler sur le plan suivi par l'auteur et sur les appréciations dont il émaille son travail.

Les divers cours de géographie ne sont l'objet d'aucune critique (p. 52). Nous concevons en grande partie ce souci. En revanche M. H. fait connaître le *sujet* des leçons données dans plusieurs universités et il réserve ses faveurs pour les cours pratiques qui lui paraissent la pierre de touche de la valeur des professeurs. D'après nous il fallait substituer à cette abondance de détails, une étude approfondie des « généralités » en d'autres termes des méthodes et des diverses écoles, qu'on n'a fait que citer (p. 43). On objectera que le sujet des leçons (p. 53) et les programmes (p. 39) donnent une idée assez exacte de la matière enseignée, ou de l'importance de l'enseignement de la géographie dans les gymnases, les real-gymnases et les Oberrealschulen en Allemagne. Mais peut-on se rendre compte par là de l'esprit qui caractérise et vivifie l'enseignement? Or n'est-ce pas là le grand point à élucider? Il fallait, semble-t-il, faire connaître avec précision les tendances, les directives différentes qui président aux cours, et par le fait les deux grandes écoles en présence : l'école de géographie physique, et l'école de géographie politique, dont MM. von Richthofen et Ratzel sont les chefs, et entre lesquelles M. le professeur H. Wagner joue en quelque sorte le rôle de conciliateur. Ce point essentiel étant acquis, il ne restait plus qu'à montrer ces écoles faisant graviter leurs leçons (M. H. le dit incidemment, p. 54) autour de ces deux pôles « allgemeine Erdkunde » ou géographie générale et « Landeskunde » ou géographie spéciale, et à terminer le travail, si on le jugeait indispensable, par la liste sommaire des cours.

Pour déraciner un préjugé assez ancré chez nous, nous devons ajouter, à propos de M. Ratzel, qu'il n'est pas que partisan de la géographie politique. De même que M. H., nous l'avons vu à l'œuvre à Leipzig, et s'il écrit et disserte savamment sur cette partie de la science, il ne néglige pas d'autre part la géographie physique. Ce sont des sujets tirés de la géographie physique (p. 84), qui ont fait l'objet, en 1897-8 et en 1898-9, des exercices pratiques de M. Ratzel et de ses assistants; d'autre part le cours théorique le plus important de l'éminent professeur de Leipzig (la géographie générale) embrasse quatre semestres. Or un seul semestre est consacré à la biogéographie et à l'anthropogéographie (p. 75). Que nous sommes loin de la période de 1889-90, où un même nombre d'heures était consacré à la géographie physique et à la géographie politique (p. 123, § 3°)!

Il nous faut être juste. M. H. avait l'intention de faire, comme introduction à la 2^e partie de son étude, « l'histoire de l'enseignement de la géographie dans les universités germaniques depuis le commence-

ment de ce siècle, en mettant en relief l'influence exercée par les trois grands géographes, pères des différentes écoles actuelles, savoir : von Humboldt, Carl Ritter et Oscar Peschel ». L'auteur a trouvé la digression trop longue et l'a réservée pour un travail spécial, où il examinera, nous écrit-il, les diverses écoles géographiques d'outre-Rhin. Heureux projet, auquel nous souscrivons des deux mains, tout en regrettant que ses grandes lignes n'aient pas fait corps avec l'ouvrage dont nous avons le plaisir de faire l'analyse.

MM. Ratzel et von Richthofen suivent deux méthodes différentes pour les *colloquium*. Le premier fait afficher les séries de conférences qu'il donnera aux élèves. A Berlin chaque étudiant choisit, souvent après discussion avec le professeur, un sujet à traiter. Nous avons vu fonctionner les deux systèmes. Le dernier est vivant, grâce aux discussions qui suivent les conférences, et il montre de suite de quel effort un élève est capable; le système pratiqué par M. Ratzel n'oblige pas l'étudiant à un travail personnel bien intense, et peu de solides réponses sont faites aux interrogations, assez rares d'ailleurs.

En revanche nous croyons que les exercices pratiques (*colloquium* excepté) sont mieux combinés à Leipzig qu'à Berlin; M. Ratzel et ses deux assistants sont très assidus, tandis que la présence de M. von Richthofen, très absorbé, est rare ou fugitive, et l'élève, par le fait, assez abandonné à lui-même.

Le cours de *géographie historique* de M. Sieglin, fondé en quelque sorte pour perpétuer les leçons que l'illustre Kiepert interrompait à Berlin, devait-il bien entrer dans le cadre du travail de M. H.? Nous ne le pensons pas; la géographie historique semble en effet avoir plus de points de contact avec l'histoire qu'avec la géographie proprement dite ou avec l'histoire de la géographie. Quoi qu'il en soit, signalons que le « *Königlich Seminar für historische Geographie* » de 1898-99, est devenu en 1899-1900 un « *historisch-geographisches Institut* » ayant des locaux et des subsides absolument distincts de ceux de l'Institut de M. Ratzel.

M. H. nous permettra d'ajouter ici quelques détails, qu'ils devait ignorer, puisqu'ils sont relatifs à des faits postérieurs à son séjour en Allemagne. Comme on le sait, il y a une tendance, depuis quelques années, à envisager l'histoire dans ses manifestations sociales au moins autant que dans ses vicissitudes politiques. Les documents trop sommaires des atlas de géographie historique ne répondent pas à ce vaste cadre et des cartes à grande échelle, à renseignements sommaires (cours d'eau, centres habités, etc.) s'imposent. Un comité s'est formé en Allemagne (il en fonctionne dans d'autres pays) qui a fait dresser ces cartes et qui les vend à bas prix aux historiens; ceux-ci y consignent les données qu'ils ont pu recueillir et renvoient les cartes au comité, où

elles forment une collection précieuse. Or c'est le directeur du séminaire historico-géographique de Leipzig, M. le prof. Lamprecht, qui dirige ces délicates et importantes opérations. M. le professeur Hugo Berger, auteur de savants travaux sur la géographie scientifique des Grecs, enseigne de son côté l'histoire de la géographie.

Nous devons rencontrer encore quelques points de détail. D'après M. H., le séminaire pour l'étude des langues orientales, établi à Berlin, a pour but de former des interprètes et des drogman pour les ambassades de l'empire allemand dans les pays d'Asie et d'Afrique; il est plus exact de dire que les cours sont suivis par les jeunes gens qui veulent devenir interprètes ou entrer dans le service colonial de l'empire.

Y avait-il utilité à nous entretenir si longuement de la bibliothèque du séminaire de Leipzig (elle est arrangée avec ordre, sans doute, mais n'est pas unique sous ce rapport), et à nous indiquer, pour plusieurs instituts, les dimensions et la forme des bâtiments, les règlements d'ordre intérieur, etc.?

M. H. indique (p. 109) le nombre d'heures consacré chaque semaine aux différents cours. Ces données se rapportent évidemment à un semestre, mais encore fallait-il le dire pour les non-initiés.

Pourquoi ne pas mentionner, en même temps que les leçons d'ethnographie de M. von Luschan, celles de M. Bastian, directeur du musée ethnographique? M. Bastian était-il peut-être malade ou absent lors du passage à Berlin de M. H.?

Les universités de la Bavière ne sont pas étudiées. Incidemment cependant il est parlé de Munich, mais est-il exact (pp. 48 et 127) qu'il y ait dans cette ville une école de géographie historique? Si M. le professeur Oberhummer paraît avoir des prédilections pour la géographie historique, n'embrasse-t-il pas dans son enseignement, c'est tout au moins l'impression que nous avons rapportée de Munich, tout le vaste champ de la science géographique?

Nous regrettons que M. H., qui signale (p. 109) l'école technique supérieure de Munich où enseigne M. Sig. Günther, ne cite pas celle de Dresde où professe M. S. Ruge, le savant le plus compétent de l'Allemagne pour l'histoire de la géographie.

Les emprunts faits au *Geographisches Jahrbuch* pour bon nombre de séminaires auraient pu être écartés. Ces notes sommaires n'instruisent pas, sont de maigre intérêt, et n'embrassent que quelques instituts et séminaires de géographie.

L'auteur dit (p. 50) qu'au point de vue de l'enseignement géographique deux universités sont surtout importantes: Berlin et Leipzig. Il nous étonnerait que cette assertion ne soulevât pas de protestation. Et Marbourg? Et Strasbourg? Et Breslau? Et Giesen? Et Münster? etc.

Nous voyons rangé (p. 53) parmi les cours de M. von Richthofen « le

commerce universel et les colonies au point de vue géographique[4] »... « géographie générale et commerciale [4] ». Il semble qu'il y ait là double emploi.

Pouvons-nous demander à M. H. comment il n'indique pas, à propos de la candidature en géographie, les éléments de mathématiques supérieures (p. 122), et comment il inscrit, au programme de la licence, avec commentaires à l'appui, des cours de géographie historique (p. 127), dont il n'est question ni dans l'A. R. du 20 février 1900, ni dans l'avant-projet de M. Cyr. van Overbergh.

A propos de la géographie politique générale (p. 123, § 3^e) il est dit que « dans certaines universités allemandes, ce cours n'est pas donné parce que des professeurs le considèrent comme n'ayant que des rapports lointains avec la géographie proprement dite, qui est pour eux la géographie physique. » Il fallait dire que c'est dans la *généralité* des universités que le cours de géographie politique générale n'est pas professé.

A la page 124, § 5^e. Géographie mathématique, l'auteur met à l'actif de la cartographie seule des opérations qui ne sont pas de son ressort : longitude et latitude d'un lieu, etc.

Comme on peut s'en convaincre nos observations portent surtout sur des détails. Elles montrent l'intérêt que nous prenons à l'ouvrage de M. H., qui reste une œuvre consciencieuse, présentant le grand avantage d'avoir été travaillée sur place.

F. VAN ORTROY.

FERDINAND LOISE. Le Théâtre et l'Éloquence au XIX^{me} siècle, avec notices sur les auteurs dramatiques et les orateurs cités dans ce volume. — A l'usage de l'enseignement et des familles. Bruxelles, Castaigne, 1900.

« Nous aurions voulu accorder une plus large part à la poésie dramatique, mais notre but principal a été de faire connaître l'éloquence en notre siècle, depuis la Révolution française jusqu'aujourd'hui. Nous en avons suivi l'histoire qui se confond avec l'histoire des événements mêmes. » Tel est, d'après les propres paroles de l'auteur, le plan de cette nouvelle chrestomathie à l'usage de la Rhétorique. Et, de fait, l'ouvrage s'ouvre par une centaine de pages consacrées au genre dramatique, puis l'éloquence — académique et parlementaire surtout (pp. 108 à 210, 242 à 398) — se taille la part du lion en absorbant près des trois quarts du volume, qui se termine par une quarantaine de biographies copieuses, d'allures le plus souvent dithyrambiques.

Loin de moi la pensée de contester à l'auteur le droit d'établir pour

son ouvrage le plan qui lui convient personnellement ; je déclare volontiers que ce plan, M. Loise l'a développé avec le goût et la haute conscience littéraire que chacun lui reconnaît. Que même, pour des hommes faits, la lecture de ce livre doive être agréable et attachante, je l'accorderai sincèrement.

Oserai-je affirmer avec la même assurance que l'ouvrage atteindra complètement son but pédagogique ? Pour mon compte, et je m'appuie sur une expérience déjà longue de l'enseignement, je doute que la plupart de ces discours politiques offrent un réel intérêt à nos élèves, si même l'étude n'en est pas plutôt dangereuse. Quel enthousiasme rétrospectif, dites-moi, pourraient soulever dans l'âme de nos jeunes gens des discussions *sur le travail des enfants et des femmes dans les établissements industriels* (P. Deschanel), *sur la revision de l'article 47 et le suffrage universel* (Janson et Nothomb), ou encore *sur les élections provinciales* (Beernaert) *et la formation des listes des électeurs communaux* (Woeste) ? Comment veut-on qu'un professeur parvienne à galvaniser devant une classe cette matière morte et bien morte, étrangère d'ailleurs — et combien je les en félicite ! — à leurs soucis, à leurs aspirations actuels, alors que bien des intéressés n'ont sans doute pu entendre les discours mêmes sans étouffer d'irrespectueux bâillements ?

D'autre part, et malgré toutes les bonnes volontés, l'atmosphère sereine où doivent se confiner les études moyennes ne sera-t-elle pas troublée si l'on vient à y expliquer tel discours de M. Jacobs au Congrès catholique de Malines, tel plaidoyer de M^e de Saint-Auban pour le journal *La Libre Parole*, ou la défense de M^e Rousse pour un candidat accusé de corruption électorale ! Certes je rends pleine justice à l'esprit d'impartialité, aux patriotiques intentions de M. Loise qui veut initier la jeunesse « à toutes les questions vitales d'où dépend non seulement le bonheur mais le salut du pays. » Mais encore une fois ce ne sont là rien moins que *matières d'enseignement moyen* et, avec Guizot¹, je conseillerai bien plutôt à la jeunesse de vivre tranquille et studieuse au milieu des agitations publiques, renfermant dans l'enceinte des écoles ses pensées comme ses travaux, se gardant bien de s'associer, avant le temps, aux intérêts et aux passions du monde ! Pour former leur intelligence, pour développer leur goût du beau et du vrai, puisons plutôt dans l'éloquence académique, d'une philosophie souriante, d'une sage moralité, ou encore dans les discours judiciaires, d'une variété plus grande, d'une portée bien plus réellement humaine ! Pourquoi M. Loise qui fait la part si belle au premier genre, se montre-t-il si avare et si in-

¹ Discours prononcé à la Distribution des prix du Concours général le 17 août 1835.

juste pour le barreau où j'ai cherché vainement le nom de M^e Lachaud?

Comme je regrette aussi que l'auteur n'ait pu, à son vœu, accorder une plus large part au genre dramatique! L'étude en eût autrement intéressé nos jeunes gens et ne leur eût présenté une histoire du siècle ni moins complète ni moins franchement humaine que l'éloquence. Mais ici encore que d'oubliés ou de dédaignés, que de gâteries et d'indulgence pour d'autres! Je n'ignore pas ce qu'il faut imputer aux exigences des éditeurs; il me paraît pourtant que la chrestomathie donne une idée par trop incomplète et faussée de la littérature dramatique au 19^e siècle. Car enfin, s'il plaît à M. Loise de voir aujourd'hui en M. Fr. Coppée « le poète le plus éminent de la France sous le double rapport de l'art et de l'inspiration », je me résoudrai bien difficilement à admettre que l'auteur des *Jacobites* soit le premier écrivain dramatique du siècle et que son *Pater* soit le chef-d'œuvre du genre; ce que sembleraient prouver les 39 pages qui lui sont accordées, alors que V. Hugo, Augier, Alexandre Dumas fils, en obtiennent péniblement 4 ou 5. Parlerai-je du silence complet gardé sur Casimir Delavigne. A. de Vigny, Alex. Dumas père, Scribe? J'en passe. Parmi les modernes, dirai-je que le nom de Sardou n'est pas même cité? Ajouterai-je enfin que, si l'on excepte les claironnants *Non, Merci!* de Cyrano, pas même une allusion n'est faite au mouvement dramatique actuel?

En résumé donc, le livre de M. Loise est moins un manuel classique que l'œuvre d'un lettré qui a consulté et écouté ses prédilections littéraires, et qui semble plus désireux de plaire à son public mondain que de remplir un programme et de répondre à des besoins pédagogiques nettement déterminés.

OSCAR PECQUEUR.

BOILEAU DESPRÉAUX. *Œuvres choisies précédées d'une notice et accompagnées d'un commentaire*, par A. PITERS. **Le Lutrin**. Ad. Hoste, Gand. 1900.

M. Piters, en publiant le *Lutrin*, complète son excellente édition des œuvres poétiques de Boileau. Il permet ainsi à nos élèves d'étudier sous une de ses faces les plus originales le talent si souple de l'auteur de l'*Art poétique*. L'annotation du *Lutrin* se recommande par les mêmes qualités de sobriété et de précision que je me suis plu à signaler ici même pour le premier volume. Nul doute que le Conseil de perfectionnement ne lui octroie à bref délai l'estampille officielle et qu'il n'obtienne le succès de son aîné.

O. P.

Lexicologie française, comprenant l'étude des mots d'origine latine et grecque, à l'usage des classes de 5^e et 6^e des Humanités anciennes, par LÉON MARÉCHAL. Liège. Dessain, 1900.

Cet opuscule présente le tableau succinct de la dérivation et de la composition françaises, divisé en deux parties : 1^o groupement des mots d'après leurs éléments inorganiques, c'est-à-dire suffixés et préfixés, (*vill-age*, *cur-age*) ; 2^o cinquante familles de mots rangés d'après leurs radicaux, (*cycl-iste*, *cycl-one*, *en-cycl-ique*).

C'est la quintessence d'un chapitre important de grammaire historique, mis à la portée des jeunes élèves.

Vu le peu d'espace dont je dispose, l'auteur m'excusera si je ne m'attarde pas à faire l'éloge de ce livre de vulgarisation, qui répond à un besoin réel, car il vient combler une lacune regrettable des manuels classiques de grammaire, dont la plupart sont muets sur cette matière ou ne lui accordent qu'une mention insignifiante et distraite. Les devoirs de la critique me forcent de signaler avant tout les amendements dont le travail, comme c'est le cas de toute tentative nouvelle, me paraît susceptible.

Il y a tout d'abord une question préalable à résoudre. M. Maréchal croit que son recueil lexicologique aura pour effet de remédier à l'indigence du vocabulaire de l'élève; je suis ici d'accord avec lui; mais il espère aussi que ses exercices aideront l'élève dans la pratique de la composition littéraire en lui assurant le terme propre, la variété et le pittoresque. C'est là une illusion, car, pour former le style, rien ne vaut, à mon avis, la lecture des bons écrivains, accompagnée d'exercices phraséologiques appropriés. Ceci pour restreindre non le mérite mais la portée de l'ouvrage; mais, même réduit à ce rôle, il peut avoir la plus grande utilité.

Quelques mots maintenant des proportions de l'ouvrage. L'auteur reconnaîtra avec moi que pour enrichir le vocabulaire, il convient de puiser à toutes les sources créatrices du lexique; or, elles sont au nombre de quatre : 1. L'emprunt direct; 2. La dérivation; 3. La composition; 4. La transformation sémantique. Les parties 2 et 3 seulement ont été étudiées. Quelques exercices sur les emprunts du français à toutes les langues étrangères auraient en outre l'avantage de montrer aux élèves la souplesse et les ressources de la langue, qui sait s'assimiler les éléments les plus disparates. On n'aurait plus alors à recourir à des livres complémentaires, tels que les *Exercices et Questionnaires sur la grammaire de Chassang*, cours supérieur, par Humbert, qu'il reste à adapter aux classes inférieures.

Pour ce qui est de la transformation sémantique, qui donne la clef

du renouvellement des mots par atténuation, extension, restriction, irradiation du sens, par analogie, métaphore, etc., c'est toute une étude nouvelle à faire, un cours intéressant à créer, dont on trouverait les éléments dans le livre de M. Bréal : *Essai de Sémantique*, ainsi que dans le corps et le complément du *Dictionnaire* de Hatzfeld, Darmesteter et A. Thomas.

Passons aux parties traitées. Puisque M. Maréchal a cru devoir, au répertoire des mots dérivés et composés du latin et du grec, ajouter les ressources de la composition purement française, (*laissez-passer*), la logique lui commandait d'y adjoindre également la dérivation française, dite impropre ou sans suffixes, qui peut fournir plus de vingt catégories de mots (*accueil*).

Une autre lacune grave est d'avoir omis partout le mode de formation des dérivés. Comment les élèves sauraient-ils, sans indication, former des mots hétéroclites, comme arpent-*eur*, construct-*eur*, calcul-*ateur*, qui leur paraissent provenir tous de l'infinitif arpent-*er*, construi-*re*, calcul-*er*? Ce sera l'affaire du professeur, dira peut-être l'auteur; mais alors j'enferme celui-ci dans un dilemme : ou bien son livre est destiné aux professeurs, et alors il est inutile, ceux-là étant armés de leurs grammaires historiques; ou bien il est à l'usage des élèves, et alors ceux-ci doivent pouvoir s'en tirer tout seuls.

Il a d'ailleurs un autre inconvénient. Il n'est pas pratique, quoi qu'en dise l'auteur. A chaque nomenclature théorique relative à un même suffixe, devraient être joints des exercices pratiques sous forme de questionnaires dans le genre de ceux de Humbert, mentionnés plus haut.

Suivent quelques lacunes sans grande importance : le suffixe d'adjectif *issime*, les suffixes de gentils ou noms d'habitants : *an*, *al*, *er*, *ène*, *in*, *ite*, *ol*, *ote*, quelques suffixes exclusivement scientifiques, souvent mal formés : *al*, *ol*, *at*, *ane*, *yle*, *ure*, *ite*, *ate*, *ine*, *ène*, *on*, *or*, *ium*, *acée*, *inée*, *anée*; il faudrait ajouter aussi quelques mots latins et grecs suffixés et préfixés, car ils sont très usuels : *ambule*, *forme*, *grade*, *ligne*, *archie*, etc., et citer, à titre de curiosité, quelques surcomposés comme *an-ec-dote*, *phon-auto-graphe*, *micro-photo-graphie*, etc. Enfin il conviendrait, en revanche, de proscrire des mots rares ou baroques comme *ob-conique*, *miso-logue*, *pseudo-gyne*, *a-pétal-ie*.

J'aborde mon dernier chef d'accusation : l'ordonnance du travail. Elle prête à la confusion, pour les élèves, s'entend.

M. Maréchal a eu raison de négliger la distinction, subtile pour eux, entre la formation française et l'emprunt direct, (*guéri-son*, *trahi-son*). Pourtant il aurait pu la spécifier là où l'emprunt est tiré d'un mot latin ou grec sans correspondant français (*orai-son*, *monit-eur*). Où elle semble nécessaire, c'est entre la formation populaire et la formation

savante, car les élèves seront déroutés devant des mots formés différemment, comme *fond-eur*, *calcul-ateur*, *guéri-son*, *tradi-tion*, *sur-mener*, *super-poser*).

C'est un des motifs qui condamnent l'ordre alphabétique dans les suffixes. Il serait prudent de rapprocher, en les opposant un à un, les suffixes populaires et les suffixes savants (*ade* et *ée*, *at* et *é*, *eur* et *ateur*, *aïson* et *ation*, *ison* et *ition*, *if* et *atif*, *ique* et *atique*, *ier* et *aire*, *able* et *ible*, *al* et *el*, etc. Il y en a d'ailleurs quelques-uns rapprochés, mais pas assez nettement distingués : *elé* et *ilé*, *ure* et *ature*.

Par la même occasion, si l'on présentait quelques doublets aux élèves, ceux-ci saisiraient tout de suite l'unité d'origine des mots comme *fais-eur* et *fact-eur*, *trahi-son* et *tradi-tion*.

Par contre il conviendrait de reléguer en un tas, à la fin, les suffixes éteints, dont il n'y a plus grand'chose à tirer, (*ace*, *aie*, *ain*, *ie*, *tude*, *ai*, *ande*, *ence*, *ange*, *ail*, *ailles*, *eil*, *ouil*, etc.

Pour montrer la vitalité des autres suffixes, dits vivants, quelques néologismes ne seraient pas inutiles (*boycott-er*).

Mettons aussi les élèves en garde à propos des formations hybrides ou irrégulières comme *a-normal*, *bi-cycle*, *orneman-iste*.

Le suffixe *erie* méritait d'être mis plus en lumière. Dans deux cas, non cités par l'auteur, il n'est pas l'agglutination de *ier* et de *ie*, 1° dans les mots du type *fond-er-ie*, où il y a *fond-eur* plus *ie*, 2° dans ceux du type *bizzarr-erie*, qui est un cas d'analogie frappant : ce sont les deux premières catégories de mots (*cheval-er-ie*, *fond-er-ie*) qui, par suite d'une confusion populaire, ont entraîné dans leur orbite *capitain-erie*, *bizzarr-erie*, ou *erie* est mis pour *ie*.

Cela m'amène à parler de l'analogie, dont le rôle, capital dans la dérivation, doit être expressément dégagé. Les élèves auront ainsi la clef de ces anomalies apparentes : *capitain-erie*, *ferblan-t-ier*, *obscur-c-ir*, *poète-r-eau*, *mérid-ion-al*, *Carlo-v-ingien*, *herb-or-iste*, *mens-u-el*, etc.

Un dernier mot. L'ordre à suivre dans l'énoncé des significations n'est nullement indifférent, car, rigoureusement suivi, il sera fécond en remarques et phénomènes sémantiques. Le travail reste à faire et la tâche est ardue, mais les jalons sont plantés ; on les trouvera dans les ouvrages de Bréal et Darmesteter, cités plus haut.

J. CHEVALIER.

MONTESQUIEU et J. J. ROUSSEAU. **Esprit des lois. Livre I. Contrat social. Livres I et II.** *Édition classique avec Introduction et notes*, par HENRI JOLY, ancien professeur à la Sorbonne. Paris, V. Lecoffre, 1900.

Excellent petit volume de 144 pages, dont 120 réservées à J. J. Le texte des deux livres du *Contrat social* est établi d'après la grande édition donnée par M. Dreyfus-Brisac. Les notes variées constituent un commentaire consciencieux et sagace des doctrines exposées par Montesquieu et Rousseau. L'auteur est moins un littérateur préoccupé du style, qu'un philosophe attentif à la valeur des principes. Publiée à l'usage de la classe de Philosophie des Lycées français, cette édition pourrait utilement figurer dans la bibliothèque de nos rhétoriciens.

M. HENEN.

BOSSUET. **Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même**, avec une *Introduction et des notes*, par M. ROSSIGNEUX, professeur au lycée de Nice. Paris, V. Lecoffre, 1900.

Une introduction de 29 pages sert à marquer la signification et la portée du *Traité* de Bossuet. Le texte publié est celui de l'œuvre primitive, restituée dans son intégrité en 1846 par l'abbé Caron. Après avoir présenté une analyse succincte de l'ouvrage, M. R. donne le ch. I, le ch. IV et le ch. V, conformément un programme des Lycées ; il résume aussi le ch. III, qui a rapport à l'union de l'esprit et du corps. La partie critique du travail, renfermée dans les notes explicatives, est réduite à ses plus strictes proportions ; l'auteur s'est particulièrement appliqué au ch. V (De la différence entre l'homme et la bête).

M. HENEN.

CHRONIQUE

201. — La *Société pour le Progrès des Études philologiques et historiques* s'est réunie le 11 novembre.

Dans la section de philologie classique et romane, M. Vollgraff a proposé de rejeter comme étrangers au contexte les mots *καθαρίζων πάντα τὰ βρώματα* dans l'Évangile selon Saint Marc, VII, 19, et M. F. Cumont a parlé des antiquités d'Amasie et des environs, ainsi que des découvertes épigraphiques qu'il a faites dans cette région au cours de son excursion en Asie Mineure.

Dans la section de philologie germanique, M. Paul De Reul a traité des lois phonétiques, à propos de l'ouvrage récent de Wechssler, *Giebt es Lautgesetze?* Plusieurs membres ont pris la parole à ce sujet.

La section d'histoire et de géographie a entendu des communications de MM. Eug. Hubert, sur les actes relatifs au traité de la Barrière conservés aux archives de La Haye, H. Van Houtte, sur le Congrès international d'histoire comparée qui a eu lieu à Paris, P. Fredericq, sur les lettres d'indulgences des Pays-Bas conservées dans les bibliothèques et les dépôts d'archives d'Europe et d'Amérique, et Alfr. Hansay, sur le système mercantile dans la principauté de Liège.

La section de pédagogie a adopté le plan proposé par M. P. Hoffmann pour la publication d'une bibliothèque pédagogique.

Dans l'assemblée générale, on a entendu les rapports des secrétaires des sections, voté l'admission de nouveaux membres et discuté une proposition de MM. Logeman et Vercoullie tendant à organiser dans les sections, des cercles de lecture et de revues.

202. — Nous avons reçu le discours prononcé à la séance de rentrée de l'Université de Bruxelles par le nouveau Recteur, M. Ad. Prins, sur "L'éducation générale et la formation de l'esprit moderne". M. Prins y prend parti pour les adversaires des humanités anciennes, et il a enrichi de quelques pages brillantes la vieille querelle entre les anciens et les modernes. Comme il arrive presque toujours aux professeurs d'université qui s'occupent d'enseignement moyen, M. Prins a traité le sujet à un point de vue très général, et sans être très bien informé de l'état actuel des études dans nos athénées. Des critiques analogues aux siennes, présentées naguère par M. Heger, viennent d'être excellemment réfutées (*Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre 1900, p. 47 ss.) par un homme qui est

vraiment du métier, et qui possède une grande compétence, M. De Moor, professeur de rhétorique à l'athénée de Bruxelles. — Revenant sur une idée déjà souvent indiquée ici même, répétons qu'il nous paraît beaucoup plus important d'avoir de bons professeurs que des programmes inflexibles et parfaits. Au point de vue pratique, nous croyons donc que le plus urgent est d'insister sans trêve sur la question du recrutement des professeurs. Les programmes, même imparfaits, ne sont guère à craindre quand ils sont appliqués par des maîtres intelligents et libres. La lettre des programmes est chose morte, les professeurs sont vivants. Il y a dans nos athénées un grand nombre de maîtres en état de former des hommes dans le meilleur sens du terme, même avec le grec et le latin. Il conviendrait de réunir en groupes homogènes ces hommes de métier et d'expérience, et de leur permettre d'user un peu plus de cette liberté que M. Prins réclame avec raison pour les professeurs de l'enseignement supérieur. En attendant, si même nous concevions la possibilité de programmes entièrement nouveaux, nous ne voyons pas où sont les hommes qui pourraient les appliquer. — L. P.

203. — L'an dernier, des professeurs et chargés de cours de l'Université de Liège, donnant suite au désir exprimé par l'Administration communale, décidaient d'organiser d'une façon permanente les conférences et cours publics fondés déjà depuis quelques années. (Voir *Chronique*, n° 38). Ces cours et conférences, dont la haute utilité est incontestable, sont publics et gratuits, accessibles à tous ceux qui sont animés du désir de s'instruire. Les auditeurs peuvent, moyennant une rétribution de cinq centimes, se procurer le *sonnaire* de chaque leçon à l'entrée de la salle. Le Comité d'organisation a arrêté comme suit le programme des cours et conférences pour l'hiver 1900-1901 :

1. G. Corin. *Les poisons quotidiens*; 2. A. Brachet. *Anatomie des organes de la digestion*; 3. O. Orban. *Leçons de droit public*; 4. A. Gravis. *Leçons de botanique*; 5. L. Fredericq. *La lutte pour l'existence chez les animaux*; 6. J. Fraipont. *Les animaux utiles et nuisibles*; 7. M. Wilmotte. *Jean-Jacques Rousseau, sa vie, ses doctrines et son influence*; 8. N. Lequarré. *Géographie de l'Empire d'Allemagne*; 9. P. Nolf. *La physiologie du sang et de la circulation*; 10. L. Parmentier. *Socrate et ses disciples*; 11. E. Mahaim. *Le libre échange et le protectionnisme*; 12. F. Putzeys. *L'hygiène des habitations*; 13. Ch. Michel. *La sculpture grecque*; 14. V. Chauvin. *Histoire du droit musulman*; 15. H. Bischoff. *La chanson populaire allemande*; 16. E. Malvoz. *Les microbes utiles*. La plupart de ces cours comportent une série de quatre ou de six leçons. A la demande de la Députation permanente et du Gouverneur, des cours seront organisés cette année par le même Comité dans différentes villes de la province.

204. — Le dernier cahier des *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum* (Leipzig, Teubner, nov. 1900), contient un très intéressant article de M. B. Hübner, de Cologne, sur une tentative récente qui mérite d'être signalée. Grâce à l'initiative intelligente de la *Société de philologie* de Cologne, un certain nombre de professeurs de l'Université de Bonn ont été invités à faire, pendant les vacances de Pâques de cette année, des conférences sur des sujets philologiques pour les professeurs de l'enseignement

moyen. Du 9 au 11 avril, M. Bücheler a parlé des inscriptions latines récemment découvertes et importantes pour l'histoire de la langue; M. Elter, sur les odes d'Horace, et en particulier sur la 8^e du IV^e livre; M. Löscheke, sur le théâtre grec; M. Wiedemann, sur les rapports entre l'Égypte et la Grèce d'après les dernières découvertes; M. Solmsen, sur la langue homérique; M. Sudhaus, sur les découvertes récentes dans le domaine de la littérature grecque. M. Usener avait promis de faire une conférence sur la métaphore, mais une indisposition l'en a empêché. M. Hübner résume d'une façon très claire chacune de ces leçons, et montre le profit qu'en ont pu retirer les auditeurs. Dans la *Zeitschrift für das Gymnasialwesen* (Berlin, Weidmann, octob. 1900), M. W. Kroll signale aussi cette initiative, et souhaite de voir l'exemple de Bonn suivi par d'autres universités.

205. On sait que les gymnases allemands ont déjà accordé dans leurs programmes une certaine place à l'archéologie. Dans un article du *Neues Korrrespondenzblatt* du Wurtemberg (1899, p. 277), M. R. Herzog examine s'il ne serait pas opportun d'accorder également quelque attention dans ces écoles aux résultats nouveaux obtenus par l'étude des inscriptions et des papyrus. Par ex., c'est grâce à ces documents que la vraie forme attique de beaucoup de mots a été fixée définitivement : *μειγνυμι*, *ἔτρεσα*, *σώιζω*, etc. Il faudrait rendre la pratique scolaire conforme à ces résultats certains. Beaucoup de faits historiques connus par les inscriptions peuvent également prendre place dans l'enseignement. Des recueils d'inscriptions comme ceux de Ch. Michel et de Dittenberger fourniraient un excellent répertoire au professeur d'histoire grecque, sans que naturellement il expliquât aux élèves les textes eux-mêmes. Semblablement, pour l'explication de Thucydide et de Démosthène, il serait souvent intéressant de signaler les inscriptions contemporaines qui concordent avec le texte des auteurs. Même les chrestomathies, qui tendent de plus en plus à remplacer les auteurs complets, devraient contenir quelques spécimens soigneusement choisis d'inscriptions et de papyrus. On présenterait ainsi d'une façon plus complète et plus directe le tableau de la vie antique aux élèves. Particulièrement les papyrus, avec leurs détails sur la vie intime, seraient de nature à intéresser la jeunesse, à rafraîchir et à vivifier l'enseignement. Naturellement une telle innovation ne devrait pas amener un surcroît de travail pour les élèves. Les leçons sur de tels textes devraient être préparées uniquement par le maître, et apparaître à l'élève comme des heures de distraction et d'amusement.

206. — Le Musée de Bruxelles s'est enrichi récemment d'une importante collection de terres cuites, formée autrefois à Smyrne par un amateur d'un goût très sûr, M. Mistho. L'art si vivant et si gracieux des coroplastes d'Ionie, dont ce Musée ne possédait presque aucune œuvre, y est représenté maintenant par une série de types caractéristiques : Eros adolescents, aux formes efféminées, prenant leur vol en repoussant du pied la terre, femmes coquettement drapées dans les plis de leur *himation*, jeunes filles nonchalamment assises sur un siège où elles laissent glisser leurs voiles, Cybèles

sévères siégeant sur un large trône dans une attitude hiératique, toutes ces figurines sont des échantillons choisis des sujets qu'aimaient à traiter les modelleurs de Myrina. La fabrique de Smyrne a fourni une quantité considérable de petites têtes finement travaillées : dieux et déesses qui reproduisent à une échelle minuscule les œuvres de la sculpture et sont comme des miniatures de la plastique grecque — ou bien figures dont la nature vivante a donné les modèles : élégantes aux chignons compliqués, soldats, marchands — puis de nombreux grotesques ou pathologiques, véritables caricatures, qui nous révèlent un côté satirique et familier de l'art antique. D'autres statuettes, plus orientales, sont probablement des produits des ateliers de Tarse; d'autres encore proviennent de petites villes d'Asie dont la céramique est encore presque inconnue. Un groupe d'animaux, des débris de poterie peinte, vernissée ou à reliefs, des lampes, des ampoules, des sceaux etc., viennent compléter cet ensemble très varié. Un morceau d'un intérêt exceptionnel est un buste de jeune femme, de grandeur naturelle, qui paraît avoir été un portrait placé dans une chambre funéraire.

L'inventaire de la collection comprend plus de 900 numéros, et il faudra malheureusement plusieurs mois avant que ces pièces puissent être cataloguées, montées et exposées dans les vitrines.

207. — La maison F. Bruckmann, de Munich, vient de commencer la publication d'un travail important sur la peinture des Vases grecs (*Griechische Vasenmalerei* von A. Furtwängler und K. Reichhold, gr. 4°). L'ouvrage formera un recueil de 60 grandes planches, dessinées par M. Reichhold, et un volume de texte par M. Furtwängler, le savant professeur d'archéologie à l'université de Munich. La première livraison qui vient de paraître contient, entre autres, trois planches consacrées à une fort belle reproduction du célèbre Vase François, ce chef d'œuvre de l'ancienne céramique grecque, malheureusement détruit tout récemment par un des gardiens du musée archéologique de Florence. Les autres planches reproduisent des chefs d'œuvre des musées de Londres, de Munich et de Paris.

208. — On sait de quel secours est la numismatique de l'Asie Mineure pour l'étude de la géographie et de l'histoire locale de ce pays qui fut durant des siècles le grand foyer de la civilisation hellénique. Des noms ignorés un peu connus de villes, de rois, de magistrats municipaux, de proconsuls ou de légats romains apparaissent dans les légendes de ces pièces si nombreuses, et leurs types sont intéressants à la fois pour la connaissance des cultes indigènes ou importés et pour celle de l'art antique. Il existait il y a peu d'années deux grandes collections privées de monnaies d'Asie Mineure, celle de Waddington à Paris, et celle de M. Imhooff-Blumer à Winterthur en Suisse — collections lentement formées par deux savants de haute valeur qui leur avaient consacré des sommes considérables et des années de patientes recherches. Le première avait été acquise en 1897 par le cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale au prix de 421,000 frs; elle comprenait 7175 médailles de choix se répartissant sur quatre cents villes et cent trente rois, dynastes ou gouverneurs, et l'inventaire en fut promptement publié par M. Babelon (Paris, 1898). La collection Imhooff-Blumer vient à son tour d'entrer dans

un dépôt public — celui de Berlin. Elle se compose de 22,041 pièces dont 292 d'or, 7,019 d'argent, 14,728 de bronze et 2 de plomb. Beaucoup de ces pièces sont uniques ou d'une rareté insigne, beaucoup se distinguent par leur beauté et leur état parfait de conservation. Parmi elles, les monnaies autonomes et impériales d'Asie Mineure sont surtout nombreuses et remarquables. Tous les historiens doivent se féliciter de ce que les séries péniblement constituées par deux numismates experts, sont restées réunies et n'ont point été dispersées au hasard des enchères. Souhaitons que le *Münzkabinett* donne aussi rapidement que le *Cabinet des médailles* un inventaire des richesses extraordinaires qui viennent de lui échoir. Nous aurions toutefois mauvaise grâce à nous montrer exigeants, car le Musée de Bruxelles est, lui aussi, entré récemment en possession de deux collections fort importantes de monnaies grecques : la collection Duchatel, achetée 300,000 frs. et la collection de Hirsch, léguée l'an dernier à l'État belge, et il ne semble pas qu'on se prépare, par la publication de catalogues scientifiques et bien illustrés, à ouvrir ces mines précieuses de renseignements à ceux qui voudraient les exploiter. — F. C.

209. — M. R. Herzog, professeur à l'Université de Tubingue, dont le beau travail sur les antiquités de l'île de Cos (*Koische Forschungen und Funde*, Leipzig, Dieterich, 1899), avait enrichi considérablement nos connaissances épigraphiques et archéologiques, a été chargé par l'Académie de Berlin de faire, cet été, des fouilles nouvelles dans ce sol si fécond. Ses recherches ont été couronnées d'un beau succès; il a trouvé environ 350 inscriptions inédites et un antique sanctuaire de Déméter qui doit remonter au VI^e s. avant J.-C. Le fascicule du *Corpus* des Iles, consacré à Cos, et dont la publication est confiée au savant épigraphiste, promet d'être un des plus riches de la série. L'ardeur au travail dont a fait preuve M. R. Herzog nous est garant que nous ne l'attendrons pas longtemps.

210. — L'École française d'Athènes a commencé des fouilles en Crète, sur l'acropole archaïque de Goulos. On a découvert plusieurs enceintes de murailles subsistant en entier, la voie qui montait à l'agora, l'agora elle-même, le prytanée, plusieurs temples, entr'autres un temple d'Asklépios, des offrandes d'argent, un trésor, des monnaies, parmi lesquelles 47 monnaies athéniennes et éginètes de grande valeur.

A Delphes, les dernières fouilles ont, entr'autres résultats, dégagé les soubassements d'un trésor du V^e siècle, de style ionien, très analogue au trésor de Cnide, un temple rond, etc. D'après M. Homolle, l'endroit des recherches actuelles, qui passait pour avoir été fouillé sous Capo d'Istria, semble au contraire contenir un groupe d'édifices bien conservés et décorés de frises sculptées.

Cet automne, l'École française commence les fouilles du temple d'Athéné-Aléa à Tégée, que Pausanias désigne comme le plus beau du Péloponèse et qui était décoré de frontons sculptés par Scopas.

211. — Au cours des fouilles faites à Érétrie (cf. *Chronique* 148), on vient de retrouver un ancien cimetière à l'ouest de la ville. On y a découvert entr'autres objets la moitié d'un *pitheos* extrêmement grand, orné de peintures à figures noires représentant un cortège funéraire avec des guerriers

sur des chars. Il est de l'époque du Dipylon (VIII^e siècle av. J.-C.). Dans des tombes du IV^e siècle, on a recueilli de nombreux lécythes blancs décorés de fort belles peintures. Enfin l'on a découvert un bain de l'époque romaine très bien conservé.

212. — Nos lecteurs ont déjà trouvé ici (*Chronique*, 100) des détails circonstanciés sur la découverte du palais de Minos faite à Cnosse (Crète) par M. A. Evans. Voici quelques renseignements nouveaux sur cette importante trouvaille. Le palais était construit sur de gros blocs de pierre taillés, et décoré de colonnes en bois, comme les palais égyptiens. A l'entrée s'ouvre un long corridor qui sépare les diverses parties de l'édifice et a peut-être donné le premier motif au mythe du labyrinthe. Le palais contient une foule de chambres qui dans leur disposition générale font vraiment l'effet d'un "dédale". Une des grandes pièces était évidemment la salle de justice où le roi Minos rendait ses arrêts. On y trouve encore le trône de pierre du roi avec un dossier en forme de feuille de chêne et, aux deux côtés, les sièges des membres du Conseil. Sur les murs subsistent des traces de peintures représentant des fleurs et toutes sortes d'animaux fantastiques. Près de la salle de justice, se trouve la bibliothèque dont nous avons parlé dans notre note précédente. Les tablettes d'écriture n'étaient pas cuites originellement, et elles seraient tombées en poussière, si l'incendie du palais, en les cuisant, ne les avaient conservées à la postérité. Les peintures murales nous révèlent une société déjà très cultivée. Les vêtements des femmes sont précieux, leur coiffure est très gracieuse, et leur participation aux fêtes publiques montre qu'elles n'étaient pas encore reléguées dans le gynécée, à la façon orientale.

213. — Signalons deux communications intéressantes faites en septembre à l'Académie des Inscriptions. D'après M. S. Reinach, le célèbre groupe de l'*Enfant à l'Oie*, qui est la copie d'un bronze du sculpteur grec Boéthos, ne représente pas un simple sujet de genre. Il s'agit d'Esculape enfant qui, attaqué par une oie sauvage, la dompta et en fit son oiseau familier. Une copie du groupe de Boéthos se trouvait à Cos dans le temple d'Esculape, et Boéthos est cité dans une inscription comme l'auteur d'une célèbre statue d'Esculape enfant.

M. Héron de Villefosse annonce qu'on vient de retrouver, au musée du Louvre, une base en marbre avec le nom de Théodoridas, fils de Lasistratos, découverte à Milo en même temps que la célèbre Vénus. L'un des Hermès découverts avec la Vénus de Milo entre exactement dans une cavité de cette base. M. S. Reinach voit dans cette découverte une nouvelle confirmation de sa thèse d'après laquelle la Vénus serait en réalité une Amphitrite consacrée à Mélôs, en même temps qu'un Poseidon, vers l'an 380 av. J.-C. (Cf. notre *Chronique* 1898, n° 168.)

Dans la séance du 26 octobre de la même Académie, M. S. Reinach a annoncé qu'un fragment nouveau du texte grec de l'édit de Dioclétien sur le maximum, promulgué en 301, donne enfin le prix du blé et de l'orge que l'on avait vainement cherché jusqu'à présent. Le blé valait 12 fr. 85 l'hectolitre, l'orge 7 fr. 70. Au 1^{er} siècle de l'Empire, le prix de l'hectolitre de blé avait varié entre 13 et 15 francs. L'inscription qui contient ces renseigne-

ments a été découverte à Aegira en Achale et publiée à Athènes par M. Staïs.

214. — Nous avons annoncé ici même (*Chronique*, 1898, n° 203) la publication des deux premiers volumes de la *Griechische Kulturgeschichte* de J. Burckhardt. Le 3^e volume, consacré à l'art et à la littérature de la Grèce ancienne, vient de paraître (Berlin, Spemann. Prix : 7 marcs) et n'excitera pas moins de curiosité que les précédents. Rappelons que l'éditeur, M. Oeri, n'a fait que préparer pour l'impression la rédaction très soignée que l'auteur avait faite pour ses leçons, en y incorporant les notes précises et nombreuses prises par un certain nombre d'élèves. Si l'ouvrage n'a pas été mis au courant des recherches de ces vingt dernières années, ce qui eut bouleversé l'œuvre du vieux maître, il garde bien vivante et bien attachante la mémoire de ce cours qui attirait un si grand nombre d'auditeurs. Le 4^e et dernier volume, qui doit avoir pour sujet : *Der griechische Mensch in seiner historischen Entwicklung*, nous est promis pour l'année 1902.

215. — Au cours de la construction d'un pont à Nisch en Serbie, on a découvert une statue en bronze de l'époque romaine qui représente probablement l'empereur Trajan.

216. — Le gouvernement Russe vient de décider à son tour de fonder un Institut archéologique à Athènes.

217. — M. J. Steup avait déjà remis successivement au courant les trois premiers livres de l'édition Classen de Thucydide, et nous avons signalé dans cette revue même (t. 40, p. 128) les mérites de son travail. Il publie aujourd'hui le 4^e livre du même auteur (Berlin, Weidmann, 1900, 313 pp. 3 marks) dont la dernière édition de Classen date de 1877. M. Steup y tient compte de tous les travaux parus depuis cette date sur le sujet. Il faut le louer de n'avoir point suivi les éditions de van Herwerden (1879) et de Rutherford (1889) dans leur manie de corrections et d'interpolations. Notons aussi que M. Steup ne partage aucunement l'opinion de Hude quant à la valeur éminente du *Laurentianus*.

218. — M. A. Ehrhard, professeur à l'université de Vienne, qui a collaboré activement, comme on sait, à la belle histoire de la littérature Byzantine de M. Krumbacher, vient de publier un volume important dans lequel il résume tout le travail fait depuis 1884 sur l'ancienne littérature chrétienne (*Die altchristliche Litteratur und ihre Erforschung von 1884-1900. I. Abtheilung, Die Vornicänische Litteratur*, Fribourg, Herder, 1900. 1 vol. in-8° de xii-644 pp. 15 marcs). Fait avec le plus grand soin et une remarquable objectivité, cet ouvrage rendra les plus grands services aux travailleurs. Citons, pour donner une idée de l'œuvre, le chapitre sur la fameuse *Didachè* des apôtres, qui comprend 32 pages, relève près de 150 livres, brochures, articles de Revues, et résume avec la plus grande clarté les solutions proposées aux questions nombreuses soulevées par ce texte capital. Nous rappellerons qu'il y a quelques années déjà, M. A. Ehrhard avait fait un travail analogue pour les années 1880-1884 (Fribourg, Herder, 1894). Il nous promet un troisième volume dans lequel il étudiera la littérature chrétienne depuis le concile de Nicée jusqu'au 6^e siècle. On aura ainsi une vue d'ensemble du travail considérable accompli depuis vingt ans dans ce domaine.

219. — *La Revue Biblique internationale*, publiée par l'Ecole pratique d'Études bibliques, vient de faire paraître un fascicule de *Tables Générales*, comprenant les volumes I-VIII [1892-1899] (Paris, Lecoffre, 1900, pp. 80, in-8°. Prix : 1 fr. 50). A la suite de tables alphabétiques des auteurs et des matières, elles comprennent de précieux Index des inscriptions grecques, latines et orientales, groupés d'après les matières et qui rendront de grands services aux travailleurs. Le coup d'œil d'ensemble que cette publication permet de jeter sur l'activité scientifique de l'*École pratique d'Études bibliques* nous en donne une haute idée : signalons parmi les collaborateurs les plus actifs MM. Batiffol, Clermont-Ganneau, Lagrange, Scheil, Séjourné, etc. La partie bibliographique a passé en revue toutes les publications de ces huit années relatives à l'ancien et au nouveau Testament.

220. — Nous sommes heureux de pouvoir compléter et à certains égards rectifier, d'après un article de M. Krumbacher (*Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, Munich), ce que nous disions du nombre des mss. grecs (*Chronique*, 1900, n° 10). La bibliothèque d'Athènes en possède 1600, le patriarchat de Jérusalem 1500, la bibliothèque du Sinaï 1200, le musée britannique et le couvent de Patmos chacun environ 700, les bibliothèques de l'Escorial, de Moscou et de Munich, chacune environ 600. Le nombre total des manuscrits grecs de l'Athos doit s'élever environ à 7000; le 1^{er} volume du catalogue de Lambros contient 4120 numéros. Ces chiffres élevés pour les bibliothèques de l'Orient ne doivent pas nous faire illusion sur la valeur de ces dépôts. Les collections de l'Occident renferment en général des œuvres de choix, apportées par les Grecs à l'époque de la Renaissance, ou bien encore achetées ou emportées (par exemple le Platon d'Oxford venu de Patmos) par des voyageurs instruits. Les collections de l'Orient se composent en grande partie de pièces sans valeur, cahiers d'école, livres liturgiques, etc., du 17^e au 19^e siècle. Ce n'est guère que pour la littérature chrétienne et byzantine que l'on peut s'attendre à faire encore des trouvailles précieuses.

221. — Une découverte archéologique du plus haut intérêt a été faite au mois de juin de cette année à Herstal-lez-Liège. Des ouvriers briquetiers ont mis au jour à la profondeur d'un mètre cinquante une collection d'objets mobiliers romains enfouis à l'occasion d'une sépulture : patères, urnes, etc., et aussi une monnaie du temps de Domitien. Parmi les objets de bronze, un vase d'un travail remarquable mérite particulièrement l'attention. M. J. E. Demarteau, professeur d'archéologie à l'université de Liège, vient de lui consacrer une étude approfondie dans le *Bulletin de l'Institut archéologique Liégeois* (T. XXIX, pp. 41-63) sous le titre : *Le vase hédonique de Herstal*. Nous empruntons quelques détails à ce remarquable travail. Le vase est haut de 27 cent. sur une largeur de 12. C'est un legs du Haut Empire; il a dû faire partie de la *supellex* de quelque important personnage romain venu en Gaule. Il est orné d'une très riche décoration, de caractère érotique, qui ne manquera pas de lui acquérir une notoriété particulière. Le ciseleur romain a représenté des scènes empruntées aux raffinements

de l'orgie. L'œuvre est un de ces produits qui méritent d'être rangés dans le *Museo secreto* de Naples. C'est toute une priapée au bas de laquelle l'artiste ancien, selon l'hypothèse ingénieuse et érudite de M. Demarteau, paraît avoir songé à faire figurer des philosophes de l'école hédonique de Cyrène ou de celle d'Épicure. L'article de M. Demarteau est accompagné de planches excellentes, et son interprétation fait le plus grand honneur à la science archéologique de l'auteur. Le vase de Herstal occupera sans doute longtemps les savants, mais le travail que M. Demarteau a eu la chance de pouvoir lui consacrer le premier, restera certainement fondamental sur la question. — La trouvaille de Herstal vient d'être achetée par M. P. Errera, de Bruxelles.

222. — De nouvelles découvertes importantes viennent d'être faites au Forum romain. Au dessous de l'église S. Maria Liberatrice, M. Boni a mis au jour un monument dont l'histoire est liée à la fondation du temple de Castor. D'après la légende, ce temple fut fondé pour commémorer l'assistance prêtée aux Romains par les Dioscures pendant la bataille du lac Régille, contre Sextus Tarquin et les Latins. Les héros auraient apporté à Rome le jour même la nouvelle de la victoire, et on les auraient vu abreuvant leurs chevaux au *lacus Iuturnae*. C'est près de ce bassin d'eau qu'on éleva sur le Forum le temple de Castor. Le *lacus Iuturnae*, avec son bassin en marbre blanc, vient d'être retrouvé, entre le temple de Castor et la maison des Vestales. On voit encore les places des cordes qui servaient à tirer l'eau. Une inscription, deux fois répétée, est ainsi conçue : *M. Barbatius Pollio Aed. Cur. Iuturnai sacrum puteal*. C'est sans doute à ce Barbatius Pollion que Cicéron fait allusion dans sa 13^e Philippique, comme étant un ami de César. On ne connaît pas exactement la date de son édilité pendant laquelle eut lieu la restauration de la fontaine.

M. Boni vient de découvrir également, devant la Basilique Aemilia, un embranchement d'égout (*cloaca*) jusqu'ici inconnu, et qui était bouché déjà au second siècle avant J.-C. On s'attend à des trouvailles archéologiques importantes parmi les décombres. Selon M. Boni, la construction de ce canal date certainement de l'époque royale, tandis que les parties connues jusqu'ici de la *cloaca maxima* sont de l'époque républicaine.

D'une façon générale, les recherches de M. Boni ont prouvé que le niveau du Forum était beaucoup plus bas à la fin de la république que sous l'empire. C'est pourquoi, la tribune qui existe sur le Forum n'est point, selon lui, un reste des rostrs de César (44 a. av. J.-C.), mais la tribune de l'époque impériale. D'après sa structure, une partie de celle-ci est de l'époque de Domitien; une autre serait de 418 ap. J.-C., année où les Romains, après une victoire navale sur les Vandales, agrandirent la tribune pour y fixer les rostrs nouvellement conquis (*rostra Vandalica*). Quant à la tribune républicaine, M. Boni croit en avoir retrouvé les restes dans une petite colonnade qui se trouve à l'ouest du Forum. Au dessus de cette colonnade, se trouvait la plate-forme où parlait l'orateur.

223. — A Boscoreale, près de Pompei, qui avait déjà fourni au Louvre des vases d'argent, et tout récemment des vases de bronze au musée de Berlin, on vient de faire de nouveau une précieuse découverte. On a retrouvé dans

un vignoble une villa qui a dû appartenir à une riche famille de Pompéi. Elle était composée de 24 chambres qui malheureusement ne contiennent plus ni meubles, ni objets. En revanche, les murs de ces chambres sont ornés de magnifiques peintures qui, pour la conservation, la fraîcheur et la valeur artistique, peuvent rivaliser avec les fresques de la maison des Vettius à Pompéi. — Les fresques, au nombre de plus de 70, ont été transportées à Boscoreale. Elles ont la particularité, unique jusqu'ici, de présenter des figures plus grandes que nature. Elles paraissent dater de la fin de l'époque républicaine. La plupart représentent des fleurs et des fruits. Parmi les figures, il en est une qui montre un vieux gladiateur à côté d'une femme, une autre représente une femme qui a l'air de guetter quelqu'un. La nouvelle que Guillaume II essaierait d'acquérir ces fresques pour le musée de Saalbourg n'est point confirmée jusqu'à présent.

224. — Le monde savant saluera avec joie l'apparition de la première livraison du *Thesaurus linguae Latinae* publié sous la direction des Académies de Berlin, de Goettingue, de Leipzig, de Munich et de Vienne, chez Teubner, à Leipzig. L'ouvrage complet comprendra 12 volumes in-4° de 125 feuilles et sera achevé en quinze ans. Il paraîtra chaque année 6 ou 7 livraisons de 15 feuilles, à raison d'environ 9 francs par livraison. Le *Thesaurus* coûtera donc aux premiers souscripteurs à peu près 60 francs par an. Le prix de chaque volume terminé sera majoré de 20 p. %.

Il est inutile d'insister sur les services que rendra ce vaste répertoire, dont tous les matériaux sont déjà rassemblés et classés et dont l'achèvement est garanti par la coopération des cinq académies allemandes. — Pourquoi faut-il que cette grande entreprise scientifique, une des plus marquantes de notre époque, ait été présentée aux pays de langue française par un prospectus rédigé dans un jargon qui a quelques rapports avec le français, mais qui est souvent inintelligible?

225. — La *Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis* vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes : 1° *P. Vergili Maronis opera*, par Fred. A. Hirtzel (prix : 3 sh.); 2° *C. Juli Caesaris commentariorum pars prior, qua continentur libri VII de Bello Gallico cum A. Hirti supplemento*, par R. Du Pontet (prix : 2 sh.). La *Revue* a déjà fait connaître (p. 191-192) le caractère de cette collection et la méthode suivie par les éditeurs.

Dans la constitution du texte de Virgile, M. Hirtzel a pris pour base le *Mediceus* (M) et le *Palatinus* (P), en reconnaissant à ce dernier une autorité un peu supérieure. Dans les cas douteux, il a eu recours, pour les départager, au *Gudianus* (γ), du IX^e siècle. Il a tenu compte aussi des corrections dues aux anciens reviseurs de M et de P. Il n'a admis qu'avec réserve les conjectures des savants; peut-être a-t-il eu tort d'adopter celle de Gruter dans le passage si discuté (v. 109-110) de la III^e églogue. — On connaît la controverse relative aux deux classes de manuscrits de *de Bello Gallico*. M. Du Pontet prend résolument parti pour Nipperdey contre Meusel; il s'attache donc aux manuscrits de la classe α et n'a recours qu'accessoirement à ceux de la classe β.

226. — La *Revue* a rendu compte dernièrement (pp. 266-267) de la brochure de M. R. Sabbadini : *Il primitivo disegno dell' Eneide e la compo-*

nouvelle Revue montrent qu'elle n'est pas en dessous de la tâche qu'elle s'est assignée et nous lui souhaitons de tout cœur de devenir, comme elle - l'espère " le rendez vous d'esprits très divers, venus de tous les points de l'horizon „ pour chercher à approfondir et à préciser la conception de l'Histoire. — H. P.

232. — Le vœu émis l'année dernière par la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* de voir introduire dans les Universités belges, l'enseignement spécial de l'archéologie, a obtenu satisfaction plus tôt qu'on n'eût osé l'espérer. Appuyé par les Facultés de philosophie et lettres, il a également rallié le suffrage du gouvernement et on doit applaudir à la décision ministérielle qui institue à l'Université de Liège des cours d'archéologie grecque, romaine et médiévale, confiés respectivement à MM. Ch. Michel, J. Demarteau et A. Delescluse. Une des lacunes les plus regrettables de notre haut enseignement philologique et historique est comblé par cette excellente mesure, qui ne peut manquer sans doute d'être étendue prochainement à l'Université de Gand.

233. — La collection des *Inventaires des archives de la Belgique publiés par ordre du gouvernement*, vient de s'enrichir, après une trop longue interruption, d'un volume qui, il faut l'espérer, forme le point de départ d'une nouvelle et abondante série. Il constitue le tome I de l'*Inventaire des mémoriaux du grand conseil de Malines* (XIV^e siècle à 1600) dressé par M. A. Gaillard, archiviste adjoint du royaume. Les analyses des documents catalogués sont sobres et claires, et une bonne table des noms propres facilite les recherches. Le format adopté est l'in-8° et non plus l'incommod in-4° de la série ancienne. Nous apprenons, en même temps que nous recevons cet utile répertoire, que l'administration des archives fait exécuter, dans les divers dépôts de l'État, des *Inventaires sommaires* dont quelques uns sont déjà imprimés, mais qui ne seront mis en vente que quand ils seront suffisamment nombreux pour former un volume. Tous les historiens applaudiront à cette excellente mesure qui indique l'heureux réveil d'une activité assoupie depuis trop longtemps.

234. — Le second volume de la *Geschichte Italiens im Mittelalter* de M. L. M. Hartmann (Leipzig, Wigand, 9 mk.) est consacré à la période lombarde. Comme dans le volume précédent, l'auteur s'attache surtout à l'histoire interne et l'on trouvera dans son travail un exposé aussi neuf et aussi personnel qu'il est attrayant, de l'organisation des parties du pays restées au pouvoir des Byzantins et de la situation des régions conquises par les barbares.

235. — A l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, l'Imprimerie nationale de Paris résolut de publier un livre qui attestât, de façon durable, l'excellence de son outillage et de ses collaborateurs. L'ouvrage qu'elle a choisi dans ce but est l'*Histoire de l'imprimerie en France au XV^e et au XVI^e siècle* de M. A. Claudin, dont la valeur scientifique était bien digne de cet honneur. Le premier volume, qui vient d'être envoyé gracieusement aux principales bibliothèques européennes, permet en effet d'apprécier toute l'importance du travail de l'éminent libraire-bibliographe.

Après quelques pages consacrées aux curieux essais d' " écriture artifi-

cielle, tentés à Avignon en 1444, M. Claudin étudie les travaux des trois imprimeurs allemands, Michel Friburger, Ulrich Gering et Martin Crantz, que Jean de la Pierre, ancien recteur de l'université, fit venir à Paris, d'accord avec son collègue Guillaume Fichet, et qu'il installa dans les locaux même de la Sorbonne. C'est là que parut en 1470 le premier livre imprimé à Paris : un recueil de lettres latines de Gasparino Barzizi de Bergame. Après avoir minutieusement décrit et étudié les diverses impressions sorties des presses de la Sorbonne, M. Claudin retrace l'histoire des autres ateliers parisiens du XV^e siècle, parmi lesquels il en est de si importants par la large part qu'ils firent à l'illustration du livre : il suffit de rappeler les noms de Pasquier et Jean Bonhomme, Jean du pré, Guy Marchand, Pierre le Rouge. Le texte savant de M. Claudin a été admirablement édité. Par l'ordonnance impeccable de l'impression comme par l'abondance de l'illustration et la perfection des procédés de reproduction, ce superbe volume constitue un véritable monument élevé à la gloire de la typographie française. L'imprimerie nationale a voulu produire un chef-d'œuvre : elle y a réussi.

236. Tous ceux qui s'occupent du folklore devront dorénavant, pour leurs recherches bibliographiques, consulter le *Catalogue des livres parémiologiques composant la bibliothèque de Ignace Bernstein*, que ce dernier vient de faire paraître (Varsovie et Leipzig, Harassowitz, 1900; 2 forts vol. in-8°). Consacrée spécialement aux proverbes et aux sentences et commencée en 1865, cette collection comprend plus de 4700 ouvrages décrits avec soin; chaque titre, fidèlement traduit, a été imprimé dans sa langue originale et avec les caractères spéciaux des divers alphabets européens et orientaux. De nombreux fac-similés de titres anciens et d'illustrations curieuses ajoutent encore à l'intérêt de ce beau catalogue. — P. B.

237. — M. Léon Losseau vient de publier une *Bibliographie des discours de rentrée prononcés aux audiences solennelles des cours de justice de Belgique, de France, de Luxembourg et de Monaco, 1851-1899*, extraite de la *Belgique judiciaire*, n^{os} 88-97 (Bruxelles, Alliance typographique, 1900; in-4°, 156 col.), qui doit être signalée ici. Volontairement limitée aux travaux de langue française, cette étude, aussi complète que possible, atteste à la fois des recherches consciencieuses et une connaissance parfaite des règles et de la méthode de la bibliographie scientifique. Les discours prononcés aux audiences solennelles des cours de justice constituent le plus souvent, depuis 1851, des monographies de haute valeur, soit que leur auteur ait voulu préciser l'état de la science sur une question donnée, soit qu'il ait traité un point d'histoire juridique ou économique. Mais ces brochures, imprimées par ordre de la Cour et distribuées par elle, arrivent difficilement jusqu'au public. Aussi faut-il louer M. Losseau d'en avoir signalé l'existence et de les avoir fait connaître d'une façon aussi précise. La *Bibliographie* se termine par un index fort bien fait des noms d'auteurs et des matières traitées. — P. B.

238. — La Bibliothèque royale de Bruxelles s'est enrichie récemment de deux autographes de Rubens. Le premier est relatif à la composition du frontispice d'un livre bien connu, le *Legatus* de Frédéric de Marselaer, magistrat bruxellois au XVII^e siècle, et ami du peintre; c'est l'original de

la note écrite par Rubens pour expliquer sa composition, d'allégorie assez subtile. La seconde pièce est un fragment de lettre écrite en flamand, où Rubens mentionne ses peintures de la galerie du Luxembourg et parle des soins particuliers qu'il leur donne. M. Henri Hymans a publié les deux documents et en a fait ressortir tout l'intérêt dans une excellente note publiée par l'Académie royale de Belgique, *Bulletin*, classe des lettres et des beaux-arts, n° 8, août 1900. — P. B.

239. — Le *Bibliographisches Institut* de Leipzig, qui a déjà à son actif tant de belles initiatives, a trouvé un moyen ingénieux de donner à son riche matériel historique et géographique la plus large publicité. Il se sert dans ce but d'une des formes les plus populaires du livre, l'*Almanach* (le *Kalender*). Chaque année il fait paraître un *Historisch-Geographischer Kalender* qui, tout en sacrifiant à son titre par les "variétés", qu'il renferme, présente cette particularité peu banale d'être enrichi de quantité de gravures fort intéressantes.

Le *Meyers H.-G. Kalender* pour 1901 (5^e année — prix 2 marcs) n'en contient pas moins de 500. La plupart sont des reproductions photographiques. Chaque jour, ou plutôt chaque page en a au moins une, le plus souvent deux. L'art, l'histoire, l'ethnographie, la géographie et l'astronomie, beaucoup plus que la littérature et les sciences naturelles, en fournissent les sujets. Nous y relevons une foule de gravures-spécimens (*Probestbilder*) extraites d'importantes publications peu répandues dans le commun (Helmolt, Uhle, Dörpfeld, Perrot et Chipiez, Maspero, etc.). Des emprunts nombreux ont été faits aux collections du *British Museum*, du Louvre, du *Berliner Museum*, des musées de Madrid, Athènes, Munich et Leipzig, à la *Bibliothèque nationale* de Paris, aux bibliothèques de Vienne, Arras, etc. Les antiquités égyptiennes, assyro-chaldéennes et grecques ont une large part dans cette galerie iconographique. De brèves notices, d'une concision et d'une exactitude bien allemandes, accompagnent chacune de ces gravures, auxquelles le soin extrême et la fidélité de la reproduction donnent la valeur de véritables documents. — EM. D.

240. — E. E. B. LACOMBLÉ. *Histoire de la littérature française et Complément de l'Histoire de la littérature française*. Groningen, Noordhoff, 1900. 2 vol. in-12, de 104 et 196 pp. Prix : 1 fr. 50 et 2 fr. — M. Lacomblé, professeur à l'École moyenne d'Arnhem, a voulu réagir contre la tendance trop utilitaire qui se manifeste dans l'enseignement des langues modernes. Il trouve que "le sentiment de la beauté fait cruellement défaut à notre démocratie", et revendique une place, dans le programme de cet enseignement, pour l'histoire de la littérature, conçue non comme une sèche énumération de noms et de dates, mais comme un véritable cours d'esthétique. Il a réussi à esquisser en une centaine de pages une histoire de la littérature française suffisamment claire et vivante, et propre à éveiller chez les élèves le goût de la lecture. Un recueil de morceaux choisis et d'analyses complète cette histoire. L'auteur, dans ses jugements comme dans le choix de ses extraits, fait preuve d'une grande largeur d'esprit, et sa tentative est assurément louable.

ROMANICA. — 241. — L'éditeur Piazza a publié, dans un volume de grand luxe, avec cent cinquante compositions en couleur, exécutées par Robert Engels, *le Roman de Tristan et Iseult*, reconstitution archaïque de M. J. Bédier. Un nouveau tirage, revu par l'auteur et sans l'illustration vient d'être mis en vente à la librairie P. Sevin et E. Rey, à Paris. M. Gaston Paris lui consacre une préface, où il met en relief les mérites de cette tentative scientifique, qui atteste autant de goût que d'érudition. M. Bédier s'est inspiré surtout du fragment de Bérout, et il lui a donné un début et une fin, qu'il a pris dans Thomas, dans Eilhart d'Oberg, dans Gottfried de Strasbourg et accessoirement dans le poème en prose et des romanciers divers. Ce n'est pas le Tristan (ou Drostan) primitif, ni la primitive Iseult (ou Eishilt) que nous retrouvons dans ce précieux livre, mais un chevalier et une dame du XII^e siècle, et il était naturel qu'il en fut ainsi « puisque » c'est en prenant le costume français du XII^e siècle que l'histoire de » Tristan et d'Iseult s'est emparée jadis de toutes les imaginations, puisque » toutes les formes qu'elle a revêtues depuis remontent à cette première » forme française ».

242. — La dernière livraison de la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* (XXII, 5 et 7), est particulièrement intéressante. L'ancien français y est représenté par des *Inédita* de M. Blandin tirés du ms. 846 de la Bibliothèque nationale, à Paris, en tout 28 chansons, dont 13 anonymes, 6 de Gasse Brûlé, 1 de Gille de Viesmaisons, 1 de Jehan Erars, 5 de Perrin d'Augecort, 1 de Thomas Eriers et 1 de Thibaut de Blazon. Une appréciation de ces chansons précède le texte, donné avec les variantes des autres chansonniers. M. Young a écrit dans ce même fascicule une étude très minutieuse sur les premières comédies improvisées de Molière, (*Stegreifkomödien*) et particulièrement *le Médecin volant*, et M. J. Haas, quelques pages sur la Justine et la Juliette du Marquis de Sade, enfin M. G. Dannheisser, un long travail (137-189) sur Alexandre Dumas et l'émancipation des femmes.

243. — Nous avons déjà signalé les curieuses recherches de M. Bédier sur la façon dont Chateaubriand composa son *Voyage en Amérique*. La fin en a paru dans la première livraison de 1900 de la *Revue d'histoire littéraire de la France*. La 3^e livraison contient un autre article se rattachant au même ordre d'idées, celui de M. Jules Troubat sur *Sainte Beuve et les Mémoires d'Outre-Tombe*, à propos d'un débat qui a été signalé ici (15 juillet).

244. — La maison Cotta, à Stuttgart, vient de donner la 2^e édition, corrigée et augmentée, du *Spielmannsbuch* de Wilhelm Hertz. On connaît déjà les publications antérieures de cet ingénieux érudit. Nul, mieux que lui, n'a su en Allemagne, conserver dans toute sa fraîcheur, à travers les périls d'une version moderne, l'agréable bavardage des vieux maîtres. Son *Perceval* est de loin la meilleure adaptation du chef-d'œuvre de Wolfram d'Eschenbach, de même qu'il faut lire chez lui la version que nous a léguée Gottfried de Strasbourg de la légende de *Tristan et Iseult*. M. Hertz a prouvé, en traduisant Marie de France, qu'il ne s'entendait pas moins bien à restituer, en sa langue, le génie naïf et gracieux des écrivains français du moyen âge. Le *Spielmannsbuch* nous le montre de nouveau à l'œuvre,

traduisant et commentant avec une ingénieuse érudition, plusieurs *lais* de Marie de France, d'autres *lais* anonymes, des contes dévôts comme le chevalier au barizel (dont M. Wahlund donnait récemment une traduction suédoise), la chantefable d'*Aucassin* et *Nicolette* et quelques *fabliaux*, choisis parmi les plus chastes et les plus littéraires. Une introduction sur les jongleurs, les plus anciennes nouvelles françaises et les fées bretonnes, rehausse encore le prix de ce livre, qui est une œuvre d'art et de science à la fois.

245. — Dans la dernière livraison des *Romanische Forschungen* (XII, 3), M. Otto Söhring publie un long travail sur « les arts plastiques dans l'épopée française ». Sous ce nom d'épopée il comprend les récits de table ronde, ce qui s'impose d'autant plus rigoureusement que le goût descriptif et la variété des images caractérisent ces récits à un plus haut degré que les chansons de geste. A-t-il dépouillé toutes ces dernières ? La liste qu'il dresse en tête de sa dissertation permet d'en douter. En tous cas les recherches qu'il a faites ne seront pas perdues ; son interprétation des textes sera naturellement, dans plus d'un cas, contestée par les spécialistes ; mais il aura eu le mérite, non seulement d'en rassembler un très grand nombre et d'essayer de les classer sous des rubriques claires et précises, mais aussi d'établir une chronologie de ses sources, qui facilitera singulièrement la tâche des archéologues. Car c'est précisément l'absence de toute chronologie qui chez M. A. Schultz et dans les travaux dérivant du sien et s'occupant de *Realien* en général, rend le contrôle difficile et l'utilisation problématique. — M. W.

246. — De nombreux artistes et écrivains allemands ont adressé une requête au Reichstag en vue de l'institution d'un *fonds-Goethe*, qui obtiendrait chaque année du gouvernement un subside de 250,000 marcs. Le but du fonds est d'encourager les œuvres poétiques de valeur et de les répandre dans le peuple. Ces œuvres devraient être rendues 1° indépendantes de la valeur marchande du jour et 2° plus accessibles à la généralité. Le fonds serait dirigé par trente littérateurs et artistes, nommés moitié par la direction du fonds-Schiller, moitié par le bureau de l'Association des écrivains allemands. On peut lire la requête dans le *Kunstwart* XIII. 9.

247. — *Aus der Werkstatt* est le titre d'une causerie du plus célèbre des novellistes allemands contemporains, P. Heyse ; il nous y dit comment il travaille. Il écrit ses nouvelles directement au net, sans rature ; il ne peut se décider à relire une œuvre publiée ; il oublie un sujet dès qu'il l'a traité.

248. — M^{me} Ebner-Eschenbach, la plus célèbre romancière allemande contemporaine, est à l'occasion du 70^e anniversaire de sa naissance le sujet d'articles élogieux dans tous les journaux et dans toutes les revues allemandes ; jamais on n'a assisté à une telle unanimité de chaleureuse sympathie ; il n'y a pas une note discordante. Ce fait unique ne trouve pas sa seule explication dans la valeur de ses écrits, mais s'explique en grande partie par le charme de sa personnalité, qui a impressionné vivement tous ceux qui l'ont approchée.

249. — Dans la *Zeitschrift für den deutschen Unterricht* (XIV. 6.) le

grammairien O. Lyon s'élève contre les changements projetés de l'orthographe allemande. La nouvelle orthographe existe seulement depuis 20 ans et n'est pas encore universellement acceptée. Beaucoup de journaux, même des pouvoirs publics maintiennent encore l'ancienne orthographe, parce que Bismark était adversaire de la nouvelle. Celle-ci est à base scientifique et en général très bonne, quoique susceptible d'amélioration dans les détails. Mais avant de la changer il faut qu'elle soit universellement acceptée, sinon on court au devant d'une confusion inextricable.

250. — Un article du professeur Kaulich dans : *Allgemeine Zeitung Beilage* n° 229 plaide chaleureusement pour l'introduction de la musique dans l'enseignement littéraire, notamment pour l'interprétation musicale des grands poètes lyriques allemands.

251. — On annonce un nouveau commentaire du *Faust* par le célèbre professeur de littérature allemande de l'Université de Vienne, Jacob Minor, qui paraîtra prochainement chez Cotta à Stuttgart.

252. — Les travaux et traductions suivants ont paru en Belgique dans le courant de cette année concernant la littérature allemande :

Gottfried Heller par Rothmaler : *Revue de Belgique*; livr. 4 et 6.

V. I. Scheffel par H. Francotte : *Revue générale* (juillet).

Ebner-Eschenbach : *Le Roman de la Conseillère* : trad. par Chevalier : *Rev. générale* (juillet, août et septembre).

F. W. Weber : *Goliath*. Trad. en flamand par E. Soens. Duimpjesuitgave, n° 16. Maldegheem. De Lille.

On serait heureux de voir cette liste complétée dans la prochaine livraison.

253. — Il paraît en ce moment en Allemagne de nombreuses éditions complètes d'écrivains étrangers, en traduction allemande : Maupassant chez Fontane, Ibsen chez Fischer, Multatuli chez Bruns à Minden etc. Sont annoncées : Flaubert complet chez Pierson à Dresde, id. Strindberg chez le même.

254. — Le grand ouvrage récent de R. Meyer : « Die deutsche Literatur des 19^{ten} Jahrhunderts ». Berlin, Bondi, 1900, 966 pp. Pr. 10 mk., suscite de vives polémiques en Allemagne. C'est malgré tous les défauts qu'on pourra y trouver le meilleur ouvrage et le plus complet sur la littérature allemande du 19^e siècle.

255. — Le « *Dictionary of national biography* », l'ouvrage anglais correspondant à l'« *Allgemeine deutsche Biographie* », a été terminé à la fin de juin de cette année; il comprend 63 volumes et un total de 29120 articles. Les articles sont généralement plus courts que dans la Biographie allemande. Je prends comme exemple celui sur Shakespeare dans l'encyclopédie anglaise = 50 pages, celui sur Guillaume I dans l'encyclopédie allemande = 175 pp. L'ouvrage allemand doit son existence à un savant, l'historien Ranke, l'ouvrage anglais la sienne à un libraire Smith; cela n'est pas sans intérêt pour la caractéristique des deux peuples. L'entreprise anglaise a eu deux directeurs successifs Leslie Stephen et Sidney Lee; elle a été menée à bonne fin en 15 1/2 ans. La préface du 63^e volume classe les célébrités anglaises par siècle : des premiers temps jusqu'à la fin du 5^e siècle, 36 noms seulement

ont été jugés dignes de passer à la postérité. Le 6^e siècle fournit à lui seul 81 noms; le 7^e, un total de 134. Ce nombre diminue considérablement pour le 8^e, 9^e et 10^e siècle et seulement à partir du 11^e la proportion augmente de nouveau et s'accroît de siècle en siècle. Le 15^e siècle fournit 659 noms, le 16^e : 2138, le 18^e : 5789 et le 19^e : 12608. Voici un petit tableau comparatif entre l'ouvrage allemand et anglais :

<i>Allgemeine deutsche Biographie.</i>		<i>Dictionary of national biography.</i>	
Volumes	45	Volumes	63
Nombre des articles	23273	Nomb. des articles	29120
Nombre des collaborateurs	1418	Nomb. des collaborateurs	653
Temps	25 ans.	Temps	15 ¹ / ₂ ans.

256. — *Max Müller* est mort à Oxford le 28 octobre. Il était le fils du poète lyrique Wilhelm Müller, dont les chants de voyage et d'amour ont été immortalisés dans les compositions de Schubert. Ses chants patriotiques sur la lutte des Grecs pour leur indépendance ont été opposés dans les tous derniers temps à l'attitude anglophile de son fils dans la guerre actuelle avec les Boers. Max Müller naquit à Dessau en 1823; sa mère était arrière-petite-fille du célèbre pédagogue Basedow. Il fréquenta le gymnase de Leipzig. fit ses études universitaires à Leipzig, à Berlin — chez Bopp et Schelling — et à Paris. En 1846, il émigra en Angleterre pour y éditer le " Rigveda „ à la demande de la Compagnie des Indes orientales (paru en 6 vol. de 1849 à 1874). Déjà en 1844, il avait publié une traduction allemande du " Hitopadeça „, un recueil de fables indiennes. En 1850, il devint professeur à l'université d'Oxford, où il dirigea aussi une grande traduction des *Livres sacrés de l'Orient*, dont 50 volumes, dus à des spécialistes éminents, ont paru jusqu'à ce jour. En 1872, il accepta, à la nouvelle université allemande de Strasbourg, une chaire qu'il n'occupa que pendant trois ans pour retourner ensuite de nouveau en Angleterre. Il ne resta pourtant pas étranger aux lettres allemandes. Son récit " Deutsche Liebe „ (1857), eut un grand succès en Allemagne. Il publia la correspondance de Schiller avec le duc Christian de Schleswig-Holstein, et une étude comparative sur Goethe et Carlyle; il traduisit en anglais l'histoire de la littérature allemande de Scherer. Dans ses nombreux écrits il manie avec une égale maîtrise les langues allemande et anglaise. Ses " Leçons sur la science du langage „ sont très bien connues des lecteurs français, grâce à une excellente traduction.

H. B.

ACTES OFFICIELS

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU 1^{er} DEGRÉ (1889).

Rhétorique des humanités anciennes. (Sections réunies).

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

De la vraisemblance dans la narration.

Credibilis narratio erit ante omnia, si prius consuluerimus nostrum animum, ne quid naturae dicamus adversum; deinde, si causas ac rationes factis praeposuerimus, non omnibus, sed de quibus quaeritur; si personas convenientes iis quae facta credi volumus, constituerimus, ut furti reum, cupidum; homicidii, temerarium; vel contra, si defendemus: praeterea loca, tempora et his similia. Est autem quidam et ductus rei credibilis, qualis in comoediis etiam aut in mimis. Aliqua enim naturaliter sequuntur et cohaerent, ut, si bene priora narraveris, iudex ipse, quod postea sis narraturus, expectet. Ne illud quidem fuerit inutile semina quaedam probationum spargere, verum sic ut narrationem esse meminerimus, non probationem. Nonnunquam etiam tamen argumento aliquo confirmabimus quod proposuerimus, sed simplici et brevi; ut quum reus dicitur robustus, armatus, sollicitus, contra infirmos, inermes, securos. Omnia denique quae probatione tracturi (*sic*) sumus, personam, causam, locum, tempus, instrumentum, occasionem, narratione *delibabimus*. Aliquando, si destituti fuerimus his, etiam fatebimur vix esse credibile, sed verum, et hoc majus habendum scelus: nescire nos quomodo factum sit aut quare; mirari, sed probaturos. Optinae vero praeparationes erunt quae latuerint, ut a Cicerone sunt quidem utilissime praedicta omnia, per quae Miloni Clodius, non Clodio Milo insidiatus esse videatur.

Delibare = effleurer

Rhétorique des humanités anciennes. (Section grecque-latine).

VERSION GRECQUE (sans dictionnaire)

Péroration du discours tenu par Socrate à ses juges après sa condamnation. — Socrate ne nourrit pas de fiel contre ceux qui l'ont condamné; ils l'ont servi en voulant le perdre. Il termine par un salutaire avis sur l'éducation des enfants.

Ἀλλὰ καὶ ὑμᾶς χρηΐ, ὧ ἄνδρες δικασταί, εὐέλπιδας εἶναι πρὸς τὸν θάνατον, καὶ ἔν τι τοῦτο διανοεῖσθαι ἀληθές, ὅτι οὐκ ἔστιν ἀνδρὶ ἀγαθῷ κακὸν οὐδὲν οὔτε ζῶντι οὔτε τελευτήσαντι, οὐδὲ ἀμελεῖται ὑπὸ θεῶν τὰ τούτου πράγματα· οὐδὲ τὰ ἐμὰ νῦν ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου γέγονεν, ἀλλὰ μοι δῆλόν ἐστι τοῦτο, ὅτι ἤδη τεθνάναι καὶ ἀπηλλάχθαι πραγμάτων βέλτιον ἦν μοι. Καὶ ἔγωγε τοῖς καταψηφισαμένοις μου καὶ τοῖς κατηγοροῖς οὐ πάνυ χαλεπαίνω. Καίτοι οὐ ταύτῃ τῇ διανοίᾳ κατεψηφίζοντό μου καὶ κατηγοροῦν, ἀλλ' οἰόμενοι βλάπτειν· τοῦτο αὐτοῖς ἄξιον μέμφεσθαι. Τοσόνδε μέντοι αὐτῶν δέομαι· τοὺς υἱεῖς μου, ἐπειδὴν ἡβήσωσι, τιμωρήσασθε, ὧ ἄνδρες, ταῦτα ταῦτα λυποῦντες, ἅπερ ἐγὼ ὑμᾶς ἐλύπων, εἰν ὑμῖν δοκῶσιν ἢ χρημάτων ἢ ἄλλον του πρότερον ἐπιμελεῖσθαι ἢ ἀρετῆς· καὶ εἰν δοκῶσι τι εἶναι, μηδὲν ὄντες, ὀνειδίζετε αὐτοῖς, ὥσπερ ἐγὼ ὑμῖν, ὅτι οὐκ ἐπιμελοῦνται ὧν δεῖ, καὶ ὄνταί τι εἶναι, ὄντες οὐδενὸς ἄξιοι. Καὶ εἰν ταῦτα ποιῆτε, δίκαια πεπονθὼς ἐγὼ ἔσομαι ὑφ' ὑμῶν αὐτός τε καὶ οἱ υἱεῖς.

Ἀλλὰ γὰρ ἤδη ὥρα ἀπιέναι, ἐμοὶ μὲν ἀποθανομένῳ, ὑμῖν δὲ βιωσομένοισι. Ὅποτεροι δὲ ἡμῶν ἐρχονται ἐπὶ ἄμεινον πρᾶγμα, ἄθλητον παντὶ πλην ἢ τῷ θεῷ.

Seconde des humanités anciennes (Section grecque-latine).

VERSION LATINE (sans dictionnaire).

A un ami inconstant.

Conquerar, an taceam? Ponam sine nomine crimen?

An notum quid sis omnibus esse velim?

Nomine non utar, ne commendere querela,

Quaeraturque tibi carmine fama meo.

Dum mea puppis erat valida fundata carina,

Qui mecum velles currere primus eras.

Nunc, quia contraxit vultum fortuna, recedis,

Auxilio postquam scis opus esse tuo.

Ille ego sum, quanquam non vis audire, vetusta

Pene puer puero junctus amicitia :

Ille ego qui primus tua seria nosse solebam,

Qui tibi jucundis primus adesse joci :

Ille ego victor, densoque domesticus usu;

Ille ego iudiciis unica musa tuis.

Ille ego sum qui nunc an vivam, perfide, nescis,

Cura tibi de quo quaerere nulla fuit.

Quae te consimilem res nunc vetat esse priori?

An crimen, coepi quod miser esse, vocas?

Si mihi rebus opem nullam factisque ferebas,

Venisset verbis charta notata tribus.

Vix equidem credo; sed et insultare jacenti

Te mihi, nec verbis parcere fama refert.

Quid facis? ah demens! cur, si fortuna recedat,

Naufragio lacrimas eripis ipse tuo?

Omnia sunt hominum tenui pendentia filo,
 Et subito casu, quae valuere, ruunt.
 Ludit in humanis divina potentia rebus,
 Et certam praesens vix habet hora fidem.

Troisième des humanités anciennes (Section grecque-latine).

VERSION GRECQUE (sans dictionnaire).

Pompée aux Romains rassemblés en Épire, au moment où César est maître de l'Italie.

En abandonnant Rome, ils n'ont pas déserté leur patrie; ils lutteront sur cette terre étrangère pour la délivrer de celui qui conspire contre elle. Pour lui, il est prêt à combattre pour eux et avec eux.

Καὶ Ἀθηναῖοι τὴν πόλιν ἐξέλιπον, ὧς ἄνδρες, ὑπὲρ ἐλευθερίας τοῖς ἐπιούσι πολεμοῦντες, οὐ τὰ οἰκήματα πόλιν, ἀλλὰ τοὺς ἄνδρας εἶναι νομίζοντες· καὶ ἡμῶν αὐτῶν οἱ πρόγονοι, Κελτῶν ἐπιόντων, ἐξέλιπον τὸ ἄστυ, καὶ αὐτὸ ἀνεσώσατο ἐξ Ἀρδεατῶν Κάμιλλος ὁρμώμενος. Πάντες γὰρ οἱ εὖ φρονοῦντες τὴν ἐλευθερίαν, ὅπη ποτ' ἂν ὦσιν, ἡγοῦνται πατρίδα· ὃ καὶ ἡμεῖς ἐνθυμούμενοι, δεῦρο διεπλεύσαμεν, οὐ τὴν πατρίδα ἐκλιπόντες, ἀλλ' ὑπὲρ αὐτῆς παρασκευασόμενοι τε καλῶς ἐνθάδε, καὶ ἀμυνόμενοι τὸν ἐκ πολλοῦ μὲν ἐπιβουλεύοντα αὐτῇ, διὰ δὲ τοὺς θωροδοκοῦντας τὴν Ἰταλίαν ἀφνω καταλαβόντα· ὃν ὑμεῖς μὲν ἐψηφίσασθε εἶναι πολέμιον· ὃ δὲ καὶ νῦν ἡγεμόνας ἐς τὰ ἔθνη τὰ ὑμέτερα περιπέμπει. Καὶ τῇ πόλει τινας ἐφίστησι, καὶ ἐτέρους ἀνὰ τὴν Ἰταλίαν τοσσηδε τόλμη τὸν δῆμον ἀφαιρεῖται τὴν ἡγεμονίαν! Ἐγὼ δ' οὐκ ἐξέλιπον οὐκ (sic) ἂν ἐκλίποιμι τὸν μεθ' ὑμῶν καὶ ὑπὲρ ὑμῶν ἀγωνά· ἀλλὰ καὶ στρατιωτὴν ἐμαυτὸν ὑμῖν καὶ στρατηγὸν ἐπιδίδωμι· καὶ εἴ τις ἐστὶ μοι πολέμων ἐμπειρία καὶ τύχη, ἀηττήτω μέχρι νῦν γενομένῳ, καὶ τάδε μοι πάντα τοῖς θεοῦς ἐς τὰ παρόντα συνενέγκειν (sic) εὐχομαι, καὶ γενέσθαι τῇ πατρίδι κινδυνεύουσα αἴτιος τῆς σωτηρίας.

Κέλται, ὧν = Celtes (Gaulois). — Ἀρδεᾶται, ὧν = les Ardéates, habitants de la ville d'Ardée. — Ἀμύνειν = repousser. — Θωροδοκεῖν = rompre par des présents.

Quatrième des humanités anciennes (Sections réunies).

THÈME LATIN (avec dictionnaire).

Ninyas, roi d'Assyrie.

Je ne crois pas qu'il ait jamais existé et je doute qu'il existe jamais une reine comparable à *Sémiramis*, puisque, s'il faut en croire la renommée, non contente des frontières qu'avait conquises son époux, elle les étendit d'une part jusqu'à l'Éthiopie, de l'autre jusqu'à l'Inde. Nous savons par les historiens combien Ninyas, son fils, fut indigne d'elle. Ce roi n'eut pas honte de vivre d'une vie efféminée. Que lui importait, en effet, de commander à un peu plus ou à un peu moins de peuples? Sa puissance ne lui conseillait-elle pas de jouir des douceurs de la paix? Aussi prit-il garde de la rompre. Satisfait de l'empire que lui avaient fait les travaux de ses prédécesseurs, renfermé dans cette Babylone que sa mère avait entourée d'une forte

muraille de briques, il perdit le goût des combats, se montra rarement à ses sujets et ne correspondit plus avec les peuples que par des messagers — Quand on considère combien les richesses sont corruptrices, il y a lieu d'être incertain si on doit le mépriser ou le plaindre. Je ne sais s'il lui était permis de prévoir l'avenir; mais, s'il n'était pas aveugle, il ne pouvait douter que son trône ne croulât bientôt.

Sémiramis = Semiramis, is ou idis.

Quatrième des humanités anciennes (Section grecque-latine).

VERSION GRECQUE (avec dictionnaire).

Après la destruction de Thèbes, Alexandre le Grand reçoit la soumission des Grecs.

Οἱ δ' ἄλλοι Ἕλληνες, ὡς ἡγγέλθη αὐτοῖς τῶν Θηβαίων τὸ πάθος, σφόδρα ἐταράχθησαν ἐφοβοῦντο γάρ, μὴ ταῦτα πάσχοιεν τοῖς Θηβαίοις. Καὶ οἱ μὲν Ἀρκάδες, ὅσοι ὠρμήθησαν βοηθήσοντες τοῖς Θηβαίοις, θανάτῳ ἐξημίωσαν τοὺς συμβουλευσάντας τὴν βοήθειαν. Ἀθηναῖοι δέ, ἐκλεξάμενοι τοὺς ἐπιτηδαιοτάτους, δέκα πρέσβεις ἐπεμψαν, κελεύσαντες λέγειν τῷ βασιλεῖ, χαίρειν τὸν δῆμον τῶν Ἀθηναίων ὅτι Ἀλέξανδρος σῶς ἐπανήλθεν ἐξ Ἰλλυριῶν, καὶ ὅτι Θηβαίους τῆς ἀποστάσεως ἐτιμωρήσατο, ὃ δὲ τῇ πρεσβείᾳ φιланθρώπως ἀπεκρίνατο, ἐπιστολὴν δὲ γράψας πρὸς τὸν δῆμον ἐξῆτει τοὺς περὶ Δημοσθένη καὶ Λυκούργον· τοὺτους γὰρ αἰτίους ἔφασκεν εἶναι τῆς τε ἐν Χαιρωνείᾳ συμφορᾶς καὶ τῆς τῶν Ἀθηναίων πρὸς Μακεδόνας ἔχθρας. Ἀθηναῖοι δὲ ἐπρεσβεύσαντο αὖθις παρ' Ἀλέξανδρον δεόμενοι παύσασθαι τῆς ὀργῆς, καὶ ὁ βασιλεὺς, ἅμα μὲν αἰδοῦς τῆς πόλεως, ἅμα δὲ σπουδῇ τῆς εἰς τὴν Ἀσίαν στρατείας, ἐπαύσατο ὀργιζόμενος.

Rétorique des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FRANÇAISE, FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Première langue.

Le vrai bonheur ne se trouve pas hors de nous, mais en nous-mêmes.

Het ware geluk ligt niet buiten ons, maar in ons.

Das wahre Glück liegt nicht ausser uns, sondern in uns.

Seconde des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FRANÇAISE, FLAMANDE OU ALLEMANDE.

Première langue.

La reconnaissance

De dankbaarheid.

Die Dankbarkeit.

Troisième des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FRANÇAISE, FLAMANDE OU ALLEMANDE.
Première langue.

L'hiver approche.
De winter naakt.
Der Winter naht.

Quatrième des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FRANÇAISE, FLAMANDE OU ALLEMANDE.
Première langue.

Mon jardin sous la neige.
Mijn tuin in sneeuwgewaad.
Mein Garten im Schnee.

Rhétorique des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU FRANÇAISE.
Deuxième langue.

De natuur is een zeer leerrijk boek.
Die Natur ist ein sehr lerreiches Buch.
La nature est un livre très instructif.

Seconde des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU FRANÇAISE.
Deuxième langue.

Zee en woestijn.
Meer und Wüste.
La mer et le désert.

Troisième des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU FRANÇAISE.
Deuxième langue.

Een onweder des nachts.
Ein nächtliches Gewitter.
Un orage pendant la nuit.

Quatrième des humanités anciennes et modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE, ALLEMANDE OU FRANÇAISE.
Deuxième langue.

Wie het gevaar bemint, komt er in om.
Wer die Gefahr liebt, kommt darin um.
Qui aime le danger, y périra.

Rhétorique des humanités modernes (Sections réunies).

COMPOSITION (sans dictionnaire) ALLEMANDE OU FLAMANDE.
Troisième langue.

Vaterlandsliebe.

Vaderlandsliefde.

Rhétorique des humanités modernes (Section commerciale et industrielle).

COMPOSITION ANGLAISE (sans dictionnaire).

Describe your province.

Seconde des humanités anciennes (Section latine).**Seconde des humanités modernes** (Section scientifique).

COMPOSITION (sans dictionnaire) ALLEMANDE, FLAMANDE OU ANGLAISE.
Troisième langue (2^{de} langue germanique).

Der Mond, ein Bild des Lebens.

De maan is een beeld des levens.

The moon is an image of life.

Troisième des humanités anciennes (Section latine).**Troisième des humanités modernes** (Section scientifique).

COMPOSITION (sans dictionnaire) ALLEMANDE, FLAMANDE OU ANGLAISE.
Troisième langue (2^{de} langue germanique).

Pferd und Esel. (Vergleichung).

Paard en ezel. (Vergelijking).

The horse and the ass. (Comparison).

Quatrième des humanités modernes.

COMPOSITION (sans dictionnaire) FLAMANDE OU ALLEMANDE.
Troisième langue (2^{de} langue germanique).

De zwaluw.

Die Schwalbe.

Rhétorique des humanités anciennes (Section latine).**Rhétorique des humanités modernes** (Section scientifique).**HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.**

I. — Quel était l'état politique de l'Italie à la veille de la révolution de *Février*? Quelles furent pour la Péninsule les conséquences de cette révolution?

II. — Quelles furent les tentatives faites par Charles-Quint pour donner un corps, une organisation unitaire aux Pays-Bas?

III. — Exposez les faits principaux de la lutte soutenue par Bruges contre la domination bourguignonne et autrichienne.

IV. — Quelles sont les conditions d'une éclipse quelconque de soleil? Donnez l'explication d'une éclipse *annulaire*.

V. — Tracez la carte de la province d'*Anvers* avec l'indication des cours d'eau, des canaux, des régions naturelles et des chefs-lieux des arrondissements administratifs.

Seconde des humanités modernes. (Section industrielle et commerciale).

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

I. — Exposez les résultats des Croisades.

II. — Quelles furent pour l'Angleterre et pour la France les conséquences de la guerre de Cent ans?

III. — Faites connaître les origines et les résultats de la Fronde. Montrez certaines analogies entre la *Fronde aristocratique* et la *Ligue*.

IV. — Tracez la carte physique et politique de l'Afrique australe.

Troisième des humanités modernes. (Section industrielle et commerciale).

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

I. — Quel était l'état de la Grèce après la guerre de Thèbes? Comment Philippe de Macédoine parvint-il à soumettre ce pays à sa domination?

II. — Quelle était la situation politique et sociale de Rome et de l'Italie à l'époque des Gracques? Comment Tibérius et Caius Gracchus tentèrent-ils d'y remédier?

III. — Racontez la vie et expliquez le succès de Mahomet.

IV. — Comparez, au point de vue économique, l'Espagne, l'Italie et la Grèce.

Quatrième des humanités anciennes. (Section latine).

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

I. — Donnez un aperçu des incursions des *Normands* en Belgique.

II. — Quelle situation fut faite à la Belgique par le traité de la *Barrière*, par le congrès de *Vienne* et par le traité des *XXIV articles*?

III. — Qu'appellez-vous *Restauration*? Qu'est-ce qui caractérise cette époque? Quelle fut la situation de la France pendant la Restauration?

IV. — Donnez l'explication des phases de la lune.

V. — Indiquez la situation du *Condroz* et celle du *Pays de Waes*. Comparez ces deux régions sous le rapport 1° de l'aspect, 2° de la nature du sol, 3° des productions naturelles.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêtés royaux des 20 et 30 septembre et 26 octobre 1900, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Louis (H.-B.-J.), d^r en phil. et lettres, surveillant à l'A. R. d'Ixelles; Struman (L.-A.), d^r en phil. et lettres, préfet des études à l'A. R. de Tongres; Wets (G.-A.), préfet des études à l'A. R. de Verviers; Loos (Édouard), prof. dans les athénées royaux; Blommaert (F.), prof. de gymnastique à l'A. R. de Gand.

Par arrêté royal du 30 septembre 1900, M. De Looze (Henri), directeur de la société de musique de Tournai, est nommé maître de musique dans les athénées royaux.

Par arrêté royal du 20 septembre 1900, la démission offerte par M. Van Orshoven (L.), préfet des études de l'A. R. de Namur, est acceptée. M. Van Orshoven est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

Par arrêté royal du 30 septembre 1900, M. Jopken (Ernest), préfet des études à l'A. R. de Tournai, est déchargé, sur sa demande, des fonctions qu'il occupe dans l'enseignement moyen. Il est admis à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR,
DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Application de la loi du 10 avril 1890. — Concours universitaire. —
Modifications à l'arrêté royal organique.

Par arrêté royal du 6 octobre 1900, les articles 4 et 16 de l'arrêté royal du 14 janvier 1891, portant règlement organique pour le concours universitaire, sont remplacés par les dispositions suivantes :

“ Art. 4. Les mémoires rédigés à domicile sont envoyés au Ministère de l'intérieur et de l'instruction publique avant le 1^{er} février de chaque année. Ils peuvent être manuscrits ou imprimés.

„ Les concurrents sont autorisés à présenter comme mémoire de concours leur dissertation inaugurale.

„ L'auteur peut signer son mémoire (manuscrit ou imprimé) ou écrire en tête une épigraphe qu'il reproduit sur l'enveloppe du billet annexé à son travail.

„ Cette enveloppe est fermée sans empreinte ni cachet: le billet y contenu indiquera, par une note signée, le nom, les prénoms, le lieu de naissance, le domicile, l'adresse exacte de l'auteur et la date de son dernier diplôme ou certificat avec mention de l'université ou du jury qui le lui a délivré. Les mêmes indications figureront en tête des mémoires signés. „

“ Art. 16. Les titres ou les épigraphes des mémoires écartés par le jury sont immédiatement publiés au *Moniteur* par les soins du gouvernement. „

Ces modifications seront applicables à partir du 1^{er} février prochain (concours universitaire pour 1899-1901).

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — PROGRAMME DES COURS.

Un arrêté ministériel du 18 octobre 1900 modifie comme suit le libellé du cours facultatif d'archéologie, dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège :

Archéologie grecque; Archéologie romaine; Archéologie du moyen âge.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — ATTRIBUTIONS.

Aux termes de deux arrêtés royaux du 25 octobre 1900, MM. Michel (Charles), professeur ordinaire, et Delescluse (Alphonse), chargé de cours à la faculté de philosophie et lettres, sont chargés de faire, dans cette faculté, le premier, le cours facultatif d'archéologie grecque, le second, le cours facultatif d'archéologie du moyen âge.

Un arrêté ministériel du 18 octobre 1900, modifiant celui du 17 octobre 1890, stipule que M. Demarteau (J.), ancien directeur de l'école normale des humanités, ayant rang de professeur dans la faculté de philosophie et lettres, fera, dans cette faculté, le cours facultatif d'archéologie romaine.

Aux termes de deux arrêtés royaux du 18 octobre 1900, M. Grafé (Alfred), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, et M. Mahaim (Ernest), professeur ordinaire à la faculté de droit, sont respectivement chargés de faire, dans la faculté des sciences, à la candidature en géographie, le premier, le cours d'éléments de la logique, de la psychologie, y compris les notions d'anatomie et de physiologie humaines que cette étude comporte, et de la philosophie morale, le second, le cours de notions de statistique.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Bertrand, prof. de français à Mons, est nommé prof. de 4^e latine à Charleroi, et remplacé par M. Darras, régent à Thuin, auquel succède M. Lamsoul, rég. à Wavre; à Bruges, MM. De Meyere, Chot, Paulus, respectivement prof. de 3^e, 4^e et 5^e latine, sont nommés prof. de 2^e, 3^e et 4^e lat.; à Chimay, M. Mairlot est nommé prof. de sc. nat.; M. Liégeois, Dr ph., est nommé surv. à Ixelles; M. Gorissen, surv. à Anvers, permute avec M. Tyou, surv. à Verviers; à Nivelles, M. Thirion, Dr ph., remplace M. Kayser; M. Van de Putte, Dr ph., est nommé surv. intér. à Ostende; M. Fris, Dr ph., est nommé prof. d'hist. et géog. intér. à Verviers; à Charleroi, M. Maes, Dr ph., remplace par intérim M. Dekkers, en 2^e lat.

PÉRIODIQUES

Muséon (Le), nouvelle série, vol. I, n° 2. — A. Hebbelynck, Les Mystères des lettres grecques. — Raoul de la Grasserie, Du verbe prépositionnel.

Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik, 5^{tes} Heft. — A. Holm, I. Die religiöse Architektur der Westgriechen. — L. Cohn, L. Cincius Alimentus und die historische Kritik. — P. v. Winterfeld, Die Dichterschule St Gallens und der Reichenau. — A. Bachmann, Die Behördenorganisation Kaiser Maximilians I. — Anzeigen und Mittheilungen. — H. C. Fries, Quellenstudien zu G. Buchanan. — E. Schwabe, Der Niedergang des Gelehrtenschulwesens im sächsischen Erzgebirge um das Jahr 1830. — A. Dittmar, Grammatische Zukunftsgedanken. — R. Richter, Zwei Stimmen zur preussischen Schulreform.

6/7^{tes} Heft. — I. M. Wetzel et O. Immisch, Die Apologie des Xenophon — F. Blass, Der Rhythmus bei den Attischen Rednern. — H. Blümner, Aus den Akten eines römischen Militärarchivs in Ägypten. — R. M. Meyer, Das Alter einiger Schlagworte, I (bis 1848). — Anzeigen und Mittheilungen. — II, O. Immisch, Vom Gymnasium der Zukunft. — W. Dilthey et A. Heubaum, Urkundliche Beiträge zu Herbarts praktischer pädagogischer Wirksamkeit. — K. Gneisse, Ueber Induktion im grammatischen Unterricht. — P. Hasler, Die erziehlche Bedeutung des Zeichenunterrichts. — M. Wohlrab, Ueber die Verwendung von Freytags Technik des Dramas im Unterrichte mit besonderer Berücksichtigung von Shakespeares Hamlet. — Th. Sorgenfrey, Wirtschaftsgeschichte und soziale Frage in der Schule. — W. Ruge, Der VII^{te} internationale Geographen-Kongress.

8^{tes} Heft. — I. E. Devrient, Die Heimat der Cherusker. — H. Böhmer, Haucks Kirchengeschichte Deutschlands. — R. M. Meyer, Das Alter einiger Schlagworte, II (von 1848 bis auf die Gegenwart). — Anzeigen und Mittheilungen. — II. Th. Matthias, Der Politiker Herder. — K. Seeliger, Eine Stiftungsrede im Jubeljahre 1900. — F. Buchenau, Die deutschen Pflanzennamen in der Schule und im Leben. — O. Stock, Was ist Bildung? — Anzeigen und Mittheilungen.

9^{tes} Heft. — I. P. Cauer, Homer als Charakteristiker. — W. Goetz, Franz von Assisi. — O. Ladendorf, Erich Schmits Lessing. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. A. Bömer, Ein unbekanntes Schülergesprächbuch Samuel Karochs von Lichtenberg. — K. Reichardt, Die Bedeutung des Geschichts-

unterrichtes für die Erziehung. — B. Hübner, Der erste altphilologische Ferienkursus in Bonn 1900. — E. Böttcher, Das Censurenfinden bei der Reifeprüfung. — Anzeigen und Mittheilungen.

Revue des Humanités en Belgique, 4^e année, n° 2. — A. Roegiers, Organisation pratique d'un cours d'histoire littéraire. — Paul Scharff, La question des langues étrangères dans l'enseignement. — Chronique et documents. — Revue bibliographique.

Revue de l'Université de Bruxelles, 6^e année, n° 1. — A. Prins, L'Éducation générale et la formation de l'Esprit moderne. — Paul Héger, Les Prisons-asiles. — D. De Moor, Les Humanités dans notre pays. — L. De Raet et S. de Drierzbicki, La Propriété foncière dans la Pologne russe.

N° 2. — Lucien Jottrand, Escales d'Adriatique. — Boisacq, Le Vase François.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen. 1900. Juli-August. — O. Weisenfels, Der Bildungswert der Poesie. — O. Altenburg, Sachbildung und Wortbildung, eine pädagogische Studie über P. Lacombe, Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant. — K. Endemann, Zur Behandlung der Bedingungssätze. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Archäologie).

September. — W. Kroll, Universität und Gymnasium. — K. Duden, Die Rechtschreibung des bürgerlichen Gesetzbuches. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Archäologie. — Tacitus).

Oktober. — G. Schneider, Aufgabe und Bedeutung des deutschen Aufsatzes auf der obersten Stufe des Gymnasiums. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Tacitus).

COMPTES RENDUS.

J. M. S. BALJON, *Grieksch-Theologisch Woordenboek*. Utrecht, Kemink, 1895-1899. 19 fl. 50. "Mérite de grands éloges." W. H. Van de Sande-Bakhuysen, Museum, VIII, n° 8.

A. BAUMGARTNER, *Geschichte der Weltliteratur. III. Die griechische und lateinische Litteratur des klassischen Altertums*. Fribourg, Herder. "Ouvrage sérieux, d'un savant versé dans toutes les littératures, et qui fait souvent des rapprochements curieux." Wochenschr. f. Klass. Philol., 1900, n° 39.

V. DU BLEU, *La Société française du XVI^e au XX^e siècle*. Paris, 1900, in-12. "On se plaira peut-être à lire ce livre pour se remettre en mémoire maints petits faits qu'on a oubliés, mais il est douteux qu'on y puisse apprendre quelque chose." Raoul Rosières, Rev. crit., 1900, n° 45.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Leçons d'histoire grecque*. Paris, Hachette, 1900. "Montre comment l'histoire ancienne peut nous aider à comprendre le présent." F. Cauer, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1900, n° 37.

E. BOUTROUX, *Pascal*. Paris, Hachette, 1900. 207 pp. (Collection des grands écrivains français). "L'auteur a mieux réussi que personne à se

mettre en contact avec le génie de Pascal. Son étude est une œuvre exquise dont la clarté et la simplicité recouvrent un art de composition et de forme aussi délicat que profond, une force et en même temps une finesse d'analyse merveilleuses. » L. L(eclère), *Rev. de l'Univ. de Bruxelles*, 6^e année, n° 2.

PIERRE BRUN, *Henry Beyle-Stendhal*. Grenoble, Gratier, 1900. 145 pp. in-8°. « Malgré des bévues et un style affecté, ce livre contient d'utiles remarques. » A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1900, n° 40.

BRUNN-BRUCKMANN, *Denkmäler griechischer und römischer Sculptur*. Neue Folge.... v. PAUL ARNDT. Livr. 101, pl. 501-505. Munich, Bruckmann, 1900. « Cette série nouvelle s'accordera mieux que l'ancienne aux besoins actuels de la science. Le 1^{er} fasc. offre sept morceaux de choix. La publication se recommande d'elle-même. » Henri Lechat, *Rev. crit.*, 1900, n° 44.

GAETANO CURCIO, *Le opere retoriche di M. Tullio Cicerone*. Acireale, Typ. dell' Etna, 1900. iv-222 pp. in-8°. « Bonne introduction à la lecture des livres analysés. » P. L(ejay), *Rev. crit.*, 1900, n° 47.

B. DELBRÜCK, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, III. Strasbourg, Trübner, 1900. 15 mk. « C'est moins une syntaxe des langues indogermaniques qu'une série de monographies sur ce sujet. On étudiera ce livre avec profit, malgré ses défauts. » J. S. Speyer, *Museum*, VIII, n° 9.

DEMOSTHENES' *Eerste Philippische redevoering en Olynthische redevoeringen met aantekeningen en kaartje* door Y. H. ROGGE. Groningue, Wolters, 1900. 60 cts. « Excellente édition classique. » R. Leyds, *Museum*, VIII, n° 8.

GASTON DESCHAMPS, *La vie et les livres*, 5^e série. Paris, Colin, 1900. 353 pp. in-8°. « Critique ingénieuse, parfois vague. » S. R(einach), *Rev. crit.*, 1900, n° 45.

FERD. DIETER, *Laut- und Formenlehre der Altgermanischen Dialekte...* II^{er} Halbband: *Formenlehre*. Leipzig, Reisland, 1900. viii-446 pp. in-8°. 9 mk. « Il est fâcheux que la publication de la phonétique et de la morphologie du vieux-frison ait été ajournée. Sauf ce détail, l'ouvrage forme un parfait ensemble. » V. Henry, *Rev. crit.*, 1900, n° 45.

K. DZIATKO, *Untersuchungen über ausgewählte Kapitel des antiken Buchwesens*. Leipzig, Teubner, 1900. 6 mk. « Ces recherches, fruit de longues études, sont pleines de science et de sagacité. » S. G. de Vries, *Museum*, VIII, n° 9.

A. ECKEL, *Charles le Simple*. Paris, 1899, in-8°. « Aussi remarquable pour le fond que pour la forme. » P. L. Muller, *Museum*, VIII, n° 9.

H. VAN GELDER, *Die rhodischen Inschriften* (COLLITZ-BECHTEL, *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*, III, 1, 5). Goettingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1899. 7 mk. 80. « Ce travail répond à toutes les espérances qu'on en avait conçues. » A. E. J. Holwerda, *Museum*, VIII, n° 8.

F. GODEFROY, *La lettre P du complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française*, 94^e, 95^e et 96^e fasc. Paris, Bouillon. 15 fr. Additions et rectifications par A. Delboulle, *Rev. crit.*, 1900, n° 45.

Goethe-Jahrbuch, hrsg. v. L. GEIGER, t. XXI. Francfort-sur-le-Mein, Rütten et Loening, 1900. x-349 pp. in-8°. Analyse par A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1900, n° 40.

K. HEGEL, *Die Entstehung des Deutschen Städtewesens*. Leipzig, Hirzel, 1898, in-8°. " A le mérite de tenir compte des différents facteurs du problème et d'éviter toute explication exclusive. „ S. Gratama, Museum, VIII, n° 8.

H. HIRT, *Der indogermanische Ablaut vornemlich in seinem Verhältnis zur Betonung*. Strasbourg, Trübner, 1900. " A consulter avec prudence. „ Bartholomae, Wochenschr. f. Klass. Philol., 1900, n° 45.

C. KRAUS, *Heinrich von Veldeke und die mittelhochdeutsche Dichtersprache*. Halle, Niemeyer, 1899, in-8°. " L'auteur de cette ingénieuse dissertation ne parvient pas à expliquer d'une manière satisfaisante la langue alamanisée de V. dans le S. Servais et l'Énéide. „ J. H. Kern, Museum, VIII, n° 8.

MEYLAN-FAURE, *Les épithètes dans Homère*. Lausanne, 1899. " Résumé succinct, clair et élégant, mais qui n'apporte rien de nouveau. „ M. D., Rev. crit., 1900, n° 40.

P. MORANE, *Au seuil de l'Europe : Finlande et Caucase*. Paris, Plon, 1900, in-8°. " Décrit avec sympathie la lutte brutale de l'Empire russe contre les petites nationalités ou les communautés religieuses dont l'idéal dépasse le niveau de son orthodoxie officielle. „ B. Auerbach, Rev. crit., 1900, n° 40.

GEORGES PERROT, *L'Histoire de l'art dans l'Enseignement secondaire*. Paris, Chevalier-Marescq, 1900. 3 fr. " L'idée d'introduire l'histoire de l'art dans l'enseignement secondaire est excellente. Il faudrait produire l'impression d'art chez l'élève le plus rapidement possible et par conséquent choisir au début les œuvres qui nous paraissent le plus assimilables. „ Robert Sand, Rev. de l'Université de Bruxelles, 6^e année, n° 1.

LUCIEN PINVERT, *Lazare de Baïf*. Paris, Fontemoing, 1900. 130 pp. in-8°. " Excellente biographie d'un humaniste trop oublié. „ Raoul Rosières, Rev. crit., 1900, n° 43.

H. QUENTIN, *Jean Dominique Mansi et les grandes collections conciliaires*. Paris, 1900, in-8°. " Montre avec beaucoup d'érudition le manque de critique qui a présidé à la publication des actes des conciles, pour lesquels on ne possède encore que des collections tout à fait insuffisantes. „ P. Lejay, Rev. crit., 1900, n° 47.

SACHS-VILLATTE, *Dictionnaire encyclopédique français-allemand et allemand-français*. Éd. abrégée. 2 vol. de 856 et 802 pp. in-8°. Berlin, Langenscheidt, 1900. " La nouvelle édition de cet excellent dictionnaire se distingue par le soin particulier qui a été apporté à la prononciation. „ B., Rev. crit., 1900, n° 45.

SAINT-SIMON, *Mémoires*, éd. de M. A. DE BOISLISLE, t. XIV. Paris, Hachette, 1899. 800 pp. in-8°. (Collection des *Grands écrivains de la France*). " Le commentaire est un trésor d'érudition historique. „ G. Lacour-Gayet, Rev. crit., 1900, n° 45.

R. SAITSCHIK, *Genie und Charakter : Shakespeare, Lessing, Schopenhauer, R. Wagner*. Berlin, Hofmann, 1900. 159 pp. in-18°. " Bonnes remarques de détail, mais manque de résultats précis. L'article sur Schopenhauer est le mieux venu. „ L. Roustan, Rev. crit., 1900, n° 45.

L. SALEMBIER, *Le grand schisme d'Occident*. Paris, Lecoffre, 1900, in-8°. " Netteté et vivacité de l'exposition, fidélité absolue à la vérité historique,

information exacte et puisée aux sources. „ L. Bayard, *Rev. crit.*, 1900, n° 44.

M. SCHEBILLO, *I canti di Giacomo Leopardi*, etc. Milan, Hoepli, 1900. 321 pp. in-16°. „ Joli volume contenant une introduction biographique, où sont réfutées quelques erreurs courantes, le texte des poésies avec les corrections de l'auteur, et des notes curieuses. „ Charles Dejob, *Rev. crit.*, 1900, n° 40.

ANTON E. SCHOENBACH, *Gesammelte Aufsätze zur neueren Litteratur in Deutschland, Oesterreich, Amerika*. Graz, Leuschner et Lubensky, 1900. xvii-443 pp. in-8°. „ Essais un peu courts, mais sagaces et solides. „ A. C(huquet), *Rev. crit.*, 1900, n° 43.

H. SCHUCHARDT, *Romanische Etymologien*, I, II. Vienne, Gerold, 1898-99, in-4°. „ Proteste contre le rôle trop exclusif attribué à la phonétique dans les études étymologiques. „ Salverda de Grave, *Museum*, VIII, n° 8.

H. VAST, *Les grands traités du règne de Louis XIV*, 3. Paris, Picard, 1899, in-8°. „ Excellents et précieux par l'annotation abondante et précise. „ G. Lacour-Gayet, *Rev. crit.*, 1900, n° 40.

M. VOIGT, *Römische Rechtsgeschichte*, B^d II. Stuttgart, Cotta, 1898. „ Important à tous égards. „ E. Grupe, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 40.

LEVINUS WARNER, *Σύλλογὴ ἑλληνικῶν παροιμιῶν*, p. p. D. C. HESSELING. Athènes, Sakellariou, 1900. „ Ce qui fait le mérite de ce livre, c'est que les proverbes qu'il renferme ont été recueillis de la bouche du peuple. „ Alb, *Thumb, Museum*, VIII, n° 8.

U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Griechische Tragödien übersetzt*. I-IV. Berlin, Weidmann, 1899. 4 mk. „ Les introductions sont magistrales; la traduction, même dans les chœurs, rend généralement avec bonheur l'original. Il serait à souhaiter que de pareils ouvrages fussent mis entre les mains de la jeunesse. „ Edw. B. Koster, *Museum*, VIII, n° 9.

U. WILCKEN, *Griechische Ostraka aus Aegypten und Nubien*. Leipzig et Berlin, Giesecke et Devriendt, 1899. 2 vol. de xvi-860 et 497 pp. Analyse détaillée de cet important ouvrage par Jean Capart, *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 6^e année, n° 1.

J. J. WINDENBERGER, *Essai sur le système de politique étrangère de J. J. Rousseau. La république confédérative des petits États*. Paris, Picard, 1900. „ Essai de reconstruction téméraire, qui renferme toutefois d'excellentes parties. „ A. Espinas, *Rev. crit.*, 1900, n° 41.

AD. WUTKE, *Der deutsche Volksaberglaube der Gegenwart*. 3^e éd. p. E. H. MEYER. Berlin, Wiegandt et Grieben, 1900. xvi-636 pp. in-8°. „ Le nouvel éditeur a eu peu de chose à changer à l'ouvrage pour le remettre au point. „ V. Henry, *Rev. crit.*, 1900, n° 44.

J. BIDEZ, *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes*. Gand, Engelcke, 1900. xlviii-33 pp. in-8°. (Rec. de trav. publ. p. la Fac. de philos. de l'Univ. de Gand, 25^e fasc.). „ Dans des discussions très serrées et qui paraissent convaincantes, B. démontre que le texte de St Jérôme est la

source où ont puisé tous les compilateurs grecs, syriens ou coptes. », Albert Dufourcq, *Rev. des Études anciennes*, 1900, p. 403.

FRANZ CUMONT, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*. Bruxelles, Lamertin, 1899. 90 fr. « Ouvrage de premier ordre, qui efface tout ce qui a été écrit sur le sujet. », A. J. Rotteveel, *Museum*, VIII, n° 9. — « L'introduction critique, impatientement attendue, répond à toutes les espérances. Elle éclaire maint problème, et montre que l'auteur est absolument maître de sa matière. Les conclusions sont du plus haut intérêt. Le savant qui n'a rien épargné pour mener à bien un pareil travail, peut être fier de son œuvre. », G. Wolff, *Berlin. Philol. Wochenschr.*, 1900, n° 36.

J. E. DEMARTEAU, *Liège et les principautés ecclésiastiques de l'Allemagne occidentale*. Liège, Gothier, 1900. « Rapprochements intéressants qui dénotent une remarquable finesse d'observation. », A. Dutron, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n° 8.

P. FREDERICQ, *Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis neerlandicae*, IV. Gand et La Haye, 1900, in-8°. « Collection précieuse mais parfois un peu surabondante. », A. Delescluse, *Archives belges*, octobre 1900.

P. FREDERICQ, *L'enseignement supérieur de l'histoire*. Gand et Paris, 1899, in-8°. « Notes de voyage intéressantes. Le rp. s'attache surtout à celles qui concernent l'Allemagne. », *Literarisches Centralblatt*, 1900, n° 33.

EUG. HUBERT, *Le voyage de l'empereur Joseph II dans les Pays-Bas*. Bruxelles, Lebègue, 1900. 483 pp. in-4°. « Travail complet et définitif qui replace en un jour très favorable la personnalité de Joseph II. », L. L(c)ère, *Rev. de l'Université de Bruxelles*, 6^e année, n° 1. — « Travail très érudit, très fouillé et d'une impartialité remarquable. », P. Poulet, *Archives belges*, octobre 1900.

J. MELON, *La méthode intuitive dans l'enseignement des langues vivantes*, II. Tournai, Decallonne, 1900. « Succinct, mais précis et utile. », Félix Wagner, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, 1900, n° 8.

CH. MICHEL, *Recueil d'inscriptions grecques*. Bruxelles, Lamertin, « La plus vaste collection de textes épigraphiques, rendue par son prix accessible à tous les philologues; excellente bibliographie et précieux index. », R. Herzog, *Neues Korrespondenzblatt*, 1900, p. 271. — « Recueil très riche et très bien composé; bibliographie à laquelle rien n'échappe; texte où l'œil le plus exercé ne trouve rien à reprendre; instrument aussi indispensable que la *Sylloge* de Dittenberger. », O. Schulthess, *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 48.

F. VAN ORTROY, *Conventions internationales définissant les limites actuelles des possessions, protectorats et sphères d'influence en Afrique*. Bruxelles, Soc. belge du librairie, 1898, in-8°. « Recueil utile et bien fait. », B. Auerbach, *Rev. crit.*, 1900, n° 40.

H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*. I. Bruxelles, 1900, in-8°. « L'auteur a tort de séparer l'histoire de celle de la Hollande qui, jusqu'au XVI^e siècle, forment un même ensemble, mais son livre est aussi neuf pour le fond que remarquable pour la forme. », H. Brugmans, *Nederlandsche Spectator*, 1900, n° 43. — Cf. G. Blondel, *Nouvelle Revue Historique de droit*,

n° 2 (insiste surtout sur l'intérêt de l'ouvrage pour l'histoire des institutions et l'histoire économique).

H. PIRENNE, *Le soulèvement de la Flandre maritime de 1323 à 1328*. Bruxelles, Kiessling, 1900, in-8°. " Étude et documents des plus importants sur les origines et les conséquences d'une des luttes sociales les plus violentes qui agitèrent le XIV^e siècle. „ G. Blondel, *Nouvelle Revue Historique de droit*, 1900, n° 3.

PLATON, *Phédon*, p. p. CH. BONNY. Gand, Hoste, 1898. " Très utile. „ Nusser, *Blätter f. d. Bayer. Gymn.*, 1900, n° 7-8.

E. ROLLAND, *Une copie de la vie de saint Théodose conservée dans le Baroccianus 183*. Gand, Engelcke, 1899. (Recueil de travaux publiés par la faculté de philosophie et lettres, fasc. 23.) " Intéressant; rendra service. „ *Analecta Bollandiana*, XIX (1900), n° 3.

P. THOMAS, *Sénèque et J. J. Rousseau*. Bruxelles, Hayez, 1900. O. Weissenfels expose les réflexions que lui a fait faire cette lecture académique " pleine de science et très joliment composée „ *Wochenschr. f. Klass. Philol.*, 1900, n° 45.